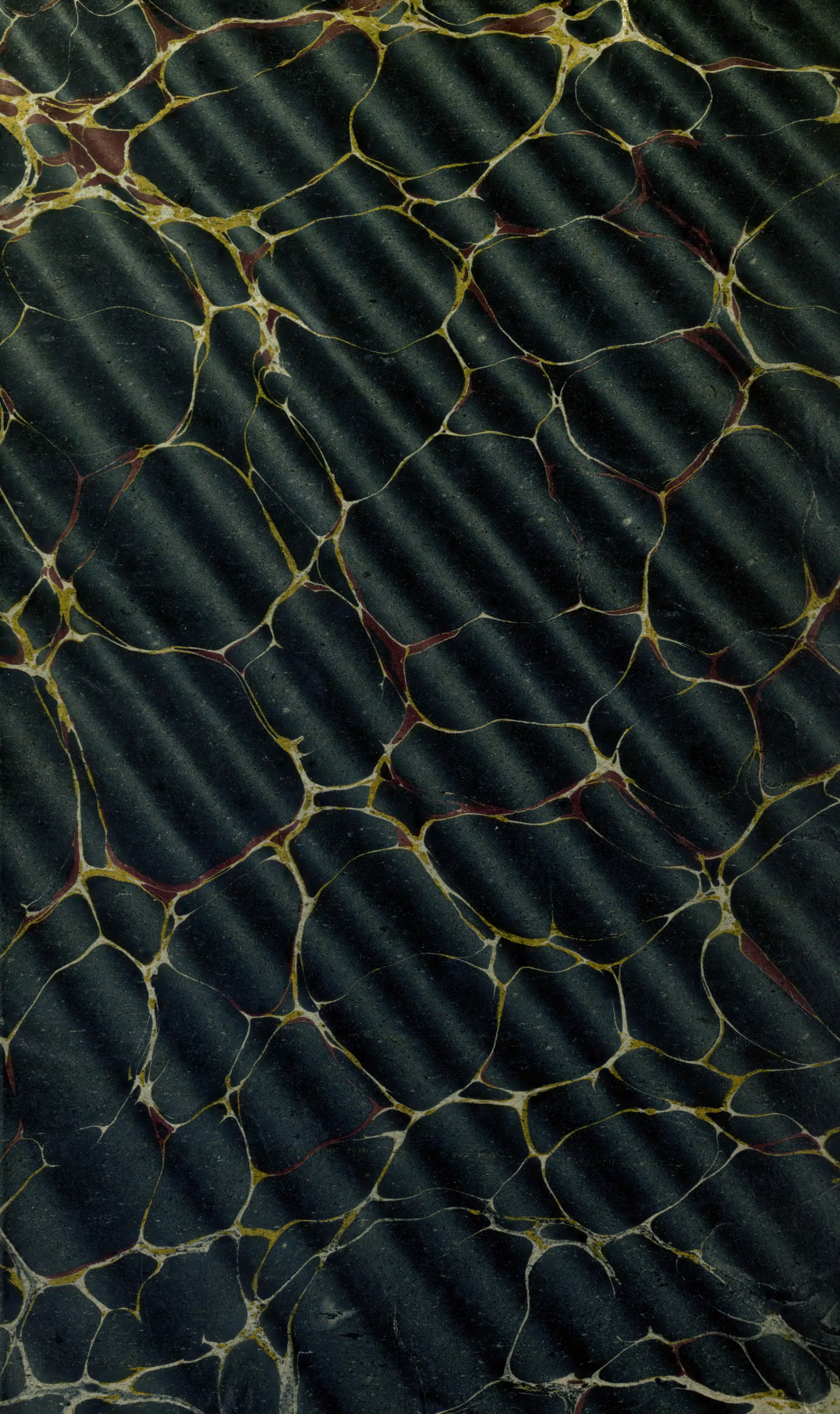
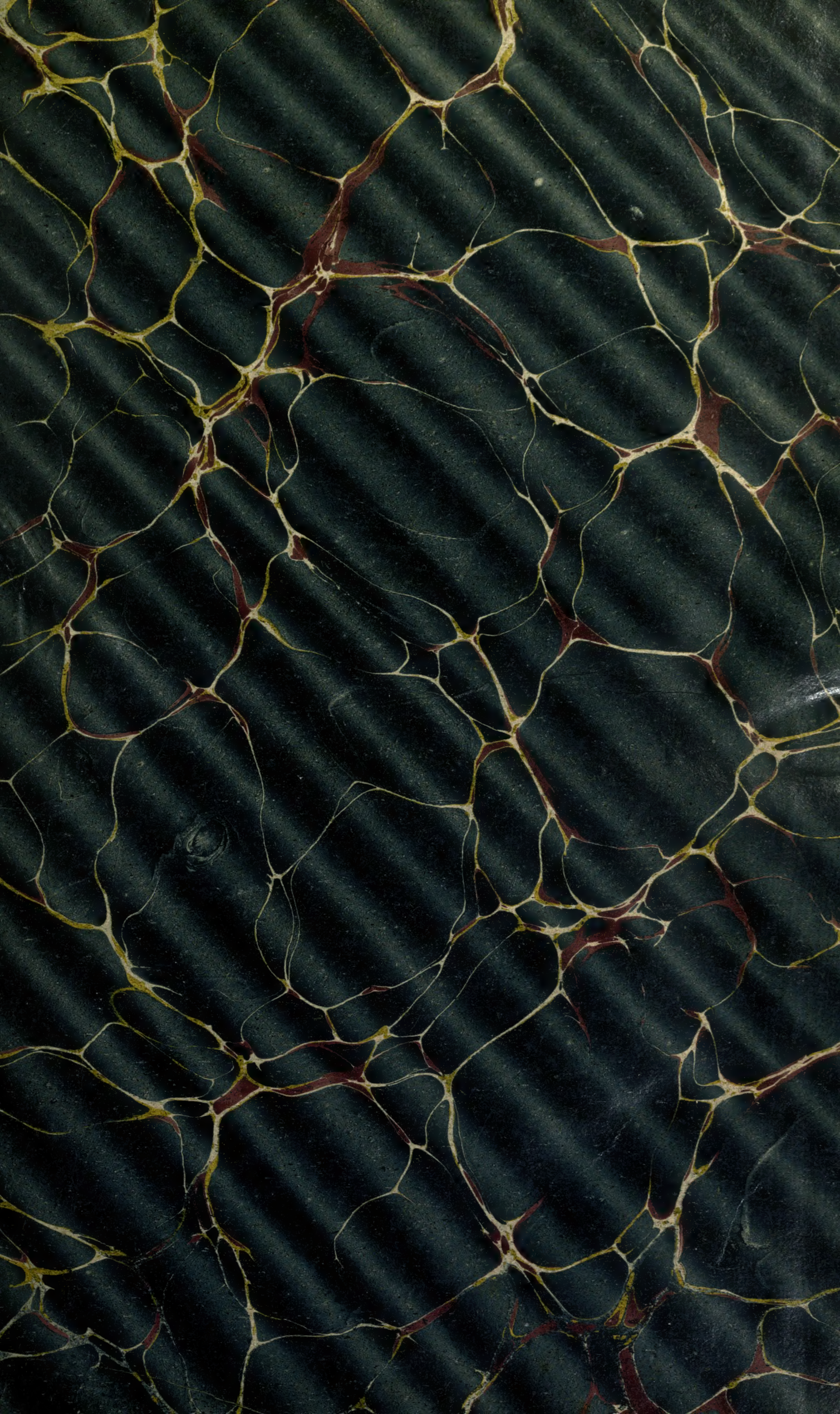
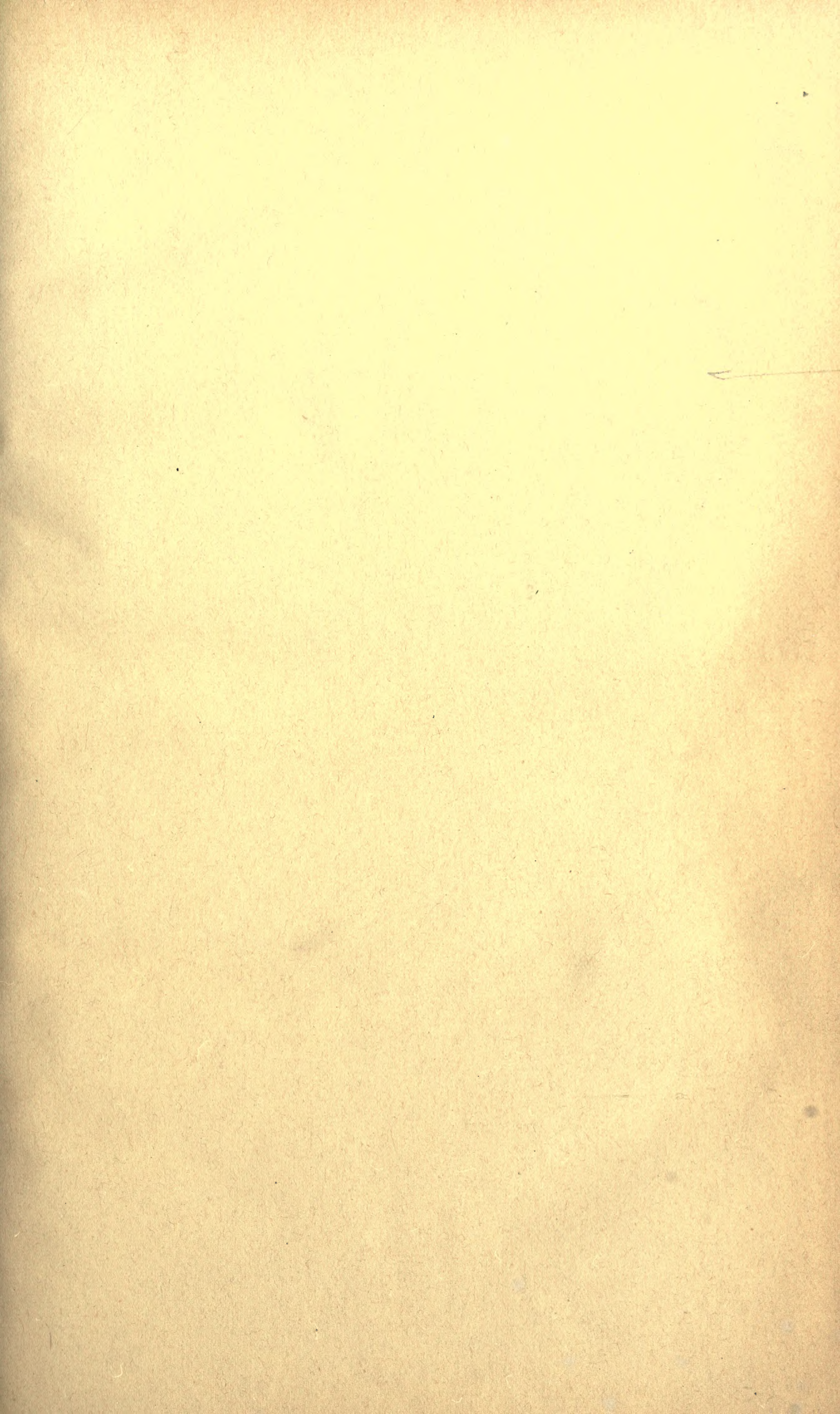

3 1761 04924371 0







HISTOIRE DE LA GRÈCE

SOUS LA DOMINATION DES ROMAINS

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE
DE LA GRÈCE
SOUS LA DOMINATION DES ROMAINS

Traduite de l'allemand sous la direction

DE

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

PROFESSEUR ADJOINT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

TOME PREMIER

—

DE LA CONQUÊTE AU RÈGNE D'AUGUSTE

PAR

E. SCHEURER

Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1887

AVERTISSEMENT

*Quand je commençai, il y a bientôt sept ans, à publier la traduction française de l'*Histoire Grecque *de* E. Curtius, *je ne songeais d'abord qu'à mener à bonne fin, avec l'aide de mes collaborateurs, la tâche entreprise. Au moment où s'achevait notre édition, augmentée d'un* Atlas *dont on a apprécié depuis l'utilité* [1], *je sentis plus vivement que je n'aurais cru le regret — prévu pourtant — de voir l'*Histoire Grecque *se clore à la paix de Démade (330 avant J.-C.). De là à la fin du monde antique, il reste un intervalle de plus de sept siècles, durant lesquels la Grèce, devenue la proie du plus fort, semble n'être plus qu'une éparchie macédonienne ou une province romaine. L'histoire de l'Hellade indépendante est finie; mais l'histoire de la civilisation par l'influence grecque, l'histoire de l'«hellénisme» commence. La race hellénique, humiliée comme nation, devient le sel de la terre, le ferment qui travaille et transforme l'intelligence des peuples les plus divers, depuis l'Atlantique jusque par delà les rives de l'Indus.*

*Il m'a semblé que l'*Histoire de l'Hellénisme *de* J.-G. Droysen [2], *qui, pour la chronologie, se soude sans solution de continuité à l'*Histoire Grecque, *avait chance de trouver auprès des mêmes lecteurs un accueil favorable. Non pas certes que la transition d'un ouvrage à l'autre dût se faire sans secousse. On dirait que la parole passe tout d'un coup, comme l'hégémonie, aux Macédoniens. C'est une voix brève et dure qui impose silence aux protestations éloquentes de l'Athénien vaincu. Point de regrets stériles ! Chaque chose a son heure, rien de plus ; il est chimérique de prétendre arrêter le mouvement qui entraîne le monde dans un devenir perpétuel. Le pourrait-on qu'il ne*

[1]) *Histoire grecque*, 5 vol. in-8. Paris, Leroux, 1880-1883. — *Atlas pour servir à l'histoire grecque de E. Curtius*, par A. Bouché-Leclercq, Paris, Leroux, 1883.

[2]) *Histoire de l'Hellénisme*, 3 forts vol. in-8. Paris, Leroux, 1883-1885.

faudrait pas le vouloir ; car on ne conserverait ainsi que des formes vides, vains débris délaissés par la vie. Le présent détruit le passé au profit de l'avenir. L'avenir de l'Hellade foulée et meurtrie par la soldatesque macédonienne, c'est l'éclatante fortune des empires qu'elle va animer de son esprit, la monarchie éphémère d'Alexandre, les royaumes plus stables des Lagides et des Séleucides.

Ceux qui ne croient pas au progrès quand même, à la supériorité nécessaire de ce qui est sur ce qui a été, goûteront peu cette façon hégélienne de consoler les vaincus. Mais la philosophie de Droysen *ne fait point tort à son érudition, et son œuvre est restée assez solide pour que personne n'ait tenté jusqu'ici de la refaire. L'*Histoire de l'Hellénisme *est aujourd'hui encore le seul guide qui permette de suivre pas à pas, dans leur enchaînement et leur complexité, les événements compris entre la bataille de Chéronée et celle de Sellasie (330-221 avant J.-C.). Là* Droysen *s'arrête. Il se réservait de reprendre plus tard sa tâche inachevée, de signaler, au milieu des conflits qui vont user au profit des Romains et des Parthes les forces des royaumes hellénistiques, la marche alternante et rythmée de l'Idée providentielle. Mais il comprit sans doute qu'à un ensemble si vaste il n'eût pu donner qu'une unité factice ; il se contenta, vers la fin de sa vie, de consolider le monument qu'il n'espérait plus agrandir et d'en ôter les pierres d'attente.*

Au point de vue exclusif de l'histoire grecque, nous n'avons pas à le regretter. M. Droysen *a posé la plume au moment où il allait disperser dans tous les sens son attention et la nôtre. Dans l'*Histoire de l'Hellénisme *continuée, la part de la Grèce eût été bien restreinte ; le lecteur aurait pu dire, comme autrefois les spectateurs du drame tragique : « il n'y a rien là pour Dionysos ». C'est de la Grèce, au contraire, et de la Grèce seule, que M.* Hertzberg *entend s'occuper. Il a soin de déclarer, dans la* Préface *de son livre, qu'il n'a pas voulu continuer l'œuvre de* Droysen, *au sens littéraire et philosophique du mot ; il a cherché à limiter de toutes parts son sujet et à éviter un naufrage dans l'histoire universelle. Il applique tout ce qu'il a de sagacité, de patience, je dirais presque d'opiniâtreté, à extraire du sol épuisé de l'Hellade une dernière moisson de faits et d'idées.*

Cette moisson, on peut s'y attendre, n'est pas très abondante. Une fois la Ligue achéenne dissoute et la Grèce « affranchie », c'est-à-dire désagrégée, rendue à ses instincts particularistes et libre de sommeiller sous l'œil vigilant des Romains, le pays s'appauvrit et se dépeuple, la vie s'y fait monotone, les incidents remplacent les événements, et quelques anecdotes, mêlées à des séries de jeux et de concours, constituent souvent toute la chronique de plus d'une cité jadis célèbre. De temps à autre passe une tourmente, qui laisserait les Hellènes assez indifférents s'ils n'étaient plus ou moins victimes de ces querelles qui se vident sur leur territoire. C'est la guerre contre Antiochus, puis le formidable ébranlement des guerres civiles, d'où sort le régime impérial. Le nouvel ordre de choses apporte et impose à l'Hellade une paix profonde, ce que M. Hertzberg *appelle, non sans ironie, une vie « idyllique », la vie des peuples qui n'ont plus d'histoire.*

Et pourtant, la Grèce n'est pas une province comme une autre. Elle est devenue une sorte de Terre-Sainte, un lieu de pèlerinage où l'élite intellectuelle des peuples « hellénisés » vient rendre hommage au passé et réchauffer le culte des souvenirs. Protégés par l'ombre de leurs grands ancêtres, les Hellènes continuent à subjuguer leurs vainqueurs. Les écoles grecques, l'Université d'Athènes surtout, forment et marquent de leur empreinte les classes dirigeantes de l'empire. Peu à peu, la langue grecque, qui déjà régnait presque sans partage dans le domaine des lettres et des sciences, envahit les bureaux et les prétoires. Il se trouve qu'en fin de compte, dans l'universelle décadence, la civilisation grecque a vieilli moins vite que la culture romaine. Enfin, la revanche est complète ; le centre administratif du monde méditerranéen est transporté en Orient ; l'empire romain devient l'empire grec. C'est en Grèce aussi que se poursuit et s'achève le grand duel engagé entre l'« hellénisme » religieux, c'est-à-dire le vieux polythéisme cuirassé d'exégèse savante, et la foi du Christ. Les champions sont de part et d'autre sortis des écoles grecques, et le christianisme ne triomphe qu'en prenant à son compte une bonne part du bagage philosophique de ses adversaires. Justinien pouvait fermer l'école d'Athènes et imposer silence aux néopla-

toniciens ; il y avait longtemps que le concile de Nicée avait assuré à la théorie du Logos et des hypostases divines un asile inviolable.

Mais je m'aperçois que je risque ici de dépasser le cadre sévère dans lequel s'est enfermé notre auteur. M. HERTZBERG, *qui a consacré le troisième volume tout entier à la peinture minutieuse de la vie universitaire en Grèce, laisse se dégager lentement des recherches de détail ces idées générales, sans y insister, sans forcer l'attention du lecteur. L'« objectivité », autrement dit la neutralité bienveillante dont il s'est fait une règle absolue, le retient en dehors de toutes les mêlées d'opinions et à l'écart de tous les systèmes ; il aime mieux dénombrer que classer, décrire qu'analyser, raconter que disserter. Que ceux qui cherchent de préférence dans l'histoire la marque personnelle de l'historien, ceux qui ne la goûtent pas sans aperçus hardis et sans morceaux d'éclat, se le tiennent pour dit. Dans cet ouvrage, comme dans les monographies qui lui assurent parmi les érudits un rang des plus honorables* [1], *le docte professeur de Halle n'a*

[1]) Je ne crois pas inutile de donner ici une liste des ouvrages de M. HERTZBERG; elle montrera que ce laborieux érudit, qui enseigne depuis 1860 à l'Université de Halle, a consacré à l'histoire de la Grèce la meilleure part de son temps.

De rebus Graecorum inde ab Achaici foederis interitu usque ad Antoninorum aetatem. Halis Sax., 1851.

Alcibiades, der Staatsmann und Feldherr. Halle, 1853.

Das Leben des Königs Agesilaos II von Sparta, nach den Quellen dargestellt. Halle, 1856.

Die Geschichte der Messenischen Kriege nach Pausanias. Halle, 1861.

Der Feldzug der 10000 Griechen, nach Xenophons Anabasis dargestellt, Halle, 1861.

Die asiatischen Feldzüge Alexanders des Grossen, nach den Quellen dargestellt. Halle, 1864.

Travaux insérés dans l'*Allgemeine Encyclopädie* de Ersch et Gruber: *Geschichte Altgriechenlands bis zum Beginn des Mittelalters* (Allgem. Encyl., Bd. LXXX. Leipzig, 1862). — *Geschichte der Neugriechen im XIXten Jahrhundert* (Allgem. Encycl., Bd. LXXXVII. Leipzig, 1869). — *Geschichte des Grossbritannischen Reichs* (Allgem. Encyl., Bd. XCII-XCIII. Leipzig, 1871).

Die Geschichte Griechenlands unter der Herrschaft der Römer. 3 vol. in-8, Halle, 1866-1875. C'est l'ouvrage dont nous donnons la traduction. Le tome I, *Von Flamininus bis Augustus.* a paru en 1866; le tome II, *Von Augustus bis auf Septimius Severus,* en 1868. Le tome III, publié en 1875, a un sous-titre spécial: *Der Untergang des Hellenismus und die Universität Athen.*

Rom und König Pyrrhos. Halle, 1871.

Die Feldzüge der Römer in Deutschland. Halle, 1872.

Geschichte Griechenlands seit dem Absterben des antiken Lebens bis zur

voulu être qu'un annaliste fidèle, consciencieux jusqu'au scrupule, partout préoccupé d'incorporer dans la trame de son récit tous les textes dont l'érudition dispose, de les indiquer dans ses notes et de signaler au lecteur les travaux de tous ceux qui les ont colligés ou maniés avant lui. Cette allure prudente et réservée contraste autant avec les façons tranchantes de DROYSEN *que celles-ci avec la gravité harmonieuse et sereine de* CURTIUS. *Mais, cette fois encore, j'y vois plutôt un avantage qu'un inconvénient. Il ne me déplaît pas que le ton change avec l'auteur, et l'auteur avec le sujet ; que l'on nous parle du temps où Plutarque fut presque un grand homme dans un autre style que de la grande épopée militaire d'Alexandre, et que le héros macédonien n'ait pas été loué par la même bouche que Solon ou Périclès. Chacun des trois auteurs que nous rapprochons ainsi a obéi, en somme, à ses affinités électives, et il n'est pas mauvais que l'on s'en aperçoive.*

Nous aurions pu suivre plus loin M. HERTZBERG, *qui, dans un ouvrage récent, a continué jusqu'à l'époque contemporaine l'histoire de l'Hellade. Mais ce précis rapide et destiné au grand public ne se raccorderait pas sans disparate à notre collection, et d'ailleurs je tiens à ne pas dépasser les limites de l'histoire ancienne :*

. . . . . . hic cæstus artemque repono.

Il me reste à rendre hommage aux collaborateurs qui, sous ma direction à peu près nominale, ont bien voulu se charger de traduire l'ouvrage de M. HERTZBERG. *Deux d'entre eux ne sont plus des inconnus pour nos lecteurs. M.* E. SCHEURER, *professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, qui a traduit ce pre-*

Gegenwart (c'est-à-dire jusqu'en 1878). 4 vol. in-8, et un Supplément contenant l'Index, Gotha, 1876-1879. L'ouvrage fait partie de la *Geschichte der europäischen Staaten*, publiée sous la direction de Heeren, Ukert et Giesebrecht.

Geschichte der Perserkriegen, nach den Quellen erzählt. Halle, 1877.

Puis viennent trois ouvrages faisant partie de l'*Allgemeine Geschichte in einzelnen Darstellungen*, publiée sous la direction de W. Oncken : *Geschichte von Hellas und Rom*, 2 vol., Berlin, 1879-1880. — *Geschichte des römischen Kaiserreichs*. Berlin, 1880-1882. — *Geschichte der Byzantiner und des Osmanischen Reiches*. Berlin, 1882-1884.

Griechische Geschichte bis zum Jahre 397 n. Chr. in kürzerer Fassung. Halle, 1884.

Athen, historisch-topographisch dargestellt, mit einem Plane von Athen. Halle, 1885.

mier volume, avait déjà signé le tome III de l'Histoire Grecque *de* E. Curtius. *M.* P. Huschard, *professeur au Lycée de Vanves, a des droits tout particuliers à ma gratitude. Il a été un de mes premiers auxiliaires (voy. l'*Avertissement *du tome II* de Curtius) ; *traducteur du tome V de* l'Histoire Grecque, *de la seconde moitié du tome II de* l'Histoire de l'Hellénisme, *il n'a cessé, depuis tantôt six ans, de m'encourager par une aide efficace, m'accordant par surcroît une amitié qui survivra à notre collaboration. C'est lui qui, fidèle jusqu'au bout à notre entreprise, s'est chargé du troisième et dernier volume de l'*Histoire de la Grèce sous la domination des Romains. *La traduction du deuxième volume est l'œuvre de M.* E. de Liebhaber, *agrégé de l'Université, un lettré que l'Université finira, je l'espère, par enlever à la carrière administrative.*

Avec de tels collaborateurs, j'ai cru devoir borner mon rôle à la correction matérielle des épreuves. Je ne cherche plus, comme autrefois, à obtenir, dans le cours d'une traduction répartie entre plusieurs mains, une parfaite uniformité de ton et de style. Un pareil zèle pouvait ne pas sembler excessif quand il s'agissait de reproduire, en un décalque fidèle, l'œuvre de E. Curtius, *dont je voulais faire apprécier jusqu'au mérite littéraire. Ce souci me préoccupait déjà moins durant la publication de l'*Histoire de l'Hellénisme. *Ici, trop de scrupule m'a paru hors de propos. J'ai donc laissé chaque traducteur libre de concilier à sa manière l'interprétation du texte avec les exigences de notre langue. M.* Hertzberg, *qui connaît par expérience les difficultés de ce genre de travail* [1], *pourra se convaincre qu'aucun d'eux n'a cédé à la tentation d'adapter au lieu de traduire. Je ne voudrais à aucun prix signer ou contresigner une « traduction libre » comme nous en avons quelques-unes en France ; s'il est commode de traduire librement, il est encore bien plus simple de ne pas traduire du tout et de laisser à leur pays d'origine les ouvrages auxquels on trouve un goût de terroir trop déplaisant.*

1) M. Hertzberg a entrepris en Allemagne la traduction de l'*Histoire des Romains* de M. Duruy, et de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, de MM. Perrot et Chipiez.

On remarquera cependant, en comparant notre édition au texte allemand, un certain nombre de retouches et d'additions. Elles sont toutes de la main de M. Hertzberg, *qui a bien voulu revoir à notre intention ses trois volumes et les mettre au courant des progrès les plus récents de la science. Ces remaniements portent presque toujours sur des points de détail, mais ils sont assez multipliés pour que notre traduction puisse être considérée comme une deuxième édition de l'ouvrage.*

Dans l'original allemand, chaque volume se termine par un Index ; *la précaution de l'auteur se comprend si l'on songe qu'il s'est écoulé près de dix ans entre la publication du premier volume et celle du dernier. Ces trois « registres » seront fusionnés en un seul* Index *placé à la fin du tome III. Je compte même, si l'auteur n'y voit pas d'inconvénient, ajouter à ce tome III une* Table Chronologique *analogue à celle que j'ai dressée pour* l'Histoire de l'Hellénisme, *et, qui sait? peut-être un Supplément bibliographique. Le mieux n'est pas toujours l'ennemi du bien.*

Du reste, l'accueil fait aux deux premières parties de notre trilogie Curtius-Droysen-Hertzberg *par la jeunesse studieuse — par l'Association pour l'encouragement des Études grecques et par l'Académie Française, qui nous a décerné en* 1886 *le prix Langlois — me persuade de plus en plus que l'œuvre est utile et que les années de travail collectif qu'elle a exigées n'auront pas été du temps perdu.*

A. Bouché-Leclercq.

PRÉFACE

Le volume que je livre en ce moment à la publicité forme la première partie d'un travail plus considérable dans lequel j'ai pris à tâche de retracer l'histoire, ou, si l'on veut, les vicissitudes de la Grèce sous la domination romaine, depuis l'époque de Flamininus et de Philopœmen jusqu'au moment où la vie antique s'éteint dans la péninsule grecque. L'histoire de la Grèce après la destruction de Corinthe n'a pas encore été traitée jusqu'ici, que je sache, avec les développements nécessaires et pour elle-même. Sans doute, certaines parties de la longue période qui va, noyée dans une demi-obscurité, du triomphe de Mummius sur les Achéens au règne de Justinien ont été étudiées avec ardeur et parfois avec succès ; c'est le cas notamment pour une partie de l'histoire d'Athènes, par exemple, le temps d'Hérode Atticus et certains chapitres de l'histoire des écoles philosophiques d'Athènes. Sans parler de très nombreuses monographies qui ont trait à tel ou tel point de l'histoire grecque des derniers siècles, on sait que, dans divers ouvrages de plus grandes

proportions et d'horizon plus étendu consacrés à des sujets voisins du nôtre, surtout dans l'*Histoire Romaine* de MOMMSEN, les parties connexes de l'histoire ou des vicissitudes du monde grec ont été élucidées en passant, d'une façon aussi ingénieuse qu'instructive. Néanmoins, il n'existait pas encore de travail spécial, dont l'auteur eût essayé de restituer l'histoire de la Grèce romaine en colligeant et utilisant dans la mesure du possible les matériaux si incommodes à retrouver dans leur état actuel de dispersion, sans oublier l'apport fécond des textes épigraphiques, et à la raconter tout d'une haleine depuis la prise de Corinthe jusqu'à Justinien [1]. C'est cet essai que j'ai voulu faire dans le présent volume, qui conduit provisoirement l'histoire

[1] En dehors des collections de matériaux que contiennent les Manuels d'antiquités de TITTMANN et de HERMANN, et des courtes esquisses qui terminent un certain nombre de grands ouvrages historiques (notamment ceux de MERLEKER, de KORTÜM, de THIRLWALL) où l'on expose en détail l'histoire de la Grèce jusqu'à la prise de Corinthe, nous possédons, il est vrai, quelques travaux estimables, qui s'occupent expressément de cette époque de l'histoire grecque. Je tiens à bien constater ici que j'ai tiré grand profit de ces livres, sur lesquels je vais revenir tout à l'heure (sauf la partie correspondante de l'ouvrage d'EMERSON, *History of modern Greece*, London, 1845, que je n'ai pu me procurer); mais, il faut bien le dire, leurs auteurs tantôt visent un autre but, tantôt renoncent absolument à être complets et à traiter avec une ampleur systématique le dernier âge de la Grèce. Outre les ingénieuses, mais trop souvent insoutenables observations de FALLMERAYER dans les chapitres correspondants de sa *Geschichte der Halbinsel Morea*, part. I, p. 70 sqq. (1830), j'ai principalement en vue ici les ouvrages de ZINKEISEN et de FINLAY. ZINKEISEN, dans le premier volume de sa *Geschichte Griechenlands* (1832), au cours des chapitres qui commencent à la p. 490, donne une abondante et cependant incomplète collection de matériaux; c'est une étude préparatoire dont je fais grand cas et à laquelle j'ai eu souvent recours. Le livre de FINLAY, *Greece under the Romans*, que je cite d'après l'excellente traduction allemande faite sur la deuxième édition de 1857 (Leipzig, 1861), ne se préoccupe pas, dans les parties qui concernent mon sujet, d'exploiter à fond tous les matériaux historiques. Sujet à des erreurs de détail et semé d'aperçus qui me paraissent difficiles à justifier, il vaut surtout par les spirituelles dissertations de l'auteur sur l'évolution sociale des Hellènes sous la domination romaine.

de la Grèce jusqu'aux dernières années d'Auguste. Puissé-je avoir réussi à rendre service par là à la science historique !

J'ai encore quelques observations à ajouter. Il est entendu que j'étudie uniquement l'histoire de la Grèce, et non pas l'histoire des Grecs ou même de l'hellénisme à l'époque romaine. Il serait à désirer que cette tâche colossale fût enfin accomplie, mais nous n'avons pas encore, à beaucoup près, les travaux préparatoires indispensables. Peut-être, si quelque vaillant érudit entreprend un jour de résoudre ce grand problème, mon livre aura-t-il servi à lui frayer la voie à travers une portion considérable du domaine de l'histoire de la race grecque à son déclin.

Mais, si modeste que fût ma tâche ainsi restreinte, j'avais cependant des obstacles sérieux à surmonter. Il fallait, en premier lieu, limiter dans l'espace le champ sur lequel devaient porter mes explorations. Naturellement, il comprenait tout d'abord les cantons grecs de l'antique péninsule qui va de l'Olympe aux parages de la Laconie ; mais il m'a fallu mener de front également l'histoire de la Macédoine, de Byzance, de la Crète et de Rhodes. Les Hellènes d'Asie-Mineure et de Sicile ne pouvaient pas non plus être tout à fait laissés de côté. J'ai imité ici le procédé du cartographe, qui, après avoir dessiné au centre de la feuille l'État dont il dresse le plan, s'occupe aussi, dans la mesure qu'il juge utile, des régions limitrophes. En mêlant ainsi à la trame de l'histoire grecque les événements de l'histoire hellénistique et romaine, événements qui ont si puissamment

influé par contre-coup sur la destinée des Hellènes, surtout dans la période comprise entre la deuxième guerre punique et la chute de M. Antoine, ai-je réussi à garder partout un juste milieu entre le trop et le trop peu, mes lecteurs en décideront.

En ce qui concerne la limitation chronologique du sujet, j'ai cru indispensable de commencer mon récit à la fin de la lutte engagée entre Flamininus et le roi Philippe V de Macédoine. Cependant, comme l'histoire gréco-romaine jusqu'à la bataille de Pydna a été traitée déjà à plusieurs reprises, et même une ou deux fois d'une façon supérieure, j'ai cru pouvoir abréger ce qui précède cette date. L'*Introduction,* qui se relie immédiatement à la fin du troisième volume de l'*Histoire de l'Hellénisme* de Droysen, a été réduite au strict nécessaire : je ne me suis pas cru obligé, aujourd'hui que les ouvrages de Droysen, de Mommsen et de Napoléon se trouvent dans toutes les mains, de disserter à mon tour, avec l'ampleur qui conviendrait, sur l'état du monde méditerranéen pris dans son ensemble au temps de la deuxième guerre punique. Dans la partie qui va de Flamininus à la bataille de Pydna, mon but principal a été de justifier, en face des opinions de Mommsen et de Peter, la façon dont j'apprécie la politique des Romains à l'égard de la Grèce. A partir de la bataille de Pydna jusqu'à Auguste, j'ai cherché, au contraire, à être aussi complet que possible : seulement, j'ai réservé pour les volumes suivants l'histoire continue de la vie intellectuelle des Hellènes, notamment celle de l'Université d'Athènes.

Dans un ouvrage dont les matériaux — abstraction faite des travaux modernes — ont dû être cherchés pour la plupart dans une très grande quantité de textes empruntés à une foule d'auteurs anciens, passages isolés, dispersés de tous côtés et n'ayant souvent qu'un rapport éloigné avec la question, ce serait de ma part une folle et présomptueuse illusion si j'allais m'imaginer que je n'ai rien oublié et que j'ai toujours bien vu. Aussi accueillerai-je avec reconnaissance toutes les rectifications. D'autre part, les critiques compétents comprendront d'eux-mêmes que bien des renseignements, surtout ceux que fournissent les auteurs des basses époques, ont été, à dessein, réservés aux volumes suivants. La remarque s'applique tout particulièrement au chapitre sur Auguste ; bon nombre de données, de textes épigraphiques notamment, qu'on s'attendait peut-être à y voir utilisés, trouveront place par la suite en lieu plus opportun. Quant à la forme du livre, je me suis efforcé d'un bout à l'autre de rendre cette histoire de la Grèce sous les Romains abordable même pour d'autres lecteurs que le cercle étroit des érudits de profession.

Enfin, je profite de cette occasion pour réitérer à mes collègues et amis, MM. les professeurs Dümmler, Conze et Fitting, qui m'ont assisté de leur aide et de leurs conseils au cours de ce pénible travail, l'expression de ma sincère reconnaissance.

Halle, le 12 janvier 1866.

Gustave Hertzberg.

INTRODUCTION

État de la Grèce vers la fin du IIIe siècle avant J.-C. — Les Hellènes sous la domination de la Macédoine. — Antigone Doson et Philippe V de Macédoine. — Guerre d'Étolie ou « Sociale ». — La Macédoine, la Grèce et la deuxième guerre punique. — Guerre entre les Étoliens alliés aux Romains et la Macédoine. — Philopœmen. — Politique de Philippe V. — Nabis, tyran de Sparte. — La deuxième guerre entre les Romains et la Macédoine. — Flamininus et la « liberté » restaurée en Grèce. — Humiliation de Nabis.

L'antique pays des Hellènes avait, depuis la bataille de Chéronée, cessé de marcher à la tête des nations historiques de l'ancien monde. Il est vrai que le puissant fils de Philippe de Macédoine avait conquis, en grande partie avec les forces de la Grèce et avec les armes de la civilisation hellénique, le monde oriental, depuis l'Hellespont jusqu'au Pendjab ; il est vrai que sous ses successeurs commença cette nouvelle et grande émigration d'innombrables Grecs de toutes les tribus et de toute condition, qui, en quittant leur antique patrie, devaient donner pour des siècles aux contrées de l'Orient, jusqu'au haut plateau de l'Iran et aux lointaines frontières de l'Egypte, une forme toute nouvelle et une histoire complètement neuve et très caractérisque ; il est vrai qu'après Alexandre les forces matérielles et intellectuelles de la nation grecque, encore considérables et loin d'être épuisées, trouvèrent un théâtre nouveau et immense pour un développement inconnu jusqu'alors et pour les créations les plus importantes et les plus diverses. Mais ces forces considérables

n'étaient plus qu'au service d'intérêts étrangers; l'histoire de la civilisation grecque ne coïncidait plus, pas même en grande partie, avec l'histoire de la Grèce; le centre politique du monde hellénique, pendant toute la période si agitée qui s'écoula depuis Alexandre le Grand, n'était plus dans la vieille Grèce, et l'élément religieux lui-même, qui jusqu'alors avait maintenu comme en une union idéale les divers membres de la nation hellénique, répandus au loin, avait perdu depuis longtemps sa forme et son importance. Cette grande nation ne se sentait plus guère unie, pendant la période de ce qu'on appelle « l'hellénisme », que par sa littérature, le sentiment d'une civilisation commune et les grands souvenirs d'un passé glorieux. Mais, parmi tous les pays du nouveau monde hellénistique, l'antique mère patrie, dont ce livre se propose de raconter les dernières destinées, avait le moins profité des nouvelles et glorieuses conquêtes des armes et du génie de la Grèce. L'émigration en masse de robustes guerriers et d'audacieux aventuriers, de laborieux colons et d'ambitieux jeunes gens de toute profession qui sous Alexandre le Grand et les Diadoques étaient allés s'établir dans les contrées de l'Orient, avait épuisé la mère patrie; et les guerres incessantes des Diadoques, pendant la période de près de cinquante ans qui s'étend de la mort d'Alexandre à l'invasion des Celtes dans la Grèce centrale, avaient exercé leurs cruels ravages, plus qu'ailleurs, dans une grande partie de la Grèce continentale.

Mais lorsque enfin, au milieu de toutes ces formidables commotions, se fut formé un nouvel et imposant système d'États hellénistiques et que partout en Orient un état de choses plus régulier se fut établi, les États et villes helléniques des deux rives de la mer Égée commencèrent à voir, eux aussi, des temps meilleurs. La longue série de ces villes grecques, de ces antiques colonies situées sur le bord nord-ouest et ouest de l'Asie-Mineure, depuis Sinope, Héraclée et Byzance jusqu'à l'archipel Rhodien (cités dont notre relation ne pourra jamais, il est vrai, qu'effleurer en passant les destinées ultérieures), redevinrent prospères et florissantes ; leur histoire forme un des points les plus lumineux dans les annales du monde hellénique pendant le IIIe siècle avant J.-C. En

partie complètement indépendantes, comme l'étaient surtout les puissantes cités commerçantes d'Héraclée, de Byzance et de Rhodes, mais relevant pour la plupart, à titre de « villes libres », des divers princes qui régnaient sur ces eaux et sur ces côtes — des dynastes de Bithynie, des Attales, des Séleucides, et principalement des Ptolémées qui dominaient dans la mer Égée — et dont la suzeraineté peu gênante n'était souvent, en bien des endroits, que purement nominale, mais partout florissantes par le commerce et l'industrie, et s'adonnant avec zèle aux arts et à la science de ces temps-là; c'est ainsi que nous apparaissent, au milieu et à la fin du IIIe siècle, les villes qui formaient l'aile orientale du vieux monde hellénique. Mais c'est Rhodes qui, pendant cette période, avait eu le développement de beaucoup le plus brillant. Le civisme éclairé de ses habitants avait préservé cette île florissante de la triste décadence et des horribles luttes de partis qui, à l'époque des Diadoques et des Épigones, avaient mené à la ruine de nombreuses cités grecques; la bravoure bien connue des Rhodiens sur terre et sur mer, l'entretien d'une forte marine militaire, l'habile politique grâce à laquelle cette cité, tout en restant amie des Lagides, sut conserver sa neutralité au milieu des luttes incessantes des grandes puissances hellénistiques, ne lui avait pas seulement gagné l'estime générale, les Rhodiens avaient su aussi, en profitant sagement de l'heureuse situation commerciale de leur île, développer tellement leur trafic, que, même longtemps après le moment de leur contact avec Rome, il ne le cédait en importance qu'à celui d'Alexandrie et de Carthage. Si l'excellent code maritime et commercial des Rhodiens était reconnu au loin, au IIIe siècle, ils surent aussi constamment sauvegarder avec fidélité et une grande habileté les droits et les intérêts des villes libres et à moitié libres dont ils étaient les protecteurs naturels et, si cela était nécessaire, les défendre énergiquement les armes à la main. Par contre, la grande île de Crète, où les luttes désastreuses entre les villes dominantes de Gortyne, de Cydonie et de Cnossos se répétaient d'une façon chronique, restait indépendante, mais persévérait dans un isolement inutile. Comme autrefois, les Crétois, dans ces

temps-là aussi, n'étaient d'ordinaire en rapport avec les autres Grecs que par leurs mercenaires, qu'ils ne refusaient à aucun potentat en mesure de les bien payer.

Cependant, ce fut précisément le continent grec qui reprit une importance toute particulière depuis la fin de l'époque des Diadoques proprement dite. Là, depuis la guerre Lamiaque, l'ancien ordre de choses avait été complètement détruit au milieu des guerres et des ruines ; les anciens États prépondérants de la nation grecque, sans en excepter Athènes, se trouvaient réduits à une impuissance complète. Par contre, quelques tribus de l'ancienne Grèce qui, à l'époque où les Hellènes s'étaient couverts de gloire, n'avaient joué qu'un rôle très secondaire, avaient réussi à faire valoir énergiquement leurs forces encore intactes : les belliqueux Étoliens dans la Grèce centrale, les Achéens et les Arcadiens dans le Péloponnèse, s'étaient décidément placés au premier rang depuis l'époque de la guerre celtique, et notamment depuis le milieu du IIIe siècle avant J.-C. ; il semblait vraiment qu'une ère nouvelle de prospérité allait commencer pour l'antique pays des Hellènes. Il est vrai que, par suite du changement complet survenu dans l'état politique du monde, ces États grecs de formation nouvelle pouvaient à peine, malgré leurs efforts, s'élever au rang de puissances de second ordre ; il est vrai que ces jeunes États grecs ne pouvaient pas songer à suivre une politique indépendante dans le sens élevé du mot ; s'ils n'exerçaient pas, ou du moins s'ils ne pouvaient exercer que très rarement une influence décisive sur les affaires générales du système des États hellénistiques, leur politique était presque toujours déterminée par l'état des rapports politiques entre les grandes puissances hellénistiques, la Macédoine, la Syrie et l'Égypte. Mais malgré cela, la Grèce avait infiniment gagné par la formation de ces confédérations nouvelles. Les temps terribles n'étaient plus où les malheureuses contrées de la péninsule hellénique étaient foulées aux pieds par les armées des Diadoques, où l'égoïsme et les combinaisons intéressées de ces souverains étrangers — qui ne cessaient de tromper ce peuple malheureux en lui répétant les mots magiques de « liberté et d'indépendance de tous les Hellènes », tandis qu'au

fond la Grèce n'avait de valeur à leurs yeux qu'à cause de ses positions stratégiques et parce qu'elle leur fournissait de bons soldats — couvraient sans cesse ce pays de sang et de ruines; elles n'étaient plus ces années néfastes où le peuple grec ne comptait plus pour rien, surtout dans son antique patrie, et où, pour comble de misère, avait surgi en d'innombrables lieux cette race de criminels sanguinaires dont le règne a valu une si terrible renommée à la « tyrannie nouvelle ». Depuis la seconde moitié du IIIe siècle avant J.-C., la Grèce était redevenue malgré tout quelque chose de plus qu'une simple notion géographique; la formation de la Ligue étolienne et de la Ligue achéenne avait rendu aux forces encore vivaces de la péninsule un solide point d'appui; c'était quelque chose que de revoir des puissances grecques indépendantes, avec lesquelles les souverains étrangers, habitués pendant si longtemps à traiter la Grèce selon leur bon plaisir, étaient obligés de compter très sérieusement. Il y a plus : les nouveaux États grecs jouirent en somme pendant assez longtemps d'une assez grande considération. On craignait même au loin les belliqueux Étoliens; l'impétueuse valeur de ces robustes montagnards remplissait de terreur leurs ennemis et de confiance leurs amis, jusqu'en Asie-Mineure, en Syrie et en Égypte. Et si le solide civisme et la démocratie modérée des Achéens n'étaient appréciés à leur juste valeur que dans les limites plus étroites de la Grèce même, leur cher et illustre Aratos, au temps de sa fortune, jouissait d'autant plus de considération auprès des grandes cours hellénistiques comme habile diplomate et homme d'État expérimenté.

Vers l'an 228 avant J.-C., la grande œuvre de la restauration d'une Grèce indépendante semblait avoir beaucoup de chances de succès. Les rois de Macédoine de la maison d'Antigone le Grand, après que cet État se fut relevé des terribles ruines causées par les invasions celtiques en 279 et 278, avaient, depuis Antigone Gonatas et depuis que leur monarchie eut été réduite à la presqu'île des Balkans, en ce qui concernait leurs intérêts en Europe, repris une partie seulement des plans de l'illustre vainqueur de Chéronée. Ils avaient renoncé à enchaîner à leur domination, par des liens plus ou

moins étroits, les tribus barbares du nord, de l'est et de l'ouest de leur empire jusqu'au Danube, à la mer Noire et à la mer Adriatique; de ce côté, ils ne se tiennent plus guère que sur la défensive. Mais ils font au sud des efforts d'autant plus énergiques pour conserver la Grèce. Sans doute ils ne peuvent sérieusement songer à faire de ce pays une province macédonienne, mais ils tendent décidément à s'emparer du moins des points importants de la péninsule hellénique et, soit par de solides alliances, soit en envoyant des secours continuels à de puissants partis ou à certains potentats, à lier si étroitement les États grecs à leur politique qu'à côté de l'influence macédonienne aucune autre ne puisse ni s'établir ni se maintenir. C'est ainsi que, depuis le relèvement de la Macédoine par Antigone Gonatas, les nouveaux États grecs se trouvent presque constamment en lutte avec cette puissance.

A l'époque déjà indiquée, vers l'an 228 avant J.-C., après la mort du roi de Macédoine Démétrios II, la balance semble décidément pencher en faveur des Hellènes. L'influence macédonienne est refoulée jusqu'au fond de la Thessalie. La Ligue étolienne domine dans la plus grande partie de la Grèce centrale; les Achéens, très liés avec les Ptolémées d'Égypte, principaux adversaires des Antigones, ont déjà gagné pour leur Ligue la plus grande partie du Péloponnèse avec Mégare et Égine et de plus enlevé l'Attique à la puissance macédonienne; l'union amicale enfin entre les Achéens et les Étoliens n'est encore nullement compromise; les rapports entre ces deux puissances continuent à être, en apparence du moins, assez satisfaisants, malgré la jalousie qui les dévore en secret.

Mais les belles espérances du rétablissement complet d'une Grèce indépendante, qu'avait fait naître cet état de choses, ne devaient point se réaliser. Ce ne fut pas cependant l'hostilité entre les Achéens et les Étoliens qui fit échouer l'œuvre de la régénération de la Grèce : on sait au contraire que la tournure fatale que prirent les destinées de la Grèce dès les années qui suivirent a été amenée par une dernière tentative de rajeunir Sparte vieillissante. Ce fut un malheur immense pour les Hellènes que l'antipathie récente entre les institutions civiles des Achéens représentées par Aratos, qui avaient une

teinte fortement timocratique, malgré leurs formes démocratiques, et la royauté nouvelle du Spartiate Cléomène III, que soutenaient surtout les masses, n'ait pu être ni vaincue ni oubliée; que l'homme d'État achéen qui avait tant de mérites n'ait vu dans le jeune roi de Sparte, dans le génie le plus original qu'ait pu produire la Grèce sur son déclin, que le destructeur de l'œuvre de sa vie; qu'il n'ait pas trouvé assez de grandeur d'âme, de renoncement à soi-même pour céder le pas à son puissant rival dans l'intérêt de la Grèce, pour abandonner à Cléomène l'hégémonie dans le Péloponnèse, et que, d'autre part, ce même Aratos n'ait pas possédé lui-même, dans cet âge de fer, le génie militaire, et n'ait pas eu à sa disposition un général qui eût pu se mesurer avec succès avec Cléomène (comme les Achéens en trouvèrent un par la suite dans Philopœmen, précisément un demi-siècle trop tard). Il arriva donc qu'Aratos, avec les débris de la Ligue achéenne et au moment de sa plus grande détresse (en 223 avant J.-C.) employa un moyen désespéré en appelant à son secours ces mêmes Macédoniens contre lesquels, pendant une génération, il avait lutté de toutes ses forces. Quant aux Étoliens, qui, avec toute leur énergie et leur audace, ne possédaient pas dans ces années décisives un homme d'État d'un esprit supérieur, qui étaient aussi peu capables que les Achéens de s'élever à des conceptions panhelléniques, les Étoliens ne purent pas prendre une part décisive et salutaire à la direction des affaires du Péloponnèse si gravement compromises. L'éminent roi de Macédoine, Antigone Doson, devint donc l'arbitre souverain des destinées de la Grèce. La défaite de Sellasie (dans l'été de l'année 221 av. J.-C.) mit fin pour toujours aux projets audacieux des Spartiates; la Ligue achéenne et Aratos se virent délivrés de leur puissant ennemi. Mais c'était une délivrance bien chèrement achetée. Non seulement, pendant la guerre contre Cléomène, Mégalopolis, la perle des cités arcadiennes, reçut un coup dont elle ne se remit jamais entièrement (222); non seulement les troupes macédoniennes reprirent pied à Orchomène, en Arcadie, et à Corinthe, la clef du Péloponnèse ; la liberté et l'autonomie des Achéens, l'espoir de reconstituer une Grèce indépendante s'évanouirent à jamais.

Le prudent Antigone était, en effet, l'homme qu'il fallait pour profiter largement de la faveur des circonstances, afin de renouveler et d'établir sur de fortes bases la suprématie macédonienne en Grèce. Dans l'état où se trouvaient les Grecs, il ne pouvait pas songer, il est vrai, à attacher les différentes villes grecques à la Macédoine en y établissant des « tyrans », comme l'avaient fait ses prédécesseurs; il eut donc recours aux formes dont s'était servi le vainqueur de Chéronée : il créa une vaste « symmachie » gréco-macédonienne. Il constitua ainsi, pendant la guerre contre Cléomène, une grande confédération d'États qui comprenait la Macédoine et la Thessalie, la Béotie et la Phocide, les tribus unies de l'Épire, l'Acarnanie, et enfin aussi les Achéens, et à laquelle, après la défaite de Cléomène, Sparte elle-même dut s'adjoindre. La mort prématurée d'Antigone ne permit pas d'organiser systématiquement cette nouvelle « symmachie » comme l'avait été celle que Philippe II avait constituée de force et que représentait le synode de Corinthe. De même — car les circonstances n'étant plus du tout semblables, Antigone choisit les formes les plus douces pour faire reprendre peu à peu aux Hellènes l'habitude de la suzeraineté macédonienne, — la suprématie de la Macédoine ne s'affirma pas de longtemps aussi fortement, du moins en apparence, que du temps de Philippe et d'Alexandre. Les États grecs qui faisaient partie de la nouvelle « symmachie » étaient réunis[1], du moins de nom, en une confédération, non pas sous l'hégémonie de la Macédoine, mais avec la Macédoine. Mais, en fait, l'hégémonie appartenait au roi de Macédoine, qui se réserva d'emblée la direction des affaires politiques, et auquel, à cause de ses forces supérieures, devait naturellement tomber en partage aussi le commandement militaire[2]; d'ailleurs, les divers membres de cette confédération n'avaient presque point d'intérêts communs et n'étaient plus unis que par leur alliance commune avec la Macédoine.

A l'exception, d'une part, des Athéniens, qui, depuis leur

[1]) Cf. Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, III, p. 588 sqq., trad. Bouché-Leclercq.

[2]) Cf. Polyb. (édit. Didot), II, 54, 4. IV, 67, 8. Plut. (éd. Sintenis) *Arat.*, c. 45.

délivrance du joug macédonien, se laissaient diriger complètement par la politique égyptienne, et, de l'autre, des puissants Étoliens et des cantons péloponnésiens, l'Élide et la Messénie, qui marchaient avec eux, tous les États de la péninsule grecque se retrouvaient alors (fin de l'année 221 av. J.-C.) réunis sous la domination macédonienne. La fatale désunion des Grecs, que les plus fâcheuses expériences n'avaient pu faire cesser et qui déjà au IVe siècle avant J.-C. avait placé entre les mains de Philippe II le gouvernement de la Grèce, mit aussi fin, d'une façon lamentable, au nouvel espoir d'un relèvement des Hellènes du IIIe siècle, du moins en ce qui concerne le Péloponnèse. Et pourtant, il faut bien le dire, si les Hellènes de cette époque étaient incapables de mettre en mouvement dans tout leur ensemble les forces considérables dont ils disposaient encore et d'apaiser ou de faire cesser, par leur propre énergie, les haines vivaces qui renaissaient toujours au sein de ce peuple étrange, il n'en fallait pas moins considérer comme une circonstance favorable que la puissance qui, dans la péninsule, se rapprochait le plus des Grecs par une origine commune, eût assez de force pour réunir sous sa protection la plupart des membres de cette nation divisée et — bien qu'elle fît toujours passer en première ligne son propre intérêt — pour utiliser, sans en négliger aucune, dans la plupart des cantons grecs, les ressources dont ils pouvaient disposer encore. Car précisément à cette époque où le sort du Péloponnèse allait se décider, il devenait de plus en plus évident pour les hommes d'État les plus clairvoyants que les deux formidables grandes puissances de l'ouest, Carthage, qui depuis ses conquêtes en Espagne avait pris un nouvel essor, et la jeune grande puissance italique qui depuis 228 av. J.-C. avait déjà poussé ses avant-postes au delà de l'Adriatique jusqu'en Illyrie et à Corcyre, se préparaient à une lutte pour l'existence dont l'issue devait nécessairement exercer une influence décisive sur le monde grec et le monde hellénistique. Dans cette éventualité, la monarchie macédonienne bien constituée, avec ses robustes habitants et sa vaillante armée, était le boulevard naturel de tout l'Orient en général, et tout d'abord la protectrice naturelle et nécessaire de la

péninsule grecque avec son système d'États compliqué. Et cette même Macédoine n'était plus du tout maintenant, à l'égard de la Grèce méridionale, dans la situation où elle avait été du temps de Philippe II. Le peuple macédonien, abstraction faite des tribus celtiques et illyriennes qui s'étaient fixées dans le pays, s'était complètement assimilé la civilisation hellénique; l'antipathie qu'éprouvaient les unes pour les autres, du temps de Philippe et même encore du temps d'Alexandre, les Hellènes et les Macédoniens avait pendant les cent dernières années presque entièrement disparu, par suite des rapports constants, soit pacifiques, soit hostiles, entre les deux nations; les intérêts de la Macédoine avaient fini par se confondre si bien avec ceux des autres États de la péninsule, qu'il ne fallait plus penser, dans l'état actuel du monde, à une séparation complète de la Grèce et de la Macédoine; chaque nouveau conflit et toutes les complications politiques en fournissaient la preuve. Ajoutez à cela la conviction depuis longtemps partagée par bien des esprits[1] qu'une Macédoine puissante, dont les troupes vigoureuses fussent en état de résister avec succès aux dangereuses tribus des Barbares du nord, Illyriens, Dardaniens, Celtes et Thraces, était absolument nécessaire à la sécurité de la Grèce méridionale. Enfin, les forces militaires de la Macédoine proprement dite n'étaient plus, au temps dont nous parlons, à beaucoup près aussi supérieures à celles des Grecs qu'à l'époque d'Alexandre. La perte de milliers de ses plus robustes habitants conduits en Asie sous Alexandre le Grand et sous les Diadoques, les terribles incursions des Celtes et les incessantes guerres ultérieures avaient considérablement diminué la population de la Macédoine; dès le temps de Philippe V, la levée d'une armée de 26,000 hommes à peine (mercenaires compris) coûtait des efforts extraordinaires, Du moment que la politique macédonienne cessait de pouvoir disposer en même temps de la Grèce, ou du moins d'une grande partie des cantons grecs, sa position de grande puissance se trouvait singulièrement compromise. Or, s'il avait été possible d'allier avec la Macédoine tous les

[1]) Cf. Polyb, IX, 35.

États grecs de la péninsule, unis entre eux, même par des liens assez lâches et par un certain sentiment d'intérêts communs, la liberté et l'indépendance des cantons grecs n'auraient probablement pas eu beaucoup à craindre de Pella.

Mais malheureusement, il n'en était pas ainsi. Sans parler des robustes Étoliens qui étaient restés indifférents à l'égard de la nouvelle ligue d'Antigone Doson, cette même ligue de création nouvelle n'était pas née, du moins en ce qui concerne les Grecs, de considérations et de calculs ayant une vaste portée ou s'élevant au-dessus des intérêts du moment; elle était partout le résultat d'une politique locale plus ou moins étroite. La plus grande partie de la Thessalie était, depuis l'époque de Philippe II, à l'exception de quelques rares moments d'indépendance, devenue province macédonienne; ceux des Acarnaniens, des Épirotes, des Phocidiens qui étaient encore indépendants se jetèrent dans le parti macédonien à cause de leur antipathie pour les Étoliens, dont la puissance et la politique ambitieuse menaçaient leur indépendance locale et dont les brigandages ruinaient leurs propriétés. Il en était à peu près de même des Béotiens, qui végétaient dans les excès et la débauche et qui déjà depuis le roi Démétrios II n'avaient cessé d'entretenir les relations les plus étroites avec la Macédoine. Quant au Péloponnèse enfin, nous avons déjà vu comment la désastreuse rivalité de Sparte et de la Ligue achéenne les fit tomber l'une et l'autre sous la domination macédonienne. Le plus important et le mieux ordonné des États groupés alors autour de la Macédoine, la Ligue achéenne, qui aurait très bien pu, même sous la domination macédonienne, conserver une certaine autonomie, avait malheureusement développé sa force armée d'une façon bien insuffisante sous la direction d'Aratos, très défectueuse au point de vue militaire : de telle sorte que les Achéens en étaient bien souvent réduits à appeler à leur secours des troupes macédoniennes. Par suite de cet état des affaires en Grèce, la prépondérance de la Macédoine dut se faire sentir, alors comme plus tard, d'une façon décisive au sein de la nouvelle Ligue : prépondérance qui ne reposait pas uniquement, qui se fondait même bien moins sur l'étendue des ressources matérielles de cet État que sur la

valeur morale, la pratique constante du métier des armes, la discipline militaire et politique du peuple macédonien, et sur la fermeté et la ténacité avec lesquelles les hommes d'État macédoniens, formés par une longue tradition politique, défendaient les intérêts de l'État et s'efforçaient de résoudre les problèmes politiques, qui leur étaient très clairement indiqués et dont ils avaient parfaitement conscience eux-mêmes. S'appuyant sur ses forces nationales, sur la Thessalie, en grande partie macédonienne, avec sa forteresse maritime très importante de Démétriade (en Magnésie, sur le golfe de Pagase), sur l'île d'Eubée, depuis longtemps au pouvoir de la Macédoine, très importante aussi au point de vue stratégique avec la forte Chalcis, qui, du côté de la mer, permettait d'entrer en Béotie, et sur Corinthe, la clef du Péloponnèse (de même que sur Orchomène en Arcadie), Antigone Doson pouvait considérer comme solidement établie la domination de sa dynastie sur la Grèce. Comme État, Athènes ne comptait presque plus, et les puissants Étoliens, qui résistaient encore au roi et dont les possessions continentales — elles s'étendaient sur une vaste surface depuis l'archipel céphallénique et la vallée de l'Achéloos jusqu'à Delphes, et du détroit de Rhion jusqu'aux Thermopyles et bien avant dans la Phthiotide — séparaient toujours encore les contrées septentrionales de la nouvelle Ligue des contrées méridionales, étaient si bien cernés et resserrés qu'Antigone pouvait bien espérer de les forcer eux aussi, tôt ou tard, à reconnaître son hégémonie.

Dans ces circonstances, il ne reste plus, depuis la bataille de Sellasie, à la plupart des Hellènes confédérés, parmi lesquels les Spartiates exaspérés conservaient seuls l'espoir d'un soulèvement des Étoliens, qu'à prendre leur parti de ce grand fait accompli : la domination de la Macédoine rétablie en Grèce. Quant aux Achéens, ceux dont les sympathies n'avaient pas été pour Cléomène pouvaient du moins espérer qu'en profitant sagement des circonstances nouvelles, ils verraient prospérer leurs affaires tant que leurs intérêts ne seraient pas contraires à ceux des Antigonides. Et c'est dans ce sens qu'Aratos, surtout depuis le jour mémorable où il rompit avec son propre passé, s'efforça de garantir au moins à ses chers

Péloponnésiens, par son influence personnelle auprès des souverains macédoniens, une situation tolérable au sein de la nouvelle symmachie.

Ce fut donc un grand malheur, eu égard à la situation générale du monde à cette époque et à l'état des affaires de la péninsule gréco-macédonienne en particulier, que la mort subite d'Antigone Doson, de ce souverain éminent qui fut enlevé peu de temps après la bataille de Sellasie (vers la fin de l'an 221 ou au commencement de l'an 220 avant J.-C.), à peine âgé de quarante ans[1]. Il est vrai qu'Antigone avait bien nettement fait sentir aux Achéens qu'à côté de la royauté militaire macédonienne, les institutions démocratiques du Péloponnèse étaient tout au plus tolérées. Aratos lui-même, jusque-là traité avec la plus grande distinction par le prudent monarque, avait dû, encore pendant la guerre contre Cléomène, se soumettre à l'humiliation de voir relever les statues des anciens « tyrans » dans la ville d'Argos délivrée par les Achéens et renverser celles des libérateurs achéens à Corinthe (excepté celle d'Aratos lui-même[2]). Le cruel traitement enfin que subit Mantinée, prise en 222, donnée ensuite aux Argiens, repeuplée par eux et appelée par Aratos « Antigonia », par déférence pour le roi[3], souilla d'une tache de sang la gloire militaire d'Antigone, même en admettant que les Achéens soient en grande partie responsables de ce crime.

Et cependant, vu l'état général du monde, la mort d'Antigone était pour les Hellènes aussi une grande perte. Car ce monarque était un homme, dans toute l'acception du mot, un homme comme le monde grec et hellénistique n'en comptait plus que peu à cette époque. S'il avait su rendre à la Macédoine sa puissance après l'avoir tirée d'une situation très fâcheuse; s'il avait su fixer l'inconstance de la fortune par son énergie opiniâtre et ses qualités éminentes comme souverain, il sut aussi

[1]) Cf. Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, III, 584. 628 sqq. 640 (trad. Bouché-Leclercq).

[2]) Plut., *Aratus*, c. 45.

[3]) Plut., *loc. cit.* Polyb., II, 57-62. Pausan. (éd. Siebelis), VIII, 8, 6. Ce ne fut que l'empereur Adrien qui rétablit officiellement le nom de Mantinée. (Voy. ci-après, t. II).

très bien en imposer aux Grecs, s'attacher personnellement, par sa loyauté, par ses manières franches et bienveillantes,les hommes marquants de cette nation tristement divisée, et gagner leur confiance. Et si, comme chef militaire macédonien, il se tint sur la réserve vis-à-vis de la démocratie grecque, on ne peut lui reprocher les folies tant politiques que personnelles de son jeune successeur, ni la négligence et la brutalité avec laquelle il lésait les intérêts les plus sacrés, ni enfin son caractère cruel et vindicatif. En un mot, Antigone, en descendant au tombeau, priva la Grèce de celui qui, mieux que tout autre, eût pu diriger d'une main ferme les destinées de cette partie du monde oriental, au milieu de la crise formidable dans laquelle allait être entraînée bientôt la Macédoine elle-même par la lutte pour la domination du monde qui déjà s'annonçait à l'ouest de l'Adriatique.

La puissance de la Macédoine avait été si solidement rétablie par Antigone que, même après sa mort, aucune velléité de défection, aucune agitation ne se manifesta au sein de la nouvelle Ligue. On pouvait d'autant moins songer à un soulèvement que, par suite de la mort inattendue du grand Ptolémée III Évergète (en automne 221), qui peu de temps auparavant avait accueilli avec beaucoup de bienveillance Cléomène fugitif, et de l'avènement du faible Ptolémée IV, la politique ambitieuse de la cour d'Égypte cessa de se faire sentir au dehors et d'offrir comme jusqu'alors un point d'appui aux agitations de la Grèce contre la Macédoine. Quant à Aratos et aux Achéens, ils considéraient l'avènement du successeur d'Antigone sans la moindre inquiétude. En effet, le nouveau roi Philippe V (fils de Démétrios II), cousin, beau-fils et pupille d'Antigone Doson et à peine âgé de dix-sept ans [1], avait été envoyé dans le Péloponnèse par son tuteur peu de temps avant la mort de celui-ci, pour se familiariser avec les affaires de ce pays sous la direction d'Aratos. Ce dernier avait réussi alors à gagner la faveur et la sympathie du jeune héritier de la couronne et à lui inspirer de la confiance en sa personne et en ses conseils [2]. Aussi Philippe, devenu roi, répondit-il pendant plusieurs

[1]) Polyb., IV, 5, 3. 24, 1. Euseb., *Chron. arm.*, p. 334. Syncell., p. 508.
[2]) Plut., *Arat.*, c. 46; cf. c. 47. s. fin.

années aux espérances qu'Aratos avait fondées sur lui; mais bientôt les circonstances, sans que l'influence de Philippe se fît encore sentir, se modifièrent de telle façon, que les États alliés de la Macédoine, sans en excepter la Ligue achéenne, devinrent de plus en plus dépendantes de la puissance dirigeante. Une série de conflits très fâcheux entre les Étoliens et les Messéniens, qui avaient jusqu'alors vécu en amis avec la Ligue étolienne, mais avaient récemment conçu le projet de se joindre à la « symmachie » gréco-macédonienne[1], amena d'abord au commencement de l'été de l'année 220 avant J.-C., entre les Étoliens et les Achéens, de sanglantes collisions dans lesquelles ces derniers eurent si complètement le dessous, qu'ils furent obligés d'implorer le secours du roi Philippe. La tournure que prirent les affaires en Grèce amenèrent Philippe et ses alliés à entreprendre une grande guerre dont le but avoué était de reconquérir les villes enlevées depuis dix ans à divers alliés par les Étoliens, mais qui, au fond, tendait à refouler ceux-ci dans les limites les plus étroites possibles, et à les faire reculer au moins au delà du mont Œta et de Delphes[2].

Nous n'avons pas à parler ici en détail de la guerre qui éclata alors et qui porte le nom de *Guerre Sociale* (219-217 avant J.-C.)[3]; il suffira d'insister sur son importance politique.

[1]) Polyb., IV, 5, 8.
[2]) Cf. Polyb. IV, 25, 6 sqq.
[3]) Cette guerre avait eu pour cause première le frivole mépris du droit que montrait le commandant étolien Dorimachos de Trichonion, lequel, investi immédiatement après la mort d'Antigone du commandement de Phigalia, avait permis, à condition de prendre part au butin, à une troupe de corsaires de piller les Messéniens, jusqu'alors amis des Étoliens. Lorsqu'ensuite, lors d'une visite qu'il fit à Messène pour arranger la chose, les autorités messéniennes, irritées par de nouveaux brigandages, l'eurent retenu prisonnier et forcé de payer une indemité, il jura de se venger. De retour en Étolie, il fit avec quelques chefs de ses amis les préparatifs d'une guerre privée contre la Messénie, débarqua au printemps de l'année 220 av. J.-C. dans le Péloponnèse, traversa le territoire des Achéens et pénétra en Messénie. Les Messéniens ayant alors demandé du secours aux Achéens, Aratos, redevenu chef de la ligue, fit faire des préparatifs et ordonna à Dorimachos de quitter sans tarder le Péloponnèse. On en vint aux mains; mais Aratos fut complètement battu près de Caphyæ en Arcadie et les Klephtes étoliens purent, sans être inquiétés, se retirer par l'isthme de Corinthe. Lorsque peu après les chefs étoliens Dorimachos et Scopas, avec le secours de l'Illyrien Scerdilaïdas, eurent entrepris une nouvelle et terrible

Le but politique des Étoliens en commençant la guerre fut, selon toute probabilité, le suivant : ils voulaient arrêter avant tout le développement de la « symmachie » gréco-macédonienne, qui avait déjà envahi en Messénie un territoire où l'influence étolienne avait été puissante jusqu'alors ; de plus, ils espéraient sans doute, ne connaissant pas encore les forces du jeune roi, pouvoir, par une guerre heureuse, déchirer le filet sous lequel Antigone Doson avait tenu la Grèce prisonnière et dont il les avait entourés eux-mêmes. Mais la suite des événements montra que les lourdes fautes que la politique étolienne avait commises jusque-là commençaient à porter leurs fruits amers.

Ce fut constamment le malheur et la faute de cette énergique tribu grecque, qu'au temps qui précéda cette guerre sa force

expédition contre la ville de Cynætha déchirée par les partis et située dans les montagnes du nord de l'Arcadie, le roi Philippe et ses alliés, c'est-à-dire les Achéens, les Béotiens, les Phocidiens, les Acarnaniens et les Épirotes résolurent, à Corinthe, de prendre des mesures énergiques contre les brigands étoliens : en cas de guerre, on se proposait de leur enlever toutes les villes qu'ils avaient prises depuis la mort de Démétrios II ; en outre, Delphes devait être soustraite à leur influence et replacée sous la protection des Amphictyons.

Cependant la Diète étolienne, réunie dans l'automne de l'an 220, était si bien décidée à suivre ses chefs pillards qu'elle confia la stratégie au féroce Scopas. La guerre prit en 219 des proportions considérables. Pendant que les Messéniens, sans énergie, se tenaient à l'écart, les Spartiates (cf. p. 17), au printemps de l'année 219, se mirent du côté des Étoliens, auxquels se joignirent aussi les Éléens. De l'Élide et de la Laconie, les Achéens furent dès lors inquiétés d'une façon intolérable. Au sud, ce fut notamment l'Arcadie et, du côté nord-ouest, les territoires de Dyme, de Pharæ et de Tritæa, qui eurent beaucoup à souffrir. Dans le nord de la Grèce, le roi Philippe avait gagné l'Illyrien Scerdilaïdas ; il devait inquiéter les Étoliens du côté de la mer. Le jeune roi étant entré en Épire au commencement de l'année 219 avec 15,000 fantassins et 800 cavaliers, les Achéens réussirent à repousser une attaque de Dorimachos sur leur ville d'Ægire. Par contre, l'Étolien Scopas pénétra jusqu'à Dion, au sud-ouest de la Macédoine (en Piérie), et s'y rendit coupable des plus terribles dévastations. Philippe, de son côté, n'avait réussi qu'après quarante jours de siège à s'emparer de la forteresse d'Ambracos, près d'Ambracie ; il enleva ensuite aux Étoliens, avec le secours des Acarnaniens, l'importante place d'Œniadæ dans le bas pays des Etoliens. Les Dardaniens, depuis longtemps ses ennemis, ayant attaqué la frontière septentrionale de la Macédoine, il fut contraint de s'en retourner chez lui, et c'est ainsi que Dorimachos put mettre à feu et à sang l'Épire, et notamment la ville de Dodone.

Dans les derniers jours de l'année 219, le roi Philippe parut de nouveau à Corinthe avec 6,000 hommes, battit au commencement de l'année 218 un

exubérante n'ait jamais été ni bien dirigée, ni disciplinée par un système de saine politique, ni préservée d'un gaspillage sans but; que les Étoliens n'aient jamais suivi une politique d'ensemble, à vues larges, réfléchie, conséquente avec elle-même, et bien dirigée; surtout que le germe de l'idée du panhellénisme, qui là aussi ne faisait pas complètement défaut, n'ait pas eu un développement plus complet. Le moment où il semblait que pour la dernière fois les Étoliens eussent pu ou conquérir le premier rang en Grèce, ou, en s'unissant aux membres encore vivaces de la péninsule, régénérer leur pays par leurs propres efforts, était passé depuis la bataille de Sellasie, depuis l'entrée d'Antigone à Sparte. Dès lors, la suzeraineté macédonienne était pour la péninsule hellénique un

corps étolien sous Euripide, près de Stymphale, et attaqua avec un brillant succès, conjointement avec des troupes achéennes (il disposait de 10,000 hommes) la forteresse de Psophis, située sur la frontière de l'Élide de l'Arcadie. Après s'être emparé de cette place, qu'il abandonna aux Achéens, le roi entreprit une expédition contre la riche Élide, y fit beaucoup de butin, et conquit alors pour lui Aliphéra et les villes de la Triphylie, notamment Lepréon. La cession de Phigalia aux Messéniens décida enfin ceux-ci à prendre part à la guerre; mais la tentative de soustraire également l'île de Céphallénie à l'influence des Étoliens n'eut point de succès. Cependant Philippe trouva l'occasion, non seulement de réparer cet échec, mais aussi de venger une nouvelle invasion des Spartiates en Messénie et des bandes étoliennes sous Dorimachos en Thessalie en conduisant, sur l'avis des Acarnaniens et d'Aratos, son armée à Limnæa en Acarnanie. Là, il rassembla autour de lui les troupes levées par les Acarnaniens et, après avoir franchi l'Achéloos près de Stratos, pénétra ensuite avec autant d'audace que de rapidité dans les vallées intérieures de l'Étolie, où il alla piller à fond et détruire la capitale, Thermon, remplie des dépouilles de la Grèce. Immédiatement après, il revint à Corinthe, se joignit aux Achéens, envahit la Laconie, dévasta tout le pays jusqu'au Ténare et, par un combat heureux qu'il livra à Lycurgue qui voulait lui barrer le passage près de Sparte et du Ménélæon, il se fraya une route pour revenir en Arcadie. La tentative des Rhodiens de rétablir la paix (au commencement de l'année 217) entre les puissances belligérantes resta sans effet. De l'Élide, les Étoliens purent même toujours encore faire beaucoup de mal aux Achéens avec 3,000 hommes commandés par Pyrrhias. Ce ne fut que lorsque Euripide fut replacé à la tête des Étoliens, que l'hypostratège achéen Lycos réussit à les battre complètement. Pendant ce temps, le roi Philippe s'était battu avec succès contre les Dardaniens, avait enlevé Bylazora en Péonie et avait enfin pris en Thessalie Thèbes de Phthiotide, lorsque (après une démonstration contre l'Illyrien Scerdilaïdas, devenu son ennemi), pendant qu'il assistait aux jeux Néméens à Argos, il reçut (cf. p. 20 sqq.) sur les événements de la guerre punique des informations qui décidèrent les Grecs à conclure la paix de Naupacte.

fait accompli; la situation générale du monde en faisait en même temps une nécessité. Les Étoliens se virent ainsi réduits à une défensive permanente, pleine de difficultés surtout au point de vue politique. Mais les Étoliens avaient beaucoup contribué par leur propre faute — on le vit bien au début de la guerre qui éclata en 220 — à augmenter les difficultés politiques de leur position. Les vieilles habitudes de brigandage dont ils n'avaient jamais voulu se corriger complètement allaient recevoir leur châtiment; leurs nombreuses querelles privées, les brigandages sur mer et sur terre que les audacieux chefs de partisans étoliens avaient commis au détriment de tous leurs voisins — souvent très mal à propos, trop souvent aussi sans aucun égard pour les intérêts politiques de leur pays — avaient partout excité la haine et leur avaient valu au loin une fâcheuse renommée. Aussi, pendant la guerre qui venait d'éclater, les Grecs ne sont presque nulle part sympathiques aux Étoliens, qui, à l'exception des Éléens, depuis longtemps leurs amis, ne trouvent point d'alliés au début de la lutte, même parmi ceux des Hellènes qui n'adhéraient pas encore fortement à la symmachie; de là vient aussi qu'ils ne réussissent pas à enlever aux Macédoniens leur prépondérance politique. Abstraction faite des subsides que l'adversaire de Philippe, le roi Attale Ier de Pergame, alors déjà l'ami des Étoliens, fit parvenir à ces derniers[1], la politique étolienne ne trouva d'appui qu'à Sparte. Les Spartiates, qui, depuis la mort d'Antigone, vivaient tantôt en proie à une sourde effervescence, tantôt au milieu de sanglantes dissensions intestines, se décidèrent à placer, au printemps de l'année 219, deux nouveaux rois sur le trône des Héraclides devenu vacant. Cléomène, qu'on avait beaucoup regretté et dont on avait en vain souhaité le retour, venait enfin de trouver en Égypte sa fin tragique, vers la fin de 220 ou au commencement de 219; le jeune Agésipolis III représentait la famille des Eurysthénides; l'autre moitié de la double royauté spartiate fut donnée par les éphores à un certain Lycurgue[2], qui acheta pour une grosse somme l'exclusion des derniers héritiers légitimes des Proclides. D'autre part,

[1]) Cf. Polyb., IV, 65, 6.
[2]) Cf. Polyb., IV, 35, 36.

les Étoliens réussirent à détacher de la Ligue gréco-macédonienne les Spartiates, qui s'allièrent à eux et prirent part sans tarder à la guerre générale. Dans le camp opposé, Philippe nourrissait probablement l'espoir d'ébranler par cette guerre la puissance étolienne en Grèce, et de préparer le seul territoire grec encore indépendant à reconnaître sa suzeraineté.

Cette guerre, qui, du reste, mit bientôt en mouvement les tribus barbares du nord, les Illyriens pour la Macédoine, les Dardaniens contre elle, ne se déroula point comme récemment la guerre contre Cléomène, en une série d'actions importantes, de coups décisifs ; au contraire, d'un côté, les frontières étendues et irrégulières des deux pays belligérants furent le théâtre d'un grand nombre de sanglantes escarmouches ; de l'autre, ce qui intéressait surtout dans cette lutte, ce fut le siège de certaines places fortes et notamment une série d'incursions réciproques en pays ennemi, accompagnées de terribles ravages, peu importantes au point de vue militaire, mais désastreuses pour les malheureux cantons du nord de la Grèce, comme aussi pour l'Étolie et une partie du Péloponnèse. On vit bien clairement alors que les principaux chefs des Étoliens, le brutal Dorimachos de Trichonion et le vaillant mais non moins sauvage Scopas, ne pouvaient pas, comme généraux, se comparer à Cléomène ; ce qui fit plus de tort encore à la cause étolienne, ce furent les horribles dévastations et les honteux pillages de temples dont ces chefs se rendirent coupables en s'élançant avec autant d'audace que d'énergie de leur forteresse située sur la montagne ; ils étouffèrent ainsi dans le reste des Hellènes les sympathies qui y pouvaient exister encore. Philippe, de son côté, bien qu'il fît preuve de talent militaire, qu'il fût toujours tout aussi prêt à se battres tout aussi rapide dans ses mouvements que les Étolienнt n'égala pas, comme chef d'armée, son prédécesseur Antigone. Avouons-le cependant : outre les incursions des Dardaniens, ce fut la mollesse de la plupart des alliés de Philippe et la regrettable faiblesse des armées achéennes qui empêchèrent surtout le roi, réduit, sur presque tous les points du vase théâtre de la guerre, à faire le plus gros de la besogne avec ses Macédoniens, de réaliser complètement le plan qu'il s'était

tracé : l'attaque systématique et concentrique du haut plateau étolien, et de vigoureux assauts contre le cœur même de leur position.

Malgré cela, le plateau de la balance semblait pencher en faveur de Philippe. Les Étoliens, dont Philippe avait ravagé en 218 pendant une de ses plus célèbres expéditions le centre politique, Thermon; qui avaient perdu sur leur frontière sud-ouest Œniadæ (219), et, en Thessalie (217), Thèbes Phthiotique; qui, en exceptant si l'on veut une partie des Crétois[1] et le roi de Pergame, n'avaient pas d'alliés considérables dont ils eussent pu recevoir des auxiliaires ou du moins des subsides, virent leurs ressources diminuer peu à peu; ils commencèrent donc en 217 à désirer sérieusement la paix. Aussi, ce fut la nouvelle des événements extraordinaires survenus précisément alors dans la péninsule italique qui décidèrent enfin les puissances belligérantes à changer complètement de politique.

La lutte pour l'existence à laquelle Rome et Carthage se préparaient depuis longtemps — elle porte le nom de deuxième guerre punique — avait enfin éclaté en 218 av. J.-C. Le formidable Hannibal avait pénétré dans le nord de l'Italie vers la fin de l'été de cette année, et déjà l'Orient suivait avec une inquiète attention les premières grandes péripéties de cette guerre. Or on sait qu'Hannibal avait, aux premiers jours d'été de l'année 217[2], infligé aux Romains une terrible défaite auprès du lac Trasimène. La nouvelle de ce grand événement produisit dans toute la Grèce la plus profonde impression. Comparées à une guerre aussi acharnée et faite sur une aussi vaste échelle que celle qui venait d'éclater en Italie et en Espagne, les luttes dans lesquelles les États de la péninsule gréco-macédonienne consumaient alors le meilleur de leur force ne paraissaient plus que des « combats de gladiateurs ». La nation grecque, si désunie, eut alors un secret pressentiment de ses propres destinées : on sentait bien que dans cette lutte entre Hannibal et les Romains, il y avait un autre enjeu que la domination

[1]) Polyb., IV, 53 et 55. Cf. ci-après, p. 22, 2.

[2]) Mommsen, *Röm. Gesch.* (4[e] édit.), t. I, p. 604, dit en note : « La date de la bataille, fixée au 23 juin, d'après le calendrier non rectifié, doit, d'après le nouveau, tomber en avril, etc. »

sur les pays situés à l'ouest de l'Adriatique, et que le vainqueur dans ce combat de géants ne manquerait pas, tôt ou tard, d'étendre sa main sur les contrées du monde hellénique. Cette conviction disposa les chefs des États grecs belligérants à se tendre la main pour faire la paix; mais le roi Philippe aussi vint au-devant de leurs désirs. Il est vrai que lui avait d'autres motifs encore[1]. En effet, ce prince, jeune et plein d'ambition, que le sort n'avait cessé de favoriser jusqu'alors, se souvenait, grâce à l'influence d'un de ses compagnons les plus considérés, du chef illyrien Démétrios de Pharos (voy. ci-après), de l'ancienne grandeur des rois de Macédoine depuis Alexandre, de leurs faits d'armes éclatants et de la formidable puissance de ses propres ancêtres, du grand Antigone et du célèbre Démétrios Poliorcète. Le Pharien s'entendait très bien à nourrir et à exalter ces sentiments; il savait enfin représenter au jeune général que l'état actuel de l'Italie était très favorable à une intervention efficace de la Macédoine ; au jeune roi, il ouvrait, sous les couleurs les plus séduisantes, la perspective d'un futur empire universel. Dans ces circonstances, il n'était pas difficile de décider toutes les puissances belligérantes de la péninsule hellénique, avant la fin de la 3ᵉ ou au commencement de la 4ᵉ année de la CXLᵉ olympiade, à prendre part, pendant l'été de l'année 217 avant J.-C., à un congrès de paix qui se réunit près de Naupacte. Là ce fut surtout le digne Étolien Agélaos de Naupacte, un des meilleurs hommes d'État que l'Étolie ait jamais produits, qui donna une expression éloquente aux sentiments des Hellènes les plus clairvoyants. L'importance qu'avait pour la Grèce la grande guerre italique; les dangers dont menaçait l'indépendance de la Grèce elle-même le « nuage qui s'élevait à l'Occident »; la nécessité d'une entente générale et spontanée de tous les États grecs, tandis qu'il en était encore temps ; il insista sur tout cela avec autant de force que de clarté.

[1]) Il est étrange que Justin (XXIX, 2, 3), avec sa négligence habituelle, attribue au roi Philippe cette intelligence profonde des dangers qui surgissaient en Occident et même, à peu de chose près, les paroles et les pensées qui, chez Polybe, le principal témoin de cette époque, sont celles de l'Étolien Agélaos.

Quant au roi Philippe, il lui attribua la mission, aussi belle que pleine de promesses au point de vue politique, d'assumer, dans toute l'acception du mot, le rôle de protecteur de tous les Hellènes; si Philippe aspirait à plus de puissance encore, il n'aurait qu'à s'immiscer au moment opportun dans les affaires d'Italie[1]. Les paroles pleines de sens de l'homme d'État étolien furent partout reçues avec faveur, notamment par Philippe; et c'est ainsi que, peu de temps après, on signa une paix générale qui confirma tous les partis dans leurs possessions acquises[2].

Le jour de la conclusion de la paix de Naupacte fut dans la vie du peuple grec un des rares moments où les puissances dirigeantes — du moins dans la mère patrie — s'unirent sous la pression des nécessités politiques. Mais, hélas! ce fut aussi le dernier jour où tous les Grecs libres de la péninsule se tendirent librement la main. Les brillantes espérances avec lesquelles les hommes d'État et les généraux grecs réunis près de Naupacte se séparèrent ne devaient pas se réaliser. Il fut donné, il est vrai, aux Grecs de reconnaître l'unique chemin du salut; mais l'énergie et la prudence nécessaires pour faire ce qu'il fallait pour obvier à la ruine imminente de leur indépendance nationale leur furent refusées. Le nuage de l'Occident ne devait que trop tôt s'étendre sur la Grèce, et cela principalement par la faute des Grecs eux-mêmes, et surtout par les fautes graves de leur guide naturel, Philippe.

[1]) Polyb., V, 104.

[2]) Vers cette époque Philippe eut un grand succès sur un autre point encore. A l'époque de la guerre Sociale, l'île de Crète était ravagée par une de ces guerres civiles qui y étaient endémiques. Cette fois, c'étaient les grandes villes de Cnossos et de Gortyne (dans cette dernière dominait alors un parti ami des Cnossiens) qui s'étaient alliées. Par ce moyen, ils avaient réussi à réduire sous leur domination la plus grande partie de l'île; seule, la vieille ville dorienne de Lyttos, à laquelle se joignirent bientôt un certain nombre de villes moins importantes, était en lutte avec eux. (V. aussi Voretzsch, *de inscr. Cret. qua continetur Lyttior. et Boloënt. foedus*, p. 32.) Les Cnossiens étaient les alliés des Étoliens et ils réussirent (probablement vers 219 av. J.-C.) à détruire Lyttos; le parti opposé (y compris les bannis de Gortyne) se joignit de son côté à la ligue gréco-macédonienne. Lorsque ensuite les Étoliens consentirent à faire la paix en Grèce, les Crétois jouirent enfin, eux aussi, de quelque repos et concédèrent, vers 216 av. J.-C , au roi Philippe l'hégémonie sur l'île entière. Cf. Polyb. IV, 53-55. VII, 12, 9. Plut., *Arat.*, 48.

Il y avait, après la conclusion de la paix à Naupacte, pour Philippe et pour les Grecs, deux moyens de conjurer avec quelque apparence de succès les dangers dont les menaçait eux aussi, tôt ou tard, la guerre d'Italie. Ou bien on pouvait profiter des circonstances pour vider à fond et en tout lieu les différends qui divisaient les États et les tribus, pour guérir les blessures qu'on se faisait depuis dix ans, mais avant tout pour mettre dans le meilleur état possible les forces armées des divers États : on pouvait, en un mot, faire les préparatifs les plus énergiques pour repousser, en réunissant toutes les forces sous la direction de la Macédoine, toute attaque de celle des deux grandes puissances occidentales de Rome ou de Carthage qui tenterait d'étendre la main sur la péninsule hellénique. Mais il y avait de grands inconvénients à cette manière d'agir. Nous avons vu qu'aucun lien, même le plus léger, ne rattachait entre eux ceux des États grecs qui ne faisaient point partie de la Ligue gréco-macédonienne. Or, des préparatifs pour une défense commune n'eussent eu à coup sûr l'approbation générale qu'au cas où le danger eût été assez proche, assez tangible, pour émouvoir vivement non seulement les hommes d'État les plus clairvoyants, mais aussi la masse du peuple. Mais ceux qui connaissaient la situation telle qu'elle était pouvaient facilement prévoir que la plupart des Hellènes, s'ils devaient avoir plusieurs années de calme et se tenir uniquement sur la défensive en attendant les événements, s'abandonneraient bientôt aux douceurs d'une paix longtemps désirée, mais que tôt ou tard aussi on verrait s'accumuler de nouveaux sujets de dissensions intestines et qu'on ne ferait à peu près rien dans l'intérêt de tous. Le second moyen se recommandait donc de lui-même : il fallait que le roi Philippe profitât sans tarder du sentiment profond qui poussait les Grecs vers l'unité pendant qu'ils faisaient la paix à Naupacte. Il s'agissait de faire de forts armements en Macédoine et notamment sur mer, de réunir en faisceau l'élite des forces des États confédérés, mais avant tout d'attirer complètement à soi les vaillants Étoliens, pour s'immiscer ensuite au premier moment opportun, directement et d'une manière décisive, dans les affaires d'Italie. Alors le roi eût peut-être

réussi à remettre en plein mouvement les forces toujours encore respectables de la nation grecque et, pendant les péripéties d'une lutte acharnée et peut-être couronnée de succès, à ressouder en même temps les membres épars de cette nation en prouvant ainsi au monde, l'épée à la main et plus clairement que jamais, ses droits à l'hégémonie en Grèce.

Le roi Philippe s'était décidé avec raison à prendre le second parti, la participation immédiate à la grande guerre italo-punique; bien plus, il avait clairement reconnu que ses intérêts faisaient de lui l'allié naturel des Carthaginois. Sans doute, au point de vue de la politique de sentiment, les Grecs pouvaient s'élever contre l'alliance avec cette Carthage qui, depuis des siècles, avait empêché les progrès des Hellènes en Occident, qui autrefois avait attiré de grands désastres sur plus d'une belle colonie grecque de la Sicile et, il y avait deux ans à peine, sur la florissante Sagonte en Espagne. D'un autre côté, on se rappelait très bien encore et avec reconnaissance l'énergie pleine de calme avec laquelle les Romains, douze ans auparavant (229 avant J.-C.), avaient mis fin rapidement et complètement à l'intolérable piraterie des Illyriens de Scodra dans l'Adriatique, que les Étoliens et les Achéens avaient en vain essayé de faire cesser[1]. Et cependant, au moment actuel, l'intérêt immédiat des Grecs et des Macédoniens n'était pas de s'allier avec Rome, mais bien avec Hannibal. En effet, dans la grande guerre qui se déroulait en Italie, ce n'était pas Carthage, mais Rome dont la victoire définitive devait être le plus grand danger pour l'indépendance de la péninsule grecque; toute la puissance que les Carthaginois déployaient alors ne reposait-elle pas uniquement sur le génie du seul Hannibal? Était-il bien probable que ces mêmes Carthaginois qui, même au temps de leur plus grande puissance, avant la première guerre punique, n'avaient pas même réussi à soumettre complètement la Sicile grecque, si divisée pourtant, oseraient, même après un complet abaissement de Rome, avec leurs forces de terre artificielles et coûteuses, se poser dans la péninsule grecque en redoutables conquérants? Par contre, la politique que les

[1]) Polyb., II, 11. 12. Cf. Appian. *Illyr.*, 7. Zonar., 19. Eutrop., III, 4.

Romains avaient suivie jusqu'alors pouvait bien inspirer aux Grecs de sérieuses appréhensions. Les Étoliens se rappelaient peut-être que Rome, dès l'année 239, avait essayé d'intervenir par voie diplomatique en faveur de leurs ennemis, les Acarnaniens[1]. Même la guerre d'Illyrie avait laissé aussi des souvenirs dangereux et humiliants. Les pirateries des Illyriens n'étaient devenues si dangereuses que parce que l'hostilité qui régnait alors entre la Grèce et la Macédoine avait déterminé cette dernière puissance[2] à diriger toutes les forces des brigands illyriens contre les Hellènes, dont les principaux États, il fallait bien l'avouer, n'étaient pas de force à résister à ces troupes de pillards. Et les Romains vainqueurs, dont on avait alors (228), chez les Étoliens et les Achéens, à Corinthe et à Athènes, reçu les ambassadeurs avec les plus grands honneurs, auxquels les Corinthiens avaient accordé la participation aux jeux Isthmiques, les Athéniens, la participation aux mystères d'Éleusis et le droit de cité (isopolitie)[3], ces mêmes Romains s'étaient hâtés de s'établir d'une façon durable sur la côte orientale de l'Adriatique. Ils avaient, d'un côté, pris définitivement possession de l'île de Corcyre, et, de l'autre, une série de villes côtières et d'îles du sud de l'Illyrie (notamment plusieurs villes grecques, comme Apollonie, devenue leur amie depuis 270 avant J.-C., le port de Dyrrhachion, très important au point de vue militaire, et l'île d'Issa), de même que plusieurs tribus illyriennes, notamment les Parthiniens (près de Dyrrhachion) et les Atintanes (sur le bas Aoos), avaient été déclarés « amis » des Romains, c'est-à-dire incorporés à leur empire sous la dénomination spécieuse d'alliés militaires[4]. C'est ainsi que Rome avait, dès ce temps-là, poussé ses avant-postes jusqu'aux frontières de la Grèce et de la Macédoine proprement dites; et si naguère déjà les Romains avaient surveillé la politique macédonienne non sans une jalousie inquiète de l'avenir[5], ils venaient de prendre pied dans des contrées qui

[1]) Cf. Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, III, p. 458, trad. Bouché-Leclercq.
[2]) Cf. Droysen, *op. cit.*, p. 476 sqq.
[3]) Polyb., III, 12, 8. Zonar. *Ann.* VIII, 19 (éd. Pinder). Walter, *Gesch. d. röm. Rechts*, I, p. 121 (3e édit.).
[4]) Mommsen, *Röm. Gesch.*, 4e édit., I, p. 557.
[5]) Mommsen, *ibid.*, p. 555.

jusque-là n'avaient cessé d'appartenir au domaine de l'influence macédonienne. Il fallait bien admettre que Rome, avec ses terribles et inépuisables milices nationales, devenue aussi formidable puissance maritime depuis la première guerre punique, n'hésiterait pas longtemps, après la ruine complète des Carthaginois, à continuer son œuvre à l'Orient, en Grèce. Et, bien que ni Philippe, ni les Hellènes ne se fissent une juste idée des forces dont disposait Rome, les patriotes clairvoyants de la péninsule hellénique sentaient très bien alors déjà que la vigueur juvénile des légions et la politique de la grande puissance italique voisine, qui s'avançait lentement mais irrésistiblement, allait devenir pour eux infiniment plus dangereuse que les riches marchands carthaginois avec leur flotte et leurs armées de mercenaires. Ce fut donc avant tout pour Philippe une nécessité politique de ne pas assister avec une inerte neutralité aux événements qui se déroulaient dans la péninsule italique; son propre intérêt comme celui du monde grec lui défendait de permettre que Carthage succombât aux Romains; la coopération avec Hannibal lui était réellement commandée par les circonstances, et aussi, en définitive, par la considération qu'il pourrait, en prenant part à la guerre, prévenir une diminution trop grande de la puissance romaine, chose qu'il ne pouvait pas non plus souhaiter.

Mais, pour son malheur et pour celui de la Grèce, le jeune roi de Macédoine, au moment où il aurait dû jeter ses regards au delà de l'étroit horizon des affaires politiques de la péninsule gréco-macédonienne, ne possédait nullement la maturité de l'homme d'État, la prévoyance, la fermeté, l'énergie constante, le sérieux du caractère, aucune des qualités enfin sans lesquelles il n'aurait pas dû se risquer à prendre part à la lutte gigantesque qui avait lieu de l'autre côté de l'Adriatique. Philippe avait été préparé avec le plus grand soin par son excellent tuteur Antigone au grand rôle qu'il était appelé à remplir. Il était intelligent, bien fait, d'un commerce agréable, mais il était arrivé trop jeune sur le trône; il n'était pas encore assez rompu à la politique; en un mot, il n'était pas encore, à l'âge de vingt ans à peine, capable d'atteindre le but élevé qu'il s'était proposé. Et pour son malheur, il n'avait auprès de lui

aucun homme d'État qui eût pu suppléer, dans une certaine mesure, à ce qui lui manquait. Les plus éminents des ministres et des généraux macédoniens, dont Antigone mourant avait entouré son pupille comme d'une espèce de conseil de régence, avaient très mal rempli leur mandat. Guidés par un patriotisme étroit, ils étaient jaloux de la haute considération dont Aratos jouissait auprès de leur jeune souverain, et, après avoir tramé de honteux complots contre Philippe et ses intérêts, ils avaient trouvé une fin déshonorante au moment où s'achevait la guerre d'Étolie.

Quant au vieil Aratos, dont la politique n'avait jamais dépassé la sphère des intérêts grecs ou hellénistiques, il n'était pas particulièrement propre à donner des conseils relatifs à la position nouvelle dans laquelle on se trouvait vis-à-vis d'Hannibal et des Romains. Il ne restait donc plus guère à Philippe que l'homme qui avait déjà, tout récemment, commencé à enlever à Aratos une partie de la considération dont il jouissait à la cour, qui avait déjà attiré sur l'Italie l'attention de Philippe et qui était la cause immédiate des difficultés qui avaient surgi entre le roi et les Romains : le prince illyrien Démétrios de Pharos (dont nous avons déjà cité le nom). Allié des Romains depuis 229 avant J.-C., brouillé avec eux dès 225 pour devenir en 222 et 221 l'allié d'Antigone Doson, ce personnage avait été expulsé en 219 de toutes ses possessions ; il avait cherché un refuge auprès de Philippe, qui venait de r e fuser de le livrer aux Romains[1]. Cependant, ce Démétrios était un pirate illyrien, violent et impie, un soldat d'une témérité aveugle, mais certainement pas le conseiller dont Philippe avait maintenant besoin; c'était avant tout sa haine ardente contre Rome qui l'avait poussé[2] à exciter le jeune roi à prendre part à la guerre italique; mais, de même que dans d'autres circonstances déjà, ses agissements avaient exercé sur Philippe la plus fâcheuse influence, il n'était pas homme

[1]) Liv., XXII, 33 (éd. Weissenborn). Zonar., *Annal.*, VIII, 20, s. fin.

[2]) D'après Justin, XXIX, 2, Démétrios, pour décider le roi à faire la guerre en Illyrie et en Italie (le pirate espérait ainsi rentrer en possession de ce qu'il avait perdu, Pol., V, 108, 6 sqq.), serait allé jusqu'à céder préalablement à Philippe ses droits sur les contrées qu'on lui avait enlevées en Illyrie.

à faire réussir par de bons conseils ou une action énergique la nouvelle entreprise. C'est ainsi que ce même Philippe qui, dans la guerre d'Étolie, avait imposé à tous les Grecs par son courage et sa fermeté, son activité et son énergie, fait preuve, durant les années d'une lutte décisive, d'une faiblesse, d'une irrésolution, d'une « hésitation et d'un laisser-aller » qui s'accordaient très mal avec les rêves ambitieux qu'il s'était flatté de réaliser lors de la conclusion de la paix de Naupacte.

La tâche qui s'imposait à Philippe était très clairement indiquée. Il s'agissait avant tout d'entrer à temps en relations suivies avec Annibal, mais il lui fallait aussi, comme nous l'avons fait observer plus haut, faire de sérieux préparatifs sur mer et sur terre, mobiliser autant que possible pour cette guerre l'élite des forces grecques, et, dans tous les cas, conserver et augmenter ses bonnes relations avec les États helléniques. Or, c'est précisément à ces divers points de vue que Philippe commit partout les grandes fautes. Et tout d'abord, il perdit un temps précieux. Sans doute, il était urgent de repousser le chef illyrien Scerdilaïdas (été et automne 217), qui, autrefois allié des Macédoniens, avait passé récemment du côté des Romains et ravagé les frontières macédoniennes; et, avant l'équipement, remis jusqu'à l'hiver suivant, d'une flotte considérable (destinée surtout au transport des troupes), il ne fallait pas songer à passer en Italie. Mais Philippe, pour son malheur, ne songeait toujours pas encore à faire construire de gros vaisseaux de guerre; bien plus, encore que l'Italie le préoccupât beaucoup et que sa participation à la guerre qui s'y faisait eût été, précisément alors, décisive, il ne put pas, paraît-il, pendant plusieurs mois, se décider à entrer en relations avec Hannibal.

Peu importent les motifs psychologiques ou politiques qui y contribuèrent : les troupes macédoniennes ne passèrent pas l'Adriatique en 216; le roi n'entra pas en relation directe avec Hannibal, mais par contre, pendant l'été de cette année, il se rendit ridicule aux yeux de tout le monde. En effet, il s'était proposé de s'emparer avant tout d'une partie des côtes de l'Illyrie méridionale, dans le but sans doute d'élargir sa base d'opérations pour la guerre d'Italie; déjà il était arrivé avec sa flotte

aux environs d'Apollonie, lorsque le bruit de l'apparition prochaine d'une flotte romaine lui fit prendre précipitamment la fuite, pour rester chez lui dans une inaction complète, tandis qu'en réalité ce n'était qu'une petite escadre d'observation de cinquante vaisseaux romains qui croisait près de Rhégion. Ce ne fut qu'en apprenant la nouvelle et terrible défaite des Romains à Cannes [1] que le roi prit la résolution qu'il avait si longtemps remise. Alors enfin Philippe se mit en rapport avec Hannibal et traita effectivement avec lui, pour lui et ses alliés, des conditions d'une vaste alliance défensive et offensive ; mais la conclusion du traité fut retardée de la manière la plus fâcheuse : la première ambassade que Philippe envoya en Italie tomba, avec l'original du traité, entre les mains des Romains.

Les conditions du traité qui fut enfin signé, en 215 avant J.-C., entre Hannibal et Philippe ne nous sont pas, il est vrai, complètement connues [2] : les historiens qui nous parlent de ces faits, ceux du moins qui méritent d'être crus, et en particulier Polybe, ne nous donnent pas de détails précis sur le sort qui était réservé à l'Italie après l'écrasement des Romains. Mais ce qu'on voit bien, c'est que Philippe devait renoncer aux rêves ambitieux de la possession éventuelle des colonies grecques de l'Italie méridionale, rêves qu'il semble avoir nourris à l'exemple d'Alexandre et de Pyrrhos, roi d'Épire ; par contre, les Carthaginois, pour leur avoir promis de les soutenir dorénavant de toutes ses forces dans la guerre qu'ils faisaient aux Romains, lui avaient assigné, comme sa part du butin, les possessions romaines en Illyrie et la domination sur toute la péninsule grecque, ainsi que leur appui pour rendre cette domination complète ; Démétrios de Pharos devait rentrer dans ses possessions.

[1]) « Le 2 août (de l'an 216), d'après l'ancien calendrier, à peu près au mois de juin d'après le calendrier rectifié. » (Mommsen, *op. cit.*, I, p. 611).

[2]) Cf. Polyb., VII. 9. Appian., *Maced.* 1 (éd. Schweighaeuser). Liv., XXIII, 33. Eutrop., III, 12. Zonar. IX, 4. — Comp. aussi les opinions diverses de plusieurs modernes, notamment de Flathe, *Gesch. Macedoniens,* vol. II, p. 277 et suiv., et l'article « Philippe III » dans l'*Encyclopédie* d'Ersch-Gruber, 3e sect., tom. XXIII, p. 279. Freeman, *History of federal government.* Vol. I, p. 566 et suiv. C. Fuchs, art. « Philippe III », dans la « *Realencyclop. d. klass. Alterth.* de Pauly, V, p. 1483 ; v. aussi Peter, *Gesch. Roms* (2e édit.), I, p. 374, et Mommsen, *op. cit.*, I, 614.

Dès lors, on se demanda avec la plus grande inquiétude, en Italie comme en Grèce, ce que Philippe allait entreprendre; mais ni les craintes des Romains, qui, il est vrai, n'étaient pas anéantis même par la défaite de Cannes, mais qui, selon les prévisions humaines, auraient dû succomber aux forces réunies des Macédoniens et des Carthaginois, ni les espérances d'Hannibal, qui sentait bien qu'appuyé sur ses seules forces il ne pourrait pas anéantir la grande puissance italienne, ne se réalisèrent. Le roi, avant même que les négociations fussent complètement terminées, avait essayé de prendre Corcyre[1], la station la plus importante sur la route maritime entre la Grèce et l'Italie méridionale; cette attaque était restée sans succès. Or les Romains, en faisant prisonnière l'ambassade macédonienne, avaient obtenu à temps une connaissance parfaite des plans de Philippe, et s'étaient hâtés en conséquence de mettre une forte garnison à Brundusium, le port d'Italie, où l'on devait craindre plus qu'ailleurs le débarquement de l'amée macédonienne; en même temps, pour protéger la côte orientale de l'Italie, ils avaient posté une flotte de cinquante gros vaisseaux de guerre sous le commandement du préteur M. Valérius Lævinus. Philippe n'osa pas affronter de pareilles forces avec ses petits vaisseaux; il ne trouva pas non plus les moyens ni l'audace nécessaires pour tendre la main aux Carthaginois en suivant une autre route; il se jeta donc de nouveau avec ses troupes, pendant l'été de l'année 214, sur la côte méridionale de l'Illyrie, pour reprendre, en attendant, dans ces contrées au moins, aux Romains et à leurs alliés en Illyrie, une partie de leurs possessions. Il attaque d'abord les villes d'Apollonie et d'Oricos sans aucun succès. Les forces peu considérables que les Romains envoyèrent d'Italie contre le roi lui firent éprouver des pertes très sensibles. La manière dont Philippe faisait alors la guerre était telle que les Romains, qui d'ailleurs avaient déjà surmonté les plus grandes difficultés en Italie et qui, grâce à de pénibles efforts, l'emportaient peu à peu sur les Carthaginois, se sentirent bientôt complètement délivrés de la crainte que leur avait inspirée ce nouvel

[1]) Appian., *Maced* .1; cf. Zonar., IX, 4.

ennemi. Philippe en avait fait juste assez pour provoquer la vengeance future des Romains, et il s'y était pris de telle façon que les généraux italiques se sentirent bientôt délivrés de cette crainte respectueuse qu'inspiraient encore à l'époque les armes macédoniennes.

Depuis les tristes expériences de l'année 214, Philippe se tint sagement à distance d'Apollonie qui lui avait valu un si cruel échec. Mais les expéditions qu'il fit contre l'Illyrie centrale, maintenant que les Romains ne le gênaient plus, furent couronnées d'un plein succès. Et lorsque Hannibal, dans cette même année 212 où les Romains en Espagne se virent repoussés derrière l'Èbre, s'empara enfin des ports italiques si importants de Tarente et de Métaponte, la route d'Italie semblait enfin complètement ouverte à l'armée macédonienne. Mais, même en ce moment, le roi ne trouva pas l'énergie nécessaire, pour son malheur et pour celui de la Grèce. Car maintenant les Romains jugèrent que le moment était venu de repousser plus énergiquement l'attaque qui les menaçait du côté de l'Orient et d'arrêter l'armée macédonienne, qui, si Philippe avait eu quelque énergie, eût pu se montrer d'un jour à l'autre dans l'Italie inférieure, en lançant le brandon de la guerre dans la maison même de ce temporiseur insensé, en allumant dans la Grèce même une nouvelle guerre contre les Macédoniens. Cette tentative ne réussit que trop bien. En effet, Philippe avait lui-même, par ses propres folies, aplani les voies à la diplomatie romaine qui, depuis plusieurs années[1], travaillait avec zèle en Grèce : ce même Philippe qui, au moment de la paix de Naupacte, était le favori de la Grèce entière était devenu odieux à tout le monde cinq ans plus tard. Il était naturel que sa manière nonchalante de faire la guerre aux Romains eût ébranlé partout en Grèce la confiance qu'il avait inspirée comme général en chef ; que les sentiments d'un patriotisme élevé qui, en été de l'année 217, animaient toute la nation grecque se fussent dissipés à la vue de l'attitude indécise de Philippe dans la grande crise italique, et d'une série de lourdes fautes commises par le jeune roi dans la direction de

[1]) Cf. Polyb., V, 105. 8. Liv. XXII, 11 init.; XIII, 24 init.

la politique hellénique. C'était surtout chez les impétueux Étoliens, auxquels le roi ne pouvait imposer qu'en menant vivement la guerre et en remportant de nouvelles victoires, qui depuis longtemps supportaient impatiemment la paix et éprouvaient un vif désir de labourer avec l'épée, que les idées d'Agélaos étaient depuis longtemps oubliées; et les Romains n'ont sans doute pas négligé de nourrir, dans la mesure de leurs forces, l'antique antipathie et la méfiance renaissante des Étoliens à l'égard de la Macédoine, en leur communiquant sans retard et en profitant habilement de certaines clauses du traité conclu entre Carthage et les Macédoniens (p. 29). En outre, Philippe avait su, par d'autres moyens encore, ébranler profondément l'attachement de la plupart de ses anciens alliés grecs. A côté de plus d'une brillante qualité, ce jeune monarque, en avançant en âge, fit voir des traits de caractère qui lui valurent bientôt auprès des Grecs la renommée d'un odieux « tyran ». On s'aperçut peu à peu que le jeune et aimable prince n'était nullement le doux jeune homme pour lequel plus d'un l'avait pris d'abord. Déjà la barbare dévastation des sanctuaires de Thermon et la terrible dureté avec laquelle il avait vendu comme esclave toute la bourgeoisie grecque de Thèbes Phthiotique (prise pendant la guerre Sociale), pouvait faire réfléchir maint patriote grec, bien qu'alors on ne pût pas prévoir encore que cet homme, si ses ardentes passions étaient surexcitées ou si la « raison d'État » semblait l'exiger, n'hésiterait pas à aller bien au delà des limites de l'odieux droit de la guerre de ce temps-là, et que, à l'occasion, il ne reculerait même pas devant un crime. Mais c'est précisément à cet égard que Philippe devait faire faire aux Grecs les plus tristes expériences, non pas que le roi trouvât du plaisir à verser le sang et à commettre d'inutiles cruautés, mais il montrait de plus en plus une effrayante indifférence à l'égard des commandements de l'honneur et de l'humanité, un mépris du droit vraiment despotique qui devait à la fin se venger cruellement sur lui-même. En outre, Philippe, s'abandonnant en vrai tyran à ses caprices despotiques, ne négligeait que trop souvent les intérêts de l'ordre le plus élevé; souvent, au grand détriment de ses

propres affaires, il n'hésitait pas à blesser de gaieté de cœur ses amis les plus intimes. Le même homme qui, quand il le voulait, savait gagner tous les cœurs par le charme d'une dignité vraiment royale unie à l'amabilité la plus séduisante, qui savait exercer un charme toujours nouveau sur les Grecs si impressionnables en adoptant avec condescendance leurs coutumes favorites et nationales[1], ne craignait pas, par exemple, même dans les moments les plus critiques, de blesser profondément les familles grecques les plus considérées, en déshonorant sans vergogne des femmes et des jeunes filles. Mais son despotisme arbitraire se montra encore bien plus sur le terrain de la politique proprement dite. Pendant les premières années de son règne, il avait été assez sage pour ne point écouter les propositions brutales de ses ministres macédoniens, qui prétendaient traiter sans façon les alliés grecs comme des sujets macédoniens ou plutôt comme des vaincus, et pour suivre les bons conseils d'Aratos. Tout récemment, cependant, alors que la haute opinion qu'il avait de lui-même le rendait de plus en plus impatient de l'autorité d'Aratos, il avait commencé à se comporter à l'égard des Grecs plutôt en maître qu'en protecteur, à traiter ses alliés en Grèce avec hauteur et sans égards[2], comme si, dans la guerre qu'il faisait aux Romains, la sympathie des Grecs était pour lui chose complètement indifférente et sans valeur. Il est possible qu'alors déjà l'influence romaine se soit fait sentir en Grèce et que Philippe crût ne pouvoir y conserver sa position que par une impitoyable sévérité; en tout cas, sa dureté ébranla partout la confiance dont il avait joui autrefois. Ce fut notamment sa conduite en Messénie qui excita l'indignation générale. Guidé par les pernicieux conseils de Démétrios de Pharos, Philippe — qui depuis longtemps déjà s'efforçait d'assurer à la couronne macédonienne des possessions immédiates en Grèce — désirait mettre sous sa dépendance la Messénie, que dominait la forteresse d'Ithome, comme il avait déjà réduit Corinthe, Zacynthe, la Triphylie avec Aliphéra qu'il avait conquise pendant la guerre Sociale. Il espérait ainsi dominer com-

1) Cf. Polyb., X, 26, 1. Liv., XXVII, 31.
2) Polyb., VII, 13, 1. Plut., *Arat.*, c. 49.

plètement le Péloponnèse par la force militaire et peut-être aussi élargir considérablement sa base d'opérations contre l'Italie. Dans ce but, il ne craignit pas (dans le cours de l'année 215 avant J.-C.), de faire dégénérer à Messène, la capitale, en sanglante guerre civile un conflit entre l'oligarchie et les démocrates, afin de s'emparer pendant les troubles de la forteresse d'Ithome. Le vieil Aratos réussit une fois encore, grâce à ses sages remontrances, à empêcher du moins l'occupation définitive d'Ithome; mais les rapports entre le roi et l'homme d'État achéen cessèrent presque complètement depuis lors. Aratos refusa d'accompagner le roi lors de son expédition en Illyrie en 214; et lorsque Philippe, après son triste échec devant Apollonie, reparut en Messénie et, après une attaque infructueuse dirigée contre Ithome (entreprise qui coûta la vie à Démétrios de Pharos) n'eut pas honte de se venger en ravageant affreusement le pays plat, Aratos rompit ouvertement avec le royal criminel, qui avait séduit la bru de son ancien ami sous le toit hospitalier de ce dernier. Pour prévenir à temps les suites de sa rupture avec cet homme d'État toujours encore influent, Philippe n'hésita pas à se débarrasser au moyen d'un poison lent de ce même Aratos qu'il avait si longtemps vénéré comme son ami et son fidèle conseiller (213 avant J.-C.)[1]. En face d'un pareil adversaire, la diplomatie romaine avait naturellement beau jeu. Tandis que Philippe regardait tranquillement les Romains s'emparer en 212 de la belle Syracuse, la dernière ville grecque restée libre sur le bord occidental de la mer Ionienne; tandis que même la fatale nouvelle du changement décisif que la chute de Capoue (211) amena sur le théâtre de la guerre ne put l'arracher à sa torpeur, les Romains ne perdaient pas un moment pour exciter avant tout les Étoliens contre Philippe. Comme l'Étolie était naturellement pauvre, la situation économique de ces rudes montagnards se trouvait dans un triste état par suite de la désastreuse guerre qu'ils avaient faite à Philippe et aux alliés; les chefs étoliens ont dû se montrer d'autant plus accessibles à l'or et aux insinuations des Romains[2]. Aussi lorsque,

[1]) Plut., *Arat.*, c. 52. Polyb., VIII, 14, 2 sqq. Pausan., II, 9, 4.
[2]) Cf. Liv., XXV, 23. XXVI, 24.

dans l'automne de l'année 211 avant J.-C., une flotte romaine vint jeter l'ancre sur la côte d'Étolie et que l'amiral M. Valerius Lævinus parut devant les Étoliens assemblés et leur promit non seulement l'humiliation complète des Macédoniens et le retour à leur Ligue des villes que les derniers Antigonides leur avaient enlevées, mais encore la conquête de l'Acarnanie qu'ils avaient toujours convoitée, il ne lui fut pas difficile de décider ce peuple belliqueux à signer un traité d'alliance avec Rome. Ce dernier contenait surtout la clause honteuse que, de toutes les conquêtes qu'on ferait jusqu'à Corcyre, le sol appartiendrait aux Étoliens, toute la propriété mobilière ainsi que les habitants aux Romains. Aucune des deux parties ne devait conclure avec Philippe une paix particulière[1].

Il était difficile de s'immiscer dans les affaires de la Grèce d'une manière plus honteuse que le firent les Romains par cette alliance de brigands qu'avait dictée le calcul le plus égoïste. Sans doute, ils atteignirent leur but; la guerre qui éclata en Grèce ne permit plus aux Macédoniens de songer à l'Italie. D'un autre côté, les Romains, en n'ayant pas honte de se rendre solidaires de la politique de Klephtes des Étoliens, forcèrent les alliés grecs de Philippe, même les Achéens que le roi venait de blesser si cruellement, à se rallier intimement à la Macédoine. Quant aux Étoliens, qui les premiers, et sans nécessité, avaient tendu la main à la grande puissance italique pour enfoncer un coin dans le système des États grecs, ils devaient expier et plus durement que les autres cette conduite anti-nationale.

Les conséquences désastreuses pour la Grèce de ce traité entre Rome et les Étoliens ne tardèrent pas à se développer avec une effrayante rapidité. Ni les Romains, ni les Étoliens n'étaient disposés à s'engager sans alliés dans cette nouvelle guerre contre les Macédoniens. On savait très bien que les sauvages Dardaniens étaient toujours disposés à envahir le territoire des rois de Macédoine chaque fois que la situation de ces derniers se compliquait au dehors; mais on avait en outre, dès le début, compté sur l'appui des chefs illyriens Scerdi-

[1]) Liv., XXVI, 24. Cf. Polyb., XI. 6, 5. Justin , XXIX, 4.

laïdas et Pleuratos. En Grèce, les Étoliens (auxquels se joignirent aussi les Messéniens, que Philippe avait si odieusement traités[1]) se chargèrent de faire marcher les Éléens, leurs bons amis, et les Spartiates. L'Élide leur avait été de tout temps indispensable comme point de départ d'expéditions importantes dans le Péloponnèse; les Spartiates, de leur côté, devaient tenir en échec les Achéens et les troupes macédoniennes à Corinthe. Sur ces entrefaites, le roi Lycurgue avait chassé de Sparte le jeune Agésipolis III ; lui-même était mort en 211, et le pouvoir avait passé, du moins de nom, aux mains de son fils mineur Pélops. Les propositions des Étoliens amenèrent un changement décisif à Sparte (210). Après une lutte acharnée des partis, les Spartiates adhérèrent à la ligue romano-étolienne; mais en même temps le jeune et belliqueux Machanidas, qui était peut-être le chef du parti étolien à Sparte, profita de l'occasion pour écarter complètement le jeune Pélops et pour s'emparer lui-même du pouvoir suprême. Cet État, qui pendant si longtemps avait représenté l'oligarchie la plus intraitable, qui, aux jours de sa grandeur, avait partout systématiquement combattu la tyrannie, devait avoir, vers la fin de son existence, lui aussi, son ère de « tyrans ».

Ce que les plus clairvoyants des Hellènes avaient craint, ce qu'ils avaient en vain essayé de prévenir était donc enfin arrivé : la grande lutte entre Rome et Carthage pour l'empire du monde avait aussi entraîné la Grèce, et, comme pendant chaque crise décisive depuis la fatale rupture entre Athènes et Sparte en 461 avant J.-C., cette fois encore la Grèce, au moment où son sort allait se décider, était malheureusement divisée, déchirée par les plus cruelles dissensions entre les diverses tribus ; toutes les peuplades grecques étaient disposées à se faire le plus de mal possible. Bien plus : on vit alors clairement pour la première fois qu'en face de la lutte décisive entre Rome et Annibal, le monde hellénistique lui-même était bien loin de former un tout compact. L'Égypte, il est vrai, qui, toujours opposée aux Séleucides et aux Antigonides[2], avait,

[1]) Polyb., IX, 30, 6. Liv., XXIX, 12.

[2]) Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, III, p. 177, trad. Bouché-Leclercq. Mommsen, *op. cit.*, I, p. 433, 555.

dans d'autres circonstances déjà, cultivé l'amitié de Rome, resta neutre dans la guerre qui venait d'éclater en Grèce. Par contre, la puissance de second ordre qui depuis la troisième décade du IIIe siècle avant J.-C. avait peu à peu grandi dans l'ouest de l'Asie-Mineure, le royaume de Pergame, dont le roi Attale Ier ne se maintenait que péniblement dans sa position difficile entre les Séleucides, ses anciens ennemis, entre Philippe et son beau-frère, Prusias Ier de Bithynie, profita sans tarder de l'occasion pour tendre la main aux Étoliens et par là aux Romains dans la guerre qu'ils faisaient à la Macédoine. Ses troupes devinrent ainsi les premiers avant-postes de Rome dans l'Orient hellénistique. C'est sous ces auspices que commença, sur le sol hellénique, le prélude de la grande lutte pour la suprématie dans l'Orient gréco-hellénistique que Rome devait entreprendre dix ans plus tard.

Nous ne suivrons pas dans ses péripéties compliquées cette guerre de six ans entre la coalition des Romains et des Étoliens et celle des Grecs et des Macédoniens; il suffira, cette fois encore, d'indiquer les événements principaux. La manière dont cette guerre fut faite rappelle, à plus d'un égard, celle qui porte le nom de guerre Sociale; on ne frappe que rarement des coups décisifs, et, tandis que la Laconie et l'Élide menacent constamment de cruels ravages le Péloponnèse achéen, les Étoliens, appuyés d'ordinaire par des vaisseaux de guerre de Rome et de Pergame, s'efforcent dans la Grèce centrale de soumettre vers l'ouest l'Acarnanie, et de reprendre vers l'est une série de villes que, depuis une génération, la Macédoine leur avait enlevées. Dans le nord de la Grèce, secondés par les incursions des Barbares du Nord, des tribus thraces, illyriennes et dardaniennes, ils cherchent à se frayer une route vers la Macédoine en passant par la Thessalie. De son côté, Philippe, comme les Achéens, en est réduit pendant plusieurs années à une pénible défensive. Or, il faut le dire à la louange du roi, depuis le moment où les Romains ont jeté le brandon de la guerre dans sa propre maison, il rassemble toutes ses forces et sait affronter avec virilité les dangers nouveaux qui le menacent; autant il s'était montré faible et hésitant en face de la ques-

tion italienne, autant il fait preuve d'intelligence, de vigueur, de fermeté quand il ne s'agit plus que des affaires de la Grèce. Il déploie, et plus que jamais, cette force irrésistible, cette activité infatigable, cette rapidité dans ses mouvements qui l'avaient rendu si terrible à ses adversaires dans la guerre Sociale, — et, il faut le dire, cette fois ce n'est pas Philippe, ce sont plutôt les Romains et les Étoliens qui se couvrent de honte en faisant la guerre en véritables Barbares. L'affreux pillage de la ville phocidienne d'Anticyre (210)[1] et de la ville achéenne de Dyme (209 ou 208)[2] par les Romains, la froide cruauté avec laquelle on vendit en masse comme esclaves les habitants grecs d'Anticyre, d'Égine (210)[3], d'Oréos en Eubée (208)[4] et de Dyme après la prise de ces villes; enfin la vente brutale de l'île d'Égine, qui appartenait à la ligue achéenne et que les Étoliens[5] cédèrent définitivement au roi Attale pour une somme de trente talents (180,000 fr.); tout cela excita dans le monde hellénique tout entier la plus profonde indignation et fit bientôt oublier les anciennes fautes de Philippe. L'activité de ce dernier était incessante; la grande étendue du théâtre de la guerre et la faiblesse de ses alliés, qui cette fois encore le forçaient, sans lui laisser un moment de repos, tantôt à se tourner contre les Barbares du Nord, tantôt à lutter contre les Étoliens en Thessalie et aux Thermopyles, tantôt à courir au Péloponnèse, rendirent sa position bien difficile pendant plusieurs années. En outre, ce qui pendant longtemps le rendit impuissant vis-à-vis des Romains et des Pergaméniens, ce fut le manque de gros vaisseaux auquel ne suppléaient que de temps à autre les secours envoyés par Carthage et la Bithynie (ce ne fut que vers la fin de l'été de l'année 208 que Philippe commença à faire construire cent gros vaisseaux de guerre)[6].

Cependant la fortune se mit à pencher décidément de son

[1]) Liv., XXVI, 26. Polyb., IX. 39, 2, sqq. Pausan, X, 36, 3.

[2]) Cf. Liv., XXVII, 31. XXXII, 21. Pausan., VII, 17, 3.

[3]) Polyb., XI. 6, 8. XXIII, 8, 9.

[4]) Liv., XXXIII, 6. Polyb., XI, 6, 8.

[5]) Polyb., XXIII, 8, 10. Sur l'Attaleion d'Égine (enclos dédié plus tard à Attale Philadelphe de Pergame), cf. Bursian, *Geogr. Griechenlands*, II, p. 82. Sur la domination des Pergaméniens à Egine, voy. Boeckh, *Corp. Inscr. Græc.*, II. p. 1011 sqq. *Addenda*, nº 2439 b.

[6]) Liv., XXVIII, 8.

côté depuis 208. Ce fut pour lui un grand avantage que, d'un côté, le roi Attale, qui se voyait menacé dans son propre pays par Prusias de Bithynie, ne prit plus part à la guerre en Grèce depuis 207, et que, de l'autre, les Romains, qui voyaient les Macédoniens suffisamment occupés dans la péninsule hellénique, et qui par conséquent n'avaient plus depuis quelque temps déjà que faiblement soutenu les Étoliens, ne leur envoyèrent presque plus aucun secours depuis l'année 207, étant accablés eux-mêmes par la terrible lutte qu'ils soutenaient en Espagne et contre Hasdrubal en Italie. Déjà repoussés de la Thessalie et de la Phocide, les Étoliens ne purent plus à la fin empêcher Philippe de pénétrer (206) jusqu'à leur forteresse de Thermon[1] et de l'emporter sur eux partout ailleurs. Du reste, la Ligue achéenne vers cette époque fut animée d'une ardeur belliqueuse nouvelle, qui exerça pendant longtemps une grande influence sur les événements.

Ce nouvel essor fut avant tout l'œuvre d'un général distingué, qu'une destinée jalouse fit surgir malheureusement quelques dizaines d'années trop tard parmi les Achéens, du grand Philopœmen. Cet homme, fils de Craugis, noble Arcadien, était né à Mégalopolis en 253 avant J.-C. Après avoir été très bien élevé par son excellent père et, après la mort prématurée de ce dernier, par un ami de la maison, le jeune homme, quelques années plus tard, fut initié aux sciences et conçut un idéal politique très élevé, grâce à la société des philosophes académiciens Ecdémos et Démophane (ou Mégalophane), ses célèbres compatriotes[2]; il montra de bonne heure autant de goût que de talent pour la carrière militaire. Formé théoriquement par l'étude d'importants ouvrages sur la tactique et l'histoire militaire, il chercha à donner de la justesse à son coup d'œil militaire en faisant avec zèle des études topographiques; bien fait et robuste, le jeune homme ne négligeait pas, en outre, d'endurcir son corps par de continuels exercices des plus fatigants, qui visaient tous à le rendre plus apte au métier de la guerre. Il arriva ainsi à une force

[1]) Polyb., XI. 4; 1. Comp. Liv., XXXVI, 31.
[2]) Cf. Pauly, *Real-Encyclop. des klass. Alterth.* vol. V, p. 1526; IV, p. 1712.

et à une dextérité extraordinaires; même dans l'âge mûr, il n'oubliait pas, dans les moments de calme, d'entretenir ses forces, tantôt par d'audacieuses parties de chasse, tantôt par des travaux champêtres. Nous ne savons pas si et dans quelle mesure le jeune Philopœmen a pris part aux campagnes d'Aratos; mais les jours de sa gloire militaire ne commencent qu'à cette époque fatale où le choc de Cléomène de Sparte contre Aratos modifia complètement l'attitude qu'avait conservée depuis un quart de siècle la Ligue achéenne. Philopœmen avait déjà fait preuve d'éminentes qualités militaires dans diverses escarmouches sur la frontière laconienne ; lors de la surprise de Mégalopolis par les Spartiates (222), cet homme de cœur, alors âgé d'une trentaine d'années et plein de vigueur, s'était vaillamment battu et avait ensuite protégé la fuite de ses compatriotes en Messénie avec autant de courage que de dévouement. Et lorsque sonna l'heure de la revanche, il avait puissamment contribué à la défaite des Spartiates à Sellasie en chargeant à la tête de la cavalerie achéenne, avec autant d'audace que d'habileté, le centre de l'ennemi[1]. Sa conduite admirable imposait alors tellement au roi Antigone Doson qu'il tenta de décider ce jeune homme si bien doué à entrer en qualité d'officier dans l'armée macédonienne. Mais Philopœmen, qui ne voulait pas servir un prince, et qui du reste voyait avec déplaisir la tournure que prenaient les affaires en Grèce, refusa cette offre, et s'en alla en Crète, où il prit part pendant plusieurs années, comme chef de mercenaires, à la guerre qui y sévissait alors (p. 22), devenant ainsi, dans les circonstances les plus difficiles, un général de premier ordre.

Lorsque, après une longue absence (probablement après la mort d'Aratos), il revint enfin dans le Péloponnèse, il trouva sa patrie dans une triste situation; c'était surtout la mort d'Aratos et la faiblesse militaire de la Ligue achéenne qui avait fait tomber de plus en plus cette partie du monde hellénique sous la dépendance du roi Philippe[2]. Il est vrai que Philippe,

[1]) Cf. Droysen, *Hist. de l'Hellén.*, III, p. 578 sqq. trad. Bouché-Leclercq.

[2]) A cette époque, il était d'usage que les Achéens renouvelassent tous les ans leur alliance avec Philippe en prêtant serment ou lui rendant hommage. Cf. Liv., XXXII, 5. Cf. aussi le passage de Liv., XXXII, 22 : *Lege cautum ne quid, quod adversus Philippi societatem esset, aut referre magistratibus, aut decernere concilio jus esset.*

depuis la guerre contre les Romains et les Étoliens, avait été assez prudent pour reconquérir par son affabilité et de flatteuses promesses la faveur des Achéens qu'il avait si profondément blessés par sa conduite à l'égard d'Aratos; mais cela n'augmentait pas les forces de la Ligue achéenne. Ce fut donc un grand avantage pour les Achéens de revoir au milieu d'eux Philopœmen, qu'avait précédé d'ailleurs sa grande renommée. On se hâta de nommer l'illustre général hipparque (second chef de la Ligue) pour l'année 210-209[1]. Dès lors, Philopœmen commença sa grande œuvre de réorganisation de l'armée achéenne. Dans un laps de temps d'une brièveté surprenante, il avait changé en une troupe d'élite la cavalerie confédérée, qui se recrutait parmi les fils de la riche bourgeoisie, mais qui, depuis plusieurs années, était tombée dans un triste état en partie par l'admission de remplaçants, en partie par l'incapacité militaire de la plupart des hipparques et surtout par leur faiblesse et leur manque d'autorité en face de leurs nobles subordonnés. La brillante victoire qu'il remporta ensuite avec ces guerriers dans la rencontre de cavalerie près du Larisos sur les Étoliens et les Éléens réunis, rendit pour la première fois aux Achéens la confiance en leurs propres forces et contribua pour beaucoup à faire nommer l'excellent général stratège (premier chef) de la Ligue achéenne pour l'année 208-207[2]. Alors enfin Philopœmen put entreprendre la réforme complète de l'infanterie fédérale. Jusqu'alors les stratèges des Achéens s'étaient appuyés surtout sur des mercenaires; mais il leur était d'autant plus difficile d'opérer avec succès que souvent même on manquait d'argent pour payer régulièrement ces soldats[3]. Quant aux milices fédérales, mal organisées comme elles l'étaient, on n'avait plus, depuis des

[1]) Cf. Schorn, *Gesch. Griech.*, p. 189 et p. 197. Freeman, *op. cit.*, p. 589. Il est probable que, comme le dit Schorn, *op. cit.*, p. 210-215 (la plupart des modernes sont de son avis, et en dernier lieu encore Freeman, *ibid.*, et H. Nissen, *Kritische Untersuchungen über die Quellen der vierten und fünften Decade des Livius*, p. 137), les stratèges annuels et autres fonctionnaires achéens n'entraient plus, comme autrefois, en fonctions au mois de mai, mais en automne, depuis la fin de la guerre Sociale, c'est-à-dire depuis 217 av. J.-C.

[2]) Cf. Schorn, p. 198, 212. Freeman, p. 593. K. Keil à l'article *Philopœmen* dans l'*Allgem. Encyklop.*, sect. III, vol. XXIII, p. 459.

[3]) Cf. Polyb., IV, 60, 2. V., 30, 5.

années, osé les employer dans les affaires décisives. Philopœmen se mit énergiquement à l'œuvre. Il savait très bien quels excellents soldats on pouvait encore faire surtout des Achéens proprement dits et des Arcadiens, qui autrefois s'étaient fait craindre et rechercher au loin comme mercenaires. Les rudes et robustes bergers, chasseurs et paysans des contrées montagneuses du Péloponnèse, n'avaient qu'à être bien armés et exercés avec méthode pour se mesurer avec confiance, sous la conduite d'un bon chef, avec les Étoliens et les Spartiates. Mais le grand général comptait aussi, pour en faire de bons soldats, sur ceux des jeunes élégants peu belliqueux des villes qui n'avaient pas été appelés à reconstituer la cavalerie. Philopœmen employa surtout des moyens moraux; secondé par les impérieuses exigences de cet âge de fer, il sut réveiller le sentiment national des Péloponnésiens et inspirer aux hommes ainsi qu'aux femmes un enthousiasme belliqueux comme ces tribus n'en avaient pas éprouvé depuis les temps d'Épaminondas et de Lycomède. Et de même qu'en réformant la cavalerie il ne s'était pas contenté de combattre la mollesse et l'inconduite des jeunes nobles par une discipline sévère, mais avait encore réussi à mettre au service des intérêts militaires leur ambition et leur vanité, il sut à présent attacher au service militaire la jeunesse libertine et fastueuse des villes par la splendeur et la beauté de leurs vêtements militaires et de leurs armures, les dégoûter peu à peu d'une vie d'oisiveté et de plaisirs, et leur inspirer un goût durable pour le métier des armes. D'ailleurs, ce vaillant général imposait aux campagnards et aux basses classes par ses manières vraiment populaires. Philopœmen était un général comme les Grecs du Péloponnèse n'en avaient point eu depuis les temps de Xénophon et d'Agésilas. Placé au premier rang par sa position sociale, riche en propriétés parfaitement tenues, il était bien vu du campagnard parce que, dans les temps de calme, il aimait à manier la charrue et la bêche comme un pauvre journalier, et se contentait du lit de paille le plus dur; sa simplicité et sa droiture, sa franche cordialité, la simplicité de son genre de vie et de sa mise, qui de temps à autre donnait lieu aux quiproquos les plus divertissants, son goût pour les facéties mili-

taires et l'esprit caustique, malgré sa sévérité en ce qui concernait le service, c'étaient là des qualités que Philopœmen partageait avec les plus populaires des grands généraux grecs. Et si les soldats admiraient sa force étonnante, son irrésistible valeur personnelle, les connaisseurs, son heureux talent d'organisation rapide, sa routine de tacticien, la sûreté et l'habileté avec lesquelles il profitait avec autant de rapidité que de bonheur de toutes les circonstances et surtout des avantages du terrain, on devait voir bientôt avec étonnement combien ce même Philopœmen était capable d'éveiller dans le cœur de ses soldats une calme assurance et la confiance la plus complète en son commandement.

Eu égard à l'état politique, militaire et social où se trouvait alors la péninsule hellénique, Philopœmen ne pouvait pas songer à supprimer complètement l'emploi de troupes auxiliaires, mais il fallait le restreindre dans une mesure convenable. Son but principal était de rendre son peuple capable de se défendre, de créer une bonne armée nationale, de changer les troupes méprisées de la confédération achéenne en une solide milice; et il réussit si bien que plus tard (ce ne fut, il est vrai qu'après l'adjonction des cantons péloponnésiens qui jusque-là n'en faisaient point partie), la Ligue se vit en état de mettre sur pied, au besoin, 4,000 cavaliers et 40,000 fantassins bien exercés [1]. Mais, pour faire enfin de ses Péloponnésiens les égaux des fières phalanges du roi Philippe, il adopta pour sa nouvelle armée, dans ses points essentiels, l'armement des guerriers macédoniens, et changea ainsi les milices achéennes, légèrement et insuffisamment armées, peu faites pour exercer un choc vigoureux et se battre corps à corps, en un excellent corps de fantassins pesamment armés, auxquels ses rangs serrés suffisaient à inspirer cette confiance en eux-mêmes qui avait si longtemps manqué aux Achéens. La simplicité relative des exercices traditionnels et son zèle infatigable lui permirent de former, dans l'espace de huit mois seulement, une armée achéenne parfaitement prête au combat; et c'est avec cette jeune armée qu'il remporta bientôt après

[1]) Polyb., XXIX, 9, 8. Nitzsch, *Polybius*, p. 26.

une des plus sanglantes victoires dont fassent mention les annales du Péloponnèse. Depuis quelques années, le tyran belliqueux Machanidas, appuyé sur les forces lacédémoniennes et de nombreux mercenaires, avait, comme allié des Étoliens, fort molesté les Achéens ; récemment même il avait pris l'importante ville arcadienne de Tégée et commençait à ravager le territoire de Mantinée. Philopœmen résolut de marcher contre lui, et, dans une bataille meurtrière près de Mantinée (probablement dans l'été de l'année 207 avant J.-C.), Machanidas, qui y périt, fut si complètement défait, que 4,000 hommes de son armée y trouvèrent la mort, et qu'un plus grand nombre encore y furent faits prisonniers. Tégée fut aussitôt reprise par les Achéens, et la Laconie ravagée jusqu'aux portes de sa capitale [1].

Cette brillante victoire répandit du coup dans tout le Péloponnèse la terreur du nom de Philopœmen et de l'armée achéenne, et il était naturel que ce formidable relèvement des Achéens profitât aussi beaucoup au roi Philippe (cf. p. 39). Dans ces circonstances, les Étoliens aussi, qui à la fin se voyaient réduits à leurs propres forces, se fatiguèrent enfin de la guerre. Les tentatives d'intervention qu'avaient faites dans les premières années de cette guerre d'abord (209) les envoyés de l'Égypte, de Rhodes, de Chios et d'Athènes, puis (208) l'Égypte et Rhodes, avaient échoué. Bien que plus d'un Étolien pensât sans doute, comme les médiateurs, que cette guerre atroce dans laquelle des États grecs s'entre-déchiraient avec une rage barbare ne servirait en définitive que les intérêts des Romains, que la Grèce, sans en excepter l'Étolie, deviendrait enfin la proie de Rome, le vaillant peuple étolien était, par l'odieux traité de 211, trop fortement enchaîné à Rome pour pouvoir facilement s'entendre avec ses adversaires. Un des États médiateurs de 209, Athènes, avait ensuite lui-même passé aux Romains [2], dont les Athéniens ne cessèrent depuis lors d'être les alliés [3]. Mais maintenant que les Éto-

1) Schorn, p. 20. Keil, *loc. cit.* Freeman, p. 597.
2) Cf. Liv., XXIX, 12.
3) On sait qu'Athènes avait (p. 24) noué, dès 228, d'étroits rapports d'amitié avec Rome; et c'est peut-être alors déjà, plutôt que dans les guerres

liens se voyaient presque abandonnés par les Romains, ils n'hésitèrent plus à céder aux remontrances des médiateurs (Égypte et Rhodes, Byzance, Chios et Mitylène) instamment renouvelées depuis 206; ils cessèrent de tenir compte de l'article du traité conclu avec Rome qui leur interdisait de signer une paix particulière, et ils conclurent (205), malgré tous les efforts des Romains, avec Philippe une paix (probablement basée sur le *statu quo*) dont les conditions ne leur étaient pas, il est vrai, bien favorables[1]. Les suites de cette guerre désastreuse furent très importantes pour les différentes puissances grecques. La situation des Étoliens était évidemment la plus fâcheuse. Dans cette longue et malheureuse guerre, ils avaient perdu une partie de leur territoire; bien plus, par suite des efforts considérables et en définitive complètement inutiles qu'il avait faits, ce peuple vaillant et notamment ses chefs s'étaient de plus en plus endettés; il s'en était suivi aussi un fâcheux ébranlement de la situation économique auquel il était d'autant plus difficile de remédier que les occupations pacifiques et lucratives des tribus grecques du Sud et de l'Est, si intelligentes et d'une civilisation si avancée, étaient presque inconnues à ce peuple de rudes paysans et de bergers; il ne leur restait donc plus guère que leur ressource favorite, celle de se faire en masse soldats à l'étranger. Cette fois ils entrèrent surtout au service des Lagides. Le pire était que les Étoliens, en violant le traité conclu avec Rome et en refusant énergiquement de se joindre, pour continuer la guerre, au proconsul romain P. Sempronius, qui, immédiatement après la conclusion de leur paix avec Philippe, avait débarqué près des frontières de l'Épire avec des forces

macédoniennes depuis 209 ou 201, que fut conclu entre les deux États le *fœdus æquum* (cf. Tacit., *Annal.* II, 53. Becker-Marquardt, *Röm. Alterth.*, III, p. 248), qui plus tard assura à Athènes une situation si avantageuse dans l'empire romain, comparée à celle des autres Grecs de « l'Achaïe ». — On ne sait à quel événement se rapporte le passage de Pausanias, I, 29, 13, s. fin; et le prétendu secours envoyé par Athènes aux Romains dans une des guerres italiques précédentes (Pausan., I, 39, 13, init.) a sans doute la même valeur que le *fœdus vetustissimum* des Lacédémoniens avec Rome, dont se réclamait Nabis (Liv., XXXIV, 31).

[1]) Cf. Polyb., XI, 4-7. Appian., *Maced.* 3. Liv., XXIX, 13.

considérables, s'étaient attiré la colère des Romains. Ce devait être pour eux l'origine des plus grands malheurs.

Le roi Philippe était au contraire plus puissant et plus respecté en Grèce qu'il ne l'avait jamais été ; une fois encore on attendait, semble-t-il, dans tous les pays baignés par la Méditerranée, le passage de l'armée macédonienne en Italie ou en Sicile pour soutenir dans leur lutte désespérée les Carthaginois qui criaient au secours[1] et qui, après avoir complètement perdu l'Espagne, se voyaient déjà menacés en Afrique, ou du moins pour prévenir la destruction complète de la puissance carthaginoise. Mais Philippe n'y songeait plus; soit qu'il fût trop affaibli lui-même, soit qu'alors surtout il n'osât plus se mesurer avec les terribles Romains dans leur propre pays, il désirait ardemment faire la paix avec Rome. Après quelques démonstrations contre les troupes romaines qui opéraient en Illyrie, il vit avec plaisir les Épirotes entamer des négociations avec le proconsul romain Sempronius; il était dès lors facile de conclure à Phœnike (en Chaonie), alors la capitale de la Ligue en Épire, une paix qui laissait au roi, de ses conquêtes dans l'Illyrie méridionale, au moins le territoire des Atintanes (autrefois romain). Ce traité de paix, qui du côté des Macédoniens devait être valable aussi pour la Bithynie, la Thessalie, l'Épire, l'Acarnanie, la Béotie et les Achéens, du côté des Romains, pour les princes Pleuratos et Attale, pour Athènes et Sparte, la Messénie et l'Élide (l'Étolie était complètement ignorée), fut (vers la fin de l'année 205 ou au commencement de 204) ratifié sans retard par le Sénat et le peuple. Philippe venait lui-même de décider de son sort à venir.

Dès que Philippe se vit délivré du danger le plus pressant, son orgueil démesuré, les mauvais éléments de son caractère reprirent complètement leur fatal empire sur ses actions; pendant les quatre années qui suivirent, l'histoire de Philippe n'est autre chose que celle d'une politique qui se détruit elle-même. Si ce roi avait compris tant soit peu la politique des Romains, il devait se dire que les Romains, une fois vainqueurs des dernières résistances de la grande puissance afri-

[1]) Liv., XXIX, 4. Zonar., IX, 11.

caine, ne tarderaient pas à demander compte à la Macédoine de son alliance avec Hannibal. Et si, induit en erreur par ses propres succès dans la dernière guerre, il ne s'est pas imaginé, dans son complet aveuglement, que les Romains pouvaient bien se mesurer avec les « barbares » Carthaginois, mais non avec les phalanges macédoniennes ; s'il ne négligea pas complètement le fait si important pour bien apprécier la conduite militaire des Romains dans la guerre qui avait eu lieu en Grèce, à savoir que Rome s'était tenue jusque-là sur la défensive à l'est de l'Adriatique, il devait mettre à profit le temps qui lui restait encore pour se préparer le mieux possible à la défense, au point de vue politique et militaire; il importait avant tout de faire les plus grands efforts pour entretenir et consolider les bonnes relations récemment formées avec les autres États grecs. Mais c'est précisément à cet égard que nous voyons le roi ne commettre qu'une série des plus grandes fautes politiques. Non seulement Philippe irrita inutilement les Romains[1] en envoyant sous main des troupes et de l'argent à ces mêmes Carthaginois qu'au moment décisif il avait abandonnés à leur sort, et en permettant à ses fonctionnaires d'empiéter de nouveau sur le territoire de l'Illyrie romaine : sa conduite entière à l'égard des Hellènes, sans en excepter les fidèles Achéens, semblait être faite pour ébranler le plus tôt possible la confiance qu'il s'était acquise pendant la dernière guerre.

La victoire de Mantinée, le sentiment de leur force réveillé par le grand Philopœmen, avaient donné aux Achéens une confiance toute nouvelle en eux-mêmes ; et Philippe ne pouvait pas s'empêcher de voir que ces Péloponnésiens qui, depuis la guerre Sociale, s'étaient pliés presque machinalement à ses ordres et à ses désirs, avaient recommencé à revendiquer une plus grande part d'autonomie. C'est dans ce sens que Philopœmen était particulièrement actif. Le soin des intérêts immédiats de la Ligue achéenne et le relèvement de cette Ligue au rang de puissance indépendante, qui pouvait bien entretenir les meilleurs rapports avec la Macédoine, préoccupaient sans cesse cet homme d'État, et son peuple partageait de plus

[1]) Cf. Liv., XXX, 33, 26 et 42. XXXII, 33. Polyb., XVII. 1, 14.

en plus ces idées, à mesure qu'on voyait combien il savait augmenter chaque année les forces de la Ligue. Et lorsque, stratège pour la seconde fois (peut-être en 206-205, où 205-204 av. J.-C.)[1], il fit défiler, pendant les jeux Néméens, ses magnifiques phalanges brillamment équipées devant les Grecs assemblés pour la fête, ceux-ci, pleins d'espoir, crurent que la patrie avait retrouvé sa liberté et sa grandeur et saluèrent de leurs cris d'enthousiasme le vaillant chef de la Ligue[2]. On comprend que Philippe ait vu de mauvais œil cet homme et sa politique. Mais au lieu de prendre son parti, en homme d'État intelligent, de la nouvelle situation des Achéens, et de s'attacher d'une manière durable, et par le moyen d'une politique honorable, les confédérés dont les forces renaissantes pouvaient lui être très utiles, il n'écouta que ses mauvais instincts et essaya, en soudoyant des bandits, de se débarrasser de Philopœmen. Cette honteuse tentative d'assassinat échoua, et Philippe, en s'attirant, de gaieté de cœur, la haine et le mépris des confédérés, avait secondé plus que tout autre les plans de Philopœmen[3].

Nous verrons bientôt comment Philippe continua ailleurs aussi à tuer la sympathie des Hellènes pour sa cause. Quant aux Achéens, il les abandonna, en attendant, à eux-mêmes (depuis 204) et à leur lutte avec un nouvel ennemi qui venait de surgir encore en Laconie. La mort de Machanidas n'avait pas mis fin aux désordres sur les bords de l'Eurotas; au contraire, bientôt après la bataille de Mantinée, un certain Nabis s'empara du pouvoir dans ces contrées. Cet homme peut être rangé parmi les criminels les plus odieux qu'ait produit l'époque de ce qu'on appelle « la tyrannie nouvelle ». Mais il eut pour Sparte une importance capitale, parce que, caricature aussi vulgaire que sanguinaire et horrible du grand Cléomène, il mit fin de la façon la plus brutale à l'antique oligarchie dorienne ; parce qu'il vengea de la manière la plus complète les crimes qu'avaient commis pendant des siècles les anciens Spartiates à l'égard des hilotes et des périèques, le mal qu'avait fait, en dernier lieu encore, l'oligarchie cor-

1) Schorn, p. 207. Freeman, p. 611. Keil, p. 460.
2) Plut., *Philop.*, 11. Pausan., VIII, 50, 3.
3) Plut., *Philop.* 12. Pausan., VIII, 50. 4. Cf. Justin., XXIX, 4, 8.)

rompue de ce IIIe siècle avant J.-C. au roi Agis ; enfin parce qu'il termina par une république de Klephtes sanguinaires l'histoire riche en gloire et en hauts faits de cet antique État militaire dorien. Nous n'avons pas de détails sur l'origine de Nabis; nous ne savons pas s'il était un heureux chef de mercenaires, un hilote ou un périèque, s'il appartenait à une des classes moins privilégiées issues de cette population sujette, ou enfin (ce qui est peut-être le plus probable) s'il est né Spartiate. Qu'il ait été un de ces Spartiates appauvris qui vouaient aux familles régnantes la haine la plus ardente, un descendant de l'ancienne oligarchie ou peut-être même un parent de l'ancienne famille des Héraclides, toujours est-il qu'il était animé d'une haine furieuse contre l'oligarchie qui avait été au pouvoir. Époux d'une femme, Apéga, digne de lui à tous égards, s'appuyant avant tout sur une forte armée de mercenaires, il balaya d'abord l'oligarchie. Après s'être débarrassé du jeune prince, de Pélops, il commença à persécuter et à dépouiller d'une façon aussi cruelle que vulgaire l'oligarchie spartiate et tous ceux qui se distinguaient par leurs richesses et leur considération personnelle. Les oligarques détestés furent assassinés en masse ou contraints de s'enfuir; on prévint la vengeance possible des fugitifs à l'aide d'assassins qui traquaient les malheureux émigrés dans toute la Grèce, tandis que les femmes et les filles des victimes et des bannis tombaient en partage aux partisans du tyran. Quant aux citoyens riches qui malgré tout osaient rester à Sparte, ils se virent exposés même plus tard à de cruels outrages, à de dures exactions et à d'horribles tortures. C'est avec les biens des oligarques proscrits, et surtout avec les grandes propriétés foncières qui avaient naguère appartenu aux familles régnantes, que Nabis dota la nouvelle bourgeoisie qu'il créa, une bourgeoisie qui n'était pas seulement composée de périèques, de Spartiates appauvris et de la masse des esclaves et des hilotes qu'il avait émancipés, mais aussi d'innombrables criminels et de scélérats de toute espèce, que Nabis attira en Laconie de toutes les parties de la Grèce et qui lui servaient à compléter son armée et son peuple. Nabis se vanta plus tard avec une arrogance cynique de n'avoir fait, en agissant ainsi, que remettre

en vigueur les idées des anciens Spartiates[1]; en effet, il avait fourni une grotesque caricature des plans du noble Cléomène, effectué une révolution sociale complète, et donné de la manière la plus effrayante la vie et la forme aux aspirations communistes répandues alors depuis longtemps parmi les classes inférieures du peuple grec.

Non content d'avoir édifié son gouvernement sur une base de sang et de boue, sur la lie du peuple, et de continuer à se maintenir en face de la partie plus morale et plus riche de la bourgeoisie à force de cruautés et de supplices, cet indigne successeur des illustres guerriers spartiates, qui du reste était lui-même un soldat vaillant et résolu, songea à se mêler énergiquement des affaires du reste de la Grèce ; mais il le fit comme un chef de brigands, sans souci des intérêts politiques d'un ordre élevé. S'appuyant sur son acropole bien fortifiée et sur les solides ouvrages de défense dont il avait fait couvrir les parties faibles de sa capitale, il espérait, avec ses farouches soldats armés de lances, se rendre terrible à tous ses voisins. Nous apprenons qu'il s'occupait aussi de la mer[2]; que, tout en faisant des acquisitions de territoire en Crète, il s'allia avec les audacieux corsaires crétois; qu'avec ses propres vaisseaux il rendait très peu sûres les eaux de la Laconie, odieux imitateur du grand Polycrate, tyran de Samos, précurseur des pirates maïnotes des temps modernes. Mais, si Nabis put se livrer pendant des années et presque sans interruption à ses honteuses manœuvres sur mer, il trouva sur terre, heureusement, de courageux adversaires dans les Achéens, qu'il devait bientôt rencontrer dans le cours de ses intolérables brigandages.

En effet, Philopœmen, qui aspirait, comme Aratos l'avait fait autrefois avec succès, à être le chef suprême des confédérés, poursuivait sans cesse le but qu'Aratos déjà s'était proposé : gagner le Péloponnèse entier à la Ligue fondée par les

[1]) Cf. Polyb., XIII. 6 — 8. XVI, 13 et Diod. (ed. C. Müller) *fragm. lib.* XXVII., c. 1 et 2. (*Excerpt. de Virt. et Vit.* p. 570); ainsi que Liv., XXXIV. 31, 32, 35. Les δοῦλοι émancipés chez Polyb., XVI, 13, les *servi* chez Tite-Live, 1, 1, doivent être (Cf. Pausan., VIII, 51, 1 et Plut., *Philop.*, c. 16) sans doute en grande partie considérés comme des hilotes.

[2]) Polyb., XIII, 8, 2. Liv., XXXIV, 32 et 35 sq.

Achéens, à laquelle, disons-le en passant, s'était réunie la ville de Mégare, longtemps séparée après s'être détachée de la Ligue étolienne à laquelle elle avait appartenu depuis la guerre de Cléomène[1]. Le but qu'il poursuivait et la haine qu'il avait vouée aux potentats de Sparte depuis la destruction de Mégalopolis faisaient de lui l'adversaire naturel de l'odieux Nabis et le surveillant assidu de toutes ses entreprises. Et lorsque le tyran, qui déjà était en guerre avec les Achéens, franchit la frontière laconienne (202 ou 201) et, sans souci des relations communes avec Rome et les Étoliens, se jeta sur Messène en conquérant, la prit et assiégea Ithome avec ses soldats, Philopœmen intervint en sauveur. L'occasion lui paraissait extrêmement favorable pour rétablir des rapports d'amitié avec les Messéniens, qui depuis longtemps n'en avaient plus eu avec les Achéens. Comme Lysippe, alors chef de la Ligue achéenne, ne partageait pas ses vues, le brave général, qui à aucun prix ne voulait voir, sans s'y opposer, les nouveaux empiétements de Sparte en Messénie, rassembla lui-même une troupe de volontaires, marcha avec eux sur Messène et décida les Spartiates à la retraite au seul bruit de son approche[2]. Et lorsque ensuite (201 à 200 avant J.-C.[3]) il fut stratège pour la troisième fois, il réussit, dans une campagne très habilement commencée, à infliger aux troupes lacédémoniennes une terrible défaite près de la forêt de Scotitas au pied du Parnon (sur la frontière de Tégée, d'Argolide et de Laconie)[4]. Il est vrai que cela ne terminait pas la guerre entre Sparte et les Achéens ; mais dès lors ces luttes partielles se confondent avec des événements bien plus importants, à savoir avec la guerre qui recommença entre Rome et la Macédoine et qui, cette fois, devait avoir pour le monde de si graves conséquences.

Le roi Philippe, après avoir renoncé à prendre part plus longtemps à la guerre punique, avait résolu de se dédommager ailleurs du mince profit que lui avait valu la guerre avec les Ro-

[1]) Cf. SCHORN, *op. cit.*, p. 208.
[2]) PLUT., *Philop.*, 12. PAUSAN., IV, 29, 4. XIII, 50, 5; cf. POLYB., XVI, 13, 3.
[3]) SCHORN, p. 209. KEIL, p 460. NISSEN, p. 137. 284.
[4]) POLYB., XVI, 36, 37. Cf. CURTIUS, *Peloponnesos*. Vol. II, p. 262.

mains. Le roi d'Égypte Ptolémée IV Philopator était mort en 205; son successeur Ptolémée V Épiphane était un enfant. Or, contre ce dernier s'allièrent (en 203 ou 202 avant J.-C.) le Séleucide Antiochos, dit le Grand, et le roi Philippe, dans le but de détruire la monarchie des Lagides. Antiochos espérait notamment étendre son empire sur le continent asiatique et africain, tandis que Philippe voulait s'emparer des possessions égyptiennes sur les îles et les côtes de la mer Égée ainsi que de Cyrène. C'était là une entreprise aussi honteuse qu'impolitique, par laquelle Philippe s'attira une foule de nouveaux ennemis et jeta des alliés très utiles entre les bras des Romains, sur lesquels, depuis longtemps d'ailleurs, étaient fixés les regards des souverains et des partis de l'Orient. D'autant plus que, dans ses nouvelles entreprises, il commettait audacieusement, soit personnellement, soit par ses amiraux scélérats, le Tarentin Héraclide et le forban étolien Dicéarque, les crimes les plus odieux, en lésant partout, avec une insolence despotique, les intérêts et les droits d'autrui. Au début, il est vrai, son succès fut complet, parce que les Égyptiens, occupés en Syrie, ne pouvaient pas s'opposer à lui. Dicéarque put donc, sans trouver de résistance, conquérir les Cyclades (égyptiennes)[1]; quant à Philippe, qui convoitait surtout les florissantes villes grecques des côtes occidentales de l'Asie-Mineure, en partie complètement libres, en partie dépendantes de l'Égypte, qui les gouvernait avec douceur, il commença (201 av. J.-C.)[2] par s'emparer des villes de Lysimachia (dans la Chersonnèse de Thrace), qui était alors l'alliée des Étoliens[3], et de Périnthe, qui se trouvait sous la protection de Byzance[4]. Par là, Philippe se brouilla sans raison aucune avec les Étoliens et avec les puissants Byzantins. Il fit plus : dans l'intérêt de son allié, le roi Prusias de Bithynie, il chassa les garnisons étoliennes des villes de Chalcédoine et de Cios, situées sur le territoire bithynien et également alliées

1) Theocrit., 17, 90. Appian., *Maced.*, 3. Polyb., XVIII, 37, 8. Liv., XXXI, 15.

2) D'après Mommsen, *Rœm. Gesch.*, vol. I, p. 704.

3) Polyb., XV, 23, 8 sqq., XVII, 3, 11. Liv., XXXII, 33 sqq.

4) Polyb., XVII, 2, 4. XVIII, 27, 4. Liv., XXXII, 33. XXXIII, 30.

des Étoliens; il fit en outre, malgré l'intercession d'autres villes, surtout des Rhodiens, complètement piller la malheureuse Cios et vendre tous les habitants comme esclaves[1]. On traita les Thasiens avec la même cruauté, en allant cette fois jusqu'à violer la capitulation[2].

De telles horreurs produisirent partout dans les pays helléniques une profonde indignation. On fit plus. Sous l'impression de cette conduite des Macédoniens, qui menaçaient gravement non seulement la liberté, mais même les racines de l'existence des villes prospères et commerçantes du bord occidental du monde hellénistique, les États de deuxième rang les plus entreprenants de la mer Égée formèrent sans tarder une coalition pour s'opposer à temps aux excès de Philippe. Il est vrai que les Étoliens, épuisés par la dernière guerre et bien affaiblis, et dont un grand nombre étaient probablement allés en Égypte avec Scopas pour y servir en qualité de mercenaires, se tinrent tranquilles en attendant. Les énergiques Rhodiens, au contraire, qui, pas plus qu'Attale, ne pouvaient contempler tranquillement l'anéantissement des cités grecques et le démembrement de l'empire des Lagides, contre lesquels Philippe avait en outre, déjà auparavant, excité les corsaires crétois, que le roi, entre autres crimes, avait trompés avec un cynisme révoltant lors de leur intercession en faveur de Cios[3], les Rhodiens, complètement désabusés sur le compte de Philippe, renoncèrent à la neutralité si longtemps observée et mirent tout en mouvement pour sauver les villes d'Asie-Mineure. Avec Byzance, Chios et Attale de Pergame, ils rassemblèrent une forte flotte avec laquelle leur excellent amiral Théophiliscos livra aux escadres macédoniennes, qui déjà avaient pris Samos aux Égyptiens et menaçaient Chios, une bataille navale meurtrière dans le voisinage de cette île. Les alliés remportèrent une brillante victoire, trop chèrement achetée par la mort de l'énergique Théophiliscos. Car dès lors l'activité des alliés fut comme paralysée; Philippe put reprendre rapidement des

[1]) Polyb., XV, 21-33. XVII, 3, 11. Liv., XXXII, 33.
[2]) Polyb., XV, 24, 1 sqq. Liv., XXXIII, 30.
[3]) Polyb., XIII, 3-5. XV, 22, 5; 23, 1 sqq. Diodor., fr. lib. XXVIII, 1 (*Exc. de Virt. et Vit.*, p. 572). Polyæn., V, 17, 2.

forces. Une victoire remportée près de l'île de Ladé sur la flotte rhodienne, alors séparée de ses alliés, lui ouvrit les portes de Chios et de Milet; les troupes de terre macédoniennes se répandirent alors, au milieu d'affreux ravages, dans le royaume de Pergame, et Philippe put étendre ses conquêtes dans la partie égyptienne de la Carie et sur le continent rhodien (Péræa), c'est-à-dire sur la côte méridionale de la Carie[1]. Pendant ce temps, les Rhodiens renforcèrent leur flotte, se réunirent aux vaisseaux de guerre de Pergame, et arrivèrent ainsi à être si bien les maîtres dans la mer Égée que Philippe fut en grand danger de se voir couper la retraite en Macédoine et d'être forcé de passer l'hiver en Carie; c'était d'autant plus grave qu'il était fortement menacé d'une guerre avec les Romains. Dans ces circonstances, le roi se hâta de quitter l'Asie-Mineure; laissant un petit détachement sur le théâtre de la guerre, il hâta son départ et, après avoir habilement trompé les commandants des flottes ennemies, il fut assez heureux pour atteindre encore avant la fin de l'hiver de l'année 200 avant J.-C. ses possessions européennes.

Sans contredit, les rapports des Romains avec l'Orient s'étaient développés en attendant d'une façon fort inquiétante pour Philippe. Au printemps de 201 avant J.-C., les Romains avaient conclu une paix définitive avec Carthage: la lutte gigantesque contre Hannibal était terminée, Carthage réduite au rang d'un État commerçant de peu d'étendue, Rome par contre devenue une puissance colossale. Or, l'histoire de tous les temps nous apprend qu'il est dans la nature de toute puissance

[1]) Polyb., XV, 23, 6. XVI, 1-12. XVII, 2. Appian., *Maced.*, 3. Diod., fr. lib. XXVIII, 5. (*Exc. de Virt. et Vit.*, p. 573). Plut., *De mul. virt.* 3. — La nature fragmentaire des détails qui nous ont été conservés sur ces événements en rend le groupement difficile et a produit des opinions contradictoires chez les modernes. Nous avons suivi surtout Schorn, *op. cit.*, p. 219 et suiv.; v. aussi Pauly, *Realencyclopædie*, vol. V, p. 1484; Weissenborn ad Liv. XXXI, 14. Vol. VII, p. 26, et notamment Mommsen, *Rœm. Gesch.* Vol. I, p. 705 et suiv., qui toutefois place la dévastation du royaume de Pergame avant la bataille navale de Chios. (V. aussi Nissen, p. 121). Par contre, cf. Meier, *Pergamenisches Reich*, dans l'*Allgemeine Encyklop.* d'Ersch-Gruber, III[e] sect., vol. XVI, p. 363, et Peter, *Rœm. Gesch.*. 2[e] éd. (1865), vol. I, p. 429, qui placent la bataille de Ladé avant les autres événements, notamment avant l'attaque de Pergame et la bataille de Chios.

politique fortement constituée de tâcher de s'accroître après chaque succès, jusqu'à ce que cet accroissement soit arrêté dans des limites déterminées par d'invincibles obstacles extérieurs ou une sagesse politique supérieure ; c'est surtout à mesure que les intérêts politiques se développent et deviennent plus délicats, et les rapports entre les nations plus fréquents, que les pouvoirs dirigeants des grandes puissances douées de vigueur et entourées d'un grand nombre de voisins se trouvent peu à peu dans une situation telle qu'aucun événement important ne peut avoir lieu au delà des frontières ni aucune modification de la puissance relative des États voisins sans qu'ils en soient affectés. Si on réfléchit à cela, si l'on se rappelle en même temps la tendance instinctive à la domination universelle particulière à tous les grands empires de l'antiquité, la ligne de conduite que suivirent dès lors les Romains ne paraîtra pas étrange. On avait pu prévoir que les Romains, après la destruction de la puissance carthaginoise, cultiveraient avec plus de zèle et augmenteraient encore les relations déjà commencées avec le monde oriental, et qu'ils se vengeraient notamment de la Macédoine. Sans doute, il n'est pas très probable que le Sénat, pour ne pas parler du peuple, vu le terrible épuisement de l'Italie, le plus triste héritage que la guerre punique ait laissé aux Romains, ait éprouvé un bien vif désir de se jeter immédiatement sur la péninsule hellénique. Ce fut en réalité Philippe lui-même qui, par sa guerre d'Asie, s'attira cette fois les Romains sur les bras, plus tôt qu'ils ne l'eussent voulu eux-mêmes.

Les attaques de Philippe contre les villes étoliennes et égyptiennes de la mer Égée avaient bientôt amené à Rome, pour y exposer hautement leurs griefs, des ambassadeurs étoliens et égyptiens[1] ; les Rhodiens aussi (depuis cent ans amis des Romains) et Attale avaient été bientôt obligés d'implorer le secours de Rome[2]. Les Étoliens, il est vrai, avaient été assez froidement reçus ; et Attale qui, grâce à ses relations étroites avec Rome, semblait avoir des droits tout spéciaux à sa pro-

[1]) Cf. Justin., XXX, 2. Liv., XXXI, 29. Appian., *Maced.*, 3.

[2]) Cf. Polyb., XVI, 24, 3. Liv., XXXI, 2. Justin., XXX, 3; cf. Appian., *loc. cit.*

tection, ne pouvait guère, « parce qu'il avait été cette fois positivement l'agresseur[1] », faire valoir en sa faveur la clause du traité de paix de 205, en vertu de laquelle Philippe ne devait pas léser dans leurs intérêts les amis de Rome, ni les Romains les amis de Philippe[2]. Malgré cela le Sénat, qui n'avait aucun intérêt à permettre que Philippe dépouillât l'Égypte et détruisît ou engloutît les petits États ou les États moyens de la mer Égée, qui, du reste, avait récemment adressé de sérieuses remontrances à Philippe à propos des empiètements des Macédoniens en Illyrie[3], était assez disposé à entreprendre une guerre qui devait évidemment assurer au vainqueur la suprématie dans les parties occidentales du monde gréco-hellénique. Il s'agissait maintenant de mettre Philippe directement dans son tort vis-à-vis de Rome; l'occasion s'en présenta bientôt en Grèce, même sans qu'on eût besoin de la chercher. En effet, les Athéniens, qui semblent avoir eu déjà d'autres démêlés avec Philippe, avaient (en septembre de l'année 201), animés d'un grossier fanatisme, tué deux jeunes gens du pays des Acarnaniens si intimement unis à Philippe, parce que, sans la moindre mauvaise intention du reste, ils étaient entrés avec le peuple dans le temple de Démêter pendant la célébration des mystères d'Éleusis[4]. Les Acarnaniens, profondément indignés, auxquels Athènes refusait probablement la satisfaction demandée, se plaignirent amèrement de ce crime auprès de Philippe, et obtinrent du roi la permission de mettre à feu et à sang le territoire athénien, conjointement avec des auxiliaires macédoniens[5]. Là-dessus, les Athéniens, qui, en même temps, demandèrent du secours aux Rhodiens, à Pergame et à l'Égypte, se plaignirent à Rome; et ces plaintes d'une ville alliée, à propos d'une agression commencée par les troupes de Philippe, ne furent pas, naturellement, décisives pour le Sénat, mais lui fournirent un prétexte commode pour motiver plus tard sa déclaration de guerre[6]. Il s'agissait maintenant de préparer la

1) APPIAN., *Maced.*, 2.
2) MOMMSEN, *op. cit.*, p. 697. 709.
3) LIV., XXX, 42.
4) LIV., XXXI, 14.
5) LIV., *ibid.*
6) PAUSAN., I, 36, 4. LIV., XXXI, 1, 9. POLYB., XVI, 25, 1. APPIAN., 3.

guerre par la diplomatie, un art que les Romains, depuis cette époque et surtout pendant leurs luttes contre les États de l'Orient, ont développé avec une effrayante profondeur. On commença par poster dans l'Adriatique une flotte romaine qui servit de point d'appui à tous les adversaires de Philippe sur la frontière occidentale de la Macédoine [1]; dans ces contrées, les agents romains paraissent avoir préparé le terrain avec un zèle tout particulier. Déjà une ambassade romaine était en route pour l'Orient, pour travailler partout en Grèce contre Philippe, pour veiller aux intérêts de Rome en Égypte, sonder les intentions du roi Antiochos et notamment pour donner des torts à Philippe au point de vue de la diplomatie [2]. Une nouvelle ambassade des Athéniens, qui se trouvaient serrés de près [3], fut reçue à Rome — les consuls pour l'année 200 avant J.-C. venaient d'entrer en fonctions le 15 mars — de façon à faire comprendre à tout le monde que la guerre allait ouvertement éclater sous peu [4].

Cependant la guerre ne tarda pas à recommencer dans la mer Égée. Les Rhodiens et le roi Attale, après le retour de Philippe de la Carie, étaient venus avec leurs flottes dans les eaux de l'Attique, et c'est alors que les Athéniens, sûrs de l'appui des Romains, se décidèrent à déclarer officiellement la guerre à Philippe [5]. Les Rhodiens se tournèrent ensuite contre les Cyclades, qu'ils arrachèrent sans peine aux Macédoniens, à l'exception d'Andros, de Paros et de Cythnos, où Philippe avait mis de fortes garnisons [6]. Mais ils se contentèrent, en attendant le secours des Romains, d'observer l'ennemi et permirent à leur énergique adversaire de remporter de sanglants trophées. En effet, Philippe, qui, depuis le printemps de l'année 200, s'attendait, à n'en pas douter, à voir éclater les

[1]) Liv., XXXI, 3.

[2]) Cf. Liv., XXXI, 2, 18. Polyb., XVI, 25. 27. 34. Justin., 30, 3; 31, 1.

[3]) Les ambassadeurs romains avaient, il est vrai, persuadé au général macédonien Nicanor, qui se trouvait en Attique, d'opérer sa retraite; bientôt après cependant, et notamment après la déclaration de guerre des Athéniens à Philippe (V. aussi ci-après), les choses reprirent pour Athènes une tournure menaçante.

[4]) Liv., XXXI, 5. Cf. Paus., I, 36, 4.

[5]) Liv., XXXI, 14 sqq. Polyb., XVI, 25 sqq.

[6]) Liv., XXXI, 15.

hostilités avec les Romains — déjà les ambassadeurs romains nommés plus haut avaient fait part à son général Nicanor, qu'ils trouvèrent devant Athènes (p. 57, 3), de la ferme détermination du Sénat — se hâta de couvrir ses derrières dans la mesure de ses forces en faisant énergiquement la guerre. Le général macédonien Philoclès fut envoyé en Attique avec un détachement de force moyenne[1]. Philippe lui-même se jeta avec sa flotte et son armée de terre sur les villes grecques de la côte entre Maronée en Thrace et l'Hellespont, la plupart placées sous la suzeraineté de l'Égypte, pour opposer par leur conquête les plus grands obstacles possibles à un débarquement sur ses derrières des Romains, des Rhodiens et des Pergaméniens réunis. Après une série de succès, il attaqua enfin la forte Abydos, dont la possession devait lui assurer le passage de l'Hellespont et la libre communication avec ses alliés asiatiques, Prusias et Antiochos. Pendant que la résistance admirable des habitants d'Abydos forçait Philippe à prolonger péniblement le siège, il vit enfin paraître dans son camp un des ambassadeurs romains envoyés en Orient (dans l'été de l'année 200), M. Æmilius Lépidus, qui lui exposa, dans un langage des plus audacieux, les prétentions de Rome : il devait renoncer à toute agression contre les États grecs et l'Égypte, rendre les terres enlevées aux Lagides et reconnaître un tribunal comme arbitre entre lui et Rhodes et Pergame qu'il avait injustement traitées[2]. Bien qu'il fût profondément irrité, ce monarque passionné ne se décida pas à déclarer ouvertement la guerre ; il se contenta d'une réponse fière et menaçante[3], et continua à assiéger Abydos. Naturellement, il n'évita pas pour cela la guerre avec les Romains; car précisément en ce moment les centuries venaient d'agréer à Rome, après une longue résistance des tribuns et du peuple, la déclaration de guerre, qui prit surtout pour prétexte le différend entre Philippe et les Athéniens et le prétendu danger d'un débarquement des Macédoniens en Italie[4]. Et lorsque Philippe, après avoir enfin

1) Liv., XXXI, 16.
2) Cf. Liv.. XXXI, 18. Polyb., XVI, 27 et 34; cf. Appian., *Maced.* 3.
3) Liv., XXXI, 18. Polyb., XVI, 34.
4) Cf. Liv., XXXI, 8.

pris Abydos au milieu de scènes atroces dont Attale et les Rhodiens avaient été à Ténédos les timides spectateurs, s'en retourna en Macédoine vers la fin de l'automne 200, il reçut pendant sa marche la nouvelle que le consul P. Sulpicius Galba avait passé l'Adriatique ; l'armée de terre romaine avait pris en attendant ses quartiers d'hiver à Apollonie ; la flotte avait pris position près de Corcyre[1].

On venait donc de commencer une guerre qui devait exercer une influence si décisive sur l'avenir de Rome et sa situation dans le monde, sur le sort des États de l'Orient, et tout particulièrement sur celui des États grecs situés entre la mer Ionienne et la mer Égée. Même à présent, nous ne raconterons pas en détail les péripéties de la lutte ; cette fois encore, il suffira de mettre en lumière les traits caractéristiques de cette guerre et les événements les plus importants pour les États grecs qui en ressentirent les effets. Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est l'économie bien connue des Romains dans l'emploi de leurs forces, particulièrement motivée cette fois par le profond épuisement de l'Italie. Cette guerre, entreprise pourtant avec la ferme résolution de détruire la puissance macédonienne, les Romains la commencèrent (abstraction faite de la flotte) avec des forces à peine supérieures à deux légions ; ce n'est que dans les années suivantes que cette armée eut des renforts considérables. C'est que les Romains comptaient, comme dans la dernière guerre, sur l'appui énergique des peuples de la péninsule gréco-illyrienne même ; et, pour s'assurer ces subsides aussi abondants que possible, ils représentèrent, en rusés diplomates et en tenant habilement compte des circonstances où se trouvait la Grèce et des passions dominantes des Hellènes, la guerre nouvelle comme ayant été entreprise pour délivrer la Grèce du joug macédonien[2]. C'est ainsi que pendant toute cette guerre la diplomatie des Romains agit de concert avec leurs armes ; les combats qui ont lieu sur ce terrain contre la politique macédonienne ne sont ni moins intéressants, ni moins compliqués que les batailles elles-

[1]) Liv., XXXI, 18. 22.

[2]) Cf. avant tout Polyb., XVI, 27, et tout le développement ultérieur dans le texte même.

mêmes, et les derniers grands succès des Romains sont préparés en grande partie par leur habile politique.

Cependant, au début de la guerre, de tous les anciens alliés des Romains en Grèce, les Athéniens seuls se décidèrent d'abord à combattre Philippe (le féroce Nabis soutenait une lutte meurtrière contre les Achéens); les Étoliens et les peuples qui se réglaient sur eux se tenaient tranquilles en attendant parce que les relations avec Rome continuaient à être tendues (p. 45 et suiv.) et que l'irritation récente des Étoliens contre Philippe était encore contrebalancée par le souvenir fâcheux de la dernière guerre. Les Barbares du Nord attendaient, eux aussi, les premiers succès des Romains. Dans ces circonstances, Philippe, qui croyait pouvoir compter sur la neutralité durable des Étoliens et des Dardaniens, et qui, en somme, dans la dernière guerre ne s'était que peu ressenti directement de la puissance formidable des Romains, ne crut pas, malgré les difficultés de sa position, devoir considérer sa situation comme sérieusement compromise. Il devait bientôt reconnaître son erreur. En effet, le consul Sulpicius, bientôt après son arrivée sur les frontières de l'Épire, avait fait partir pour le Pirée une partie de sa flotte pour protéger les Athéniens serrés de près sur mer et sur terre et pour s'opposer, avec le secours des Rhodiens, aux brigandages des garnisons macédoniennes de Corinthe et de l'Eubée, ainsi qu'aux excès des corsaires macédoniens de Chalcis. Sur ces entrefaites, le commandant de cette escadre, Gaius Claudius Cento, apprit que la ville de Chalcis, la grande place d'armes de Philippe en Eubée, était très mal gardée. Il eut donc l'audace de risquer un coup de main, surprit Chalcis, détruisit au milieu d'un affreux carnage les magasins et l'arsenal de Philippe, et réduisit en cendres une grande partie de la ville pour s'en retourner ensuite rapidement au Pirée. Lorsque Philippe, qui se trouvait alors à Démétrias en Thessalie, apprit cette fâcheuse nouvelle, il pénétra avec une forte armée en Attique pour tenter de se venger en surprenant Athènes; mais ce fut en vain. Ayant échoué dans son attaque contre cette ville, cet homme violent détruisit dans sa colère de la façon la plus brutale le Cynosarge, le Lycée et d'autres sanctuaires près d'Athènes, sans même respecter les monuments funéraires.

Une tentative dirigée contre Éleusis ayant également échoué, il se rendit dans le Péloponnèse pour décider au moins les Achéens, sur lesquels il comptait toujours avec certitude, à prendre part à la guerre contre Rome[1].

Les Achéens se trouvaient alors dans une situation bien difficile; leur vaillant chef Philopœmen n'avait pas pu, malgré tous ses mérites, arriver à une position aussi influente que l'avait été celle d'Aratos; la raison en était évidemment dans la situation particulière qu'il s'était faite comme homme de parti. Comme Philopœmen était tout à fait « l'homme du peuple », il était convaincu[2], on peut bien l'admettre, que le but qu'il poursuivait, lui et ses amis, l'affranchissement du joug macédonien, ne pouvait être atteint complètement et d'une manière durable que si l'on parvenait à utiliser toutes les forces encore existantes des villes et des tribus qui faisaient partie de la Ligue achéenne, en d'autres termes, si on accordait un plus libre espace aux éléments vraiment démocratiques de la confédération en intéressant sérieusement à la Ligue les masses pauvres, non seulement au point de vue militaire, mais au point de vue politique. Il est vrai que la Ligue vantait depuis longtemps sa constitution démocratique; mais, selon toute apparence, cette démocratie achéenne était très modérée; c'est surtout en ce qui concerne les institutions générales de la Ligue que la participation des masses aux affaires publiques était réduite, du moins en fait, à bien peu de chose; les familles riches avaient une prépondérance qui donnait à la confédération une couleur plutôt timocratique[3]. C'est sur cette timocratie que s'était surtout appuyé Aratos, et l'antipathie des basses classes pour les « riches » avait, on le sait, provoqué, pendant la guerre de Cléomène, une sympathie dangereuse des éléments « démocratiques » de la confédération pour le roi de Sparte vanté comme ami du peuple (δῆμος). Philopœmen résolut de tenter une réforme : malheureusement

1) Liv., XXXI, 14. 22-25. Zonar., IX, 15. Diod., fr. lib. XXVIII, 7. (*Exc. de Virt.*, p. 573).
2) Cf. Nitzsch, *Polybius*, p. 18.
3) Comp. Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, III, p. 490 sqq. trad. Bouché-Leclercq; voy. aussi Freeman, *op. cit.*, p. 254-276. 294.

nous n'avons plus que de vagues indications sur les efforts qu'il tenta dans ce sens. Ce qui paraît certain, c'est que le vieux général ne songea pas à opérer une révolution sociale, entreprise dangereuse et pleine de hasards, mais qu'il avait formé le projet de réconcilier jusqu'à un certain point les masses avec leur position par des réformes d'une nature purement politique et de leur inspirer par ce moyen un plus vif intérêt pour les affaires publiques. Ces efforts lui attirèrent l'inimitié de la plupart des adhérents du parti timocratique ou aristocratique; et, cette opposition, il la retrouva sur le domaine de la politique étrangère dès qu'on vit se dessiner plus nettement son plan de soustraire de plus en plus la confédération à l'influence macédonienne; car c'était précisément dans les rangs du parti timocratique que la Macédoine, depuis la guerre de Cléomène, comptait le plus de partisans. Il paraît[1] toutefois que Philopœmen avait encore réussi en 200 (avant la fin de sa troisième stratégie) à maintenir la Ligue dans une stricte neutralité en empêchant l'alliance plus étroite avec la Macédoine, que Philippe désirait beaucoup au moment où allait éclater la guerre contre les Romains. Mais lorsque, à ce qu'il paraît, il essaya de se faire réélire stratège pour l'année 200-199 (on peut bien admettre que ce fut pour diriger la confédération d'une main ferme et dans le sens de sa politique à travers les temps difficiles qui s'annonçaient), il éprouva un pénible échec : le parti adverse réussit, lors de l'élection du nouveau stratège, à faire nommer chef de la Ligue pour l'année 199 Cycliadas, qui passait alors pour être un des plus dévoués partisans du roi de Macédoine[2]. Philopœmen se laissa entraîner alors à commettre une des plus mauvaises actions de sa vie. On nous apprend[3] qu'il avait pris

[1]) C'est à peu près tout ce que nous pouvons emprunter au passage de Justin XXIX, 4. fin. (c. Polyb. XL, 8, 6.), qui d'ailleurs n'est pas exempt d'erreurs. On croira difficilement un auteur comme Justin disant que Philopœmen s'est efforcé de gagner les Achéens à l'alliance romaine. Toute la conduite ultérieure de Philopœmen ne permet pas d'admettre que le vaillant général ait eu l'idée dangereuse d'attirer les Romains en Grèce pour délivrer avec leur secours les Hellènes du joug macédonien.

[2]) Liv., XXXI, 25. s. fin.

[3]) Plut., *Philop.*, 3. Pausan., VIII, 49, 2.

pour modèle le grand Épaminondas; et, en effet, à ne considérer que son activité politique et militaire, sa capacité comme tacticien, son désintéressement, la simplicité de sa vie privée enfin, et son noble mépris des richesses, il n'avait point à redouter la comparaison avec l'illustre Béotien; par contre, il ne savait pas, comme lui, maîtriser noblement ses passions et se dévouer complètement au bien public. Prompt à s'emporter, soldat rude et sans détours, d'humeur querelleuse et prétendant avoir toujours raison, il était capable de se mettre dans une violente colère lorsqu'il voyait échouer ses plans concernant les affaires intérieures et ne se dominait pas assez pour continuer à servir l'État lorsque les adversaires de son parti et de sa politique étaient au pouvoir. Et c'est ainsi qu'après l'élection de Cycliadas, il ne craignit pas — en face de complications menaçantes, dans un temps où la Ligue devait regretter l'absence de son grand général autant qu'elle l'avait jamais fait pendant la guerre de Cléomène — de tourner le dos à sa patrie et de s'en aller, en véritable condottiere arcadien, passer plusieurs années en Crète, où de nouveaux troubles avaient éclaté, pour secourir les Gortyniens contre leurs ennemis [1]. Son départ du Péloponnèse enleva immédiatement une grande partie de leur assurance aux Achéens, dont les forces nouvelles provenaient encore surtout de la confiance illimitée que leur inspirait le commandement de Philopœmen. Cycliadas n'était pas homme à remplacer son prédécesseur sur les champs de bataille; Nabis ne tarda donc pas à recommencer la guerre (p. 51) et à causer les plus grands ennuis aux confédérés [2].

Ce fut sur cette situation fâcheuse des Achéens que Philippe fonda son principal espoir. Les Achéens avaient jusque-là résisté aux incitations de Rome [3]; ils avaient même tenté depuis la prise d'Abydos, sans succès, il est vrai, de rétablir la paix entre Philippe et les Rhodiens [4]. Or, lorsque le roi, vers la fin de l'année 200 ou au commencement de l'année 199 av. J.-C., arriva de l'Attique dans le Péloponnèse, il trouva les confé-

[1]) Pausan., VIII, 50, 5. Plut., *Philop.*, 13.
[2]) Liv., XXXI, 25. Cf. Plut., *ibid.*
[3]) Cf. Polyb., XVI, 27, 4.
[4]) Polyb., XVI, 35.

dérés réunis en une assemblée générale extraordinaire convoquée à Argos à propos de la guerre contre Nabis. Il leur promit donc d'entreprendre avec toutes ses forces la guerre contre les Spartiates ; par contre, l'élite des forces achéennes devait être mise en garnison à Corinthe, à Chalcis et à Oréos. Pour la première fois, dans cette guerre, les Achéens eurent donc à prendre une grave décision. Accepter les propositions de Philippe, c'était, on le sentait bien, se livrer complètement à lui ; c'était prendre parti ouvertement contre Rome. Or, depuis sept ans et grâce aux efforts de Philopœmen, on s'était affranchi de plus en plus de l'influence macédonienne ; et Philippe, par toute son attitude, par sa conduite à l'égard d'Aratos et de Philopœmen, de Messène, de Rhodes, de Cios, de Thasos et d'Abydos, avait tué presque entièrement dans le Péloponnèse aussi la sympathie qu'on avait eue pour lui. C'était une résolution d'une portée immense pour la Grèce, divisée par la faute de Philippe, que d'entreprendre la lutte contre la puissance formidable de Rome en s'inspirant uniquement des calculs d'une saine politique et au nom du monde hellénique ; et cela, sans un général auquel on pût se fier, et conjointement avec et pour un prince qui n'inspirait plus aucune confiance. Aussi les Achéens, y compris Cycliadas, ne s'élevèrent-ils pas jusqu'à une pareille résolution : ils résolurent de garder vis-à-vis de Philippe une bienveillante, mais stricte neutralité. Les propositions de la Macédoine furent écartées sous prétexte d'obstacles constitutionnels. Quant à Philippe, qui n'avait réussi qu'à attirer à lui une troupe de volontaires achéens, il quitta en colère le Péloponnèse et se retira en Attique où, après plusieurs attaques infructueuses sur Éleusis, Athènes et le Pirée, il calma ses fureurs en ravageant la contrée avec une barbarie inouïe (il alla jusqu'à faire briser les statues renversées et les pierres des temples qu'il avait détruits)[1].

Philippe se vit donc trompé dans son espoir d'être secouru par les Achéens ; ses espérances relatives à la neutralité des Dardaniens et des Étoliens ne se réalisèrent pas davantage.

[1]) Liv., XXXI, 25. 26.

Dès que (dans l'hiver de 200 à 199 av. J.-C.) L. Apustius, légat du consul Sulpicius, qui, du camp romain sur les bords de l'Apsos (entre Dyrrachium et Apollonia), s'était avancé vers la frontière macédonienne, eut remporté un premier succès sans importance, non seulement le prince illyrien Pleuratos embrassa ouvertement le parti des Romains, on vit encore le roi des Dardaniens Bato, et même Amynandre, prince des Athamanes (une tribu épirote sur le territoire de l'Achéloos supérieur[1] qui ne faisait point partie de la ligue des autres Épirotes), se joindre à la grande puissance de l'Occident[2]. Les Étoliens résistèrent un peu plus longtemps. Dans leur assemblée à Naupacte, l'ambassadeur romain L. Furius Purpureo et les envoyés des Athéniens déployèrent toute leur éloquence en face des agents macédoniens ; mais le chef de la ligue étolienne, Damocritos (gagné, selon les Romains, par l'or macédonien) sut, en attendant, empêcher un vote décisif. Le souvenir de l'attitude des Romains pendant la dernière guerre semblait inviter les Étoliens à attendre les événements avant de prendre un parti et à ne pas s'exposer encore en première ligne aux attaques de la Macédoine. Ce ne fut qu'après quelques nouveaux succès des Romains au printemps de l'année 199, notamment après une heureuse rencontre de cavalerie près d'Ottolobos, que, sur l'avis du même Damocritos, le peuple étolien, auquel il paraissait sans doute dangereux de se brouiller complètement avec les Romains victorieux en persévérant dans sa neutralité, prit rang de nouveau parmi les ennemis de Philippe. Les Étoliens, de concert avec les Athamanes, commencèrent alors (bien que pendant ce même été, malgré les temps difficiles, des milliers de jeunes gens se laissassent enrôler pour l'Égypte par Scopas), avec leur violence habituelle et leur rage de destruction, la lutte contre la Macédoine[3]. L'Élide, et selon toute apparence aussi la Messénie, imitèrent alors également l'exemple des Étoliens[4].

1) Cf. Bursian, *Geogr. von Griechenland*, I, p. 39 et suiv. Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, III, pp. 98.460. trad. Bouché-Leclercq.
2) Liv., XXXI, 27 sqq. Zonar., IX, 15
3) Liv., XXXI, 29-32. 40 sqq. 43.
4) Polyb., XVIII, 25, 7.

En 199 av. J.-C., il devint donc évident que Philippe — si nous exceptons la Thessalie et l'Eubée, ainsi que les cantons des Locriens orientaux et des Phocidiens, qui, autant que l'Eubée, étaient en son pouvoir — ne pouvait plus compter dans toute la Grèce que sur l'assistance effective des Acarnaniens et des Béotiens et sur les sympathies des Épirotes. Malgré cela, le roi ne perdit pas courage; il fit preuve, au contraire, alors que le danger était le plus pressant, d'une énergie telle et d'une si grande capacité comme général que les alliés pendant cette année et pendant la suivante n'obtinrent guère plus de succès que dans la guerre précédente. Les énergiques attaques des Dardaniens, des Illyriens et même des Romains (199) sur les frontières de l'ouest et du nord-ouest de la Macédoine n'eurent en fin de compte aucun résultat appréciable; les incursions des Athamanes et des Étoliens en Thessalie causèrent, il est vrai, à ce malheureux pays un tort immense, mais se terminèrent par la retraite honteuse et désastreuse des pillards; et la flotte des alliés — sous la protection de laquelle la colère des Athéniens profondément indignés se déchargea dans une série de manifestes contre la maison royale de Macédoine, tels que ne pouvait les dicter que la rage la plus exaltée et en même temps la plus impuissante [1] — ne put également faire que peu de chose; elle réussit seulement à forcer la flotte macédonienne, bien plus faible qu'elle, à s'enfermer dans ses ports; de plus on s'empara de l'île d'Andros et de la ville fortifiée d'Oréos en Eubée [2].

Dans ces circonstances, Philippe, avec son audace accoutumée, prit l'offensive. Tandis que le successeur du consul Sulpicius, P. Villius, se voyait menacé par une émeute dans son propre camp, le roi se jeta sur l'importante forteresse de Thaumaki, bâtie sur un rocher et dominant les défilés qui conduisaient de la Phthiotide occidentale vers les plaines intérieures de la Thessalie, et tenta de l'enlever aux Étoliens (automne 199 [3]).

Là il n'eut point, il est vrai, de succès; mais, au printemps

1) Liv., XXXI, 44.
2) Liv., XXXI, 45. 46.
3) Liv., XXXII, 4.

de l'année 198 avant J.-C., il transporta le théâtre de la guerre sur les frontières de l'Illyrie et de l'Épire. En occupant le défilé difficile de la vallée de l'Aoos, près d'Antigonia, sur le territoire des Atintanes, il barra aux Romains la route la plus commode de la Macédoine, comme de l'Épire et de la Thessalie, et tint en échec l'armée romaine pendant plusieurs mois [1]. Alors, enfin, parut en Grèce ce Romain, homme d'État et général, dont le génie devait faire échouer tous les plans du roi de Macédoine. C'était le consul de l'année 198 av. J.-C., Titus Quinctius Flamininus, à peine âgé de trente ans. Excellent général, formé à la rude école de la seconde guerre punique, cet homme, par ses vues politiques, par l'idée qu'il se faisait de l'attitude que Rome devait prendre vis-à-vis des États et des peuples de l'Orient, appartenait au parti de Scipion précisément alors très influent dans la capitale [2]. Comme le grand Scipion et d'autres jeunes hommes d'État romains, Flamininus n'était nullement étranger à la civilisation hellénique; il éprouvait une vive sympathie pour cette Grèce et ses habitants avec leur glorieux passé, leurs magnifiques monuments, leur histoire riche en hauts faits, leur haut degré de culture, — une sympathie qui rendait particulièrement propre à la direction de la guerre présente ce diplomate aussi habile que personnellement aimable.

L'arrivée de ce général sur les bords de l'Aoos amena bientôt (été 198) un changement décisif dans la situation des Macédoniens, auxquels, d'ailleurs, l'habile diplomatie romaine avait déjà su enlever le soutien efficace du peu clairvoyant et indécis Antiochus de Syrie [3]. Au début, il est vrai, Flamininus lui-même resta sans succès, pendant quarante jours, avec l'armée romaine maintenant renforcée, en face des positions inexpugnables des Macédoniens ; il permit encore à Philippe de tenter d'entamer des négociations de paix, comme il l'avait fait autrefois au moyen des Épirotes. Mais le roi, qui n'avait pas été vaincu, ne pouvait naturellement, à aucune condition, consentir, comme l'exigeaient les Romains, à abandonner toutes

[1]) Liv., XXXII, 5, 6.
[2]) Voy. ci-après.
[3]) Cf. Liv., XXXII, 8. 27.

ses possessions en Grèce, sans excepter la Thessalie[1]; d'autre part, les Romains avaient une fois de plus, en agissant ainsi, indiqué d'une façon aussi décidée que séduisante pour les Hellènes le but de cette guerre. Flamininus commença bientôt à exécuter son programme. Le passage aux Romains de Charops, un des grands les plus influents de l'Épire, procura au consul les moyens de faire sortir les Macédoniens, à la suite d'une série de combats sanglants et désastreux, de leur position fortifiée sur l'Aoos et de forcer le roi à reculer en attendant avec son armée jusqu'au défilé thessalien de Tempé près de l'Olympe. La malheureuse Thessalie fut alors affreusement ravagée. Philippe en se retirant avait brûlé, pour empêcher les Romains de profiter de leurs ressources, toute une série de villes qu'il avait pu atteindre et qui, selon lui, n'étaient pas en état de soutenir le siège des Romains ou des Étoliens. Et alors, les Étoliens et les Athamanes aussi se répandirent en pillant sur le pays plat, pour essayer ensuite de s'emparer d'un grand nombre de villes et de châteaux-forts ; bientôt Flamininus marcha à leur secours, après avoir d'abord décidé les Épirotes à abandonner Philippe[2]. Cependant Flamininus se vit si longtemps arrêté en Thessalie par la résistance opiniâtre de diverses places fortes, notamment d'Atrax, près de Larissa, dont il ne put vaincre la résistance bien soutenue par l'armée de Philippe[3], que, cette année du moins, il ne pouvait plus guère songer à renouveler ses attaques contre le gros de l'armée du roi.

Dans ces circonstances, Flamininus résolut de prendre de bonne heure ses quartiers d'hiver; mais il ne comptait pas pour cela rester inactif : l'automne et l'hiver suivants devaient être employés à gagner pour les Romains la Grèce méridionale par tous les moyens, soit par la force, soit par la diplomatie. Le consul ne voulait pas passer l'hiver dans la Thessalie dévastée, mais dans la Phocide méridionale, où le port d'Anticyre lui permettait de communiquer très facilement avec ses vaisseaux de transport et d'où il pouvait menaçer immédiatement la

1) Liv., XXXII, 10. Plut., *Flamin.*, c. 5. Diod., XXVIII, 12. (*Exc. Vatic.*, p. 67).
2) Liv., XXXII, 9-15. Plut. *Flamin.*, c. 3. 4. 5. Polyb., XVIII, 6, 4. XXVII, 13, 2. Diod., XXX, 5. (*Exc. de Virt.*, p. 578). Appian., *Maced.*, 4. Zonar., IX, 16.
3) Liv., XXXII, 15. 17. 18.

plupart des États helléniques restés fidèles à Philippe. Il fut facile de prendre la plupart des villes de la Phocide[1], mais Élatée, extrêmement importante au point de vue stratégique et très attachée à Philippe, força les Romains à faire un siège prolongé. Tandis que le consul campait encore devant cette ville, sa diplomatie eut un succès très important, le détachement complet des Achéens de la cause macédonienne.

Depuis longtemps les Achéens suivaient avec anxiété les péripéties de la lutte dans le Nord. Encore avant la fin de l'hiver 199-198 avant J.-C., Philippe avait tenté de raffermir la fidélité de ses alliés en promettant de leur céder, à l'exception de Corinthe, les places du Péloponnèse qui se trouvaient en sa possession immédiate[2]; on ne sait pas, il est vrai, s'il a tenu sa promesse[3]. Peu à peu cependant la conviction qu'ils ne pouvaient plus longtemps persister dans leur neutralité commença à se répandre aussi parmi les Achéens. En face du parti macédonien de Cycliadas, qui l'emportait surtout à Dyme, à Mégalopolis et à Argos, les ennemis de Philippe se remuaient de plus en plus, surtout depuis les victoires de Flamininus et la sympathie qu'il témoignait aux Grecs; le chef de la confédération pour l'année 198, Aristænos, était lui-même de ce parti qui demandait de plus en plus instamment qu'on s'alliât aux Romains. Ce parti faisait valoir que la ligue, qui déjà souffrait beaucoup des attaques des Spartiates, périrait, selon toute prévision, sans espoir de salut, lorsque la terrible Rome porterait sérieusement secours à Sparte, sa vieille alliée. Et pourquoi s'exposerait-on à un pareil danger pour l'amour d'un homme tel que Philippe, qui, dans tous les cas — dût-il cette fois encore finir par remporter la victoire — témoignerait sa reconnaissance à ses alliés en les traitant en despote[4]? Déjà les passions étaient fortement excitées; déjà Cycliadas avait été expulsé par le parti romain[5]. Quant à Aristænos, il profitait,

[1]) Liv., XXXII, 18. Pour Élatée, cf. Paus., X, 34, 2.
[2]) Liv., XXXII, 5.
[3]) Cf. Polyb., XVIII, 25, 7. Liv., XXXIII, 34. Schorn, p. 236, note 2, et Weissenborn ap. Liv., XXXII, 5. L'opinion contraire est soutenue par Nissen, p. 133.
[4]) Cf. Liv., XXXII, 19. Polyb., XVII, 13.
[5]) Liv. I, 1; cf. Polyb., XVII, 1, 2.

selon toute apparence, de sa position officielle pour s'entendre secrètement avec les Romains. On vit donc paraître la flotte des alliés, qui, dans l'été de l'année 180, avait été occupée à prendre Carystos et Érétrie sous le frère du consul, Lucius[1], dans la rade de Cenchrées pour s'emparer de ce port, menacer Corinthe et exercer la pression nécessaire sur les décisions des Achéens[2]. Et alors, tandis que les légions du consul se répandaient dans la Phocide voisine, et assiégeaient Élatée, Aristænos convoqua à Sicyone une assemblée des alliés où parurent des ambassadeurs de Rome, de Pergame, de Rhodes, d'Athènes, mais aussi de la Macédoine. Aristænos disposa les harangues des envoyés de telle façon que les Romains, qui promettaient aux Achéens la possession de Corinthe, parlèrent les premiers, puis les Pergaméniens et les Rhodiens; alors on donna la parole aux agents de Philippe pour être réfutés enfin par les discours passionnés des Athéniens. L'assemblée achéenne, déjà si indécise, fut tellement troublée par toutes ces allocutions que tous ses membres restèrent sur leurs sièges sans pouvoir prendre un parti et que Aristænos put sans hésiter inviter les alliés à traiter avec Rome et à déclarer la guerre à Philippe. Les paroles franches du chef de la ligue excitèrent une formidable tempête; les partis s'entrechoquèrent avec une ardeur passionnée; le tumulte augmenta lorsque le conseil gouvernemental qui fonctionnait à côté du chef de la ligue, les dix « damiorges », durent s'entendre sur la décision à prendre, décision qu'il fallait ensuite soumettre à l'approbation de l'assemblée fédérale. Il y eut cinq voix opposées à cinq autres; on n'obtint la majorité nécessaire pour l'alliance avec Rome que lorsque (Rhisianos ou) Risias, du parti romain, eut contraint son fils, le damiorge Memnon de Pellène, en menaçant sa vie, d'abandonner ce parti macédonien. Dans ces circonstances, les représentants des villes de Dyme, Mégalopolis et Argos, qui avaient de grandes obligations à Philippe et lui étaient très attachées, quittèrent l'assemblée au moment décisif, avant le vote; les confédérés résolurent alors, sans hésiter davantage, de se joindre à la coalition qui s'était formée

[1]) Liv., XXXII, 16. 17.
[2]) Zonar., IX, 16. Paus., VII, 8, 1. Liv., XXXII, 19.

contre Philippe et de réunir leur armée aux troupes qui, après la prise de Cenchrées, opéraient contre Corinthe sous Lucius, le frère du consul[1].

Philippe, vers la fin de l'année 198, se vit donc réduit uniquement à l'alliance des fidèles Acarnaniens et à celle des Béotiens ; malgré cela il ne perdit pas encore courage, d'autant plus que la défection des Achéens ne lui fit du tort que par l'impression morale de cette détermination. Car, tandis que le consul romain réussissait à prendre d'assaut la ville d'Élatée, les attaques dirigées par l'amiral et les Achéens contre Corinthe — très énergiquement défendue par la garnison et les habitants, et à laquelle le général Philoclès avait amené à temps des renforts considérables de Chalcis — restèrent sans aucun effet. Et lorsque les alliés eurent enfin levé le siège et se furent retirés dans leurs quartiers d'hiver, Philoclès réussit même à arracher aux Achéens la ville d'Argos, avec le concours de ses habitants[2]. Cependant Philippe, comme nous le verrons bientôt, abusa d'une façon honteuse de ce succès et de la confiance des fidèles Argiens pour commettre une bassesse diplomatique qui lui enleva les dernières sympathies du Péloponnèse.

En effet, le roi, dans la situation difficile où il se trouvait, essaya encore une fois (vers la fin de l'automne et dans l'hiver de 198 à 197 avant J.-C.) d'obtenir des Romains une paix acceptable. Près de la ville de Nicæa, sur le golfe Maliaque, il y eut des négociations sérieuses entre Philippe et le consul, accompagné des représentants de ses alliés. Les confédérés manifestaient ouvertement l'intention de démembrer l'empire macédonien, de réduire les possessions de Philippe à peu près aux anciennes limites dont était parti autrefois le grand Philippe II après ses victoires sur les Illyriens et les Péoniens (depuis 358 avant J.-C.). Philippe se déclara prêt, en effet, à faire de très grandes concessions sans réussir à satisfaire ses enne-

[1]) Liv., XXXII, 19-23. Zonar., IX, 16. Plut., *Flamin.*, c. 5. Appian., *Maced.*, 5. Justin, XXX, 3. Paus., VII, 8, 1. Cf. aussi Vischer, *N. Schweiz. Museum*, 4e année, 4e fasc. (1864), p. 315 sqq.

[2]) Liv., XXXII, 23-25. Ce fut peut-être alors que la ville d'Antigonia (Mantinée), dépendante d'Argos depuis la guerre de Cléomène, rentra dans la confédération comme membre indépendant. Comp. Schorn, p. 126.

mis (ses rapports avec les Étoliens surtout étaient extrêmement tendus); ils exigeaient avant tout l'évacuation complète de la Grèce jusqu'à l'Olympe. Enfin on convint que Philippe devait retirer ses dernières garnisons de la Phocide et de la Locride orientale; on lui accordait en revanche un armistice de deux mois, afin que les négociations pussent être terminées à Rome devant le Sénat. Mais là (au printemps de 197 avant J.-C.), toutes les tentatives de Philippe échouèrent contre la fermeté avec laquelle le Sénat exigeait de lui l'évacuation des forteresses de Démétrias, de Chalcis et de Corinthe, par lesquelles Philippe dominait militairement la plus grande partie de la Grèce[1].

Flamininus, dont le commandement fut prorogé indéfiniment, et Philippe se préparèrent donc à une dernière rencontre qui devait être décisive. On vit alors avec surprise le roi, dans son isolement, se tourner vers le féroce Nabis de Sparte (Philippe espérait que la nouvelle alliance des Achéens avec Rome ferait naturellement du tyran un ennemi de Rome) et essayer de le gagner et de l'attirer en lui promettant, entre autres choses, de lui livrer la fidèle Argos. Et, en effet le général macédonien Philoclès livra cette malheureuse ville au tyran (au printemps de 197), qui commença immédiatement à la traiter à sa façon. Les citoyens riches et haut placés furent dépouillés de leurs biens, sans vergogne ; les récalcitrants, humiliés par les traitements le plus odieux; et la populace, qui ne possédait rien, gagnée au nouveau régime par l'annonce de l'abolition générale des dettes et un partage agraire — c'étaient les grands mots du prolétariat communiste de cette époque[2]. Quelque temps après, la princesse Apéga se chargea de dépouiller les dames argiennes avec autant d'insolence que de cruauté. D'ailleurs le tyran ne songeait pas du tout à soutenir Philippe ; au contraire, à peine maître d'Argos, il se mit directement en rapport avec Flamininus et Attale, et, après que les Romains eurent réussi à faire conclure entre lui et les Achéens un armistice de quatre mois, il convint avec le consul de l'envoi d'un subside de

[1]) Liv., XXXII, 32-37. Polyb., XVII, 1-12. Plut., *Flamin.*, c. 5. 7. Appian., *Maced.* 6. Zonar., IX, 16. Justin., XXX, 3, 4.
[2]) Liv., XXXII, 38, 40. Polyb., XVII, 16. Zonar., *ibid.*

six cents mercenaires crétois à l'armée romaine[1]. Malgré cela, Nabis ne craignit point, aussi peu qu'auparavant, de faire capturer par ses corsaires, dans les eaux de la Laconie, des vaisseaux de transport romains et italiques et d'en faire assassiner les équipages[2].

Ce dernier espoir de Philippe s'était donc évanoui, et bientôt les Romains devaient détacher de lui les derniers de ses alliés dans l'orient de la Grèce centrale. En effet, Flamininus réussit, au printemps de l'année 197, à s'emparer par surprise de la ville de Thèbes, et alors l'assemblée des confédérés béotiens dut se résoudre à abandonner Philippe et à s'allier avec Rome[3]. Il est vrai que les Béotiens restèrent en grande majorité ennemis des Romains; nous retrouvons les traces sanglantes de cette hostilité dans toute l'histoire ultérieure de cette contrée jusqu'à la troisième guerre contre Mithridate. Et d'abord, les Romains ne purent empêcher les forces béotiennes qui se trouvaient avec les troupes de Philippe de rester fidèles jusqu'à la fin de la guerre aux drapeaux macédoniens[4]; Flamininus dut se contenter d'avoir empêché la garnison que Philippe avait à Corinthe de communiquer avec celle qu'il avait à Chalcis. Les deux puissances belligérantes se préparèrent alors avec le plus grand zèle à la dernière campagne, à laquelle les troupes helléniques aussi devaient coopérer d'une manière décisive.

Philippe, qui tenait en échec le Péloponnèse parce qu'il venait d'élever la garnison de Corinthe à 6,000 hommes[5], fit les plus grands efforts pour compléter et augmenter son armée; tandis qu'en Macédoine, il fit marcher même des vieillards et des jeunes gens de seize ans à peine, il fit faire de forts recrutements en Thrace et en Illyrie. Les Romains, de leur côté, qui avaient reçu des renforts considérables d'Italie, complétèrent leur effectif par les contingents des robustes Étoliens[6] sous Phænéas et des Athamanes, et par des guer-

1) Liv., XXXII, 39. 40; XXXIV, 31.
2) Liv., XXXIV, 32.
3) Liv., XXXIII, 1. 2. Plut., *Flamin.*, c. 6. Zonar., IX, 16.
4) Polyb., XVIII, 26, 1. Liv., XXXIII, 14. 27.
5) Liv., XXXIII, 14.
6) D'après Plutarque (*Flamin.*, 7), les Étoliens n'auraient alors fourni que

riers crétois et apolloniates. Au moment décisif, le roi commandait à une armée d'environ 26,000 hommes. L'armée romaine était à peu près également forte; seulement, grâce aux Étoliens, elle avait plus de cavalerie que ses adversaires. Le dénouement eut lieu dans la partie montueuse du sud de la Thessalie. Dans l'été de l'année 197, après quelques mouvements sans résultat, eut lieu enfin près de Scotussa, non loin d'une série de collines appelées Cynoscéphales, cette grande bataille dans laquelle, pour la première fois [1] dans une rencontre régulière, la tactique macédonienne succomba à la tactique romaine, la phalange à la légion (soutenue cette fois par des éléphants africains). Les Macédoniens avaient perdu 8,000 morts et 5,000 prisonniers; les Romains, 700 hommes seulement : la défaite de Philippe fut complète [2]. En même temps, de tous les autres points du théâtre de la guerre les mauvaises nouvelles lui arrivaient coup sur coup : les derniers alliés de Philippe dans la Grèce centrale, les Acarnanes, s'étaient vu enlever par Lucius, frère de Flamininus, leur principale forteresse d'alors, Leucas; à la nouvelle de la défaite de Philippe, ils se soumirent également aux Romains [3]; l'Achéen Nicostratos avait complètement battu la garnison de Corinthe, qui avait fait une sortie importante de cette forteresse [4]; les Rhodiens enfin, avec des auxiliaires achéens, s'étaient battus avec succès contre les Macédoniens en Carie [5]. Le roi, qui déjà avait complètement abandonné la Thessalie, ne pouvait plus conserver

6,000 hommes et 400 cavaliers; Weissendorn (vol. VII, p. 177), à propos des assertions de Tite-Live (XXXIII, 3), qui admet un nombre égal de cavaliers étoliens, mais réduit considérablement (à 600 hom.) le nombre de l'infanterie étolienne, croit que les indications de Plutarque sont plus exactes, tandis que Nissen, p. 140 sqq., soutient l'opinion de Tite-Live.

1) La défaite de Pyrrhus à Bénévent en 275 av. J.-C. était due, comme on sait, moins à la tactique romaine qu'à une série de malheurs, notamment à l'habileté des Romains, qui avaient réussi à tellement effrayer les éléphants que ceux-ci se jetèrent sur les lignes épirotes.

2) Liv., XXXIII, 3-10. Polby., XVIII, 1-10. Plut., *Flamin.*, c. 7-8. Justin., XXX, 4. Pausan., VII, 8, 4. Zonar., IX, 16. Oros., IV, 20. Sur un prétendu oracle concernant ces luttes et sur le soulèvement volcanique d'une île nouvelle près de Théra, voy. Plut., *De Pythiæ oraculis*, 11.

3) Liv., XXXIII, 16-17. Zonar., IX, 16.

4) Liv., XXXIII, 14. 15. Zonar., IX, 16.

5) Liv., XXXIII, 18.

beaucoup d'espoir. Il est vrai qu'à ce moment même une grande révolte éclata en Espagne contre les Romains; que le roi Antiochus III opérait enfin avec de grandes forces en Asie-Mineure et en était déjà venu aux mains avec les Rhodiens : tout le monde croyait qu'il se disposerait bientôt à conduire son armée et sa flotte au secours des Macédoniens[1]. Mais Philippe n'oserait plus, en comptant sur ce secours plus que douteux, risquer, avec les ressources épuisées de ses pays héréditaires, une lutte désespérée ; aussi, bientôt après sa défaite en Thessalie, il entama avec Flamininus des négociations que le Romain — qui, poussé par son ambition personnelle autant que par l'intérêt bien entendu de son pays (il s'agissait d'empêcher à tout prix l'alliance de Philippe et d'Antiochus), aspirait à terminer promptement la guerre — se garda bien de repousser.

Ces négociations, qui amenèrent une entente complète entre Philippe et Flamininus, et bientôt après la conclusion d'un armistice de quatre mois, pendant lesquels le traité de paix devait être signé à Rome[2], devinrent surtout importantes, parce qu'à la même époque on vit naître entre les Romains et les Étoliens une profonde inimitié qui ne devait que trop tôt devenir désastreuse pour ces derniers. L'excellente cavalerie des Étoliens avait livré un brillant combat à Phéræ peu avant la bataille principale[3]; bien plus, c'étaient eux précisément qui, à la bataille de Cynoscéphales avaient, par leur bravoure héroïque, rendu possible à Flamininus de ranger à temps en ordre de bataille l'élite de son armée[4]. Cette gloire nouvelle avait tellement exalté leur amour-propre qu'ils s'attribuaient volontiers à eux seuls toute la victoire[5], ce qui naturellement blessa au vif Flamininus. D'ailleurs Flamininus, bien qu'il éprouvât beaucoup de sympathie pour les Hellènes et qu'il aspirât au nom glorieux de libérateur de la Grèce, restait toujours homme d'État romain; il ne voulait ni ne pouvait renoncer

1) Cf. Liv., XXXIII, 19-21.

2) Liv., XXXIII, 11-13, 24. Polyb., XVIII, 16-22. Plut., *Flamin.*, c. 9. Appian., *Maced.*, 7. Dio Cass. (éd. Dindorf), vol. I, p. 114 sq. fr. 60.

3) Liv., XXXIII, 6. Cf. Polyb., XVIII, 2, 9-11.

4) Liv., XXXIII, 7. 11. Cf. Polyb., XVIII, 5, 4 sqq. et Dio Cass., *ibid.*

5) Cf. Plut., *Flamin.*, c. 9 et *Comp. Philop. c. Flamin.* c. 2. Polyb., XVIII, 17, 2. Liv., XXXV, 48. 49.

à la politique d'après laquelle, nous le montrerons mieux plus tard, Rome ne pouvait pas désirer du tout que de jeunes et vigoureux États militaires naquissent des ruines de l'empire macédonien. De graves différends ne tardèrent donc pas à éclater entre Rome et les Étoliens. Du jour où Flamininus, sans consulter les Étoliens, donna au roi la permission d'entamer des négociations, le froid commença entre les deux parties; il s'accrut lorsque le Romain, qui se plaisait d'ailleurs à parler sur un ton plus altier aux Étoliens, qui lui étaient antipathiques, fit observer avec raison à ces derniers, qui demandaient le complet anéantissement du royaume de Philippe, que la Macédoine devait continuer à exister pour protéger les Grecs eux-mêmes contre les Barbares du nord, les Thraces, les Celtes et les Illyriens [1]. On en arriva à se haïr presque ouvertement lorsque Flamininus refusa aux Étoliens (qui avaient cru jusque-là que leur participation à la dernière guerre rendait toute sa vigueur à l'ancien traité d'alliance de 211), en leur rappelant la paix de l'année 205 (ci-dessus, p. 45 sqq.) conclue séparément, contrairement au traité, le droit de reprendre ces villes thessaliennes que Philippe leur avait enlevées pendant les dernières guerres[2]. Dès lors les Étoliens poursuivirent de leur méfiance passionnée et de leurs sarcasmes les plus amers tous les actes de Flamininus en Grèce; ils savaient ce qu'ils avaient à attendre de Rome, et bientôt ils ne songèrent plus qu'à se venger des Romains, eux qui leur avaient ouvert le chemin le la Grèce.

Les Béotiens firent faire des expériences non moins désagréables à Flamininus qui reprit alors à Élatée ses quartiers d'hiver. A peine eut-il, lui qui s'efforçait constamment de gagner la sympathie des Grecs, facilité aux guerriers béotiens qui, jusqu'à la fin, avaient combattu sous les drapeaux de Philippe, le retour dans leur patrie, que les Béotiens nommèrent béotarque pour l'année suivante Brachyllas, le chef du parti macédonien qui s'était battu jusqu'au bout au service de Philippe. En face de cette raideur du parti macédonien, les parti-

[1]) Liv., XXXIII, 11. 12. Polyb., XVIII, 17. 19. 20. Plut., *Flamin.*, c. 9. Appian., *Maced.* 7.

[2]) Liv., XXXIII, 13. Polyb., XVIII, 21. 22.

sans de Rome en Béotie furent remplis d'appréhension; et, dans leur crainte de voir leur vie en danger après le retour de l'armée romaine en Italie, ils se hâtèrent, avec l'assentiment au moins tacite de Flamininus, de se débarrasser de Brachyllas, avec l'aide de sicaires italiques et étoliens[1]. Les Béotiens en furent tellement exaspérés qu'ils assassinèrent les soldats romains partout où ils les rencontraient isolèment; ce fut notamment dans les contrées voisines du lac Copaïs, et en particulier à Acræphia et à Coronée que ces crimes furent commis en grand nombre. Enfin — déjà 500 Romains avaient été tués — Flamininus intervint avec vigueur. Comme les gouvernements béotiens ne voulaient ni livrer les assassins, ni payer l'amende demandée de cinq cents talents, il envahit le pays en pillant et bloqua les villes d'Acræphia et de Coronée. Ce ne fut que grâce à l'intervention des Athéniens et des Achéens que Flamininus se contenta enfin de l'extradition des assassins et d'une amende de trente talents[2]; mais les Béotiens persévérèrent dans leur attitude menaçante[3].

Enfin (au printemps de l'an 196), le moment qui devait décider du sort futur de la Grèce n'était pas loin. En effet, selon la coutume romaine, dix députés du Sénat se présentèrent devant Flamininus pour lui faire part de ce que le gouvernement romain avait décidé à l'égard de Philippe et pour donner une nouvelle direction aux affaires de la Grèce. A Rome, on était alors encore bien éloigné de l'idée dangereuse de vouloir acquérir des possessions étendues et immédiates à l'est de la mer Ionienne et des frontières illyriennes; mais on profita de l'occasion d'asseoir sur de solides fondations la suprématie de Rome dans la péninsule gréco-macédonienne. C'est pour cela qu'on commença par humilier Philippe un peu plus encore que Flamininus lui-même ne l'eût voulu. Non seulement la Macédoine fut ramenée à ses anciennes frontières, mais le roi dut livrer entre autres choses tous ses gros vaisseaux de guerre ou vaisseaux pontés, sauf six qu'on voulut bien lui laisser. Quant

1) Polyb., XVIII, 26, 1-12. Liv., XXXIII, 27. 28.
2) Liv., XXXIII, 29.
3) Cf. Polyb., XXIII, 2, 4 et suiv. Liv., XXXV, 47. XXXVI, 6.

au droit de faire la guerre, Philippe et ses sujets ne devaient en aucune façon soutenir les ennemis de Rome et de ses alliés, et réciproquement; Philippe ne devait pas faire la guerre aux alliés de Rome; si ceux-ci l'attaquaient les premiers, il pouvait se défendre; en outre, il ne devait pas conclure de traité d'alliance avec des alliés des Romains; enfin un tribunal arbitral devait juger les différends éventuels entre Philippe et les alliés des Romains[1].

L'attitude qu'on prit vis-à-vis des Hellènes fut naturellement toute différente. La guerre, dès le début, avait été qualifiée de libératrice; on voulait que les États grecs soustraits à l'influence macédonienne fussent réellement libres; seulement les détenteurs de pouvoir à Rome n'étaient nullement d'accord sur la nature de cette liberté. La liberté des Grecs d'Asie devait être sans doute illimitée; mais en Europe les envoyés du Sénat voulaient que les forteresses de Corinthe, de Chalcis et de Démétrias, fussent en attendant occupées par des troupes romaines. On ne voulait pas, disait-on, tout simplement livrer au Séleucide, dont on attendait sous peu l'attaque, ces portes maritimes de la péninsule grecque[2]; il nous est permis de supposer en outre qu'un grand nombre des hommes d'État romains jugèrent très à propos de donner au nouveau protectorat romain sur les Grecs délivrés un solide point d'appui par l'occupation de ces importantes forteresses. Tel n'était pas l'avis de Flamininus; les sarcasmes dont les Étoliens poursuivaient la « liberté nouvelle » le remplissaient de dépit; ils déclaraient sans façon[3] que « Philippe avait légué aux Ro-

1) Liv., XXXIII, 24. 30. Polyb., XVIII, 25. 27. Plut., *Flamin.*, c. 10. *Arat.*, c. 54. Appian., *Maced.*, 7. Zonar., IX, 16. Justin., XXX, 4. Eutrop., IV, 2. Th. Mommsen. *Gesch. des röm. Münzwesens*, p. 689, cherche en outre à prouver que Rome enleva alors à la Macédoine comme aux autres États de la péninsule gréco-macédonienne le droit de battre des monnaies d'or pour se l'attribuer à elle, et proclamer ainsi formellement son protectorat sur la Macédoine et la Grèce. — Nissen a démontré, p. 146 et suiv., que certaines clauses humiliantes de ce traité de paix ne sont qu'une invention ou altération des annalistes romains consultés par Tite-Live.

2) Cf. Liv., XXXIII, 30. 31. Polyb., XVIII, 27, 3; 28, 10-11. Plut., *Flamin.*, c. 10.

3) Polyb., XVIII, 28, 1-6. Cf. Liv., XXXIII, 31. Plut., *Flam.*, c. 10, et aussi *De malign. Herod.*, c. 1.

mains les chaînes de la Grèce ». Le vaillant philhellène, qui ne cessait de briguer la sympathie des Grecs, voulait que Rome évitât même la plus légère apparence d'une politique d'annexion; sans renoncer aux combinaisons délicates d'une politique toute pratique (voy. ci-après), il pensait que le meilleur moyen de s'attacher fortement les Hellènes, c'était de les obliger, comme il l'espérait, à une reconnaissance éternelle envers leurs généreux libérateurs[1].

D'abord cependant l'avis des légats prévalut. Chalcis et Démétrias, comme la citadelle de Corinthe, devaient rester en attendant entre les mains des Romains; mais la ville de Corinthe devait être remise aux Achéens. Par contre, Flamininus proclama aux Jeux isthmiques de l'année 196 av. J.-C., devant les Grecs réunis en masse, la décision du Sénat qui déclarait complètement libres et indépendantes toutes les tribus grecques qui jusque-là s'étaient trouvées sous la dépendance immédiate de la Macédoine, les Corinthiens, les Phocidiens, les Locriens, les Eubéens, les Thessaliens, les Magnètes, les Phthiotes (Dolopes) et les Perrhèbes. Cette proclamation provoqua chez les Grecs réunis, qui n'avaient plus guère espéré que les choses prendraient cette tournure, une explosion indescriptible d'enthousiasme pour Rome et Flamininus[2]; une fois encore les mots de « liberté et d'indépendance », si chers à tous les Hellènes, opérèrent comme par enchantement sur les âmes si impressionnables de ces épigones d'une grande nation; ni les Romains ni les Grecs ne pressentaient, en cet instant de félicité, à cette première heure de nouvelle liberté sous l'égide de Rome, que quelques dizaines d'années à peine les séparaient du jour terrible où les flammes de l'incendie allumé par des Romains et dévorant Corinthe devaient jeter leur lueur sinistre sur la Grèce asservie.

Lorsque la première ivresse se fut dissipée, Flamininus commença avec les dix légats à régler définitivement les affaires des divers États grecs[3], sous la réserve de quelques

1) Liv., XXXIII, 31. Polyb., XVIII, 28, 7-9.

2) Liv., XXXIII, 31. 32 sq. Polyb., XVIII, 28, 12; 29 et 30, 7. Plut., *Flamin.*, c. 10-12. Appian., *Maced.*, 7. Valer. Max., IV, 8, 5.

3) Cf. aussi Plut., *Flamin.*, c. 12. Liv., XXXIII, 35. Polyb., XVIII, 31.

modifications que le Sénat jugea opportun de faire plus tard. Les peuplades thessaliennes, qui, pour la première fois depuis l'époque du grand Philippe, se trouvaient complètement indépendantes, furent divisées en quatre républiques autonomes (Magnésie, Perrhébie, Dolopie et Thessalie proprement dite réunie à la plus grande partie de la Phthiotide); les Athamanes furent autorisés à garder la plupart des places fortes qu'ils avaient conquises sur la frontière occidentale de la Thessalie[1]. Par contre, la décision finale mécontenta fortement les Étoliens, qui aspiraient à reprendre la totalité des villes et des contrées qui avaient été naguère plus ou moins longtemps entre leurs mains. On leur permit, il est vrai, de réunir à leur ligue les pays locriens et phocidiens comme avant l'époque du dernier Antigone; on leur rendit aussi les villes d'Ambracie[2] et d'Œniadæ[3], qu'ils avaient perdues pendant les guerres antérieures. Mais ni Flamininus ni le Sénat ne souffrirent que ce peuple arrogant s'étendît de nouveau en Thessalie au delà de la ligne de l'Othrys et de Lamia; on songeait tout aussi peu à satisfaire leurs prétentions sur l'Acarnanie ou du moins sur une partie notable de cette contrée[4]. Aussi Flamininus et les Étoliens en arrivèrent presque à une rupture ouverte; les Étoliens n'attendaient que le départ des Romains et l'évacuation de la Grèce pour manifester clairement leur mécontentement (voy. ci-après). Ce qui les irritait surtout, c'est que les Achéens, leurs adversaires depuis tant d'années, qui n'avaient que bien tard pris les armes contre Philippe, furent comparativement bien plus favorisés par les Romains, auxquels la modération et l'esprit d'ordre de leur gouvernement et récemment aussi l'excellence de leur système militaire devaient plaire bien plus et inspirer bien plus de confiance pour l'avenir que les allures hautaines et prétentieuses, l'amour-propre et la violence des Étoliens. Car la ligue péloponnésienne put s'approprier maintenant, outre Corinthe, toutes les villes de la

[1]) Liv., XXXIII, 34. Polyb., XVIII, 30, 6 sqq., 13.
[2]) Cf. Polyb., XXII, 9, 2. Appian., *Maced.*, 2.
[3]) Cf. Polyb., XXII, 15, 14.
[4]) Polyb., XVIII, 30, 8. 9. Liv., XXXIII, 34. 49. Cf. XXXIV, 23. XXXVI, 10. XXXIX, 25.

péninsule qui jusque-là avaient été au pouvoir immédiat du roi ; on alla même jusqu'à passer sur d'anciens droits des Étoliens et des Éléens et à ne pas rendre aux Messéniens Pylos et Asine, situés dans leur pays[1].

Mais ce fut le tyran Nabis de Sparte qui fut le plus sévèrement puni de sa conduite dans cette guerre. Flamininus, auquel les autres Grecs avaient fait connaître ce potentat, avait évidemment honte de l'alliance de cet homme immoral, dont les crimes commis à Argos semblaient en effet mériter les plus sévères châtiments et dont l'amitié jetait un jour équivoque sur l'homme d'État très fier de son rôle de libérateur de la Grèce[2]. Flamininus vit donc avec plaisir que, d'un côté, un différend qui s'était élevé entre le tyran et les alliés au sujet de la prise de possession d'Argos, au moment où Nabis renonçait à l'alliance momentanée avec Philippe (p. 72), n'était toujours pas vidé, et que, d'un autre côté, la guerre entre Sparte et les Achéens se prolongeait toujours. Nous ne savons pas si et jusqu'à quel point il y eut entre Nabis et les Romains des pourparlers irritants depuis la grande scène de la proclamation de la liberté sur l'isthme de Corinthe[3]; toujours est-il que

[1]) Cf. Liv., XXXIII, 34. Polyb., XVIII, 25, 7. 30, 10. — D'après Valérius Antias (ap. Liv., XXXIII, 30, s. fin.), Athènes aurait alors reçu comme présent les îles de Lemnos (ou Paros, cf. Weissenborn, *loc. cit.* Vol. VII, p. 225), Imbros, Délos et Scyros. Toutefois, cet auteur est un témoin peu sûr, de sorte que l'on ne saurait affirmer, du moins pas avec certitude, si Athènes a reçu alors déjà les îles nommées plus haut (en ce cas, elle en aurait plus tard perdu quelques-unes d'une façon quelconque), ou si Rome ne les lui donna en bloc qu'après la guerre des Romains contre Persée (v. plus bas), comme on pourrait le croire (cf. Nissen, p. 146) d'après certains passages de Polybe (XXX, 18. XXXII, 17, 2), où, il est vrai, Délos et Lemnos sont seules mentionnées (cf. aussi, en ce qui concerne Lemnos et Imbros, un texte de Vitruve [VII, 7]). Sur ces questions, voy. Schorn, p. 261 et 367 ; et K. Fr. Hermann, *Griech. Staatsalterth.*, § 176, 2, p. 526. Mommsen, *Röm. Gesch.* I, pp. 725 et suiv., et 786 et suiv. (cf. p. 755) fait tomber entre les mains des Athéniens en 196 av. J.-C. Paros, Scyros, Imbros, et, après la défaite de Persée, Délos et Lemnos. Cf. aussi Meier, *Comm. Epigr.*, I, n° 31, p. 35. Kuhn, *Die städt. u. bürgerl. Verfass. d. röm. Reiches*, II, p. 42. — Pleuratos, l'allié illyrien des Romains, reçut pour sa part des dépouilles de Philippe des terres en Illyrie, notamment les contrées à l'est de Dyrrhachion (le territoire des Parthiniens et Lychnidos). Liv., XXXIII, 34. Polyb., XVIII, 30, 12.

[2]) Plut., *Flamin.*, c. 12.

[3]) Cf. Liv., XXXII, 40.

ces derniers semblaient craindre depuis peu que Nabis ne fût tout prêt, dans le cas d'une guerre entre les Romains et la grande puissance asiatique, à tendre la main à Antiochus ou du moins à inonder le Pèloponnèse de ses bandes de brigands disciplinés[1]. Ces considérations et les instances des Achéens déterminèrent enfin le Sénat romain, au printemps de l'an 195 av. J.-C., à faire la guerre à Nabis[2], auquel on reprochait aussi maintenant son attaque antérieure contre Messène (p. 51), et sa piraterie au détriment de la flotte romaine (p. 73). Flamininus invita sans tarder ses alliés à se réunir à Corinthe pour les engager — sous prétexte de délivrer Argos — à entreprendre contre Nabis une guerre qui devait porter un caractère éminemment panhellénique. Ces négociations ne furent troublées que par l'impétueuse colère des Étoliens, qui ne cessaient de s'élever avec violence contre la longue occupation de Corinthe, de Chalcis et de Démétrias par les Romains et le séjour indéfini des légions romaines en Grèce, en se faisant forts d'arracher avec leurs seuls moyens Argos au tyran. Elles eurent en effet le résultat désiré par Flamininus : la grande guerre contre Nabis fut résolue par les Hellènes. Le général romain, se mettant en marche de Cléonæ à Argos, commença les opérations en attaquant cette dernière ville avec ses troupes qu'il avait fait venir de la Phocide, et avec 10,000 hommes et 1,000 cavaliers achéens sous Aristænos. Mais comme la ville, que Pythagoras, beau-frère et gendre de Nabis, défendait énergiquement avec des forces considérables en contenant les habitants par les supplices, ne pouvait être rapidement enlevée, Flamininus, auquel il importait bien plus de frapper directement Nabis, se tourna vers la Laconie. A Caryæ, sur la frontière du territoire de Tégée et de la Laconie, les autres auxiliaires (à l'exception des Étoliens, qui boudaient en persévérant dans leur neutralité) se réunirent aux Romains ; parmi eux se trouvaient aussi des guerriers macédoniens, que Philippe[3] qui, après la conclusion de la paix, avait jugé prudent de dissiper la méfiance durable des Romains en se faisant leur

[1]) Liv., XXXIII, 43. 44.
[2]) Liv., XXXIII, 45. XXXIV, 22. Cf. 32. Justin., XXXI, 1.
[3]) Cf. Liv., XXXIII, 35. Polyb., XVIII, 31, 3 sqq.

allié, envoyait sans doute avec un plaisir tout particulier pour satisfaire son désir de se venger du traître Nabis. Et tandis que du côté de la mer les escadres des Romains, des Rhodiens et des Pergaméniens (cette dernière envoyée par le roi Eumène II, fils et successeur d'Attale, mort en 197) se mettaient en mouvement contre le nouveau Polycrate, Flamininus, accompagné par le prince Agésipolis, banni depuis de longues années (p. 36), et par les Spartiates chassés de chez eux par Nabis, fit descendre sa nombreuse armée dans la vallée de l'Eurotas. C'était la plus formidable masse d'hommes armés qui, depuis le temps d'Épaminondas, eût inondé la Laconie. Mais Nabis ne voulait pas encore céder; il avait élevé jusqu'à 15,000 hommes ses forces mobiles et rendu Sparte plus forte encore; il étouffa dans l'âme des plus sensés des citoyens toute pensée de révolte contre le tyran en exerçant un terrorisme impitoyable; et enfin, pour se mettre en sûreté autant que possible en même temps contre ses adversaires dans la ville et contre les Romains, il attendit derrière les retranchements de Sparte l'attaque des alliés. Il s'y défendit, en effet, assez longtemps avec une grande ténacité, tandis que les troupes de la flotte confédérée, qui s'étaient emparées d'abord des autres villes de la côte, forçaient, sous la conduite du frère de Flamininus et après un sanglant combat, Gytheion, la grande place maritime et l'arsenal principal du pays, à se rendre. La dévastation de la contrée et la prise de Gytheion décidèrent enfin le tyran à entamer des négociations avec les Romains. Mais, comme on n'arrivait pas à s'entendre; comme les prétentions, en somme, modérées des Romains trouvèrent une résistance opiniâtre auprès de l'assemblée du peuple « spartiate », c'est-à-dire, auprès des mercenaires et des esclaves et hilotes devenus citoyens; comme enfin Nabis lui-même, qui s'appuyait sur ces masses fanatisées par tous les moyens et à qui Pythagoras avait récemment amené d'Argos 3,000 hommes de renfort, avait le premier recommencé la lutte, Flamininus, qui, après un combat heureux, s'était adjoint les équipages de la flotte, risqua un assaut général contre Sparte avec toutes ses forces, qui s'élevaient maintenant à 50,000 combattants. A la suite d'une lutte acharnée, les Romains pénétrèrent en effet dans

la ville : la fermeté de Pythagoras, qui, au moment du plus grand danger, fit incendier les rues les plus voisines, put seule déterminer l'heureux vainqueur à suspendre momentanément le combat. Cependant Nabis avait perdu courage; il demanda humblement la paix. On la lui accorda à des conditions très dures, mais plus modérées que celles auxquelles il devait s'attendre après ce qui s'était passé. Outre Argos, qui, peu de jours auparavant, s'était délivrée elle-même, le tyran dut céder toutes ses possessions dans l'île de Crète et tout le littoral de la Laconie, réduire sa flotte à deux barques ouvertes, rendre leurs biens, leurs femmes et leurs enfants aux Spartiates qu'il avait expulsés, et entre autres choses renoncer au droit de faire la guerre et de conclure des alliances de son propre chef[1].

Nabis était donc réduit à la ville de Sparte et à ses environs immédiats, l'intérieur de la Laconie; et cependant on était très peu satisfait en Grèce de ce résultat. Sans parler des Étoliens, qui, naturellement, blâmaient dans les termes les plus acerbes les égards qu'on avait eus pour le tyran[2], on comprendra sans peine que le prince Agésipolis, qui voyait toutes ses espérances déçues, et les émigrés doriens avides de vengeance et qui probablement durent se contenter d'être dédommagés par une partie du littoral cédé par le tyran[3], aient été les plus mécontents. Mais les Achéens aussi, bien qu'on leur eût rendu Argos et placé sous leur protection[4] ces communes de périèques lacédémoniens, arrachées à Nabis et d'antique origine achéenne (on les nomma depuis Éleuthérolaconiennes), étaient peu satisfaits de voir qu'on ne s'était pas complètement débarrassé de l'odieux Nabis et que Sparte ne se trouvait pas incorporée à leur confédération[5]. Ce mécontentement donna lieu tôt ou tard aux remarques les plus malicieuses sur les motifs qui avaient guidé Flamininus : en réalité, les raisons les

[1]) Liv., XXXIV, 22-40. XXXV, 12, 13. Justin, XXXI, 1, 3. Plut., *Flamin.*, c. 13. Zonar., IX, 18. Strab., VIII, 5, 5, p. 562 (365 sq.) Cf. aussi Curtius, *Peloponnesos*, vol. II, p. 243 sqq. 317.

[2]) Liv., XXXIV, 41.

[3]) Cf. Liv., XXXVIII, 30.

[4]) Liv., XXXV, 13.

[5]) Liv., XXXIV, 41. Plut. *Flamin.*, c. 13.

plus diverses avaient probablement décidé le général romain à agir comme il avait fait. Il se peut bien qu'il se soit efforcé de terminer si rapidement la guerre sur les bords de l'Eurotas pour ne pas abandonner à un successeur l'honneur de mettre fin aux luttes entreprises pour l'indépendance de la Grèce; et, il faut bien le dire, il n'était pas précisément dans l'intérêt de la politique romaine d'arrondir complètement et sans nécessité vers le sud-est la position militaire des Achéens, en écartant complètement un souverain qui, dans tous les cas, n'avait pas encore assez provoqué la vengeance des Romains pour mériter d'être anéanti. D'autre part, Flamininus n'avait pas tout à fait tort[1] de penser que la ruine complète de Nabis ne pouvait être achetée qu'au prix de la destruction de la ville de Sparte et de sa population, alors très nombreuse et en grande partie fidèlement attachée au tyran; et ce n'était certainement pas l'affaire de Flamininus d'ouvrir toutes les portes aux passions surexcitées des Achéens et aux ardents désirs de vengeance des émigrés doriens[2].

Mais il se peut bien que le mécontentement des Hellènes ait été pour Flamininus un motif de plus pour appuyer auprès du Sénat l'évacuation définitive par les Romains des forteresses de Corinthe, de Chalcis et de Démétrias. Ses instances ne restèrent pas sans effet. Flamininus avait encore passé l'hiver en Phocide et s'était efforcé, pendant ce temps, d'effacer les restes de l'influence macédonienne en Grèce et de reconstituer les affaires des villes et des contrées détachées de la Macédoine, surtout celles de la Thessalie qui avait cruellement souffert; il s'appliquait en outre à faire triompher partout le parti romain[3]. De plus, il n'avait pas cessé, depuis la défaite de Philippe, de diriger les négociations avec le roi de Syrie Antiochus. L'occupation par les troupes de Séleucus d'un grand nombre des villes grecques de l'Asie-Mineure (dont les unes étaient indépendantes et dont les autres avaient été récemment placées sous l'autorité de l'Égypte, puis sous celle de Philippe) sur lesquelles Antiochus avait d'anciens

[1]) Cf. Plut., *ibid.* Liv., XXXIV, 48. 49.
[2]) Mommsen, *Römische Geschichte*, I, p. 728.
[3]) Liv., XXXIV, 41. 48, cf. 51. Plut., *Flamin.*, c. 12, et ci-après.

droits avait, dès 196, donné lieu à un échange de notes assez vives entre Flamininus, qui demandait la liberté de toutes les villes grecques, et le roi Antiochus; mais aucun des deux partis ne songeait encore sérieusement à faire la guerre. Les choses prirent une tournure plus menaçante depuis l'année 195, lorsque, d'un côté, Hannibal, que l'influence romaine avait expulsé de sa patrie, parut à Éphèse dans l'hiver de 195 et fut brillamment reçu par Antiochus; et que, de l'autre, ce dernier étendit ses conquêtes en Thrace, après avoir occupé l'année précédente la Chersonnèse de Thrace [1]. En tout cas, le Séleucide faible et indécis avait maintenant auprès de lui, pour l'exciter sans cesse à la guerre, l'homme le plus formidable de ce temps-là, l'ennemi irréconciliable des Romains [2]. Dans ces circonstances, Flamininus donna une preuve de son audace en se décidant à donner un brillant relief aux exigences de Rome vis-à-vis d'Antiochus par l'évacuation complète de la Grèce, et à ne laisser à la nouvelle position des Romains en Grèce, malgré l'hostilité des Étoliens, aucun autre appui que les conquêtes morales qu'il avait faites dans le cœur de la plupart des Hellènes. Il arracha en effet au Sénat l'autorisation d'évacuer entièrement la Grèce [3], et, au commencement du printemps de l'année 194 avant J.-C., il put annoncer aux Grecs réunis en assemblée générale à Corinthe l'évacuation très prochaine de l'Acrocorinthe, de Chalcis et de Démétrias; puis il célébra en paroles éloquentes la générosité et la loyauté des Romains et exhorta ses chers Hellènes à rester noblement unis et à se servir avec dignité et modération de leur nouvelle liberté [4]. Les Grecs enthousiastes lui accordèrent volontiers sa dernière prière : le rachat, aux frais des divers États grecs, des nombreux soldats romains vendus

[1]) La connaissance de ce fait est due aux recherches de NISSEN, *op. cit.*, p. 149-153 sqq. 162 sqq. 327 sqq.

[2]) APPIAN., (ed. Bekker) *Syr.*, 1-4. Cf. LIV., XXXIII, 20. 34. 35. 38-41. 46 sqq. XXXIV, 25. 33. 43. POLYB., XVIII, 30. 1 sqq.; 31, 3; 32-35. ZONAR., IX, 18. DIOD., XXVIII, 12. 14.

[3]) Cf. PLUT. *Flamin.*, c. 10. LIV., XXXIV, 49. DIOD., XXVIII, 12.

[4]) Voy. ci-après. Les villes d'Érétrie et d'Oréos, qui d'abord avaient dû échoir au royaume de Pergame, furent plus tard (LIV., XXXIII, 34. POLYB., XVIII, 30, 10 et 11) déclarées libres; de sorte que, dans ces contrées, Égine seule (ci-dessus, p. 38) resta à Pergame.

comme esclaves en Grèce pendant la seconde guerre punique. Flamininus ne resta que le temps nécessaire pour régler définitivement les affaires de l'île d'Eubée et celles des États de la Thessalie; puis, vers le commencement de l'été de l'an 194, il reconduisit sa flotte et son armée d'Oricos (sur la frontière septentrionale de l'Épire) à Brundisium en Italie[1].

[1]) Liv., XXXIV, 48-52. Plut., *Flamin.*, c. 12. 13. Diod., *loc. cit.* et Zonar., IX, 18.

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE LA GRÈCE DEPUIS FLAMININUS JUSQU'A AUGUSTE

(194 av. J.-C. — 14 apr. J.-C.)

CHAPITRE PREMIER

LA GRÈCE SOUS LE PROTECTORAT DE ROME

Politique des Romains à l'égard des Hellènes. — Situation matérielle et morale de la Grèce. — La guerre syro-étolienne contre les Romains. — Situation nouvelle des Romains vis-à-vis des Hellènes. — Les partis au sein de la Ligue achéenne et les démêlés avec Sparte et la Messénie. — Rome et le parti oligarchique en Grèce. — Guerre entre les Romains et Persée, roi de Macédoine. — Cruautés des Romains à l'égard des peuplades et cités grecques.

Toute la Grèce européenne était donc redevenue libre et indépendante en 194 av. J.-C.; la Macédoine était rentrée dans ses limites de 358; dans tous les pays depuis le Taygète jusqu'à l'Olympe, l'influence macédonienne était anéantie; le royaume des Antigonides ne devait plus être un danger pour les Hellènes. Et pourtant la nouvelle liberté de la Grèce ne fut et ne resta qu'une plante exotique, et cette journée mémorable, où Flamininus avait proclamé hautement l'indépendance des Hellènes, ne fut pour la Grèce que le premier jour d'un déclin que rien ne put arrêter. C'est que la force des circonstances politiques, la logique inexorable des faits, fut plus puissante que la volonté et l'énergie des hommes d'État romains les plus sympathiques et des rêveurs les plus enthousiastes de la Grèce.

Nous ne partageons pas l'opinion très répandue de ceux qui ne voient dans toute la politique des Romains à l'égard de la Grèce, depuis le commencement de la guerre avec Philippe, que le jeu honteux d'un calcul impitoyable, d'une froide per-

fidie; nous aussi, nous croyons que les meilleurs des Romains et surtout le noble Flamininus étaient sérieusement disposés à accorder, alors du moins, une certaine liberté aux Hellènes. On vit bien se confirmer à l'égard des Grecs de cette époque l'exactitude de cette expérience si vieille et toujours nouvelle qu'une indépendance conquise par des armes étrangères et donnée par une main étrangère ne profite guère à une nation. La conduite des Romains en Grèce, surtout celle de Flamininus, plus que toute autre sympathique aux Hellènes, avait été réellement désintéressée à un haut degré. Cette politique fatale et insatiable qui plus tard poussa à des conquêtes incessantes, à l'acquisition et à l'exploitation de provinces toujours nouvelles, n'avait pas encore prévalu à Rome.

Toutefois, il va sans dire qu'aucun homme d'État romain, et Flamininus pas plus qu'un autre, ne songeait à renoncer à la légère aux avantages politiques que cet acte de délivrance devait procurer à la grande puissance italique. Autant que nous pouvons en juger, il y avait alors à Rome, en ce qui concerne les rapports politiques de Rome avec le monde oriental, deux tendances diverses. A Rome, après la destruction de la puissance carthaginoise et plus encore après la défaite de Philippe, l'opinion, semble-t-il, était généralement répandue dans les hautes sphères qu'il était de l'intérêt de la République d'établir la suprématie de Rome aussi dans le monde hellénistique, avec lequel, depuis la chute de Carthage, les relations diplomatiques avaient été extrêmement suivies. Mais, quant à l'attitude qu'il convenait aux Romains de prendre à cet égard, les opinions des partis, déterminées à un haut degré par des vues différentes sur la politique intérieure[1], divergeaient considérablement. Les hommes d'État du parti qu'on pourrait appeler « la vieille école » se montrent toujours encore, comme autrefois, très prudents d'un côté, peu disposés à une marche téméraire en avant; le détail des événe-

[1]) Voy. surtout à ce sujet K. W. Nitzsch, *Die Gracchen und ihre nächsten Vorgänger,* p. 76 sq. 80 sq. 101 sq. (et déjà dans son *Polybius* p. 38 sq.) avec lequel, comme on le verra dans la suite du récit, je suis d'accord sur plusieurs points importants. On trouve des idées analogues chez L. Lange, *Römische Alterthümer*, vol. II, p. 174 sqq. qui, toutefois, juge bien plus défavorablement que Nitzsch P. Scipion l'Africain.

ments qui ont précédé la guerre de Syrie montre encore que Rome fut bien plutôt entraînée dans cette lutte formidable qu'elle ne la désira passionnément. D'un autre côté, ces hommes d'État étaient bien d'avis qu'il fallait, selon l'ancienne coutume romaine, prendre pied, militairement aussi, sur les territoires à l'est de l'Adriatique, où les légions avaient été victorieuses; nous savons quelle peine eut Flamininus pour vaincre l'aversion qu'éprouvaient de nombreux sénateurs (aversion que le conflit imminent avec Antiochus rend du reste très facile à comprendre) à rendre aux Hellènes les principales forteresses de la Grèce. En face de cette vieille école se trouve, si nous ne nous trompons, une série d'hommes d'État plus jeunes; ils se groupent autour de la famille des Scipions, devenue si grande par sa victoire sur Hannibal; en ce qui concerne les grandes questions grecques et hellénistiques, Flamininus marche de concert avec eux, ce qui, du reste, n'excluait nullement plus d'une rivalité personnelle ou de famille entre les hommes d'État et les chefs d'armée du même parti politique. Ces hommes d'État, que leurs grands succès politiques et militaires avaient rendus confiants, se montrent bien plus larges dans leurs vues politiques, bien plus audacieux dans leurs plans que leurs rivaux [1]; mais ils ne veulent, en établissant la suprématie de Rome en Orient, qu'affaiblir considérablement les adversaires vaincus et non les anéantir, éviter systématiquement l'acquisition de provinces nouvelles, mais étendre et augmenter la puissance romaine à l'Est de l'Adriatique, surtout par l'union intime avec la grande puissance italique des États petits et moyens situés sur les frontières et entre les divers territoires des grands États de l'Orient.

Il me semble que c'est dans ce sens qu'il faut comprendre la liberté nouvellement fondée en Grèce par l'épée et la politique de Rome. De même que Pergame et l'État rhodien en Orient, dans la Grèce asiatique, les États grecs indépendants en Europe étaient, aux yeux de leurs libérateurs romains, de très précieux avant-postes et des points d'appui pour l'empire

[1]) Cf. notamment Liv., XXXIV, 43.

naissant de Rome à l'orient de l'Adriatique. Ces États libres, grecs et hellénistiques, entre l'archipel céphallénien et le bord occidental du haut plateau phrygien, une fois alliés de Rome, qui leur garantissait leur complète indépendance, séparaient très nettement au point de vue stratégique les grands États de l'Orient, c'est-à-dire la Macédoine humiliée, l'empire encore intact des Séleucides, et l'empire toujours encore très puissant des Lagides, ceux-ci depuis longtemps amis de Rome, mais voyant avec déplaisir les énergiques efforts que faisaient les Romains pour pénétrer dans le système politique des États situés sur les bords orientaux de la Méditerranée. Or, plus Rome traitait avec ménagement ces États, petits et moyens, moins elle permettait qu'on la soupçonnât, en Grèce surtout, de poursuivre des plans égoïstes, une politique brutale et envahissante; plus elle était sûre de gagner d'une façon durable — telle était la politique de Flamininus et de ses amis — le complet et libre attachement de la nation grecque; plus il devait être facile à Rome, en cas de guerres ultérieures, surtout avec Antiochus, d'opposer à ses adversaires en Orient non seulement ses armées, mais une force morale considérable. La situation générale du monde à cette époque et la nature particulière de la politique chez les anciens devaient rendre inévitable, tôt ou tard, un conflit violent entre la grande république de l'Occident et la grande monarchie de l'Orient asiatique, dont les territoires et les intérêts se touchaient immédiatement depuis l'écroulement de la puissance macédonienne; et cela d'autant plus qu'Hannibal travaillait maintenant à la cour de Syrie à susciter au Sénat, avec le secours des États d'Asie, de nouvelles et graves difficultés.

Mais c'est précisément cette manière de comprendre la situation respective de Rome et des Grecs émancipés qui fut pour la Grèce le point de départ de ses malheurs ultérieurs. Les États grecs, nous le répétons, devaient être réellement libres et indépendants; tel était l'avis des hommes d'État romains qui dirigeaient alors les affaires; on n'avait pas arraché la Grèce à la Macédoine pour permettre dorénavant à des fonctionnaires romains de s'immiscer arbitrairement dans les affaires politiques, militaires et civiles des divers États et

communes. Une chose pourtant semblait complètement naturelle même aux Flamininus et aux Scipions : les Grecs devaient bien être libres, mais, en même temps, ils devaient rester constamment les fidèles alliés de Rome. Les Grecs n'avaient pas été délivrés de Philippe pour que la politique d'autres grandes puissances, par exemple, celle des Séleucides, pût librement gagner de l'influence parmi eux. En un mot, les Romains libérateurs ne se souciaient pas de voir l'indépendance des Hellènes assez grande pour que ces derniers eussent jamais l'idée de s'en servir à l'occasion contre Rome elle-même. De là vient que les Romains, comme nous l'avons vu, ne favorisaient nullement une extension considérable des États grecs confédérés les plus vigoureux de ce temps-là sur les contrées enlevées à la puissance macédonienne (seulement on comprendra facilement que les Achéens furent toujours traités avec beaucoup plus de bienveillance que les arrogants Étoliens). De là vient aussi que la politique romaine en Grèce favorisait bien plus l'autonomie de nombreux petits États et de ligues cantonales — qui, malgré toute leur liberté, s'appuyaient volontiers, dans le sentiment de leur faiblesse matérielle, sur la puissance italique, leur protectrice — que la formation de puissants États militaires qui, individuellement, il est vrai, ne pouvaient pas devenir un danger pour Rome, mais qui, dans le sentiment de leur force qui, après tout, n'était pas à dédaigner, pouvaient très bien, selon les circonstances, se complaire dans une ingratitude traditionnelle à l'égard de libérateurs étrangers et devenir les alliés importants d'autres grandes puissances ennemies du Sénat.

De cet état de choses naquit tout d'abord, après la défaite de Philippe, cette situation tendue entre les Romains et les Étoliens que Flamininus lui-même n'avait plus pu faire disparaître. Nous verrons que ce froid se changea bientôt en hostilité, et enfin, par suite de la guerre de Syrie, en guerre ouverte. C'est ainsi que la puissance italique protectrice se trouve, bien malgré elle, et peu d'années après les Jeux isthmiques de l'année 196, en guerre avec une partie de ses protégés grecs ; la main de Rome s'appesantit, pour le châtier et l'anéantir, sur un des membres les plus vivaces jusqu'alors

de la Grèce mourante; on comprend que ce changement de la politique des Romains à l'égard de la Grèce ait eu les suites les plus fâcheuses.

Il est évident qu'en suivant la politique indiquée plus haut, qui prétendait respecter avec soin les droits et la liberté des États grecs, mais en même temps les surveiller et les empêcher d'agir contrairement aux intérêts de la République, il n'était pas toujours facile de ne pas franchir la limite étroite au delà de laquelle le puissant protecteur devenait un maître sévère; cette expérience ne fut pas épargnée même à l'habile philhellène Flamininus. Depuis la défaite des Étoliens et l'écroulement de l'empire des Séleucides, par conséquent depuis le jour où les Romains affirmèrent hautement leur suprématie sur l'Orient hellénistique, nous ne voyons pas moins diminuer visiblement la tendance de Rome à traiter avec douceur et égard la Grèce affaiblie que la sympathie d'un grand nombre des Grecs les plus estimables pour Rome. Il est vrai que la politique romaine ne devait montrer que plus tard sa nature de bête fauve; mais la tendance à favoriser les intérêts de Rome en Grèce par des empiètements et de dangereuses intrigues l'emporte dès à présent, par suite du refroidissement de la sympathie entre les deux nations et des conflits sans cesse renaissants entre les hommes d'État romains et les patriotes grecs animés d'un sentiment national plus vif, tendance nourrie et favorisée de plus en plus par l'influence dissolvante des partis parmi les Grecs eux-mêmes qui, dans ces derniers temps de leur histoire, cherchent leur forum à Rome comme ils l'avaient cherché auprès du trône des Achéménides du temps d'Agésilas et de Pélopidas. La dernière guerre macédonienne (contre le roi Persée) devient enfin décisive pour Rome comme pour la Grèce. La ruine complète de l'empire des Antigonides, auquel beaucoup des meilleurs patriotes de la Grèce avaient en dernier lieu rendu leurs sympathies, fait disparaître à Rome, où l'on avait à peu près renoncé à la politique pleine de tact des Scipions et des Flamininus, où grandissait maintenant une race d'hommes d'État qui se complaisait dans une ruse perfide et une violence brutale dans ses rapports avec les États « clients » du peuple

romain, les derniers égards pour les Hellènes, jusqu'au moment où les fautes communes des Romains et des Grecs amenèrent enfin cette catastrophe sanglante qui termine l'histoire de l'indépendance de la Grèce.

Après avoir ainsi préalablement esquissé à grands traits le développement des rapports de Rome avec la Grèce, il nous reste tout d'abord, pour rendre complètement justice aux Romains, à prouver que l'état moral, social et politique de la société grecque en Europe était tel, à l'époque de Flamininus, que le triste état des affaires en Grèce, pendant le demi-siècle qui s'écoule depuis les Jeux isthmiques de 196, n'a absolument rien d'étonnant et ne doit nullement être attribué uniquement ou même principalement à la politique romaine. Si les Grecs d'Europe, délivrés par les Romains du joug macédonien, avaient eu encore une certaine valeur morale, quelque vitalité politique et sociale, s'ils avaient été bien unis entre eux, s'ils n'avaient été obligés de se plier sous le joug pesant de l'étranger que d'une façon passagère, par suite d'une de ces grandes catastrophes qui viennent frapper et abattre quelquefois même les peuples les plus robustes, alors sans doute on aurait pu envisager sans inquiétude, depuis la bataille de Cynoscéphales, l'avenir des Grecs d'Europe. Mais telle n'était pas la situation en Grèce. La domination macédonienne, que les Romains, comme nous l'avons vu, n'y avaient pas détruite par humanité, par sympathie pour un peuple opprimé, mais par suite des combinaisons politiques les plus habiles, ne pouvait plus, dans la dernière moitié du IIIe siècle avant J.-C., être considérée comme une domination étrangère[1]. Si, d'un côté, elle était devenue, pour les Grecs en général, presque une nécessité politique, de l'autre, la forte discipline militaire de la monarchie macédonienne avait été, pour toute une série de tribus, en complète décadence au point de vue moral, social et politique, et avant tout pour les Béotiens, les Thessaliens et aussi pour les Épirotes, comme un solide point d'appui qui

[1]) Cf., outre ce que nous avons plusieurs fois fait observer plus haut, l'intéressante expression d'un orateur macédonien dans une assemblée étolienne (au commencement de l'an 199; ci-dessus p. 65), chez Tite-Live, XXXI, 29: *Ætolos, Acarnanes, Macedones, ejusdem linguæ homines*, etc.

les préserva d'une ruine complète. Sans les fautes graves de Philippe, nous l'avons vu plus haut, la puissance macédonienne eût poussé, probablement depuis 217 avant J.-C., de fortes racines dans toute la Grèce, excepté peut-être en Étolie; et, même malgré ces fautes, l'Eubée, la Béotie, l'Acarnanie et la Thessalie avaient été, plus que d'autres contrées, en très bonne voie pour s'unir de plus en plus intimement avec les pays macédoniens héréditaires.

Cette marche progressive avait été arrêtée brusquement et pour toujours par l'intervention des Romains; toutes les peuplades grecques jusqu'à l'Olympe étaient complètement redevenues maîtresses de leur propre destinée; mais on devait bientôt s'apercevoir qu'elles manquaient des qualités nécessaires à un peuple pour se gouverner lui-même et que là aussi on avait mal fait de « verser du vin nouveau dans de vieilles outres ».

On verra que les États et les tribus (on pourrait en excepter, outre les Achéens, les vigoureux Acarnaniens) qui, jusqu'en 197, avaient été presque entièrement dépendants de Philippe, manquèrent plus que d'autres des qualités requises pour reprendre un puissant essor grâce à la liberté reconquise. Mais il y avait certaines infirmités qui se retrouvaient plus ou moins dans presque toute la Grèce et qu'on ne pouvait pas simplement guérir par une proclamation bien intentionnée de la liberté : la fortune publique et la morale étaient gravement compromises. Les temps néfastes des Diadoques et des Épigones avaient déjà infligé de cruelles blessures au bien-être de la plupart des États de la Grèce; c'est surtout la fortune municipale de bien des villes qui a dû subir alors de graves diminutions et plus souvent encore être chargée de dettes accablantes. Il est vrai qu'ensuite la plupart des Grecs d'Europe ont joui, vers le milieu du IIIe siècle avant J.-C., d'une période d'un calme comparativement plus grand. Mais, depuis 230 environ avant J.-C., les Hellènes avaient été entraînés d'une guerre dans une autre, avec de rares interruptions qui leur donnaient quelque répit : les brigandages illyriens, la guerre de Cléomène, celle des alliés, les deux guerres avec Rome, avaient, pendant toute une génération, donné à peine

un moment de repos aux malheureux habitants de la péninsule hellénique. Il est vrai que nous ne saurions comparer la force destructive de toutes ces luttes, en laissant complètement de côté le point de vue militaire, à la guerre d'Hannibal qui anéantit la prospérité de l'Italie et dépeupla la presqu'île des Apennins. Mais cela n'empêcha nullement que la manière dont, selon le droit militaire d'alors, la plupart de ces guerres de Grecs contre Grecs étaient faites — surtout par les Étoliens et par les mercenaires thraces, illyriens et celtes qu'on y employait en masse — ne devînt extrêmement désastreuse pour le plus grand nombre de ces cantons grecs. N'oublions pas non plus que ces petits États, qui n'avaient plus qu'une vitalité médiocre, manquaient complètement des moyens grâce auxquels la puissante Rome, toujours encore jeune et robuste, pouvait constamment réparer ses pertes en hommes et en ressources matérielles. La ruine et l'appauvrissement de grandes masses de bourgeois et de paysans laborieux, et même de communes entières, les dettes considérables que contractèrent les cités et plus encore une foule d'habitants des villes et des campagnes, voilà le sombre tableau que nous présentent, à cette époque et dans la suivante, de grandes parties de la péninsule hellénique. Nous avons parlé ailleurs de la ruine économique des belliqueux Étoliens; la pauvreté d'Athènes déchue misérablement de son ancienne splendeur finira même par devenir la cause éloignée de la dernière catastrophe des Hellènes; la décadence de la noble Mégalopolis, qui a sa source dans la guerre de Cléomène, nous la connaissons déjà, mais les autres villes aussi de la ligne achéenne, naguère si bien constituée, souffraient beaucoup au point de vue économique. Ne voyons-nous pas, en effet, déjà à l'époque de la guerre de Cléomène, parmi les confédérés de grandes masses de prolétaires mécontents qui portent sur le grand Spartiate Cléomène III des regards d'une ardente sympathie, parce qu'ils s'imaginent qu'il fera retentir dans le Péloponnèse entier le cri de ralliement des communistes d'alors : la destruction des livres de créances et un nouveau partage des terres! Mais c'est la Thessalie, si richement dotée par la nature, qui présentait l'image la plus désolante. Cette malheureuse contrée, pen-

dant la guerre des alliés et les deux guerres romaines, avait été pillée et même écrasée avec une terrible régularité et une fureur toujours croissante par les armées des Étoliens, des Athamanes, des Romains et des Macédoniens. C'était là un état de choses d'autant plus triste que la suite ne fit qu'augmenter les misères sociales, et que, par suite de la diminution croissante de l'importance politique et commerciale de la Grèce causée par la situation générale du monde et les routes depuis longtemps différentes que suivait le grand commerce, et plus encore de l'affaiblissement lent mais irrésistible des forces vitales de ces Grecs d'Europe, ce furent précisément les moyens qui auraient pu remédier à cette détresse sociale en Grèce qu'on vit devenir de moins en moins nombreux.

Des infirmités morales marchaient côte à côte avec ces misères matérielles; je veux dire qu'à côté des côtés sombres déjà connus du caractère national des Grecs, ces temps tourmentés avaient fait apparaître d'autres taches encore dans le caractère moral et politique d'une grande partie des Hellènes de cette époque. Certaines mauvaises qualités avaient déjà, dans des temps meilleurs, défiguré les traits du peuple hellénique. Un égoïsme brutal, une ardente soif de vengeance, une cruauté féroce à l'égard des vaincus, soit dans le pays même, soit au delà des frontières cantonales, et, avant tout, une indomptable cupidité qui ne craignait aucun moyen de s'enrichir, ni tromperie ni escroquerie de toute espèce, ni détournement des deniers publics, la disposition à se laisser corrompre; ce sont là des traits que nous rencontrons partout, dans la vie privée comme dans la vie publique des anciens Hellènes, sans compter la malédiction héréditaire des dissensions et des jalousies entre les diverses tribus. Toutes ces choses avaient empiré en Grèce pendant la longue et désastreuse période qui suivit la mort d'Épaminondas et l'horrible guerre phocidienne (connue sous le nom de Guerre sacrée); l'influence fâcheuse qu'exerça sur les mœurs l'époque des Diadoques et des Épigones, la brillante corruption des États de l'Orient hellénistique, s'étaient fait aussi sentir très fortement en Grèce; de nouveaux vices s'étaient ajoutés aux anciens. Outre les excellents Rhodiens, il n'y a

plus à proprement parler, à l'époque dont il s'agit ici, parmi les grandes tribus, que les Achéens sur lesquels le regard de l'investigateur puisse s'arrêter avec quelque satisfaction; dans la plus grande partie de la Grèce de cette époque, notre œil ne rencontre qu'une succession variée d'images de décadence morale. Ce qu'il y a de caractéristique, c'est le contraste frappant entre une civilisation très avancée, brillante des plus riches couleurs, à laquelle même les rudes et belliqueuses tribus des Étoliens ne sont nullement restées étrangères[1], et une effrayante dureté des cœurs qui (en exceptant toujours les Achéens, et, ici également, les Athéniens et les Acarnaniens) se manifeste en toute occasion de la manière la plus sanglante, et montre bien clairement que la valeur morale de la nation était sur son déclin. Tandis que le peuple athénien n'avait guère sauvé de son ancienne splendeur qu'un goût délicat répandu dans tous les rangs de la société, l'amour des jouissances raffinées, une certaine désinvolture pleine de grâce et une spirituelle distinction, qualités auxquelles cependant, là comme dans beaucoup d'autres parties de la Grèce, s'étaient joints un fâcheux relâchement des mœurs, la recherche dans les plaisirs, une profonde corruption; tandis que, pour ce peuple, la gloire incomparable des grands hommes d'autrefois n'était plus depuis longtemps qu'un capital improductif, un thème brillant pour les discours d'apparat de ses rhéteurs et de ses démagogues bavards, tristes héritiers de Périclès et de Démosthène, et que les derniers restes de la vigueur athénienne s'épuisaient en pompeuses résolutions[2], en tumultueuses vociférations contre les puissants ennemis de l'État (p. 66) et en flatteries aussi exagérées que recherchées à l'adresse de Rome et des princes protecteurs d'Athènes, maintenant surtout les Attalides[3] : nous avons vu Sparte, la plus ancienne des grandes puissances de la Grèce d'Europe, dégénérer d'une autre façon. Sparte avait produit en Nabis

[1]) Cf. Polyb., V, 8 et 9. Schömann, *Griechische Alterthümer* (2me édit.), vol. II, p. 108 sqq. Rem. 5.

[2]) Cf. Liv., XXXI, 44, s. fin. « *Athenienses quidem litteris verbisque, quibus solis valent, bellum adversus Philippum gerebant* ».

[3]) Cf. le tableau d'ensemble tracé par Meier, *Pergamenisches Reich*, p. 364-366.

un homme qui surpassait en scélératesse et en cruauté les Alexandre de Phères et les Apollodore de Cassandria, et qui rivalisait en brutalité cynique avec le criminel amiral de Philippe, Héraclide de Tarente et le corsaire étolien Dicæarchos[1]. On sait assez que la vieille oligarchie spartiate avait complètement dégénéré; mais le peuple lacédémonien tout entier était devenu presque aussi dépravé qu'une bande de brigands, par suite de la situation politique antérieure, du militarisme qui depuis des siècles dominait exclusivement à Sparte, du marché de soldats qui florissait au Ténare depuis les temps d'Alexandre et des révolutions périodiques des trente dernières années. L'assassinat en masse, comme le prouve le détail de l'histoire lacédémonienne, était à l'ordre du jour, et le meurtre commis pour se défaire des adversaires politiques était entré de plus en plus dans les mœurs populaires. Mais, malheureusement, la Laconie n'était pas le seul canton de la Grèce où le caractère du peuple se fût modifié d'une façon aussi effrayante. Sans doute, même avant l'époque qui nous occupe, la fureur des partis n'éclata que trop souvent dans les colonies comme dans la mère-patrie : on n'a qu'à se rappeler les scènes d'horreur qui se passèrent à Corcyre pendant la guerre du Péloponnèse, aux exécutions sanglantes des Trente à Athènes, aux crimes des Décarchies oligarchiques de Lysandre, au scytalisme des Argiens. Mais les divers partis des cantons et des villes n'avaient commencé à s'exterminer et à s'écraser systématiquement et par principes que pendant et depuis l'époque des Diadoques; et, pour ne pas parler des Étoliens, les Athéniens, les Achéens (et les Acarnaniens) seuls avaient réussi à sortir de cette boue sanglante. Mais la férocité des partis augmentait à mesure que l'opposition qui régnait dans toute la Grèce entre les aristocrates ou oligarques et les démocrates se confondait, sous l'influence de l'appauvrissement et de l'endettement croissants des masses, avec l'opposition entre les riches ou ceux qui avaient quelques biens et les pauvres, à mesure que la propriété foncière et le capital s'accumulaient entre les mains d'un nombre relativement peu considérable de familles et que, dans bien des cantons, la

[1]) Polyb., XIII, 4; XVIII, 37.

démocratie prenait, au lieu du caractère politique qui l'avait distinguée jusque-là, cette couleur qu'on a coutume d'appeler « démocratique et sociale ». Les luttes brutales entre oligarques et démocrates (ci-dessus, p. 34) qui eurent lieu en 215 avant J.-C., au sein du peuple messénien, d'ordinaire pacifique et peu énergique (et dont le relèvement par Épaminondas n'avait porté bonheur ni à cette tribu en particulier, ni aux Grecs en général), luttes pendant lesquelles environ 200 membres du parti oligarchique furent massacrés [1], produisent une impression horrible. Pendant les quelques dizaines d'années qui suivront la délivrance de la Grèce, nous assisterons, dans les parties les plus diverses de la péninsule hellénique, à une foule de scènes atroces de ce genre; surtout depuis le moment où, par suite de l'antipathie croissante contre le protectorat romain, les partis divisés au point de vue social et politique se retrouvent en face l'un de l'autre comme parti romain et parti national : élément nouveau qui porta à son comble l'antipathie qui existait déjà. — Mais, même en dehors de tout cela, la situation de la Grèce dès le temps de Flamininus était des plus tristes, comme l'examen de l'état des affaires de la Grèce centrale et septentrionale nous le montrera. Les vigoureux Étoliens avaient du moins conservé un amour farouche de la liberté, une fermeté pleine d'audace, une vaillance à toute épreuve, une énergie toute militaire; mais (quoi que puissent dire en leur faveur de modernes panégyristes), la brutalité de ces rudes montagnards, la cupidité criminelle de ce peuple qui n'avait pas encore pu se plier d'une façon durable aux doux travaux de la paix, chez lequel une foule de jeunes gens, malgré la situation pleine de difficulté où se trouvait leur propre patrie, cherchaient du service à l'étranger, l'indifférence sacrilège avec laquelle ils violaient tous les sanctuaires, enfin l'avidité insatiable et la déloyauté cynique de plusieurs de leurs chefs (par suite de laquelle Scopas, par exemple, périt honteusement en Égypte, en 196) : c'étaient là des qualités qui, pendant la période qui vient de commencer, devaient devenir fatales à cette tribu. La Béotie enfin et la Thessalie ne présentent pas une image moins sombre. La rudesse barbare

[1]) Plut. *Arat.*, c. 49, s. fin.

des Béotiens s'est montrée à nous d'une façon assez repoussante lors de leur rencontre avec Flamininus (p. 77 et suiv.); mais d'autres relations nous apprennent des choses pires que celles-là sur l'état de leurs mœurs, sur la violence brutale, la rudesse, les odieux excès de table qui régnaient alors tout particulièrement dans les villes de la Béotie. Déjà vers la fin de la période des Diadoques, Dicéarque[1] avait dit dans ses écrits : « Les Béotiens énumèrent de la manière suivante les maux qui existent chez eux : à Oropos, on trouve le gain honteux; à Tanagra, l'envie; à Thespies, l'outrecuidance; à Thèbes, la violence brutale; à Anthédon, la cupidité; à Coronée, d'importunes offres de service; à Platée, les fanfaronnades; à Onchestos, la surexcitation fébrile; à Haliarte, la sottise; tous les maux de la Grèce se sont réunis dans les villes de la Béotie! » Si ces remarques malicieuses d'un peintre de mœurs satirique étaient seules, nous n'y attacherions pas beaucoup d'importance; mais quel tableau se déroule à nos yeux, lorsque Polybe, dont la jeunesse coïncide avec les premiers temps de l'indépendance de la Grèce, nous dit, en parlant de l'époque de Flamininus et de Philopœmen : « Les Béotiens étaient tellement adonnés à la débauche que les hommes sans enfants ne léguaient plus leur fortune à leurs plus proches parents, mais à ces sociétés de buveurs et de bons vivants très nombreuses précisément dans ce canton auxquelles appartenaient leurs amis survivants, et qui, du reste, avaient conservé très souvent des formes qui semblaient indiquer la poursuite d'un but intellectuel. Quelques-uns même, lorsqu'ils avaient des enfants, allaient jusqu'à ne leur laisser que la part obligatoire prescrite par la loi, en léguant le reste de leurs biens aux susdits cercles de buveurs. Aussi trouvait-on beaucoup d'hommes en Béotie que sollicitaient dans le cours d'un mois plus de joyeux festins que le mois ne compte de jours[2]! » Bien plus : ces villes

[1]) Dans son « βίος Ἑλλάδος » : voy. *Dicæarchi Messenii quaes upersunt*, éd. M. Fuhr, pag. 145. v. aussi, p. 143; cf. Wachsmuth, *Hellen. Alterthumskunde*, vol. I, p. 129, et Droysen, *Hellénisme*, vol. III, p. 92.

[2]) Polyb., XX, 6, 5, sqq. Athen., *Deipnosoph.* (éd. Schweighæuser), lib. X, c. 4 (11), pag. 418 a et b. Cf. Hermann, *Gottesdienstl. Alterth.* (2e éd.), § 7, 6. Schömann, *Griech. Alterth.*, II, p. 516 sqq. Sur les sociétés de ce

étaient tombées à tel point sous l'empire d'une brutale démagogie que, toujours d'après Polybe [1], à l'époque dont nous parlons (c'est-à-dire, au commencement de la guerre des Romains contre la Syrie), depuis vingt-cinq ans environ les tribunaux avaient à peu près cessé de fonctionner. Animées du plus honteux désir de gagner la faveur d'un peuple corrompu, les autorités surent empêcher tous les ans, par divers moyens, les poursuites pour dettes (surtout lorsque les créanciers étaient des étrangers). Très souvent, les plus hauts fonctionnaires s'efforçaient en outre, pour se faire réélire, de gagner la faveur des masses sans fortune en gaspillant d'une façon impardonnable les deniers publics. — En Thessalie, enfin, où l'esprit turbulent et inquiet de la race dominante, qui n'avait jamais réussi à constituer de véritables cités grecques, n'avait su utiliser en aucun temps dans un but élevé les ressources considérables de ce beau pays, où l'antique antagonisme entre les nobles thessaliens et les serfs pénestes n'avait jamais cessé d'exister, les choses n'allaient pas mieux. Le relâchement traditionnel des mœurs des classes aisées, qui autrefois déjà avait tant scandalisé les autres Grecs, durait toujours, ainsi que tout ce qu'on racontait en outre de fâcheux sur le compte des habitants de cette contrée. Les Pénestes continuaient à nourrir leur sourde colère : mais la race dominante continua à donner aux Romains, comme naguère aux Hellènes et aux Macédoniens, le spectacle d'un désordre semblable à celui des plus beaux temps de l'anarchie polonaise ou magyare : aucune journée de vote, aucune assemblée publique, en général, aucune réunion politique ne se passait sans tumulte, sans scènes violentes de l'espèce la plus dangereuse [2]. Le tableau de l'état moral de la Grèce européenne de cette époque est donc très peu réjouissant; c'était un état de choses dont la connaissance plus exacte devait peu à peu affaiblir considérablement les chaudes sympathies d'une par-

genre, également occupées de jouissances matérielles, que l'on rencontre plus tard dans le Levant grec et dans les îles comme Ténos, voy. Böckh, *C. I. Gr.*, II, Addenda, 1057, 2339 b. Conze, *Reise nach der Insel Lesbos*, p. 63.

[1]) Polyb., XX, 6, 1-4 (Cf. XXIII, 2, 2. 11); cf. Droysen, *loc. cit.*, et Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 699.

[2]) Liv., XXXIV, 51. Voy. Droysen, III, p. 91.

tie des hommes d'État romains. Il est très vrai qu'en Italie aussi, la situation devenait menaçante à plus d'un égard, et les temps n'étaient plus très loin où, à Rome aussi, non sans l'influence décisive de l'invasion de l'hellénisme, une fatale corruption devait se répandre partout. Mais, à l'époque de Flamininus, les habitants de Rome et de l'Italie pouvaient être considérés comme moralement purs en face de la profonde corruption des pays grecs et hellénistiques. Les agissements si souvent mesquins des partis en Grèce, la démocratie impatiente de tout joug, l'égoïsme des classes aisées, leur indifférence à l'égard du bien de l'État [1], l'abandon frivole des antiques croyances par un grand nombre d'Hellènes, le pillage brutal des sanctuaires, la débauche effrénée, les excès et les brigandages des mercenaires, la cruauté et la rapacité des partis politiques, que nous avons si souvent rencontrés avec horreur en Grèce, enfin l'avidité et la corruption répandues partout révoltaient ces fiers et nobles citoyens romains. Quel dégoût ne devait pas éprouver Flamininus lorsque, après la bataille des Cynoscéphales, les Étoliens se hâtèrent d'attribuer à l'or macédonien sa modération à l'égard du roi Philippe [2] ! Et ce n'est qu'avec une profonde douleur que le noble Achéen Polybe [3] compare les Grecs, ses contemporains, qui, même dans les plus simples affaires d'argent, surtout lorsqu'il s'agissait des fonds publics, ne croyaient pouvoir trouver assez de témoins, de clauses et de serments pour mettre un frein à la déloyauté universelle, aux fiers Romains qui, tout en estimant beaucoup et en s'efforçant d'augmenter leur fortune et leurs biens, se fiaient et pouvaient se fier en affaires à la simple parole donnée. C'est peut-être là, au fond, la vraie raison de la froideur croissante des Romains et de leur politique de plus en plus dure à l'égard des Grecs. Disons en passant dès à présent que la manière de voir et les mœurs, les habitudes et les plaisirs de ces Grecs — pour lesquels, à cause de leur art merveilleux, de leur poésie, de leur science, de leur culture intellectuelle et de

[1]) Liv., XXXIV, 34, s. fin.
[2]) Liv., XXXIII, 11. Polyb., XVIII, 17 et 18.
[3]) Polyb., VI, 56, 13 sqq. Cf. K. Fr. Hermann, *Griech. Privatalterth.*, § 6, 12 et 13.

leur civilisation largement développée, comme aussi à cause de la grandeur de leur passé, un grand nombre de Romains cultivés avaient une vive prédilection — devaient, après une connaissance moins superficielle, paraître bien étrangers au sérieux et, on peut bien le dire, à la raideur un peu majestueuse des Romains, tandis que, d'autre part, surtout plus tard, les combats sanglants de gladiateurs et de bêtes féroces usités à Rome, auxquels on peut à peine comparer les courses de taureaux des Thessaliens, eurent toujours, du moins pour les plus nobles d'entre les Grecs, quelque chose de barbare et d'odieux[1]. En tout cas, il y avait là un terrain sur lequel les deux nations ne pouvaient que difficilement se rencontrer. Ce fut là une cause nouvelle du mépris mêlé de compassion avec lequel plus tard — surtout après la ruine complète de l'indépendance hellénique — la fière noblesse d'Italie regardait du haut de sa grandeur « la frivolité des Grecs déchus », bien qu'il soit probable qu'on ne vît que rarement les hommes d'état comme cet infâme Dinocrate de Messénie qui, à l'occasion d'une importante ambassade à Rome, s'enivra dans un festin et dansa en habits de femme, pour discuter le lendemain des projets politiques avec Flamininus.

Les vices sociaux et moraux des États grecs ne pouvaient échapper même à Flamininus : les avertissements qu'il adressa aux Hellènes délivrés[2], lors de son départ du Péloponnèse, (p. 86) nous prouvent qu'il connaissait à fond la situation de la Grèce. Mais le mot magique de liberté ne pouvait seul sauver les Hellènes ni assurer leur avenir. Les vices mentionnés plus haut auraient dans la suite exercé une influence moins désastreuse sur la vie politique de la Grèce si elle avait été un État homogène, ou du moins une confédération solidement constituée, dont les membres comparativement encore sains ou du moins vigoureux eussent été seuls prépondérants et eussent permis de conserver une attitude digne vis-à-vis de Rome et des autres États. Mais naturellement il ne pouvait en être question. Rome s'était opposée à une confédération en masse comme la désiraient les Étoliens (et dans une moindre

[1]) Polyb., XXIV, 5, 11 sqq. Plut., *Flamin.*, c. 17.
[2]) Liv., XXXIV, 49.

mesure aussi les Achéens); et on peut même se demander si le reste des Grecs eût été satisfait. L'opposition systématique des partis et la rivalité entre les divers cantons subsistaient par contre dans toute leur force; c'est surtout l'antipathie autrefois moins vive entre les Achéens et les Étoliens qui était devenue implacable depuis la guerre des alliés et surtout depuis la première guerre des Romains en Grèce. Par contre, dans les cantons directement arrachés à la Macédoine, surtout en Eubée[1] et dans la Thessalie propre, Flamininus avait cherché à établir partout un état de choses durable et en même temps à créer un parti dévoué aux intérêts de Rome. Selon le principe de la politique romaine de tendre partout à l'étranger la main au parti aristocratique, Flamininus avait institué partout en Thessalie des gouvernements aristocratiques ou plutôt timocratiques, basés sur un recensement fixe[2], et, par conséquent, mis le Conseil et les tribunaux

[1]) Cf. Liv., XXXIV, 51. Il est question ici pour la première fois du « *conventus* » des villes de l'Eubée, dont les Romains formèrent en apparence une confédération nouvelle. Cf. aussi E. Kuhn, *Beiträge zur Verfassung des römischen Reichs*, p. 79, n° 259.

[2]) Cf. Liv., XXXIV, 51. Le détail des affaires intérieures des pays compris entre l'Othrys et l'Olympe n'est que très peu connu; quant aux quatre nouvelles confédérations thessaliennes (p. 80), nous ne connaissons un peu mieux que celles de la Thessalie proprement dite. Là, les villes furent donc unies en fédération; à la tête de la ligue (du κοινὸν τῶν Θετταλῶν) on plaça, d'après la coutume alors en usage chez les Hellènes, un stratège réélu chaque année par l'assemblée générale. Celle-ci avait lieu à Larissa. Cf. Liv., XXXV, 31 et 39. XXXVI, 9 et 8. XLII, 38. Euseb., *Chronic. Armen.*, p. 340 (180 sqq.). C. Müller, *Fragm. hist. Graec.*, III, p. 703 sqq. Weissenborn ad Liv., XXXIV, 51 Hermann, *Griech. Staatsalterth.*, § 178, n° 24. Il est fait mention d'un grand nombre de stratèges thessaliens (voy. notamment Eusèbe à l'endroit cité); ceux qui sont nommés jusqu'à l'année de la mort de Philippe étaient originaires des villes de Phéræ, Atrax, Gomphi, Gyrton, Larissa, Métropolis, Scotussa, etc.; voy. Schorn, p. 267 et (à propos d'Eusèbe), notamment Niebuhr, *Kleine histor. Schriften*, I, p. 241-249, et *Rhein. Mus.*, XVIII, p. 541 sqq. XIX, p. 604. Becker-Marquardt, *Handbuch der röm. Alterth.*, Th. III, Abth. 1, p. 117. E. Kuhn, *Beiträge*, p. 79. Nr. 261, et p. 102 sqq. *Städt. Verfassung*, II, p. 44 sqq. Voy. aussi Bursian, *Geographie von Griechenland*, qui prouve (vol. I, p. 46), au moyen de nombreuses inscriptions récemment découvertes, que, dans quelques-unes des villes confédérées de la Thessalie, les magistrats suprêmes portaient l'antique titre de ταγός (que l'on donnait autrefois, comme on sait, au chef nommé de temps en temps pour commander toutes les forces de la Thessalie). La nouvelle constitution des Magnètes, dont le chef portait le titre de « magnétarque », était régie par des lois ana-

entre les mains des riches. En outre, « il avait cherché à mettre le plus possible dans les intérêts de Rome les diverses cités, en versant au Trésor public de chacune d'elles l'argent qui, selon le droit de la guerre, était tombé en partage aux Romains [1]. » Ensuite, comme nous l'avons vu, il avait complètement abandonné la Grèce à elle-même et à l'avenir. Voyons maintement en détail quelle fut la destinée de la Grèce indépendante.

Lorsque Flamininus, dans les premiers jours de l'été de l'année 194 avant J.-C., ramena l'armée romaine en Italie, il y avait surtout trois endroits dans la péninsule grecque où le nouvel ordre de choses avait provoqué un profond mécontentement. Je ne parle ni de la Béotie, ni de l'Eubée et de la Thessalie, où la ruine de la domination macédonienne, qui y avait existé pendant de longues années, avait lésé naturellement de nombreux intérêts et fait bien des mécontents [2]; on comprendra facilement que je veux parler de la Macédoine, de Sparte et de l'Étolie. Mais, dans l'état où se trouvaient les affaires, ni le roi Philippe, ni le féroce Nabis ne pouvaient songer à provoquer par eux-mêmes un mouvement contre Rome. Ce rôle, les Étoliens se l'étaient réservé, eux qui, après avoir rejeté les Macédoniens derrière l'Olympe avec le secours des Romains, songeaient maintenant à refouler hors des limites de la péninsule hellénique, à l'aide d'une autre grande puissance, l'influence gênante des Romains qui depuis peu leur étaient devenus si odieux. Cette puissance était naturellement l'empire des Séleucides. Le roi Antiochus avait, en 194, continué à faire des conquêtes en Thrace [3]; mais les Romains, qui, à cette époque, se laissaient guider par Flamininus quand il s'agissait des affaires d'Orient, finirent par poser (au printemps de l'année 193 [4]) l'ultimatum suivant à l'ambassadeur du grand roi asiatique : il devait ou renoncer à ses nouvelles conquêtes

logues (Liv., XXXV, 31 et 39). Cf. aussi E. Kuhn, *Die städt. u. bürgerl. Verf. d. röm. Reichs*, II, p. 402, et, sur les stratèges des Perrhèbes, *ibid.*, p. 13 et *Rhein. Museum*, 1863, p. 540.

[1]) Mommsen, *Röm. Gesch.*, I, p. 729, d'après une inscr. *C. I. Gr.*, I, n° 1770, p. 862, qui donne des indications spéciales sur la cité des Cyrétiens.

[2]) Cf. Liv., XXXV, 37. 51.

[3]) Cf. Appian. *Syr.* c. 6 init. et Nissen, *op. cit.*, p. 163.

[4]) Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 738 et Nissen, p. 164, 328.

en Europe ou accepter l'intervention des Romains en faveur des villes grecques d'Asie[1], dont plusieurs, notamment Smyrne, Lampsaque, et Alexandria Troas, continuaient à résister au Grand-Roi et avaient, déjà avant cette époque, imploré la protection des Romains[2]. C'était, au fond, rompre déjà avec Antiochus; mais les hostilités ne commencèrent pas encore. Les Romains empêchèrent encore la guerre d'éclater en envoyant une nouvelle ambassade en Asie; mais Antiochus, hésitant et indécis, cherchait toujours encore à se préparer de loin et par des moyens divers à la lutte décisive[3]. En attendant, les Étoliens faisaient les plus grands efforts pour faire éclater la guerre aussi rapidement que possible. Ils avaient complètement renoncé à la politique louvoyante dont ils avaient été obligés de s'accommoder à plusieurs reprises depuis quelques dizaines d'années; tous les efforts du parti exalté, qui était alors prépondérant chez eux et qui avait à sa tête Thoas et Damocritos, tendaient maintenant (en 193), d'un côté à décider le Séleucide à débarquer rapidement en Grèce, de l'autre, à mettre en mouvement dans la Péninsule hellénique, pour eux et pour Antiochus, une série de solides alliés. Ils firent fausse route dès le début en se trompant eux et le Séleucide, alors comme plus tard, sur les véritables sentiments des Hellènes, et en proclamant en Grèce, avec une assurance que n'autorisait aucun fait positif, l'ouverture prochaine des hostilités par Antiochus. Le roi Philippe, sur le secours duquel ils avaient compté avec certitude, ne les écouta pas; le prudent Antigonide était bien trop rusé pour s'exposer témérairement, soit en tirant prématurément l'épée, soit en faisant trop tôt des déclarations positives, ou pour renoncer à des avantages que semblait précisément lui promettre une attitude réservée pendant les préparatifs de la nouvelle lutte colossale qui allait s'engager entre la grande puissance de l'Orient et celle de l'Occident. Nabis, par contre, céda immédiatement aux instigations de l'ambassadeur étolien

[1]) Liv., XXXIV, 57-59. Appian., *Syr.*, c. 6. Diod., XXVIII, 15.
[2]) Cf. Liv., XXXIII, 38. XXXV, 42. Polyb., XVIII, 35. XXI, 10, 3. Diod., XXIX, 7.
[3]) Liv., XXXIV, 59 s. fin., 60 sqq. Appian., *Syr.*, c. 7 sqq.

Damocritos, qui cherchait à le décider à attaquer les villes maritimes de la Laconie qu'on venait de lui enlever, parce qu'il était persuadé que le tyran, une fois brouillé avec Rome, serait forcé de faire cause commune avec Antiochus [1].

Nabis se mit donc immédiatement à l'œuvre; il entra en relation avec ses anciens partisans des ports laconiens (appelés depuis ce temps-là villes des Éleuthéro-Laconiens), gagna en divers lieux les autorités et ceux qui étaient au pouvoir en leur faisant des présents, et se débarrassa par le meurtre de ceux d'entre eux qui étaient pour lui de dangereux adversaires. Puis, au printemps de l'année 192, il se mit tout à coup en marche et se jeta sur l'importante place de Gytheion [2]. Mais bientôt l'imprudent agresseur devait rencontrer un vigoureux adversaire. En effet, le vaillant général achéen Philopœmen était enfin (en 194 ou 193 avant J.-C.) revenu de l'île de Crète. En face de l'état des affaires en Grèce, qui s'était complètement modifié pendant son absence — elle avait duré plusieurs années — cet homme d'État prit une attitude décidée. L'étroite union des Achéens avec la puissance italique, leur protectrice, et la puissante influence des Romains dans la péninsule hellénique étaient des faits accomplis; il fallait absolument les reconnaître et rester fidèle à l'alliance romaine. Mais, d'un autre côté, Philopœmen aspirait à assurer à la Ligue au moins une indépendance solide et honorable à côté de Rome, à éviter un dévouement servile à cette dernière et, en ce qui concernait la politique extérieure, à défendre partout avec énergie les intérêts particuliers des Achéens en Grèce. Nabis lui en fournit la meilleure occasion. Les Achéens, en raison de la situation des affaires depuis 195, avaient facilement pardonné à Philopœmen son aventureuse et peu patriotique expédition en Crète (p. 63); dans l'automne de l'année 193, ils l'avaient nommé chef de la Ligue pour l'année 192 avant J.-C. [3]. Lorsque les Achéens reçurent la première nouvelle que Nabis reprenait les armes, ils exhortèrent d'un côté le tyran par des ambassadeurs à ne pas violer

[1]) Liv., XXXV, 12. Zonar., IX, 18.
[2]) Liv., XXXV, 13.
[3]) Cf. Liv., XXXV, 25. Plut., *Philop.* c. 14. init. Schorn, *op. cit.* p. 213.

la paix et mirent en même temps une garnison dans Gytheion; d'autre part, ils se hâtèrent d'envoyer une ambassade aux Romains pour leur annoncer que des troubles avaient éclaté en Laconie[1]. Cependant le Sénat continuait à recevoir d'Asie des nouvelles inquiétantes; non seulement les négociations qui avaient eu lieu (à Éphèse et à Apamée) entre les ambassadeurs romains et la cour de Syrie; sur les bases de l'ultimatum du Sénat, n'avaient servi qu'à rendre de plus en plus évident le profond dissentiment qui existait déjà entre les deux grandes puissances : le roi Eumène II, successeur d'Attale Ier de Pergame (depuis la seconde moitié de l'année 197 avant J.-C.), qui, comme ennemi d'Antiochus, jouait du côté des Romains un rôle semblable à celui des Étoliens du côté du Grand-Roi, s'efforçait de donner au Sénat une image claire et aussi vive que possible des préparatifs et des agissements des ennemis de Rome en Asie et en Grèce[2]. Le préteur Aulus Atilius Serranus reçut donc l'ordre d'équiper une flotte et de la conduire en Laconie[3] (nous ne parlons pas d'autres préparatifs qu'on fit en Italie). En outre, Flamininus (au printemps de l'année 192) se rendit en Grèce avec d'autres ambassadeurs romains, pour décider partout les Hellènes, par sa puissante influence personnelle, à rester fidèles à l'alliance romaine[4].

En attendant, Nabis avait non seulement poussé vigoureusement le siège de Gytheion, mais encore dévasté le territoire des Achéens. Les Achéens avaient attendu, par égard pour Rome, le retour d'Italie de leur ambassadeur : mais, dans une assemblée convoquée à Sicyone pour délibérer sur la question laconienne, comme une dépêche de Flamininus, auquel on avait fini par demander son avis, conseillait aux alliés d'attendre l'arrivée de la flotte romaine avant d'attaquer la Laconie, ce fut la calme fermeté de Philopœmen qui fit taire les scrupules exagérés à l'égard de Rome et qui décida les Achéens à prendre immédiatement l'offensive contre Nabis[5].

[1]) Liv., XXXV, 13. 22. 25.
[2]) Liv., XXXV, 13-24. Appian. *Syr.*, c. 9-12. Zonar., IX, 18.
[3]) Liv., XXXV, 20. 22. Zonar., IX, 19.
[4]) Liv., XXXV, 23. Zonar., *ibid.* Cf. Plut., *Flamin.*, c. 15.
[5]) Liv., XXXV, 25.

Il est vrai que la tentative du vaillant général d'anéantir avec une petite escadre achéenne la nouvelle flotte du tyran destinée à bloquer Gytheion, dont la garnison se trouvait dans la plus grande détresse, échoua complètement. En revanche, il réussit bientôt après, en partant d'Argos, à pénétrer par mer en Laconie, près d'Acriæ, avec une troupe de guerriers légèrement armés, et de surprendre et d'anéantir complètement un fort détachement spartiate qui campait près de Pléïæ. Et alors (paraît-il), Philopœmen traversa en la pillant la Laconie, remonta vers Tégée et y concentra une grande armée confédérée, pour contraindre Nabis, en attaquant Sparte, à lever le siège de Gytheion. Il est vrai que, pendant ce temps, cette ville tomba aux mains du tyran : en revanche, les Achéens réussirent à battre si complètement Nabis qui s'avançait rapidement vers le nord, près du mont Barbosthène, (un des avant-postes occidentaux de la chaîne du Parnon, près de Sellasie) et à le poursuivre ensuite si énergiquement qu'il ne ramena à Sparte que le quart de son armée et qu'il fut obligé d'assister, sans pouvoir l'empêcher et en se tenant renfermé dans sa ville, à un ravage de plusieurs semaines de la vallée de l'Eurotas[1]. Peut-être eût-on dès ce moment-là pu détruire complètement Nabis ; mais, cette fois encore, Flamininus vint s'interposer en sa faveur. Philopœmen, dont les Achéens mettaient les hauts faits, au grand déplaisir de l'ambitieux et susceptible vainqueur de Cynoscéphales, bien au-dessus des succès remportés par les Romains dans la dernière guerre, dut conclure un armistice avec Nabis et retirer son armée de la Laconie[2].

En attendant, les diplomates romains et leurs adversaires faisaient les plus grands efforts dans toute la péninsule hellénique et à la cour de Syrie. L'Étolien Thoas de Trichonion s'était rendu en Asie-Mineure auprès d'Antiochus[3]; de leur côté, Flamininus et ses compagnons travaillaient énergiquement les Grecs confédérés, tandis que, selon toute apparence, on s'efforçait en

[1]) Liv., XXXV, 25-30. Plut., *Philop.*, c. 14. Pausan., VIII, 50, 5. Justin., XXXI, 3.

[2]) Cf. Plut., *Flamin.*, c. 13. *Philop.*, c. 15, et Pausan., *ibid.*, qui du reste, on le sait, ont le tort de confondre la guerre spartiate de l'an 195 avec celle de l'an 192 ; voy. aussi Liv. XXXV, 30 s. fin. 47, et Schorn, p. 273.

[3]) Liv., XXXV, 32 ; XXXVI, 7.

même temps d'attirer dans le parti romain, par des offres séduisantes, le roi Philippe, dont l'attitude dans la guerre prochaine n'était nullement indifférente. Flamininus s'aperçut bientôt que le passage subit des Eubéens et des peuplades thessaliennes de la domination macédonienne sous le protectorat romain avait plus d'une fois causé de graves complication dans ces contrées. Ce fut d'abord chez les Magnètes, à Démétrias, que Flamininus trouva des dispositions inquiétantes. On y avait répandu le bruit, probablement fondé, que cette importante forteresse avait été promise par les Romains au roi Philippe, en vertu d'une convention secrète, comme prix de sa participation à la guerre contre Antiochus. Profondément irrités, la plupart des oligarques s'étaient rapprochés du parti syro-étolien; la position de Flamininus n'était pas facile. Il est vrai que le magnétarque Eurylochos, qui s'était complètement brouillé avec l'homme d'État romain dans une discussion publique, crut devoir, en attendant, se rendre en Étolie; dans tous les cas, les Romains ne pouvaient plus compter sur la fidélité des Magnètes[1]. Les Étoliens, au contraire, ne craignirent pas de proférer ouvertement des menaces et de manifester leur haine. Le général Thoas était revenu de la cour de Syrie; il avait avec lui Ménippos, un ambassadeur d'Antiochus; et ces deux hommes, par leurs pompeuses descriptions de la richesse et de la puissance du Grand-Roi, avaient tellement surexcité le peuple étolien qui allait, dans une assemblée générale, se prononcer définitivement sur l'alliance avec Antiochus et la rupture ouverte avec Rome, que les chefs qui avaient conservé quelque modération ne purent plus exercer aucune influence. Ce fut en vain que les ambassadeurs des Athéniens, que Flamininus avait envoyés à leurs vieux amis les Étoliens, s'efforcèrent de détourner ces derniers d'agir avec précipitation; et lorsque ensuite Flamininus lui-même se présenta devant l'assemblée étolienne, il eut le chagrin de voir qu'en sa présence on prit la résolution « d'appeler Antiochus pour délivrer la Grèce et pour être l'arbitre entre les Romains et les Étoliens ». L'aveuglement du parti de la guerre chez

[1]) Liv., XXXV, 31 et 32 init. Cf. Plut., *Flamin.*, c. 15.

les Étoliens était si grand que le stratège Damocritos de Calydon répondit à Flamininus, qui lui demandait une communication écrite de cette décision : « qu'il avait pour le moment des affaires plus pressantes, mais que, sous peu, il lui ferait part de sa résolution en Italie, quand les troupes étoliennes camperaient sur les bords du Tibre[1] ! »

Dès lors les Étoliens ne s'efforcèrent pas seulement d'exciter dans toute la Grèce les démocrates, et en général tous les mécontents, contre Rome ; ils tentèrent aussi, par la ruse et la violence, de s'emparer de Sparte, de Chalcis et de Démétrias, places importantes au point de vue stratégique[2]. Comme Nabis avait si peu réussi en prenant les armes, il avait, pendant l'armistice qu'on lui avait accordé, demandé à plusieurs reprises des secours aux Étoliens. Le général étolien Alexaménos, muni des instructions secrètes nécessaires, partit donc de Calydon pour la Laconie avec mille hommes et trente cavaliers. Il sut gagner complètement la confiance du tyran et trouva ainsi l'occasion, pendant que ce dernier assistait aux exercices des soldats devant la ville, de l'entourer subitement avec ses cavaliers, de le faire tomber de cheval et de le tuer à coups de lance pour s'emparer ensuite du château royal. En face des mercenaires ahuris de Nabis, il eût été facile aux Étoliens, s'ils avaient eu quelque bon sens, de s'entendre avec les habitants de Sparte et de faire entrer la ville dans leur ligue. Au lieu de cela, Alexaménos et ses soldats s'abandonnèrent très mal à propos à leur penchant national, au vol et au brigandage ; ils commencèrent à piller le château et la ville, et excitèrent à tel point la colère des Spartiates que bourgeois et soldats se réunirent enfin en masse et massacrèrent l'audacieux pillard avec la plupart de ses compagnons. Dès que la nouvelle de ces massacres fut parvenue aux Achéens, Philopœmen, à la tête d'une troupe de guerriers réunie à la hâte, accourut sur les bords de l'Eurotas et décida d'autant plus facilement les Spartiates, qui se trouvaient dans le plus complet désarroi, par sa modération et sa conduite exempte de tout égoïsme à se joindre à la Ligue, que, vers la même époque,

1) Liv., XXXV, 32 et 33. Cf. XXXVI, 24 et Appian., *Syr.* c. 21.
2) Liv., XXXV, 34 init.

l'amiral romain Atilius avait enfin paru avec une flotte considérable devant Gytheion (avant la fin de l'été de l'an 192) et que, en face de ces forces imposantes, les soldats spartiates les plus arrogants n'eurent plus le courage de continuer la lutte[1]. Vers le même temps, le général Thoas de Trichonion ne fut pas plus heureux dans sa tentative de s'emparer par surprise de la ville de Chalcis avec l'aide d'un honorable citoyen banni par le parti romain et de ses partisans; le plan fut connu trop tôt à Chalcis, et le parti romain reçut à temps d'Érétrie et de Carystos des renforts suffisants pour détourner Thoas d'une entreprise pour laquelle il ne se sentait maintenant plus assez fort[2]. Par contre, l'hipparque étolien Dioclès avait réussi — avec le secours du magnétarque Eurylochos (p. 112) et de son puissant parti — à surprendre la ville de Démétrias, où les chefs du parti adverse furent immédiatement assassinés[3].

La prise de Démétrias par les Étoliens devint vraiment fatale à la Grèce. Car, peu après, le général Thoas se rendit de nouveau en Asie, et — par le récit qu'il fit de cette heureuse expédition, ainsi que par les mensonges qu'il débita sur les dispositions des Hellènes qui, selon lui, attendaient avec impatience l'arrivée d'une armée syrienne — il décida le Grand-Roi (qui à cette époque guerroyait encore contre les villes de Smyrne, Alexandrie de Troade et Lampsaque[4], et qui avait déjà fait un autre plan de campagne avec Hannibal), à passer en Grèce[5]. On s'aperçut alors qu'Antiochus, qui pendant si longtemps avait caressé l'idée de faire la guerre à Rome, n'était pas encore bien prêt; qu'en somme, il n'était pas homme à mener à bonne fin une pareille entreprise, et qu'enfin il ne savait pas apprécier et encore moins mettre à profit la bonne fortune qui lui avait amené Hannibal comme conseiller et comme général. Car, sans avoir pris des mesures suffisantes pour faire suivre rapidement du renfort, Antiochus se mit en marche de l'Hellespont vers la Grèce et débarqua — en automne, vers le mois d'oc-

1) Liv., XXXV, 35-37. (Cf. XXXVIII, 34 et Polyb., XXIV, 4, 4). Plut. *Philop.*, c. 15. Pausan., VIII, 50, 5, 51; 1. Zonar., IX, 19.

2) Liv., XXXV, 37 et 38.

3) Liv., XXXV, 34.

4) Cf. Liv., XXXV, 42 init.

5) Liv., XXXV, 42. 43. Cf. Appian. *Syr.*, c. 12.

tobre de l'année 192 avant J.-C. — près de Démétrias avec 10,000 hommes seulement, 500 chevaux et 6 éléphants. Mais il devait bientôt s'apercevoir à quel point le parti de la guerre étolien l'avait trompé. S'il avait espéré trouver sous les armes de nombreux bataillons de Grecs valides, prêts à se joindre à lui, il dut s'apercevoir que les Hellènes mécontents s'étaient complètement fiés à ses propres forces; que du moins il eût fallu une armée syrienne beaucoup plus forte pour décider les mécontents en Grèce à se soulever sans hésiter. Tout d'abord, il est vrai, le roi fut reçu avec enthousiasme à Lamia (sur le golfe Maliaque), où les Étoliens se réunirent immédiatement en assemblée générale et le nommèrent commandant en chef, sur la proposition de Thoas[1], après que le nouveau chef de leur ligue, Phænéas, homme assez modéré, eut en vain émis de nouveau l'avis, très pratique, du reste, de se contenter de faire juger par le Grand-Roi le différend entre Rome et l'Étolie. Il est vrai que les Romains, qui n'avaient encore jeté qu'une division de force moyenne dans Apollonie, sous le préteur M. Bæbius, furent ainsi devancés préalablement en Grèce par Antiochus. Mais on vit bientôt que, d'un côté, la plupart des Grecs ne songeaient pas sérieusement à s'aventurer dans une guerre contre les Romains, et que, de l'autre, Antiochus ne savait guère profiter de la faveur momentanée des circonstances[2]. Quant aux Grecs, il y avait partout parmi eux des hommes qui, se trouvant sans convictions politiques bien arrêtées et voyant leurs affaires en désordre, eussent volontiers échangé le calme fastidieux du protectorat romain contre de nouvelles agitations et eussent vu avec plaisir une série de « délivrances » telles que les avaient connues les générations antérieures du temps des Diadoques. Mais c'étaient précisément les puissances qui, dans la péninsule hellénique, avaient quelque importance à côté des Étoliens, la Macédoine et les Achéens, qui ne songèrent pas à se déclarer pour la Syrie. Philippe, sur lequel Hannibal voulait avec raison pouvoir compter dans la nouvelle guerre, ne paraissait même pas exister pour l'aveugle Grand-Roi, et chez les Achéens, au milieu desquels Flamininus com-

[1]) Liv., XXXV, 43-45. Appian., *ibid.* Zonar., IX, 19.
[2]) Liv., XXXV, 20. 23. 24. XXXVI, 1, 8. Zonar., *ibid.*

battait personnellement l'influence des ambassadeurs syriens et étoliens, il ne se trouva pas un homme de quelque importance[1] qui fût bien disposé pour Antiochus ou même qui eût voté pour la neutralité. Flamininus put même décider les Achéens à déclarer la guerre aux Étoliens et à Antiochus et à lever aussitôt des troupes, d'un côté, pour occuper le Pirée et conserver ainsi à Rome ce point important (que la populace d'Athènes, excitée récemment par des démagogues payés, aurait bien voulu livrer au Séleucide), et de l'autre, pour protéger avec 500 guerriers de Pergame la ville si importante de Chalcis, dont le gouvernement, ami des Romains, s'était montré très froid à l'égard des premières tentatives faites par le Grand-Roi pour le gagner[2]. Dans la Thessalie proprement dite, l'aristocratie régnante resta fidèle aux Romains; et, dans les contrées de la Grèce centrale, Antiochus, sans parler des Étoliens, ne pouvait compter que sur la tiède sympathie des Béotiens et sur les Athamanes, dont le chef Amynandre, que les Romains n'avaient sans doute pas su contenter après l'humiliation de Philippe, était alors complètement dominé par sa famille, gagnée à la cause du roi de Syrie par de séduisantes promesses (voy. ci-après)[3]. Dans ces circonstances, il fallait absolument qu'Antiochus, par quelques marches hardies que les Romains lui laissaient en attendant le temps de faire, imposât au moins à la masse de ceux qui, parmi les Grecs, ne s'étaient pas déjà déclarés sans réserve pour les Romains, et qu'il attirât décidément dans son parti, par le prestige du succès, ceux qui hésitaient encore. Aussi le roi ne resta-t-il nullement inactif. De concert avec une division étolienne, il réussit en effet (probablement vers la fin de novembre de l'an 192), en faisant avancer toutes ses forces de terre et de mer sur Chalcis, à encourager tellement dans cette ville le parti hostile aux Romains, que ce parti —

[1]) Philopœmen lui-même, sur la froideur duquel, à l'égard de Flamininus, les Étoliens avaient beaucoup compté (Cf. Liv., XXXV, 47), insista dans l'assemblée d'Ægion avec une énergie toute particulière sur la nécessité de rester fidèle à l'alliance romaine et de déclarer la guerre à Antiochus et aux Étoliens. Cf. Polyb., XL, 8, 6-8.

[2]) Liv., XXXV, 39. 46-50. Plut., *Flamin.*, c. 17.

[3]) Liv., XXXV, 47. Appian., *Syr.*, c. 13.

tandis que l'armée syrienne se trouvait déjà près d'Aulis, sur la rive béotienne de l'Euripe, et que le général syrien Ménippos détruisait près de Délion un détachement romain de 500 hommes (que Flamininus voulait également lancer de Corinthe à Chalcis), et fournissait ainsi au Sénat un dernier motif pour déclarer la guerre [1] — força les partisans de Rome à s'enfuir de la ville et livra ensuite cette position importante au Séleucide. La garnison, composée d'Achéens et de Pergaméniens, s'était réfugiée à temps dans la ville béotienne de Salganée ; mais elle dut bientôt livrer cette place à Ménippos, à la condition d'en sortir avec les honneurs de la guerre. Les villes de l'Eubée suivirent sans hésiter l'exemple de Chalcis [2]. Cet important succès d'Antiochus ne resta pourtant pas tout à fait sans effet immédiat ; outre les Éléens et les Messéniens, qui, cette fois encore, suivirent tout simplement lá politique étolienne [3], les Béotiens se joignirent à lui sans réserve et, pour l'honorer tout particulièrement, lui élevèrent une statue dans le temple d'Athéné Itonia près de Coronée ; mais les Épirotes, eux aussi, recherchaient dès ce moment son amitié pour parer à toutes les éventualités, sans toutefois rompre complètement avec les Romains [4]. Il s'agissait maintenant d'aller de Démétrias en Thessalie avec les Étoliens et les Athamanes (dans l'hiver de l'année 192 à 191 av. J.-C.). Quant à Hannibal, pour qui les Grecs — excepté peut-être les Étoliens et les Achéens — ne comptaient pas, il insista plus que jamais sur la nécessité de décider le roi de Macédoine à prendre part à la guerre contre Rome, ajoutant que, si cela était impossible, il fallait l'occuper par d'autres troupes venues du côté de la Thrace, et transporter sans tarder le théâtre de la guerre en Italie avec le gros de l'armée syrienne, qu'il importait de faire venir d'Asie aussi rapidement que possible [5]. Mais Antiochus ne sut tirer presque aucun profit de ce conseil dicté par le bon sens. Il est bien possible que le roi Philippe, qui ne supportait

[1]) Liv., XXXV, 51. Appian., *Syr.*, c. 15. Cf. Diod., XXIX, 1.
[2]) Liv., XXXV, 50 et 51. Appian., *Syr.*, c. 12.
[3]) Liv., XXXVI, 5 et 31 init. Polyb., XX, 3.
[4]) Polyb., XX, 3 et 7. Liv., XXXVI, 5. 6. 20. 35. Appian., *Syr.*, c. 13.
[5]) Liv., XXXVI, 6-8. Cf. Appian., *Syr.*, c. (7). 13. 14. Justin., XXXI, 5.

qu'avec un profond chagrin son abaissement par la paix de l'année 196, eût réprimé la colère qu'avait laissée au fond de son cœur contre le Grand-Roi la lenteur et l'irrésolution de ce dernier, son allié naturel dans la dernière guerre contre les Romains : qu'il se fût livré avec joie à l'espoir de reconquérir avec le secours de la Syrie la position qu'il avait eue encore en 198, si seulement Antiochus avait su le traiter convenablement et lui inspirer quelque confiance par sa politique. Au lieu de cela, le Grand-Roi s'était enrichi des débris de la puissance macédonienne en Asie-Mineure et en Thrace. Et maintenant que les Romains, dont Philippe avait appris à connaître et à craindre suffisamment la puissance militaire et la décision, faisaient évidemment à l'Antigonide les offres les plus séduisantes (entre autres choses, probablement la restitution de la côte de Thrace et la possession de toutes les villes et contrées que les Macédoniens pourraient reprendre aux Étoliens et à leurs partisans éventuels en Grèce[1]), Antiochus non seulement paraît en Europe avec des forces si peu considérables que Philippe, en se joignant au Séleucide, eût dû certainement supporter le choc des Romains à peu près seul ; mais il blesse profondément le roi Philippe en faisant espérer, dans le but de gagner l'insignifiant Amynandre (ci-dessus, p. 65), la couronne de Macédoine à Philippe, beau-frère de celui-ci, qui prétendait descendre d'Alexandre le Grand[2]. Si c'était une menace, elle ne produisit aucun effet sur le fier Antigonide. Il paraît cependant qu'Antiochus, sur l'avis d'Hannibal, avait entamé, de Démétrias, de sérieuses négociations avec Philippe ; mais ses tentatives échouèrent complètement. Ce que le Grand-Roi offrit à l'Antigonide comme prix de son alliance contre Rome n'est pas bien connu[3] ; mais nous apprenons

[1]) Les propositions des Romains les plus séduisantes pour Philippe ne sont pas, il est vrai, spécialement mentionnées par les historiens originaux; mais la suite entière des événements montre bien que la perspective certaine de reconquérir une partie de son ancienne puissance de la manière indiquée plus haut, comme allié des Romains, a dû être offerte à Philippe. Sur les négociations des Romains avec Philippe, cf. au moins encore APPIAN., *Maced.*, c. 7, et notamment LIV., XXXVI, 35. XXXIX, 23-28.

[2]) LIV., XXXV, 47. XXXVI, 8. APPIAN., *Syr.*, c. 13.

[3]) Le seul passage qui parle d'une façon explicite des propositions d'Antiochus (LIV., XXXIX, 28) nous apprend que celui-ci avait offert au roi

qu'Antiochus, soit que les négociations eussent déjà échoué, soit même que Philippe hésitât encore, blessa cruellement le roi de Macédoine en faisant ensevelir magnifiquement, après avoir envahi pour tout de bon la Thessalie, les ossements des Macédoniens tombés sur le champ de bataille de Cynoscéphales qui blanchissaient encore sans sépulture. Profondément irrité, Philippe, trop passionné pour voir dès à présent avec le calme et l'intelligence de l'homme d'État l'impossibilité morale d'une alliance loyale avec Rome et les suites nécessaires et pleines de dangers d'une semblable union pour la Macédoine, se jeta sans tarder entre les bras des Romains ; il devint dès lors le plus zélé champion de Rome contre Antiochus[1].

Antiochus, qui, en somme, ne suivait pas les conseils d'Hannibal, avait donc envahi la Thessalie ; mais il y fut partout reçu en ennemi. La ville de Phéræ ne se rendit qu'après une lutte opiniâtre à Antiochus et à ses alliés étoliens et athamanes ; et lorsque (tandis que Ménippos et un corps d'armée étolien parcourait la Perrhébie), après la soumission d'une grande partie de la Thessalie moyenne et méridionale par les différentes armées alliées, il parut devant Larissa et rencontra là aussi une résistance énergique, la nouvelle de l'approche d'un détachement romain de 2,000 hommes seulement sous Appius Claudius, envoyé d'Apollonie et se disant l'avant-garde de l'armée romaine et macédonienne, le décida à se retirer promptement à Démétrias[2]. Pendant assez longtemps, les hostilités furent suspendues. Antiochus passa le reste de l'hiver (191 av. J.-C.) à Chalcis ; mais, au lieu de se préparer avec ardeur à la campagne du printemps suivant, le roi, qui avait passé la cinquantaine, tomba amoureux de la belle fille du riche Cléoptolème et célébra des noces splendides, tandis

Philippe comme prix de son alliance la somme de 3,000 talents, 50 gros vaisseaux de guerre et la restitution de ce qu'il avait autrefois possédé en Grèce. On ne sait si ce sont d'autres difficultés qui firent échouer les négociations ou si c'est seulement la maladresse que commit Antiochus en ordonnant les funérailles sur le champ de bataille de Cynoscéphales. Nissen enfin, p. 179 suiv., nous engage avec raison à ne pas nous appuyer sur le passage de Zonaras (IX, 19), pour bâtir des hypothèses relativement aux villes de la Thrace.

[1]) Liv., XXXVI, 8 et 4 init. Cf. XXXIX, 28. Appian., *Syr.*, c. 16.

[2]) Liv., XXXVI, 9-11, init. Appian., *Syr.*, c. 16.

que ses officiers et ses soldats passaient leur temps comme lui au milieu des fêtes et des festins en Eubée, en Thessalie et surtout en Béotie, en butte aux amers sarcasmes de tous les Grecs raisonnables [1]. Lorsqu'enfin (vers le commencement du printemps de l'an 191 av. J.-C.) on se remit à penser à des choses plus sérieuses, rien n'avait encore paru des renforts nécessaires qui devaient venir de l'Asie. Malgré cela, Antiochus conduisit à Chéronée son armée démoralisée par les excès auxquels elle s'était livrée dans ses quartiers d'hiver et entreprit d'abord une expédition en Acarnanie, sans doute pour se créer une base d'opérations sur la mer Ionienne et dans le voisinage des possessions romaines en Illyrie. Il réussit, en effet, avec le secours du puissant Mnasilochos et du stratège acarnanien Clytos à s'emparer de la ville de Médion et à gagner quelques adhérents. Mais bientôt la nouvelle du débarquement du gros de l'armée romaine près d'Apollonie et des opérations de Bæbius et des Macédoniens en Thessalie forcèrent le roi à revenir rapidement à Chalcis [2]. Si Antiochus avait jusqu'alors fait la guerre en Grèce comme plus d'un des soi-disant « libérateurs » du temps des Diadoques, le moment était venu où le fragile échafaudage de ses espérances devait s'écrouler tout à coup devant le terrible sérieux de la tactique romaine.

Pendant que le Séleucide était encore en Acarnanie, les troupes romaines de Bæbius (p. 115) s'étaient déjà réunies à l'armée macédonienne pour entrer en Thessalie au commencement du printemps de l'année 191 av. J.-C., et y tenter la conquête des villes qui, pendant l'hiver, s'étaient données aux Syriens, aux Étoliens et aux Athamanes. Pendant que Philippe et Bæbius remportaient dans ces contrées une série de succès, on vit paraître enfin, en Thessalie, la grande armée du consul Manius Acilius Glabrio, chargé du commandement suprême ; il avait quitté l'Italie vers le milieu du mois de mars et traça à Larissa le plan des opérations ultérieures. Le roi Philippe

[1]) Liv., XXXVI, 11, Polyb., XX, 8. Appian., *Syr.*, c. 16. Plut., *Philop.* c. 17. *Flamin.* c. 16. Diod., XXIX, 2. Justin., XXXI, 6. Cf. aussi Flor., *Epitom.* (éd. Jahn) 1, 24.

[2]) Liv., XXXVI, 11 et 12. Appian., *Syr.* 16.

n'eut pas de peine à contraindre Amynandre à se réfugier dans Ambracie et prit possession de tout le pays des Athamanes. Le général romain, de son côté, refoula, en courant de victoire en victoire, les postes syriens de toutes les villes thessaliennes au sud et au sud-est de Larissa, anéantit l'arrogante garnison de Thaumaki, qui était alors encore du parti étolien (p. 66), et s'avança enfin vers la ligne du Sperchios, derrière laquelle l'attendait une bataille décisive [1].

En attendant, le roi Antiochus s'était déjà aperçu qu'il s'était très maladroitement jeté dans le plus grand péril. Ses agents et ses généraux en Asie avaient tant tardé à exécuter ses ordres que (en négligeant les postes éparpillés au nord et au centre de la Grèce et récemment anéantis en grande partie par Philippe et les Romains, et en comptant les renforts arrivés d'Asie) il n'avait toujours encore que 10,000 fantassins et 500 cavaliers pour tenir la campagne. Quant aux Étoliens, qu'il pria instamment de lever toutes leurs forces et de les réunir près de Lamia, ils montrèrent, au moment décisif, une indifférence vraiment honteuse ; environ 4,000 seulement se rendirent auprès de lui. Dans ces circonstances, on ne pouvait songer à tenir tête aux Romains près de Lamia. Antiochus se retira donc derrière les Thermopyles et résolut — trouvant sans doute qu'il était trop honteux de s'en retourner immédiatement en Asie, ce qui pourtant, dans sa situation, eût été le parti le plus sage — en prenant position au pied du Callidromos, de défendre énergiquement contre l'ennemi, qui, du reste, ne se fit pas longtemps attendre, ce célèbre défilé jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il attendait. Lorsque ensuite Acilius parut devant les Thermopyles, la ville d'Héraclée, située en dehors du défilé, à l'ouest de son ouverture extrême sur les premières hauteurs de l'Œta, fut occupée par 2,000 Étoliens ; les autres 2,000 Étoliens furent partagés en trois corps et destinés à défendre le fameux sentier à l'aide duquel, dans des guerres antérieures, les Thermopyles avaient été, comme l'on sait, plusieurs fois tournées [2] ; mais ces mesures prises par le roi

[1]) Liv., XXXVI, 13 et 14. Zonar., IX, 19. Appian., *Syr.*, c. 17.
[2]) Liv., XXXVI, 15 et 16. Appian., *Syr.*, c. 17 et 18. Diod., XXIX, c. 3 Cf. aussi Bursian, *op. cit.*, p. 95.

furent inutiles. Le consul Acilius, qui avait des troupes bien plus nombreuses que le Séleucide [1], fit avancer contre les positions étoliennes sur les hauteurs de l'Œta ses lieutenants, M. Porcius Cato et L. Valerius Flaccus, chacun avec 2,000 hommes, pendant la nuit qui précéda sa propre attaque décisive de la position d'Antiochus; il conduisit alors lui-même le gros de son armée contre les Thermopyles. Mais les retranchements vaillamment défendus ne purent être pris que lorsque Caton, qui, à l'aube, avait surpris avec sa colonne au haut du défilé du Callidromos et complètement battu pendant son sommeil l'une des divisions des 2,000 guerriers étoliens, eut enfin terminé son mouvement tournant et put attaquer le flanc découvert et les derrières de l'armée syrienne (au printemps de l'année 191 av. J.-C.)[2]. La retraite d'Antiochus, que les Romains poursuivirent énergiquement d'abord jusqu'à Scarphéia en Locride, et que, plus tard aussi, ils ne cessèrent de harceler, dégénéra bientôt en fuite désordonnée; l'armée syrienne en Europe fut si complètement détruite que (à l'exception de quelques fuyards qui se réfugièrent à Démétrias) le Grand-Roi lui-même n'amena à Chalcis que 500 cavaliers; de là il s'embarqua pour Éphèse aussitôt que l'armée romaine se fut rapprochée de l'Euripe [3]. Ainsi, la seconde grande puissance hellénistique avait succombé aux Romains sur un champ de bataille grec; la guerre avec Antiochus était terminée jusqn'à nouvel ordre; tout le poids de la puissance romaine allait tomber maintenant sur les partisans imprudents du Séleucide, sur les Étoliens.

Acilius s'empara d'abord sans coup férir de Chalcis et de l'île d'Eubée [4]. Ce général qui, plébéien de bonne maison, avait fait son chemin comme *homo novus*, grâce à l'appui

[1]) La force totale de l'armée réunie enfin en Thessalie sous Acilius s'élevait, d'après Mommsen (*op. cit.*, p. 741), à 40,000 hommes; voy. aussi notamment Nissen, p. 177 et suiv. et p. 180.

[2]) Liv., XXXVI, 17-19. Appian., *Syr.*, c. 18-19. Plut., *Cat. maj.*, c. 12-14. Voy. aussi Weissenborn ad Liv., *ibid.* 17 init. et Nissen, p. 180 sqq.

[3]) (Les Romains n'avaient perdu que 200 hommes aux Thermopyles. Liv., XXXVI, 19). Liv., XXXVI, 19. 21. 33. Appian., *Syr.*, 19. 20. Phlegon, *fr. Mirabil.*, ap. C. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, vol. III, p. 615 sqq. 32.

[4]) Liv., XXXVI, 21.

des Scipions et des Flamininus, avait traité jusque-là avec assez de douceur [1] les Hellènes qui avaient fait défection et qui maintenant, comme les Béotiens, durent se hâter de faire la paix avec Rome ; mais ce même homme, très capable du reste, mais quelquefois dur et violent, était bien décidé à punir sévèrement la ville de Chalcis, qui, aux yeux des Romains, s'était particulièrement compromise. Or, ce fut encore Flamininus — plus d'une fois, depuis la défaite d'Antiochus, ce fidèle ami des Grecs avait fait des efforts pour protéger les Hellènes au moins contre les suites les plus fâcheuses de leurs fautes politiques — qui, par ses remontrances, décida Acilius à ne pas sévir contre Chalcis [2]. Entrant tout à fait dans les idées de Flamininus, Acilius, qui voulait évidemment couvrir ses derrières pour continuer la guerre contre la Syrie, fut assez bien inspiré pour offrir, à son retour aux Thermopyles, la paix aux Étoliens et leur réconciliation avec le Sénat. Mais les Étoliens, qui, alors comme plus tard, se faisaient complètement illusion sur leur situation et qui, avant comme après, avaient une confiance peu justifiée dans la force et la puissance de leur allié en Asie, repoussèrent ses offres. Ils savaient bien que le général romain, ayant derrière lui l'Étolie insoumise, ne pouvait pas songer à suivre Antiochus en Asie ; et, comme champions du Grand-Roi asiatique, ils croyaient pouvoir compter avec certitude sur son appui efficace, dès qu'Antiochus se serait remis du coup qu'il avait reçu aux Thermopyles. Ils refusèrent donc tout d'abord aux Romains ce que ceux-ci demandaient avant tout, de rendre Héraclée [3] ; et c'est ainsi que la lutte entre les Romains et les Étoliens continua autour des Thermopyles. Ce fut la dernière guerre qu'ait faite le peuple étolien et, il faut bien le dire à son honneur, il a lutté pour son existence politique avec une vaillance et une opiniâtreté bien digne de son antique renommée. Cette guerre entre Rome et l'Étolie se prolongea jusqu'en 189. Interrompue à plusieurs reprises par des armistices assez longs, par des négociations diplomatiques, et en

[1]) Cf., L. Lange, *op. cit.*, vol. II, p. 195, sqq. et Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 103 sqq. Liv., XXXVI, 20.
[2]) Liv. XXXVI, 21. Plut., *Flamin*, c. 16. Appian., *Syr.*, 21.
[3]) Liv., XXXVI, 22.

constant rapport avec les luttes ultérieures des Romains avec Antiochus, cette guerre consiste entièrement en une série de sièges opiniâtres ; mais toute la vaillance et tout le dévouement dont les Étoliens firent preuve dans ce genre de combat si peu conforme à leurs goûts, ne purent empêcher l'anéantissement final de leur indépendance politique. Les premières scènes de la guerre étolienne se déroulèrent donc sur le territoire du Sperchios. Le roi Philippe, qui s'était réuni à Acilius, se jeta sur la ville voisine de Lamia [1], le consul romain sur Héraclée. Les deux villes furent défendues avec le plus grand courage par les Étoliens ; mais, tandis que les Macédoniens ne faisaient que des progrès très lents devant Lamia, Acilius réussit à prendre d'assaut Héraclée après un siège de plus de 24 jours, et peu après il força sa forte citadelle à se rendre (ainsi que l'arrogant stratège Damocritos, p. 113)[2]. La prise de cette importante forteresse n'ébranla pas peu le courage des Étoliens. Peu de jours avant cet événement, ils avaient, pendant une assemblée tenue à Hypata (située à quelques lieues seulement au nord-ouest d'Héraclée), envoyé une ambassade en Asie, ayant à sa tête Thoas, pour supplier Antiochus de leur envoyer du secours sans retard. Mais, lorsque sur ces entrefaites Acilius eut pris d'assaut la ville d'Héraclée, les *apoclètes* étoliens (le conseil fédéral) alors réunis à Hypata entamèrent des négociations avec le consul, à l'instigation du stratège Phænéas contre lequel ne l'emportaient plus les voix de Thoas et de Damocritos. Ils n'y gagnèrent pas beaucoup. Non seulement Acilius les humilia systématiquement pour les punir de leur arrogance passée ; ils commirent eux-mêmes, dans leur ignorance du droit romain, la faute grave de se servir, en se soumettant au consul, de cette formule engageante [3] employée par les peuples vaincus de l'Occident, lorsqu'ils se livraient sans condition au bon plaisir du peuple romain. Lorsqu'ensuite Acilius exigea de Phænéas, qui négociait avec lui, que

[1]) Liv., XXXVI, 25.

[2]) Liv., XXXVI, 22-25. Appian. *Syr.*, c. 21. Plut., *Flamin.*, c. 15. Phlegon, *loc. cit.*

[3]) C'était la formule bien connue : *in fidem se permittere Romanorum.* Liv., XXXVI, 27. Cf. Polyb., XX, 9, 10-12 : « Εἰς τὴν Ῥωμαίων Πίστιν αὑτὸν ἐγχειρίσαι. »

les Étoliens lui fissent une série de concessions qui leur paraissaient honteuses (entre autres aussi l'extradition d'Amynandre) et que, le stratège étonné ayant refusé, il lui expliqua brutalement toute la portée de la formule employée et fit même mine de faire mettre aux fers les négociateurs étoliens, Phænéas rompit provisoirement les négociations pour demander d'abord à l'assemblée étolienne si elle aussi était disposée à se soumettre complètement aux Romains avec de pareilles perspectives [1]. Le conseil fédéral étolien était disposé, il est vrai, à s'en tenir à la résolution qu'il avait prise, même après l'interprétation d'Acilius ; mais lorsque les Étoliens convoqués en masse eurent appris, dans une nouvelle assemblée, qui eut encore lieu à Hypata, ce que pensait Acilius de la position respective de Rome et de l'Étolie et comment il avait traité Phænéas, ils s'écrièrent pleins de fureur qu'il fallait continuer la guerre jusqu'au dernier homme. Or, précisément en ce moment, un de leurs ambassadeurs revenait auprès d'eux de chez Antiochus avec de fortes sommes d'argent et des promesses plus importantes encore. A son retour, Nicandre était tombé, près de Lamia, entre les mains des Macédoniens; mais Philippe — cruellement blessé peu de temps auparavant par le consul Acilius, qui, après la prise d'Héraclée, lui avait brutalement ordonné d'abandonner Lamia aux Romains [2] — avait traité l'envoyé étolien de la manière la plus flatteuse, manifesté ouvertement sa sympathie renaissante pour les Étoliens, et l'avait ensuite fait reconduire en toute sécurité à Hypata. Dans ces circonstances, et au moment où des perspectives plus riantes semblaient s'ouvrir pour les Étoliens, ceux-ci rompirent brusquement les négociations avec Acilius et résolurent, en faisant un suprême effort, de continuer la guerre au centre de leur territoire [3].

Pour leur malheur, ils n'avaient pas alors à leur tête un chef de talent. Il arriva donc qu'ils ne songèrent pas à résister aux Romains qui poussaient vigoureusement en avant (et qui,

[1]) Liv., XXXVI, 26-28. Polyb., XX, 9 et 10. Cf. Nitzsch, *op. cit.*, p. 104.

[2]) Liv., XXXVI, 25. Cf. XXXIX, 23 et 28.

[3]) Liv., XXXVI, 28-30. Polyb., XX, 10, 13-11, 9.

provisoirement, ne s'occupèrent pas de Lamia qui tenait encore[1]) et à les arrêter dans les défilés très dangereux des monts Corax (aujourd'hui Bardousi), limite orientale de l'Étolie proprement dite. Uniquement arrêté par les difficultés du terrain, Acilius put enfin pénétrer dans l'intérieur du pays locro-étolien et marcher ensuite sur la ville de Naupacte, derrière les murs de laquelle les Étoliens étaient réunis en masse[2]. Durant deux mois, ces vaillants montagnards se défendirent avec des efforts désespérés; mais ils s'aperçurent avec effroi que leurs forces diminuaient peu à peu : ils devaient s'attendre à périr en masse à la suite d'un assaut final. Flamininus, qu'ils avaient si cruellement blessé, devint encore une fois leur sauveur. Jusqu'alors (voy. ci-après) occupé dans le Péloponnèse, il arriva au camp établi devant Naupacte; les Étoliens l'ayant humblement prié d'intercéder pour eux, il décida en effet Acilius — en attirant son attention jalouse sur les progrès considérables que Philippe (avec lequel les Romains s'étaient facilement réconciliés et qu'ils avaient décidé à renoncer à sa sympathie pour l'Étolie) avait faits en attendant (voy. ci-après) dans le nord de la Grèce — à abandonner son projet de prendre Naupacte à tout prix et à détourner son attention de cette seule ville pour s'occuper d'affaires d'un intérêt universel. Flamininus parvint ensuite (vers la fin de l'année 191) à faire conclure un armistice assez long, pendant lequel ils devaient faire la paix avec le Sénat[3]. Acilius renvoya alors son armée en Phocide; il se rendit lui-même à Ægion, en Achaïe, pour terminer diverses affaires avec les Achéens et recevoir une ambassade des Épirotes, qui vinrent demander humblement pardon de leur attitude équivoque au commencement de cette année[4].

Cependant, le sort des Étoliens ne devait pas se décider si vite. Les ambassadeurs qu'ils avaient envoyés à Rome se trouvèrent (dans l'hiver de l'an 190 av. J.-C.), malgré l'inter-

[1]) Cf. Liv. XXXVI, 25 s. fin. et XXXVII, 4 et 5.

[2]) Liv., XXXVI, 30. 34. Appian. *Syr.*, c. 21.

[3]) Liv., XXXVI, 34 et 35. Plut., *Flamin.* c. 15. Zonar., IX, 19. Phlegon, *loc. cit.*

[4]) Liv., XXXVI, 35.

vention active de Flamininus, dans une position bien difficile devant le Sénat. Les sénateurs étaient très mal disposés à l'égard de cette nation arrogante, « indomptable et querelleuse », et les ambassadeurs ne pouvaient pas accepter les conditions proposées au choix des Étoliens : ou de permettre au Sénat de disposer librement de leur sort, ou de payer sur-le-champ 1,000 talents et d'avoir « les mêmes amis et les mêmes ennemis que les Romains ». L'Étolie était trop pauvre pour payer immédiatement 1,000 talents, et se rendre à discrétion aux Romains était plus grave encore quand on se rappelait l'attitude d'Acilius après la prise d'Héraclée, d'autant plus que le Sénat, dans sa cruelle astuce, refusait de faire connaître dès à présent aux Étoliens les points dont la solution devait essentiellement dépendre du bon plaisir des Romains. Les envoyés étoliens furent donc renvoyés chez eux de la façon la plus blessante [1]. Là-dessus, les Étoliens renouvelèrent immédiatement la guerre (vers la fin de l'hiver de l'an 190 av. J.-C.); menacés par les Achéens du côté de la mer, ils occupèrent cette fois avec des forces considérables les défilés du Corax. Mais à peine Acilius eut-il connaissance de cette mesure qu'il conduisit son armée de la Phocide vers Lamia, prit cette ville d'assaut et se tourna ensuite vers le sud, pour attaquer, à l'est du Corax, la forte Amphissa, la ville principale des Étoliens dans la Locride ozolienne. Pendant qu'il rencontrait là encore une résistance des plus opiniâtres, son successeur, le consul L. Cornélius Scipion, arriva en Phthiotide (au printemps de l'an 190 [2]) avec des troupes fraîches, en compagnie de son frère et légat, le grand vainqueur de Zama. Arrivé devant Amphissa, il prit le commandement de l'armée jusque-là commandée par Acilius. Les deux Scipions, mais surtout le grand Publius, qui désiraient renouveler sur terre la guerre que la marine romaine, celle de Pergame et celle de Rhodes avaient faite sur mer à la flotte syrienne depuis le retour d'Antiochus à Éphèse, et pénétrer le plus tôt possible en Asie Mineure, où les troupes de terre d'Antiochus avaient entrepris récemment une série d'attaques violentes contre les Etats d'Eu-

[1]) Liv., XXXVII, 1. Polyb., XXI, 1. Zonar., IX, 19. Diod., XXIX, 4.
[2]) Cf. Nissen, *op. cit.*, p. 189.

mène Ier, vaillamment secouru par les Achéens, s'efforcèrent de terminer le plus tôt possible cette guerre fatigante avec les Étoliens. Ils furent donc bien aises de voir que les Athéniens, ces vieux amis des Étoliens, crurent devoir se poser en médiateurs. Cependant, comme le consul Lucius Scipion ne voulait ou ne pouvait accorder d'autres conditions que celles faites par le Sénat, ces négociations aussi demeurèrent sans résultat. Mais, pour ne pas être arrêtés plus longtemps en Grèce, les Scipions accordèrent aux Étoliens au moins un nouvel armistice de six mois, afin de pouvoir encore une fois tenter la fortune à Rome; puis l'armée romaine se mit en marche pour la Thessalie, afin d'atteindre le plus tôt possible l'Hellespont[1].

Nous n'examinerons pas si les Étoliens, en se montrant plus tenaces, n'eussent pas pu arracher aux Scipions une paix avantageuse; dans tous les cas, ils ne gagnèrent pas beaucoup à cet armistice. Il est vrai qu'ils envoyèrent, vers la fin de l'été ou dans l'automne de l'an 190, une nouvelle ambassade à Rome; non seulement ces ambassadeurs ne cessèrent d'exaspérer le Sénat en insistant avec arrogance sur les services que les Étoliens avaient autrefois rendus à Rome et ne trouvèrent aucun moyen d'obtenir pour leur peuple de meilleures conditions : mais ce qui produisit à Rome la plus grande indignation, ce fut la nouvelle que les chefs imprudents de ce peuple (à ce qu'on disait, à cause du bruit, répandu à tort, de la défaite complète de l'armée de Scipion en Asie) avaient partout recommencé la guerre dans l'automne de l'année 190 et avaient non seulement chassé les garnisons macédoniennes du territoire des Athamanes, avec le secours d'Amynandre et celui de ce peuple qui s'était soulevé en faveur de son ancien maître, et fait subir de grandes pertes à Philippe lui-même, mais aussi inondé de leurs troupes, sur leurs frontières septentrionales, le territoire de Dolopia et celui d'Amphilochia et d'Aperantia, occupés également par les Macédoniens en 191 (voy. ci-après) et qui, avant cette époque, avaient appartenu aux Étoliens[2]. Sur l'avis d'Acilius, on ren-

[1]) Liv., XXXVII, 4-7. Appian., *Syr.*, c. 23. Polyb., XXI, 2 et 3, 6. Zonar., IX, 20.

[2]) Cf. Liv., XXXVIII, 1-3. Polyb., XXII, 8, 1-7.

voya chez eux les ambassadeurs étoliens, et on décida, dit-on, en même temps que dorénavant tout envoyé étolien qui viendrait à Rome sans l'assentiment du général commandant en Grèce et sans être accompagné d'un fonctionnaire romain, serait traité en ennemi [1]. Le consul de l'année 189 av. J.-C., M. Fulvius Nobilior, reçut ensuite l'ordre de recommencer vigoureusement la guerre en Étolie [2]. Une ruine complète menaçait les Étoliens. Tandis qu'il savait déjà que les Scipions avaient complètement brisé la puissance d'Antiochus en Asie, par la formidable bataille de Magnésie du Sipyle (vers la fin de l'automne de l'année 190 av. J.-C.), ce peuple infortuné vit peu à peu tous ses ennemis se jeter sur lui avec impétuosité. Le roi Philippe envoya son fils Persée avec des forces considérables, pour reprendre aux Étoliens ses possessions perdues [3]. Et, du côté de l'Épire, le consul M. Fulvius, qui avait débarqué à Apollonia, se jeta (au printemps de 189) avec les Épirotes sur Ambracie, le plus fort boulevard des Étoliens au nord-ouest (p. 80). Les habitants et la garnison étolienne d'Ambracie ne se défendirent pas moins vaillamment que naguère les héros d'Héraclée et de Naupacte.

Cependant le reste des Étoliens, dont le stratège fédéral, Nicandre de Trichonion, n'avait d'ailleurs que peu de talent militaire et de décision, étaient tellement accablés non seulement par les mouvements déjà mentionnés des Macédoniens, mais aussi par les attaques des Acarnaniens sur leurs frontières occidentales et celles d'une flotte illyrienne et achéenne sur leur côte, qu'ils se virent hors d'état de débloquer Ambracie et aspirèrent enfin à la paix à tout prix. Après bien des difficultés (pendant qu'Amynandre, s'inclinant humblement devant les Romains, persuadait les Ambraciotes de se rendre à Fulvius), Phæneas et Damotélès, appuyés tant par des ambassadeurs athéniens et rhodiens que par Gaius Valérius, demi-frère de Fulvius et fils de ce Lævinus qui (p. 35) avait conclu le premier traité de Rome avec les Étoliens, parvinrent enfin à conclure avec le

[1]) Liv., XXXVII, 48 et 49. Diod., XXIX, 9. Zonar., IX, 21. Cf., Nissen, p. 197 et suiv.

[2]) Liv., XXXVII, 50. XXXVIII, 3.

[3]) Liv., XXXVIII, 5.

consul Fulvius une paix provisoire, que l'assemblée générale étolienne ratifia ensuite sans hésiter[1]. Alors enfin — tandis que Fulvius s'emparait à la suite de sanglants combats de l'île de Céphallénie, jusque-là alliée des Étoliens, et en prenait définitivement possession au nom de Rome[2] — une nouvelle ambassade étolienne, conduite par Valérius et accompagnée par les médiateurs rhodiens et athéniens, put aller à Rome, où le Sénat, après bien des lenteurs, fixa ainsi les conditions du traité de paix (été 189) : les Étoliens devaient reconnaître à l'avenir la suprématie et la suzeraineté du peuple romain; ils devaient avoir dorénavant les « mêmes amis et les mêmes ennemis » que le peuple romain, et, par conséquent, suivre les Romains à la guerre en toute circonstance lorsqu'ils l'exigeraient. Les prisonniers de guerre et les transfuges devaient être livrés, ainsi que 40 otages et 500 talents payés aux Romains à époques fixes. La ville d'Œniadæ devait retourner aux Acarnaniens, et toutes les villes ou territoires qui avaient autrefois fait partie de la ligue étolienne et qui, depuis que l'Étolie avait déclaré la guerre aux Romains, s'étaient donnés librement aux Romains ou avaient été conquis par ces derniers, devaient être enlevés à jamais aux Étoliens; Céphallénie notamment devait ne plus faire partie de la Ligue et Œniadæ être cédée aux Acarnaniens[3]. Ces conditions étaient encore moins dures que celles que le Sénat avait faites jusque-là aux Étoliens. Mais l'importance politique des Étoliens n'en avait pas moins cessé d'exister; ils avaient joué leur rôle en Grèce. Ils ne formaient plus qu'un misérable État, client de cette même grande puissance italique à laquelle la fatale politique des chefs étoliens avait ouvert le chemin de la Grèce. Réduite, en somme, aux anciennes provinces héréditaires, à la Locride ozolienne et à la partie supérieure de la vallée du Sperchios, l'Étolie dès lors, comme nous le verrons

[1]) Liv., XXXVIII, 3-9. 43 sqq. XXXIX, 4. 5. Polyb., XXII, 8, 8-13, 13. Polyæn., VI, 17. Zonar., IX, 21.

[2]) Cf. Liv., XXXVI, 42. XXXVII, 13. XXXVIII, 9. 10. 11. 28-30. Polyb., XXII, 13, 5 et 13 sqq., 15, 12. 23, 1. Cf. Beeskow, *Die Insel Cephalonia*, p. 20. 31.

[3]) Liv., XXXVIII, 9-11. Polyb., XXII, 13, 14-15, 15. Zonar., IX, 21. Cf. Nissen, p. 203.

prochainement, tomba bientôt, au milieu de terribles luttes intestines, dans un état d'impuissance complète.

Tandis que la puissance étolienne se trouvait ainsi anéantie; tandis que, en outre, le butin que Rome avait enlevé à l'empire des Séleucides rejetés derrière l'Halys et le Taurus par la bataille de Magnésie et la paix conclue en 189 servait à enrichir le royaume de Pergame et la république de Rhodes, de telle façon que le roi Eumène II reçut en Asie la plus grande partie des provinces cédées par Antiochus à l'ouest de la Cilicie et de la ligne de l'Halys, et, en Europe, la Chersonnèse de Thrace avec Lysimachia, Rhodes, de son côté, des territoires considérables en Lycie et en Carie ; tandis que, enfin, la plupart des villes grecques de l'Asie Mineure (avant tout Lampsaque, Dardanos et Ilion, Phocée, Kyme, Smyrne, Clazomène, Érythræ, Chios, Colophon, Milet et d'autres) obtinrent la confirmation de leur indépendance et « (à l'exception tant de celles qui jusque-là avaient été tributaires du royaume de Pergame que de celles qui, à cause de leur attachement persistant à Antiochus, devinrent tributaires d'Eumène), furent dispensées de payer à l'avenir un tribut aux différents potentats de l'Asie Mineure[1] » : les deux puissances de la péninsule grecque en Europe qui, seules, comptaient encore pour quelque chose depuis la ruine des Étoliens, la Macédoine et la Ligue achéenne, avaient fait, elles aussi, des conquêtes considérables, mais en se mettant en même temps dans une situation qui devait exercer une influence fatale sur les destinées ultérieures de ces deux États. Le roi Philippe, qui (dans l'été de l'an 191), parce que Acilius exigeait qu'il levât le siège de Lamia, avait été un moment très irrité contre les Romains, s'était rapidement réconcilié avec eux lorsqu'ils lui permirent, pour le dédommager, d'étendre ses conquêtes, aux dépens des Étoliens et de leurs alliés dans cette guerre, sur tout le territoire qui s'étend entre l'Olympe et le golfe d'Ambracie. Et il avait admirablement profité de cette permission. Déjà maître de l'Athamanie, il avait (pendant l'été et l'automne de

[1]) Voy. les détails dans MOMMSEN, *Röm. Gesch.*, I, p. 752 sqq. MEIER, *Pergamen. Reich*, p. 375. 377. KUHN, *Die städt. und bürgerl. Verf. d. röm. Reichs*, II, p. 134 sqq.

l'année 191), tandis qu'Acilius s'efforçait en vain de prendre Naupacte, non seulement déterminé la ville de Démétrias et le peuple entier des Magnètes à se rendre et pris possession d'une série de villes perrhébiennes et thessaliennes occupées par les Étoliens avant l'arrivée de Bæbius (p. 120), mais il avait conquis le pays des Dolopes et les districts d'Amphilochia (sur le rivage oriental du golfe d'Ambracie) et d'Aperantia (sur le cours moyen de l'Acheloos), qui, jusque-là, avaient adhéré à la ligue étolienne [1]. En 190, il avait rendu les plus grands services aux Scipions avec un zèle remarquable pendant leur marche sur l'Hellespont [2], et en même temps profité de l'occasion pour faire d'importantes conquêtes en Thrace, et enfin pour reprendre diverses villes grecques de la côte (comme notamment Maronée et Ænos) [3], (et pour occuper les îles de Thasos et de Lemnos [4]). C'est ainsi que le roi avait réellement étendu de nouveau sa domination sur une grande partie de la Grèce ; la Thessalie proprement dite surtout, déjà fort amoindrie par ses conquêtes, était tout entourée par ses possessions, même en admettant, ce qui est probable, que Philippe ait été, par suite du dernier soulèvement étolien (190-189 av. J.-C.), repoussé du district moyen de l'Achéloos et réduit à la possession de la Dolopie et à la suzeraineté sur l'Athamanie [5]).

[1]) Cf. Liv., XXXVI, 33. 34. XXXVIII, 3. XXXIX, 23. 24. 25. Appian., *Syr.*, c. 21. Plut., *Flamin.*, c. 15.

[2]) Liv., XXXVII, 7; cf. XXXIX, 28. Appian., *Maced.*, c. 7. *Syr.*, c. 23.

[3]) Liv., XXXIX, 23. 24. 27. 28. Polyb., XXIII, 4 et 6.

[4]) Cf. Mommsen, *Röm. Gesch.*, p. 755 et ci-dessus, p. 84; au temps de Persée, nous voyons aussi Samothrace sous le protectorat macédonien.

[5]) Nous savons peu de chose sur ces contrées; nous voyons par Liv., XXXVIII, 3, que les Étoliens (v. plus haut) reprirent lors de leur dernier soulèvement Apérantia et Amphilochia; la tentative que fit Persée pour reprendre ces contrées n'eut pas de succès, d'après Liv., XXXVIII, 5 et 7. 10. On ne nous dit pas si, lors de la soumission des Étoliens par M. Fulvius, ces cantons n'en revinrent pas moins à Philippe (ce qui d'ailleurs est très peu probable), ou si Philippe ne perdit définitivement ce territoire qu'avec ses autres possessions au sud de l'Olympe (v. ci-après); mais, pendant la troisième et la dernière guerre des Romains contre les Antigonides, ces contrées sont complètement séparées de la Macédoine et (notamment Apérantia) ont les relations les plus intimes avec les Étoliens; cf. Liv., XLIII, 22 (il en était de même d'Amphipolis, d'après Diodore, XXXI, 8, 3.) Dolopia, par contre, également occupée par les Étoliens lors de ce

Les Achéens n'avaient pas été moins heureux. En 191 av. J.-C., ils avaient tourné leurs armes contre les cantons péloponnésiens, l'Élide et la Messénie, alliés des Étoliens, — fermement décidés à réaliser enfin l'ancien plan d'Aratos, qui consistait à réunir le Péloponnèse tout entier sous les lois de leur ligue. En effet, ils avaient réussi. Après l'expulsion d'Antiochus et la prise d'Héraclée, les Éléens, qui voyaient leurs anciens alliés les Étoliens succomber aussi à la puissance romaine, n'opposèrent pas une résistance opiniâtre aux Achéens, et c'est ainsi que la Ligue gagna un territoire où, malgré les nombreux ravages des dernières guerres depuis l'année 220, il y avait encore un grand bien-être et surtout une population agricole, robuste et laborieuse[1]. Les Messéniens, au contraire, étaient bien décidés à s'en remettre au sort des batailles ; mais ils furent bientôt réduits à une telle extrémité par Diophane, le chef de la ligue achéenne pour l'année 191, un officier de talent de l'école de Philopœmen, qu'il ne leur resta plus qu'à invoquer l'intervention de Flamininus, qui cependant finit par donner ces cantons aussi à la ligue achéenne. Tout le Péloponnèse se trouvait donc réuni en une confédération fortement constituée[2] ! Ces succès augmentaient décidément le courage des Achéens. Non seulement ils prirent part dès lors à la lutte contre les Étoliens en 190 et en 189; mais, dans l'été de l'an 190, Diophane amena au roi Eumène II un contingent fédéral de 1,000 fantassins et 100 cavaliers, vétérans éprouvés avec lesquels, en s'appuyant sur Pergame, il combattit avec un brillant succès un détachement de troupes syriennes et prit de plus

soulèvement, paraît avoir été reprise par Persée pour son père (Liv., XXXVIII, 3. 5. XXXIX, 26). Quant à l'Athamanie, le prince Amynandre disparaît de l'histoire depuis la défaite finale des Étoliens (son fils Galæstès paraît plus tard, Diod., *fragm. Scorial. libb.*, 30 sqq. n. 23 chez Bekker, *Diod. bibl.*, tom. IV, p. 265, comme aventurier militaire au service de l'Égypte); en attendant, on ne sait si les Macédoniens ont réussi à reconquérir le pays tout entier ou seulement à se maintenir dans les deux forteresses d'Athénæon et de Pœtneion, qui, il est vrai, dominaient tout ce petit pays de montagnes (Liv., XXXVIII, 1 sqq. XXXIX, 24. 25. 26.) Cf. Weissenborn ad Liv., XXXVIII, 11 et Schorn, p. 327.

[1]) Cf. Liv., XXXVI, 5, 31 et 35. Polyb., IV, 73, 6 sqq. 74, 8.

[2]) Liv., XXXVI, 31. Cf. les hypothèses de E. Curtius sur la ville de Corone dans l'*Archäolog. Zeitung* de Gerhard, 1855, nº 75, p. 36 sqq. Hermann, *Griech. Staatsalterth.*, p. 602.

une part glorieuse à la bataille de Magnésie[1]. Des frondeurs achéens d'Ægion, de Patræ et de Dyme enfin, appuyèrent avec succès, en 189, le consul Fulvius, qui faisait le siège de la ville céphallénienne de Samé[2]. La guerre avec les Syriens et les Étoliens se terminait donc tout à l'avantage des Achéens ; leur confédération s'était même étendue en 189 au delà du Péloponnèse, puisque, après la soumission des Étoliens, les Romains avaient permis que les Achéens joignissent à leur Ligue non seulement la ville d'Héraclée près de l'Œta[3] avec la position des Thermopyles, mais même la vieille cité étolienne de Pleuron[4], qu'ils avaient conquise.

Cette guerre de Syrie et d'Étolie n'en fut pas moins véritablement fatale à la Grèce en général, et en particulier à la Macédoine et aux Achéens. Elle avait non seulement détaché de la ligue étolienne un certain nombre de villes et de contrées et malheureusement accru par là le nombre des petits États[5], mais modifié essentiellement la situation respective des Grecs et des Romains. La prise de possession par Rome de Corcyre et ensuite de Céphallénie et de Zacynthe (v. ci-après) n'eut pas alors d'effet bien sensible. Mais les sympathies politiques des Romains pour la Grèce furent diminuées considérablement par le peu de fidélité qu'une grande partie des Hellènes avaient montré dans un moment critique ; c'était surtout la démocratie grecque qui, dans ces temps-là, s'était attiré toute la haine des Romains. En outre, comme nous l'avons vu, les généraux romains avaient été forcés de traiter en ennemis vainqueurs un grand nombre de Grecs, non seulement les Étoliens, mais tous les habitants de la Grèce centrale ; et il était bien difficile, après de semblables expériences, de revenir tout simplement à la position de protecteurs bienveillants. La puissance tant redoutée des Séleucides enfin avait été ébranlée

[1]) Cf. Liv., XXXVII, 20 et 21. 39. Polyb., XXI, 7. Appian., *Syr.*, c. 26. 31.
[2]) Liv., XXXVIII, 29.
[3]) Cf. Pausan., VII, 14, 1.
[4]) Cf. Pausan., VII, 11, 1.
[5]) V. aussi l'intéressante notice sur les κοινά ou fédérations de districts des petites peuplades montagnardes entre la Phocide et la Thessalie (Doriens, Locriens orientaux, OEtæens, Ænianes) dans l'inscription troïque (de Cambridge) dans Curtius (*loc. cit.*), p. 34 et suiv.

et rejetée derrière le Taurus ; les intérêts de Rome en Asie étaient maintenant suffisamment défendus par la puissance singulièrement augmentée des Rhodiens et des Pergaméniens (dont les intérêts particuliers se trouvaient du reste souvent en opposition), et par suite, la Grèce d'Europe avait perdu pour les Romains une grande partie de son importance politique. Aussi Flamininus eut-il de plus en plus de la peine à décider le Sénat, — qui, déjà dans la question étolienne, était revenu sans hésiter aux dures pratiques de la vieille politique romaine — à appliquer strictement, dans les affaires de la Grèce, les principes de 196. Dès à présent, les généraux romains en Grèce, même lorsqu'ils n'étaient pas les adversaires politiques du vainqueur de Cynoscéphales, montraient des dispositions sans cesse renaissantes à s'immiscer à l'occasion dans les affaires intérieures des États grecs indépendants. Et Flamininus lui-même (v. ci-après) laissait entrevoir très clairement que lui aussi, du moins en ce qui concernait la politique extérieure, n'était pas disposé à favoriser une trop grande autonomie des Grecs ; même les Achéens durent s'apercevoir que le libérateur aimait surtout à agir en patron des Hellènes ; qu'il était fort mécontent lorsque leurs désirs et leurs mouvements osaient dépasser la limite qu'il leur avait assignée pour leur bien. En un mot, le protectorat de Rome sur la Grèce s'était insensiblement changé en une hégémonie romaine, et le temps n'était pas loin où les États grecs ne furent plus traités qu'en États vassaux.

Les Antigonides et les Achéens furent les premiers à s'apercevoir et à souffrir du changement survenu dans les rapports des Romains avec la Grèce. L'énergie et le dévouement avec lesquels le roi Philippe avait appuyé les Romains dans la guerre de Syrie n'empêchèrent pas le Sénat de voir que ce prince avait été guidé principalement par sa haine contre Antiochus et par l'espoir de reconquérir une grande partie de son ancienne puissance. Or, comme la politique romaine ne se souciait nullement de voir le rétablissement d'une grande puissance macédonienne, le Sénat, qui ne voyait qu'avec inquiétude le prudent Philippe faire les efforts les plus énergiques pour faire servir ses nouvelles conquêtes au relèvement

de son royaume, travailla dès lors avec zèle, et sans se soucier de la valeur morale de ses moyens, à priver son vaillant allié de tous les fruits de ses efforts pendant la guerre qui venait de finir. Les États grecs entre l'Olympe et l'Achéloos d'un côté, le roi Eumène II, l'ennemi naturel de Philippe, de l'autre, fournirent à la politique romaine les moyens nécessaires. En effet, bientôt après la fin de la guerre en Asie-Mineure et en Étolie, de graves différends surgirent entre Philippe et la plupart des petits États du nord de la Grèce; des actes de violence semblent même avoir été commis en divers endroits. La république thessalienne et les Perrhèbes redemandaient les villes perdues; les Thessaliens se plaignaient entre autres choses de ce que Philippe avait antérieurement déjà et par tous les moyens ruiné, au profit de Démétrias, le commerce maritime de Thèbes en Phthiotide. Bientôt les plaignants se présentèrent devant le Sénat, qui les reçut avec une bienveillance encourageante. Les Athamanes aussi se plaignirent de leur position, et Eumène ne manqua pas d'attirer l'attention des hommes d'État romains sur la Macédoine, qui étendait sa puissance sur les villes gréco-thraces de la côte, et sur le zèle avec lequel le roi Philippe repeuplait ses pays héréditaires, qui manquaient d'habitants, à l'aide de masses d'hommes qu'il y transportait de la Thrace. Aussi ne fut-on pas longtemps sans voir arriver en Grèce une ambassade romaine (en 185 ou probablement déjà en 186); les ambassadeurs (Q. Cécilius Métellus, M. Bæbius Tamphilus et Tib. Sempronius Gracchus) convoquèrent les députés des États du nord de la Grèce qui étaient en guerre avec le roi, à Tempé en Thessalie, pour y prononcer entre eux et Philippe. On vit alors ce qu'avait rapporté à l'ardent Antigonide sa politique « personnelle ». Même ses conventions avec le Sénat et avec les généraux romains pendant la dernière guerre servirent d'armes contre lui. Cécilius, notamment, lui avait permis (en 191) de s'emparer de toutes les villes situées dans les pays qui avaient appartenu aux Étoliens ou qui depuis l'arrivée d'Antiochus s'étaient déclarées pour eux; maintenant, les Romains déclarèrent que cette dernière décision n'était applicable qu'aux villes qui s'étaient données librement aux Étoliens, et non à celles qui avaient

cédé à la violence ou aux menaces. Au bout du compte, Philippe, par suite d'une décision de la commission romaine, dut renoncer à toutes ses nouvelles possessions au sud de l'Olympe[1]. Une nouvelle assemblée siégea à Thessalonique, où les ambassadeurs d'Eumène demandèrent aux Romains ou l'indépendance complète des villes gréco-thraces ou la réunion au royaume de Pergame d'Ænos et de Maronée, qui, après tout, n'étaient qu'un complément naturel de la Chersonnèse de Thrace (déjà échue en partage à Eumène). Là aussi, Philippe se vit enfin forcé (184/3) de retirer ses garnisons de toutes les villes de la côte de Thrace, sans compter d'autres humiliations, en partie méritées, que, en 184 et en 183, le Sénat finit par lui faire subir[2]. Aussi le roi, profondément irrité et odieusement trompé dans presque toutes ses espérances, était-il redevenu l'ennemi juré des Romains. « Tout n'est pas fini ! » s'était-il écrié déjà pendant les conférences de Tempé. Il fit aussitôt les préparatifs les plus énergiques pour recommencer la guerre avec les Romains. Mais ce n'était pas à lui qu'il était réservé de conduire encore ses phalanges contre les légions. Profondément affligé par une sanglante tragédie qui eut lieu dans sa propre famille (en 181) et à laquelle contribuèrent dans une égale mesure la politique du Sénat, sa propre haine implacable contre Rome et l'astuce de son fils Persée, il descendit dans la tombe brisé par le malheur (179). Il légua sa haine contre Rome et le soin de lui faire la guerre à son fils Persée, dans un temps où, dans les autres États grecs aussi, l'antipathie pour le protectorat romain grandissait partout.

En Grèce, cette antipathie s'était développée le plus lentement, mais peut-être le plus profondément chez les Achéens. Déjà en

1) Nous n'avons malheureusement que peu de détails précis sur cette affaire. Il est vrai que nous lisons dans Liv., XXXIX, 26, sans autre commentaire : *pronunciaverunt legati*, « *placere — antiquis Macedoniae terminis regnum finiri* ». Toutefois, on pourrait conclure de Liv., XLI, 22, et plus sûrement encore d'Appian., *Maced.*, c. 9, 3, que les Dolopes au moins demeurèrent même plus tard jusqu'à un certain point dépendants des Macédoniens. Quant à Démétrias, v. Liv., XL, 54. 56.

2) Liv., XXXIX, 23-29. 33-35. 46 sqq. 53. Appian., *Maced.*, c. 7. Diod., XXIX, 16. Plut., *Arat.*, c. 54. Polyb., XXIII, 4 et 6. 11. 13 et 14. XXIV, 1-3, 7. Justin., XXXII, 2. Quant aux dates, voyez aussi Nissen, p. 224. 226. 231 et 232 sqq.

191, Flamininus avait contraint le chef de la Ligue, Diophane, à suspendre les hostilités contre la Messénie; puis (bien qu'il consentît à la réunion de cette contrée avec la Ligue), il lui avait infligé un blâme pour avoir entrepris la guerre de Messénie sans l'assentiment préalable des Romains[1]. Le protecteur se montra plus dur encore bientôt après : les Achéens, après la ruine de l'État athamanien, avaient acheté du dernier commandant athamanien et occupé pour eux l'île de Zacynthe, récemment acquise par Amynandre[2]. Or les Romains voulaient faire de Zacynthe une station militaire importante sur la frontière grecque; Flamininus força donc Diophane et l'assemblée achéenne de rendre tout simplement l'île. « Les Romains, disait-on alors, n'ont pas versé leur sang aux Thermopyles pour les intérêts particuliers des Achéens »; et, en outre, le protecteur déclara très franchement à ses amis confédérés que les Achéens feraient bien de toute façon de s'en tenir au Péloponnèse[3]. On ne peut nier, il est vrai, que Flamininus, eu égard à la situation générale du monde à cette époque, n'ait eu que trop raison en formulant cet avis; et même, comme plus tard au temps des derniers Paléologues, on vit régner aussi dans ces derniers temps de l'ancienne indépendance hellénique, même chez une partie des Péloponnésiens, un particularisme des plus bornés, une fureur de parti qui devenait du fanatisme et qui ne permettait pas même au Péloponnèse de jouir longtemps d'un calme relatif et d'arriver à l'intérieur à l'unité et à la force. Les confédérés avaient, il est vrai, honoré leur concitoyen Diophane, qui avait enfin réalisé la réunion longtemps désirée de toute la péninsule, en lui élevant une statue devant le temple de Rhéa sur la place publique de sa ville natale, Mégalopolis[4]; comme autrefois, avant les guerres médiques,

[1]) Liv., XXXVI, 31.

[2]) Le roi Philippe avait cédé cette île (qui, après une occupation passagère par les Romains, doit être retombée en son pouvoir au commencement de la première guerre romano-étolienne) vers la fin de cette guerre (vers 206 av. J.-C. Cf. ci-dessus, p. 39) aux Athamanes, pour s'assurer leur appui dans la lutte qu'il soutenait alors contre les Étoliens et pouvoir ainsi pénétrer sans obstacle dans l'intérieur de l'Étolie. Cf. Liv., XXXVI, 31. Polyb., XI, 4, (7). Schorn, p. 182 et 203.

[3]) Liv., XXXVI, 31 et 32. Cf. Plut., *Flaminin.*, c. 17.

[4]) Pausan., VIII, 30, 2.

le Péloponnèse, à la fin de l'histoire de la Grèce indépendante, était redevenue la première puissance dans le pays qui s'étend entre le Ténare et l'Olympe. Mais on vit bientôt que la ligue, par l'acquisition de la Messénie et de Sparte, n'avait fait que s'attirer une maladie lente et incurable. Dans ces deux cantons, il y avait des éléments qui refusaient obstinément de s'unir solidement et loyalement à la Ligue. Il existait en Messénie une oligarchie fanatique, qui s'opposait avec opiniâtreté même à la démocratie très modérée telle qu'elle s'était développée chez les Achéens, et dont la scélératesse a fini par priver les confédérés de leur excellent général Philopœmen. Bien plus dangereux encore était l'esprit séparatiste des Spartiates. Ces Spartiates et ces Lacédémoniens, avec leur glorieux passé, avec les souvenirs de l'ancienne hégémonie de Lysandre et d'Agésilas, du degré de puissance qu'avaient atteint en dernier lieu dans le Péloponnèse le grand Cléomène et même le cruel Nabis, ne pouvaient pas se consoler de voir leur État abaissé au rang de simple membre d'une confédération, dans laquelle l'antique ville de Lycurgue, qui avait toujours encore le sentiment de sa force, n'avait pas beaucoup plus d'importance que les petites villes des campagnes de l'Achaïe ou de l'Arcadie. Et ce malaise devenait très dangereux par suite de la dépravation complète du peuple, qui consistait en un singulier mélange d'anciens périèques et hilotes, de Doriens, de mercenaires et d'aventuriers de toutes les tribus grecques, tel que l'avait produit d'abord la révolution de Cléomène et bien plus encore le cruel terrorisme de Nabis. Aussi l'union de la Ligue avec cette Sparte dégénérée exerça-t-elle sur la confédération l'influence la plus fâcheuse; elle gâta complètement sa situation en Grèce et ses rapports avec les Romains, et amena même finalement la ruine de l'indépendance achéenne. Les Spartiates de cette époque (et, pendant une série d'années, les Messéniens aussi) préférèrent dès le début au loyal dévouement à la ligue l'appui de l'étranger, c'est-à-dire des Romains, et invitèrent ces derniers, sans nécessité aucune, à s'immiscer dans les affaires intérieures du Péloponnèse. Ils rendaient ainsi un grand service à la politique romaine. Rome avait alors pris réellement en Grèce la

place que la Macédoine avait si longtemps occupée. Et depuis que, par suite de la guerre de Syrie et d'Étolie, les rapports des Romains avec les Hellènes s'étaient modifiés, ceux-là désiraient évidemment que les Achéens ne leur fissent pas répéter l'expérience que les Étoliens leur avaient déjà fait faire. On n'a nullement besoin, comme on l'a fait souvent, d'attribuer aux hommes d'État romains une politique malveillante à l'égard des Achéens et prévoyant un avenir de plusieurs dizaines d'années ; mais — quelque fastidieuse que dût paraître à l'occasion au Sénat la nécessité d'être juge dans les affaires compliquées et mesquines du peuple grec — les Romains voyaient sans contredit avec plaisir que les dissensions incessantes des habitants du Péloponnèse leur fournissaient sans cesse le moyen d'exercer et de faire sentir leur influence dans la péninsule, et notamment de rappeler à diverses reprises aux confédérés leur impuissance réelle, bien que, comme alliés de Rome, ils eussent formellement les mêmes droits que celle-ci, d'autant plus que, précisément alors, les hommes d'État achéens les plus influents, et notamment Philopœmen, réalisaient avec une énergie croissante, dans le Péloponnèse, les principes démocratiques. Mais il est clair qu'une politique comme celle que Rome suivait alors devait, même avant de s'engager dans la voie d'une cruauté brutale et d'une astuce consommée comme elle le fit pour la première fois ouvertement pendant la guerre contre Persée, se rendre coupable d'empiètements et de dangereuses intrigues. Le tort le plus grave des hommes d'État romains de cette époque, c'est de n'avoir jamais sérieusement songé, soit suprême indifférence, soit calcul égoïste de leur part, à guérir, en taillant dans le vif, la gangrène qui rongeait les forces vitales du peuple achéen ; et pourtant, un ordre péremptoire qui eût séparé à temps Sparte de la confédération, qui eût élevé de fortes barrières entre Spartiates et Achéens, n'eût certes pas été, au point de vue moral et politique, le pire empiètement du protectorat romain. Au lieu de cela, nous voyons le meilleur des forces achéennes s'user au milieu de ces circonstances déplorables. L'union des divers États de la péninsule, qui, si Aratos ou Cléomène avait réussi à la constituer, eût peut-être donné aux affaires une

tournure désirable pour le salut des Hellènes, devient la malédiction de ces nobles patriotes achéens, des Philopœmen, des Lycortas, des Polybe, que le destin avait fait naître — et c'était tout ce qu'on pouvait leur reprocher — quelques siècles trop tard. Il nous est impossible de refuser notre sympathie à ces hommes qui — bien que nullement exempts des défauts et des infirmités de leur temps et de leur nation — s'efforçaient, en s'appuyant sur les grands principes qui seuls, selon eux, pouvaient procurer à leur patrie le véritable bien-être, de conserver en face de Rome protectrice une honorable indépendance, et de combattre en même temps les influences délétères et les fâcheuses tendances auxquelles commençaient à succomber maintenant les Achéens, comme l'avaient fait depuis longtemps déjà les autres États de la Grèce. Et cette sympathie ne saurait être amoindrie, même lorsque nous sentons qu'après tout ces hommes estimables étaient dans une erreur profonde quant à leur propre valeur et à celle de leur nation, qu'ils ne comprenaient ni l'esprit de leur époque, ni la situation générale du monde d'alors, et que, par conséquent, la palme du succès ne pouvait pas couronner leurs nobles efforts. Nous allons esquisser rapidement la suite désastreuse des événements dans le Péloponnèse et dans les autres contrées de la Grèce, jusqu'au moment où éclate la dernière guerre contre la Macédoine.

Déjà en 191 avant J.-C., on peut constater le commencement des complications qui prirent ensuite la forme d'une « question » messénienne-spartiate. Lorsque à cette époque les Messéniens succombèrent aux armes de Diophane, ils déclarèrent à Flamininus qu'ils étaient tout prêts à se soumettre, non aux Achéens, mais aux Romains. Il est vrai que le protecteur avait, comme nous l'avons vu, donné la Messénie aux Achéens ; non pas cependant sans offrir sa protection aux Messéniens contre les empiétements éventuels des Achéens[1]. Ceci sans doute n'eut pas d'abord de suites fâcheuses ; mais bientôt après on vit surgir d'une façon d'autant plus inquiétante le fantôme de la « question spartiate ». La décision et la promptitude

[1]) Liv., XXXVI, 31.

avec laquelle Philopœmen avait déterminé les Spartiates, en 192, après la chute de Nabis, à se joindre à la Ligue n'avait rétabli que momentanément le calme sur les bords de l'Eurotas. Il y avait, abstraction faite de ce que nous venons de dire, deux choses surtout qui tenaient constamment en haleine les Spartiates de cette époque. D'un côté, en effet, la cité craignait d'être forcée par les Achéens de recevoir de nouveau dans son sein les oligarques spartiates [1] exaspérés par l'exil que Nabis leur avait infligé et qui vivaient alors pour la plupart dans les villes des Éleuthérolaconiens; de l'autre, les Spartiates étaient indignés de voir que les villes des Éleuthérolaconiens, qui, étant bâties sur la côte, entouraient l'État laconien situé à l'intérieur des terres et qui, par leur élévation au rang d'État indépendant, privaient l'antique et puissante cité de Lycurgue de toute communication avec la mer en la lésant gravement au point de vue politique et économique, devaient rester séparées du territoire de l'Eurotas [2]. Il n'est pas étonnant que les Spartiates, avec de pareilles dispositions et sous l'impression du premier succès d'Antiochus en Grèce, devinssent infidèles aux Achéens (au printemps de l'année 191, avant la défaite du Grand-Roi aux Thermopyles); et ce ne fut que grâce à la courageuse intervention de Philopœmen qu'ils échappèrent à un cruel châtiment déjà préparé par Flamininus et le chef de la Ligue, Diophane, et qu'ils purent faire la paix sans autre dommage avec les confédérés [3]. Malgré cela, la fermentation continuait à Sparte; et maintenant ce furent aussi les émigrés oligarques qui essayèrent d'intéresser les Romains à leur retour dans la patrie. Les hommes d'État achéens, notamment Philopœmen, trouvaient, il est vrai, que ce désir était légitime; mais ils ne voulaient avec raison, dans cette affaire difficile, ni agir sous la pression ou la direction des Romains, ni tolérer leur intervention [4].

Ce fut alors que les agissements insensés des Spartiates

[1]) Liv., XXXVIII, 30.
[2]) Liv., *ibid.*
[3]) Plut., *Philop.*, c. 16, et *Comp. Phil. c. Flamin.*, c. 3. Pausan., VIII, 51, 1; v. d'ailleurs Nissen, p. 284. 286.
[4]) Liv., XXXVI, 35 et XXXVIII, 31 init. Plut., *Philop.*, c. 17. Cf Polyb., XX, 12, 4.

amenèrent cette catastrophe qui exerça une influence fatale sur toute la destinée ultérieure du Péloponnèse. En effet, dans l'automne de 189 — Philopœmen était alors pour la cinquième fois chef de la Ligue — les Spartiates, constamment irrités par l'état de choses mentionné plus haut, se levèrent pour surprendre nuitamment la petite ville de Las, au sud-ouest de Gytheion; il s'agissait de s'emparer d'un port bien situé, et en même temps d'exterminer un grand nombre d'émigrés qui s'y étaient établis. Ils manquèrent leur coup; mais alors les Éleuthérolaconiens demandèrent le secours et l'intervention des Achéens. Et lorsqu'ensuite Philopœmen et la confédération achéenne demandèrent aux Spartiates de leur livrer les auteurs de cette équipée et ceux qui y avaient pris part, il y eut à Sparte une effroyable explosion de fureur populaire. Sans autre forme de procès, environ trente hommes, qui passaient pour être partisans de Philopœmen et amis des émigrés, furent assassinés; puis on se sépara ouvertement de la Ligue et on envoya sans tarder des ambassadeurs au consul Fulvius, qui se trouvait alors dans l'île de Cephallénie (cf. p. 134), pour placer Sparte sous la protection des Romains. A cette attitude des Spartiates, les Achéens répondirent par une déclaration de guerre; les hostilités cependant, car l'automne était déjà bien avancé, ne consistèrent d'abord que dans une série de brigandages sur terre et sur mer. Sur ces entrefaites, le consul Fulvius essaya de mettre les parties d'accord dans une conférence qui eut lieu à Élis; il s'abstint finalement de prononcer une parole décisive, mais ordonna aux deux parties de suspendre les hostilités jusqu'à nouvel ordre et d'envoyer une ambassade au Sénat. Le Sénat n'accepta pas, il est vrai, la soumission des Spartiates à Rome; mais sa réponse, qui n'était nullement catégorique, n'en fut pas moins considérée par les Achéens comme une autorisation de traiter Sparte selon leur bon plaisir [1]. Et malheureusement, ils firent de leur puissance un usage qui ne prouve que trop clairement que, sous l'influence de longues haines de canton à canton et d'une soif de vengeance longtemps inassouvie, cette tribu

[1]) Liv., XXXVIII, 30 init. et fin. 31-32.

aussi, avec les Rhodiens la meilleure des Hellènes de ces temps-là, commençait à succomber à l'odieuse dépravation de ses contemporains. Le général Philopœmen, qui, contrairement à l'usage, avait été nommé chef de la Ligue aussi pour l'année 188, fit suivre à son armée, au commencement du printemps, la route qui descendait vers l'Eurotas; par malheur, il avait permis cette fois aux émigrés de prendre part en masse à la campagne. Lorsqu'il eut atteint les environs de Compasion [1], il invita les Spartiates par une ambassade à se rendre sans combat et à livrer les fauteurs de la défection et des crimes les plus récents; s'ils y consentaient, la paix générale ne devait pas être troublée et aucun châtiment ne serait infligé à ceux dont il demandait l'extradition avant la fin de l'enquête judiciaire. La cité spartiate n'osa pas résister, et un grand nombre des citoyens si gravement compromis suivirent volontairement les envoyés achéens au camp confédéré. Mais à peine y furent-ils entrés que les émigrés spartiates se jetèrent sur eux pleins de fureur, en excitant dans l'âme des soldats confédérés une rage égale à la leur, et assouvirent leur colère insensée en versant le sang de dix-sept victimes. Philopœmen cependant s'était efforcé de calmer le tumulte; il réussit en effet à sauver les soixante-trois survivants. Mais il souilla son honneur d'une sombre tache de sang en faisant condamner à mort le lendemain ces mêmes soixante-trois hommes par un conseil de guerre, au milieu du plus affreux tumulte, et en les faisant exécuter sur-le-champ, à la grande joie de la masse furieuse de leurs féroces ennemis [2]. Mais ceci ne suffit pas, ni même la condamnation à la mort et à l'exil d'un grand nombre de ceux qui s'étaient sauvés à temps. Le fanatisme des émigrés, que leurs souffrances avaient rendus cruels et implacables; le souvenir des derniers crimes des Spartiates ainsi que du tort immense que Cléomène, Machanidas et Nabis avaient fait aux Achéens pendant près de 40 ans; l'ardente haine personnelle des Mégalopolitains contre Sparte; enfin, la conviction que Sparte se montrerait tou-

[1]) Cf Polyb., XXIII, 1, 1. 7, 6, et Liv., XXXIX, 36.

[2]) Liv., XXXVIII, 33 et XXXIX, 36. Cf. Polyb., *ibid*, et XXIV, 4, 5. Plut., *Philop.*, c. 16. Pausan., VIII, 51, 1. Voy. aussi Nissen, p. 286 sqq.

jours hostile aux formes et à l'esprit de la ligue achéenne si on n'affaiblissait pas systématiquement cet État arrogant en le réduisant presque au néant, et si on n'effaçait pas par un acte de vigueur ses traits distinctifs les plus odieux : tout cela décida Philopœmen et les confédérés à prendre à l'égard de Sparte une série de mesures aussi énergiques que cruelles, qui prouvèrent après coup que Flamininus n'avait sans doute pas eu tort en refusant naguère de poursuivre la guerre contre Nabis jusqu'au point que les Achéens auraient bien voulu atteindre dès l'année 195. On ne se contenta donc pas de raser les fortifications de la ville de Sparte, en congédiant tous les mercenaires recrutés depuis des années par Machanidas et Nabis; mais on exila, sous prétexte de les établir dans d'autres cantons de la péninsule, tous les esclaves et tous les hilotes auxquels Nabis avait donné le droit de bourgeoisie. En outre, pour compléter cette cruelle restauration, au moyen de laquelle on s'efforçait de punir tous les crimes du sanguinaire Nabis et de ses compagnons socialistes, et pour renverser complètement tout ce qui depuis plus de quinze ans s'était élevé sur ce sol, non seulement on ramena dans la ville tous les émigrés avec toutes leurs vieilles prétentions politiques et financières, mais on rechercha dans les villages une foule de ces hilotes (3000, dit-on) qui refusaient de quitter le pays; puis on les vendit comme esclaves, et le prix de vente servit à reconstruire à Mégalopolis une colonnade détruite par les Spartiates pendant la guerre de Cléomène. Et même, pour mettre Sparte dans l'impossibilité de nuire aux confédérés, on abolit tout simplement d'un côté les règlements de Lycurgue, qui subsistaient toujours, y compris les dispositions qui se rapportaient à l'éducation de la jeunesse et aux mœurs, pour y substituer les institutions achéennes; et de l'autre, l'État humilié dut céder à Mégalopolis une partie de son territoire, le district de Belmina qu'on se disputait depuis longtemps[1]. C'était, avec ses retranchements, « la clef de l'Eurotas »; il dominait complètement une des principales routes de la vallée de l'Alphée, de

[1]) Liv., XXXVIII, 34 et Weissenborn, *ibid.* (Cf. XXXIX, 33 et 36. 37). Plut., *Philop.*, c. 16. Pausan., VII, 8, 3, 9, 2; VIII, 51, 1. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 257-259. Nissen, p. 284 sqq.

sorte que la vallée de l'Eurotas était dorénavant complètement ouverte, au besoin, à toute attaque de la part des confédérés.

En agissant ainsi, Philopœmen et les Achéens avaient non seulement commis une série d'actes arbitraires des plus graves (ils étaient trop communs à cette époque et les Romains en commettaient trop souvent à l'égard des vaincus); ils avaient aussi commis à deux points de vue de graves fautes politiques. Ils avaient agi avec une injustice criante à l'égard des nouveaux citoyens lacédémoniens en faveur d'un parti d'émigrés aussi orgueilleux que bornés, et pourtant ils n'avaient ni créé dans la ville de Sparte un état de choses stable, ni obligé d'une façon durable les émigrés ; car ces hommes, qui n'avaient rien appris et rien oublié, ne verraient bientôt plus que l'affaiblissement matériel de leur patrie, qui leur était insupportable à eux aussi, et l'abandon des lois de Lycurgue; aussi témoignèrent-ils bientôt après leur reconnaissance aux Achéens en ourdissant les intrigues les plus dangereuses. D'autre part, on avait, étant donnés les rapports qui existaient entre Rome et les Hellènes, en abusant à ce point de sa supériorité vis-à-vis de Sparte, provoqué directement Rome protectrice à s'immiscer dans ces odieux conflits. Le sentiment de s'être assez gravement compromis vis-à-vis des Romains semble avoir engagé les Achéens à cultiver avec plus de zèle leurs rapports avec les États hellénistiques de l'Orient, avec Rhodes, Pergame et l'Égypte, et même avec la Syrie; nous apprenons que, dans les années qui suivirent, les grands souverains hellénistiques envoyèrent plusieurs ambassades à la confédération[1].

Il nous est permis de supposer que les hommes d'État achéens, en face des événements qui eurent lieu depuis 200 av. J.-C., ne se sont pas fait illusion au point de croire que, dans le cas d'un conflit sérieux avec les Romains, ils pourraient compter sur une assistance armée de la part de leurs alliés hellénistiques. Ils ne cherchaient probablement. en se liant plus étroitement avec ces États, notamment avec le roi Eumène II, le grand favori du Sénat, qu'à fortifier et

[1]) Cf. SCHORN, p. 307 sqq. MEIER, *op. cit.*, p. 378. NISSEN, p. 332.

à améliorer leur position diplomatique vis-à-vis de Rome; mais on vit bientôt que cette attente n'était que peu fondée. Les potentats hellénistiques témoignaient, il est vrai, maintenant comme auparavant, beaucoup de bienveillance aux Achéens; l'ancienne prédilection de ces souverains pour les Hellènes et leur pays — laquelle, malgré toutes les horreurs de la guerre et à côté de calculs tantôt froidement égoïstes, tantôt finement politiques, s'était constamment fait voir même à l'époque des Diadoques et des Épigones [1], et avait valu bien des avantages notamment aux Athéniens — n'était pas éteinte, même à présent. Malheureusement, cette sympathie avait surtout pour cause le désir de gagner par des faveurs peu coûteuses la renommée de généreux protecteurs des Grecs, et d'être honorés de la part des habitants de la péninsule hellénique, si spirituels et d'un esprit si cultivé, par d'éloquents décrets et de flatteuses distinctions qui, dans d'harmonieuses tournures, devaient mêler les noms antiques et glorieux de villes et de tribus grecques avec ceux des Lagides, des Séleucides et des Attalides et prêter un nouveau lustre à l'éclat pâlissant des couronnes hellénistiques. Toutes ces relations ne valurent aux Achéens aucun avantage réel; tout ce qu'ils obtinrent en réalité se réduisit à des présents consistant en armes, en vaisseaux et en argent; et même Eumène, le prince qui plus que tout autre briguait la faveur des Hellènes, blessa de la façon la plus pénible l'amour-propre des confédérés par la manière dont il offrait de l'argent à ceux-ci, qui d'ailleurs auraient bien voulu lui arracher de nouveau l'île d'Égine (p. 38) [2]. Quant au seul État qui au besoin eût pu leur prêter un secours efficace, la Macédoine, les Achéens, depuis leur alliance avec les Romains, avaient avec lui les rapports les plus tendus; si bien que les confédérés défendirent par une loi toute relation directe avec les Macédoniens [3].

Toujours est-il que les Achéens se trouvèrent dans la situa-

[1]) Cf. Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, vol. II, p. 410, sqq. III, 238 sqq.

[2]) Cf. Polyb., XXIII, 1, 5 et suiv., 4, 5 et suiv., 7-9. Diod., XXIX, 17.

[3]) Cf. Liv., XLI, 23 init.

tion désagréable de répondre devant les Romains, sans être appuyés par qui que ce fût, de leur conduite à l'égard de Sparte. Leur situation était rendue bien plus difficile encore par le désaccord des hommes les plus influents de la confédération sur l'attitude politique qu'il convenait de prendre en général vis-à-vis des Romains. Jusque-là les confédérés, depuis leur rupture avec le roi Philippe, avaient vécu en bonne harmonie avec le Sénat, et bien que comme, nous l'avons vu plus haut, les froissements ne manquassent pas de temps à autre, le caractère des Achéens et des Arcadiens était tout autre que celui des Étoliens. Les passions ardentes et l'arrogance indomptable des vaillants Klephtes du nord de la Grèce étaient si peu dans la nature des confédérés du Péloponnèse, que ces derniers, comme le prouve entre autres choses le détail de l'affaire de Zacynthe[1], n'étaient guère capables de résister longtemps à l'attitude décidée d'un Romain. Si donc, même après la chute de l'empire des Séleucides, la confédération devait garder toujours une attitude digne et mesurée vis-à-vis de la grande puissance italique, son alliée, tout dépendait des principes politiques et du caractère de ses hommes d'État les plus influents; et ce sont eux précisément qui avaient sur la politique intérieure et sur celle du dehors les opinions les plus divergentes. Aristænos, celui-là même qui avait déterminé les Achéens à rompre avec la Macédoine, un homme d'État d'un talent considérable et d'une grande habileté diplomatique, et le vaillant général Diophane étaient les chefs d'un parti qui, depuis la chute de la grande puissance asiatique, manifestait ouvertement l'opinion que les Achéens n'avaient rien de mieux à faire que de se jeter, pour ainsi dire, sans réserve entre les bras des Romains, de leur obéir en tous points, de ne jamais songer à résister aux désirs et surtout aux exigences des Romains, quels qu'ils fussent, et d'aller plutôt au devant des souhaits de cette Rome qui les protégeait[2]. Aristænos, le véritable chef, le mieux doué de ces hommes, n'était pourtant pas un traître; Polybe lui-même, pendant plusieurs années un zélé partisan

[1]) Cf. Liv., XXXVI, 32.
[2]) Cf. Polyb., XXV, 9. Voy. aussi Plut., *Philop.*, c., 17, Paus., VIII, 5, 1. Sur Diophane, voy. aussi Liv., XXXVIII, 32.

de ces opinions, ne l'a pas considéré comme tel. Bien différent du scélérat Callicrate (v. ci-après), plus tard chef du parti romain, Aristænos avait toujours conservé du moins de l'amour pour son peuple et le sentiment de la dignité de la Ligue; il cherchait, malgré sa manière de voir, à se maintenir le plus longtemps possible dans la limite de la loi et de la constitution de la Ligue, et il espérait par sa conduite retirer de la faveur et de la bienveillance des Romains bien des avantages, non pour lui, mais pour les Achéens. Sa politique de faiblesse et de résignation, qui ressemble beaucoup aux idées du vieux Phocion sur la folie d'une résistance sérieuse des Athéniens à Philippe II de Macédoine, était celle d'un homme sensé mais d'un terre-à-terre effrayant. Fermement convaincu que toute résistance sérieuse des Achéens à Rome finirait par l'anéantissement complet de la Ligue, Aristænos voulait évidemment épargner à son pays cette sanglante agonie et persuader aux Péloponnésiens de passer paisiblement, en se donnant librement à Rome, à cet état de complète nullité politique qui semblait être le sort inévitable de la nation grecque sous la domination romaine.

Mais on ne pouvait admettre que de semblables opinions fussent approuvées alors déjà par la plupart des hommes d'État du Péloponnèse. Aristænos ne voyait pas qu'un noble peuple, qui avait derrière lui une glorieuse histoire de près d'un millier d'années, ne pouvait pas descendre volontairement dans la tombe, aussi longtemps qu'il avait encore une étincelle de sa vigueur d'autrefois. Il est vrai que la Grèce, que le Péloponnèse se trouvait vis-à-vis des Romains incomparablement plus faible que les Grecs du temps de Phocion en face de la jeune monarchie macédonienne. Et pourtant, tandis qu'alors l'union avec la Macédoine associait pleinement les peuples intelligents et guerriers de la péninsule hellénique aux glorieux exploits d'Alexandre et des Diadoques et ouvrait aux Hellènes le monde immense de l'Orient, que promettait aux Achéens leur soumission volontaire à Rome? La fusion politique immédiate des Hellènes avec l'État romain, leur admission dans la cité, celle des plus capables d'entre eux aux importantes fonctions publiques : c'est à quoi ne songeaient

pas les hommes politiques de Rome. Il n'y avait donc à espérer pour les Achéens que le calme champêtre d'une province romaine, l'abaissement de l'énergique mouvement politique de la péninsule au point de n'être plus qu'une idylle communale, le changement humiliant de la milice achéenne en compagnies mal organisées de gendarmerie romaine, et enfin la perspective, comme récompense de la retraite volontaire du théâtre de l'histoire, d'être déchargés des lourdes dépenses causées par une administration indépendante et de pouvoir satisfaire une ambition plus élevée comme instituteurs de la jeunesse romaine ou comme acteurs sur les théâtres de l'Italie. Un vaillant guerrier comme Philopœmen, qui lui-même avait ranimé les forces de la Ligue, qui se trouvait vis-à-vis de la ligue achéenne dans une position tout à fait semblable à celle qu'occupait Aratos à l'égard de ses contemporains avant la la guerre de Cléomène, ne pouvait librement accepter une pareille situation. Il est vrai que cet homme vaillant, lui aussi, ne pouvait écarter le pressentiment formel que les jours de l'indépendance grecque étaient comptés [1]. Mais il était d'avis — et cette opinion était partagée par un grand nombre des plus estimables confédérés — qu'il n'avait pas pour mission d'accélérer lui-même le dépérissement de l'indépendance hellénique. Philopœmen et ses amis ne cherchaient nullement les conflits avec Rome; ils pensaient encore moins à entreprendre à la légère une lutte désespérée contre Rome; eux aussi se décidèrent plus d'une fois à céder au Sénat, lorsque Rome exigeait impérieusement qu'on lui fît telle ou telle concession. Mais ils étaient d'avis que, aussi longtemps que les Romains reconnaissaient que les Achéens, comme leurs alliés, avaient les mêmes droits qu'eux-mêmes, aussi longtemps qu'ils admettaient l'indépendance des Grecs comme un fait légal, il fallait s'opposer aux empiétements des hommes d'État romains en s'appuyant sur le droit avec ténacité et énergie et en faisant appel, chez les Romains, au sentiment de la justice; et qu'il fallait notamment employer tous les moyens pacifiques pour résister à la tendance dangereuse d'un trop grand nombre de

[1]) Polyb., XXV, 9, (b), 6. Plut. et Pausan., *loc. cit.*

diplomates romains à se mettre au-dessus de divers règlements de la constitution achéenne qui les gênaient. Et Philopœmen n'avait certainement pas tort en pensant qu'une semblable attitude, que la preuve effective et répétée d'une force de résistance de la part des Achéens déciderait bien plus facilement les Romains à traiter avec ménagement leur allié plus faible qu'eux, qu'une molle indifférence qui devait inviter à de nouveaux empiètements[1]. Or, on ne peut nier qu'un Aratos se fût probablement tiré d'une situation aussi difficile avec bien plus de bonheur et d'habileté que des natures aussi rudes, aussi belliqueuses, des caractères aussi violents que l'étaient ceux de Philopœmen et de Lycortas. On ne peut pas nier non plus que, pendant ces luttes des Achéens avec Rome, nées en grande partie des odieuses dissensions des Spartiates, les fières paroles et le ton arrogant que les Achéens firent entendre à diverses reprises, et qui ne s'appuyaient pas sur une force matérielle, ussent facilement provoquer la moquerie. Mais nous ne devons pas oublier qu'alors ce n'était pas un État confédéré peu important, animé d'un fol orgueil et de tendances séparatistes non motivées, qui voulait gêner et faire du tort au chef puissant d'une ligue nationale, en se mettant exclusivement au point de vue d'une politique égoïste et ennemie du bien commun, mais que c'étaient les derniers grands représentants d'une nation autrefois puissante qui luttaient pour conserver les restes du bel héritage de leurs ancêtres, et que personne ne ressentait plus douloureusement qu'eux-mêmes la tragique contradiction qu'il y avait entre leurs pensées, leurs paroles et leurs forces insuffisantes.

Mais dans tous les cas, ce fut pour les hommes du parti national achéen un grand désavantage, que, dans ce nouveau conflit avec Rome, il y eût au sein même de la confédération, en face d'eux, un parti romain qui pouvait en outre se fonder sur ce que, dans l'affaire de Sparte, Philopœmen avait de beaucoup outrepassé la ligne d'une politique sage et vraiment salutaire. Or ce conflit intérieur se continua dès lors à travers toute l'histoire ultérieure des confédérés, pour prendre

[1]) Polyb., XXV. 9; cf. Plut., *Phil.*, c. 17. Liv., XXXVIII, 32.

des traits toujours plus odieux. Gardons-nous bien du reste d'oublier que des hommes comme Aristænos et Diophane n'étaient nullement exempts de jalousie à l'égard des favoris du peuple, de Philopœmen et de ses amis, qu'il portait de préférence aux plus hautes fonctions publiques [1]. Bien plus, il faut insister particulièrement sur ce point, que ces hommes étaient en même temps chefs de l'oligarchie en face de la démocratie fédérale, représentée précisément alors avec une énergie croissante, mais quelquefois avec des empiétements arbitraires, par Philopœmen. Plus haut, déjà nous avons parlé des idées démocratiques du vaillant général, de l'ami du peuple, impétueux, au franc parler. Maintenant, Philopœmen avait enfin trouvé les moyens de mettre ses plans à exécution. Le vieux général, nous le répétons, n'avait rien de commun avec les idées de la « démocratie sociale » de cette époque; sa démocratie et celle de ses adhérents avait un caractère exclusivement politique. Il n'était pas nécessaire du tout, d'après lui, d'augmenter les droits constitutionnels et les libertés du « démos » proprement dit. Par contre, Philopœmen s'efforçait d'étendre de plus en plus, au profit des couches inférieures, le principe de l'égalité fédérative, imparfaitement développé chez les Achéens, et de le faire prévaloir plus énergiquement de jour en jour.

A en juger d'après ce que nous savons, Philopœmen s'efforçait de réaliser deux changements surtout. Il exigea d'abo que les deux diètes fédérales régulières (en automne et au printemps) de chaque année n'eussent plus lieu exclusivement comme jusqu'alors dans l'ancien chef-lieu d'Ægion (canton d'Achaïe), mais bien dans une succession déterminée, dans toutes les grandes villes de la confédération. Philopœmen, comme chef de la Ligue en l'an 189 avant J.-C., avait réussi à réaliser cette importante innovation, malgré la résistance opiniâtre de l'oligarchie, des damiorges et des citoyens d'Ægion, qui n'eurent pas honte, dans cette affaire purement intérieure, d'appeler à leur secours le consul romain M. Fulvius Nobilior [2]. Son but était évidemment de modi-

[1]) Cf. surtout Polyb., XXIII, 10.
[2]) Liv., XXXVIII, 30 et Polyb., XXIV, 12, 12. Cf. Nitzsch, *Polybius*,

fier un état de choses où, en dehors des citoyens aisés des villes éloignées, les habitants des districts achéens les plus voisins avaient seuls l'habitude de prendre part en grand nombre aux assemblées publiques; grâce au changement du chef-lieu, la masse des citoyens des autres cantons purent se présenter alternativement en plus grand nombre aux assemblées; l'intérêt aux affaires de la Ligue devait peu à peu se répandre dans tous les cantons et toutes les couches de la population du Péloponnèse. De plus, la ligue achéenne, qui maintenant embrassait toute la péninsule, prit, grâce à ce changement, légalement aussi le caractère d'une ligue péloponnésienne. En second lieu, Philopœmen demandait que les nombreuses petites villes (de district ou de périèques) qui, comme appartenant à la circonscription de diverses villes plus importantes, n'étaient pas directement membres de la Ligue, mais étaient représentées par la ville sous la suzeraineté de laquelle elles se trouvaient, fussent élevées au rang de membres immédiats de la Ligue; il espérait augmenter ainsi chez une grande partie de la population du Péloponnèse l'intérêt aux affaires de la confédération. Nous ne savons malheureusement que très imparfaitement jusqu'à quel point le vieux général réussit. En tout cas, il a réalisé ses plans dans sa propre ville natale, la fière Mégalopolis, alors la première ville de la Ligue, elle qui à cette époque et plus tard donnait le nom de fils aux principaux chefs des partis confédérés. Les petites villes du territoire de Mégalopolis, notamment Aléa, Aséa, Aliphéra, Pallantion, Theisoa, Dipœa, Gortys, devinrent alors (c'est-à-dire depuis 192 av. J.-Ch.) membres indépendants de la confédération. Il est très douteux que Philopœmen ait agi en partie, comme on l'a prétendu plus tard, sous l'impression d'un sentiment d'animosité momentané contre sa ville natale, provoqué par sa dernière équipée en Crète. Par contre, nous ne repousserons nullement l'hypothèse d'un savant anglais, d'après laquelle Philopœmen s'efforçait, par cette innovation, d'augmenter en même temps le poids des voix arcadiennes vis-à-vis des villes de la vieille

p. 18. 121 sqq. K. F. Hermann, *Griech. Staatsalterth.*, § 186, note 7. Freeman, p. 277. 650 sqq.

Achaïe et de celles du Péloponnèse admises récemment en si grand nombre au sein de la Ligue[1].

Telle était la situation de la Ligue lorsque les Achéens se virent forcés de se justifier devant les Romains au sujet du traitement qu'ils avaient infligé aux Spartiates. Le Sénat, en face des scènes tumultueuses qui avaient eu lieu sur les bords de l'Eurotas, avait provisoirement gardé une attitude expectante; mais, dès que le parti vaincu eut fait parvenir à Rome les premières plaintes au sujet du désarmement de la ville, de l'expulsion et de la vente de nombreux citoyens nouveaux, de l'abolition des institutions de Lycurgue, le Sénat, en 187, blâma formellement la conduite des confédérés[2]. Une ambassade achéenne envoyée à Rome ne put modifier l'avis du Sénat; au contraire, la même commission romaine qui (p. 136) avait cité devant son tribunal le roi Philippe à Tempé et à Thessalonique, reçut l'ordre de prononcer sur les différends du Péloponnèse. Ces envoyés romains eurent en 186 une conférence avec les autorités fédérales à Argos. Aristænos, alors chef de la Ligue, abandonna, il est vrai, d'emblée la cause de ses adversaires politiques, et Diophane s'était même opposé énergiquement à Philopœmen. Mais les autres personnages considérables résistèrent avec énergie aux Romains; et c'est ainsi que, en partie à cause de l'arrogance de Q. Cécilius Métellus, le chef de l'ambassade romaine, cette assemblée ne fit que tendre les rapports entre les Romains et les Achéens[3]. Dès lors, des troupes entières de mécontents

[1]) Cf. Plut., *Philop.*, c. 13 (v. aussi les commentaires d'une époque plus récente dans Polyb., XXV, 1, 2). Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, III, p. 493 sqq. Curtius, *Peloponnesos*, vol. I, p. 418. 422 (et sur la petite confédération des communes des « Éleuthérolaconiens » vol. II, p. 214. 280 sqq.). Nitzsch, *op. cit.*, p. 17. 121 sqq. 123. Freeman, 256. 626 sqq. 720 et les objections de Vischer à propos de l'ouvrage de Freeman (in *N. Schweiz. Museum*, 4e ann. (1864) 4e fascic., p. 312. 319).

[2]) Polyb., XXIII, 1, 1-3.

[3]) Polyb., XXIII, 1, 4. 4. 7. 7, 1, et 5-7. 10. 11. 12. Liv., XXXIX, 23. Diodor., XXIX, 17. Pausan., VII, 8, 4. 9, 1. (Pour la chronologie générale, v. ci-après.) A cette occasion, Métellus demanda aux damiorges la convocation d'une diète extraordinaire, ce qui lui fut refusé eu égard à la Constitution, parce qu'il n'avait ni une autorisation écrite du Sénat pour agir de la sorte, ni en général une mission spéciale formulée par écrit, sur laquelle on eût pu délibérer. C'est à la suite de ce conflit que le Sénat in-

se rendirent de Sparte à Rome. Or les Achéens furent profondément indignés de voir que c'étaient précisément deux des chefs d'émigrés ramenés par Philopœmen, Areus et Alcibiade, qui non seulement accusaient les Achéens du désordre inextricable des affaires à Sparte et se plaignaient aussi de leur côté très amèrement de l'affaiblissement de leur ville par suite de son désarmement, de l'expulsion de tant d'hilotes, de la perte de Belmina et de l'abrogation des lois de Lycurgue, mais demandaient peut-être même (sans doute de connivence avec le prétendant Agésipolis) le rétablissement d'un État spartiate indépendant[1]. Transportés de colère, les Achéens condamnèrent à mort par contumace Areus et Alcibiade (en 185)[2] : malgré cela, ces personnages parurent bientôt après avec l'ambassadeur romain Appius Claudius dans l'assemblée achéenne à Clitor. Et c'est ici qu'Appius Claudius, profondément irrité de la courageuse défense du stratège Lycortas, de sa politique et de celle de ses amis à l'égard de Sparte, finit par dire hautement « que les Achéens feraient très bien de faire à temps et volontairement ce que sans cela le Sénat les forcerait de faire sous peu ». Les Achéens perdirent courage. Ils finirent, pour ne pas être obligés de révoquer eux-mêmes leurs décisions à l'égard de Sparte, par s'en remettre complètement aux Romains pour juger la question spartiate. Appius fit casser en conséquence l'arrêt de mort prononcé contre Areus et Alcibiade ; la question principale devait être décidée à Rome. C'est là que parurent en 184, devant le Sénat, les envoyés des Achéens et les ambassadeurs des divers partis spartiates [3]. C'est alors que se manifesta sous le jour le plus odieux la déplorable situation de l'État spartiate. Cette cité — à la suite des événements de l'an 188 et sous l'impression des terribles difficultés qui, sur ce sol complètement dévasté par tant de révolutions, s'opposaient à la solution même approximative des

vita les Achéens à admettre dorénavant en tout temps les ambassadeurs romains à leurs assemblées. Polyb., XXIII, 10, 10 sqq., 12, 5 sqq. Pausan. et Liv., *loc. cit.*

1) Polyb., XXIII, 4, 8. 11, 7 et 8. 12, 2-4. Liv., XXXIX, 35. Paus., VII, 9, 2. Cf. Schorn, p. 310.

2) Liv., XXXIX, 35. Pausan., VII, 9, 2.

3) Liv., XXXIX, 33. 35-37. Polyb., XXIII, 5. Pausan., VII, 9, 3

questions de propriété, — était divisée en quatre partis. Les émigrés spartiates revenus en 188 (les « vieux fugitifs ») s'étaient scindés en deux groupes ; les fanatiques les plus exaltés, ceux que représentait alors Lysias, demandaient la restitution pure et simple de tous les biens qu'ils avaient autrefois possédés avant la domination de Nabis ; une fraction un peu plus modérée, que représentaient alors les ambassadeurs Areus et Alcibiade, déjà mentionnés plus haut, se déclarait satisfaite si on voulait restituer, à chacun de ceux qui étaient revenus, des biens jusqu'à concurrence de la valeur d'un talent. Le reste de la bourgeoisie, celle qui s'était formée depuis quelques dizaines d'années et pour laquelle Sérippos portait la parole, demandait qu'on rétablît l'état de choses tel qu'il s'était constitué lors de la reddition de la ville à Philopœmen en 192 ; Chæron enfin était le représentant des citoyens nouveaux qui avaient été chassés par les Achéens en 188 et qui demandaient à revenir à Sparte [1]. En présence de cette situation d'une complication inouïe, le Sénat nomma une commission pour mettre fin, tant bien que mal, à ces odieuses querelles ; elle se composait des trois hommes d'État qui s'étaient occupés le plus en dernier lieu des affaires de la Grèce, c'est-à-dire de Flamininus, de Cécilius Métellus et d'Appius Claudius. Mais, au lieu de trancher la question par un ordre péremptoire, la politique romaine se contenta de résoudre superficiellement toutes ces difficultés. Sparte continua à faire partie de la Ligue, mais les Achéens perdaient la juridiction criminelle sur les Spartiates. Sparte pouvait relever ses fortifications et rétablir les ordonnances de Lycurgue ; quant à la question la plus compliquée, celle qui concernait la distribution des propriétés, on ne décida rien ; par contre, toutes les condamnations à mort prononcées depuis 188 furent annulées ; tous les fugitifs furent autorisés à revenir [2]. Tout

[1]) Polyb., XXIV, 4, 1-5.

[2]) Polyb., XXIV, 4, 6-16. Plut., *Philop.*, c. 16. Liv., XXXIX, 48. Pausan., VII, 9, 3. 4. Parmi ceux qui ont traité récemment la question lacédémonienne, voy. notamment Peter, *Studien zur röm. Gesch.*, p. 168-171, qui, il est vrai, représente sous les couleurs les plus sombres la politique romaine, tant dans cette affaire qu'en général depuis l'an 196 ; et Freeman,

ceci naturellement n'assurait pas le calme. Les Achéens sans doute ne purent empêcher Rome, grâce aux fautes graves qu'ils avaient commises en 188, de prononcer en souveraine dans une question qui concernait le Péloponnèse et de supprimer de fait cette ancienne loi fédérale, jusqu'alors reconnue par le Sénat lui-même, qui défendait aux divers États confédérés d'envoyer de leur propre chef des ambassades à une puissance étrangère. A Sparte, la confusion générale et l'aversion qu'on éprouvait à l'égard des confédérés continuait toujours; les Achéens craignirent même un moment, et non sans cause, de voir les Spartiates appuyer un soulèvement contre la Ligue qui éclata bientôt en Messénie.

En effet, il y avait toujours en Messénie un parti oligarchique puissant, très hostile à l'alliance avec les confédérés démocrates. En 189 encore, Philopœmen, comme chef de la ligue avait réprimé par la force une tentative de sécession oligarchique en Messénie (non sans exciter un vif mécontentement chez les oligarques de la confédération); c'est grâce à lui aussi que le parti démocratique de cette contrée l'emporta décidément sur ses adversaires[1] : mais c'est aussi ce qui attira à Philopœmen la haine implacable de Dinocrate, le fanatique chef du parti oligarchique. Aussi Dinocrate, homme dissolu et sans principes, aventurier aussi léger que téméraire, mais en même temps général capable et habile diplomate, aux manières les plus séduisantes[2], s'efforçait-il sans cesse de rendre à son parti son ancienne puissance et en même temps de détacher son canton de la confédération. Évidemment encouragé par le froid survenu entre Rome et les Achéens, il s'était rendu lui aussi (p. 105) à Rome en 184, et s'était adressé à Flamininus, qui depuis longtemps était bien disposé à son égard et qui (p. 145), dès l'année 191, s'était posé en protecteur naturel des Messéniens. Pour le vainqueur de Cynoscéphales,

p. 645 sqq. Pour la juridiction criminelle sur les Spartiates enlevée aux Achéens (d'après Pausan., *ibid.*) v. ci-après. En ce qui concerne l'ordre chronologique des événements, je me conforme ici de tout point aux résultats des recherches récentes et consciencieuses du livre souvent cité de Nissen, p. 231 et sqq.

1) Cf. Polyb., XXIII, 10, 5-6. Schorn, p. 313 sqq. Freeman, p. 647.

2) Polyb., XXIV, 5, 1-13. Cf. Plut., *Flamin.*, c. 17.

le plus beau temps de sa carrière d'homme d'État était passé. Le groupe de patriciens dont il partageait les opinions politiques baissait décidément à Rome depuis la chute des Scipions ; lui-même, quelque ardente que fût restée son ambition, commençait de plus en plus à ne plus jouer qu'un rôle secondaire [1], et, quant à sa position à l'égard des Hellènes, elle aussi avait évidemment perdu son ancienne splendeur. Il n'était plus le seul médiateur reconnu entre Rome et la Grèce, et il était clair qu'il se sentait spécialement blessé dans son amour-propre par la fière attitude de Philopœmen qui dans d'autres circonstances déjà, avait éveillé sa jalousie (p. 111). Nous voyons donc comment Flamininus, sans incliner encore vers la dureté de Cécilius Métellus et d'Appius Claudius, et surtout vers la politique d'intrigue des hommes influents des dix années suivantes, tendit la main, en face du parti national péloponnésien qui ne songeait qu'à fortifier la Ligue, à ce Dinocrate [2] qui avait évidemment l'intention d'affaiblir la dernière puissance considérable et purement hellénique qui subsistât en Europe.

On vit alors le revers de la médaille de la politique libératrice de Flamininus. Il est possible que Flamininus ait cru que l'alliance des Messéniens avec la ligue achéenne fût peu avantageuse aux confédérés ; il n'en était pas moins arrivé en réalité à favoriser, dans l'intérêt de Rome et en opposition avec les meilleurs des Achéens, un scélérat messénien, la sécession aux dépens de la confédération, la division avec toutes ses misères : le généreux philhellène s'était fait l'imitateur de ces hommes d'État spartiates qui « délivraient » la Grèce d'après le programme de la paix d'Antalcidas. Heureusement pour sa gloire, lui du moins fut dispensé par la destinée de poursuivre cette voie jusqu'au bout. Le sort de la Grèce fut fixé par des intrigants bien plus dangereux, et, pour dire la vérité, avant tout par les folies et les crimes des Hellènes eux-mêmes.

Les négociations mentionnées plus haut touchant la question

[1]) Cf. L. Lange, *Römische Alterthümer*, vol. II, p. 200-225. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 112-154.

[2]) Cf. Polyb., XXIV, 5, 2 et 12 sqq.

spartiate avaient été terminées, semble-t-il [1], dans l'été de l'année 184; bientôt après, Flamininus, accompagné par Dinocrate, partit pour une ambassade en Orient et tenta — bien que le Sénat ne lui eût confié aucune mission concernant la Grèce et que par conséquent il dût s'appuyer uniquement sur l'ancienne considération dont il jouissait auprès des Grecs — d'agir de Naupacte sur les Achéens dans l'intérêt de l'oligarchie messénienne, et cela, de son propre chef. Cette tentative échoua complètement, grâce à la prudence et à la fermeté de Philopœmen, alors stratège pour la huitième fois [2], et Flamininus dut s'en tenir là. Malgré cela, Dinocrate organisa la révolte de sa propre autorité, renversa le gouvernement démocratique à Messène et proclama la rupture de son canton avec la Ligue. Cependant, plusieurs bourgs du pays restèrent fidèles aux Achéens [3]. Philopœmen, bien qu'âgé de 70 ans et malade de la fièvre à Argos, résolut donc d'étouffer la révolte à son début par une rapide intervention, ou du moins de tendre la main à temps à ceux qui étaient restés fidèles. Malheureusement, cette entreprise fut poussée avec une ardeur et une précipitation que le vieux héros ne connaissait pas d'ordinaire; et c'est ainsi que le vaillant vieillard, après un combat malheureux sur la route de montagne qui conduit au sud de Mégalopolis à Messène, au pied de la « colline d'Euandros », fut fait prisonnier par les insurgés, pendant sa retraite, dans les montagnes qui séparent la Messénie de l'Arcadie, et traîné à Messène (en août ou septembre 184) [4]. La sympathie du « démos » messénien pour le grand homme, qui d'ailleurs avait autrefois (p. 51) arraché la ville au terrible Nabis, détermina Dinocrate et quelques-uns de ses fanatiques compagnons à faire périr sans hésiter le noble prisonnier par le poison [5] !

1) Cf. Nissen, p. 232.

2) Polyb., XXIV, 5, 14-18. (Nissen, p. 231, place la 7e stratégie de Philopœmen, comme K. Keil, dans l'art. «Philopœmen » de l'*Allgem. Encyklopädie* de Ersch-Gruber. Sect. III, vol. 23, p. 462, en s'éloignant des résultats obtenus par d'autres, en 187 av. J.-C.)

3) Cf. Curtius, *Peloponnesos.*, II, p. 166 sqq. et *Archäolog. Zeitung*, 1855, n°75, p. 36 sqq.

4) Cf. Nissen, p. 232; v. aussi Gerlach, *De vita P. Corn. Scipion. Afric. super.*, p. 12.

5) Liv., XXXIX, 48-50. Polyb., XXIV, 8, c. et d. 9, 1-4. Plut.,

Ils forcèrent par là les confédérés, qui venaient de perdre d'une façon aussi odieuse l'homme le plus considérable de leur parti, de continuer à faire la guerre aux Messéniens avec une tenacité inexorable. Lycortas, le meilleur ami de Philopœmen, son prédécesseur comme stratège et maintenant le chef du parti national, qui fut réélu chef de la Ligue pour l'année 183[1], continua la lutte avec une indomptable énergie, malgré les obstacles que lui opposèrent la vaillance des Messéniens et de leur chef[2] et la politique pour la première fois véritablement déloyale des Romains. En effet, le Sénat avait envoyé comme ambassadeur en Macédoine et en Grèce, dans l'automne de l'année 184[3], Q. Marcius Philippus, le même qui plus tard eut une fâcheuse renommée comme représentant d'une politique d'intrigue vraiment malintentionnée[4]. Marcius avait visité le Péloponnèse pendant l'hiver ou le printemps de l'an 183, et s'était efforcé sans succès de décider les Achéens à suspendre provisoirement les hostilités contre les Messéniens. Il avait fait ensuite au Sénat une description pleine d'aigreur des sentiments et des plans des Achéens[5], qui porta immédiatement ses fruits. En effet, vers le milieu de l'année 183, on vit arriver à Rome des ambassadeurs spartiates et achéens[6]. A Sparte, il y avait eu de nouveaux désordres en 184, avant la défection des Messéniens et leur séparation de la Ligue, et finalement on avait encore chassé de la ville le parti des « vieux émigrés »[7]. Pour sortir enfin de ces difficultés inex-

Philop., c. 18-20. Pausan., IV, 29, 5. VII, 9, 4. VIII, 51, 2 et 3. Diod., XXIX, 18. Justin., XXXII. 1. Cf. aussi Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 135 sqq. 167. 192.

[1]) Cf. Polyb., XXIV, 11 et 12, 1. Plut., *Philop.*, c. 21. Voy. aussi Nissen, p. 231 sqq.

[2]) Cf. Polyb., XXIV, 5, 6.

[3]) Nissen, p. 231.

[4]) Polyb., XXIV, 4, 16. Liv., XXXIX, 48.

[5]) Polyb., XXIV, 10, 1 et 4-10. XXVI, 2, 12 sqq. Liv., XL, 2. Nissen, p. 233.

[6]) Polyb., XXIV, 10, 1. Nissen, *loc. cit.*

[7]) Polyb., XXIV, 5, 18. Les bannis, et parmi eux le prince Agésipolis, ne comptaient plus que sur le Sénat; leur première ambassade (Agésipolis était avec elle) fut massacrée par des pirates, Polyb., XXIV, 11; une nouvelle ambassade seulement arriva à Rome (en même temps que les Achéens et Sérippos. Cf. ci-dessus, p. 156), Polyb., XXIV, 10, 1 et 11, 3.

tricables au moyen d'une décision du Sénat, Sparte avait envoyé à Rome ce Sérippos dont nous avons parlé plus haut [1]. Les Achéens, au contraire, se proposaient de prier le Sénat de leur accorder du secours, en leur qualité d'alliés, contre les Messéniens, ou d'empêcher du moins l'exportation d'armes et d'approvisionnements d'Italie en Messénie [2]. Le Sénat décida alors que les Spartiates devaient se tirer d'affaire comme ils pourraient, que le Sénat ne s'occuperait plus d'eux. Quant aux Achéens, on leur déclara que lors même que Sparte, Argos et Corinthe se retiraient de la Ligue, le Sénat ne s'en soucierait pas [3] ! Cela ressemblait terriblement, comme le fait observer Polybe, à une invitation générale adressée à tous les Péloponnésiens, de dissoudre la Ligue. Aussi Lycortas, se rendant compte de l'état des choses, comprit que la durée de la Ligue dépendait uniquement de son énergie et de sa fermeté. La bonne étoile de Philopœmen brilla une fois encore pour son digne successeur. Il réussit enfin à enfermer les révoltés dans Messène, la capitale de la Messénie, après avoir fait affreusement dévaster cette florissante contrée, et s'être emparé de toutes les autres villes. Après une lutte prolongée, le peuple se souleva enfin contre l'oligarchie, entama, par l'intermédiaire des Béotiens, des négociations avec les Achéens et remit enfin la capitale sans conditions à Lycortas (été ou automne de 183) [4]

C'est alors que le parti national du Péloponnèse put profiter largement de sa victoire. On se hâta tout d'abord de rendre les derniers honneurs au grand Philopœmen. Son corps fut solennellement brûlé à Messène ; ses cendres, que portait dans une urne richement ornée le jeune Polybe, fils de Lycortas, transportées à Mégalopolis pour y être déposées dans la tombe par l'armée victorieuse accompagnée du peuple qui accourait de toutes parts [5]. Pour perpétuer le souvenir du chef illustre, du dernier des Grecs, comme l'appela un Romain [6],

1) Polyb., XXIV, 10, 11.
2) Polyb., XXIV, 10, 12.
3) Polyb., XXIV, 10, 11 et 13 sqq.
4) Liv., XXXIX, 50. Polyb. XXIV, 12, 1-12. Plut., *Philop.*, c. 21. Just., *loc. cit.*, Paus., IV, 29, 5. VIII, 51, 3. Nissen, p. 233.
5) Plut., *Philop.*, c. 21. Liv., XXXIX, 50. Paus., VIII, 51, 3.
6) Plut., *Philop.*, c. 1; *Arat.*, c. 24.

qui mourut à la même époque (sinon la même année) et vit arriver à la fin de leur carrière ses grands contemporains Scipion l'Africain et Hannibal, des sacrifices annuels furent institués à Mégalopolis, pendant lesquels les jeunes gens chantaient des hymnes à sa gloire. Dans le même but, on éleva en l'honneur du nouveau « héros » des statues sur la place publique de Mégalopolis ainsi que dans plusieurs autres villes (entre autres à Delphes) ; l'inscription que les habitants de Mégalopolis composèrent en son honneur s'est conservée jusqu'à nos jours [1]. Quant aux avantages politiques qu'il s'agissait de retirer de cette victoire difficilement gagnée, les confédérés, se souvenant des suites fâcheuses des fautes qu'ils avaient commises en 188, surent se modérer sagement ; on se contenta, après que Dinocrate et d'autres oligarques se furent suicidés, déjà avant la prise de Messène, de condamner à mort les oligarques les plus exaltés, et de bannir les moins coupables, dont quelques-uns avaient déjà fui [2] : on fit d'ailleurs tout ce qu'on put pour ne pas blesser les Mèsséniens comme l'avaient été cinq ans auparavant les Spartiates. Il est vrai que les principes d'égalité fédérative, nouvellement remis en lumière par Philopœmen, furent appliqués en Messénie, et les villes d'Abia, Thuria et Pharæ, situées au sud-est de la Messénie, séparées de la capitale et reçues dans la Ligue comme membres indépendants. En revanche, le « démos » messénien fut traité avec beaucoup de ménagements ; le canton, en considération surtout des ravages de la dernière guerre, fut exempté pendant trois ans de l'impôt fédéral [3]. Et bientôt après (encore en 183 [4]), Lycortas réussit à asseoir sur une nouvelle base les relations avec Sparte. Les Spartiates avaient préféré, somme toute, attendre l'issue de la guerre de Messénie

[1]) Cf. Diod., XXIX, 18. Polyb., XL, 7 a et 8, 1. Plut., *Philop.*, c. 2, init., c. 16 et c. 21. Paus., VIII, 49, 1 ; 52, 3. Voy. ensuite Boeckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 1516. Ross., *Inscr. gr. ined.*, fasc. 1 n° 12. K. Keil, *Anal. Epigr.*, p. 9-39 et à l'endr. cité, p. 464. Curtius, *Pelopon.*, vol. I, p. 287 et 334 sqq.

[2]) Polyb., XXIV, 12, 13. XXVI, 2, 13 ; 3, 13 sqq. Plut., *Philop.*, c. 21, Paus., VII, 9, 4. VIII, 51, 3.

[3]) Polyb., XXIV, 12, 12 et XXV, 1, 1, 2 et 3 ; 3, 3. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 163. Freeman, p. 649.

[4]) Nissen, p. 333.

en restant neutres, mais attentifs aux événements. Maintenant il leur semblait que la prudence leur commandait de se réconcilier à temps avec les puissants Achéens, puisque, après tout, le Sénat semblait décidé à laisser les affaires du Péloponnèse suivre librement leur cours. Sparte rentra donc dans la Ligue et s'entendit le mieux qu'elle put avec les Achéens, qui cette fois se montrèrent bien plus modérés qu'en 188 ; seulement ceux des « vieux émigrés » qui depuis 187 avaient surtout gravement offensé les Achéens durent s'expatrier pour toujours[1]. La guerre civile éclata encore une fois à Sparte, lorsque (en 181) Chæron, que nous avons nommé plus haut, et qui, à ce qu'il paraît, remplissait alors d'importantes fonctions publiques, tenta, en s'appuyant sur la populace, de s'emparer du pouvoir et de renouveler les violences de Nabis. Appelés par ceux qui possédaient, les Achéens intervinrent à temps et rétablirent alors l'ordre pour longtemps en se hâtant de faire disparaître le criminel agitateur [2].

Sans doute, l'antipathie de Sparte pour les confédérés du centre et du nord du Péloponnèse (surtout pour les habitants de Mégalopolis) ne disparut jamais complètement; comme nous l'avons déjà fait remarquer, ce désaccord finit par amener l'anéantissement de l'indépendance politique de la péninsule. Cependant, aux yeux des contemporains, l'unité, la tranquillité et l'ordre intérieur du Péloponnèse semblaient encore bien assurés en 181, mieux qu'ils ne l'avaient jamais été depuis la ruine de l'hégémonie spartiate à Leuctres. Le Sénat romain, de son côté, surpris de l'énergie de Lycortas et de la fermeté inattendue avec laquelle la Ligue avait traversé la dernière crise si dangereuse, n'avait pas refusé de consentir au nouvel arrangement des affaires de Sparte et de Messène [3]. Quant aux confédérés, à la tête desquels, outre l'excellent Lycortas et son

[1]) Polyb., XXV, 1, 5-13; 2, 1-3. Il paraît (cf. Schorn, p. 384) que les Spartiates en rentrant dans la Ligue ont dû renoncer, au moins de fait, au privilège (ci-dessus, p. 162) que leur avait procuré récemment la politique romaine, grâce auquel les Achéens perdaient le droit de citer devant leur tribunal les criminels spartiates; il est difficile d'admettre que les rapports aient été clairement déterminés.

[2]) Polyb., XXV, 8.

[3]) Polyb., XXV (1, 3 et 4) 2, 3-12. Liv., XL, 20. Nissen, p. 232 sqq.

fils Polybe, doué de grands talents, se trouvaient une série d'hommes capables de l'école de Philopœmen, Archon d'Ægira, Apollonidas de Sicyone, Stratios de Tritæa, Xénon de Patræ, Arcésilas et Ariston de Mégalopolis [1] et d'autres encore, ils espérèrent enfin un avenir meilleur. Ils se faisaient complètement illusion; ce fut précisément alors que la politique romaine et un parti péloponnésien profondément corrompu commencèrent à travailler de concert, avec un succès inquiétant, à la ruine de l'indépendance achéenne.

La crise spartiate-messénienne avait à jamais gâté les rapports entre le Sénat et le parti national du Péloponnèse. Aux yeux des Romains, sans en excepter, nous l'avons vu, le parti de Flamininus, la politique de Philopœmen et de Lycortas est un insolent défi; plus les rapports entre le Sénat et les Antigonides s'étaient tendus en dernier lieu, moins la politique romaine était disposée à permettre que le parti national du Péloponnèse montrât tant d'opiniâtreté et voulût à toute force prendre au sérieux la liberté octroyée aux Grecs pour suivre une politique complètement indépendante. Cette attitude déplut d'autant plus à Rome que, d'une part, les représentants de la politique de Scipion perdaient de plus en plus leur influence en face des prétentions arrogantes de ceux qui, pour les raisons les plus diverses, voulaient étendre de plus en plus et d'une façon positive l'empire de Rome en Orient, et que, de l'autre, l'aristocratie romaine commençait alors en grande partie à s'adonner à ces dangereux excès qui ont fait plus tard du nom romain pendant quelques dizaines d'années un objet de malédiction [2]. On considérait encore à Rome comme dangereuse l'annexion de nouvelles provinces à l'est de l'archipel céphallénique; mais, sans songer à une occupation directe, on considérait de plus en plus comme absolument nécessaire de changer le protectorat de Rome sur la péninsule grecque en une hégémonie palpable, de telle sorte que Rome pût, dans toute la Grèce, parler en maîtresse incontestée et sans être arrêtée par l'ingérence d'une petite politique cantonale. Aussi voyons-nous que, pendant les dix années qui

[1]) Cf. surtout Polyb., XXVIII, 6.
[2]) Cf. Lange, *op. cit.*, p. 211-247.

précèdent la guerre contre Persée, la politique romaine en Grèce devient de plus en plus intrigante, que, sans susciter de nouvelles querelles en Grèce, elle empêche plutôt qu'elle ne favorise la guérison du mal interne qui ronge la péninsule, et qu'enfin elle fait tous ses efforts pour y fortifier le parti anti-national. Et pour cela, les éléments ne faisaient défaut nulle part. Au temps de la domination macédonienne, l'opposition entre oligarchie et démocratie n'avait nullement coïncidé partout avec celle du parti macédonien et du parti grec national. Les choses changèrent de face sous le protectorat romain. Partout à l'étranger Rome favorisait les partis aristocratiques; de là vient que partout en Grèce la démocratie, aussi bien la démocratie communiste et sociale que celle qui n'était que purement politique et nationale, finit par étendre aux Romains son antipathie pour l'aristocratie du pays. Or l'aristocratie grecque de ce temps n'était que peu estimable au point de vue politique dans la plupart des cantons, bien que nous ayons là aussi à constater de grandes différences selon les temps et les lieux. Ce qui caractérisait surtout cette aristocratie, c'était ceci : les meilleurs éléments qui la composaient ne dépassaient presque nulle part la limite que s'était tracée Aristænos; mais il y avait en outre un grand nombre d'hommes auxquels, en face de la formidable puissance de Rome, de l'affaissement politique de la Grèce, de la décadence morale et de la ruine économique du démos en bien des endroits, rien ne paraissait plus désirable que de s'abandonner complètement aux Romains, qui devaient du moins leur assurer le calme, la sécurité personnelle et la jouissance paisible de leurs richesses. Mais on vit aussi se développer une faction bien dangereuse, qui rappelle d'une façon effrayante les oligarques fanatiques de la guerre de Décélie et des décarchies de Lysandre; des hommes accessibles en partie à la plus vulgaire corruption, qui, dans toute circonstance et dans leur implacable haine contre le peuple, cherchaient à conserver ou à acquérir par tous les crimes et avant tout par un dévouement à Rome aussi traître que frivole, un pouvoir despotique et local sur leurs concitoyens. Ce fut cette dernière faction qui exerça pendant les trente années suivantes l'influence la plus fatale sur la politique romaine et

c'est à elle qu'incombe bien plus qu'au Sénat la responsabilité de la ruine de la Grèce dans ces temps malheureux. Mais ce fut le malheur de la politique romaine pendant les années qui vont suivre ; tous les hommes sans caractère, tous les traîtres, tous les scélérats du parti oligarchique que la Grèce d'alors produisait en si grand nombre s'attachèrent aux Romains, comme ils s'étaient attachés autrefois à Philippe II de Macédoine avant la bataille de Chéronée.

La lutte de la démocratie grecque nationale de toutes les nuances contre l'aristocratie et l'oligarchie qui penchaient vers Rome, lutte qui en bien des endroits prit un caractère vraiment odieux, ne fut terminée que par la guerre contre Persée en faveur de ces dernières. Nous n'avons qu'à esquisser brièvement ici les péripéties de cette lutte. Pour parler d'abord des Achéens, nous dirons que des hommes comme Aristænos et Diophane avaient conservé une attitude que Polybe même, leur adversaire, ne condamne pas absolument; et pourtant, eux aussi, et Diophane surtout, s'étaient laissé entraîner, dans leur inimitié contre Philopœmen, à des actes qui pouvaient avoir les suites les plus graves [1]. Mais, peu à peu, il s'était formé un groupe d'oligarques que nous rangerons sans hésiter dans la même catégorie que la faction signalée plus haut. Leur chef était l'Achéen Callicrate de Léontion, un homme qui, sans être précisément violent ou sanguinaire, joignait à un haut degré à une grande habileté diplomatique, à des manières engageantes et séduisantes, l'avidité nationale, la corruptibilité et la vénalité, et qui, dans sa profonde corruption, ne connaissait pas d'autre but de son ambition que de s'emparer du pouvoir dans le Péloponnèse, pour lui et son parti, en trahissant au profit de Rome les intérêts et l'indépendance de la Ligue [2]. Et bientôt il se mit à l'œuvre. Les Achéens, nous l'avons vu (p. 163), en réintégrant les Spartiates dans la Ligue, avaient refusé, malgré l'avis contraire de Diophane [3], à une partie des anciens émigrés le retour à Sparte. Ces hommes s'étaient naturellement adressés au Sénat;

[1]) Cf. surtout Liv., XXXVIII, 33. Polyb., XXIII, 10, 4-6 et 14 sq.
[2]) Cf. d'abord Polyb., XXVI, 1 sqq. Paus., VII, 10 et tout ce qui suit.
[3]) Polyb., XXV, 1, 12.

et dès lors la politique romaine profita de cette difficulté nouvelle pour exercer de nouveau une forte pression sur le parti national achéen. Déjà en 182 le Sénat avait exprimé aux Achéens le désir de voir revenir dans leur patrie ces émigrés spartiates. Ces avertissements et plusieurs autres n'ayant pas eu de résultat[1], les Romains finirent par devenir plus exigeants. Cela eut lieu pour la première fois pendant la stratégie d'Hyperbatos, partisan de Rome (180); la question fut alors sérieusement discutée dans l'assemblée achéenne. Lycortas s'éleva énergiquement contre le retour des émigrés, et insista sur la nécessité de décider le Sénat à retirer sa demande en l'éclairant sur tous les détails de l'affaire. Mais Callicrate, d'accord avec le chef de la Ligue, avait été d'avis qu'il fallait avant tout se soumettre à la volonté des Romains; « que cela était plus important que toutes les lois, que tous les serments, que tous les traités qu'avaient conclus les Achéens, que toutes les décisions qu'ils avaient prises de leur propre chef! » Et pourtant, c'était ce même homme que les autorités fédérales avaient adjoint aux ambassadeurs qui furent envoyés à Rome pour y traiter cette affaire. Malheureusement, nous ne connaissons pas assez en détail l'histoire de ce temps, ni la situation des esprits en Achaïe, ni le mécanisme et la composition de l'assemblée fédérale à cette époque, ni les autorités dirigeantes, pour pouvoir comprendre facilement pourquoi c'est précisément cet homme qui fut envoyé à Rome[2]. A Rome, Callicrate trouva l'occasion (probablement dans une séance secrète) de dépeindre au Sénat à sa manière la situation de la Grèce et surtout celle du Péloponnèse. Il déclara aux Romains sans détour: « Si les Grecs et tout particulièrement les Achéens opposent tant de résistance aux désirs du Sénat, c'est la faute

[1]) Polyb., XXV, 2, 5 et 9 sqq. 3. XXVI, 2, 14. Liv., XL, 20.

[2]) Nissen, p. 334, Polyb., XXVI, I, 1-8. Il est possible (ce que dit Polybe ne nous force pas précisément à admettre que C. ait prononcé sans vergogne ces honteuses paroles) que les Achéens aient pensé que le Sénat leur accorderait d'autant plus facilement leurs désirs, s'ils choisissaient pour les représenter un orateur notoirement ami des Romains. La mission de Callicrate pouvait d'ailleurs paraître d'autant moins dangereuse qu'on n'avait probablement jamais vu un homme outrepasser son mandat ou plutôt s'y conformer aussi peu qu'il osa le faire plus tard.

des Romains eux-mêmes. Il y a deux partis chez les Hellènes, un parti démocratique peu disposé à se soumettre à Rome, qui s'appuie constamment sur ses droits, sa constitution, ses traités; et un parti oligarchique, ami des Romains, que de pareilles considérations ne sauraient engager. Le parti démocratique jouit auprès du peuple d'une très grande considération, et si Rome ne tend pas bientôt sérieusement la main à ses amis à elle, la position du parti oligarchique sera bientôt intolérable dans toute la Grèce. Il faut donc que les Romains emploient tous les moyens dont ils disposent pour procurer, d'un côté, la victoire à leurs amis, et séparer, de l'autre, du peuple les chefs de la démocratie; alors la foule, sans guide, ne sera plus longtemps en état de s'opposer à Rome ». Ce raisonnement, qui s'appuyait sur plusieurs exemples tirés de l'histoire la plus récente des confédérés[1], eut beaucoup de succès à Rome, et le Sénat ne tarda pas, eu égard aux dispositions des hommes d'État alors les plus influents, de mettre largement à profit ces conseils. Et d'abord, en ce qui concerne les Achéens, on leur ordonna, en y joignant la menace, de s'occuper du retour des émigrés spartiates, tandis qu'on encourageait les Épirotes, les Étoliens, les Acarnaniens, les Béotiens et les Athéniens à briser la résistance des Péloponnésiens au retour des émigrés par des démonstrations diplomatiques et belliqueuses; quant à Callicrate, on le recommanda chaudement à ses compatriotes, en le représentant comme un modèle à suivre. Il arriva ainsi que la plupart des confédérés, qui craignaient une rupture ouverte avec Rome et ne se doutaient nullement du rôle infâme que Callicrate avait joué à Rome, considérèrent ce dernier, dans la crise actuelle, comme le meilleur médiateur entre les Achéens et les Romains et le choisirent comme chef de la Ligue pour l'année 179. Une fois en possession du pouvoir suprême, Callicrate se hâta de ramener dans leurs cantons, non seulement les exilés spartiates, mais aussi les Messéniens dont le retour n'avait pas été proposé auparavant et dont lui-même n'avait demandé le rappel qu'à Rome même; ces hommes

[1]) Polyb., XXVI, 1, 9; 2, 1-15; 3, 1. Cf. Nitzsch, *Polybios*, p. 23.

formèrent alors le centre et comme la souche d'un parti complètement devoué au Sénat et constamment hostile aux confédérés[1].

Depuis ce temps, Callicrate s'efforça constamment, avec le secours d'un groupe assez peu nombreux de politiques qui partageaient ses idées, comme Aristodamos, Agésias, Philippe, et surtout l'odieux Andronidas[2], de travailler dans le sens des principes qu'il avait professés à Rome ; en d'autres termes, il voulait sa propre prépondérance dans la Ligue, mais en même temps l'anéantissement complet de toute activité politique indépendante des confédérés. L'abaissement systématique de la Ligue, jusqu'au point où les Achéens, bien qu'ils eussent comme alliés de Rome, pour la forme du moins, les mêmes droits que celle-ci, n'agiraient plus que comme si une alliance « inégale » les attachait à Rome : c'était là le but du traître de Léontion et de ses amis. Il va sans dire que le parti national confédéré s'opposait énergiquement au nouveau parti romain, dont des hommes comme Diophane et même Hyperbatos[3] ne consentaient plus à suivre les voies que jusqu'à un certain point. Le parti de Lycortas a soutenu la lutte, non sans gloire, jusqu'à la grande catastrophe de l'an 167 avant J.-C. ; mais, comme dans les temps extérieurement calmes qui précédèrent la nouvelle guerre de Rome contre la Macédoine, il ne se trouva aucune occasion de remuer les masses par de grands faits d'armes et des succès palpables et de les attacher à la personne des chefs nationaux d'alors, ainsi qu'elles s'étaient attachées autrefois au grand héros populaire Philopœmen ; comme la lutte nouvelle ne s'étendait guère en attendant au delà du domaine des questions parlementaires et diplomatiques, Callicrate et ses amis ne pouvaient manquer de gagner peu à peu du terrain d'une façon inquiétante. Puissamment appuyés et encouragés par la faveur (et les présents) des Romains, toute leur bassesse ne s'étant pas encore dévoilée, et peut-être même soutenus par des manières engageantes et une certaine amabilité, ils acquirent peu à peu une si grande influence que

1) Polyb., XXVI, 2, 12 sqq. ; 3, 2-15.
2) Polyb., XXIX, 10, 1. XXX, 10, 3 ; 20, 2.
3) Schorn., p. 371.

toute la force du parti national, auquel les Romains faisaient sentir systématiquement leur indifférence et leur antipathie, s'usa inutilement dans la lutte qu'il soutint contre eux. Une circonstance, selon toute apparence, fut très utile an parti romain ; c'était un certain affaissement, un grand besoin de repos qui, chez les Achéens aussi, avait succédé aux formidables mouvements des années 192-182 avant J.-C. Il en résulta qu'un grand nombre de confédérés, surtout des classes aisées, sur lesquels, en somme, retombaient les plus lourdes charges chaque fois qu'il s'agissait de faire un grand effort, ne témoignèrent aucun mécontentement en voyant, dans un temps où Rome, vivant en bonne harmonie avec Callicrate, ne demandait rien d'humiliant aux Achéens et abandonnait en apparence la Ligue à elle-même, le rusé ami des Romains empêcher la Ligue de se mêler de la politique générale de cette époque. Aussi les annales de la confédération deviennent-elles de plus en plus monotones. Si, avant l'élévation de Callicrate, on avait pu songer sérieusement encore à renouer plus fortement les relations amicales avec l'Égypte [1], des témoignages de la faveur des souverains hellénistiques (nous ne parlerons que plus tard des relations avec Persée), notamment du roi de Syrie Antiochus IV Épiphane [2], sont, depuis 179, les faits de longtemps les plus importants de l'histoire extérieure de la confédération. Plus la douleur des meilleurs patriotes de voir leurs forces paralysées était grande, plus leur antipathie pour les Romains, autrefois tant estimés, devenait profonde. Le coup qu'on porta (probablement après l'an 165) à l'ami des Romains Eumène II, à ce roi qui, malgré la généreuse protection qu'il accordait à

[1]) Cf. Polyb., XXV, 7.

[2]) Cf. surtout Liv., XLI, 20. Antiochus, qui fit à Rhodes et à Cyzique de riches présents, qui éleva à Délos des autels et des statues magnifiques, qui donna aux Athéniens de grosses sommes d'argent pour leur permettre de continuer sous la direction de l'architecte Cossutius, la construction de leur temple gigantesque de Zeus Olympien, « l'Olympiéon » (Liv., *loc. cit.*, Polyb., XXVI, 10, 12. Vitruv. VII, præf. 15. Vell., 1, 10. Strab., IX, 1, 17, p. 607 (396). Athen., V. p. 194 a. Pseud.-Dicæarch., *Descr. Græc.* fr. I, 1. Gran. Licinian., éd. Bonn, p. 9. Bursian, *Geogr. von Griechenland*, vol. I, p. 300. Ellissen, *Zur Geschichte Athens*, p. 17) — entreprit à Tégée la construction d'un magnifique théâtre de marbre et donna de fortes sommes à Mégalopolis, qui se relevait peu à peu, pour achever ses murs d'enceinte. Cf. Curtius, *Peloponnesos*, vol. I, p. 283 et 256.

l'art grec — témoin le magnifique autel de Zeus Soter à Pergame — malgré sa bonté pour les Grecs d'Europe et d'Asie, malgré ses nombreux bienfaits et sa générosité sans bornes à l'égard du Péloponnèse aussi, avait excité à un haut degré l'antipathie des Grecs d'Europe contre sa personne par ses conflits avec les Rhodiens et bien plus encore par son hostilité systématique à l'égard de la Macédoine, montre assez clairement quelles étaient alors les dispositions du parti national du Péloponnèse. Et en effet, le roi de Pergame fut profondément blessé par la décision des Achéens de renverser toutes les statues qu'ils lui avaient érigées, d'enlever les inscriptions exposées en public pour l'honorer, et d'abolir les fêtes et autres cérémonies instituées en son honneur [1]. Mais bien plus importante et en même temps bien plus fatale était la sympathie qui se réveillait peu à peu chez ces mêmes Péloponnésiens pour la Macédoine, qui se relevait avec une vigueur croissante. La force et la puissance renaissantes de la Macédoine étaient considérées partout par les confédérés comme le contre-poids nécessaire de Rome, et son existence commençait à être considérée dès lors comme le dernier point d'appui, le dernier boulevard de l'indépendance que les Romains accordaient encore pour la forme aux Achéens.

Tel était aussi à peu près partout l'état des choses dans le reste de la Grèce, aussi bien dans les différents cantons où s'était formé un parti romain de tendances semblables à celles du parti de Callicrate que dans ceux où régnait sans frein la démocratie, surtout celle qui avait une teinte de « socialisme ». En Béotie, dont la tumultueuse démocratie avait dû être forcée à la fin de la guerre de Syrie, à l'instigation des Romains, par les Achéens et les Étoliens à recevoir de nouveau dans son sein les amis des Romains, qui avaient dû s'enfuir autrefois à cause de leur participation au meurtre de Brachyllas (p. 77 sqq.), dominait, sous la conduite de Néon (de la famille de Brachyllas), le parti ennemi des Romains sans souffrir la moindre opposition [2]. Chez les Épirotes, le

[1]) Polyb., XXVII, 15, 2-4. XXVIII, 7 et 10. Liv., XLII, 12. Cf. Schorn, p. 339. Meier, *loc. cit.*, 383 et 390 sqq.
[2]) Polyb. XXIII, 2; cf. XX, 5, 14. XXVII, 1, 11.

parti national était également au pouvoir depuis la mort du vieux Charops (p. 68)[1]. Mais le désordre était à son comble dans les pays situés entre l'Olympe et l'Achéloos. Les malheureux Étoliens, qui, depuis 189, n'étaient plus en état de suivre une politique extérieure indépendante, usèrent, dès qu'ils se furent quelque peu remis des désastres de la dernière guerre contre Rome, le reste de leurs forces en cruelles guerres intestines. Nous ne savons si l'on eut l'occasion de constater les effets de l'inimitié des diverses tribus entre elles; en général, nous ne savons que peu de choses de l'histoire de ce peuple depuis 189.

Ce fut alors que la ruine économique et les vices particuliers de cette tribu que nous avons plusieurs fois signalés se montrèrent d'une façon plus désastreuse que jamais. Toute la Ligue et en même temps une foule de particuliers, chefs puissants comme petites gens, étaient écrasés du poids intolérable de leurs dettes; l'hostilité entre les riches et les pauvres, les débiteurs et les créanciers, se manifesta par d'odieuses scènes de meurtre et des massacres insensés. Peu à peu l'opposition du parti national au parti romain vint encore compliquer la situation; et ce fut encore là l'œuvre de l'infâme Thoas, naguère un des fauteurs principaux de la guerre des Romains contre la Syrie et l'Étolie, le même qu'Antiochus III avait été forcé de livrer aux Romains après la bataille de Magnésie, et qui ensuite, gracié par ces derniers, était allé former un parti romain parmi la noblesse étolienne[2]. Le même désordre régnait parmi les Thessaliens et les Perrhèbes; là, le prolétariat social démocratique de toutes les classes, tombé dans la misère, soutenait une lutte acharnée contre les riches. La Macédoine intervint systématiquement dans toutes ces affaires, pour amener finalement à une catastrophe nouvelle les rapports entre Rome, la Grèce et la Macédoine[3].

Le roi de Macédoine, Persée, qui régnait depuis 179 avant J.-C., avait, nous l'avons dit, hérité de toute la haine de son

[1]) Polyb., XXVII, 13.

[2]) Pour plus de détails, voy. ci-après; cf. surtout Liv., XLI, 25. XLII, 5. Polyb., XXVIII, 4, 10 sqq.

[3]) Liv., XLII, 5. Cf. ci-après.

père contre Rome. Aussi, depuis son avènement, il s'était efforcé sans cesse non seulement d'accroître ses propres ressources, de les rendre aussi efficaces que possible, mais de conclure des alliances tant avec les États voisins qu'avec les souverains de l'Orient hellénistique, pour être sûr de leur appui lors de sa prochaine guerre avec Rome. Les traditions de la politique macédonienne, ainsi que les exigences de sa position, devaient lui faire rechercher avant tout les sympathies des Hellènes. Il savait très bien que, dans les cantons grecs, le parti démocratique avec ses diverses variétés non seulement était partout, quelques motifs qu'il eût pour cela, le parti national, mais qu'il était bien plus nombreux que ses adversaires; il s'agissait donc de tendre la main à ce parti, de gagner partout sa confiance. Or le roi Persée semblait réellement capable de devenir, à la tête de ses vaillants Macédoniens qui avaient repris une vigueur nouvelle, le chef naturel des Hellènes. Les mauvais côtés de son caractère, qui furent plus tard la principale cause de sa ruine, ne s'étaient pas montrés encore; les crimes qu'on lui reprochait déjà appartenaient exclusivement à l'histoire de la cour de Macédoine. Par contre, les Grecs savaient que Persée était devenu un bon soldat sous la direction de son père; qu'il n'avait nullement, comme Philippe, un penchant excessif pour la boisson et les femmes. Persée était populaire; il gouvernait son royaume avec douceur, et son naturel autant que l'intérêt général le portait à s'abstenir de tous ces actes, tantôt frivoles tantôt criminels, par lesquels Philippe s'était autrefois aliéné complètement les Grecs. Enfin Persée tenait de son père des manières aimables, une belle stature pleine de dignité, un maintien noble et chevaleresque qui d'emblée lui gagnait les cœurs. Persée de plus était un habile homme d'État, qui s'entendait très bien à mettre dans ses intérêts non seulement les princes hellénistiques de l'Orient (excepté, bien entendu, le roi Eumène II), mais à persuader de plus en plus au parti national dans la Grèce entière qu'une Macédoine forte n'était plus un danger, mais la condition nécessaire, le boulevard naturel de l'indépendance grecque en face de l'influence des « libérateurs » romains, qui prétendaient dominer partout et surveiller en maîtres toute velléité d'indé-

pendance. Toujours est-il que toute la Grèce, de Rhodes en Acarnanie, de Mégalopolis jusqu'à Byzance, avait le sentiment que le naturel sévère des Romains, sans excepter même les plus doux, ne pourrait jamais s'accorder avec le caractère des Grecs; que la manière d'agir des Romains, la politique italique durement et sciemment égoïste, aurait toujours pour les Grecs quelque chose d'étrange et d'antipathique. On se sentait attiré de plus en plus vers les Macédoniens, auxquels on était uni par des liens de parenté, dont l'histoire pendant 180 ans s'était si souvent confondue avec celle des Grecs, et dont les souverains, bien qu'ils se fussent souvent montrés cruels et dévastateurs, étaient Grecs après tout, et n'avaient jamais paralysé les forces multiples du petit monde hellénique comme ces sérieux habitants de l'Italie, qui, bien qu'ils s'abstinssent en général de toucher brutalement aux personnes ou aux biens des Hellènes, n'en faisaient pas moins sentir aux Grecs leur influence et leur pouvoir d'une façon qui finit par devenir insupportable. Rome, toujours gênante, tantôt avertissait, tantôt surveillait, et finit même par devenir une cause de corruption, de paralysie et de mort. Dans cette atmosphère suffocante, les Grecs, presque partout, se sentaient soulagés en jetant un regard sur la Macédoine, qui se préparait à une nouvelle lutte avec Rome. Des intérêts positifs de l'espèce la plus diverse, les sentiments les plus nobles comme les plus basses passions, la plus complète illusion sur l'état des affaires, tant en Grèce qu'au dehors, l'aveuglement volontaire sans cesse renaissant quant aux intérêts invariables et à la force gigantesque de la grande puissance italique, de vagues espérances dont on se berçait avec bonheur, et enfin ce penchant indestructible des Grecs pour les aventures; tout cela engendra en Grèce la plus ardente sympathie pour Persée, une sympathie qui devait enfin conduire la Macédoine et la Grèce à l'aveuglement le plus fatal et à la ruine la plus complète.

Après avoir assez longuement préparé les voies par la diplomatie, Persée fit une grande démonstration en 174[1]. Les Dolopes, dont le pays (p. 132) se trouvait alors en entier, ou

[1]) Cf. Nissen, p. 241. 335.

du moins en grande partie, sous la domination macédonienne, avaient assassiné un fonctionnaire du roi avec la cruauté la plus raffinée. Pour se venger, Persée, bien qu'ils se fussent placés sans tarder sous la protection des Romains, envahit leur territoire et les vainquit complètement [1]. Puis le roi, en apparence pour consulter l'oracle, conduisit ses forces imposantes à Delphes et exposa ainsi aux yeux des Grecs la vigueur nouvelle des Macédoniens régénérés [2]. Les suites de cette démonstration ne se firent pas attendre; elles se firent sentir d'abord en Étolie, où se rallumèrent des guerres intestines, et par des mouvements tumultueux qui éclatèrent dans les pays situés entre l'Othrys et l'Olympe. Persée, pour son malheur, c'était peut-être une faute impardonnable, ne s'était pas contenté de tendre la main au parti purement national du nord de la Grèce où, surtout en Étolie, plusieurs hommes considérables se joignirent à lui sans hésiter [3], comme ce Nicandre (p. 125) que Philippe avait su traiter naguère avec tant d'habileté, mais il avait aussi tenté de mettre à profit l'effrayant désordre économique qui régnait notamment dans les districts étoliens et thessaliens et le mouvement particulièrement violent du parti social et démocratique de ces contrées. Bientôt après son avènement, le roi avait non seulement, entre autres actes de clémence, renoncé aux impôts qui lui étaient dus en Macédoine, mais il avait fait afficher à Délos, à Larissa et dans le temple d'Athéné Itonia (près de Coronée en Béotie) des placards qui invitaient, en leur faisant les plus belles promesses, tous les Grecs que les discordes civiles, des condamnations judiciaires ou des dettes avaient forcés de quitter leur pays, à venir en Macédoine. Aussi, notamment dans le nord et dans le centre de la Grèce, « l'homme du peuple » voyait partout dans Persée celui qui allait remplir en grand le rôle de Cléomène ou même celui de Nabis ; tous ceux auxquels des embarras pécuniaires ou quelque autre motif faisaient souhaiter une révolution se tournaient vers le

[1]) Polyb., XXII, 22 *a*, 4. Liv., XLI, 22. 23. 24. XLII, 13. 40. 41. Appian., *Maced.*, c. 9, 3.
[2]) Polyb., *loc. cit.* Liv., XLI, 22. XLII, 40.
[3]) Cf. Polyb., XX, 11, 9.

roi de Macédoine [1]. Et lorsque l'armée macédonienne eut fait sa pacifique promenade militaire de la Dolopie à Delphes pour s'en retourner vers l'Olympe, la lutte sanglante des partis éclata avec une fureur nouvelle dans l'Étolie déjà presque épuisée ; on vit renaître la guerre civile avec toutes ses horreurs entre les débiteurs et les prolétaires d'un côté, les riches et les grands propriétaires de l'autre, surtout chez les Perrhèbes et en Thessalie [2]. Ce fut là que la diplomatie romaine s'opposa pour la première fois en Grèce avec une certaine fermeté à la politique macédonienne. En 174, les Étoliens avaient songé, dans leur épuisement, à faire la paix entre eux, et ils avaient prié les Romains de seconder leurs efforts. Or il arriva que 80 notables d'Hypata, partisans d'un certain Proxénos (probablement du parti romain), invités par leur cité et par son premier magistrat Eupolémos à revenir dans leur patrie pour faire la paix avec leurs adversaires, furent surpris en entrant dans la ville et assassinés! Toute réconciliation était dès lors impossible. Les ambassadeurs du Sénat, arrivés en Grèce sur ces entrefaites, essayèrent, eux aussi, mais en vain, de mettre fin aux différends dans une assemblée à Delphes; le malheureux Proxénos lui-même, qui selon toute apparence avait obtenu l'intervention des ambassadeurs, fut immédiatement après assassiné par sa propre femme [3]. La guerre avait donc continué avec une fureur nouvelle, augmentée encore par les agissements des Macédoniens, et avait envahi les contrées de la Thessalie. Alors enfin le Sénat intervint avec vigueur. Appius Claudius Pulcher réussit en effet (173) à mettre un terme à la lutte sociale entre les Thessaliens et les Perrhèbes et à rétablir un accord équitable entre les créanciers et les débiteurs. Une tentative que fit à la même époque Marcellus, pour calmer les Étoliens, ne fit cesser que pendant très peu de temps leurs luttes acharnées [4].

[1]) Polyb., XXVI, 5, 1-4. Liv. XLI, (2), XLII, 5. 30. Cf. Schorn, p. 333. Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 769 sqq.

[2]) Cf. Liv., XLI, 25. XLII, 5. 13. Diod., XXIX, 33.

[3]) Liv., XLI, 25.

[4]) Liv., XLII, 2. 4. 5. 13. Appian., *Maced.*, 9, 1 et 3. Polyb., XXX, 1-4, 14. Sur les relations de Persée avec les Étoliens, voy. aussi Liv., XLII, 12. 40 et 42.

Ce qui montre bien clairement la profondeur de la haine de Persée contre Rome, c'est qu'il ne craignait pas de la combattre elle et son parti en Grèce par de pareils moyens. Il avait toutefois assez d'intelligence pour chercher d'autres alliés encore. L'alliance conclue par Néon, Hippias et Isménias avec la démocratie béotienne n'avait pas sans doute une grande valeur [1]; il importait bien plus de gagner les puissants Achéens. Aussi Persée essaya-t-il très habilement, après son retour de Delphes en 174, de décider d'abord les confédérés à lever la défense de communiquer avec les Macédoniens qui subsistait toujours (p. 147). Les dispositions de la plupart des Achéens étaient en effet si favorables au roi, qu'avec un peu d'habileté et plus de promptitude, d'excellentes relations auraient pu s'établir alors entre la Macédoine et les Achéens: mais, pour son malheur, Persée ne sut pas profiter du moment, et, en somme, manqua de tact à l'égard des confédérés; et lorsque, quelque temps après, une véritable ambassade macédonienne parut devant la Ligue, Callicrate avait déjà si bien pris ses mesures et insisté avec tant de succès sur la colère imminente des Romains, que la majorité des membres de l'assemblée confédérée n'osa plus écouter les offres du roi [2]. Par contre, Persée dut se sentir puissamment encouragé en voyant que la sympathie pour sa cause et l'antipathie pour Eumène et les Romains augmentaient incontestablement sur la côte orientale de la mer Égée. Les villes de Byzance et de Lampsaque se placèrent sous la protection de la Macédoine [3]. Ce qui était plus important encore, c'est que les puissants Rhodiens commençaient à pencher du côté de la Macédoine. Leur sympathie pour Rome diminuait décidément. La protection que les Romains avaient accordée en 177 av. J.-C. aux Lyciens, placés d'une façon assez vague sous la domination rhodienne à la fin de la guerre de Syrie et depuis peu en révolte contre Rhodes; plusieurs conflits avec le roi Eumène II, que Rome continuait

[1]) Cf. Polyb., XXVII, 1, 11. Liv., XLII, 12. 38. 40. 42. 43 sq. Appian., *Maced.*, c. 9, 1 et 3.

[2]) Liv., XLI, 22-24. Voy. aussi XLII, 6 init. 12.

[3]) Liv., XLII, 13. 40. 42. 46. XLIII, 6. Appian., *Maced.*, c. 9, 1 et 3. Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 169. Sur d'autres relations de Persée avec les villes de l'Asie-mineure, voy. Liv., XLII, 25.

à favoriser, peut-être aussi des craintes inspirées par les vastes projets des grands négociants de Rome et d'Italie, dont l'influence sur la politique romaine commence alors à se faire sentir assez fortement [1], tout cela convainquit de plus en plus ce peuple de marchands intelligents qu'une Macédoine puissante était nécessaire à la prospérité et à l'indépendance de l'Orient. C'est pour cette raison qu'eux aussi avaient noué des relations d'amitié de diverse nature avec Persée [2].

Cependant, Persée n'était pas homme à chercher avec impétuosité la guerre contre Rome qu'il avait préparée de longue main ; il a su attendre que Rome commençât elle-même les hostilités. Le Sénat suivait de trop près les préparatifs des Macédoniens, il avait trop de partisans en Grèce et en Asie un agent beaucoup trop zelé dans le roi Eumène, pour se laisser surprendre par Persée. Les ambassadeurs romains qui depuis 174 visitaient en grand nombre la Grèce et la Macédoine [3] (et ils ne le faisaient pas uniquement à cause des luttes acharnées qui ensanglantaient l'Étolie et les cantons thessaliens) avaient déjà pu s'apercevoir de ce qui se passait dans la péninsule gréco-macédonienne ; et Eumène, qui au commencement de l'année 172 parut lui-même à Rome pour ses intérêts comme pour ceux de Rome, et qui, non content d'attaquer vivement Rhodes et le parti national du Péloponnèse, fit au Sénat une description exagérée des préparatifs militaires et politiques de Persée [4], amena à maturité les résolutions du Sénat, au sein duquel l'emportait alors le parti de la guerre à tout prix. A Rome, on crut ne pas devoir assister sans agir aux progrès de la puissance macédonienne, si on ne voulait pas que la situation de Rome à l'est de l'Adriatique fût ébranlée de la façon la plus inquiétante, ou peut-être même anéantie. Il s'agissait donc de préparer d'abord cette nouvelle guerre contre la Macédoine par voie diplomatique, d'isoler autant que

[1]) Cf. Liv., XLI, 6. Polyb., XXVI, 7. Nissen, p. 230. 334. Meier, *op. cit.*, p. 382 sqq. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 156.

[2]) Cf. Liv., XLII, 14. 26. 45. 46. Appian., *Maced.*, c. 9, 1, 2. Polyb., XXVII, 6. XXVI, 7, 7-10.

[3]) Cf. Liv., XLI, 22. 25. XLII, 2. 5. 6. 17.

[4]) Liv., XLII, 6, 11-14. Appian., *Maced.*, c. 9, 1. Diod., XXIX, 33. Cf. Meier, p. 382-386.

possible le roi Persée au point de vue militaire et politique. Dans ce but, une ambassade romaine se rendit en Macédoine (été 172): elle devait exposer au roi une longue série des griefs du Sénat et leur dénoncer l'amitié des Romains dans le cas où il refuserait de leur donner complète satisfaction et de s'en tenir strictement aux conditions du traité conclu avec Philippe. Persée, avec une attitude pleine de fierté, avait déclaré au Sénat qu'il considérait le traité entre Rome et son père comme nul et non avenu, mais qu'il était toujours prêt à conclure avec Rome un traité sur le pied d'une égalité parfaite. Là-dessus, les ambassadeurs lui avaient déclaré la guerre et l'avant-garde de l'armée romaine avait été transportée à Apollonia, dans l'automne de l'an 172[1]. On commença à s'apercevoir alors que Persée n'avait nullement l'audace et la fermeté de son père ; qu'il était bien capable de préparer de grandes entreprises et de s'y engager avec ardeur et intelligence, mais qu'au moment décisif il n'avait pas assez de courage et d'énergie pour exécuter sur une grande échelle des plans depuis longtemps mûris ; qu'il n'était pas, en un mot, capable d'arrêter avec succès ses fiers ennemis et d'arracher aux liens de la politique romaine la Macédoine et la Grèce. Persée aurait dû, après avoir rompu ouvertement avec Rome, inonder sans retard la Grèce de ses splendides bataillons, disperser partout le parti romain, remuer les masses, anéantir le faible détachement romain qui stationnait en Illyrie, non seulement pour s'approprier par un grand coup — que les Romains, qui n'étaient pas tout à fait prêts, auraient eu beaucoup de peine à parer — tous les avantages stratégiques et toutes les ressources que la pleine possession de la péninsule grecque lui promettait, mais pour rendre confiants en sa cause, par son audace et ses succès, tous les souverains de l'Orient. Au lieu de cela, Persée resta complètement inactif, en attendant les événements ; bien plus, dans sa fatale pusillanimité, il se laissa non seulement isoler de tous côtés par la politique romaine, mais aussi assez grossièrement duper.

[1]) Liv., XLII, 18. 25. 27. 36. Cf. du reste les doutes de Nissen, p. 246 sqq. 253 sqq. quant à la créance que mérite la relation de Liv., XLII, 25. Voy. aussi Appian., *ibid.* c. 9, 2.

En effet, les Romains se hâtèrent, avant comme après le retour de leurs ambassadeurs de la Macédoine et avant de déclarer solennellement la guerre, de faire parcourir par leurs envoyés les États de tous leurs alliés en Afrique, en Asie et en Grèce, pendant l'été et l'automne de l'an 172 et pendant l'hiver de 171, et de les exciter contre Persée. Ce fut comme si les ennemis de Rome avaient vu la tête de la Méduse. Le jour où l'on comprit partout que Rome était décidée à affirmer son droit de régner sur le monde hellénique et hellénistique par une nouvelle et formidable guerre, le sérieux menaçant des temps et le souvenir renaissant des exploits des légions en Orient depuis l'an 200 firent perdre partout courage au parti ennemi de Rome. Comme par enchantement, Persée se trouva presque entièrement isolé [1]. Byzance même offrit son secours aux Romains [2], et à Rhodes, où les partisans de la Macédoine avaient perdu subitement toute influence, le rusé peuple de marchands se hâta de donner aux Romains l'assurance de sa fidélité inébranlable [3]. Dans la Grèce d'Europe, les agents de Rome travaillèrent, dans l'automne de 172, avec le même succès. Les frères Publius et Servius Cornélius Lentulus se chargèrent de parcourir le Péloponnèse, où aucune voix n'osa plus s'élever en faveur de Persée. Aulus Atilius et Quintus Marcius Philippus se tournèrent vers le nord et le centre de la Grèce. Le parti national de l'Épire, que dirigeaient alors Céphalos et Antinoos, patriotes pleins de bon sens et de fermeté, ne songea même pas à résister et permit aux Romains de faire dans le pays une levée de 400 guerriers. En Étolie, les ambassadeurs purent voir de leurs propres yeux comment, grâce à leur influence, le fanatique ami des Romains, Lyciscos, fut élu chef de la Ligue, et, en Thessalie, ils décidèrent l'assemblée générale réunie à Larissa à se déclarer formellement contre Persée [4]. Sans que ces événements lui servissent de leçon, Persée (la déclaration de guerre formelle

[1]) Voy. aussi Appian., *Maced.*, c. 9, 2.

[2]) Cf. Liv. XLII, 46. Tacit., *Annal.*, XII, 62. Mommsen, p. 793. Lampsaque aussi passa aux Romains bientôt après le commencement de la guerre (Liv., XLIII, 6).

[3]) Cf. Liv., XLII, 19. 26. 45. 46; voy. aussi Polyb., XXVII, 3. 4. 6.

[4]) Sur l'Epire, voy. Polyb., XXVII, 13, 7. Liv., XLII, 37. 38.

n'avait pas encore eu lieu) entama des négociations avec Marcius, qui était uni aux Antigonides par les liens de l'hospitalité ; et Marcius, qui savait très bien que Rome était décidée à tirer l'épée quoi qu'il arrivât, n'eut pas honte d'inviter cet homme craintif qui tremblait maintenant devant l'ombre de ses propres plans à renvoyer à Rome une ambassade, qui naturellement ne pouvait avoir aucun résultat, et de lui accorder avec joie un armistice, qui, en attendant, paralysait complètement les mouvements des Macédoniens en donnant au Sénat tout le temps nécessaire pour terminer tranquillement ses préparatifs [1]. Et bientôt après, Marcius se rendit en Béotie et à Chalcis, où il réussit facilement à écarter du pouvoir le parti démocratique auquel ses honteux excès avaient fait perdre toute consistance, qui tremblait misérablement à l'idée de la vengeance de Rome et était ébranlé partout par le parti romain-oligarchique, qui relevait audacieusement la tête, et à briser l'alliance de ce peuple infiniment méprisable avec Persée. Les troubles les plus fâcheux éclatèrent en divers endroits, et l'affaire se termina à la grande satisfaction des Romains, par la dissolution de la ligue des villes béotiennes. Coronée, Thisbæ et Haliartos restèrent seules fidèles à Persée. Parmi les chefs de la démocratie, amie de la Macédoine, Néon et Isménias avaient cherché à sauver et à conserver la Ligue en passant encore à temps aux Romains, mais la fureur du parti romain, et surtout celle des émigrés revenus avec Marcius, était si grande, qu'Isménias fut profondément humilié à Chalcis, puis jeté en prison et poussé au suicide, et Néon, de son côté, contraint à chercher un refuge en Macédoine ; les fugitifs du parti romain purent revenir enfin en Béotie [2]. Cependant, pour prévenir dans ces contrées un rapide coup de main de Persée, Marcius, avant son retour à Rome, fit occuper Chalcis par 1000 Achéens; Servius Lentulus y resta [3]. La folie de Persée porta ses fruits. Il va sans dire que la dernière ambassade du roi (171, au printemps) fut

[1]) Liv., XLII, 37. 38. 43. Cf. Appian., *Mac.*, c. 9. 3 et 4; Nissen, p. 250 sqq.

[2]) Liv., XLII, 38. 43-44. 46. Polyb., XXVII, 1 et 2, 1-10, 5, 1-8. Cf. Nitzsch, *Polybios*, p. 25 sqq. et Freeman, p. 182 sqq. 667 sqq. Sur la famille Brachyllas-Néon, voy. aussi Keil, *Syll. Inscr. Bœotic.*, p. 72 sqq.

[3]) Polyb., XXVII, 2, 8 et 11 sq. Liv., XLII, 44.

renvoyée sans façon de Rome, bien que les plus âgés des sénateurs eussent stigmatisé la perfidie de Marcius comme indigne du nom romain ; en même temps, on ordonna à tous les Macédoniens qui séjournaient alors en Italie de quitter ce pays dans les trente jours[1]. Le roi se voyait donc réduit uniquement à ses alliés de la Thrace, à ses relations avec les tribus illyriennes et d'autres Barbares, à une poignée de volontaires et de fugitifs grecs[2], et avant tout à son vaillant peuple et à son excellente et nombreuse armée, aguerrie par de nombreux combats contre les Barbares de la Thrace. Les Hellènes, de leur côté, suivaient avec anxiété cette guerre nouvelle, qui, ils le sentaient bien, allait aussi décider de leur propre destinée. A l'exception du parti oligarchique, partisan des Romains, tous les Grecs étaient encore remplis de sympathie pour les Macédoniens, de même race qu'eux ; aussi bien la masse très considérable des « hommes du peuple » dans la plupart des cantons, la plupart des démocrates de toute nuance et de tous les rangs, que la crainte seule empêchait alors de prendre les armes pour Persée, que ceux des Grecs, très nombreux surtout parmi les Achéens, qui, la situation étant donnée, ne voyaient plus que dans la plus stricte neutralité le salut de leur pays, mais qui désiraient le maintien durable d'un certain équilibre entre Rome et la Macédoine[3].

Lorsque enfin tout espoir de maintenir la paix se fut évanoui, Persée rassembla son armée, forte de 43,000 hommes (environ 21,000 phalangites, quelques milliers d'hypaspistes ; 4,000 cavaliers macédoniens et thraces ; le reste, en grande partie des mercenaires et des volontaires grecs) près de Cition, à l'ouest de Pella, et ouvrit les hostilités au printemps de l'an 171[4] par l'invasion des pays des Perrhèbes et des Thessaliens[5]. On vit bientôt que ce roi ne possédait aucune des qualités militaires de son père, ou en général des Antigonides, et n'avait pas non plus, malheureusement pour lui, un général

[1]) Polyb., XXVII, 7, 1-4. Appian., c. 9, 5. Liv., XLII, 46, 47, 48. Diod., XXX, 1.

[2]) Liv., XLII, 51.

[3]) Cf. Liv., XLII, 30. XLV, 31. Polyb., XXX, 6, 5 sqq. 10.

[4]) Cf. Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 773.

[5]) Liv., XLII, 50-53.

qui pût suppléer à ce qui lui manquait à lui-même. Il est vrai que Persée était bon soldat; il savait aussi remporter des victoires partielles; mais il ignorait complètement l'art de profiter rapidement et largement de ses succès, de diriger en grand les opérations d'une campagne sans régler servilement ses mouvements sur ceux de l'ennemi. C'est ce qu'on vit dès le début de la guerre. Le consul romain Publius Licinius Crassus, chargé de la guerre de Macédoine, avait débarqué à cette époque en Illyrie et marcha sur Gomphi en Thessalie à travers l'Épire et l'Athamanie, tandis qu'en même temps la flotte romaine, forte de quarante gros vaisseaux de guerre montés par 10,000 soldats de marine, cinglait, sous le préteur Gaius Lucretius et son frère Marcus, de Céphallénie vers les eaux de la Béotie[1]. Or, au lieu d'attaquer l'armée romaine, composée en partie de troupes peu exercées, sur les routes difficiles de la chaîne de montagnes qui s'étend sur la frontière de la Thessalie, ou au moins à sa sortie des défilés près de Gomphi, comme l'exigeait même l'idée d'une guerre défensive, au-dessus de laquelle Persée ne sut pas s'élever, le roi, après avoir pris d'assaut quelques villes perrhébiennes et thessaliennes, attendit les Romains près de Sycourion, au pied de l'Œta, et fit en attendant piller la plaine thessalienne par ses cavaliers[2]. Les Romains purent donc se reposer tranquillement près de Gomphi, atteindre sans résistance Larissa, et renforcer leur armée sans obstacle par les corps auxiliaires des Pergaméniens (4,000 fantassins et 1,000 cavaliers) et des villes et cantons grecs alliés; entre autres troupes, 300 chevaux et 100 hommes d'Apollonie, un escadron de cavaliers étoliens et 400 cavaliers thessaliens, ainsi que 1,000 Achéens, se joignirent alors aux Romains. Le total des forces de terre romaines dans la péninsule hellénique, dont une partie toutefois resta en Illyrie pour menacer la frontière occidentale de la Macédoine, pouvait s'élever maintenant à environ 30 à 40,000 hommes de troupes d'Italie et à plus de 10,000 hommes de guerriers alliés de toute espèce[3]. Quelque

[1]) Liv., XLII, 48. 49. 55. 56.
[2]) Liv., XLII, 53-55, 56; sur Sycourion cf. Bursian, *op. cit.*, p. 62.
[3]) Liv., XLII, 55. Cf. Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 773.

temps après, Persée risqua une attaque contre la position romaine sur la rive droite du Pénée, un peu au-dessous de Larissa. Avec sa cavalerie et ses troupes légères, le roi remporta sur les mêmes armes de l'armée ennemie, mal commandée par l'incapable Licinius, près de la colline de Callicinos, une brillante victoire qui coûta aux Romains plus de 3,000 morts ou prisonniers et à Persée 60 soldats seulement. Si Persée avait fait avancer rapidement sa phalange remplie d'ardeur, il aurait probablement dispersé l'armée romaine, d'ailleurs inférieure en nombre : mais, pour son malheur, le roi n'osa pas frapper ce coup décisif; il n'empêcha et n'inquiéta même pas le moins du monde, la nuit suivante, la retraite des Romains fortement ébranlés au delà du Pénée. Bien plus, le roi, très mal inspiré, offrit maintenant la paix au consul battu, aux mêmes conditions auxquelles Philippe l'avait autrefois conclue avec le vainqueur de Cynoscéphales ! Pouvait-il s'étonner que Licinius exigeât qu'il s'en remît sans conditions au bon plaisir du Sénat[1] ?

En attendant, les affaires prirent en Grèce une tournure telle que, si Persée n'avait eu qu'un souffle de l'esprit de son père, il eût trouvé même maintenant la plus belle occasion de regagner tous les avantages qu'il avait laissé échapper l'automne précédent. En effet, la nouvelle de la défaite de Licinius produisit partout en Grèce une telle agitation, qu'une nouvelle victoire des Macédoniens, quelques troupes macédoniennes et quelques talents bien employés, eussent facilement pu provoquer un soulèvement général sur les derrières des Romains[2]. Et ces dispositions des Hellènes ne firent que s'accroître par les fautes des généraux romains. La corruption déjà très grande de la noblesse romaine se manifestait alors d'une façon inquiétante ; elle se montrait non seulement dans l'incapacité de la plupart des généraux envoyés contre Persée, mais bien plus encore dans l'odieux traitement infligé aux alliés helléniques et dans la licence vraiment criminelle qu'on laissa

[1]) Liv., XLII, 57-62. Polyb., XXVII, 7, 1-16. Plut., *Æmil. Paul.*, c. 9. Appian., *Maced.*, c. 10. Justin., XXXIII, 1. Zonar., IX, 22. Eutrop., IV, 6. Oros., IV, 20.

[2]) Polyb., XXVII, 7 a-c. Liv., XLII, 63.

s'introduire dans la discipline. La disposition des esprits ne devint certes pas meilleure lorsqu'on apprit que l'état-major de Licinius mettait la dernière défaite entièrement sur le compte de la prétendue lâcheté de la cavalerie étolienne et de la prétendue trahison de ses chefs[1]. On apprit même que l'amiral romain, Gaius Lucretius, qui assiégeait avec 10,000 hommes de troupes de mer et 2,000 Pergaméniens récemment arrivés à Chalcis la ville béotienne d'Haliartos (sur laquelle s'était jeté avant le commencement de la guerre le Romain Publius Lentulus avec 300 soldats d'Italie et les troupes de la plupart des autres Béotiens), avait, après avoir pris d'assaut la ville vaillamment défendue, vendu comme esclaves tous les survivants à ce terrible massacre et détruit la ville de fond en comble. A Thisbæ, il avait vendu comme esclaves tous les habitants appartenant au parti démocratique ou macédonien, et la ville fut réduite, à partir de 170 avant J.-C., à la condition de ville stipendiaire .

Malgré cela, Persée continue à faire timidement la guerre. Une nouvelle bataille plus importante près de Phalanna, sur la rive gauche du Pénée inférieur, non loin de la gorge de Tempé, s'étant terminée d'une façon moins heureuse que le premier combat, il s'en retourna en Macédoine (dans l'été de l'an 171) pour se contenter de défendre les montagnes qui protègent ce pays[3]. Il pouvait bien, en attendant, laisser aux Romains le soin d'exaspérer les Grecs par leur conduite ultérieure. Le misérable Licinius se contenta de prendre les villes thessaliennes et perrhébiennes occupées auparavant par Persée, à l'exception de la ville de Gonnos, que Persée, qui la considérait comme la « clef » du défilé de Tempé, avait récemment munie de forts retranchements[4] : puis il alla prendre ses quartiers d'hiver en Thessalie et en Béotie, s'assura d'Ambracie en y mettant 2,000 hommes,

[1]) Liv., XLII, 60. Appian., *ibid.*

[2]) Liv., XLII, 47 s. fin., 56-63. Strab., IX, 2, 30, p. 631 (411). Cf. Mommsen, *Ephem. Epigr.*, 1872, p. 278 sqq. 293. J. Schmidt, dans les *Mittheilungen des archäologischen Instituts in Athen*, IV, p. 235 sqq.

[3]) Liv., XLII, 64-67. Appian., *ibid.*, c. 2. Pol., XXVII, 9. Zonar., *ibid.* Sur Phalanna, voy. aussi Bursian, p. 56.

) Liv., XLII, 54. 67. Bursian, p. 60.

congédia les auxiliaires grecs, à l'exception des Achéens, et se borna ensuite à détruire Ptéléon en Phtiotide et à prendre Larissa Crémaste, villes qui étaient retombées récemment entre les mains des Macédoniens [1]. Licinius et Gaius Lucrétius commencèrent alors à se rendre coupables d'une série d'atroces violences contre une foule de cités grecques amies, en Europe et en Asie-Mineure, qui, par des réquisitions arbitraires et des exactions de toute sorte, même par de véritables actes de brigandage, se voyaient presque ruinées et en appelaient en vain au Sénat [2]. Les habitants de Coronée en Béotie, qui se rendirent alors, furent vendus en masse comme esclaves [3]. En même temps, la flotte romaine se laissait honteusement surprendre près d'Oréos par une petite escadre macédonienne [4]. Il y a plus : Licinius, de connivence avec le chef de la Ligue étolienne, Lyciscos, avait fait conduire à Rome pour y subir un jugement (on les accusait d'avoir agi en traîtres pendant la bataille livrée sur les bords du Pénée) plusieurs Étoliens que ce dernier haïssait (c'étaient, outre Nicandre que nous avons nommé plus haut, Eupolémos et plusieurs autres chefs considérables [5]). Des actes aussi odieux amenèrent d'abord les Épirotes à se séparer de Rome. Le jeune Charops, le petit-fils de l'estimable ami des Romains dont nous avons parlé, avait été élevé à Rome. Sans principes et plein de l'ambition la plus ardente, il cherchait à s'élever dans sa patrie à la position qu'avait occupée son grand-père défunt. Pendant assez longtemps, il avait fait de vains efforts ; mais maintenant ses intrigues, ses calomnies répétées contre le parti national auprès des Romains prirent un caractère si inquiétant que les chefs du parti franchement macédonien, Théodotos et Philostratos, auxquels Céphalos et Antinoos finirent par ne plus résister, pour éviter le sort des Étoliens faits prisonniers, s'entendirent secrètement avec Persée et passèrent enfin ouvertement à lui au printemps de l'année 170. Presque tous les Épirotes, notamment les

¹) Liv., XLII, 87 (cf. 42).
²) Cf. Liv., XLIII, (4) et 4. 6. 7. 8. Zonar., *ibid.*
³) Liv., XLIII, (4), 4.
⁴) Liv., XLIII, (4). Plut., *Æmil.*, c. 9.
⁵) Polyb., XX, 11, 10. XXVII, 13, 14. XXVIII, 4, 5 sqq. Cf. Appian., *ibid.* c. 10.

puissants Molosses et la plupart des Chaoniens, passèrent avec eux du côté de la Macédoine; les Thesprotes restèrent à peu près seuls fidèles à Rome [1].

La situation ne s'améliora pas lorsqu'enfin Licinius, au printemps de l'an 170, fut remplacé par le consul Aulus Hostilius Mancinus, et l'amiral Lucrétius par L. Hortensius. Ce dernier, qui dut sa mauvaise renommée surtout aux horreurs qu'il commit à Abdère, imita, sans obtenir avec la flotte un résultat quelconque, la déplorable manière d'agir de son prédécesseur, si bien que le Sénat, qui avait déjà énergiquement blâmé les scènes qui avaient eu lieu à Coronée, dut enfin intervenir sérieusement[2]. Quant à Hostilius, il ne remporta, avec ses troupes complètement démoralisées, pas le moindre avantage sur Persée. Les Romains postés en Illyrie n'éprouvèrent que des défaites, tant sur la frontière occidentale de la Macédoine qu'en Épire [3]. Le roi reprit peu à peu courage. Jusque-là, en usant ses forces et son temps dans des luttes moins importantes contre les Thraces, les Dardaniens et les Illyriens, il s'était constamment tenu sur la défensive ; il franchit maintenant les frontières de la Macédoine vers la fin de l'an 170 pour prendre l'offensive. Déjà ses troupes avaient occupé plusieurs villes de la Thessalie ; maintenant, non seulement il s'avança avec succès contre les Romains en Illyrie, mais il tenta aussi pendant l'hiver de 170 à 169 une expédition en Étolie, où le parti national sous Archidamos, également menacé par ses ennemis domestiques et par la politique romaine, voulait, comme l'avaient fait récemment les Épirotes, lui tendre la main, et notamment lui livrer la forte ville de Stratos. Malheureusement, le but principal de cette expédition ne fut pas atteint [4]. Et Persée, qui ne put jamais s'élever à la hauteur de sa tâche, ni comme politique ni comme général, qui, dans son odieuse avarice, ne put se décider, ni alors ni plus tard, à se séparer de

[1]) Polyb., XXVII, 13, 1-16, 14, 1-3, Liv., XLIII, (5.) 18, 21, 23, XLIV, 16 et XLV, 26. Diod., XXX, 5 et v. (Bekk., tom. IV, pag. 258 sq.), *fragm. Scorial. fr. bibl.*, 30 sqq. nº 7.

[2]) Liv., XLIII, (5.) 4, 6, 7, 8, XLIV, I. Diod., XXX, 6, 8, Polyb., XXVIII, 3, 3, Zonar., IX, 22.

[3]) Liv., XLIII, 1. (5.) 9-11. 21. 23. XLIV. I. Plut., *Æmil.*, c. 9.

[4]) Liv., XLIII, 18-23.

ses trésors accumulés, ni à ouvrir sa cassette, soit qu'il s'agît de gagner des Grecs ou des chefs illyriens ou barbares[1], attendit sans agir que les Romains eussent trouvé enfin un homme capable de mener cette guerre à bonne fin. Sans doute Quintus Marcius, qui prit le commandement suprême au commencement du printemps de l'année 169, n'était pas encore cet homme. Nous verrons plus tard, il est vrai, combien l'astucieuse politique de ce diplomate a secondé les plans des plus intraitables parmi les sénateurs contre l'indépendance de leurs alliés grecs ; cependant, lui aussi ne pouvait vaincre la Macédoine. Une marche d'une témérité extrême lui permit de pénétrer, il est vrai, après avoir franchi les hauteurs sud-est de l'Olympe, à l'ouest de Tempé, dans l'angle sud-est de la partie antérieure de la Macédoine ; du reste, ni ses propres troupes, ni la flotte commandée maintenant par Gaius Marcius Figulus, ni les Romains en Illyrie ne firent les moindres progrès. Il est vrai que la position macédonienne du défilé de Tempé finit par tomber entre le mains du général romain ; mais la position fortifiée sur le fleuve Énipée ou Elpios (au sud de Dion), par l'occupation de laquelle Persée, assez insensé pour perdre d'abord toute contenance, avait empêché les Romains, bientôt après leur passage sur l'Olympe, de pénétrer plus avant dans la Macédoine, ne put être emportée[2]. Alors enfin Rome envoya sur le théâtre de la guerre, au printemps de l'année 168 av. J.-C., le meilleur général dont elle pût disposer alors. Lucius Æmilius Paullus, distingué et sérieux, doué des vertus des anciens Romains, formé à l'école de la Grèce autant que le grand Scipion et Flamininus, ennemi de la noblesse d'alors, comme de sa corruption et de sa politique, devait enfin sauver l'honneur des armes romaines en Macédoine. Au point de vue militaire, il y réussit parfaitement ; mais malheureusement sa valeur personnelle et sa sympathie pour les Hellènes ne furent plus en état ni d'empêcher les

[1]) Cf. Polyb., XXVIII, 9, 4 sqq. Liv., XLIV, 23. 26 sqq. Plut. *Æmil.*, c. 12 sqq. Dio Cass. (éd. Dindorf) vol. I. p. 116, fr. 66, 1. Diodor., XXX, 9, 19, Appian., *Maced.*, c. 16.

[2]) Appian., *Maced.*, c. 12-16. Liv., XLIV, 1-13. 16. 20. 28. Cf. Diodor., XXX, 10 et 11. Polyb., XXVIII, 10-12. Zonar., *ibid.* Flor., I, 28.

honteux excès par lesquels plus tard la politique romaine souilla sa victoire, ni de parer les coups mortels qui allaient être portés au monde hellénique tout entier[1]. Le nouveau consul sut très bien remettre son armée indisciplinée en état de tenir la campagne. Puis, avec une rapidité étonnante, il fit sortir le roi Persée de sa position sur l'Énipée par d'habiles manœuvres, et le força à accepter la bataille décisive de Pydna, le 22 juin 168, où périrent 20,000 Macédoniens, où 5,000 hommes furent faits prisonniers et où furent anéanties à jamais la force et la prospérité de cette généreuse nation. Persée lui-même, chez lequel on ne voyait pas la moindre trace de cette attitude fière et digne qui avait distingué son père, surtout dans le malheur, fut bientôt après fait prisonnier à Samothrace, pendant sa fuite, par Gnæus Octavius qui, cette année, commandait la flotte romaine; le reste de l'armée et les villes macédoniennes n'osèrent plus dès lors résister aux Romains victorieux[2]. La maison royale d'Antigone avait cessé de régner. Le royaume de Philippe, du vainqueur de Chéronée, le peuple dont les fils héroïques, sous Alexandre, le royal conquérant, avaient ouvert aux peuples de l'Occident le monde oriental, gisait sanglant et écrasé aux pieds de la nouvelle dominatrice du monde.

Les hommes d'État romains se hâtèrent alors d'exploiter, le mieux et pour le plus longtemps possible, la victoire décisive qu'ils avaient remportée sur le dernier roi de race grecque, tant en Macédoine que dans tout le monde hellénique. La Macédoine ne fut pas encore ajoutée aux possessions immédiates de la République, bien que, alors déjà, selon toute apparence, le désir de voir l'empire du vainqueur de Chéronée réduit en province romaine ait été exprimé à Rome; Paul-Émile résista problablement lui-même avec succès à la poli-

[1]) Cf. Mommsen, p. 778. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 165 sqq. et *Polybios*, p. 52 sqq. Lange, *op. cit.*, p. 262.

[2]) Diodor., XXX, 20-22. XXXI, 9. Dio Cass., *ibid.*, p. 117, fr. 66, 3-6. Liv. XLIV, 17. 18-22. 30. 32-46. XLV, 4-9. Plut., *Æmil.*, c. 10-27. Polyb., XXIX, 1-7. Justin., XXXIII, 1, 2. Appian., *Maced.*, c. 17. Vell., 1, 9. Flor., 1, 1. Eutrop., IV, 6 et 7. Oros., IV, 20. Zonar., IX, 23. Cf. Mommsen, p. 778. Nissen, p. 266.

tique de conquête d'un grand nombre de ses pairs[1]. Toujours encore la Macédoine devait rester « libre et indépendante » : mais il fallait aussi que cet État, qui autrefois inspirait tant de crainte, fût rendu à tout jamais « inoffensif ». Appuyé par les dix commissaires que le Sénat, selon sa coutume dans les cas de ce genre, envoya en Macédoine avec des instructions précises, Paul-Émile (en 167), dans la conférence d'Amphipolis, fixa de la manière suivante le sort des pays macédoniens héréditaires. Le royaume de Macédoine fut supprimé pour toujours ; ce pays, où la monarchie avait existé depuis un temps immémorial, devait dorénavant être « libre », c'est-à-dire avoir des institutions républicaines. Pour faire place à ces dernières, les partisans les plus décidés de la royauté militaire, si populaire, toute la noblesse de cour, tous les hauts fonctionnaires royaux, civils ou militaires, tous les anciens confidents du roi, les chambellans de la cour, les généraux, les chefs de la flotte, les commandants des villes, tous les autres officiers supérieurs, les ci-devant ambassadeurs, en un mot, tout homme riche ou haut placé qui tenait de plus près à l'ordre de choses établi jusqu'alors, avec leurs fils adultes, furent contraints d'émigrer en Italie. Ensuite, la politique romaine divisa en quatre cantons indépendants ce royaume si solidement unifié depuis les temps du grand Philippe, le canton d'Amphipolis avec les districts orientaux du pays, celui de Thessalonique avec les provinces du centre et la presqu'île Chalcidique, celui de Pella, qui comprenait les contrées du sud-ouest, et celui de Pélagonia, c'est-à-dire les terres intérieures vers le nord et le nord-ouest ; ces cantons furent séparés systématiquement l'un de l'autre, de telle sorte que les relations commerciales et les mariages entre leurs habitants furent interdits. Chacun de ces cantons reçut une constitution républicaine-fédérative ; les nouveaux fonctionnaires et les conseillers de ces confédérations formées d'après des modèles helléniques étaient nommés annuellement par le suffrage des communes. Du reste, les lois du pays ne furent probablement modifiées qu'autant que l'exigeait la division de

[1]) Cf. Nitzsch, *Polybios*, p. 54. *Die Gracchen*, p. 171. Lange, *op. cit.*, p. 263 sqq.

l'État en quatre cantons séparés. Mais la liberté des Macédoniens éprouva une série de graves restrictions. A la frontière du Nord et de l'Est seulement, on laissa subsister une milice armée et une série de forteresses pour repousser les Barbares; le reste du pays fut désarmé. L'exploitation des mines d'or et d'argent fut interdite jusqu'à nouvel ordre[1] ; en outre, on ne devait plus importer du sel, ni abattre ou exporter du bois de construction pour les vaisseaux. L'impôt foncier payé jusqu'alors au roi fut, il est vrai supprimé, mais la moitié de cet impôt, une somme de 100 talents, dut être dorénavant payée à Rome ; pour le reste, « la taxe seigneuriale établie jusqu'alors devint communale[2] ». En tout cas, le noble peuple macédonien fut complètement paralysé; ramené violemment aux conditions d'une simple nation de cultivateurs, dont les produits superflus étaient sans doute revendus surtout par les négociants romains[3], le peuple macédonien, quelque louable que pût être dans ses détails la législation introduite par Paul-Émile, devait dépérir peu

[1]) Sur l'atténuation de cette défense (qui concernait les Macédoniens comme les étrangers) depuis 158 av. J. C., cf. la *Chronique* de Cassiodore publiée par Th. Mommsen, à l'an de Rome 596, p. 616. Voy. Lange, *op. cit.*, II, p. 275. Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 780.

[2]) Liv., XLV, 17. 18. 27 init., 28. 29. 30. 32. Justin., XXXIII, 2. Plut., *Æmil.*, c. 28. 29. Polyb., XXXI, 12, 12. Diod., XXXI, c. 8 et 9. Syncell., p. 267. Eutrop., IV, 7. Suidas, s. v. *Æmilius* et Joann. Antioch., fr. 57, chez C. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, t. IV, p. 558 sq. Cf. Mommsen, *Röm. Geschichte,* t. I, p. 779 suiv.; t. II, p. 388. Becker-Marquardt, *Röm. Alterth.*, t. III, 1, p. 115 sqq. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 171. Lange, p. 263.

[3]) Cf. Nitzsch, *op. cit.*, p. 175. Par contre, la fermeture des mines macédoniennes, sous l'influence évidente du vieux Caton (v. plus bas) était surtout dirigée contre les capitalistes et les publicains romains (cf. Liv., XLV, 18), dont un parti sensé, toujours encore très puissant au Sénat, s'efforçait alors de restreindre l'activité si pernicieuse aux provinces et aux contrées dépendantes. La modification mentionnée (ci-dessus, note 1) profita précisément aux publicains. Voy. aussi Lange, p. 263 sqq. 275. En organisant les quatre confédérations macédoniennes on leur retira (ci-dessus p. 78, note 1) probablement le droit de frapper des monnaies d'argent. Lorsque ensuite, en 158 av. J. C., le Sénat permit de nouveau l'exploitation des mines d'argent de la Macédoine, il paraît avoir rendu au moins au canton d'Amphipolis, sur le territoire duquel elles étaient situées, le droit de frapper des monnaies d'argent ; la confédération de Thessalonique avait sans doute le même droit. Il n'existe pas de pièces d'argent des cantons de Pella et de Pélagonia (Mommsen, *Gesch. d. Röm. Münzwesens,* p. 691).

à peu sous un joug aussi cruel. Cette nouvelle « liberté » de la Macédoine était une situation d'où naquirent bientôt des circonstances qui, 21 ans plus tard, durent faire considérer comme un bienfait à la Macédoine sa réduction finale en province romaine au milieu de luttes nouvelles et de sanglantes convulsions. Mais la Macédoine ne devait pas être seule à sentir que la bataille de Pydna avait achevé en somme la domination de Rome sur le monde. Il n'est pas incontestable que le Sénat ait fait la guerre à Persée avec l'intention arrêtée de faire sentir son autorité bien plus sérieusement qu'auparavant dans l'Orient hellénique et hellénistique; mais, en tout cas, le Sénat agit décidément en ce sens après la chute de Persée. Non seulement les tribus illyriennes, sous leur chef Gentios de Scodra, qui, dans la dernière année de la guerre, avait passé à Persée, mais avait été immédiatement écrasé par le préteur L. Anicius (encore avant la bataille de Pydna) et dont le pays et le peuple avaient été divisés comme les Macédoniens en divers cantons et gratifiés d'une « liberté » douteuse[1]; mais tous ceux qui jusqu'alors avaient été alliés de Rome en deçà comme au delà de la mer Égée se ressentirent très durement de l'attitude nouvelle de la grande puissance italique; partout on découvrit des torts plus ou moins graves envers Rome qui fournirent à la politique romaine un prétexte commode pour peser de toute sa force sur les États et les villes qui dépendaient de Rome. Le roi Eumène II de Pergame, qui jusque-là avait été choyé par les Romains et traité avec la plus grande bienveillance comme ennemi naturel de la puissance macédonienne, se vit maintenant traité avec un froid glacial et exposé aux plus blessantes humiliations. Ce fidèle allié des Romains, qui les avait secourus vaillamment contre Persée sur terre et sur mer, fut accusé d'avoir, dès 160 av. J.-Ch., pris une attitude très équivoque, et d'avoir traité de sa défection de Rome avec Persée; et pourtant, il est à peine probable que le prudent

[1]) Cf. Liv., XLIV, 23. 27. 30-32; XLV, 17. 18. 26. Appian., *Maced.*, c. 16. *Illyr.*, c. 9. Mommsen, *Röm. Geschichte*, 1, p. 781. Becker-Marquardt, *op. cit.*, p. 112. Par contre, l'excellent roi des Odryses, Cotys II de Thrace, le plus vaillant allié de Persée, que les armées romaines ne pouvaient atteindre que difficilement, mais qui à l'occasion pouvait servir contre Eumène de Pergame (v. plus bas), fut traité avec les plus grands égards.

Attalide, trompé peut-être par la manière molle et incertaine dont les Romains faisaient la guerre avant l'arrivée de Paul-Émile, ait pensé un instant, dans l'hiver de 169-168 av. J.-C., en se posant comme médiateur entre Persée et les Romains, à se rapprocher lui-même un peu de la Macédoine tout en bien méritant des Romains[1]. En réalité, un puissant royaume de Pergame n'était plus pour la politique romaine un facteur de valeur. Ce n'est que grâce à la fidélité de son frère Attale qu'échoua une intrigue ourdie directement contre lui et contre sa position de chef de la dynastie de Pergame. En attendant, on ne lui enleva que les villes d'Ænos et de Maronée (p. 374); plus tard, en face de la politique malveillante du Sénat, qui maintenant tendait la main à ses adversaires en Asie, à Prusias II, roi de Bithynie, et aux Celtes de l'Asie-Mineure, il ne put conserver qu'à force de prudence et d'une résignation servile son royaume, qu'il finit par léguer à son frère (159), ce même Attale II, si favorisé par le Sénat[2].

Les Rhodiens furent frappés bien plus durement encore. Malgré la méfiance que, dès 172, on nourrissait contre eux à Rome, de bonnes relations avec eux avaient subsisté, du moins en apparence, jusqu'à ce que, en 169, le consul Q. Marcius, machinât leur ruine. En effet, Marcius, qui apparemment agissait ici selon ses propres inspirations — de telle sorte que le Sénat, ou du moins la majorité de ses membres, fut plus tard

[1]) Les passages qui traitent du soupçon répandu depuis 169 av. J.-C. à Rome et dans le camp romain contre Eumène, et aussi de ses négociations avec la Macédoine (qui, disait-on, avaient eu pour but non seulement la médiation, mais même la défection de Rome et l'alliance avec Persée ou du moins la neutralité pendant la durée de la guerre), négociations que, dit-on, fit échouer l'avarice de Persée, sont les suivants : Liv., XLIV, 13. 24-26. 27. Polyb., XXIX, 1. *b*, et *c-h*. Vell , I, 9. Appian., *Maced.* c. 16, 1. Diod., XXXI, 7, 2. Dio Cass., fr. 66, 1. Zonar., IX, 22 fin., Meier, *op. cit.*, p. 390-394. Meier, dont nous partageons en somme l'avis dans la supposition exprimée dans le texte, dit à la page 390 que la première cause de tous les soupçons contre Eumène pourrait bien avoir été le désir des commandants romains de se disculper des échecs de l'année 169 et d'en rejeter la responsabilité sur leur fidèle allié. Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 781 sqq., rejette tous les bruits répandus contre Eumène, bruits qu'il attribue uniquement aux perfides intrigues de Rome. Cf. aussi Nissen, p. 260 sqq. et Peter, *Studien zur Röm. Geschichte*, p. 151.

[2]) Meier, *op. cit.*, p. 395-401. Peter, *op. cit.*, p. 152-154. Mommsen, p. 781 sqq.

fort surpris du développement que prenait cette affaire — profita des circonstances (169, en été) pour insinuer à l'ambassadeur rhodien Agépolis, qui, chargé d'une mission par le gouvernement rhodien, vint trouver le consul dans son camp près d'Héracleion, après que celui-ci eut envahi la partie méridionale de la Macédoine (p. 188), en apparence avec la plus grande franchise, que la république de Rhodes était alors, à n'en pas douter, la puissance la plus capable de rétablir entre Rome et la Macédoine la paix que tout le monde désirait ardemment. A Rhodes, où les relations commerciales avec la Macédoine, et en général le commerce maritime tout entier, souffraient beaucoup de cette lutte interminable, on fut tout disposé à donner suite à cette idée, et on résolut positivement d'envoyer des messagers de paix aux Romains et aux Macédoniens. Des ambassadeurs rhodiens parurent peu avant la bataille de Pydna, aussi bien devant le Sénat qu'au camp de Paul-Émile; la fourberie de Marcius réussit mieux encore qu'il ne l'eût pu espérer lui-même, grâce à la folie des Rhodiens eux-mêmes. A Rhodes, en effet, le parti macédonien, qui, depuis 172, avait perdu du terrain, avait regagné une prépondérance incontestable; et c'est à ce parti qu'appartenaient les nouveaux ambassadeurs qui, à Rome, se laissèrent peut-être entraîner à dépasser leur mandat. L'arrogance (prétendue) avec laquelle ils déclarèrent que Rhodes agirait en ennemie contre celle des puissances belligérantes qui s'opposerait à la conclusion rapide de la paix, souleva au Sénat, comme au camp romain, une véritable tempête d'indignation. Dans son camp, sur les bords de l'Énipée, Paul-Émile eut de la peine à protéger les ambassadeurs contre la fureur de ses soldats. Quant aux sénateurs, dont la plupart ignoraient les intrigues de Marcius, l'attitude des Rhodiens leur parut aussi incompréhensible qu'insolente. Ils reçurent si mal les ambassadeurs, leur tentative, à la nouvelle de la bataille de Pydna, de rester en bons termes avec Rome, à force de félicitations bien choisies et d'habiles flatteries, fut si durement repoussée, qu'ils comprirent que non seulement le beau temps de l'amitié entre Rome et les Rhodiens, que n'avait entravée aucun traité gênant, était passé à jamais, mais encore que le

parti de la guerre à Rome songeait sérieusement et était même à peu près décidé à châtier, en lui faisant une guerre ruineuse, l'insolente outrecuidance de leur insignifiante république [1]. Dans ces circonstances, la défaite complète de Persée à Pydna répandit à Rhodes une terreur mortelle ; c'est ainsi que cette vaillante tribu grecque se vit réduite momentanément à cet état d'affaissement moral pitoyable et sans dignité qui répand une teinte si lugubre sur l'histoire des derniers jours de la Grèce indépendante. Bientôt, en effet, après la bataille de Pydna parurent dans le voisinage de Rhodes plusieurs diplomates romains, chargés par le Sénat d'intervenir dans une guerre alors imminente entre le roi de Syrie et celui d'Égypte. Les Rhodiens, qui s'étaient hâtés d'abandonner le parti macédonien et ses chefs Dinon et Polyaratos, invitèrent dans leur angoisse ces hommes, le brutal Gaius Popillius Lænas et Gaius Décimius, un peu plus modéré que lui, à venir à Rhodes, afin de gagner au moins leurs bonnes grâces et par là quelques voix influentes dans le Sénat. Et, sur un signe de Décimius, les Rhodiens se hâtèrent d'intenter des procès criminels, de condamner à mort ou de livrer aux Romains tous ceux de leurs concitoyens qui jusqu'alors avaient travaillé pour Persée contre les Romains ; quelques-uns avaient préféré s'enfuir ou se donner la mort. Après avoir longtemps erré de lieu en lieu, Polyaratos, le plus compromis de tous, fut enfin arrêté à Cibyra en Asie-Mineure

[1]) Zonar., IX, 22 fin. Dio Cass., fr. 66, 2. Diod., XXX, 33. Cf. XXXI, 5, 1. Vell., I, 9. Appian., *Maced.*, c. 15. Polyb., XXVIII, 14 et 15. XXIX, 3, 7. 4, 1-5. 5, 1-5. 7, 1-11. Liv., XLIV, 14. 15. 23. 28. 29. 35. XLV, 3, 23. Voy. aussi les rectifications chronologiques de Nissen, p. 261. 265. Cf. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 172. Lange, p. 268. Meier, *op. cit.* p. 391 sqq. Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 783 sqq. Peter, *op. cit.*, p. 147-150. (D'après Nissen, p. 261 sqq. on peut douter d'ailleurs que les Rhodiens aient réellement pu faire devant le Sénat cette arrogante déclaration ; selon lui, ne seraient dignes de foi que les données d'après lesquelles l'ambassade ne fut admise devant le Sénat qu'après la bataille de Pydna ; elle aurait ensuite déclaré son mandat primitif expiré et félicité les Romains de leur victoire ; sur quoi le Sénat aurait répliqué avec une extrême hauteur que l'idée seule d'offrir sa médiation dans la dernière période de la guerre devait être considérée comme une démarche hostile à Rome, comme une prise de parti pour Persée, ce qui s'accordait du reste avec l'attitude ordinaire, si peu digne de confiance, des Rhodiens.)

et finit, comme d'autres hommes considérables, par être livré à Rome par les Rhodiens [1]. Mais tout cela ne put satisfaire le parti de la guerre à Rome; sans se soucier des instantes prières des ambassadeurs rhodiens, le préteur Manius Juventius Thalna voulait (en 167) aller jusqu'à proposer au peuple de faire la guerre à Rhodes. Les paroles sensées des tribuns du peuple M. Antonius et M. Pomponius, et, au Sénat, l'influence et l'éloquence du puissant et vieux Caton empêchèrent, il est vrai, ces mesures extrêmes [2]. Mais on n'en porta pas moins les plus rudes coups au bien-être et à la prospérité de l'État rhodien. D'un côté, les cantons cariens et lyciens que les Romains avaient donnés autrefois, après la chute d'Antiochus le Grand, aux Rhodiens, furent sans façon déclarés libres et indépendants ; de plus, les villes cariennes de Caunos et Stratonicée, qui, depuis longtemps, appartenaient à la petite république (et dont Rhodes jusque-là avait tiré un revenu de 120 talents), lui furent enlevées [3]; d'autre part, l'île de Délos fut déclarée port libre, grâce à l'influence des capitalistes romains. Par suite de ces mesures habilement calculées, la prospérité de Rhodes déclina avec une effrayante rapidité ; depuis l'élévation de Délos au rang de port libre, par exemple, les revenus annuels des droits d'entrée dans le port de Rhodes, jusque-là une des principales sources de richesse de cette cité, tombèrent au bout de quatre ans à peine, d'un million de drachmes (980,000 francs), à 150,000 drachmes (147,000 fr.) [4]. A la fin, les Rhodiens durent se considérer comme très heureux lorsqu'on leur accorda enfin (164) l'alliance avec Rome, qu'ils désiraient ardemment depuis longtemps, mais que l'hostilité

1) Liv., XLIV sq. 23 fin. 29. XLV, 10. 29. 24. Polyb., XXIV, 11, 9. XXX, 6, 1. 7, 10. 8, 1-8. 9, 1-21. Dio Cass., fr. 68, I.

2) Liv., XLV, 20-25. Polyb., XXX, 4, 1-17; 5, 1-11. Diod., XXXI, 59, 1-3. Cat., *Orig.*, 5, 1-7. Gell., *N. A.* VIII, 3. Cf. Lange, p. 268.

3) Liv., XLIV, 15, init. (Cf. Nissen, *ad loc.* p. 261 sqq.) XLV, 25 (et Nissen, p. 275 sqq.). Appian., *Mithridat.*, c. 62. *Syr.*, c. 44. Polyb., XXX, 5, 12 sqq. 19, 3-5. XXXI, 7, 4-8.

4) Polyb., XXXI, 7, 10-12, où d'ailleurs sont indiquées (§ 10 et § 16), d'autres entraves commerciales et politiques (anti-démocratiques) imposées par le Sénat aux Rhodiens. Voy. aussi Sall., *Cat.*, 51, 5. Cf. Lange, p. 268 sqq. Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 785. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 173. 175. 177.

et la politique astucieuse du Sénat leur avait toujours refusée. Ce traité, bien qu'il leur assurât formellement les mêmes droits qu'à Rome, rivait à l'empire romain et à la politique du Sénat cette république commerçante jusqu'alors forte et indépendante et tout à coup tombée si bas [1].

Nous n'avons pas à décrire ici l'attitude impérieuse des Romains dans le reste de l'Orient, surtout leur intervention, mentionnée plus haut, dans la querelle entre l'Égypte et la Syrie. Mais nous avons à montrer comment, après l'écroulement de l'empire macédonien, par suite de l'effet combiné de la politique romaine, alors des plus malfaisantes, et de l'ambition et du désir de vengeance longtemps contenus et plus pernicieux encore des oligarques, partisans de Rome, la plupart des cantons de la Grèce européenne furent bien plus cruellement frappés que Pergame et Rhodes elle-même. Malgré la parfaite honorabilité personnelle de Paul-Émile, on ne put empêcher, d'un côté, les troupes romaines, indisciplinées et avides de butin, de se livrer pendant la guerre au pillage sur une vaste échelle, même après la bataille de Pydna, et, de l'autre, la majorité violente du Sénat de donner lieu à des actes de vengeance aussi étendus que honteux, qui devaient en même temps inspirer une terreur vraiment mortelle au parti national de l'opposition. Il n'était pas précisément étonnant que plusieurs villes thessaliennes, qui ne purent être prises de force qu'après la bataille de Pydna ou qui s'étaient compromises d'une autre manière, comme Méliboea, Æginion et Agassæ, fussent pillées par les troupes romaines [2]; et il n'y avait pas d'objections sérieuses à faire contre la destruction des retranchements de Démétrias [3]. Par contre, si l'on pouvait

[1]) Cf. Liv., XLV, 25. *Epit.*, lib. XLVI. Dio Cass., fr. 68, 2. Zonar., IX, 25. Polyb., XXX, 5, 4-10. 19, 1 et 2. XXXI, 1, 2. sqq. 6, 1-8. 7, 1-20. Cf. Cic., *Ad fam.*, XII, 15, 2. « *fœdus* (a. 51 a. Chr.) *renovatum erat, quo juraverunt Rhodii eosdem hostes se habituros quos S. P. Q. R.* » Appian., *B. C.* IV, 66. 70 sqq. Dio Cass., 47, 33. Du reste, ils réussirent alors à sauver du moins le reste de leur « ancienne » (carienne) terre ferme, ou « Peræa. » (Cf. Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, III, p. 393). Polyb., XXXI, 16, 17 et 17 a. Cic., *Ad fam.*, XII, 15. Strab., XIV, 2, 1 et 2, p. 962 sqq. (651).

[2]) Liv., XLIV, 46, init. XLV, 27.

[3]) Cf. Diod., XXXI, 8, 3. Syncell., p. 267 sq. Nissen, p. 277.

appeller vraiment mesquine la destruction de la petite ville lesbienne d'Antissa (167) et la déportation de ses habitants à Méthymne, pour les punir de l'appui qu'ils avaient prêté (probablement au printemps de l'an 168) à un amiral macédonien[1], l'atroce cruauté avec laquelle on traita le parti macédonien en Épire devait provoquer la plus profonde indignation. Après la défaite de Gentios (168), le préteur romain L. Anicius avait mis ses troupes en mouvement contre l'Épire. Maintenant que la Macédoine avait succombé aussi, les Romains n'eurent plus à vaincre aucune résistance sérieuse de la part des Épirotes. Les villes des Chaoniens, et la forte Phanote la première, se rendirent au préteur sans hésiter. Et lorsqu'Anicius arriva dans le pays des Molottes, Passaron, Tecmon, Phylaké et Horreon firent seules mine de vouloir se défendre; mais là aussi il n'y eut pas de lutte sérieuse. Car lorsque le préteur parut devant la capitale des Molottes, Passaron, où les vaillants chefs Antinoos et Théodotos cherchaient à exciter le peuple à résister avec courage, la population les abandonna. Antinoos et Théodotos cherchèrent alors seuls la mort en se battant avec les avant-postes romains. Le noble Céphalos eut une fin semblable à Tecmon; cette ville aussi, ainsi que Phylaké et Horréon, n'attendit pas que les Romains la prissent d'assaut[2]. Mais les Épirotes espérèrent en vain que la mort de leurs chefs et leur rapide soumission apaiseraient les Romains. Non seulement ce peuple malheureux tomba entre les mains du vindicatif Charops, mais, par ordre spécial du Sénat, qui voulait, en faisant un exemple, frapper de terreur tout le parti national grec et donner une plus ample satisfaction à l'insatiable amour du pillage de la soldatesque romaine, Paul-Émile, en revenant vers Oricos pour s'en retourner en Italie (vers la fin de l'an 167 av. J.-C.), dut livrer à un affreux pillage toutes les villes de l'Épire qui avaient passé à Persée; il y en avait 70 et c'étaient, en très grande majorité, des villes appartenant aux Molottes. Préparé de sang-froid et avec une

[1]) Liv., XLV, 31 fin. (D'après les recherches locales de A. Conze, *Reise auf der Insel Lesbos*, Hanovre, 1865, p. 26, de faibles restes d'Antissa subsistaient encore à une époque postérieure).

[2]) Liv., XLV, 26. Cf. Polyb., XXX, 7, 2-4. Zonar., IX, 24 init.

ruse odieuse, cet indigne pillage fut systématiquement mis en œuvre et achevé sur la plus vaste échelle; pour finir, les murailles des villes pillées furent démolies et les habitants, au nombre de 150,000, vendus comme esclaves[1].

Cependant, la politique du Sénat et de l'oligarchie grecque avait fait des efforts non moins grands, même avant ce crime monstrueux, sur beaucoup d'autres points de la Grèce. Depuis la chute de Persée jusqu'au départ des troupes romaines pour l'Italie, on posa partout les fondements des malheurs qui accablèrent les Grecs pendant les quelques dizaines d'années suivantes. Paul-Émile, dans l'automne de l'an 168 avant J.-C., après avoir terminé les affaires les plus importantes en Macédoine et en attendant l'arrivée des dix commissaires sénatoriaux qui, avec lui, devaient régler définitivement la situation en Macédoine, avait entrepris un voyage en Grèce qui avait surtout pour but la visite des villes célèbres et l'étude des œuvres d'art de ce pays. Il avait, à cette occasion, visité d'abord la Thessalie et Delphes, puis la Béotie, Chalcis et Athènes; puis, passant par Corinthe, il avait vu successivement les principales villes du Péloponnèse; partout aux endroits consacrés aux dieux il avait offert de brillants sacrifices. Ses manières aimables, sa bienveillance évidente à l'égard des Hellènes, sa répugnance à persécuter les hommes qui pendant la guerre qui venait de finir avaient nourri des sympathies pour Persée, avaient été bien faites pour calmer les appréhensions des Grecs qui craignaient de nouvelles violences de la part des Romains[2]. Mais bientôt la Grèce s'aperçut avec terreur que ce seul Romain n'était plus capable d'arrêter la fureur de l'oligarchie grecque et la dureté impitoyable de la politique du Sénat. Pendant qu'il s'en retournait à Démétrias, au printemps de l'an 167, Paul-Émile lui-même apprit avec horreur,

[1]) Polyb., XXX, 14, 7 sqq. 15, 5 sq. Liv., XLV, 33 s. fin. et 34. Plut., *Æmil.*, c. 29. 30. Appian., *Illyr.* c. 9 où, par erreur, on parle du pillage de l'Illyrie. Strab., VII, 7, 3, pag. 496 (322). Plin., *H. N.*, IV, 10 (17), 39. Cf. aussi Dio Cass., fr. 67, 2. Eutrop., IV, 8. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 174 sqq. Lange, p. 264 sqq. Nissen, p. 277. 303 sqq.

[2]) Liv., XLV, 27. 28. Plut., *Æmil.*, c. 28. Polyb., XXX, 15 et XXX, 10, 11, sur la désapprobation par Paul-Émile des violences dont furent plus tard victimes les Achéens et les Étoliens du parti national.

de quelques Étoliens au désespoir, la nouvelle des excès sanglants du parti romain en Étolie. Les chefs de ce parti (nous avons déjà dit que pendant la guerre ils n'avaient cessé d'ourdir contre leurs adversaires[1] les intrigues les plus odieuses), Tisippos et Lyciscos, que nous avons nommés plus d'une fois, pour assurer leur pouvoir par un coup d'éclat, avaient demandé au général romain Aulus Bæbius un détachement de troupes romaines et, à l'occasion d'une assemblée publique, assassiné 550 notables qu'ils accusaient d'être les adversaires de Rome; ils en avaient chassé du pays beaucoup d'autres et s'étaient emparés des propriétés des morts et des exilés[2]. Frappé d'horreur, Paul-Émile invita les accusateurs de ces tyrans criminels à se rendre à Amphipolis. Mais lorsque ensuite, devant son tribunal et celui des dix commmissaires arrivés sur ces entrefaites, on vint à discuter la question étolienne après avoir préalablement traité des affaires de la Macédoine, on approuva sans façon le meurtre et l'exil des Étoliens du parti national, les auteurs du crime et leurs instruments restèrent impunis. Bæbius seul fut châtié pour avoir permis que ses soldats prissent part au massacre[3]. Toute la Grèce devint alors le théâtre des plus odieuses violences. L'effet moral produit par la défaite de Pydna avait partout conduit au pouvoir les hommes du parti romain; ces potentats, notamment Callicrate, Aristodamos, Agésias, Philippe, chez les Achéens, Mnasippos de Béotie, Chrémès d'Acarnanie, les Étoliens Lyciscos et Tisippos déjà nommés, les Épirotes Charops et Nicias, accoururent de toutes parts à Amphipolis pour s'entendre avec les envoyés du Sénat sur les mesures les plus propres à anéantir l'opposition nationale en Grèce et pour exciter de toutes leurs forces le zèle des Romains. On résolut enfin d'établir comme une vaste Inquisition des opinions politiques : tous les hommes notables, soit qu'ils fussent compromis par les papiers que les Romains avaient pris à Persée, ou dénoncés par les chefs du parti romain dans les divers cantons comme dangereux adversaires de Rome et partisans plus ou moins décidés de Persée,

[1]) Cf. Polyb., XXVIII, 4, 1-13. Liv., XLIII, 17.
[2]) Liv., XLV, 28. Polyb., XXX, 14, 1-6.
[3]) Liv., *ibid.* et 31.

devaient être enlevés de chez eux et conduits à Rome pour y être interrogés. Ce programme fut exécuté de la façon la plus complète; les recherches et les poursuites dirigées contre les partisans de Persée s'étendirent jusqu'aux îles les plus lointaines, entre autres jusqu'à Cos. Les cantons grecs de la terre ferme furent naturellement les plus maltraités. Dans les cantons des Perrhèbes et les Thessaliens, qui avaient déjà si cruellement souffert de la guerre Sociale et ensuite, depuis 171, de la guerre entre les Romains et les Macédoniens, on procéda à de nombreuses arrestations. Les Épirotes, dont le sort fut fixé par Charops et qui n'avaient alors aucun pressentiment des souffrances qui les attendaient encore (p. 198); les Acarnaniens, dont le parti romain, sous l'indigne Chrémès, aurait voulu déjà pendant la guerre réduire au silence par une garnison romaine l'opposition démocratique; les Étoliens, que Lyciscos trouvait encore trop arrogants malgré les derniers massacres; les Béotiens enfin, chez lesquels l'oligarchie sous Mnasippos de Coronée rendait maintenant aux démocrates tout le mal que ceux-ci lui avaient fait depuis quelques dizaines d'années : tous durent souffrir que les meilleurs ou du moins les plus résolus de leurs concitoyens, soient qu'ils eussent été partisans de Persée dès le début, soient qu'ils n'eussent manifesté plus clairement leurs sympathies pour la Macédoine que par suite de l'incapacité et des crimes des officiers romains pendant les premières années de la guerre, ou qu'ils se fussent contentés d'exprimer ouvertement leur désir de voir la Grèce indépendante et leurs opinions démocratiques, furent arrêtés en masse, menés à Rome avec l'armée romaine, pour y être « internés » indéfiniment dans les villes de ce pays ou y être jetés en prison[1].

Deux hommes haut placés, qui aux yeux des Romains

[1]) Liv., XLV, 31. 34. XLIII, 17. Polyb., XXVIII, 5, 1-6. XXX, 6, 5-8. 7, 5-10. 10, 1-11. XXXII, 21, 6. D'après Justin., XXXIII, 2 fin. XXXIV, 1, tous les notables des conseils communaux des villes étoliennes suspects aux Romains furent conduits avec leurs familles en Italie; après de longues années, le Sénat, cédant aux prières réitérées des Étoliens, aurait permis aux internés de s'en retourner chez eux; selon toute apparence ils ont été confondus ici avec les Achéens internés dont il sera question plus loin. Cf. cependant Polyb., XXXI, 8, 8 sqq.

s'étaient particulièrement compromis, l'Étolien Archidamos (p. 187) et le démocrate béotien Néon, qui, jusqu'au bout, étaient restés fidèles à Persée, furent décapités[1]. Enfin, pour punir les Acarnaniens de leur attitude équivoque pendant la guerre, on sépara de leur territoire Leucas, alors leur capitale, pour en faire un État indépendant[2]. On finit aussi par affaiblir considérablement les Étoliens d'une façon analogue[3].

Tandis que l'année 167 av. J.-C. accablait ainsi de malheurs les peuples grecs entre le Strymon et l'isthme de Corinthe, la Ligue achéenne, elle aussi, était en butte aux traitements les plus odieux de la part des hommes politiques romains et de l'oligarchie grecque. Nous avons vu plus haut (p. 183) que les confédérés, malgré la forte antipathie de leur parti national contre Rome, n'avaient pas refusé aux Romains, en 172 et en 171 av. J.-C., leur contingent militaire contre Persée. En 170, le consul Hostilius avait, à ce qu'il paraît, renvoyé dans ses foyers le corps auxiliaire (p. 186) que son prédécesseur Licinius avait retenu dans le camp romain même après le retour de Persée en Macédoine[4]; et depuis ce temps, les Achéens n'avaient pas pris directement part à la guerre. L'agitation des partis avait été d'autant plus violente. Callicrate et ses amis, peu avant la guerre, avaient perdu une grande partie du terrain gagné; et bien que les hommes d'État du parti national qui peu avant et pendant la guerre de Macédoine remplissaient les fonctions les plus élevées de l'État[5] se gardassent bien de tendre la main directement ou indirectement au roi Persée,

[1]) Plut., *Æmil.*, c. 23. Liv., XLIV, 43 et XLV, 31 s. fin. Je crois, avec Freeman, p. 664, 2, devoir substituer dans ce dernier passage Archidamos à l'inconnu Andronicos.

[2]) Liv., XLV, 31.

[3]) Nous avons en vue ici surtout ce que nous rapportent Diod., XXXI, 8, 3 et Syncell., p. 137, d'après lesquels Amphilochia (cf. ci-dessus, p. 132, 5) fut alors détachée de l'Étolie. Contrairement à l'opinion de Brandstäter, *Gesch. des ätolischen Landes*, p. 493 et de Kortüm, *Gesch. Grichenlands*, III, p. 315, basée sur quelques paroles douteuses dans les *Prol.* lib. XXXIII de Justin, que la Ligue étolienne fut dissoute à cette époque, nous admettons comme plus probable que cette fédération (comme Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 772, l'admet pour la Ligue béotienne) ne fut dissoute formellement et légalement par les Romains qu'avec la Ligue achéenne.

[4]) Schorn, *op. cit.*, p. 354.

[5]) Cf. d'une manière générale Pausan., VII. 10, 2.

ou de refuser les secours que Rome leur demandait, les sympathies du Péloponnèse pour Rome se trouvaient précisément alors restreintes aux cercles les plus étroits, et l'opinion devenait de plus en plus favorable à la Macédoine.

Si Lycortas et ses amis avaient pu prévoir, dès ce moment, de quelle façon les Romains abuseraient plus tard de leur victoire, le parti national aurait pris peut-être alors la même résolution que prirent dans leur désespoir, vingt-quatre ans plus tard et dans des circonstances bien plus graves, les indignes et derniers successeurs de ces vaillants patriotes : ils eussent peut-être suivi l'exemple des Molottes et conduit à Persée les forces bien exercées du Péloponnèse, pour vaincre ou périr avec lui. Mais alors on ne songeait pas à cela ; des hommes comme Lycortas crurent même qu'il était possible et prudent d'observer du moins la plus stricte neutralité. Mais on s'aperçut bientôt que ceci même ne mènerait plus à rien. Vers la fin de l'été ou dans l'automne de l'an 170, quelques messagers du consul Hostilius, le brutal Gaius Popillius et Gnæus Octavius, qui devaient publier partout les décrets du Sénat (p. 187) contre les exactions arbitraires des généraux romains et en même temps raffermir la fidélité chancelante des Hellènes, se présentèrent également dans les villes du Péloponnèse et dans l'assemblée des confédérés réunis à Ægion. Sans réussir à trouver des prétextes pour mettre en accusation les chefs du parti national, notamment Lycortas, son fils l'éminent Polybe et Archon, ils laissèrent partout entrevoir, d'un air menaçant, que le Sénat ne pouvait guère considérer comme valant mieux que la guerre ouverte les secrètes sympathies des Achéens pour Persée ou leur stricte neutralité [1]. Dans ces circonstances, les chefs du parti national délibérèrent sur l'attitude qu'il convenait de prendre. L'avis de Lycortas, qui, même alors, ne voulait pas renoncer à une stricte neutralité, ne fut plus écouté ; bien à regret, on résolut, surtout d'après les conseils d'Archon, qui, malgré son patriotisme et sa haine contre Callicrate, s'était montré depuis peu moins hostile aux Romains [2], de soutenir les Romains de toutes ses forces pour

[1]) Cf. Liv., XLIII, 17. Polyb., XXVIII, 3, 1-10. Freeman, p. 672 sq.
[2]) En 172, en automne, où, à l'instigation de Q. Marcius (p. 181), il fit

sauver sa propre existence. Archon lui-même fut nommé chef de la Ligue pour l'année 169 av. J.-C., et Polybe [1], hipparque [2]; puis, comme premier signe d'une politique nouvelle, on rétablit, au printemps de l'année 169, dans la plupart des honneurs qu'on lui avait récemment enlevés (page 171), le roi Eumène, qui semblait être encore en grande faveur à Rome [3]. Mais bientôt on comprit que le sacrifice que le parti national était disposé à faire devait être inutile. En effet, Polybe avec d'autres ambassadeurs fut envoyé au printemps de l'an 169 au consul Marcius, pour lui porter le secours de toutes les forces alliées. Il trouva les Romains sur le point d'entreprendre leur marche téméraire à travers la montagne pour pénétrer dans la partie la plus méridionale de la Macédoine (p. 188) et fut assez rusé pour ne faire ses offres que lorsque l'audacieuse expédition eut réussi contre son attente. Marcius refusa poliment; c'eût été le comble de la perfidie d'accepter le secours de ces mêmes Achéens auxquels on réservait déjà un châtiment sévère pour s'être maintenus indépendants jusqu'alors. En même temps, Marcius sut, à force de ruse et de duplicité, rendre plus mauvaise la situation diplomatique des Achéens. Il apprit, en effet, qu'Appius Claudius, qui luttait alors en vain en Épire et du côté de l'Illyrie contre les forces macédoniennes, avait demandé aux confédérés de lui envoyer 5,000 auxiliaires. Immédiatement Polybe fut renvoyé dans le Péloponnèse,

partir 1000 Achéens pour Chalcis, pour la protéger en attendant (Liv., XLII, 44. Polyb., XXVII, 2, 11 et 12).

[1]) Polybe, fils de Lycortas, était né à Mégalopolis; il était alors à la fleur de l'âge, mais on ne peut indiquer exactement l'année de sa naissance. D'après les recherches les plus récentes, on sait que cet homme d'État n'est pas né avant 214 ni après 204 av. J.-C.; Fuchs (in Paulys *Realencyclop. d. cl. Alterth.*, V, p. 1811), nous laisse le choix entre les années 212 à 204. Nitzsch (*Polybios*, p. 118) opine pour les années 213 à 210 av. J.-C. Peter, *Griech. Zeittafeln*, p. 145, Rem., dd. est pour l'an 204 av. J.-C. Mommsen par contre, *R. G.*, II (4e édit.) p. 456, se prononce pour 208. Kortüm, *Gesch. Griechenlands*, III, p. 345, admet l'an 205; Markhauser enfin (*Der Geschichtsschreiber Polybius*, p. 1) opine pour 204, et Freeman, p. 226, pour 210 av. J.-C.

[2]) Polyb., XXVIII, 6, 1-8, 7, I. Cf. Freeman, p. 673 sqq. Nitzsch, *Polybios*, p. 27.

[3]) Polyb., XXVII, 15, 2-4. XXVIII, 7, 1-15. 10, 7. Cf. Meier, *op. cit.*, p. 390 sqq. Schorn, p. 213 et Freeman, p. 674 sqq.

avec l'instruction verbale d'empêcher le renfort fédéral de se rendre en Illyrie. C'est ainsi que ce fourbe dangereux paralysa en même temps les mouvements de son lieutenant et mit les Achéens dans la situation difficile de se brouiller ou avec le consul ou avec Appius; et comme finalement ils suivirent son conseil, Appius devint leur ennemi mortel, tandis qu'on pouvait présenter au Sénat sous un jour très équivoque, dans ces circonstances, l'offre des Achéens de soutenir les Romains, puisque Marcius s'était bien gardé d'exprimer à Polybe son « désir » par écrit ou sous forme officielle [1].

Les Achéens se virent donc condamnés à rester dans une inaction complète, spectateurs des événements qui allaient survenir. Leur tentative de suivre une politique indépendante dans une autre direction échoua également. En effet, lorsque vers la fin de l'année 169 ou au commencement de l'année 168 la cour d'Égypte, vivement attaquée par le Séleucide Antiochus IV Épiphane, demanda aux Achéens un secours de 1,000 fantassins et 200 cavaliers et que les autorités fédérales se montrèrent très disposées à le lui accorder, Callicrate et ses amis parvinrent à faire convoquer à Sicyone une assemblée publique qui devait y prendre une résolution finale et décidèrent en attendant le consul Marcius à intervenir. La démonstration du général romain détermina en effet les Achéens à revenir sur leur décision pour se contenter d'une tentative infructueuse de médiation dans les démêlés entre la Syrie et l'Égypte [2].

Et alors eut lieu la catastrophe de Pydna, dont les suites, en 167, se firent sentir d'une façon terrible pour les confédérés. Immédiatement le parti romain-oligarchique devint aussi prépondérant dans le Péloponnèse, et ses chefs firent les plus grands efforts pour donner une base solide à leur pouvoir,

[1]) Polyb., XXVIII, 10, 1-6, 11. 1-14. Cf. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 164. Freeman, pag. 675 sqq. Les Achéens, il est vrai, cherchèrent à se tirer d'affaire aussi bien que possible, en s'appuyant vis-à-vis d'Appius Claudius, pour motiver leur refus, sur le décret du Sénat plusieurs fois cité de l'an 170 (Liv., XLIII, 17. Polyb., XXVIII, 11, 11) qui défendait aux fonctionnaires romains de demander des secours aux alliés sans un ordre spécial ou l'autorisation du Sénat, et en instruisant le consul Marcius de leur conduite (Polyb., XXVIII, 11, 11 sqq.).

[2]) Polyb., XXIX, 8, 1-11; 9, 1-16; 10, 1-7.

avec le secours de la commission romaine qui siégeait à Amphipolis. Bien que pas un Achéen ne fût compromis par les papiers de Persée, Callicrate ne se rebuta pas. Pour prévenir tout soulèvement populaire imprévu contre le parti oligarchique et pour paralyser par la terreur du nom romain la résistance des confédérés qu'on pouvait craindre, deux des commissaires sénatoriaux les plus considérés, Gaius Claudius et Gnæus Domitius Ahénobarbus accompagnèrent Callicrate et ses amis, en 167, d'Amphipolis dans le Péloponnèse. Longtemps on chercha un prétexte pour ne pas donner l'air d'un acte de brutalité pur et simple au coup d'éclat qu'on méditait; tout ce qu'on pouvait reprocher aux hommes du parti national, c'est que, malgré la politique qu'ils suivaient depuis l'année 170, ils nourrissaient au fond du cœur des sympathies pour Persée et qu'ils avaient assisté du moins avec le plus grand regret à la ruine complète de la puissance macédonienne. Une parole de l'Achéen Xénon vint fournir aux Romains et à leurs amis le prétexte désiré. Les commissaires prétendaient en effet devant l'Assemblée du Péloponnèse que les confédérés les plus haut placés avaient, pendant la guerre, soutenu Persée de leur argent et d'autre façon : l'Assemblée devait, disaient-ils, pour punir un pareil crime, prononcer contre ces hommes une sentence de mort. Et lorsque l'Assemblée demanda qu'on lui désignât clairement les hommes qui, à ce qu'on prétendait, s'étaient compromis de cette façon, un des Romains, inspiré par Callicrate, déclara que tous les Achéens qui pendant cette guerre avaient été à la tête des affaires fédérales étaient suspects aux Romains. Alors le digne Xénon, universellement estimé, se leva et déclara avec une noble franchise : que lui aussi avait été à la tête des Achéens pendant la guerre, mais qu'il ne se sentait nullement coupable vis-à-vis de Rome et qu'il n'avait eu aucun rapport avec Persée ; qu'il était prêt à tout hasard à rendre compte de son attitude devant l'assemblée fédérale et même devant un tribunal romain. Les Romains firent immédiatement leur profit de cette parole inconsidérée. Plus de 1,000 notables confédérés du parti national, dont Callicrate et son indigne ami Andronidas écrivirent les noms, furent saisis et invités à se rendre à Rome pour s'y justifier.

Il ne fallait plus songer à résister. Ces mille hommes, et parmi eux Polybe, dont le père, Lycortas, était mort probablement peu de temps auparavant et avait été préservé de ce dernier affront par cette mort survenue à propos [1], durent réellement partir pour l'Italie. Ces hommes, « la force et l'âme du Péloponnèse régénéré, qui, dans leur jeunesse, avaient été la brillante escorte de Philopœmen les jours de fête et de bataille [2] », allaient maintenant au-devant d'une triste destinée. Car à Rome il n'était nullement question de l'enquête annoncée. Comme les autres Grecs transportés en Italie, ces Péloponnésiens furent traités par le Sénat comme des traîtres condamnés par leurs concitoyens. Ces malheureux (un seul excepté, voy. ci-après, p. 222) furent « internés » dans les villes d'Étrurie, et tous ceux qui tentaient de se soustraire par la fuite à cet exil sans espoir punis de mort [3].

Un seul État grec, Athènes, retira un triste profit de ces temps désastreux. Aucune plainte n'avait été formulée contre Athènes, dont les habitants avaient non seulement soutenu les Romains de toutes leurs forces pendant la guerre, mais avaient

[1]) Cf. Schorn, p. 373. Nitzsch, *Polybios*, p. 27. Comme Archon, dont la destinée ultérieure nous est également inconnue, il est nommé pour la dernière fois à propos de la question d'Égypte (Polyb., XXIX, 10, 6 et 7).

[2]) Nitzsch, *Polybios*, p. 28.

[3]) Liv., XLV, 31. Polyb., XXX, 10, 2. 3. 8-11. Paus., VII, 10, 2. Zonar., IX, 31 init. D'après Pausanias, qui, malheureusement, est le seul qui nous donne des détails sur cette catastrophe, les émissaires romains (ἐκέλευσεν — ἀνδρῶν, *loc. cit.*) auraient exigé de l'Assemblée achéenne qu'elle condamnât à mort ceux qui s'étaient compromis ; on ne devait nommer les accusés qu'après avoir fait prononcer cette sentence. Si l'on pouvait entièrement se fier à cet auteur, les faits seraient à peu près les suivants : les Romains demandaient que l'Assemblée déclarât provisoirement comme un crime digne de mort la conduite stigmatisée par eux ; ceci fait, il dépendait des accusateurs de mettre tous les confédérés qui leur déplaisaient, à eux ou à Callicrate, dans une position où ils se sentaient perdus d'avance par la sentence imprudente de leurs propres concitoyens. Mais les Achéens repoussèrent cette exigence pleine d'astuce : ils demandèrent évidemment la désignation spéciale et immédiate de chaque cas particulier et de chaque homme qui devaient donner lieu à une enquête. Nous ne savons pas non plus si, lors de l'arrestation définitive des mille accusés, l'Assemblée fédérale a pris quelque mesure qui plus tard a pu fournir au Sénat un prétexte pour (Polyb., XXXI, 8, 2) déclarer à une ambassade achéenne que les confédérés avaient eux-mêmes déjà jugé coupables et condamné leurs concitoyens. (Sur Andronidas, v. Polyb., XXX, 20, 2).

beaucoup souffert par la stagnation du commerce et les réquisitions des premiers généraux et amiraux romains (p. 186) [1]; le Sénat n'hésita donc pas à se montrer favorable au moins à cette cité. Les Athéniens envoyèrent une ambassade à Rome au commencement de l'année 166 pour intercéder en faveur des malheureux habitants d'Haliarte (p. 185) ; ne pouvant rien obtenir, ils finirent par demander pour eux-mêmes le territoire dévasté d'Haliarte. Et en effet, Rome donna ce territoire aux Athéniens, ainsi que les îles de Délos et de Lemnos qu'ils avaient également demandées [2]. Nous apprenons enfin que les Hellènes, profondément humiliés, ne considérèrent qu'avec une profonde horreur cette conduite des Athéniens. Car, d'un côté, la prise de possession par les Athéniens du territoire d'Haliarte excluait tout espoir d'un relèvement futur de cette antique cité [3] : de l'autre, les Grecs natifs de Délos furent forcés, avec l'assentiment du Sénat, de quitter leur patrie pour chercher ailleurs de nouvelles demeures. On permit aux Achéens de donner du moins à ces exilés une nouvelle patrie et de leur accorder le droit de cité [4]. Quant aux Athéniens, — l'un d'eux, le peintre et philosophe Métrodoros, avait été appelé à Rome pour peindre des tableaux et des décorations pour le triomphe de Paul-Émile (167) [5] — ils élevèrent probablement à cette époque, pour remercier les Romains de leurs présents, à l'exemple des citoyens de Smyrne (195 av. J.-C.) et de ceux d'Alabanda (vers 170 av. J.-C.), dans leur ville, un temple à la *Dea Roma*, la « Tyché personnifiée de Rome » [6].

1) Cf. Liv., XLIII, 6 init., XLV, 10 init. (v. aussi XLI, 23).

2) Polyb., XXX, 18, 1-7 et 18 *a*. Strab., IX, 2, 30, page 631 (411). Voy. ci-dessus, p. 81, 1. Schorn, p. 367. Mommsen, *Röm. Geschichte*, I, p. 786 sqq.

3) Polyb., *ibid.* 18, 3-6 ; 18 *a*. Le territoire d'Haliarte fut depuis, comme les autres possessions du dehors des Athéniens, gouverné par un épimélète athénien ; cf. Bursian, *op. cit.*, p. 232 sqq. Kuhn, *Die städt. und bürgerl. Verfassung des röm. Reiches*, II, p. 43.

4) Polyb., XXX, 18 *a* et XXXII, 17, 2, 3. Cf. Meier, *Comm. Epigr.*, n° 31, p. 35 et ci-après.

5) Plin., *N. H.*, XXXV, 11, (40), 135.

6) Tacit., *Ann.*, IV, 56. Liv., XLIII, 6. Cf. Preller, *Röm. Mythol.*, 2e édit., p. 705, Meier, *Comm. Epigr.*, I, n° 31, p. 35 et *Index attic. archont. eponym.* s. v. Ἀργεῖος. Sur le culte « du Démos, de Rome et des Charites » à Athènes, cf. *Philologus*, XXIII [1866], p. 236. 238 sqq. 493.

CHAPITRE II

LA RUINE DE LA LIGUE ACHÉENNE

Attitude nouvelle des Romains vis-à-vis de la Grèce. — État lamentable de la Grèce. — Polybe. — Fin de la Ligue achéenne. — Conséquences immédiates de sa dissolution. — Situation nouvelle des Achéens et des autres Grecs en face des Romains. — Polybe et les Romains. — État de la Grèce; les confédérations; Sparte, Athènes, Délos, la Crète, Rhodes.

Les armes romaines et la politique romaine avaient remporté la victoire la plus complète sur toutes les forces et sur tous les partis des diverses contrées situées entre la mer Adriatique et l'archipel Rhodien qui avaient tenté de se maintenir plus ou moins indépendants en face de la grande puissance italique. Tous les États et toutes les communes en deçà de ces limites étaient toujours encore considérés comme légalement libres et indépendants. Rome, pendant la guerre qui venait de finir, n'avait pas agrandi son territoire immédiat. Une fois encore, un parti puissant du Sénat avait réussi à empêcher l'acquisition et l'organisation de provinces romaines dans la péninsule gréco-macédonienne. Seulement ce n'était plus maintenant la sympathie pour les Hellènes que ressentaient autrefois si vivement les Scipions et les Flamininus qui faisait agir les adversaires d'une extension plus grande des frontières de la république romaine. Le vieux parti des Scipions était complètement dispersé. Des hommes comme Paul-Émile, qui avaient toujours une certaine sympathie non seulement pour l'art et la science de la Grèce, mais aussi pour la nation grecque et les meilleurs côtés du caractère national, étaient hors d'état d'arrêter l'odieux arbitraire avec lequel, comme nous l'avons vu, la noblesse traitait à présent les communes grec-

ques, leurs droits et leurs constitutions. Le principal adversaire tant de la corruption romaine en général, qui, bien que cachée encore sous des dehors brillants, se répandait de plus en plus, que de la passion dangereuse des conquêtes immédiates dans l'Orient grec et hellénique, était un homme qui n'avait pour les Grecs de cette époque aucune sympathie, auquel ils inspiraient même une forte aversion personnelle, le vieux M. Porcius Caton. Comme représentant d'une phase déjà décroissante du vieux caractère romain, Caton avait été dans sa jeunesse un adversaire violent des Scipions et de leur politique. A l'époque qui suivit la deuxième guerre punique, lui aussi avait fait partie de cette école politique (cf. p. 90 sqq.) qui, pour divers motifs, se plaisait à acquérir et à exploiter le plus possible de nouvelles provinces, et, en ce qui concerne la Grèce en particulier, n'était nullement d'accord avec la politique que représentait notamment Flamininus. Mais peu à peu la situation de Caton s'était complètement modifiée. Il y a une relation étroite entre le déplacement et le groupement nouveau des partis du Sénat et entre cette intéressante série d'événements qui, comme on sait, a fait de Caton le censeur l'adversaire le plus violent de la majeure partie de la noblesse et de sa politique intérieure, comme aussi de l'aristocratie financière qui prenait alors un développement puissant, et l'opposition croissante de Caton à la politique extérieure de la majorité sénatoriale après la chute des Scipions, de cette majorité qui avait emprunté à Scipion et à Flamininus leurs grandes et audacieuses idées sur la politique orientale, mais qui, comme nous l'avons vu, s'efforçait d'établir la puissance romaine en Orient d'une façon de plus en plus brutale et tyrannique. Mais si dans les questions de politique intérieure l'opposition de Caton n'était que rarement profonde et puissante par ses principes et encore moins systématique, méthodique et surtout créatrice, elle ne l'était pas davantage en ce qui concernait les affaires du dehors ; en effet, cet homme d'État a fini par devenir lui-même la principale cause de cette dernière guerre si désastreuse contre Carthage, dont le résultat devait enlever sa base la plus solide précisément à la politique extérieure et intérieure qu'il avait si

longtemps défendue lui-même [1] ! Caton, malgré sa rudesse et sa sévérité, n'a jamais cherché, en somme, dans les questions intérieures, qu'à empêcher le mal; presque toujours il a combattu les « symptômes de maladie » dont l'État était affecté ; son attitude était la même en ce qui concerne les affaires de la Grèce. Appuyé par plusieurs hommes d'État éminents, qui en partie le soutenaient aussi dans sa politique intérieure, comme (à côté de Paul-Émile et plus tard de son glorieux fils P. Cornélius Scipion Émilien) le premier Tibérius Sempronius Gracchus, si noble, d'un esprit si cultivé et qui aimait tant la civilisation hellénique, il réussit, il est vrai, à mettre momentanément un frein à la politique de conquête qui poussait sans cesse à l'acquisition de nouvelles conquêtes au delà de la mer. Alors et plus tard, il réussit même plusieurs fois à faire échouer des plans particulièrement désastreux de ses adversaires (on n'a qu'à se rappeler la question rhodienne) : mais la Grèce n'en avait pas moins été accablée — il faut bien le dire, en grande partie par la faute des Hellènes eux-mêmes — par d'innombrables malheurs, et l'état de choses créé par les événements de 167 était bien plus instable encore et bien plus décourageant que ne l'avait été la création de Flamininus [2].

Les hommes d'État romains qui s'opposaient à l'organisation de nouvelles provinces romaines à l'est de la mer Adriatique sentaient très bien qu'une extension continuelle des frontières romaines, qu'une accumulation constante de contrées soumises autour du noyau national et romain comparativement petit, devait réagir à la longue sur leur pays et sur sa constitution d'une façon très fâcheuse. Ils espéraient toujours encore pouvoir maintenir dans les pays situés entre l'Adriatique et l'Hellespont un système politique qui laissât aux peuples de cette péninsule nominalement et légalement leur

[1]) Même son opposition à la réduction de la Macédoine en province romaine, Caton ne paraît pas l'avoir appuyée par des arguments d'une logique rigoureuse. Cf. MEYER, *Fr. oral. rom.* ed. 2, pag. 102, et NITZSCH, *Die Gracchen*, p. 171 sqq.

[2]) Cf. en général, NITZSCH, *Polybios*, p. 46. 50. 54. 59; *Die Gracchen*, p. 78. 90. 128. 136. 143. 147. 158. 170. 172; LANGE, *Röm. Alterth.*, II, p. 178-212. 219-231. 244. 253. 263. 268.

indépendance, mais qui permît en même temps à Rome d'exercer partout, toujours et sans obstacle sa souveraineté. Abstraction faite de l'influence que l'acquisition constante de nouvelles provinces au delà de la mer devait exercer nécessairement, avec le temps, sur la vie intérieure de la République, les hommes de ce groupe sentaient sans doute fort bien que Rome, si elle étendait ses frontières jusqu'au haut plateau des Dardaniens et au fleuve Nestos et si la mer Égée baignait le territoire romain, franchissait la limite au delà de laquelle il n'était plus du tout au pouvoir du Sénat d'arrêter uniquement à son gré de nouvelles guerres ou de nouvelles conquêtes. Les pays entre le Ténare et le Nestos une fois devenus membres immédiats de l'empire romain, Rome, d'une part, était bien forcée de prendre part directement aux luttes interminables avec les nombreuses tribus barbares de la frontière macédonienne, luttes qui, en définitive, ne pouvaient se terminer qu'avec la conquête de la presqu'île du Danube tout entière, et d'autre part, il n'était pas possible de résister longtemps aux séductions qui attiraient vers les riches contrées de l'Asie-Mineure par l'espoir d'un nouveau gain les armées romaines, les généraux, les fonctionnaires et les publicains.

Malheureusement, on avait créé dans la péninsule gréco-macédonienne un état de choses dont le manque absolu de solidité se manifesta bientôt. Nous avons vu que la création d'un système d'États grecs complètement libres, après qu'on eut détaché les Grecs de la Macédoine, avait été une faute politique. La faiblesse de la plupart des États grecs, et la conviction que les intérêts de Rome dans la péninsule n'étaient pas suffisamment sauvegardés par le seul souvenir du service que les Romains avaient rendus aux Grecs en les délivrant de la domination des Antigonides, avaient conduit peu à peu la politique romaine à étouffer avec la violence la plus brutale tout ce qui restait de véritable indépendance dans la péninsule. Or la puissance macédonienne avait été complètement brisée, la ligue du Péloponnèse totalement paralysée; dans le nord et dans le centre de la Grèce, on n'avait laissé partout que misère et ruines, et dans la Grèce entière on avait fondé le pouvoir d'un parti qui, profondément détesté dans le pays

même et n'ayant aucune racine, défendait, il est vrai, par tous les moyens les intérêts de Rome et les siens propres, mais ne pouvait être maintenu et soutenu que par Rome elle-même. Dans ces circonstances, on pouvait prévoir que tôt ou tard la situation dans la péninsule serait telle que, du moins dans les parties les plus vitales du pays, le peuple se révolterait énergiquement contre une tyrannie aussi insupportable ; on pouvait prévoir des secousses violentes, des manifestations brutales de haines locales, de sanglantes séditions qui inviteraient Rome à mettre fin par la force à l'indépendance de ces États qui n'étaient plus qu'une ombre, et à accepter les avantages de la domination dans la péninsule en même temps que ses charges et ses devoirs.

La situation que la politique romaine unie au parti oligarchique avait créée dans la péninsule avait été dès le commencement si intolérable que les Grecs ne pouvaient même pas songer à accepter leur sort avec une résignation apathique ; c'est ce que nous prouvent tous les documents qui, bien que peu nombreux, nous ont été conservés sur les vingt ou trente années suivantes. En Macédoine, où l'on avait non seulement le sentiment pénible de ne plus compter pour rien après avoir occupé un rang éminent parmi les nations, mais où la misère causée par le démembrement du pays, par l'isolement des nouvelles confédérations, par la guerre et l'obstruction de sources abondantes de prospérité, pesait sans cesse sur le peuple, une sourde fermentation était constante. Divers auteurs nous parlent de la profonde démoralisation des masses, de sanglantes guerres civiles dans les différents cantons comme entre les diverses confédérations nouvelles. C'est ainsi que nous apprenons que (probablement vers 164) un certain Damasippos fit assassiner à Phacos tout le conseil d'administration d'un de ces cantons[1]. Les efforts que fit le Sénat pour rétablir par ses commissions (comme en 164 av. J.-C.) l'ordre et un état de choses tant soit peu supportable dans ce malheureux pays restèrent sans effet[2]. Et après que les Macédoniens eux-mêmes, environ dix ans plus tard (en 151 av. J.-C.), se furent efforcés en vain de faire d'un des

1) Polyb., XXXI, 25, 2.
2) Polyb., XXXI, 12, 12.

meilleurs Romains de cette époque, du noble Scipion Émilien, jeune fils, bien connu en Macédoine, du vainqueur de Pydna, l'arbitre de leurs discussions intestines, ce malheureux peuple était mûr en effet pour la grande révolte dont l'issue devait fixer ses destinées futures[1]. Les choses se passaient autrement, mais d'une façon tout aussi peu satisfaisante dans le nord et dans le centre de la Grèce. Là c'étaient les chefs du parti romain qui presque partout traitaient avec une cruauté systématique le parti vaincu. Parmi tous ces hommes, le jeune Épirote Charops, qui semble avoir exercé un pouvoir presque royal, s'est acquis la renommée la plus terrible. Aussi cruel que vulgaire[2], il ambitionnait les lauriers d'un Nabis. Non content des misères indicibles dont les Romains avaient accablé l'Épire, il persécuta d'une façon vraiment odieuse les hommes du parti national vaincu. Entouré d'une troupe de compagnons dépravés qui, dans l'espoir de s'enrichir aux dépens du parti vaincu, s'étaient joints au puissant favori des Romains (il y avait parmi eux quelques hommes notables, comme Myrton et son fils Nicanor, qui jusqu'alors avaient joui d'une meilleure réputation), Charops d'année en année commit des crimes plus audacieux. Bientôt ses adversaires personnels et politiques ne purent plus se faire rendre justice dans ce pays; peu de temps après, les accusations les plus frivoles s'accumulèrent contre ceux dont les richesses excitaient sa cupidité et celle de ses amis. Des exécutions, des meurtres commis en pleine place publique et sur les grandes routes, des attentats contre des ennemis dans leurs demeures ou leurs propriétés que ses sicaires étaient toujours prêts à commettre, la confiscation des biens de ceux qui avaient été assassinés ou bannis sur ses ordres, toutes ces choses étaient à l'ordre du jour en Épire. Et comme autrefois le roi Nabis, de connivence avec son épouse Apéga, n'avait pas ménagé les femmes à l'occasion, les dames épirotes se voyaient alors exposées sans merci à la cruelle rapacité de Philotis, la mère dépravée du jeune scélérat[3].

[1]) Polyb., XXXV, 4, 10 sqq. Cf. Mommsen, *Röm. Geschichte*, II, 4e édit. p. 39. Lange, p. 286.

[2]) Polyb., XXVII, 13, 6. XXX, 14, 8 et 9. XXXII, 24, 8.

[3]) Polyb., XXXII, 21, 5-14. Diod., XXXI, 31.

Les chefs du parti romain oligarchique se livrèrent aux mêmes excès dans d'autres contrées. Chrémès ne fit pas moins de mal aux Acarnaniens, Mnasippos de Coronée aux Béotiens, Lyciscos, que nous avons nommé plusieurs fois déjà, aux Étoliens que Charops à ses Épirotes. Mais, par suite du caractère féroce de plusieurs de ces tribus, ces crimes donnèrent bientôt naissance à la plus sanglante anarchie, et les dernières forces de ces cantons, avant tout, comme nous l'avons dit, celles de l'Étolie, se consumèrent alors en luttes incessantes et meurtrières[1].

Le Péloponnèse était relativement plus calme, et pourtant cette estimable confédération ressentit peut-être le plus profondément et le plus douloureusement le coup de l'année 167. Ces Péloponnésiens, qui devaient regarder comme un abus de pouvoir inouï la déportation de leurs meilleurs concitoyens, finirent par nourrir contre la puissance italique, leur protectrice, une haine irréconciliable qui trouva enfin dans le dernier soulèvement des Grecs contre Rome sa sanglante expression. Mais, en attendant, on resta comparativement tranquille. Sans doute, tous ceux qui, dans ce pays, n'appartenaient pas au parti romain si peu nombreux, firent sentir à Callicrate, à Andronidas et à leur coterie, leur mépris souverain et leur haine profonde; les Étoliens mêmes saluaient dans la rue du nom de « traîtres » ces nouveaux potentats[2]. D'ailleurs, on continuait à s'imaginer que le Sénat songeait sérieusement à citer ces mille Achéens devant un tribunal romain et à renvoyer bientôt dans leur patrie ceux qui seraient reconnus innocents. Mais les confédérés ne devaient être que trop tôt désabusés sur les intentions du Sénat. En effet, après avoir attendu longtemps avec patience des nouvelles décisives de Rome, les confédérés envoyèrent une ambassade fédérale au Sénat, pour avoir des renseignements plus précis sur le sort de leurs compatriotes conduits en Italie, et pour demander au besoin au Sénat de hâter autant que possible l'enquête qu'il avait fait espérer en 167. Mais le Sénat répondit aux Achéens, en s'appuyant nous ne savons sur quel prétexte (cf. p. 207,

[1]) Polyb., XXX, 14, 6. XXXII, 20, 2, 1 et 3; 21, 1-3.
[2]) Polyb., XXX, 20, 2-8.

note 3), que les Romains apprenaient avec étonnement que les Achéens demandaient au Sénat de décider du sort de ces mêmes hommes que la confédération avait déjà condamnés[1] ! Cette réponse, qui fit comprendre enfin aux Achéens l'odieuse comédie que les envoyés de Rome et la coterie de Callicrate avaient jouée à leurs dépens et qui enflamma surtout leur colère contre l'oligarchie[2], causa naturellement la plus grande stupéfaction. Mais les confédérés ne se lassèrent pas encore. En 164, une nouvelle ambassade, conduite par un certain Euréas, partit pour Rome. Euréas déclara au Sénat dans les termes les plus formels que les accusés en question n'avaient jamais été cités devant un tribunal et encore moins condamnés, et supplia encore une fois qu'on voulût bien statuer sur le sort des malheureux internés; il ajouta que, si le Sénat était en ce moment occupé d'autres affaires pressantes, rien ne s'opposait à ce qu'on confiât à la commune fédérale la conduite du procès. Il est probable que des messages ou des plaintes semblables concernant les agissements du parti romain étaient parvenus à Rome encore d'autres parties de la Grèce ; dans tous les cas, la décision du Sénat s'adressait maintenant à tous les Hellènes. Le Sénat, qui prévoyait probablement que le résultat d'une pareille enquête serait insignifiant et que le renvoi pur et simple des prisonniers donnerait une force nouvelle à l'opposition nationale en Grèce et rendrait intenable la position du parti romain, répondit en conséquence que le retour des internés en Grèce ne serait un bonheur ni pour Rome ni pour les Hellènes[3]. C'était en réalité condamner les prisonniers à un exil indéfini. Toute la Grèce, le Péloponnèse surtout, s'abandonna à un immense désespoir; le parti romain, les Callicrate, les Charops et leurs satellites levèrent la tête avec plus d'audace et d'insolence que jamais[4].

Bientôt après, les Achéens eurent une nouvelle preuve de la dureté avec laquelle les hommes d'État de la majorité sénatoriale jugeaient à propos de traiter leur pays. Même en 183, les

1) Polyb., XXX, 20, 1. XXXI, 8, 1 et 2. Cf. Freeman, p. 681.
2) Polyb., XXX, 20, 1 et 2.
3) Polyb., XXXI, 8, 1-9.
4) Polyb., XXXI, 8, 10-12.

vieilles querelles locales entre Sparte et Mégalopolis n'avaient pas été entièrement vidées; les Spartiates, qui, selon toute apparence, aspiraient toujours encore à reprendre Belmina que Philopœmen (p. 145) leur avait enlevé en 188, profitèrent de l'occasion qui se présentait pour se plaindre au Sénat. Les ambassadeurs envoyés en Asie (145 av. J.-C.), Gaius Sulpicius Gallus et M. Sergius, furent donc chargés d'inspecter aussi la Grèce et de mettre fin à ce différend. Les ambassadeurs s'en remirent à Callicrate qui, selon toute apparence, prononça en faveur de Mégalopolis[1]. Mais, en revanche, tout porte à croire que Sulpicius, qui d'ailleurs afficha une arrogance blessante, s'est efforcé de semer dans la confédération de nouveaux germes de dissolution et de l'ébranler autant que possible; en tout cas, il s'occupa activement de la ville étolienne de Pleuron (p. 134), qui le suppliait alors de la délivrer de toute communauté avec les Achéens. Suivant son conseil, les membres de cette commune, qui violaient, bien entendu, la loi de la confédération interdisant ces négociations particulières avec l'étranger, envoyèrent une ambassade spéciale au Sénat et obtinrent en effet (en 163) l'autorisation de se séparer de la Ligue[2]. On comprend facilement que de pareils incidents ne firent qu'augmenter la haine du peuple contre les Romains. Complètement impuissants comme ils l'étaient en face de cette politique italique, les Achéens se dédommagèrent au moins par les marques de respect qu'ils donnèrent à Eumène II qu'ils avaient autrefois si gravement offensé, uniquement parce que ce roi se voyait maintenant, comme eux, maltraité par le Sénat[3]. Du reste, ils étaient plus heureux que les Étoliens et les Épirotes, parce que Callicrate, quelque bas que fût son caractère, ne partageait pas du moins les penchants sanguinaires de Lyciscos et de Charops; peut-

[1]) Polyb., XXXI, 9, 6 et 7. Pausan., VII, 11, 1. C'est avec raison que Schorn, p. 377 et Freeman, p. 685, en s'appuyant sur Polyb., *loc. cit.*, considèrent comme erronée l'opinion de Pausanias qu'il s'agissait alors d'un différend de frontières entre Sparte et Argos et rapportent ce qu'il dit à Mégalopolis. De même, il est très probable qu'il faut considérer avec Schorn (*ibid.*) Belmina comme l'objet de la contestation; de ce que, lors de la dernière catastrophe (Pausan., VII, 12. 2), ces discussions de frontières jouèrent encore un rôle, on peut conclure que Belmina resta alors à Mégalopolis.

[2]) Pausan., VII, 11, 1.

[3]) Polyb., XXXI, 10 a.

être aussi n'osait-il pas, en face de l'irritation populaire, employer contre ses adversaires politiques d'autres armes que les vexations, les chicanes et les intrigues ou le mépris de leurs plus chers souvenirs, qu'il témoigna, par exemple, en faisant enlever des places publiques les statues de Lycortas[1].

Au nord et au centre de la Grèce, les chefs du parti romain persévérèrent au contraire, depuis l'année 164, avec plus de fureur et de sécurité que jamais, dans leurs honteux agissements. Charops surtout abusait de plus en plus de son pouvoir et finit par accuser en masse les plus riches habitants d'être les adversaires des Romains, pour les faire expulser du pays sous ce prétexte et confisquer leurs biens et ceux de leurs femmes. Non content de voir l'assemblée du peuple réunie à Phœniké en Chaonie, alors la ville la plus importante de l'Épire et depuis longtemps le siège des autorités de la Ligue épirote[2], condamner à mort, sous la pression exercée sur elle par lui et son parti, tous ces accusés, pour être d'autant plus sûre de leur faire quitter le pays, il se rendit enfin lui-même (entre 164 et 160 av. J.-C.) à Rome, accompagné de Myrton, pour y obtenir en toutes formes l'approbation de ses crimes. Mais le Sénat ne consentit pas à aller jusque-là. Des hommes d'honneur, haut placés, comme le Grand-Pontife M. Æmilius Lépidus et surtout le vainqueur de Pydna, ne voulurent pas le recevoir, et le Sénat, évidemment à l'instigation de Paul-Émile, refusa non seulement d'approuver ce que le jeune scélérat avait fait jusqu'alors, mais parla même d'envoyer une commission pour faire une enquête en Épire[3]. L'époque la plus désastreuse pour ce pays était ainsi arrivée à sa fin. Et lorsque Charops, assez longtemps après la mort de Paul-Émile, survenue en 160, voulut encore une fois se rendre à Rome, il mourut en route à Brundisium (vers 157 av. J.-C.). Les Épirotes purent donc enfin, au prix des plus grands efforts et non sans le secours d'une commission romaine, se

[1]) Polyb., XXXVII, 1 g.

[2]) Cf. E. Curtius sur l'inscription troyenne (de Cambridge) dans l'*Archäol. Zeitung* de Gerhard, 1855, n° 75, p. 34, 37, 46. Bursian, I, p. 17. Vischer, *N. Schweiz. Mus.*, 1864, 4e fascic., p. 299.

[3]) Diod. XXXI, 31, Polyb., XXXII, 21, 11-14; 22, 1-9.

refaire une situation à peu près tolérable. Mnasippos, Chrémès et Lyciscos étant morts à peu près à la même époque, le calme depuis si longtemps désiré fut enfin rétabli en Béotie, en Acarnanie et en Étolie [1]. Sans doute, la vie politique avait cessé pour toujours dans le nord et le centre de la Grèce ; la Thessalie et la Béotie seules reparaissent une fois encore sur la scène vers la fin de cette période.

L'histoire de la Macédoine et celle du Péloponnèse offrent seules quelque intérêt pendant tout le reste de cette période.

En effet, les Achéens, dès qu'ils se furent jusqu'à un certain point relevés de l'abattement dans lequel les avait plongés la décision du Sénat concernant les internés (164), ne cessèrent d'envoyer des ambassades aux Romains en faveur de leurs malheureux compatriotes. Nous apprenons qu'en 160, des ambassadeurs confédérés se rendirent à Rome pour la première fois après un long intervalle pour obtenir le renvoi des prisonniers, cette fois-ci en suppliant humblement [2]. A la profonde compassion qu'inspirait aux Achéens abandonnés le sort de ces malheureux venait s'ajouter la crainte de voir les villes du Péloponnèse à jamais privées de leurs maîtres et conducteurs, si l'exil des meilleurs de leurs concitoyens devait se prolonger. Le désespoir, les soucis rongeurs, la nostalgie, le suicide ou encore la mise à mort de ceux qui avaient cherché à échapper à l'exil par la fuite, avaient, déjà avant l'année 160, terriblement éclairci les rangs de ces 1,000 Achéens ; alors déjà, deux seulement parmi les hommes d'État considérables vivaient encore, Stratios de Tritæa et l'éminent Polybe ; ceux-là, du moins, les confédérés voulaient les sauver à tout prix [3]. Mais le Sénat, en 160, répondit par un refus formel à leur prière d'élargir les prisonniers. La même requête, renouvelée en 155, par Xénon d'Ægion et Téléclès, n'eut pas plus de succès. Cette fois, le Sénat s'occupa sérieusement de l'affaire ; un assez grand nombre de sénateurs étaient disposés à satisfaire les Achéens ; mais le préteur A. Postumius, qui présidait la délibération, empêcha l'assemblée, par la question qu'il lui

1) Polyb., XXXII, 20 a, 1-3 ; 21, 1-5 et 24, 1 et 2.
2) Polyb., XXXII, 7, 14-17.
3) Polyb., XXXII, 7, 14-17.

posa, de trancher l'affaire en faveur des Achéens et d'adoucir la rigueur des mesures employées jusqu'alors. En effet, en face du parti qui opinait pour la mise en liberté des internés, il y avait deux groupes : l'un était d'avis qu'il ne fallait prendre aucune nouvelle mesure ; l'autre était prêt à voter la décharge des internés de toute enquête ultérieure, mais voulait qu'on les retînt encore quelques années en Italie. Au moment du vote décisif, Postumius ne mit pas aux voix l'une après l'autre les trois propositions, mais se contenta de demander : Faut-il, oui ou non, renvoyer les internés dans leur pays ? Les deux derniers groupes firent alors cause commune ; le parti le plus humain, qui déjà disposait de la majorité relative des voix, fut réduit au silence, et cette fois encore la situation des exilés ne fut pas plus modifiée[1] qu'elle ne le fut plus tard par deux nouvelles ambassades achéennes qui parurent à Rome pendant les années suivantes[2]. Cependant le moment approchait où les souffrances de ces malheureux devaient avoir un terme. La seconde année de la CLVII^e Olympiade (vers la fin de 151 ou au commencement de 150 av. J.-C.), une nouvelle ambassade achéenne était probablement arrivée à Rome ; et cette fois Polybe, qui seul, parmi les exilés, avait eu un sort assez heureux en Italie (voy. ci-après) avait, par son ami Scipion Émilien alors déjà très considéré, gagné la voix puissante du vieux Caton pour le renvoi des Achéens. Cette fois, l'influence de Caton l'emporta ; les paroles dures, mais frappantes du vieil homme d'État : « On dirait que nous n'avons rien de mieux à faire que de nous disputer du matin au soir pour savoir si quelques vieux Grecs décrépits doivent être enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux des Achéens », termina au Sénat le long débat sur cette question; les exilés furent autorisés à s'en retourner en Grèce. Caton, il est vrai, lorsque, quelque temps après, Polybe demanda au Sénat pour lui et ses compagnons de malheur la garantie formelle de leur réintégration dans les fonctions qu'ils avaient remplies autrefois dans le Péloponnèse et en parla préalablement au vieillard, ne lui épargna pas ce mordant sarcasme : « C'est comme si Ulysse avait eu l'idée de revenir

[1]) Polyb., XXXIII, 1, 3-8; 2, 1. Cf. Schorn, p. 379.
[2]) Polyb., XXXIII, 2, 2-13.

dans la caverne de Polyphème pour demander au Cyclope son chapeau et sa ceinture qu'il avait laissés dans sa caverne [1] ! »

Les malheureux exilés revinrent donc en effet en Grèce ; mais ce fut un triste retour[2]. Près de 17 ans on les avait retenus loin de leur chère patrie, et ce long espace de temps, la terrible pression morale qui avait pesé sur eux, enfin, comme nous l'avons dit, le suicide et l'épée du bourreau romain avaient réduit leur nombre à trois cents au plus [3]. Et pourtant il eût mieux valu pour eux et pour les confédérés que ces dernières victimes aussi eussent terminé leur vie en Italie. Le vieux Stratios et Polybe exceptés, ceux qui revinrent dans leur patrie n'étaient, ni par leurs capacités ni par leur caractère, un ornement pour la nation ; bien plus, les rudes souffrances d'un exil de près de dix-sept ans n'avaient certes pas rendu ces hommes meilleurs ; elles avaient au contraire allumé dans le cœur de ces malheureux une haine implacable contre Rome, haine qui, peu d'années après leur retour, les poussa à prendre les armes contre la formidable puissance de Rome, pour leur propre perte et pour celle de la patrie. Ce furent précisément les meilleurs de ces hommes, Stratios et Polybe, qui ne trouvèrent plus, du moins pour le moment, dans leur patrie un terrain favorable au développement de leur activité. Stratios [4] était incapable de marcher de front avec le sombre fanatisme de ses compagnons d'infortune. Quant à Polybe, il était devenu un autre homme en Italie, et son développement intellectuel avait été de nature à ne plus lui permettre de rentrer dans la vie politique qu'on lui avait si brusquement fermée en 167.

Il est possible que Polybe ait déjà personnellement connu en Grèce le grand Paul-Émile ; en tout cas, ce furent les fils de cet

[1]) Polyb., XXXV, 6, 1-4. Plut., *Cat. maj.* c. 9, et *Apophthegm. Rom. Cat.* 28. Cf. Lange, p. 291.

[2]) Il est assez probable qu'on accorda alors aux exilés des autres cantons helléniques l'autorisation de rentrer dans leur pays : cf. l'expression un peu vague « ἀποκατέστησαν οἱ Ῥωμαῖοι τοὺς Ἕλληνας εἰς τὴν οἰκείαν, τοὺς ἐκ τοῦ Περσικοῦ πολέμου καταιτιαθέντας κ. τ. λ. » chez Polyb., III, 5, 4 ; nous avons déjà fait observer plus haut, p. 201, note 1, qu'on ne pourrait guère tirer des conclusions certaines concernant l'Étolie du passage de Justin, XXXIII, 2 s. fin.

[3]) Cf. Pausan., VII, 10, 2. Zonar., IX, 31, init.

[4]) Cf. Polyb., XXXVIII, 5, 4 sqq. XL, 4, 4.

homme puissant, Scipion Émilien et Q. Fabius Maximus, qui, à l'arrivée des prisonniers confédérés en Italie, obtinrent pour lui la permission de demeurer à Rome. Il habita depuis pendant plusieurs années la maison de Paul-Émile; après avoir été le maître vénéré des fils du vainqueur de Pydna, qu'il familiarisa, sous les yeux de leur père, avec les sciences et les arts de la Grèce, il devint plus tard l'ami intime et le conseiller de l'illustre Scipion Émilien [1]. Cette situation a exercé sur toute sa vie ultérieure et les tendances de son esprit l'influence la plus décisive. Polybe était un homme auquel les Romains même ne pouvaient refuser leur estime. Sans doute, lui aussi n'était pas exempt de certaines faiblesses du caractère national grec; il avait l'incorrigible vanité qui caractérisait les Hellènes de son époque, même les meilleurs ; son amour de la patrie ne dépassait guère les frontières de la Ligue achéenne, et dans la guerre et les luttes entre les différents cantons — et nous ajouterions volontiers dans sa polémique littéraire — cet homme éminent ne sut pas s'affranchir de la dureté et des vues étroites de son temps. Par contre, il était, si on lui applique la mesure de son peuple et de son époque, sans contredit un des meilleurs citoyens de la Grèce d'alors. Polybe, doué d'un naturel énergique, moralement sain, vraiment arcadien, avait, en contemplant des modèles aussi parfaits que ceux que lui offraient Philopœmen et son propre père Lycortas, admirablement développé à pareille école ses hautes qualités natives. Bien qu'il fût parfaitement au courant de la science de son temps, il avait suivi de préférence une voie toute pratique. Grand amateur, comme Xénophon, auquel du reste il ressemble peu, de la chasse et de l'équitation, Polybe voyait avant tout dans la position de l'homme d'État pratique et surtout du général le but le plus digne des efforts de l'homme ; il s'était donc appliqué surtout à devenir un homme d'État capable et un bon général. Un homme de cette espèce, qui, par son attitude tout entière, par son calme et son bon sens politique, se distinguait

[1]) Polyb., XXXII, 9, 3-12; 10, 1-12. Diod., XXXI, 26, 5. Vell., 1, 13. Appian., *Punic.*, c. 132. Plut., *Symp. IV*, *proœm. init.* et *Apophth. Rom. Scipio min.* 2. Ammian. Marcellin., XXIV, 2, 16. Cf. Nitzsch, *Polybios*, p. 29. 55 et 125. Lange, p. 285.

à tel point de la plupart des autres Grecs, qu'alors déjà on rencontrait à Rome en grand nombre soit comme savants, soit comme chevaliers d'industrie de toute sorte, devait jouir même à Rome d'une grande considération ; la faveur des grandes familles des Émiles et de leurs parents les Gracques et les Scipions lui fut naturellement d'un grand secours, et c'est ainsi que, pendant tout le temps de son internement en Italie, il put se mouvoir aussi librement que possible [1]. Mais cette position privilégiée réagit puissamment sur lui-même. Par ses rapports intimes avec les grandes familles et les hommes d'État éminents qui en grande partie avaient été les véritables soutiens de la puissance et de la grandeur romaines et qui conservaient toujours encore une position importante dans la politique de cette époque, Polybe eut sur la politique de Rome et le système de son gouvernement une idée toute différente de celle qu'il en avait eue autrefois en Grèce. Il apprit à reconnaître alors la puissance gigantesque de la république romaine, l'immense supériorité militaire et politique des Romains sur les États grecs et hellénistiques, et, en général, le droit de Rome à la « domination du monde », droit qui reposait également sur sa force au dedans et au dehors, sur son administration et ses armées. Il fut donc convaincu que les Romains étaient destinés à régner sur le monde ; que c'était là leur mission dans l'histoire, leur destinée à laquelle il n'était pas permis de résister. Dès lors, il devait considérer les Grecs comme imprudents s'ils suivaient une politique autre que celle qu'avait autrefois recommandée Aristænos, bien qu'il eût pour cela des motifs plus nobles et plus profonds. Et même, sans renier son ancienne sympathie pour ses compatriotes les Achéens, dont la valeur morale, bien plus considérable encore que celle des autres Hellènes, ne commença à décroître rapidement qu'après la grande crise de la guerre contre Persée, et dont les principes politiques, dont la démocratie bien constituée avaient été défendus par lui pendant si longtemps avec la plus entière conviction ; sans

[1]) Cf. en général l'article *Polybius* (de Fuchs) dans la *Real-Encyclop. der class. Alterthumwissenschaft*, de Pauly, vol. V, p. 1808 sqq. Voy. aussi La Roche, *Characteristik des Polybius*, p. 14-18. 60. 73. Markhauser, *Polybius*, p. 70.

méconnaître les côtés fâcheux du caractère romain et les symptômes de la corruption romaine qui se manifestaient déjà de toutes parts, Polybe devint un véritable admirateur des Romains, dont, sans doute, il n'apprit à connaître de près que les représentants les plus nobles. Il trouva encore à Rome, en la comparant au monde oriental avec son manque de cohésion, son affaissement moral, social et politique, un fonds considérable de moralité publique et privée ; les scènes scandaleuses ou sanglantes dont se souillaient tous les jours les cours hellénistiques et de nombreuses cités grecques étaient alors encore inconnues à Rome ; la piété et une stricte honnêteté dans les relations publiques, privées ou commerciales étaient encore considérées comme une vertu du peuple romain ; une basse cupidité, la vénalité, la fourberie dans les affaires d'argent étaient encore méprisées à Rome et trouvaient encore leur châtiment ; le sérieux romain ne s'était pas encore changé en corruption ou en légèreté. L'affreuse dureté avec laquelle les fonctionnaires et les généraux romains foulaient aux pieds les nations étrangères faisait place, à Rome même, à l'impression que produisait la grandeur de la vie politique, au dévouement et à la discipline avec lesquels les hommes les plus puissants de la République servaient encore la patrie. La hardiesse, la virilité, l'énergie et la force de caractère de ces Romains, le calme plein de sérieux, la clarté et l'assurance, la sévère logique de la politique du Sénat, qui déjà dominait sur la moitié d'un monde, devaient imposer même à un ennemi implacable des Romains, s'il consentait à examiner de plus près leur système politique et à ne point uniquement fixer ses regards sur les mauvais côtés de cet État et de ce peuple puissants ; et la nature grandiose de la vie politique intérieure des Romains, avec les problèmes immenses qui alors déjà se posaient aux hommes les plus éminents de la capitale du monde, faisait paraître bien mesquines les affaires des Grecs, même celles des Péloponnésiens avec la rage destructive de leurs partis politiques et leur horizon borné, leurs petitesses et leur situation désespérée. Polybe ne fut pas insensible à tout cela, surtout depuis que, par ses relations personnelles, il s'était assuré à Rome même une certaine influence et depuis qu'il

avait la conscience d'avoir contribué puissamment au développement moral du meilleur des Romains d'alors, de Scipion Émilien : on s'en aperçoit presque à chaque page de son grand ouvrage d'histoire dans lequel il dépeignit plus tard (voy. ci-après), en se plaçant à un point de vue élevé et non pas en Grec vaincu et aigri par la défaite de sa nation, les événements formidables qui se succédèrent depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la ruine de l'empire macédonien et des États grecs, et l'élévation de Rome depuis le moment où elle était devenue la puissance prépondérante en Occident jusqu'à celui où elle gouvernait directement ou indirectement tout le monde connu [1].

On comprend très bien qu'un Achéen se sentît déplacé dans sa patrie en revenant dans le Péloponnèse avec de pareilles idées. Polybe, en 150 av. J.-C., trouva les confédérés dans une situation très peu satisfaisante. Un éloignement de dix-sept ans des meilleurs membres du parti démocratique et national avait eu les effets les plus fâcheux. Il nous est permis d'admettre que ces mille confédérés furent pour la plupart enlevés aux cantons qui formaient comme le noyau de la Ligue, c'est-à-dire à l'Achaïe, à l'Arcadie et aux communes du Nord-Ouest. Il était tout à fait impossible que ces petits cantons réparassent facilement la perte d'un si grand nombre d'hommes capables et intelligents ; dans ces exilés, on perdait tous les guides qui eussent pu conserver les bonnes traditions des derniers temps et élever moralement et politiquement la jeune génération ; et, en effet, à côté des chefs médiocres qui pouvaient bien être restés, aucun homme de valeur ne surgit alors parmi les Achéens. Il arriva donc que la démocratie confédérée se corrompit complètement, surtout au point de vue politique. Sa haine ardente contre Rome et le parti oligarchique était l'unique mobile de ses actions ; cette haine était d'autant plus profonde qu'on ne pouvait pas la manifester par des actes et que Callicrate et ses amis tenaient les rênes d'une main toujours plus ferme, bien qu'ils ne pussent empêcher les am-

[1]) Cf. Nitzsch, *Polybios*, p. 55-59. *Die Gracchen*, p. 256. Mommsen, *Röm. Geschichte*, vol. II, p. 456. La Roche, *Charakteristik des Polybius*, p. 3-6. 81-104. Markhauser, *Polybius*, p. 26.

bassades de se rendre à Rome en faveur des exilés. Par contre, Callicrate réussit à empêcher toute autre manifestation sérieuse de la vie politique des confédérés. Il avait même osé, lorsqu'en 153 av. J.-C. les Rhodiens, si profondément déchus de leur ancienne puissance[1], demandèrent pendant une guerre malheureuse contre les Crétois du secours aux confédérés réunis à Corinthe, et que grâce à lui on le leur eut refusé, déclarer aux Achéens disposés à secourir les Rhodiens, qu'à l'insu et sans le consentement des Romains ils n'avaient ni le droit de faire eux-mêmes la guerre ni d'envoyer du secours à d'autres puissances belligérantes, comme si la confédération était, à cette époque déjà, légalement aussi dépendante de Rome que les Étoliens[2]. Celui qui, en Grèce, avait encore soif de hauts faits n'avait plus qu'à se laisser enrôler avec des vagabonds étrangers pour aller faire la guerre au dehors[3]. Dans ces circonstances, la démocratie, dans le Péloponnèse, prit un caractère de plus en plus féroce, passionné, radical et fanatique. Il y a plus : tandis que les vices de la Grèce de ce temps-là se répandaient rapidement aussi dans le Péloponnèse, le parti populaire de la confédération affichait en bien des endroits cette fâcheuse tendance démocratique et sociale que nous avons eu l'occasion de constater dans le reste de la Grèce. Même au sein de la Ligue, l'opposition entre les riches et les pauvres éclatait partout d'une façon menaçante. Partout les classes élevées, dans le Péloponnèse comme dans le reste de la Grèce, étaient entrées dans une voie très dangereuse, semblable à celle qui plus tard, en Italie, amena la révolution des Gracques.

Le goût déplorable du célibat se répandait de plus en plus non seulement dans les sphères où l'on était écrasé de dettes, mais aussi parmi les classes aisées, en même temps qu'une corruption et une avidité croissantes et une fâcheuse

[1]) Cf. Polyb., XXXI, 17, 1-3, et XXXIII, 15 a, 1-4. Diod., XXXI, 36. 43.

[2]) Polyb., XXXIII, 9, 1-3; 14, 3 sq. 15, 1-8. Cf. Diod., XXXI, 37. 38. 44 sqq. La guerre entre Rhodes et la Crète fut sans doute arrêtée par l'intervention de Rome (Cf. Polyb., XXXIII, 14, 4).

[3]) Cf. Polyb., XXXI, 25, 1, 2 et 8. Diodor., éd. Bekker, t. IV, p. 259 et 265. *Fr. Scorial.*, n° 8 et 23.

indifférence à l'égard des intérêts publics. « On ne voulait pas morceler les grandes propriétés en les partageant entre de nombreux descendants; beaucoup de familles s'éteignirent ainsi; les maisons et les terres se fondirent en un petit nombre d'immenses héritages; » on prit probablement l'habitude, dans ce pays qui avait tant souffert par les dernières guerres si désastreuses, de réunir dans une seule main en *latifundia* de vastes propriétés. Il en résulta que là aussi de grandes étendues de bonnes terres, si elles ne restaient pas tout à fait en friche, ne pouvaient être cultivées par les nombreux petits propriétaires libres de biens petits ou moyens, et que l'exploitation des grands pâturages et celle plus dangereuse encore qu'on faisait faire par des esclaves devenaient là aussi de plus en plus générales. En bien des endroits, les masses de prolétaires irrités n'attendaient qu'une occasion pour se soulever; on voyait chez eux cette aveugle animosité, ces prétentions exagérées, cette sourde haine du pauvre contre les « riches », telle qu'elle se manifeste partout où la grande propriété se trouve opposée, au point de vue national, politique et social, à un prolétariat affamé, sans espoir et écrasé de dettes [1]. Dans ces circonstances, Polybe ne pouvait pas songer à se rendre utile. Persuadé qu'il pourrait à l'occasion bien mieux servir ses compatriotes par les relations qu'il avait en Italie, il est certain qu'il accepta très volontiers (en 149) une invitation du consul romain M. Manilius, qui demandait aux Achéens que Polybe prît part à la dernière guerre contre Carthage que les Romains venaient d'entreprendre. Polybe, il est vrai, déjà arrivé à Corcyre, reçut une nouvelle lettre qui le dispensait d'accompagner ce général. Mais plus tard nous ne l'en trouvons pas moins dans l'entourage de son ami Scipion Émilien, lorsque celui-ci (en 147) avait accepté le commandement en chef dans la lutte contre Carthage [2]. Ce fut là que Polybe reçut

[1]) Polyb., XXXVII, 4, 4-8. XXXVIII, 3, 10. Cf. Nitzsch, *Polybios*, p. 62. 65 sqq. 84 : *Die Gracchen*, p. 226. 242. 247. Mommsen, *Röm. Gesch.*, II, p. 43.

[2]) Polyb., XXXVII, 1 e., 1-3. XXXIV, *fr. latin.* fin. XXXIX, 2, 16 et 17. 3 a, 6. Pausan., VIII, 36, 4. Plin., V, 1, (1) 9 et 4, (4), 26. VI, 31, (36), 199. VIII, 16. (18). 47. Appian., *Punic.*, c. 132. Ammian. Marcellin., XXIV, 2, 16. Plut., *Apophthegm. Rom. Scip. min.*, 5. Cf. Nitzsch, *Polybios*, p. 61. *Die Gracchen*, p. 237. 247 sqq.

la nouvelle terrible de la catastrophe subite qui éclata dans sa patrie pendant sa nouvelle absence.

Les autres bannis avaient été chaudement accueillis lors de leur retour au Péloponnèse. Bientôt ces hommes qui, presque tous, partageaient les sentiments des démocrates de ce temps, eurent à peu de chose près la direction des affaires de la Ligue, mais malheureusement ce ne fut que pour prouver qu'au point de vue de la valeur morale ils ne se distinguaient plus en rien de Callicrate et de ses amis, dont la domination prit fin jusqu'à nouvel ordre. Quant aux événements qui finirent par amener la ruine de la confédération, ils furent causés par une déplorable affaire qui avait commencé déjà avant leur retour. Depuis longtemps, la misère et le désordre social régnaient dans la Grèce centrale autant qu'en Étolie et dans le nord de la Grèce. C'est ainsi que nous apprenons que les Thébains entre autres — il paraît, il est vrai, que ce ne fut que peu avant le commencement de la guerre romano-achéenne — allèrent piller la Phocide, l'Eubée et Amphissa, uniquement pour se procurer de l'argent [1]. Cependant, les Athéniens si civilisés s'étaient rendus coupables dès l'année 156 des mêmes crimes auxquels on ne s'attendait en Grèce que de la part de Klephtes étoliens ou de démocrates socialistes thessaliens et béotiens ; et c'est cette action honteuse qui devint fatale à toute la Grèce. Athènes se trouvait alors, malgré les présents qu'elle avait reçus de Rome pendant la guerre contre Persée, dans une situation économique déplorable. Les réquisitions énormes que le consul Licinius et l'amiral Lucretius avaient faites à Athènes dans cette guerre, et probablement aussi le tort qu'avaient fait alors au commerce athénien l'interruption de tout trafic pendant plusieurs années, avaient mis pour longtemps dans un état désespéré les finances de cette ville déjà bien délabrées depuis la guerre contre le roi Philippe [2]. Dans leur détresse, les habitants entreprirent donc en 156 une expédition pour piller Oropos, que se disputaient constamment les Béotiens et les Athéniens et qui alors faisait partie du territoire

[1]) Pausan., VII, 14, 4.
[2]) Cf. Liv. XLIII, 6 init.

d'Athènes [1], et la pillèrent à fond. Les Oropiens se plaignirent naturellement à Rome, et le Sénat chargea la ville de Sicyone de fixer, par une décision arbitrale, la somme qu'Athènes devait payer pour dédommager Oropos. Comme les Athéniens ne se firent pas représenter auprès du tribunal, les Sicyoniens, peut-être sous l'influence des Déliens fugitifs profondément irrités contre les Athéniens (p. 208), condamnèrent Athènes à payer la somme énorme de 500 talents (environ 2,950,000 francs)[2]. Dans sa détresse, Athènes envoya une ambassade au Sénat en 155; on avait confié cette mission à trois hommes distingués par leur brillante éloquence, à l'académicien Carnéade, au stoïcien Diogène et au péripatéticien Critolaos, les chefs célèbres de trois des écoles philosophiques qui florissaient alors à Athènes. Les brillantes harangues de ces philosophes charmèrent tous ceux qui, à Rome, avaient reçu une culture hellénique, si bien que, pour ne pas renoncer si tôt aux jouissances intellectuelles que procurait la société de ces philosophes, on tarda longtemps à terminer l'affaire d'Oropos. Ce ne fut qu'après les pressantes incitations du vieux Caton, l'ennemi déclaré de la culture grecque moderne et surtout de la « sophistique » corruptrice et de la philosophie qui lui semblaient sans contredit dangereuses pour le véritable caractère romain, qu'on se décida à renvoyer enfin les philosophes que Caton ne voulait à aucun prix tolérer plus longtemps sans nécessité à Rome, aussi peu que leur dialectique qui brouillait les notions morales du juste et de l'injuste; cependant les ambassadeurs obtinrent positivement du Sénat la réduction de l'amende à 100 talents [1]. Mais les Athéniens n'avaient aucune envie de

[1]) Nous ne savons ni quand ni comment Oropos tomba alors sous la suprématie des Athéniens. Ce ne fut peut-être définitivement que depuis la ruine de la Ligue béotienne, voy. Böckh, *C. I. Gr.* vol. I, ad n. 1542, p. 711. — De la circonstance (voy. ci-après) que les Oropiens reçoivent plus tard une garnison athénienne et donnent des otages, on est tenté de conclure que des différends sur le degré et le genre de leur dépendance d'Athènes, ou même une tentative des Oropiens de se séparer complètement d'Athènes, ont fourni à ces derniers le prétexte de leur expédition. Oropos est cité par Tite-Live, XLV, 27, comme faisant partie en 168 du territoire athénien; d'après Pausanias, VII, 11, 2, la ville était en 156 ὑπήκοος aux Athéniens.

[2]) Pausan., VII, 11, 2. Polyb., XXXIII, 1, 9. Gell., *N. A.*, VII, c. 14. Cf. Schorn, p. 382, note 4.

payer une amende quelconque. Ils décidèrent, au contraire, les habitants d'Oropos, en leur faisant des promesses et des présents, à conclure avec eux un traité tout différent. Le pillage de l'année 156 devait être oublié, et Oropos, de son côté, devait consentir à recevoir une garnison athénienne et à livrer des otages à Athènes ; si la petite ville, qui, par le fait, devenait sujette d'Athènes, devait être lésée de nouveau par cette dernière, les Athéniens étaient tenus d'évacuer complètement Oropos et de la laisser sortir de leur confédération. Or, lorsqu'en 150 avant Jésus-Christ, plusieurs citoyens d'Oropos eurent été maltraités par des soldats athéniens, et que le gouvernement d'Athènes eut refusé d'évacuer Oropos, en se contentant de punir les soldats coupables, les habitants d'Oropos demandèrent à la confédération du Péloponnèse du secours contre Athènes. Les autorités fédérales refusèrent d'abord tout simplement de les écouter. Les Oropiens offrirent ensuite en secret à Ménalcidas de Sparte, alors chef de la Ligue, un présent de 10 talents s'il voulait leur amener des troupes auxiliaires péloponnésiennes. Ce misérable se mit immédiatement en rapport avec Callicrate, et, séduit par la perspective d'obtenir la moitié de la somme offerte par Oropos à Ménalcidas, cet homme d'État réussit à décider les confédérés à intervenir militairement dans l'affaire d'Oropos. Mais à peine les Athéniens eurent-ils reçu la nouvelle certaine de la guerre qui les menaçait, qu'ils renouvelèrent en toute hâte le pillage d'Oropos et retirèrent ensuite leur garnison de cette ville infortunée. L'armée péloponnésienne arriva trop tard pour empêcher ce nouveau scandale, et lorsque ensuite Ménalcidas et Callicrate voulurent envahir l'Attique pour la piller, les soldats, et notamment les Lacédémoniens, refusèrent de leur obéir [2].

Mais ce ne fut point là la fin de cette vulgaire comédie. Ménalcidas fut assez infâme pour forcer, dans cet état de choses,

[1]) Polyb., XXXIII, 1, 9. Gell. *N. A.* VII, c. 14. Pausan., VII, 11, 2. Cf. Cic., *de Orat.*, II, 37. *Tuscul.*, IV, 3. Plin., *N. H.*, VII, 30, (31), 112. Macr., *Sat.*, 1, 5. Ælian., *Var. Hist.*, III, 17. Plut., *Cat. maj.*, c. 22. Cf. Mommsen, *Röm. Geschichte*, II, p. 420. Lange, *Röm. Alterth.*, II, p. 279.

[2]) Pausan., VII, II, 2-3. Sur le passé de Ménalcidas, voy. aussi Schneiderwirth, *Die politischen Beziehungen der Römer zu Aegypten*, p. 22 sqq.

les Oropiens à lui payer les 10 talents; puis il refusa de son côté de payer à Callicrate les cinq talents qu'il lui avait promis [1]. Et c'est alors que cette ignoble affaire prit un caractère dangereux pour les Achéens. En effet, l'année pendant laquelle Ménalcidas avait exercé ses fonctions était à peine écoulée, les confédérés avaient à peine nommé chef de la Ligue pour l'année 149 le démocrate Diæos, un des exilés revenus depuis peu d'Italie et un des ennemis les plus acharnés de Rome, que Callicrate, avide de vengeance, demanda aux confédérés la condamnation à mort de Ménalcidas comme coupable de haute trahison. Ménalcidas, disait-on, avait, comme ambassadeur (on ne nous dit pas quand), agi à Rome contre les intérêts de la Ligue, et s'était efforcé en particulier de détacher Sparte de la Ligue [2]. Mortellement effrayé, l'accusé courut chez Diæos et lui offrit trois talents de l'argent oropien s'il voulait le sauver! Cet honorable démocrate était d'autant plus disposé à se rendre à ces raisons qu'il trouvait là une exellente occasion de vexer son ennemi politique personnel Callicrate. Nous ne savons pas si Ménalcidas était coupable ; toujours est-il que Diæos sut, de son côté, arrêter le procès intenté à son prédécesseur [3].

Cependant les confédérés manifestaient à haute voix l'indignation que leur faisait ressentir la conduite scandaleuse de leurs fonctionnaires les plus hauts placés. On était irrité surtout contre Diæos, qui avait inauguré par un acte de honteuse corruption le gouvernement des internés dont on avait tant désiré le retour. Pour détourner de lui la colère du peuple, Diæos crut nécessaire d'occuper ailleurs l'esprit des confédérés : les éternelles disputes avec Sparte lui en fournirent malheureusement une excellente occasion. Malheureusement nous n'avons que peu de renseignements assez vagues sur la nouvelle direction que prirent les affaires et sur les graves conséquences qui en résultèrent. Nous voyons pourtant qu'à cette époque l'ancienne querelle au sujet de Belmina avait recommencé (p. 217); la plainte de Callicrate permet de conclure

[1]) PAUSAN., VII, 12, 1.
[2]) PAUSAN., VII, 12, 1. Cf. FREEMAN, pag. 689.
[3]) PAUSAN., *ibid.*

que les Spartiates avaient récemment envoyé une ambassade au Sénat au sujet de cette affaire ; on peut admettre que la conduite toute récente de Callicrate à l'égard de Ménalcidas provoqua ensuite l'indignation des Spartiates, et que Ménalcidas de son côté excita la colère de ses compatriotes contre l'alliance avec les confédérés qui leur avait toujours été odieuse [1]. Et c'est précisément le procès criminel dont Ménalcidas avait été menacé qui paraît avoir fortement ranimé l'ancienne querelle au sujet du droit des confédérés de citer devant leur tribunal ceux des Spartiates qui étaient accusés de crimes politiques (cf. p. 163, 1). Le Sénat, invité par les Spartiates à se prononcer, déclara tout d'abord que Rome ne se mêlait pas de la question des frontières ; que d'ailleurs les Spartiates, excepté dans les affaires criminelles, devaient toujours, pour se faire rendre justice, s'adresser à l'assemblée fédérale. Diæos protesta vivement contre cette décision devant l'assemblée, en tant qu'elle enlevait de nouveau aux confédérés le droit de juridiction criminelle sur Sparte. Il s'appuyait très probablement [2] sur l'usage établi depuis des années ; il pouvait, avant tout, citer le cas du Spartiate Léonidas, de vieille race royale, qui, peu de temps avant la guerre contre Persée, avait été accusé devant l'assemblée de relations secrètes avec ce roi et condamné à l'exil sans protestation aucune [3]. Ce fut la cause d'une violente querelle au sein de l'assemblée; les Spartiates déclarèrent enfin qu'ils soumettraient encore une fois l'affaire au Sénat. Diæos alors, avec une grande violence de parole, cita l'ancienne loi fédérale, malheureusement négligée de fait depuis des années par Rome aussi bien que par Sparte, et qui défendait aux divers membres de la confédération d'envoyer de leur propre chef des ambassades à des puissances étrangères ; bref, l'affaire se termina par la rupture ouverte entre Sparte et les autres confédérés [4].

On se prépara donc des deux côtés sérieusement à la guerre. Mais les Spartiates sentaient bien que, dans leur situation

[1]) Cf. Freeman, p. 689.
[2]) Cf. Freeman, *ibid.* et Schorn, p. 384 ad Pausan., VII, 12, 2.
[3]) Liv., XLII, 51.
[4]) Pausan., VII, 12, 1-2.

actuelle, ils ne pourraient pas longtemps soutenir la lutte contre des ennemis supérieurs en nombre : ils cherchèrent donc par des ambassades qu'ils envoyèrent aux diverses villes confédérées à détourner la catastrophe qui les menaçait, sans oublier pour cela de traiter avec Diæos lui-même. Et lorsque, d'une part, toutes les villes leur répondirent que personne ne refuserait d'obéir si le stratège donnait l'ordre de marcher, et que, d'autre part, Diæos lui-même déclara, dans un moment lucide, que ses préparatifs n'étaient pas dirigés contre la cité spartiate, mais seulement contre les perturbateurs des bords de l'Eurotas, les Spartiates résolurent de se soumettre en attendant. Les membres du gouvernement spartiate (les gérontes) commencèrent par demander à Diæos la liste de ceux que les confédérés soupçonnaient d'intrigue; à la suite du conseil astucieux d'Agasisthène, ces hommes, vingt-quatre notables ayant à leur tête Ménalcidas, durent, en attendant, quitter le pays pour le bien de leur cité ; ils durent même plus tard se laisser condamner à mort en toute forme. Mais il avait été convenu secrètement que ces fugitifs devaient se rendre à Rome, dans l'espoir d'être bientôt ramenés honorablement à Sparte par les Romains [1]. Dans ces circonstances, la guerre contre Sparte n'éclata pas encore. Mais dès que les Achéens apprirent ce que signifiait au fond le bannissement de ces vingt-quatre Spartiates, Diæos et Callicrate, auxquels leur haine commune contre Sparte faisait oublier leur vieille inimitié, se rendirent également à la hâte en Italie comme ambassadeurs de la Ligue. Callicrate mourut en route. Mais Diæos et Ménalcidas se dirent devant le Sénat les plus grossières injures, jusqu'à ce qu'enfin les Romains leur déclarassent qu'une commission sénatoriale paraîtrait bientôt dans le Péloponnèse pour mettre fin définitivement à la querelle entre Sparte et les autres confédérés [2].

L'attitude entière de Diæos avant cette époque, si toutefois ce qu'on nous rapporte mérite quelque croyance, jette une lumière assez vive sur cet homme que nous finirons par rencontrer sur la voie des crimes les plus sanglants. Diæos nous

[1]) Pausan., VII, 12, 2.
[2]) Pausan., *ibid.*

apparaît comme un homme des plus vulgaires, sans talent, sans vues politiques profondes, s'abandonnant en même temps à toute impression nouvelle que le hasard lui faisait éprouver. Bien qu'il ressentît contre Rome la haine la plus ardente, lui, du moins, ne songeait pas alors à entraîner dans une lutte désespérée contre Rome toute-puissante ses partisans, les démocrates du Péloponnèse. Si, dès ce moment il l'avait sérieusement voulu, il ne se serait pas attiré la haine de Sparte pour des motifs mesquins et purement personnels; ou du moins, en considérant la situation générale des affaires comme elle se dessina dans le courant de l'année 149, il eût fait la paix avec Sparte à tout prix et le plus vite possible. Un Achéen qui eût songé alors à se battre une fois encore avec Rome pour l'indépendance de la Grèce eût pu ou bien amener dès à présent toutes les forces péloponnésiennes à l'homme audacieux qui précisément alors (voy. ci-après) avait soulevé la Macédoine contre Rome; ou encore, en alliant du moins quelque intelligence politique à son fanatisme, un pareil chef, tandis que, vers la fin de l'année 149 les Romains se trouvaient engagés en même temps et sur divers points dans des guerres très dangereuses, en Espagne, devant Carthage, en Macédoine, eût pu exciter énergiquement les passions politiques des Péloponnésiens et tenir prêtes les forces réunies des confédédérés, pour se jeter lui aussi sur Rome à la première occasion favorable, et cela non sans quelque chance de succès. Mais le misérable Diæos ne songeait pas à cela. Brouillé avec Sparte pour les motifs les plus bas, il n'avait, avec son horizon borné, qu'un seul but: se venger le plus cruellement possible de ces Spartiates qui étaient, en somme, depuis bien longtemps les ennemis de sa ville natale, toujours prêts à favoriser une politique sécessionniste et avant tout les protégés de Rome. Avec un peu d'empire sur lui-même, Diæos, s'il n'eût pas voulu se mesurer avec Rome elle-même, eût pu, maintenant encore, prévenir ce qu'il y avait de plus dangereux dans cette tendance constante des Spartiates à violer certaines lois fédérales et à provoquer l'intervention de Rome dans les querelles des confédérés. Au lieu de cela, nous le voyons, ainsi que Ménalcidas, prendre plaisir à se rendre coupable de nouvelles bassesses.

En effet, les Romains, comme nous l'avons déjà fait observer, avaient précisément alors à faire au dehors et en divers lieux des guerres très importantes et extrêmement difficiles. Il arriva donc qu'en ne songea pas en attendant à envoyer en Grèce, comme on l'avait promis, la commission qui devait vider les misérables querelles des Spartiates. Sur ces entrefaites, Ménalcidas à Sparte et Diæos au milieu des confédérés eurent le courage de tromper tous les deux leurs compatriotes. En s'appuyant sur je ne sais quelle raison spécieuse, Ménalcidas essaya de persuader à ses concitoyens que le Sénat s'était prononcé en faveur de l'indépendance complète des Spartiates : Diæos, de son côté, affirmait que le Sénat abandonnait complètement les Spartiates au bon plaisir des confédérés[1]. Les passions s'allumèrent des deux côtés avec tant de violence que la guerre civile devait nécessairement éclater. Damocritos, élu chef de la Ligue pour l'année 148, fit les préparatifs les plus énergiques pour envahir la vallée de l'Eurotas au printemps ou en été avec une supériorité numérique écrasante[2]. Les protestations de ce qui restait du parti modéré ne furent plus écoutées; quant au parti romain oligarchique, il était si impuissant depuis la mort de Callicrate qu'il ne put empêcher qu'on éloignât des places publiques les statues de cet homme naguère encore si influent[3]. Le parti de la guerre, qui ne voyait pas arriver la commission sénatoriale, sentait grandir son courage à mesure qu'en Macédoine les choses prenaient pour Rome une tournure plus grave. En effet, en 149, une révolte formidable avait éclaté en Macédoine. Un jeune homme, qui se faisait passer pour fils de Persée, avait réuni sur les frontières de la Thrace un grand nombre d'aventuriers, s'était fait reconnaître par quelques princes et quelques tribus thraces et avait commencé, fort de leur appui, à tenter d'envahir la Macédoine orientale. Une brillante victoire remportée sur les milices du canton d'Amphipolis lui permit de passer le Strymon; une seconde victoire à l'ouest de cette rivière livra les autres cantons de la Macédoine à ce jeune chef, dont

1) Pausan., VII, 12, 2 s. fin.
2) Pausan., VII, 13, 1.
3) Cf. Polyb., XXXVII, 1 g.

l'apparition n'avait provoqué jusque-là à Rome et dans le sud de la Grèce que des moqueries ou un sourire incrédule. Partout le peuple macédonien cruellement opprimé se souleva pour soutenir cet audacieux prétendant si bien doué, dont les brillants succès et l'étonnante ressemblance avec le roi Persée ne permirent pas de douter plus longtemps et firent taire ceux qui ne voyaient dans le jeune aventurier qu'Andriscos, le fils d'un foulon de la ville grecque d'Adramyttion en Asie-Mineure[1]. On ne pouvait encore se décider à croire à l'exactitude de la nouvelle de ce nouveau soulèvement en Macédoine, lorsque ce Pseudo-Philippe parut sur les frontières de la Thessalie et fit également de grands progrès dans ce pays. Le célèbre homme d'État romain P. Scipion Nasica, qui avait été envoyé dans la péninsule hellénique pour s'informer de la véritable situation, put, avec le secours de corps de troupes grecques et surtout achéennes qu'il leva en toute hâte, arrêter les Macédoniens et les chasser de la Thessalie[2]. Alors seulement le Sénat prit des mesures énergiques et ordonna au préteur P. Juventius Thalna de soumettre de nouveau la Macédoine. Mais Juventius, qui pénétra probablement en Macédoine vers la fin de l'année 149 avec une légion et les troupes auxiliaires italiques qui en faisaient partie, fit la guerre avec tant de légèreté qu'il fut complètement battu par le prétendant et massacré avec la plus grande partie de ses soldats. La Thessalie fut une seconde fois inondée par les Macédoniens. Ce fut alors que le prétendant, auprès duquel accouraient de toute part des volontaires et des mercenaires, alla jusqu'à se mettre en rapport avec Carthage, qui, depuis l'été de l'année 149, lut-

[1]) Cf. Polyb., XXXVII, 1 a, 1 et 1 d, 1-3. Liv., *Epit.*, XLVIII, et notamment XLIX. Zonar., IX, 28. Flor., 1, 30. Vell., I, 11. S. Ruf., *Breviar.* c. 7. Ammian. Marcell., XIV, 11, 31. XXVI, 6, 20. Lucian., *adv. indoct.*, c. 20. Porphyr., ap. *Euseb. chron.*, l. 38, p. 178. (chez C. Müller, *Fr. hist. græc.*, vol. III, p. 702. 13). Tacit., *Annal.*, XII, 62. Selon quelques-uns, le jeune prétendant se serait donné pour Philippe, fils de Persée, qui depuis plusieurs années était mort en captivité chez les Romains; cf. Diod., *Fragm. Scorial.*, fr. lib. 30 sqq., n° 16, chez Bekker, tome IV, p. 262, Polyb., *ibid.* Vell., *ibid.* Zonar., *ibid.* Porphyr., *ibid.* D'après d'autres, comme Tite-Live (*ibid.*) on l'aurait pris pour un fils naturel de Persée. Selon L. Ampelius, *Lib. memor.*, c. 16, 44, il se faisait passer pour un fils du roi Philippe.

[2]) Liv. *Epit.*, L. Polyb., XXXVII, 1 d. 3 et 4. Zonar., *ibid.*

tait une dernière fois contre Rome avec le courage du désespoir et mettait alors le Sénat dans le plus grand embarras par sa furieuse résistance[1]. Dans ces circonstances difficiles, dont, il est vrai, les ennemis de Rome dans le Péloponnèse, par suite de leur manque de clairvoyance, ne surent ou n'osèrent pas profiter pour agir résolument, le Sénat se hâta d'envoyer sur le théâtre de la guerre avec des forces considérables un de ses meilleurs généraux. Le préteur Q. Cæcilius Métellus, qui appela à son aide la flotte d'Attale II, roi de Pergame, réussit à pénétrer en Macédoine au printemps ou dans l'été de l'année 148, mais fut battu à Pydna dans une rencontre de cavalerie. Le prétendant devint alors si téméraire qu'il divisa son armée et envoya un détachement en Thessalie, sans doute pour exciter les Grecs à la révolte sur les derrières de Métellus. Mais bientôt le général romain réussit à contraindre son adversaire à lui livrer une bataille décisive dans laquelle les Macédoniens, affaiblis mal à propos par le départ du corps d'armée envoyé en Thessalie, furent complètement battus; le prétendant se vit forcé de reculer en attendant jusqu'à la frontière de la Thrace[2].

L'état des affaires macédoniennes, pendant longtemps si grave pour les Romains, avait puissamment accru pendant l'année 148 l'ardeur belliqueuse de la démocratie achéenne, du moins à l'égard de Sparte; si bien que, dans cette question, on brava ouvertement les Romains. Déjà en effet, le stratège Damocritos était sur le point d'envahir la vallée de l'Eurotas lorsqu'un message du général Métellus arriva dans son camp. Métellus, nous dit-on, à la nouvelle de la crise menaçante du Péloponnèse, avait invité une ambassade qui se rendait en Asie par ordre du Sénat à passer par le Péloponnèse et à engager vivement les confédérés à mettre fin aux hostilités contre Sparte et à attendre tranquillement l'arrivée de la commission

[1]) Zonar., *loc. cit.*, Liv., *Epit.*, L. Diod., XXXII, 9. Cf. Flor., *loc. cit.*, Appian., *Punic.*, c. 111. Eutrop., IV, 13. Oros., IV, 22, s. fin.

[2]) Diod., *Fragm. Scorial.*, *ibid.*, n° 18. Zonar., *ibid.* Liv., *ibid.* Eutrop., *ibid.* Flor., *ibid.* Vell., *ibid.* Voy. aussi Strab., XIII, 4, 2, p. 926 (624). Aur. Vict., *De vir. ill.* 61. (*Met. Maced.*) init. Obsequens, c. 78. Porphyr., *ibid.* L. Ampel., c. 16. Cf. Meier, *loc. cit.*, p. 409 sqq. Mommsen, *Röm. Geschichte*, II, p. 39 sqq.

sénatoriale annoncée. Mais Damocritos ne tint plus compte maintenant de cet avertissement et continua tranquillement à marcher sur Sparte. Quelque temps après eut lieu une bataille acharnée, dans laquelle les Spartiates, bien plus faibles que leurs adversaires, furent complètement battus et perdirent mille de leurs meilleurs combattants. Au lieu de couronner sa victoire par une attaque de la ville de Sparte et d'opposer dans tous les cas à l'intervention romaine inévitable au moins un fait accompli dans la prise de cette ville, Damocritos se contenta de piller sans plan déterminé la vallée de l'Eurotas. Cette conduite irrita si fort les confédérés qu'après le retour de l'armée ils condamnèrent le stratège comme traître à une amende de 50 talents, le forçant ainsi à quitter le Péloponnèse en fugitif[1]. Diæos fut alors nommé de nouveau stratège pour l'année 147. Sur les instances réitérées de Métellus victorieux, ce chef cessa, il est vrai, de faire ouvertement la guerre à Sparte; par contre, il sut, sans bruit, nuire d'une autre manière à ses ennemis : il décida toutes les petites villes du territoire spartiate à passer du côté des confédérés, y mit des garnisons, et tint ainsi les Spartiates bloqués de la façon la plus gênante, de telle sorte qu'il ne purent même pas cultiver leurs terres. Ménalcidas, qui commandait alors les forces de son pays, en fut si furieux, qu'il sortit tout à coup de Sparte, surprit la petite ville de Iason, située sur la montagne, et la détruisit complètement. Cette flagrante violation de la paix fut toutefois si fortement désapprouvée à Sparte même que Ménalcidas préféra, dans son désespoir, mettre fin à ses jours par le poison[2].

Cependant le temps était venu où ces misérables querelles devaient tout à coup prendre des proportions formidables et amener avec une rapidité inattendue une grande catastrophe

[1]) Pausan., VII, 13, 1-3.

[2]) Pausan., VII, 13, 4-5. Cf. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 250, et sur la petite ville de Iason, qui était probablement située dans la contrée appelée Sciritis, cf. p. 322. Polybe, XL, 5, 6. nous parle d'un crime sanglant commis par Diæos à cette époque. Celui-ci fit non pas simplement mettre à mort, mais périr dans les tortures de la façon la plus atroce et avec ses fils un certain Philinos de Corinthe, qui passait pour être l'ami des Romains et pour avoir conspiré avec Ménalcidas.

en Grèce. En effet, on vit enfin arriver dans le Péloponnèse, probablement au printemps de l'année 147, l'ambassade romaine depuis si longtemps attendue, ayant à sa tête le hautain et dur Lucius Aurélius Orestes. A Rome, le parti qui poussait à l'extension jusqu'à la mer Égée des frontières immédiates de l'empire exerçait le pouvoir presque sans opposition. Le vieux Caton était mort vers la fin de l'année 149; Tibérius Gracchus aussi n'était plus depuis quelques années; Scipion Émilien se trouvait en Afrique depuis le commencement de l'année 147; Polybe était avec lui : il n'y avait donc alors, ni à Rome ni au Sénat, aucun homme assez influent pour parer le coup dont on voulait frapper la Grèce.

Déjà on était d'avis à Rome qu'il fallait avant tout réduire la Macédoine en province romaine. Quant aux Achéens, on espérait encore pouvoir les dompter par d'autres moyens plus doux au point de vue romain. Disposé comme on l'était à rétablir complètement l'ordre dans la péninsule orientale et à enlever aux États grecs entre le Ténare et le haut pays dardanien placés sous le protectorat romain jusqu'au dernier reste de leur puissance et de leur indépendance politique, on songea d'abord à faire ce qu'il eût mieux valu faire dès l'an 188 : détacher complètement Sparte de la Ligue achéenne. Mais on résolut d'aller plus loin et d'anéantir complètement la vie politique de la confédération en en séparant plusieurs de ses membres les plus vigoureux. Il est à peine probable qu'on ait voulu par ce procédé pousser dès ce moment-là les Achéens à la guerre; alors qu'on avait à soutenir une lutte des plus pénibles contre Viriathe en Espagne, en Afrique contre les Carthaginois prêts à mourir pour leur patrie, en Macédoine avec les partisans les plus opiniâtres de la révolte, on n'avait pas sans doute l'intention d'allumer sans nécessité une nouvelle guerre dans le Péloponnèse. On pensait probablement, trompé par le calme apparent qui régnait parmi eux depuis 167, que les Achéens étaient devenus complètement apathiques, ou du moins qu'ils n'étaient plus capables d'une résolution désespérée; on croyait, se laissant abuser par les éternels tiraillements sécessionnistes sur les bords de l'Eurotas, que les liens qui unissaient les divers membres de la Ligue étaient si peu solides, que la prédi-

lection particulariste des Grecs pour leur autonomie cantonale était si forte, qu'il suffirait d'un ordre formel du Sénat pour faire tomber en poussière la confédération pour ainsi dire sans résistance [1]. Aurélius Orestes déclara donc sèchement à l'assemblée fédérale [2], à Corinthe: « le Sénat juge à propos que Sparte et Corinthe ne fassent plus à l'avenir partie de la Ligue, ainsi que Héraclée sur l'Œta, Argos et Orchomène en Arcadie (villes qui toutes par conséquent, pour ne rien dire de Sparte, n'avaient été réunies à la Ligue que depuis la bataille de Cynoscéphales); car les habitants de tous ces endroits n'appartiennent pas à la même tribu que les Achéens [3]. » Cette déclaration souleva une tempête d'indignation. Sans même écouter jusqu'au bout la harangue des Romains, les fonctionnaires fédéraux quittèrent l'assemblée et convoquèrent à la hâte le peuple, auquel ils communiquèrent en termes passionnés la décision du Sénat. Les masses entrèrent dans une telle fureur que, convaincus que les odieux Spartiates étaient seuls cause du triste résultat de cette journée, ils se jetèrent sans tarder

[1]) C'est là l'opinion (Schorn a déjà exprimé des idées semblables dans son consciencieux ouvrage, p. 390 sqq.) qui m'a paru la plus probable après avoir mûrement pesé le petit nombre de notices historiques qui nous restent et l'état général du monde à cette époque comme aussi les événements subséquents. Polybe (XXXVIII, 1, 6-8) va plus loin, il est vrai; d'après lui, les exigences d'Aurélius n'étaient pas tout à fait sérieuses, mais surtout une menace pour intimider les Achéens, qui avaient alors une attitude assez arrogante. Nous accordons volontiers au grand historien, qui exprime sans doute ici la manière de voir qui se répandit plus tard sur le commencement de la guerre achéenne à Rome ou tout au moins parmi les amis de Polybe, que le Sénat n'avait pas l'intention d'allumer systématiquement la guerre en Achaïe. Il faut pourtant faire observer que les Romains, autant qu'il nous est permis d'en juger, n'ont jamais désavoué plus tard les prétentions d'Aurélius; bien plus, les conditions que Métellus fit plus d'une fois aux Achéens avant la dernière crise de l'an 146 reposent absolument sur la même base. Cf. Pausan., VII, 1 et ci-après.

[2]) D'après Pausan., VII, 14, 1, et Justin., XXXIV, 1, ce ne fut pas une assemblée générale, mais l'assemblée des fonctionnaires fédéraux avec les plus hauts fonctionnaires (les hommes les plus considérables) des diverses villes confédérées : une espèce d'assemblée comme probablement il s'en est tenu antérieurement déjà, et notamment lorsqu'il s'agissait de tenir ce qu'on appelait des assemblées fédérales extraordinaires pour y traiter des affaires urgentes. Freeman, p. 693 sqq., entend la chose d'une façon différente.

[3]) Pausan., VII, 14, 1. Justin (*ibid.*) exagère en parlant d'une dissolution complète de la Ligue. Cf. Polyb., XXXVIII, 1, 6. Dio Cass., fr. 72, 1.

sur tous les hommes d'origine spartiate qui vivaient alors à Corinthe et même sur ceux qui portaient le costume spartiate. Ils commencèrent même dans leur fureur par en tuer quelques-uns ; d'autres furent maltraités, la plupart jetés en prison ; la maison de l'ambassadeur romain ne put même pas offrir un asile aux Spartiates proscrits. Ce fut en vain que le fier Orestes usa de toute son autorité pour faire cesser ce tumulte par la crainte qu'inspirait le nom romain ; lui-même et ses compagnons furent insultés plusieurs fois par la populace comme ambassadeurs de Rome, malgré le caractère sacré que leur conférait le droit des gens, et durent en toute hâte reprendre le chemin de l'Italie [1].

Redevenus calmes, les Achéens se demandèrent ce qu'il fallait faire. Mais il était très difficile de prendre une détermination raisonnable. L'exécution pure et simple du décret du Sénat anéantissait sans contredit politiquement la confédération. Il est vrai qu'on pouvait peut-être accepter avec indifférence le détachement de la Ligue de la ville d'Héraclée ; celui de Sparte au contraire, qui après 188 n'eût pu avoir que d'heureux résultats, était maintenant (ce canton avait fait depuis plus de trente ans sans interruption partie de la Ligue) pour le moins une terrible humiliation. Mais ceux qui détachaient aussi de la Ligue les cités florissantes de Corinthe et d'Argos tranchaient tout simplement le nerf vital de la communauté tout entière. Trois chemins restaient maintenant ouverts aux confédérés. Ils pouvaient, après avoir déjà insulté les ambassadeurs romains, s'aventurer plus loin dans cette voie et prendre les armes contre Rome. C'eût été de toute façon agir en désespérés ; cependant, si les Achéens avaient alors entrepris la lutte avec toutes les forces dont ils disposaient, on n'aurait pas pu condamner leur conduite comme absolument insensée. Leur lutte aurait toujours encore pu se confondre avec la guerre acharnée que soutenait alors Rome en Espagne contre le génie de Viriathe, en Afrique sous les murs de Carthage, ou dans le voisinage immédiat des Hellènes,

[1]) Pausan., VII, 14, 2. Justin., *loc. cit.* Polyb., XXXVIII, 1, 1. Liv., *Epit. lib.*, LI. Strab., VIII, 6, 23, p. 584 (381). Dio Cass., fr. 72, 2. Zonar., IX, 31 init.

en Macédoine. Là Métellus, il est vrai, avait battu sur les frontières de la Macédoine et de la Thrace, vers la fin de l'année 148 ou seulement en 147 av. J.-C., les nouvelles troupes réunies en Thrace par Andriscos ; il avait même obtenu d'un chef thrace qu'il lui livrât l'audacieux rebelle [1]; mais peu après un nouveau prétendant avait paru dans la vallée de Nestos, s'y était fait passer pour Alexandre, fils de Persée, et occupait toujours encore vivement les troupes romaines. Mais si on ne voulait pas s'élever jusqu'à ce désespoir qui fait affronter courageusement la mort, il fallait se soumettre à Rome sans conditions ; on eût eu au moins la vie sauve ; on eût conservé ses biens et on se fût endormi dans cet anéantissement politique que Rome voulait infliger aux confédérés. Peut-être y avait-il une autre issue encore. Peut-être ne fallait-il pas prendre tout à fait au sérieux les ordres impitoyables du Sénat ; peut-être pouvait-on acheter son pardon par d'humbles prières et faire oublier l'insulte faite aux ambassadeurs ; le Sénat se contenterait peut-être de détacher de la Ligue Sparte et Héraclée, en accordant dans sa clémence un semblant d'existence politique au reste de la confédération[2].

Les Achéens, et certes il ne faut pas leur en faire un reproche, ne purent se résoudre à signer volontairement leur arrêt de mort; mais malheureusement ils n'ont pas su non plus faire un choix meilleur. Ils suivirent d'abord la troisième des routes indiquées, sans cependant aller jusqu'au bout ; ils laissèrent passer le dernier moment où un soulèvement armé n'était pas précisément une folie, et c'est ainsi qu'à la fin ils se précipitèrent en leur aveugle désespoir dans une lutte sans gloire qui ne leur a même pas laissé la consolation d'avoir péri honorablement. Les confédérés résolurent donc tout d'abord de supplier les Romains de leur pardonner les scènes honteuses qui avaient eu lieu à Corinthe. Théaridas et quelques autres Achéens du rang le plus élevé se rendirent en Italie comme ambassadeurs : mais en route (l'automne de l'année 147 était déjà arrivé), ils rencontrèrent une nouvelle ambassade du Sénat,

[1]) Liv. *Epit. lib.* L, s. fin. Zonar., IX, 28 s. fin. Eutrop., IV, 13. Flor., I, 30. S. Ruf. *Breviar.*, c. 7.

[2]) Zonar., *loc. cit.*

sur l'invitation de laquelle ils s'en retournèrent, en attendant, en Grèce [1]. Orestes avait fait à Rome une peinture excessivement violente et exagérée des troubles de Corinthe : il avait même affirmé qu'il fallait considérer comme un crime sournoisement prémédité l'insulte des ambassadeurs romains [2]. Le Sénat était naturellement très irrité ; cependant ce rapport même prouvait que les Péloponnésiens n'étaient nullement disposés à dissoudre leur Ligue sur un simple ordre du Sénat, et qu'on avait en somme mal jugé les dispositions des Achéens. Or comme le Sénat, dans les circonstances où il se trouvait alors, ne désirait nullement se mettre dans la nécessité de faire la guerre aux Péloponnésiens sans y être forcé et les pousser à une lutte furieuse et désespérée; comme on comptait probablement à Rome que les Achéens — pour lesquels on avait plus d'égards, ou, si l'on veut, infiniment plus de mépris que pour les Carthaginois, ces vieux ennemis de Rome, ou pour les Macédoniens — sous l'influence d'une habile diplomatie redeviendraient tôt ou tard plus dociles et qu'au besoin, lorsqu'on aurait terminé complètement les autres grandes guerres infiniment plus importantes en Afrique et en Macédoine, on les réduirait facilement soit par la force, soit simplement en les menaçant des forces imposantes dont on disposait en Macédoine et en Afrique : on se décida, peut-être sous l'influence d'un parti plus modéré, dévoué aux Scipions, à renoncer jusqu'à nouvel ordre aux prétentions d'Aurélius Orestes et à donner par contre aux Achéens, avec une générosité apparente, les moyens de se réconcilier pour la forme avec la puissance protectrice. Les nouveaux ambassadeurs dont nous venons de parler, conduits par Sextus Julius Cæsar, furent chargés de traiter avec les Achéens avec la plus grande douceur.

Les confédérés devaient être exhortés avec bienveillance à ne pas pousser les choses jusqu'à une rupture ouverte avec Rome ; on devait pardonner aux Achéens d'avoir insulté la première ambassade s'ils voulaient punir les coupables; on leur demandait seulement de ne plus insulter les Romains et de ne

[1]) Polyb., XXXVIII, 2, 1-3. Pausan., VII, 14, 2.
[2]) Polyb., XXXVIII, 1, 1-3.

plus attaquer Sparte[1]. C'est dans ce sens que parla Sextus Julius dans l'assemblée générale d'Ægion. Il fit à peine mention des scènes qui s'étaient passées à Corinthe, et ce fut de la manière la plus conciliante; mais il insista beaucoup sur les rapports meilleurs qu'on aurait dorénavant avec Rome et sur la réconciliation avec Sparte[2]. La plupart des confédérés assemblés furent remplis de joie par cette perspective aussi favorable qu'inespérée. Sextus Julius fut vivement acclamé, et l'on décida à l'unanimité que, pour se réconcilier complètement avec le Sénat, Théaridas n'en serait pas moins envoyé à Rome et qu'on convoquerait une assemblée des autorités fédérales et du grand conseil de la Ligue (ou encore une assemblée semblable à celle qui s'était réunie récemment à Corinthe) où l'on mettrait fin provisoirement, avec la coopération des ambassadeurs romains, à la querelle qu'on avait eue avec Sparte[3].

Au point où en étaient les choses, les Achéens eussent agi sagement en persévérant dans cette voie. L'ivresse dans laquelle les avait plongés d'abord leur colère contre Rome s'était dissipée depuis longtemps; les classes aisées avant tout, l'oligarchie riche de la nuance politique d'Andronidas, comme le petit parti modéré, tremblaient à l'idée d'une guerre contre Rome; les masses aussi, passionnées et surexcitées, étaient redevenues calmes jusqu'à un certain point. Mais malheureusement non seulement l'odieux Diæos nourrissait une haine de plus en plus profonde contre Rome; on venait aussi de nommer chef de la Ligue, pour l'année 146 (peut-être précisément dans cette assemblée d'Ægion), le fanatique le plus exalté du parti anti-romain, un certain Critolaos. Ces hommes, et avec eux d'autres fanatiques, comme Alcamène, Théodecte, Archicrate[4], non seulement considéraient la nouvelle attitude du Sénat avec la plus grande méfiance, ce qu'on peut à peine leur reprocher; ils croyaient aussi pouvoir tirer de la douceur inespérée de Sextus Julius la conclusion que les affaires prenaient une très fâcheuse tournure pour Rome

[1]) Polyb., XXXVIII. 1, 3-5. et 8, 2, 5. Cf. Dio Cass., fr. 72, 2.
[2]) Polyb., XXXVIII, 2, 4 et 5. Pausan., VII, 14, 2.
[3]) Polyb., XXXVIII, 2, 6-7; 11, 3, 2. Pausan., VII, 14, 2 et 3.
[4]) Polyb., XL, 4, 9.

en Afrique et en Espagne. Au moment où Scipion serrait de plus en plus près les Carthaginois, où Métellus avait à son tour vaincu le faux Alexandre et l'avait poursuivi victorieusement jusqu'au fond de la Dardanie [1], ces hommes songèrent, eux aussi, à faire la guerre à Rome [2], et ils l'entreprirent sans tarder de la façon la plus honteuse.

Critolaos commença par insulter les ambassadeurs romains de la façon la plus grossière; il donna, en effet, aux fonctionnaires et aux conseillers fédéraux déjà convoqués l'ordre secret de ne pas se rendre à Tégée; et lorsque les ambassadeurs romains et spartiates arrivèrent dans cette ville, ils n'y trouvèrent personne. Enfin, après les avoir longtemps fait attendre, le rusé chef de la Ligue parut et leur déclara avec une politesse ironique qu'il regrettait beaucoup de ne pas avoir lui-même les pleins pouvoirs nécessaires pour traiter avec eux et les Spartiates; que, d'ailleurs, d'après le droit fédéral, on ne pouvait réellement discuter ou trancher une question de cette importance que dans une assemblée régulière; qu'on en convoquerait une dans six mois (au mois de mai 146) et qu'il avait l'honneur d'inviter les représentants de Rome et de Sparte à s'y rendre [3]. Naturellement Sextus Cæsar, indigné, quitta sans tarder le Péloponnèse; la description qu'il fit de l'état du Péloponnèse et de l'attitude des chefs achéens, surtout de celle de Critolaos, convainquit le Sénat que malgré tout il faudrait avoir bientôt recours à une intervention armée [4]. Critolaos, de son côté, qui avait rompu ouvertement avec Rome, mit à profit l'hiver (147/6) pour exciter dans les masses la haine la plus violente contre Rome. Il parcourut l'une après l'autre les villes confédérées, et tint partout des assemblées populaires dans lesquelles il usa de tous les moyens pour allumer les passions des masses contre la grande puissance italique. Bien plus : il profita de la misère du peuple pour atteindre son but; ne pouvant compter sur les riches, le fougueux démagogue jugea à propos de faire marcher les

[1]) ZONAR., IX, 28 fin.

[2]) PAUSAN., VII, 14, 2 et 3. POLYB., XXXVIII, 2, 7-13.

[3]) POLYB., XXXVIII, 2, 8 et 9; 3, 1-5. PAUSAN., VII, 14, 3. DIO CASS., fr. 72, 2. Cf. aussi FREEMAN, p. 696 sqq.

[4]) POLYB., XXXVIII, 3, 6. PAUSAN., *ibid.*

démocrates-socialistes : en un mot, dans toutes les villes les autorités reçurent l'ordre de suspendre les lois sur les dettes pendant la durée des événements qui se préparaient; tous les procès intentés aux débiteurs devaient être arrêtés; aucun créancier ne pouvait faire rentrer ses fonds; personne ne devait être mis en prison pour dette. Une pareille politique fit naturellement des masses appauvries les adhérents enthousiastes du parti de la guerre [1], d'autant plus que le prolétariat n'avait que des idées très confuses de la situation générale des affaires et du rapport qui existait entre les forces des Achéens et celles des Romains et que le souvenir que les Achéens avaient conservé de la force et des hauts faits de leurs armées sous Philopœmen et Lycortas, et, par conséquent, la confiance qu'ils avaient en leurs aptitudes guerrières, n'avaient été affaiblis par aucune bataille perdue depuis la mort de Lycortas. C'est ainsi que se passa l'hiver. On vit alors arriver de Thèbes des ambassadeurs du béotarque Pythéas, un homme de mœurs dissolues et ennemi acharné des Romains, qui mirent en perspective, en cas de guerre, l'alliance de cette ville avec les Achéens; en effet, les Thébains, à la suite des pillages commis dans les cantons voisins et déjà mentionnés (p. 228), avaient été condamnés par Métellus à de fortes amendes qu'ils n'avaient aucune envie de payer [2]. La ville de Chalcis aussi, qui, il faut bien le dire, avait terriblement souffert [3] pendant la guerre contre Persée par l'avidité et la cruauté des amiraux romains, Lucrétius et Hortensius, était prête à se soulever contre Rome [4]. Sur ces entrefaites, arrive le moment fixé pour l'assemblée fédérale du printemps (mai) de l'année 146. Lorsqu'elle fut réunie, — cette fois-ci, ce fut à Corinthe, — une nouvelle ambassade romaine se présenta ayant à sa tête Gnæus Papirius [5].

[1]) Polyb., XXXVIII, 3, 7-11. Diod., XXXII, 26, 3.

[2]) Pausan., VII, 14, 4. Sur Pythéas, voy. encore Polyb., XLI, 1.

[3]) Cf. Liv., XLIII, 7 sqq.

[4]) Voy. ci-après.

[5]) Il se trouve que nous n'avons que peu de renseignements positifs sur ce fait important. Voy. Flor., I, 30 et 32. S. Ruf., *Breviar.*, c. 7. Sur la (première) ère de la « province » de Macédoine, qui commence en 146 av. J.-C., avec l'établissement du pouvoir romain dans cette contrée, voy. le calcul de Böckh, *C. I. Gr.*, II, p. 55. Becker-Marquardt, *Handb. der röm. Alterth.*, t. III, 1re part. p. 116, note 40 (et *zur Statistik der röm. Provinzen*, p. 18). La

C'étaient les envoyés de Métellus, qui — il était alors occupé à constituer en province romaine la Macédoine soumise — faisait un nouvel effort pour préserver les Péloponnésiens des conséquences désastreuses de leur entreprise insensée; aris-

nouvelle province de Macédoine, dans laquelle dès lors les divisions cantonales artificiellement établies en 167 cessèrent d'exister, était et resta longtemps bornée à l'est par le fleuve Nestos, au nord par le haut plateau dardanien. Par contre, il est probable qu'on réunit alors avec cette province vers l'ouest les côtes romaines et illyriennes sur l'Adriatique entre Lissos et Aulona (avec Dyrrhachium, Apollonia et les îles ioniennes); de sorte que la Macédoine s'étendit de nouveau jusqu'à la mer Adriatique. L'impôt qu'il fallait payer à Rome (p. 191), et qui « était partagé en sommes déterminées entre les diverses communes », ne fut point augmenté; les dispositions légales prises autrefois en Macédoine par Paul-Émile, en grande partie sans doute relatives au droit public et à l'administration des impôts, ayant été trouvées bonnes, ne furent point modifiées; elles subsistaient encore du temps de Tite-Live (XLV, 32) et de Justin (XXXIII, 2), ou plutôt de Trogue Pompée. D'après Mommsen, la Macédoine conserva une « organisation communale ou même, paraît-il, provinciale ». Cf. Mommsen, *Röm. Geschichte*, II, p. 41 sqq. Becker-Marquardt, *loc. cit.* Jusqu'à la soumission complète de la Thrace et à sa réduction en province, qui cependant ne fut achevée que sous l'empereur Claude (46 ap. J.-C.), on considéra comme faisant partie de la Macédoine les colonies grecques de la côte méridionale de la Thrace jusqu'à l'Hellespont. Becker-Marquardt, p. 119 sqq.*. Thessalonique était alors la capitale de la province de Macédoine; cf. Mommsen, *Gesch. d. röm. Münzwesens*, p. 692. Becker-Marquardt, p. 118. Tafel, *de Thessalonica*, p. XXVII. En fait de « villes libres » dans la nouvelle province (cf. ce que nous disons plus bas), il y avait surtout (à côté de quelques tribus macédoniennes de l'intérieur qui nous intéressent moins, cf. Becker-Marquardt, p. 118, not. 5), les anciennes villes libres d'Apollonia (Kuhn, *Beiträge z. Verfass. d. röm. Reichs*, p. 82 sqq. et *Städt. Verfass. d. röm. Reichs*, II, p. 17) et Dyrrhachion (cf. Kuhn, *Beiträge*, ibid. et p. 91. *Städt. Verf.* ibid. et p. 27, Cic., *Ad Fam.*, XIV, 1, 7); à l'est, les îles de Thasos (Plin., *N. H.*, IV, 12, (23), 73) et de Samothrace (Plin., *ibid.*), des villes comme Abdère et Ænos (Plin., IV, II (18), 42 sqq.), et, dans la Macédoine proprement dite, Amphipolis (Plin., IV, 10 (17), 38), et (comme on le voit plus tard du moins), Thessalonique (Plin., *ibid.* Cf. spécialement sur ce point Kuhn, *Städt. Verf. d. röm. Reichs*, II, p. 54 et Tafel, *de Thessalon.*, p. XXVIII sqq.). On trouve des renseignements intéressants sur la constitution de cette ville,

* D'après une hypothèse de A. W. Zumpt (*Comment. Epigr.*, vol. II, *de Macedon. Romanor. provinc. praesid.*, pag. 221 sqq.), l'ancien royaume de Gentios aurait alors été également réduit en province, et ce territoire, la base de ce qui plus tard fut la province d'Illyrie (Dalmatique), aurait été également placé à cette époque sous la surveillance du gouverneur de la Macédoine. D'après Mommsen, au contraire, le territoire illyrico-romain au nord de Scodra et de Lissos fut probablement gouverné de l'Italie, c'est-à-dire de la Gaule Cisalpine (v. surtout *Res gestae Div. August. ex monument. Ancyr. et Apollon*, p. 69 et 84, et *Röm. Gesch.*, II, p. 168 sqq.). Il est certain que cette côte faisait partie de la Gaule Cisalpine depuis 59 av. J.-C. Cf. aussi Becker-Marquardt, p. 112 sqq.

tocrate hautain et adversaire des Scipions et de leur politique, il n'en paraît pas moins avoir eu quelque sympathie pour la Grèce. Papirius et ses amis essayèrent encore une fois, comme l'avait déjà fait Sextus Julius, de ménager aux Achéens une porte ouverte pour se réconcilier avec Rome et les exhortèrent instamment à ne pas persévérer dans la voie qu'avait suivie Critolaos. Ce fut en vain. L'assemblée fédérale de cette année était beaucoup plus nombreuse qu'à l'ordinaire; mais la majorité se composait de gens de la plus basse classe, notamment d'artisans, d'ouvriers de fabrique et de matelots de Corinthe. Cette foule, surexcitée jusqu'à la démence, interrompit de hurlements sauvages et de cris féroces les discours des ambassadeurs et expulsa les Romains de l'assemblée en les insultant de toutes les façons. Maintenant Critolaos avait mené les Achéens au point où il voulait les avoir. Il se répandit en invectives contre les quelques adversaires de sa politique présents dans l'assemblée, ainsi que contre les fonctionnaires fédéraux, dont un grand nombre lui résistaient encore. Puis il s'attaqua aux Romains, « qu'il voulait bien tolérer comme amis, mais non pas comme maîtres », et fit

p. XXX sqq., et notamment sur sept « politarques » régnants; voy. aussi Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, p. 53 n° 1967. On ne cesse pas alors, il est vrai, de frapper des monnaies d'argent en Macédoine (ci-dessus, p. 191, note 3); mais dès lors on voit sur les tétradrachmes, à côté du nom macédonien et de la marque de Thessalonique, capitale de la province, le nom et le titre du gouverneur ou du questeur romain; la Macédoine de cette époque exerçait donc encore le droit de battre monnaie, mais seulement avec la permission des Romains et probablement pas d'une façon bien continue, mais après l'autorisation d'un petit nombre de gouverneurs, probablement tous d'une époque antérieure à celle de Sylla. En Macédoine aussi, sur l'application très intéressante au point de vue numismatique du titre des monnaies attiques au système monétaire romain, en ce qui concerne le « monnayage et la fixation de la valeur », sur la valeur identique qu'attribuèrent les Romains à la drachme attique ou alexandrine et au denier romain, d'abord en Macédoine et en Grèce, et plus tard dans l'Asie hellénistique, et sur les arrières-pensées politiques qui s'y rapportaient peut être, cf. Mommsen, *Gesch. d. röm. Münzwesens*, p. 71-74 et 690 sqq. et Fr. Hultsch, *Griech. u. röm. Metrologie*, p. 184 sqq. Le denier romain, qui depuis un siècle déjà s'était implanté dans l'Illyrie romaine (Mommsen, p. 394 sqq. 730), prit de bonne heure sa place à côté de la drachme et du tétradrachme (peu à peu d'une façon tout à fait prépondérante). Sous l'Empire, on ne battit en Macédoine que des monnaies de cuivre. Mommsen, *op. cit.*, p. 692. Cf., pour tout ce que nous venons de dire, Mommsen, *Röm. Geschichte*, II, p. 406 sqq.

entrevoir à l'assemblée plusieurs alliés en cas de guerre, des rois et les républiques : « si les Achéens », c'est ainsi que s'exprima cet homme dont les paroles — auxquelles malheureusement ne répondaient nullement les actes — n'étaient pas indignes d'un Philopœmen ou d'un Lycortas, « se conduisent en hommes, ils ne manqueront pas d'auxiliaires ; s'ils se conduisent en lâches, ils n'échapperont certainement pas à la servitude ! » C'est en vain que les damiorges plus modérés tentèrent de mettre un frein à sa fureur ; il y eut une scène très tumultueuse ; Critolaos appela auprès de lui sa garde du corps armée, en lui donnant ordre de massacrer tous ceux qui oseraient porter la main sur lui. Après avoir ensuite excité davantage encore la fureur et les passions populaires en accusant plusieurs damiorges, et entre autres le digne Stratios, d'intrigues secrètes avec les envoyés de Métellus, il amena enfin la majorité aveuglée de l'assemblée à déclarer la guerre « en apparence aux Spartiates, mais au fond aux Romains » ; lui-même était revêtu d'un pouvoir illimité[1]. Critolaos résolut ensuite — et au point de vue militaire et politique, il avait parfaitement raison — de ne pas marcher d'abord contre les Spartiates, mais de commencer cette fois-ci les hostilités au nord de l'Isthme. En effet, il s'agissait, d'un côté, de châtier la ville d'Héraclée, près de l'Œta, la seule qui, pour obéir aux ordres d'Aurélius, se fût séparée de la Ligue achéenne ; de l'autre, on pouvait, en se portant rapidement vers le nord, entraîner, outre les Thébains et les Chalcidiens, peut-être d'autres tribus encore du centre et du nord de la Grèce, ou même faire renaître la révolte en Macédoine.

Le sort en était donc jeté. Le Sénat, de son côté, à la réception des nouvelles que Métellus envoya à Rome, résolut de faire la guerre aux confédérés et en confia la direction à l'un des consuls de l'année 146 ; le sort désigna Lucius Mummius, *homo novus* plébéien, dont la famille était d'ailleurs très liée avec les Scipions et leur parti[2]. Mummius cependant ne

[1]) Polyb., XXXVIII, 4, 1-11 ; 5, 1-9. Pausan., VII, 14, 4. Diodor., XXXII, 26 4, et 5. Cf. Flor., I, 32 et Freeman, p. 698 sqq.

[2]) Pausan., VII, 14, 5. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 250. Lange, *Röm. Alterth.*, II, p. 300 sqq.

paraissait par se hâter de passer en Grèce, et peu s'en fallut que la dernière crise ne fût amenée par un autre Romain. En effet, Métellus, qui venait de terminer avec tant de succès la difficile guerre de Macédoine, convoitait l'honneur de trancher définitivement aussi la question hellénique; honneur que ce fier aristocrate enviait à ce Mummius, à cet *homo novus* qui, en outre, était son adversaire politique. Peut-être que maintenant encore Métellus désirait préserver les Hellènes du sort infiniment plus dur que leur préparait inévitablement le dur et grossier Mummius, imbu des idées du vieux temps et complètement dépourvu de culture hellénique. Métellus, dès qu'il apprit la décision du Sénat, s'efforça donc par tous les moyens d'arranger les affaires en Grèce avant l'arrivée du consul Mummius, tandis qu'il avait encore lui-même la direction des affaires dans la péninsule gréco-hellénique en sa qualité de commandant en chef des troupes romaines[1]. Il dirigea donc immédiatement sur la Grèce l'armée qu'il avait en Macédoine; mais en même temps de nouveaux ambassadeurs se rendirent auprès des Achéens et promirent aux confédérés que les Romains leur pardonneraient tout ce qui s'était passé s'ils voulaient accepter les conditions que leur avait faites Aurélius Orestes[2]. Ceci même fut inutile. Critolaos était alors probablement déjà en marche ou campait peut-être déjà devant Héraclée. Dans tous les cas, il pénétra sans s'arrêter (dans les premiers jours de l'été de l'an 146) de Corinthe jusqu'aux Thermopyles avec des forces imposantes. Les Chalcidiens et les Thébains (comme aussi quelques Béotiens) se joignirent à lui, et c'est ainsi qu'on entreprit le siège d'Héraclée[3].

[1]) Cf. Zumpt, *op. cit.*, p. 163. Florus, I, 32, va jusqu'à dire : « *Metello mandata est ultio* ».

[2]) C'est là sans doute le vrai sens du passage de Pausan., VII, 15, 1 : « ἀφιέναι κελεύων τῆς πρὸς σφᾶς συντελείας Λακεδαιμονίους, καὶ πόλεις ἄλλας ὁπόσαι ἤρηντο τὰ Ῥωμαίων κ. τ. λ. » ; du moins, autant que nous sachions, outre Sparte, Héraclée seule s'était détachée de la Ligue. Il n'est pas possible, sans doute, mais pas très probable non plus, que Metellus lui-même, après la rupture ouverte entre Rome et les Achéens, ait été autorisé à rester en deçà des conditions stipulées auparavant par Orestes, cf. Freeman, p. 700.

[3]) Pausan., VII, 15, 2, Liv., *Epit. lib.*, LII, init. Polyb., XL, 1. Cic., *In*

Cependant le mouvement avait atteint ainsi son point culminant. D'aucun côté Critolaos ne vit arriver des renforts[1]. Héraclée tint bon; puis arriva la nouvelle terrible que le redoutable Métellus s'approchait à grands pas et avait franchi le Sperchios, peu éloigné d'Héraclée. Critolaos, qui n'était qu'un misérable poltron, perdit courage. Maintenant qu'il pouvait assouvir dans le sang romain sa haine contre Rome, maintenant qu'il s'agissait de prouver que, s'il ne voulait être ni serviteur, ni client de Rome, il était prêt du moins à renouveler avec honneur la lutte héroïque des Thermopyles ou une autre bataille de Chéronée, il ne songeait plus qu'à battre en retraite le plus promptement possible vers le Péloponnèse. Il se retira plein d'angoisse à travers les Thermopyles; le souvenir de Léonidas et de ces vaillants Grecs de l'époque des Diadoques, qui, en 279 avant J.-C., avaient en cet endroit si courageusement tenu tête aux Celtes, n'existait pas pour Critolaos. Mais sa fuite honteuse ne le sauva pas. Métellus, qui le suivait de près, l'atteignit (environ au mois de juin 146[2]) près de la petite ville locrienne de Scarpheia. Dans une ren-

Verr., act., II, lib. I, c. 21, § 55, et lib. IV, c. 2, § 4, cf. SCHORN, p. 394. PAPARRHIGOPOULOS (voy. ci-après : « Κορίνθου ἅλωσις »), p. 162, estime, en ne s'appuyant il est vrai que sur les indications, selon moi, très peu sûres, de Claudius chez OROS., V, 3, que l'armée de Critolaos était d'au moins 40,000 hommes. Il est difficile d'arriver là-dessus à quelque certitude. Sans doute, nous savons (POLYB., XXIX, 9, 8) qu'au temps de la guerre contre Persée, la confédération pouvait encore lever une armée d'environ 40,000 hommes. Mais dans le Péloponnèse aussi le nombre des hommes capables de porter les armes avait lentement diminué depuis. D'ailleurs Sparte était alors en pleine révolte, et même un Critolaos avait dû laisser derrière lui, en marchant sur Héraclée, quelques troupes pour surveiller les Spartiates. Je suis d'autant moins disposé à tirer des conclusions certaines des indications de Claudius (cf. ci-dessous, note 2, et p. 252, note 1) dont s'est servi PAPARRHIGOPOULOS, et qui concernent les pertes colossales éprouvées par les Grecs dans cette guerre, qu'on ne peut guère se fier (cf. NISSEN, p. 39 sqq.) aux annalistes romains quand ils nous indiquent le nombre des hommes perdus par les ennemis de Rome.

[1]) Pausanias, II, 1, 2, dit, contrairement aux autres historiens qui nous parlent de cette guerre, que « καὶ τῶν ἔξω Πελοποννήσου οἱ πολλοί » y furent alliés des Achéens.

[2]) C'est l'avis de K. F. HERMANN, *Gesammelte Abhandlungen and Beiträge zur klass. Literatur und Alterthumskunde* (1849), XVIe dissertation, *Die Eroberung von Korinth und ihre Folgen für Griechenland* (dont la première partie est dirigée, comme l'on sait, contre la tentative du savant athénien

contre tumultueuse et désordonnée, les Hellènes furent complètement battus ; des milliers furent massacrés, près de 1,000 hommes furent fait prisonniers ; quant à Critolaos, on n'entendit plus jamais parler de lui depuis cette bataille [1]. L'armée grecque était en déroute et subit encore plusieurs pertes graves pendant sa fuite vers Corinthe. Le contingent de la ville de Patræ et des environs (dont les forces avaient autrefois déjà subi des pertes terribles dans la grande guerre celtique de l'année 279 [2]) fut complètement anéanti en Phocide [3]. Une troupe d'élite de 1,000 Arcadiens, qui avaient suivi Critolaos et étaient arrivés jusqu'à Élatée, en Phocide, fut forcée de rebrousser chemin par les Élatéens, qui avaient appris la nouvelle de la bataille de Scarpheia, et complètement détruite par les Romains près de Chéronée pendant sa retraite [4]. Après ces succès rapides, Métellus revint à des moyens plus doux.

K. Paparrhigopoulos* de ne placer la ruine de Corinthe qu'au printemps de l'an 145), p. 354 sqq.

1) Pausan., VII, 15, 2 et 3. Vell., I, 11. Zonar., IX, 31. Polyb., XL, 6, 11. En se servant de termes plus généraux, T. Live, *Epit.*, LII, et Orose, V, 3 (qui, d'après l'annaliste Claudius, lequel, selon l'habitude de ces écrivains, prend plaisir à exagérer les faits, estime à 20,000 h. la perte des Grecs), placent la bataille aux Thermopyles et lui en donnent le nom. Aurélius Victor, *De vir. ill.*, 60, met le champ de bataille dans le voisinage d'Héraclée ; Florus, I, 32, chose incroyable, en Élide. Critolaos (qui, d'après Aur. Vict., *loc. cit.*, périt dans la bataille) s'est empoisonné après sa défaite : d'après T. Live, *loc. cit.*, il est plus probable (Paus., *ibid.*,) qu'il périt dans les marais voisins, au bord de la mer.

2) Cf. Pausan., VII, 18, 5.

3) Cf. Polyb., XL, 3, 4. Peut-être la deuxième bataille meurtrière mentionnée d'après Claudius par Orose, V, 3, est-elle identique avec ce combat ou le suivant (ci-après, note 4) ; cf. aussi Aur. Vict., *De viris ill.*, 61.

4) Pausan., VII, 15, 3. Le passage d'Orose, V, 3, se rapporte peut-être à ce fait : « *Diæum vero adducentem militem ex Arcadia militem, ab eodem Metello prætore oppressum cum exercitu docet* » ; à moins qu'il ne faille admettre plutôt que cette rencontre a été confondue avec la bataille de Leucopétra.

* Ces recherches de Pap. furent faites d'abord dans le petit traité : « τὸ τελευταῖον ἔτος τῆς Ἑλληνικῆς ἐλευθερίας. » Athènes, 1844. P. répondit à l'attaque de Hermann dans la feuille périodique « νέα Πανδώρα, » 1852, p. 377 sqq., et Hermann avoue (*Lehrbuch der griech. Staatsalterth*, 4e édit., 1855, § 189, note 1), que P. a au moins rendu probable que Mummius ne triompha qu'en 144 av. J.-C. Quant à la prise de Corinthe, Hermann maintient Ol. 158, 3. Nous plaçons après comme avant la ruine des Achéens dans l'année 146. Pap. a ensuite réuni ses travaux sur cette question sous le titre : « Κορίνθου ἅλωσις ὑπὸ τοῦ Μομμίου » nr. 5 (p. 145-188), dans son Recueil publié à Athènes en 1858 ; « ἱστορικαὶ πραγματεῖαι, » vol. I, auquel j'emprunterai mes citations.

Lorsqu'il arriva devant Thèbes, la population effrayée avait fui en masse; cependant le général romain non seulement ne permit pas qu'on dévastât la ville abandonnée, mais il fit publier un édit de grâce en faveur de tous les fugitifs; Pythéas seul, qui d'ailleurs avait gagné le Péloponnèse avec sa famille, devait être puni de mort [1]. Puis il s'avança lentement vers le sud, — malheureusement trop lentement. Une marche rapide vers le Péloponnèse lui eût probablement permis de terminer la guerre sans faire de plus grands efforts, car le découragement régnait partout dans le Péloponnèse. Les classes aisées avant tout prévoyaient avec certitude, dans la continuation de cette guerre désastreuse, leur ruine complète et celle de la patrie; pendant les semaines qui suivirent, tandis que le fanatisme opiniâtre du parti de la guerre provoquait de plus en plus la vengeance des Romains, un grand nombre d'hommes, fous de désespoir, se donnèrent la mort. Déjà on désirait partout une rapide conclusion de la paix, qui seule semblait encore pouvoir sauver la vie et la fortune des habitants du Péloponnèse [2]. Dans ces circonstances, plusieurs citoyens riches et considérables, et des fonctionnaires fédéraux ayant à leur tête le sous-stratège Sosicrate, avaient pris la résolution de traiter avec Métellus. Le fameux Andronidas, l'ami d'ailleurs universellement détesté de Callicrate, se rendit auprès de Métellus comme ambassadeur. Ce général romain, que la perspective de pouvoir, dès ce moment, complètement terminer la guerre remplissait de joie, leur offrit réellement encore une fois de faire la paix à des conditions acceptables. Mais lorsque Andronidas et ses compagnons revinrent à Corinthe [3] avec le Thessalien Philon, l'envoyé de Métellus, les choses avaient bien changé. En effet, Diæos, qui, après la mort de Critolaos, s'était chargé de la stratégie comme prédécesseur de celui-ci, selon l'usage établi dans la confédération, était décidé, comme ses amis qui pensaient comme lui, à continuer la guerre à tout prix.

Ces hommes qui, en partie, étaient poussés par le complet

[1]) Polyb., XL, 3, 10. Pausan., VII, 15, 5.
[2]) Zonar., IX, 31. Cf. Polyb., XL, 3, 1-9.
[3]) Cf. Polyb., XL, 4, 1 et 3; 5, 2. Voy. aussi Paus., VII, 15, 5 fin.

délabrement de leur propre fortune et qui n'avaient plus rien à perdre[1], savaient bien qu'ils étaient allés trop loin déjà pour que les Romains pussent leur pardonner. Ces fanatiques, qui n'avaient même pas assez de talent pour diriger la guerre qu'ils avaient provoquée, ne voulaient pas se sacrifier pour la patrie, mais entraîner tout dans leur propre ruine. Soutenus par les masses furieuses du parti démocratique et social, ils résolurent de continuer la guerre « à outrance[2] » et de contenir le parti de la paix, ceux qui possédaient, par la terreur des supplices. Diæos avait fait occuper tout d'abord Mégare par 4,000 hommes sous Alcamène[3], qui, peu de temps après, il est vrai, lorsque Métellus s'avança vers l'isthme après la complète pacification de la Béotie, livrèrent la ville sans coup férir. Diæos, qui d'Argos dirigeait les nouveaux préparatifs avait ensuite non seulement appelé à prendre part à cette nouvelle lutte tout le reste des forces achéennes, mais donné l'ordre aux communes de combler les lacunes des contingents en armant des esclaves qui seraient déclarés libres (jusqu'au nombre de 1,200). Corinthe devait être le rendez-vous général. La caisse de la Ligue était épuisée ; les riches — que le départ pour l'armée d'une partie de leurs esclaves et l'insolence de ceux qu'on leur avait laissés avait profondément irrités et mis dans le plus grand embarras — durent payer de fortes contributions de guerre et les dames donner leurs bijoux. Sur ces entrefaites, car la marche lente et régulière de Métellus ne lui en laissait que trop le temps, Diæos (environ au mois d'août 146[4]) avait été proclamé en toute forme chef de la Ligue avec un pouvoir illimité par l'assemblée qui depuis longtemps était revenue de sa première frayeur[5] ; on se mit alors à sévir contre le parti de la paix. A Corinthe, où il s'était enfin rendu, le stratège avait tellement excité les masses contre les négociateurs qui s'étaient rendus auprès de Métellus que, à leur retour, ils furent maltraités par la populace et jetés en prison. Ce fut en vain que le vieux Stratios

[1]) Diod., XXXII, 26, 3.
[2]) Cf. Polyb., XXXVIII, 2, 8 et 13. XL, 5, 5-10.
[3]) Polyb., XL, 2, 3, Pausan., VII, 15, 4.
[4]) Cf. Hermann., *op. cit.*, p. 354.
[5]) Polyb., XL, 2, 1-11 ; 4, 1. Pausan., VII, 15, 4.

conjura le stratège d'accepter les nouvelles propositions de Métellus dont Philon était porteur ; pour toute réponse et sur l'ordre formel de Diæos et de ses amis, auxquels se joignit aussi Damocritos, que la difficulté des temps avait fait rappeler (p. 238), Sosicrate fut accusé de haute trahison, condamné à mort et exécuté avec la cruauté la plus raffinée, crime qui remplit d'indignation même les masses furieuses. Diæos n'était même pas un terroriste conséquent; il poussa l'infamie jusqu'à profiter du désespoir de ses adversaires politiques pour battre monnaie, c'est-à-dire il fit payer cher leur grâce à Andronidas et à ses amis également menacés du dernier supplice[1]. C'est ainsi que dans le Péloponnèse le parti de la guerre, dans sa fureur, laissa passer le dernier moment où le peuple, déjà si cruellement éprouvé, eût pu être préservé du moins de coups plus rudes encore et des suites désastreuses d'une guerre malheureuse contre Rome. Peu de temps après, en effet, les Achéens n'eurent plus affaire à Métellus. Déjà ce général, après avoir pris Mégare sans coup férir et avoir atteint l'isthme de Corinthe[2], se préparait à frapper d'un dernier coup les confédérés lorsque, un beau jour (vers le commencement du mois de septembre[3], parut dans le camp romain le consul Mummius, accompagné d'Aurélius Orestes, de licteurs et d'une petite troupe de cavaliers; il prit le commandement suprême dans la péninsule hellénique[4] et ordonna tout simplement à Métellus de s'en retourner en Macédoine avec son armée; puis il concentra peu à peu les divers corps de son armée consulaire, qu'il avait devancée à la hâte pour être bien sûr d'enlever à Métellus l'honneur de terminer la guerre d'Achaïe. Bientôt 23,000 fantassins et 3,500 cavaliers se trouvèrent réunis sur l'isthme de Corinthe sous les ordres de Mummius; à ces forces vinrent se joindre encore une division d'archers crétois et un corps auxiliaire de Pergame sous le général Philopœmen[5].

1) Polyb., XL, 4, 1-10. 5, 1-6. Pausan., 15, 5 fin.
2) Pausan., *ibid.*
3) Pausan., 16, 1. « περὶ ὄρθρον »; cf. Hermann, p. 354. Clinton, *Fasti Hellenici,* vol. III, pag. 104.
4) Cf. Zumpt, *op. cit.*, p. 163 sqq.
5) Pausan., VII, 16, 1. Vell., I, 12. Flor., I, 32. Aur. Vict., *De vir. ill.*

Cependant Diæos, aussi incapable comme général que comme administrateur, avait continué à faire ses préparatifs avec une ardeur irréfléchie, sans atteindre toutefois de grands résultats. Patræ et son territoire ne pouvaient plus guère fournir de nouvelles troupes; l'Élide et la Messénie, qui, d'ailleurs ne s'étaient jamais distinguées par leur zèle pour la Ligue, retinrent leurs contingents chez eux, parce qu'elles s'attendaient à une attaque de la flotte romaine sur leurs côtes sans défense [1]. Il ne restait donc plus qu'une partie de l'Achaïe, Sicyone, l'Arcadie et le nord-ouest du Péloponnèse. Là, il faut l'avouer, on avait fait bien des choses — bien qu'on eût agi arbitrairement et avec violence, durement et sans plan arrêté, sous la pression des événements et conformément au caractère de Diæos, — soit que dans le voisinage du quartier général le terrorisme du parti de la guerre eût remporté la victoire sur le mauvais vouloir et le désespoir des riches, soit que les basses classes prissent réellement part avec un zèle ardent à la formation d'une nouvelle armée, comme cela eut lieu notamment à Corinthe et en Arcadie, dont les vaillants habitants avaient conservé plus qu'ailleurs l'amour désintéressé de la liberté et où l'on trouvait même, dans les classes moyennes, un zèle sympathique [2]. Et pourtant Diæos ne put disposer en définitive que d'une armée d'environ 14,000 hoplites et 600 cavaliers [3]. Mais la catastrophe finale eut lieu plus tôt qu'on ne l'attendait généralement. En effet, Mummius fit avancer peu à peu ses avant-postes vers l'isthme de Corinthe; ces troupes (il y avait des soldats d'Italie et quelques auxiliaires) étaient postées à environ 12 stades (un peu plus d'une demi-lieue) du gros de l'armée. Fiers de leurs victoires et pleins du sentiment de leur force, ils manquèrent de vigilance et fournirent aux Achéens l'occasion de les surprendre et de les rejeter avec des pertes considérables sur l'armée principale [4]. Ce petit succès rendit les Grecs si

60, 2. Oros., V, 3. Cf. aussi Justin., XXXIV, 2. Zonar., IX, 31, et Val. Maxim., VII, 5, 4. Suidas, s. v. Ἀχαΐα.

1) Polyb., XL, 3, 3.

2) Polyb., XL, 2, 4 et 11, 3, 1-9. Pausan., 15, 4.

3) Pausan., 15, 4.

4) Pausan., VII, 16, 1 et 2. Zonar., IX, 31.

arrogants qu'ils quittèrent leur camp établi près de Corinthe et se portèrent en masse au-devant des Romains pour leur livrer une bataille décisive. Et en face de l'irritation, de l'abattement, du désespoir des classes aisées, l'aveuglement du parti de la guerre, celui des basses classes surtout, fut, dit-on, si grand à Corinthe, que non seulement des troupes entières de femmes et d'enfants sortirent de la ville pour assister aux glorieux combats de l'armée, mais qu'elle fut suivie de chars nombreux sur lesquels on comptait ramener le butin[1]. Mummius ne put pas résister à cette provocation, et, au mois de septembre de l'année 146[2], une rencontre décisive eut lieu sur l'isthme de Corinthe, dans une vallée entre le camp romain et le camp achéen[3]. La cavalerie grecque ne soutint même pas le premier choc de la cavalerie romaine six fois plus forte qu'elle; mais l'infanterie achéenne se battit longtemps avec une bravoure digne d'éloges contre des troupes supérieures en nombre, jusqu'au moment où une troupe d'élite de mille guerriers romains attaqua le flanc de l'armée grecque et acheva la défaite de Diæos[4].

Ce fut la fin de la guerre. Diæos, qui avait complètement perdu courage comme Critolaos à Héraclée, ne songea pas à se retirer dans la forteresse voisine de Corinthe, soit pour y forcer l'ennemi à accorder aux confédérés des conditions relativement acceptables, soit pour mourir sur les ruines de cette

[1]) C'est du moins ce que raconte Justin, XXXIV, 2, qui n'est pas précisément bien digne de foi.

[2]) Cf. HERMANN, p. 356.

[3]) On ne sait pas exactement où eut lieu la bataille. Zonaras, IX, 31, parle d'une « vallée (κοῖλον); d'après Tite-Live, *Epit.* LII, on se battit « *ad Isthmon* »; d'après Florus, I, 1, « *sub ipsis Isthmi faucibus* ». Polybe (XL, 14, 4) appelle la bataille « ἡ περὶ τὸν Ἰσθμὸν μάχη ». Selon Aurélius Victor, *De vir. ill.*, 60, on combattit près de Leucopétra; cet endroit, auquel les modernes ont emprunté le nom de cette bataille, n'est pas autrement connu. CURTIUS, *Peloponnesos*, II, p. 591, suppose que ce nom, déjà suspect à PIGHIUS (*Annal.* II, 457), a été formé de Γλαύκου πέτρα.

[4]) LIV., *ibid.* PAUS., VII, 16, 2. ZONAR., *ibid.* JUSTIN. et FLOR., *ibid.* AUR. VICT., *De Vir. ill.*, 60. Orose, qui ne se fait pas une idée bien nette de toute cette guerre et qui, notamment (cf. pl. haut), donne aux combats livrés dans la Grèce centrale une extension beaucoup trop grande, ne connaît pas du tout la bataille livrée sur l'isthme de Corinthe; cependant il cite auparavant (*ibid.*) Valerius Antias, qui est bien connu, et qui fait périr 20,000 Achéens, et mourir Diæos (v. plus loin) sur le champ de bataille.

ville avec cet héroïsme plein de grandeur dont avaient fait preuve peu de mois auparavant les derniers défenseurs de Carthage. Le misérable démagogue s'enfuit en toute hâte, immédiatement après la bataille, à Mégalopolis, sa ville natale; là, dans un accès de désespoir sauvage, il tua sa femme, incendia sa maison et s'empoisonna[1]. Les Achéens fugitifs, qui ne trouvèrent pas d'autre chef capable de défendre Corinthe ou les défilés arcadiens, se dispersèrent de tous côtés après leur défaite, cessèrent de se battre et attendirent partout leur sort avec une morne résignation. Dans la nuit qui suivit la bataille, la plupart des habitants de Corinthe avec une partie des débris de l'armée avaient abandonné la ville pour fuir la vengeance des Romains. Lorsque ensuite Mummius parut devant Corinthe, il trouva les murs dégarnis, les portes ouvertes; malgré cela, il attendit deux jours avant d'entrer parce qu'il craignait un stratagème. Ce ne fut que le troisième jour que les légions occupèrent la ville; la prise de l'Acropole semble seule avoir donné lieu à un combat[2]. Alors les Romains se disposèrent à assouvir leur vengeance. La double insulte des ambassadeurs dont Corinthe s'était rendue coupable exigeait un terrible châtiment; il fallait briser à jamais la résistance des Achéens; les grands capitalistes romains, enfin, de même qu'ils avaient déjà rasé Carthage, voulaient se débarrasser dans l'Orient grec d'une concurrence gênante : aussi Mummius avait-il reçu du Sénat l'ordre formel[3] de « détruire

1) PAUSAN., VII, 16, 2-4. AUR. VICT., *op. cit.*, 60. Cf. ZONAR., *loc. cit.*

2) Cette dernière hypothèse n'est fondée, il est vrai, que sur un passage où Pausanias parle de l'entrée de Mummius dans la ville « ἀναπεπταμένων τῶν πυλῶν », et où, néanmoins, il dit à la fin : « τρίτῃ δὲ ἡμέρᾳ μετὰ τὴν μάχην ᾕρει τε κατὰ κράτος — Κόρινθον » (VII, 16, 5). Pausanias n'entend peut-être par là que le dur traitement qu'on fit subir à la ville prise sans combat, ou les engagements partiels avec les habitants voués à la mort.

3) C'est du moins ce que dit T.-Live, *Epit. lib.*, LII : « *Qui... Corinthon ex senatusconsulto diruit, quia ibi legati Romani violati erant* ». La chose fut contestée récemment (mais, comme il nous semble, les preuves sont loin d'être absolument concluantes), par S. W. TEUFFEL (in Paulys *Realencyclop. der class. Alterthumsw.*, art. « *Mummia gens* », t. V, p. 200), qui est plutôt disposé à admettre une ratification ultérieure de cet acte de violence par le Sénat. Par contre, PAPARRHIGOPOULOS, p. 181, SCHORN, p. 402, MOMMSEN, *Röm. Gesch.*, II, p. 49 sqq., LANGE, p. 297, maintiennent les données de Tite-Live. Sur les motifs de la destruction, v. aussi CIC., *Pro lege Manil.*, c. 5, 11. *De Offic.*, I, 11, 5. III, 11, 1. JUSTIN., XXXIV, 2 fin.

Corinthe ». C'est ainsi que, pendant et après la prise de la ville, tous les citoyens libres qu'on trouva encore furent massacrés, les femmes et les enfants (ainsi que les esclaves armés qui avaient survécu à la bataille de Leucopétra) vendus comme esclaves. Bon nombre de ces Corinthiens, vendus tout enfants dans les villes d'alentour, vivaient encore au temps de Cicéron, qui en a rencontré (de 79 à 77 av. J.-C.) à Argos et à Sicyone [1]. Puis on se mit à piller systématiquement la ville et enfin on la livra aux flammes, au son des fanfares. Le sol où elle s'était élevée fut « dévoué », c'est-à-dire « toute construction interdite selon les formules consacrées ». C'est ainsi que la splendide Corinthe, dont la beauté avait encore ravi d'admiration Paul-Émile, la dernière ville de la Grèce d'Europe qui avec les nobles monuments de l'art et de la grandeur des ancêtres avait conservé sur une vaste échelle la prospérité de son commerce et de son industrie, cette même ville sous les murs de laquelle cinquante ans auparavant le Romain Flamininus avait proclamé la jeune liberté hellénique périt de la façon la plus lamentable sous les coups des conquérants romains [2]. La guerre des confédérés avec les Romains était terminée. Le récit de cette guerre ne saurait éveiller que les sentiments les plus tristes. Sans doute, l'histoire de la Grèce libre ne pouvait finir sans une formidable commotion : ce peuple, avec ses glorieuses annales de mille ans, ne pouvait pas consentir à quitter la scène du monde sans user ses dernières forces. Mais ceci ne diminue en rien l'impression lugubre que produisent ces derniers événements. Nous avons fait voir à diverses reprises à quel point les Romains avaient contribué à la décadence de la noble nation péloponnésienne ; comment, avec la coopération des Romains, surtout pendant ces vingt

[1]) Cic., *Tuscul.*, III, 22.

[2]) Cf. outre les passages indiqués précédemment : Pausan., VII, 16, 4 et 5. II, 1, 2, 2, 2. Polyb., XL, 7, 1. Diod., XXXII, 27. Strab., VIII, 6, 23, p. 584 (381). Vell., I, 13. Flor., *ibid.*, Plin., *N. H.* ed. Sillig, XXXIV, 2, (3.) 7 ; 3, (6.) 12. XXXV, 12, (43), 151. Zonar., IX, 31. Macrob., *Sat.*, III, 9. Eutrop., IV, 14. Oros., V, 3. Voy. aussi Cic. *in Verr.*, *act.*, II, lib. I. c. 21, § 55, *de Offic.* II, 22, 4. Virgil., *Æneid.*, VI, 837. Dio Cass., XLIII, 50. Suidas, I, p. 910, ed. Bernhardy. Anthol. gr., ed. Jacobs, II, p. 30, nr. 84, p. 1, nr. 2, p. 20, nr. 50, p. 132, nr. 20. Cf. aussi Merleker, *Achaic.*, p. 449 sqq.

dernières années, ce peuple privé de chef devait dégénérer avec une rapidité croissante et courir à sa perte. Mais l'impression produite par cette dernière lutte des Hellènes pour leur indépendance n'en reste pas moins pénible. Là nous ne trouvons rien de la colère imposante d'une fière nation, qui, menacée de perdre ses biens les plus sacrés, se soulève énergiquement pour briser les chaînes de la domination étrangère, bien résolue de risquer le tout pour le tout, de vaincre ou de mourir. Nous ne trouvons pas ici ce dévouement, ce mépris de la mort des Carthaginois qui allaient succomber et dont la glorieuse agonie forme au moins un point lumineux dans leur lugubre destinée. Ici ce sont les passions les plus vulgaires, les intérêts les plus mesquins qui amènent la lutte suprême; une fureur aveugle anime la lutte; les chefs n'ont ni noblesse d'âme, ni dignité morale; sans énergie en face de l'ennemi, ils ne font preuve de courage que contre leurs adversaires sans défense dans leur propre camp; leur héroïsme est celui du joueur qui a tout perdu. Quant au peuple, il est divisé par les partis : l'un n'aspirant qu'au repos, désirant même la victoire de son formidable adversaire; l'autre, cessant d'être animé par un enthousiasme désintéressé et uniquement poussé par un fanatisme sauvage et une exaltation artificielle : nulle part un élan héroïque, mais une ardeur passagère; nulle part le sacrifice volontaire et joyeux de l'existence, mais une agitation inquiétante, fébrile et convulsive. Cette dernière guerre des Hellènes reste bien au-dessous de toutes les autres guerres d'indépendance de leur propre histoire : ces Diæos et ces Critolaos avec leurs Achéens, ce Pythéas avec ses Thébains, combien sont-ils au-dessous des Athéniens et des Thébains du puissant Démosthène : quel contraste entre la honte de Scarpheia et de Leucopétra et la glorieuse défaite de Chéronée ! Ce qui ressemble le plus à cette dernière lutte des Grecs pour l'indépendance, c'est le premier soulèvement des Hellènes contre Darius, fils d'Hystaspe. Et pourtant, quelque vulgaires que paraissent des hommes comme Aristagoras et Histiée même en comparaison d'un Diæos et d'un Critolaos, avec quel courage se battirent les héros de Lada et de Milet comparés aux bandes indiscipli-

nées de Scarpheia et de Leucopétra, ces tristes épigones de la vaillante milice de Philopœmen, qui ne comptèrent même pas dans leurs rangs un seul homme comme l'audacieux Dionysios de Phocée ! Avec la bataille de Lada, enfin, et la ruine de Milet, se leva le jour radieux de l'histoire de la Grèce, tandis que, avec les tombes qui recouvrent les morts de Scarpheia et de Leucopétra, avec les ruines fumantes de Corinthe, notre sentier se perd dans cette nuit obscure qui, dès lors, recouvre pendant des siècles l'antique pays des Hellènes.

Après la destruction de Corinthe, Mummius continua à châtier la « défection » des Grecs en leur portant une série de coups terribles. Mummius, au fond, n'était rien moins que cruel; sous une enveloppe un peu rude, ce simple parvenu plébéien, dont le manque de culture hellénique lui fit commettre alors, comme l'on sait, les erreurs les plus étranges et dire les choses les plus risibles [1], cachait un noble cœur et même une grande bonté naturelle [2]. Il y a plus : il n'y avait en Mummius aucune trace de corruption aristocratique; il était absolument honnête et désintéressé, incapable de se livrer dans son intérêt personnel à des actes de violence et à des exactions. Aussi, plus tard, les Grecs profitèrent largement de toutes ces qualités; en attendant, l'austère général, dont la sévérité toute romaine à l'égard de « révoltés » vaincus, n'était paralysée par aucune sympathie hellénique, ne voyait aucun motif pour se départir d'une façon quelconque de toute la sévérité du droit de la guerre dans l'exécution des sentences jugées nécessaires dans l'intérêt de Rome, ni pour entraver ses compagnons lorsque, se fiant à ses vues bornées ou à sa condescendance — qui, dans plus d'une circonstance, dégénéra en faiblesse vis-à-vis des Romains — ils abusèrent cruellement du droit du vainqueur [3]. Non seulement on

1) Cf. Vell., 1, 13.

2) On dit que Mummius ne put s'empêcher tout à fait de laisser voir sa bonté naturelle lors du terrible châtiment infligé aux Corinthiens; v. le petit trait qui nous a été conservé par Plutarque, *Sympos*, lib. IX, *quæst.* 1, c. 2. Cf. surtout le portrait que Teuffel, *op. cit.*, p. 201, a tracé de ce même Mummius, avec les preuves qu'il cite à l'appui. V. aussi Lange, p. 300 sqq.

3) Cf. Polyb., XL, 11, 3 et 4.

finit par démolir les murs et les tours de Corinthe, vendre comme esclaves tous les Corinthiens fugitifs qu'on put atteindre [1], et piller sans merci les sanctuaires qui s'élevaient sur l'isthme de Corinthe [2] : on se mit aussi à châtier les autres cités qui avaient pris part à la lutte contre Rome. On traita sans pitié la Béotie et Chalcis, épargnées par Métellus ; Thèbes et Chalcis ne furent point complètement détruites, il est vrai [3], mais privées de leurs murs et fortement maltraitées (Chalcis notamment fut cruellement pillée et une partie de ses chevaliers assassinés [4]); les Béotiens finirent par être condamnés à payer cent talents (600,000 fr.) à Héraclée et aux Eubéens qu'ils avaient autrefois pillés [5] (p. 228). Le Péloponnèse eut un sort à peu près semblable. Lorsque Mummius pénétra dans l'intérieur de la Péninsule, il ne rencontra plus de résistance nulle part. Malgré cela, les confédérés furent partout désarmés, les murs des villes qui s'étaient soulevées contre Rome rasés, plusieurs d'entre elles pillées, et un grand nombre d'hommes considérables, qui passaient pour être des meneurs du parti de la guerre, exécutés, leurs biens confisqués; une foule d'autres Grecs furent réduits en esclavage; à la fin, Mummius ordonna aux Péloponnésiens de payer aux Spartiates, qu'ils avaient tant molestés, 200 talents (1,200,000 fr.) de dommages-intérêts [6].

On ne prit pas, en somme, d'autres mesures violentes. D'une part, en effet, on vit paraître dans le camp romain, comme d'habitude (peut-être dès la fin d'octobre de l'an 146 av. J.-C. [7]), dix légats du Sénat pour assister le consul dans l'œuvre de réorganisation de la Grèce. D'autre part, le généreux Polybe s'était rendu auprès du consul pour soulager dans

[1]) Pausan., II, 1, 2. Zonar., IX, 31. Oros., V, 3.

[2]) Cf. Polyb., XL, II, 1.

[3]) C'est ce qu'affirme Liv., *Epit. lib.*, LII. Voy. par contre Paus., IX, 7, 4. Keil, *Inscr. Boeot.*, p. 83, et Strabon, ed. Kramer, X, 1, 11, p. 688, (448), et toute l'histoire ultérieure, en tant que nous avons à nous occuper de Thèbes et de Chalcis.

[4]) Polyb., XL, 11, 5.

[5]) Pausan., VII, 1, 6, 7.

[6]) Cf. la description générale, très exagérée sans doute, de Diodore, XXXII, 26. Voy. aussi Paus., VII, 16, 5 et 7. II, 1, 2. Zonar., IX, 31. Polyb., XL, 9, 3. I Maccab., 8, 10.

[7]) Cf. Hermann, *op. cit.*, p. 354. Clinton, *ibid.*

la mesure de ses forces l'affreuse misère de son peuple. Polybe avait appris la triste nouvelle de la ruine de Corinthe en Afrique, dans le camp de Scipion Émilien; d'accord avec son illustre ami, et puissamment secondé par sa voix très influente à Rome, surtout depuis sa victoire péniblement remportée sur Carthage, ce digne homme accourut des ruines de la grande cité africaine au Péloponnèse pour y sauver ce qui pouvait l'être encore, en s'appuyant sur l'autorité de Scipion et sur son influence personnelle auprès des Romains[1]. Il débarqua donc dans un des ports de Corinthe, où le terrible changement qui avait eu lieu lui apparut tout à coup dans toute son horreur. Les ruines désolées de cette ville splendide et la brutale mutilation des chefs-d'œuvre de l'art grec frappèrent tout d'abord ses regards. Polybe a raconté lui-même qu'il rencontra entre autres des soldats romains qui jouaient aux dés sur deux tableaux célèbres, chefs-d'œuvre du peintre Aristide de Thèbes (le « Dionysios » et « l'Héraclès revêtu de la robe empoisonnée par Déjanire »[2]). En effet, Mummius, pour rehausser l'éclat de son triomphe et pour enrichir l'Italie, sa patrie, des dépouilles de la Grèce, comme autrefois Marcellus après la prise de Syracuse et Fulvius après celle d'Ambracie[3], avait fait enlever non seulement de Corinthe, mais d'un grand nombre d'autres villes du Péloponnèse et de la Béotie, de nombreux objets d'art de toute espèce, qui furent triés et emballés. Bien des objets restèrent sans doute à leur place, soit qu'on n'en connût pas la valeur, soit que le consul eût égard à la sainteté particulière de certaines œuvres d'art[4]; celles qu'on savait être les plus précieuses furent destinées à l'Italie; beaucoup d'objets qu'on croyait moins précieux ou dont on ne connaissait pas alors la valeur furent donnés;

[1]) Polyb., XL, 7 sqq., et cf. plus bas.

[2]) Polyb., XL, 7. Strab., VIII, 6, 23, p. 584. (381). Aristide florissait entre la C[e] et la CX[e] olymp. Cf. Brunn, *Geschichte der griechischen Künstler*. II, p. 159 sqq 167.

[3]) Cf. Liv., XXV, 40. Cic., *In Verr. act.* II. lib. I, c. 21, § 55 et Plin., *N. H.*, XXXV, 10, (36.), 66. Liv., XXXVIII, 9, fin. et 43.

[4]) Entre autres, la célèbre statue de marbre d'Éros, par Praxitèle, à Thespies, la principale divinité de cette ville : cf. Cic., *In Verr. act.* II, lib. IV, c. 2, § 4. *Parad.*, 5, 2, 38.

d'autres se perdirent faute de soin ou furent vendus au plus offrant [1].

Dans ces circonstances, Polybe eut beaucoup à faire, et son intervention eut partout de bons résultats. Maintenant qu'il semblait que les Grecs fussent assez châtiés, les légats du Sénat et Mummius, guidé par sa bonté naturelle, écoutèrent volontiers la voix de ce digne ami de Rome auquel d'ailleurs l'amitié de Scipion Émilien donnait plus d'autorité encore. C'est ainsi que Polybe put non seulement préserver de nouvelles violences les villes et les hommes épargnés jusqu'alors, mais empêcher l'exécution de certaines mesures qui constituaient une humiliation complètement inutile pour les malheureux confédérés. C'est ainsi qu'il obtint par ses paroles éloquentes que non seulement les statues d'Achæos (l'éponyme mythique des Achéens) et celles d'Aratos, mais encore celles de Philopœmen, très peu aimé des Romains et violemment attaqué en ce moment même par un ennemi passionné des Grecs de l'entourage de Mummius, fussent rendues aux Péloponnésiens après avoir été déjà transportées en Acarnanie; il obtint aussi que les cérémonies instituées jadis en l'honneur du grand capitaine fussent maintenues dans leur intégrité [2]. Mais Polybe était appelé, comme nous le verrons plus loin, à rendre bientôt à ses compatriotes des services bien plus grands encore.

Vers la fin d'octobre 146 avaient paru dans le Péloponnèse, comme nous l'avons vu, les dix commissaires sénatoriaux qui avaient à statuer sur le sort futur de la Grèce. Nous ne con-

[1]) Cf. Polyb., XL, 7 sqq. Paus., VII, 16, 5. Flor., I, 32. Vell., I, 13. Plin. *N. H.* ed. Sillig. XXXV, 4. (8), 24. Dio Chrysost. (ed. Emperius), vol. II. Or. 37, 42, p. 123. Aur. Vict., *de Vir. ill.*, 60 fin. Oros., V, 3. Zonar., *ibid.* Voy. aussi Strab., VIII, 6, 23, pag. 584 sqq. (381). Cic., *de Offic.*, II, 22, 4. *Orat.*, 70, 232. *In Verrem*, *ibid.*, et lib. III, c. 4, § 9. Frontin., *Strat.*, IV, 3, 15. D'après Nissen, *op. cit.*, p. 276 sqq., qui n'attribue pas à Tite-Live une science très profonde et qui, à propos de Liv., XLV, 28, nous renvoie à Polybe, le pillage du temple d'Asclépios près d'Épidaure, dont il s'agit ici, aurait eu lieu également pendant la guerre achéenne; il est vrai qu'on pourrait aussi le rapporter à la guerre de Sylla contre Mithridate (voy. ci-après) ou aux pirates.

[2]) Polyb., XL, 7. 8, 1-11. Cf. Plut., *Philopœm.*, c. 21. *Reip. ger. præc.*, c. 18. Pausan , VIII, 30, 4 et 37, 1.

naissons de nom qu'un certain nombre de ces hommes; à savoir (on n'est pas d'accord sur le rôle de Spurius Mummius, alors déjà âgé selon toute apparence), Gaius Sempronius Tuditanus, et le consulaire efféminé, Aulus Postumius Albinus, dont la prédilection pour tout ce qui était grec dégénérait en fatuité[1]. Selon toute apparence (voy. ci-après), le consul Mummius et les dix légats réglèrent alors systématiquement les rapports avec Rome de toutes les contrées depuis le Ténare jusqu'à l'Olympe, y compris les îles les plus voisines. Quant aux Hellènes récemment vaincus, on abolit partout chez eux aussi les constitutions démocratiques; partout dorénavant le gouvernement devait être légalement mis entre les mains de l'aristocratie ou de l'oligarchie, ou plutôt entre celles des classes distinguées par un cens élevé. Tous les Hellènes (à l'exception des Athéniens liés à Rome par une « alliance » spéciale et de quelques autres villes particulièrement favorisées [cf. ci-après] durent payer dorénavant un tribut annuel à Rome. Puis, sur l'ordre du Sénat, on commença à appliquer en Grèce la même mesure au moyen de laquelle les Romains s'efforçaient partout (comme ils l'avaient déjà fait après les victoires remportées sur les différentes tribus de l'Italie) de paralyser les forces des peuples soumis. Toutes les confédérations cantonales et « internationales », ou plutôt « intercantonales », qui subsistaient encore en Grèce furent donc déclarée dissoutes de droit; une mesure qui, naturellement, frappait le plus durement le Péloponnèse. Les diverses com-

[1]) Comme nous l'apprend Cicéron (*Epist. ad Atticum*, lib. XIII, 30, 3), Polybe n'avait pas nommé individuellement les dix légats. Les recherches de Cicéron nous apprennent que Spurius Mummius, ami des Scipions et frère du vainqueur de Leucopétra (cf. MOMMSEN, *R. G.*, II, p. 437-451), ne se trouva probablement pas parmi les dix commissaires du Sénat, mais accompagna vraisemblablement son frère en Grèce dès le début, en qualité de légat militaire (CIC., *Ad Att.*, XIII, 5, 1. 6, 4. 30, 3). Il aida naturellement son frère de ses conseils, comme le fit aussi leur père, qui, d'après ZONAR., IX, 31, se rendit également auprès du consul (après la ruine de Corinthe). Cf. aussi TEUFFEL, *op. cit*, p. 202. Sur Tuditanus, Postumius Albinus, et, en général, sur ces événements, voy. CIC., *ibid.*, XIII, 4, 1. 5, 1. 6, 4. 30, 3. 32, 3. 33, 3. Sur ce que Cicéron pense du rôle de Tuditanus v. *ibid.* 33, 3. 6, 4, et cf. HAAKH, in Paulys *R. E.*, vol. VI, 1, p. 976. Sur Postumius, v. plus haut, p. 231, et HAAKH, *op. cit.*, vol. V, p. 1941, et POLYB., XL, 6, 1-12. GELL., XI, 8. PLUT., *Apophth.*, *Rom. Cat. maj.* 29.

munes furent complètement isolées les unes des autres; personne ne devait acquérir ou posséder des propriétés en dehors des limites de sa propre commune : on ne nous dit pas si l'épigamie aussi fut supprimée[1]. Des parties considé-

[1]) Pausanias, VII, 16, 6, parle de tout cela en général, cf. BECKER-MARQUARDT, *Röm. Alt.*, III, I, p. 244 sqq. En ce qui concerne d'abord la suppression des constitutions démocratiques (cf. BÖCKH, *C. I. Gr.* I, nº 1543), on eut recours au procédé suivant : le nombre des citoyens « actifs », c'est-à-dire ceux qui avaient le droit de nommer les magistrats, les sénateurs des différentes villes, les juges, et qui étaient en même temps éligibles, fut limité à ceux qui avaient de la fortune; et la masse qui ne possédait rien se vit enlever les droits civiques effectifs. Les riches seuls, constitués en assemblée, pouvaient prendre des résolutions (ceux qui étaient privés de ce droit, artisans pour la plupart, durent se contenter sans doute du rôle de simples auditeurs), et c'est ainsi qu'on distingua de la masse de la *plebs*, les *possessores*, c'est-à-dire des citoyens votants dont il est souvent question plus tard (BECKER-MARQUARDT, *Röm. Alterth.*, III, 1, p. 384 sqq.) — Quant au tribut, K.-F. HERMANN, qui, comme on sait (v. plus bas), s'élève avec beaucoup d'énergie et une science peu commune contre l'opinion d'après laquelle la Grèce devint province romaine en 146 av. J.-C., soutient, dans sa *Defensio disputationis de Graeciae post captam Corinthum conditione* (Götting. Akad. Progr., 1852) (comme aussi PAPARRHIGOPOULOS, dans sa « Ῥωμαίων πολίτευμα πρὸς τὴν Ἑλλάδα, » p. 194 sqq.), que les renseignements fournis par Pausanias sur le tribut imposé alors aux Grecs sont d'une nature très problématique, et que ce n'est probablement que depuis Auguste que la Grèce a payé régulièrement un tribut aux Romains. Le passage de Zonaras, IX, 31, cité par HERMANN : « τείχη τέ τινων περιεῖλε καὶ ἐλευθέρους πάντας καὶ αὐτονόμους πλὴν τῶν Κορινθίων ἀφῆκε » ne peut pas toutefois être cité comme une preuve que les Grecs étaient exempts de tribut. De son côté, MARQUARDT, *zur Statistik der Röm. Provinzen*, p. 21, a élevé avec raison des doutes sur l'autorité du passage (purement rhétorique et qui d'ailleurs ne se rapporte pas nécessairement à l'époque qui suivit l'année 146 av. J.-C.) de Sénèque, *de Benef.*, V, 16 : « — *ut quæ Achæis, Rhodiis et plerisque urbibus claris jus integrum libertatemque cum immunitate reddiderat*, etc. Quant à l'*argumentum a silentio* (le fait que Tacite, *Annal.*, IV, 13, est le premier à mentionner spécialement le tribut d'une ville achéenne), il ne nous paraît pas être d'une grande force en face de l'affirmation catégorique de Pausanias, qui, VII, 16, 6 et 7, distingue très nettement φόρος de ζημία et qui, plus loin, 17, 2, montre clairement par son « σφᾶς ὑποτελεῖς αὖθις ὁ Οὐεσπασιανὸς εἶναι φόρων ἐκέλευσεν » (contre H., *ibid.*, p. 21) qu'il savait très bien que ce n'est pas depuis Vespasien seulement que les Hellènes durent payer tribut. On ne saurait nier d'ailleurs, dût-on être disposé à partager l'opinion de HERMANN en ce qui concerne l'Achaïe, que les Macédoniens, eux aussi (p. 191), étaient déjà tributaires des Romains pendant les vingt dernières années de leur « indépendance ». Tout récemment MOMMSEN, pour prouver que les Grecs étaient soumis à un tribut, cite, outre PAUS., VII, 16, 6, d'autres passages (*R. G.*, vol. II, p. 48, 338), à savoir CIC., *de Prov. cons.*, 3, 5, et, pour la petite île de Gyaros, STRAB., X, 5, 3, pag. 744 (485), cf. aussi VELL., II, 38. — On

rables de l'Eubée et de la Béotie, et notamment le territoire de Corinthe, — à l'exception d'une partie de ce territoire qui échut à Sicyone (qui dès lors fut chargée de la direction des jeux Isthmiques) et du petit bourg de Ténéa, qui fut traité avec une grande douceur par les Romains pour des motifs tout particuliers — furent ajoutés par les vainqueurs au domaine de l'État[1]. Toute la Grèce, enfin, à

peut conclure que la Thessalie aussi devint tributaire à cette époque; les Thessaliens, en effet, qui, sous la suprématie romaine, furent constamment considérés comme *liberi* (cf. Cic., *Pro Flacc*, 40, 100. *Pro Sest.*, 43, 94. *In Pison.*, 16, 37, et Hermann, *Griech. Staatsalt.*, § 178, note 24), et qui conservèrent pendant longtemps sous l'Empire (v. vol. II) la constitution qu leur avait été donnée du temps de Flamininus (p. 106), reçurent plus tard, après la bataille de Pharsale, comme un présent de César, la « liberté », présent que les commentateurs modernes, notamment Niebuhr, *Kleine philol. histor. Schriften*, I, p. 247, et E. Kuhn, *Beiträge z. Verf. d. R. R.*, p. 91, et *städt. Verf.*, vol. II, p. 33, considèrent certainement à bon droit comme *atélie*, exemption de tribut. — La perception de l'impôt se faisait en Grèce de la manière suivante (cf. Walter, *Gesch. des Röm. Rechts*, 3e éd., I, p. 352. Mommsen, *R. G.*, II, p. 48, 388). On imposait à chaque commune une somme fixe, déterminée par le cens, et devant être envoyée à Rome, de façon à exclure la coopération des publicains romains; par contre, ces derniers jouissaient de tous les autres avantages qui provenaient tout naturellement de la prise de possession directe par les Romains de certaines parties du territoire grec (v. la note suiv.). Cf. aussi Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 252 sqq. Becker-Marquardt, III, 2, p. 157 sqq. — On pourrait se demander si l'Épire, l'Acarnanie et l'Étolie devinrent alors aussi tributaires (cf. Paparrhigopoulos, Ῥωμαίων πολίτ., p. 197-208), puisque ces cantons ne prirent part directement, que nous sachions, ni au soulèvement du faux Philippe, ni à celui de Critolaos. Cependant cela nous paraît assez probable, puisque, en 146, d'après les propres paroles de Pausanias, VII, 16, 6, non seulement les ligues des Achéens et des Béotiens (cf. p. 202), qui avaient fait la guerre à Rome, mais toutes les ligues encore existantes en Grèce et certainement aussi les symmachies ou ligues cantonales des peuplades susdites furent dissoutes. Nous ne savons pas si l'antique confédération des Amphictyons fut frappée par cette mesure (qui, comme nous le dirons plus bas, n'a été que transitoire).

[1]) Sur les terres domaniales romaines en Eubée, v. le *SCtum de Asclep.* chez Böckh, *C. I. Gr.*, III, p. 767, nº 5879, lig. 23 sqq. 28 sqq. Mommsen, *Corp. Inscr. Latin. Antiquiss.*, p. 110 sqq., nº 203, 6, cf. Plut. *Sull.*, c. 23. Sur la Béotie, voy. Cic., *de Natur. Deor.*, III, 19, 49, et sur le territoire de Corinthe, Cic., *de Leg. agrar*, I, 2, 5 : *ager optimus et fructuosissimus Corinthius L. Mummii imperio ac felicitate ad vectigalia populi romani adjunctus*; et II, 19, 51. Cf. en général *in Verr. act.* II, lib. I, c. 21, § 55. Voy. aussi notamment Rudorff (*Zeitschrift für geschichtl. Rechtswissensch.*, X, 1842), « *Das Ackergesetz des* (*s. g.*) *Sp. Thorius*, p. 133-141 et (ch. 50), p. 191 sqq. — Le domaine nouvellement acquis par les Romains en Grèce

l'exception tout au plus d'Athènes, fut traitée par les Romains — sinon formellement, théoriquement et légalement, du moins de fait — en province romaine. Cependant la Grèce (appelée peut-être à ce moment déjà « Achaïe, » selon l'habitude des Romains de donner aux pays qu'ils soumettaient hors de l'Italie le nom du peuple qu'ils avaient combattu en dernier lieu) n'eut pas encore à cette époque une constitution provinciale indépendante. Les cités grecques, auxquelles on laissait toujours encore leur « liberté » (voy. ci-après) et leur souveraineté nominale, « l'ombre d'une ombre », il est vrai, faisaient partie de la province de Macédoine. Elles ne se trouvaient plus dès lors en relation directe avec le Sénat, mais sous l'autorité suprême du gouverneur romain de la Macédoine[1]. Les nouveaux arrangements prirent

devint donc *vectigalis*; ses richesses naturelles furent exploitées de diverses manières par les publicains; les terres, excepté celles qu'on vendait de temps à autre à des citoyens romains ou à des habitants de l'Italie (cf. Rudorff, p. 139 sqq.), étaient affermées. Voy. aussi là-dessus Becker-Marquardt, *R. A.*, III, 2, p. 140 sqq. et Walter, *Gesch. d. Röm. Rechts*, 3e éd., I, p. 349. Voigt, *Jus naturale*, II, p. 398-400. Mommsen, *C. I. Latin.*, *ant.*, p. 106, cf. aussi Curtius, *Pelop.*, vol. II, p. 591. — Sur la partie du territoire de Corinthe dont les Romains disposèrent en faveur de Sicyone, voy. Strabon (éd. Kramer), VIII, 6, 23, p. 584 (381). Pausan., II, 2, 2, et Rudorff, p. 139. Mommsen, *loc. cit.* — Quant à Ténéa, on croit que les habitants de ce bourg se sont déclarés pour les Romains déjà avant la bataille livrée sur l'isthme de Corinthe : voy. Strabon, VIII, 6, 22, p. 583 (380). Freeman, p. 256 sqq. et 704. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 550 et 597, pense qu'il est plus probable que les habitants de Ténéa furent traités avec tant de douceur par les Romains à cause de leurs prétendus rapports généalogiques (préhistoriques) avec les Troyens (Pausan., II, 5, 3).

1) La question de la situation de la Grèce à l'égard de Rome après la soumission des Achéens, des Béotiens et des Chalcidiens en 146, a déjà son histoire à elle. Jusqu'en 1847, on admettait comme un fait hors de doute (cette opinion paraît avoir été formulée d'abord par le savant Sigonius, *De antiquo jure populi Romani*, t. II, ch. ix, p. 63-72; il n'a été révoqué en doute qu'en passant, p. ex. par Zinkeisen, *Gesch. Griechenlands*, I, 1832, p. 548, et Merleker, *Achaïc.*, 1837, p. 460) qu'en 146 av. J.-C. la Grèce d'Europe tout entière fut réduite en province romaine sous le nom d'« Achaïe ». Cette opinion fut contestée pour la première fois en 1847, au congrès philologique de Bâle, par le célèbre savant de Gœttingue Karl Friedrich Hermann (déjà dans la 2e édition de son *Lehrbuch der griechischen Staatsalterthumer* de l'année 1836, il avait émis des doutes à cet égard; v. les *Verhandl. d. Phil. Vers. zu Basel*, 1847, p. 32 sqq. et la dissertation plusieurs fois citée sur le même sujet : *Die Eroberung von Korinth*, no XVI de ses *Gesammelte Abhandlungen und Beiträge zur klassischen Literatur und*

du temps ; à côté de la question principale, il y en eut

Alterthumskunde, p. 356 sqq. Gœttingue, 1849); il défendit avec autant de science que de sagacité l'opinion que cette manière de voir n'était qu'une « erreur surannée », que la plus grande partie de la Grèce d'Europe avait au contraire, même après 146, conservé sa liberté et qu'il ne pouvait être question d'une province « d'Achaïe » qu'après la victoire d'Actium remportée par Octave sur Marc-Antoine. HERMANN, tout en faisant un petit nombre de concessions, a défendu cette opinion contre tous ses adversaires, soit qu'ils aient été partisans de l'ancienne manière de voir, soit qu'ils aient cru que la Grèce depuis 146 a fait partie de la nouvelle province de Macédoine. En effet, après que d'un côté quelques autres savants furent arrivés à des résultats semblables à peu près en même temps que HERMANN (comme E. KUHN, *Beiträge zur Verfassung des röm. Reichs*, Leipzig, 1849, p. 128 [v. aussi sa *städt. u. bürgerl. Verf. d. Röm. Reiches*, vol. II (1865), p. 68 sqq.], qui cependant s'exprime avec beaucoup de prudence et de modération ; R. PAPARRHIGOPOULOS [v. aussi Κορίνθου ἅλωσις, p. 103 sqq.], dans un article du journal Θέμις, 1846, pag. 318 sqq., article qui, à présent (VI), sous le titre de Ῥωμαίων πολίτευμα πρὸς τὴν Ἑλλάδα, fait partie du Recueil Ἱστορικαὶ πραγματεῖαι. Athènes, 1858, vol. I [v. notamment pag. 188-207]), — et que de l'autre plusieurs érudits (comme le critique anglais qui a remanié la dissertation de H. dans le *Class. Museum*. Londres, 1850, VII, p. 259-276), et avant tout E. CURTIUS, *Peloponnesos*, vol. I, p. 76 (Gotha, 1851), et HEITZ, *De politico Graeciae statu inde ab Achaici foederis interitu usque ad Vespasianum Augustum* (Strasbourg, 1851), lequel toutefois, page 25, ne conteste pas les relations du gouverneur de la Macédoine avec la Grèce, comme aussi HERTZBERG (dans sa thèse *De rebus Graecorum inde ab Achaici foederis interitu usque ad Antoninorum aetatem*, p. 14-24, Halle, 1851), se furent approprié avec plus ou moins d'assurance les idées de HERMANN, — le savant J. MARQUARDT (BECKER-MARQUARDT, *Röm. Alterth.*, t. III, I Part., p. 121 sqq. (1851) combattit énergiquement les assertions de HERMANN. MARQUARDT (p. 127 sqq.) finit par arriver à ce résultat, « que l'Achaïe avant Auguste n'a point ou du moins n'a pas été d'ordinaire administrée par un gouverneur (particulier), mais bien par plusieurs légats du proconsul de Macédoine ». HERMANN attaque à son tour ces conclusions (programme academ. de Gœttingue de l'année 1852) dans sa dissertation : *Defensio disputationis de Graeciae post captam Corinthum conditione*, où il maintenait fermement son opinion, en accordant toutefois que (p. 22) les terres domaniales acquises par les Romains dans le territoire corinthien, béotien et eubéen, en 146, ont été administrées depuis cette époque par des questeurs, auxquels toutefois n'appartenait légalement aucune juridiction ni aucun autre droit sur les autres districts de la Grèce. MARQUARDT répondit par un article (1854) faisant suite à l'ouvrage cité plus haut, *Zur Statistik der römischen Provinzen*, p. 13 sqq. et finit par arriver à ce résultat que le *quæstor pro prætore* proposé par HERMANN n'avait pas seulement à administrer le domaine romain, mais aussi tout le reste de la Grèce libre » (voir plus bas) comme province indépendante, et que ce questeur pouvait être (p. 22), dans certains cas, subordonné au proconsul d'une province voisine. — M. s'appuie en même temps sur les recherches de BORGHESI, que je ne connais malheureusement que par ces citations et quelques autres. Cette

sans doute un grand nombre de secondaires que Mum-

opinion, que Nipperdey semble partager également (cf. son Tacite, *Annal.*, IV, 43. Vol. I, p. 268), a été condamnée par Hermann dans la 4e édit. de son *Lehrbuch der griechischen Staatsalterthümer* (1855), p. 561, sqq., aussi catégoriquement que la première opinion de Marquardt, d'après laquelle la Grèce a été d'abord une partie de la province de Macédoine. Cette dernière manière de voir a été défendue sur ces entrefaites, avec de nombreuses et nouvelles preuves à l'appui, par A. W. Zumpt (1854), dans le vol. II de ses *Commentat. Epigraph.*, dans sa dissertation : *De Macedoniae Romanorum provinciae praesidibus, qui fuerunt usque ad T. Vespasianum*, p. 153-272. Malgré ce travail, Hermann, *op. cit.*, p. 561, ne fait de concessions que pour l'Eubée et la Béotie, mais maintient fermement (à l'exception de quelques districts « administrés peut-être directement par un questeur »), l'indépendance notamment du Péloponnèse.

Depuis, autant du moins que nous sachions, aucune recherche importante sur cette question n'a été publiée; on n'a pas pu s'accorder jusqu'à présent; une revue des différents écrits récemment publiés et traitant des destinées de la Grèce depuis 146 le prouvent avec une grande évidence. Déjà en 1852, Rein (Paulys *Realencyclop. d. class. Alterth.*, vol. VI, 1, dans l'article *Provincia*, p. 138 sqq., s'était rangé à l'avis de Hermann, avec cette modification cependant : que la Grèce devint province romaine avant 89 av. J.-C. Markhauser (1858), *Polybios*, p. 67, accepte les conclusions de Hermann. Freeman, p. 704 sqq. hésite en quelque sorte entre l'ancienne manière de voir de Hermann et l'exposition de Mommsen (que nous reproduirons plus bas). Kortüm, *Gesch. Griechenl.*, vol. III (1854), p. 338 et sqq., reste fidèle, du moins en général, à l'ancienne manière de voir; de même Finlay, dans son livre célèbre : *Greece under the Romans*, même dans la seconde édition (depuis 1857); v. la trad. allem. (1861), p. 18 sqq. Voy. aussi Walter, *Gesch. d. Röm. Rechts*, t. I, p. 342 sqq. — Contrairement à ces derniers, Mommsen, *Röm. Gesch.*, II, p. 48 sqq. déclare (dans une dissertation savante et assez longue) que la Grèce a été de fait province romaine depuis 146, sous la suprématie du gouverneur de la Macédoine, bien que la « souveraineté des communes libres » existât toujours pour la forme. Lange, *op. cit.*, p. 291, et Peter, *Gesch. Roms*, I, 2e édit., p. 496, sont à peu près du même avis. Cf. aussi Schömann, *Griech. Alterth.*, v. II, p. 120.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, l'auteur de ce livre, dans son premier ouvrage, s'était rallié, lui aussi, à l'opinion défendue par K. F. Hermann; des études ultérieures l'ont convaincu toutefois du peu de solidité de cette théorie; il croit voir la vérité dans la voie indiquée par Marquardt dans son Manuel, par Zumpt et Mommsen aux passages indiqués.

L'opinion d'après laquelle la Grèce, même après 146 av. J.-C., ne s'est pas trouvée dans la situation d'une province romaine, s'appuie d'abord sur le silence que gardent sur ce fait les écrivains de l'antiquité; en second lieu, sur l'impossibilité de prouver l'existence de gouverneurs romains pour l'Achaïe avant l'époque des Césars; enfin sur les nombreux témoignages des auteurs anciens de l'indépendance continue des peuples de la Grèce.

Quant au premier point, il est parfaitement vrai sans doute qu'on ne trouve nulle part la formule : *Græcia* ou *Achaia in provinciæ formam redacta est*. Partout nous ne rencontrons que des expressions qui nous apprennent la

mius et les légats eurent alors à résoudre. Lors de la disso-

soumission complète de la Grèce, ou, si l'on veut, la prise de possession de la Grèce par les Romains; voy. par exemple, Liv., *Epit.*, lib. LII : *omni Achaia in deditionem accepta.* Cic., *in Verr.*, act. II, lib. I, c. 21, § 55, *quid de L. Mummio, qui — Corinthum sustulit urbisque Achaiæ Bœotiæque multas sub imperium populi romani dicionemque subjunxit.* Strab., VIII, c. 6, 23, p. 584 (381) : αὐτὴ δὲ (Κόρινθος) κατέσκαπτο ὑπὸ Λευκίου Μομμίου καὶ τἄλλα μέχρι Μακεδονίας ὑπὸ Ῥωμαίοις ἐγένοντο. Tacit. *Annal.*, XIV, 21 : *et possessa Achaia Asiaque*, etc. Messalla Corvinus, *de Aug. prog.*, c. 21 : *Proinde in Græciam transitus fuit, qua perdomita Epirus, Thessalia et Achaia paruere mandatis.* Sext. Ruf., *Breviar*, c. 7 : *libera diu sub amicitiis nostris Achaia fuit : ad extremum legatis Romanorum apud Corinthum violatis per L. Mummium capta Corintho Achaia omnis obtenta est.* Cf. aussi l'inscription votive de Mummius, citée par Marquardt (*Handbuch*, III, 1, p. 121, 82) et Mommsen, *C. I. Lat. Ant.*, n° 541-546, p. 150 sqq. et des passages comme I Maccab., 8, 9 et 10. Diod., XXXII, 26, 2. Valer., Max., VII, 5, 4, et le passage très oratoire et peu concluant d'Ovide, *Fast.*, VI, 45. — Ces passages prouvent du moins que la soumission de la Grèce, en 146, a été complète, lors même qu'on ne nous dit pas formellement, comme nous l'avons fait observer plus haut, qu'elle fut réduite en province *, ce qui, d'ailleurs, comme nous l'avons vu plus haut, ne nous est rapporté sur la Macédoine aussi que par des auteurs d'un rang très peu élevé.

Quant au second point, Pighius (*Ann. magist. et provinc. Roman.*, t. III, p. 82. 223. 232. 293. 414) a, comme on sait, tenté de prouver l'existence d'une série de gouverneurs de la province d'Achaïe pendant l'époque antérieure aux guerres civiles des Romains. Or, c'est précisément contre cette tentative que K. F. Hermann a dirigé ses plus vives attaques et mis fortement en doute, dans *Die Eroberung von Korinth*, p. 362-365, l'existence de ces prétendus propréteurs d'Achaïe (M. Æmilius Scaurus pour l'année 119, Q. Ancharius pour l'an 90, P. Gabinius pour l'an 89 ou 88, L. Gellius pour l'époque qui précéda l'an 74 **, L. Caninius Gallus pour l'an 52 av. J.-C., comme aussi Oppius ou Opimius [*ex praetore Achaiae*] avant l'an 70, dont l'existence est affirmée par un scholiaste postérieur, Schol. Gronov., ad Cic. *Verrin. act.* I, 2. 6. (cf. Orelli, Schol. *Cic.*, t. II, p. 379, 388). Marquardt a essayé ensuite (*Handbuch*, p. 126, note 15) d'ébranler les doutes de Hermann, du moins en ce qui concerne P. Gabinius et Opimius. Voy. la réponse de Hermann dans sa *Defensio*, p. 11 sqq. ***. Zumpt enfin, à la fin d'une assez longue dissertation, arrive à la conclusion que (c'est aussi l'opinion d'Hermann) Æmilius Scaurus (p. 165 sqq.), Q. Ancharius (p. 179), L. Gellius (p. 190 sqq.) et Caninius Gallus (p. 201 sqq.), n'ont rien à faire en

* On peut aussi faire remarquer que Velléius, II, 38, parle de la soumission de l'Achaïe par Mummius en même temps que de la conquête de la Macédoine par Paul Émile et de celle de l'Étolie par Fulvius Nobilior; il l'assimile donc à des victoires qui n'eurent pas pour suite la création de nouvelles provinces. (Le passage de Dion Cassius, XXXVIII, 38, comme Marquardt le fait observer dans son *Manuel*, p. 126, n'est pas une preuve qu'on ait créé à cette époque une province d'Achaïe).

** Drumann, *Gesch. Roms*, t. II, p. 63, attribue lui aussi cette qualité à Gabinius; le même, *ibid.*, p. 64, et Bergfeld, *Dei Organisation der römischen Provinzen*, p. 8, en disent autant de Gellius.

*** D'après Hermann, *ibid.*, p. 12, Oppius ou Opimius aurait été peut-être questeur de l'*ager publicus* corinthien.

lution de la Ligue achéenne, on dut s'occuper évidemment

Achaïe. Oppius ou Opimius lui aussi, d'après Z., n'a très probablement joué aucun rôle dans l'histoire de cette province. Z.,par contre, croit que Gabinius (p. 177 sqq.) a été ou gouverneur de la Macédoine en 81 ou légat de Sylla.

Ce qui concerne ces hommes n'a toutefois qu'une importance secondaire. Il se présente par contre une série de faits (coordonnés avec grand soin surtout par Marquardt et Mommsen) qui, en s'accordant avec les passages cités plus haut, nous montrent clairement que la Grèce, après la dernière guerre achéenne, est devenue réellement province romaine. Non seulement on vit cesser tout à coup avec le consulat de Mummius les agissements incessants des ambassades fédérales ou cantonales à Rome même ou leurs voyages à la capitale; mais nous voyons maintenant — outre ces mesures dont nous avons déjà parlé plus haut, d'après Pausan., VII, 16, 6, (le désarmement général du pays et le tribut qu'il fallait payer à Rome), et qui, comme on sait, ne nous obligent pas à elles seules à admettre que la Grèce devint province romaine — un grand nombre d'autres faits importants. Nous remarquerons donc d'abord que, d'après la coutume romaine, le nom d'Achaïe tend de plus en plus à remplacer celui de Grèce ou d'Hellade *, parce que la dernière lutte avec la ligue achéenne amena la soumission complète des Grecs (cf. Pausan., VII, 16, 7 : καλοῦσι δὲ οὐχ Ἑλλάδος ἀλλ' Ἀχαΐας ἡγεμόνα οἱ Ῥωμαῖοι, διότι ἐχειρώσαντο Ἕλληνας δι' Ἀχαιῶν τότε τοῦ Ἑλληνικοῦ προεστηκότων. Suidas, I, p. 911, éd. Bernhardy : ὅθεν δοκοῦσι καὶ νῦν Ἀχαΐαν ὀνομάζειν τὴν Ἑλλάδα. Ῥωμαῖοι δὲ ἐς τὸ χειρωθὲν ἔθνος, ὃ προεστὼς ἦν τότε τῆς Ἑλλάδος, τὴν ὅλην μεταβαλόντες τῆς χώρας ἐπωνυμίαν ἀφίκοντο. Ce qui est bien plus important, c'est que les villes grecques (et spécialement celles du Péloponnèse) commencent une ère nouvelle avec l'année 146 av. J.-C.; nous citerons Mégare (cf. Böckh, *C. Inscr. Græc.*, vol. I, p. 558, nº 1053 et pag. 560 sqq., nº 1062), Hermione (*C. I. Gr.*, I, p. 596, nº 1203), Messène (*C. I. Gr.*, I, p. 640, nº 1297), et une ville appartenant probablement

* Quant au nom d' « Achaïe », il est sûr tout d'abord qu'il a remplacé pendant toute l'époque suivante l'ancien nom de Péloponnèse et qu'il a été régulièrement employé par opposition avec le continent septentrional et la Grèce centrale, comme on le voit par bien des passages ; cf. Pol., II, 38. Liv., XXXI, 26. XXXIV, 50. Cic., *pro Flacc.*, 26, 63. 40, 100 ; *in Verr. act.* II, lib. I. 21, 55 ; *in Pison.*, 40, 96. Cæs., *Bell. civ.*, III, 4 et 55. Appian., *Bell. civ.*, V, 77. Cf. Dio Cass., XLVIII, 36, 46. D'autre part, nous trouvons déjà chez les écrivains des derniers temps de la République bien des passages où le nom d'Achaïe désigne d'une façon générale toute la Grèce (géographiquement sans doute et pas encore politiquement, peut-être à l'exclusion de l'Épire et aussi de la Thessalie), p. ex. Cic., *ad Attic.*, III, 8, 1 ; *ad Famil.*, IV, 4, 2. VI, 6, 10. XIII, 25, 26, 2, 27, 3, 28 *a*, 2 ; *pro Sest.*, 43, 94 ; *in Pison.*, 16, 37 ; *de Provinc. cons.*, 4, 7 ; *in Verr. act.*, I, 2, 6 ; *act.* II, lib. I, 11, 30 ; lib. V, 48, 127. Cf. *ad Fam.*, XIII, 25 ; Cæs., *B. C.*, III, 3. Nous rencontrons donc ici un certain vague dans l'expression qui n'a rien d'étonnant quand on songe à la situation politique mal définie de la Grèce jusqu'à Auguste. Le nom d'Achaïe pour désigner la Grèce n'a été admis dans la terminologie romaine, définitivement et officiellement, que du temps d'Auguste, lorsqu'on organisa formellement une province grecque séparée de la Macédoine (ce qui, du reste, n'empêcha pas d'appeler spécialement Achéens ceux qui avaient autrefois fait partie de la confédération de ce nom ; v. Keil, *Syll. Inscr. Boeot.*, p. 120 sqq., p. 117, nr. 31, V, 1 et 22 ; Bœckh, *C. I. Gr.*, 1, n. 1307. Cf. aussi Plin., *N. H.*, IV, 5 (6), 12 et 9 (16), 32). Nous dirons plus tard quelles ont été les limites et l'extension géographique du nom d'Achaïe du temps d'Auguste. Cf. Kuhn, *Beitræge*, p. 130-133 ; *die Stædt. Verfass.*, vol. II, p. 72, 74 et suiv. ; Curtius, *Peloponnesos*, vol. 1, p. 76, 111 et 419 Kuhn, *Stædt. Verfass.*, p. 72 et note 559, prouve que plus tard encore, vers les derniers temps de la République, on donnait le nom de Grèce à la Macédosne et au sud de l'Illyrie, contrées plus ou moins hellénisées.

des points litigieux entre les confédérés et les Spartiates

aux Éleuthérolaconiens (*C. I. Gr.*, I, p. 672 sq., n° 1395)*. Les savants modernes (parmi eux K. F. Hermann, voy. *Defensio*, p. 9. *Handbuch*, p. 563, § 189, 4) voient dans cette supputation du temps l'ère des nouvelles constitutions qui furent octroyées aux villes de la Grèce vaincue après la chute de Corinthe; mais (contrairement à Hermann, cf. le passage cité) ils concluent avec raison, et notamment Marquardt, *Handbuch*, p. 125. 243 sqq. et *Zur Statistik der röm. Provinzen*, p. 16 sqq. (v. aussi *C. I. Gr.*, vol. II, p. 175. Mommsen, *R. G.*, II, p. 49. Zumpt, p. 155 sqq.), de la manière de faire habituelle aux Romains, que l'octroi de semblables constitutions « se rapportait toujours, non seulement, quant au but qu'on poursuivait, à la constitution d'une province, mais coïncidait aussi, quant à l'année de laquelle les villes en question dataient une ère nouvelle, (ou) avec la création (ou avec une réorganisation ultérieure) de la province; » de sorte qu'il est assez naturel d'admettre, à ce point de vue aussi, que l'année 146 fut la première de l'existence de la Grèce comme province romaine. — En outre, le gouverneur romain de la province gréco-macédonienne (qui était, comme nous le montrerons plus bas, gouverneur de la province de Macédoine) avait la haute surveillance des constitutions urbaines en Grèce (cf. *C. I. Gr.*, vol. I, p. 712 sq., n° 1543), ce dont il n'avait été nullement question avant 146; et, dans certains cas, il pouvait aussi « évoquer à son tribunal les affaires criminelles les plus importantes »; cf. Böckh, *loc. cit.* Plut., *Cimon*, c. 2, et Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 48 sqq.

K. F. Hermann et les autres défenseurs de son opinion s'appuient en troisième lieu sur les passages assez nombreux des anciens dans lesquels, même longtemps après la chute de Corinthe, il est question positivement de l'indépendance des peuplades grecques. En face du passage de Diodore, XXXII, 26, 2, mentionné plus haut, et où la description saisissante des souffrances de la Grèce pendant sa lutte contre Mummius se termine par ces mots : καὶ τὸ σύνολον τὴν ἐλευθερίαν καὶ τὴν παῤῥησίαν ἀποβαλόντες, il y a de nombreux passages d'une nature toute différente. Sans tenir compte de l'exagération optimiste de Zonar., IX, 31 : τὸ δ' ἄλλο Ἑλληνικὸν ἔπειτα ἔν τε ἀδείᾳ καὶ ἐν εὐδαιμονίᾳ τοσαύτῃ ἐγένετο κ. τ. λ. et de ce que dit précédemment le même auteur, que Mummius ἐλευθέρους πάντας καὶ αὐι νόμους ἀφῆκε tous les Grecs, à l'exception des Corinthiens, nous voyons Sylla dire dans Appian., *Mithr.*, 58, dans un discours adressé à ce roi : διαπλεύσας δὲ Μακεδονίαν τε ἡμετέραν οὖσαν ἐπέτρεχες καὶ τοὺς Ἕλληνας τὴν ἐλευθερίαν ἀφῃροῦ. Cf. encore Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 712 sq., n° 1543, lig. 15 [cf. Hermann, *Defensio*, p. 6] : ἀλλὰ καὶ τῆς ἀποδεδομένης κατὰ κοινὸν τοῖς Ἕλλησιν ἐλευθερίας κ. τ. λ· et les textes: Cic., *In Pison.*, c. 16, § 37 : *Nam lege Cæsaris populi liberi plane et vere erant liberi; lege autem ea, quam nemo legem præter te et collegam tuum putavit, omnis tibi erat Achaia, Thessalia, Athenæ, cuncta Græcia addicta*; cf. *De provinc. consular.*, c. 4, § 7. *Pro domo*, c. 9, § 23. *In Verr.* Act. II, lib. I, 17, 45. *Ad Att.*, I, 19, 9. *Pro Flacco*, c. 40, § 100, et Cæsar, *Bell. Civ.*, III, 3 : *et liberis Achaiæ populis* sqq. Voy. aussi (nous ne

* Il est digne de remarque que l'île d'Égine aussi suppute ses années en partant de cette ère (cf. *C. I. Gr.*, vol. II, c. VII, p. 173 sqq., n° 2140 *a*), bien que cette île (cf. plus haut, p. 38), que nous sachions, ne soit tombée sous la domination romaine qu'en 133, lorsque le royaume de Pergame (v. plus bas) fut conquis par les Romains.

(et les Messéniens) et mettre un terme à ces dissensions. Il

citerons que pour être complet le passage déjà mentionné (ci-dessus, p. 266, 1) de Senec., *De Benef.*, V, 16, peu fait pour servir de preuve, en excluant les passages qui ne pourront nous servir que lorsque nous parlerons des villes « libres » de la Grèce sous l'Empire) E. Kuhn, *Beiträge zur Verfassung des römischen Reichs*, p. 89, 91 et 129.

Les adversaires de K. F. Hermann ont fait observer partout avec raison que cette « indépendance » nominale (cette « souveraineté pour la forme » comme l'appelle Mommsen), cette *libertas* qui resta aux États et villes grecs d'Europe avec diverses modifications, ne prouve absolument pas que les Hellènes n'aient pas été placés sous la suprématie d'un gouverneur romain. Il suffit, après les recherches consciencieuses de Marquardt, *Handb.*, p. 247 sqq. ; de Walter, *Gesch. des röm. Rechtes*, t. I (3e édit.), p. 357 sqq., de Zumpt, p. 156 sqq., de Rein, *loc. cit.*, p. 147 sqq., de Mommsen, *R. G.*, t. II, p. 49 et 367, de faire remarquer que dans beaucoup de parties de l'empire romain, qui étaient certainement des provinces, il y avait de nombreuses villes « libres » de différentes sortes qui, à quelques exceptions près, étaient soumises légalement à la surveillance du gouverneur romain. En faisant abstraction des districts situés en Eubée, en Béotie et sur l'isthme de Corinthe qui furent réunis à l'*ager publicus* (ci-dessus, p. 267, 1) et directement gouvernés par les Romains, d'Athènes, qui depuis la fin du IIIe siècle av. J.-C. avait conclu un *æquum fœdus* avec Rome (p. 44 et qui, comme *civitas libera et fœderata*, était de droit libre et indépendante, exempte de tribut et ne devait recevoir de garnison ni supporter d'autres charges qu'à des conditions déterminées : nous voyons que les États grecs entre le Ténare et l'Olympe qui ne faisaient pas partie de l'ancienne province de Macédoine sont tous *civitates liberæ*, c'est-à-dire que leur « indépendance » reposait (pour la Thessalie, l'Épire et l'Etolie, nous nous contenterons de rappeler leur histoire antérieure) sur un décret du Sénat qui d'un côté leur garantissait l'autonomie (« ils avaient le droit de se gouverner comme ils l'entendaient et d'après leurs propres lois ; ne se trouvaient pas sous l'*imperium* immédiat du gouverneur romain et pouvaient, non seulement conserver leur droit national, mais aussi le développer de leur propre autorité lorsqu'ils ne demandaient pas eux-mêmes, dans certaines circonstances, des lois particulières au Sénat » cf. Walter, p. 358), et, de l'autre, reconnaissait solennellement leurs propriétés publiques et privées dans la limite de leur territoire *. Les *civitates liberæ et immunes* enfin, peu nombreuses d'ailleurs en Grèce (v. plus bas), jouissaient d'avantages tout particuliers. Celles-ci étaient notamment dispensées de payer un tribut aux Romains et de toute espèce d'autres charges régulières ou indirectes, et n'étaient soumises, comme les *civ. fœderatæ* (Marquardt, p. 253), qu'à des contributions extraordinaires. (Voigt, par contre, qui, dans son *Jus naturale*, t. II (1858), p. 273, comme Mommsen, entend par *libertas* non pas seulement l'autonomie pure et simple — du moins pendant la période républicaine jusqu'à l'Empire — mais la souveraineté [qui n'empêchait pas cependant, d'après la

* D'après Marquardt, p. 251, ils étaient aussi dispensés de fournir aux troupes leurs quartiers d'hiver, faveur que Walter, p. 358, ne reconnaît qu'aux *civitates immunes*. Par contre, Walter attribue aux villes simplement autonomes le droit d'établir des taxes sur leur territoire, droit que Marquardt n'accorde qu'aux *civitates immunes*.

est probable qu'on rendit alors aux Spartiates Belmina, l'ob-

manière de voir de l'antiquité (p. 276, cf. p. 764 sqq.), un État souverain de frapper l'autre d'impôts personnels (*portoria*, *stipendia*, etc.) ou de lever de semblables impôts sur son territoire], ne veut point reconnaître qu'il existe une « différence générique » entre les *civitates* simplement *liberæ* et celles qui étaient *liberæ et fœderatæ* ou *liberæ et immunes*).

Sans doute, on peut dire que toutes ces villes n'appartenaient qu'indirectement à la province romaine à laquelle elles se rattachaient; malgré, cela Marquardt (*Zur Statistik d. röm. Prov.*, p. 15 sqq.) a certainement raison en voyant dans la « liberté » ou l' « autonomie » accordée à un si grand nombre de villes grecques bien moins une preuve de la générosité des Romains *, que — conformément à la prudente politique de ces derniers, qui, surtout dans les pays civilisés de l'Orient, se gardaient bien de détruire d'une main brutale l'organisme intérieur, les vieilles institutions des cités et qui, au contraire (cf. Kuhn, *Städt. Verf.*, vol. II, p. 1-7), savaient très bien se servir de tout cela pour arriver à leurs fins — un habile procédé administratif qui dispensait les Romains « d'entrer dans le détail de l'administration », et sauvait au moins les apparences vis-à-vis des Grecs, qu'on traitait toujours encore avec infiniment plus de douceur que les Macédoniens, les Carthaginois, les Espagnols, et qu'on étreignait d'une main de fer gantée de velours. D'ailleurs, il est permis de conclure que les Romains, qui octroyaient une constitution nouvelle à ces villes « libres » (Athènes même, bien qu'alliée, dut (v. plus bas) consentir à ce qu'on modifiât sa constitution démocratique), ont pris les mesures nécessaires pour la faire observer; nous en trouvons du reste la preuve dans l'inscription du *C. I. Gr.*, vol. I, p. 712, n° 1543, plusieurs fois citée. En face des développements subtils de Voigt, *loc. cit.*, p. 273 sqq., 762 sqq., qui ne nie pas, il est vrai, l'intervention fréquente et souvent très énergique des autorités romaines dans les affaires des villes libres « souveraines », mais qui, par contre, comme jurisconsulte, soutient que la suprématie de Rome sur les villes libres était alors toujours encore « actuelle et nullement potentielle » et que, théoriquement du moins, les Romains aussi distinguaient toujours encore les *lib. civ.* de la population sujette (cf. aussi Kuhn, *Die städt. und bürgerl. Verfass. d. Röm. Reichs*, vol. II, p. 25 sqq. 69 sqq.), Mommsen (tout en reconnaissant pleinement ce point de vue) fait observer comme historien, *R. G.*, v. II, p. 49 : « Ces faits ne se contredisent nullement, ou du moins il n'y a entre eux d'autre contradiction que celle qui existe en général dans la situation des villes « libres » désignées, tantôt comme étant en dehors de la province et tantôt comme appartenant à la province. »

Si donc l'indépendance des Grecs d'Europe depuis l'an 146 av. J.-C. ne peut plus être considérée comme l'équivalent d'une liberté complète ; s'il faut admettre que le gouverneur romain a eu un droit de surveillance incontestable (v. pl. haut) (c'est aussi l'avis de Kuhn, *Beiträge*, p. 89, cf. *Städt. Verfass.*, vol. II, p. 25 sqq. Voy. pourtant ses restrictions, *Städt. Verfass.*,

* Le privilège d'immunité accordé (plus bas) à diverses reprises à des villes grecques, comme distinction ou comme récompense, venait dans bien des cas en aide au principe suivi par Rome de diviser les intérêts dans tous les pays qui dépendaient d'elle et de s'y créer des partisans dévoués; en Grèce plus que dans tout autre pays on pouvait mettre en pratique le fameux principe *divide et impera*. Cf. Strab., VIII, c. 7, 3, p. 391 (385).

jet de tant de contestations [1]; comme fidèles alliés de Rome,

vol. II, p. 25 sqq. et 69 sqq.), il ne s'agirait plus que de savoir qui exerçait ce droit. En face des paroles de PAUSAN., VII, 16, 7 : — ἡγεμὼν δὲ ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἀπεστέλλετο, et du passage moins clair de STRABON, VIII, 6, 23, p. 584 (381) : καὶ τἄλλα μέχρι Μακεδονίας ὑπὸ Ῥωμαίοις ἐγένετο, ἐν ἄλλοις ἄλλων πεμπομένων στρατηγῶν (cf. HERMANN, *Die Eroberung von Korinth*, p. 359; *Defensio*, p. 19; *Lehrbuch*, § 189, 13; HEITZ, *op. cit.*, p. 7), il y a le passage de PLUTARQUE, *Cimon*, c. 2. init. où il dit, à l'occasion d'un différend entre les villes béotiennes d'Orchomène et de Chéronée (à l'époque de Lucullus) : ἡ δὲ κρίσις ἦν ἐπὶ τοῦ στρατηγοῦ τῆς Μακεδονίας· οὔπω γὰρ εἰς τὴν Ἑλλάδα Ῥωμαῖοι στρατηγοὺς διεπέμποντο; cf. aussi PLUT., *Cæs.*, c. 4, et CIC., *In Pison.*, c. 35, 86. *Ad fam.*, IV, 12, 1, et, pour l'Eubée, v. BÖCKH, *C. I. Gr.*, vol. III, p. 767 sq., n° 5879 (de l'an. 78 av. J.-C.), lig. 23 sqq. et 28 sqq. MOMMSEN, *C. I. Lat. Ant.*, p. 110 sqq., n° 203, 6, et en outre MARQUARDT, *Handb.*, p. 123. Pour le Péloponnèse, on peut citer en tous cas l'inscription plusieurs fois déjà mentionnée, BÖCKH, *C. I. Græc.*, vol. I, p. 712, n° 1543, attendu que le gouverneur qui s'y trouve nommé, Q. Fabius Maximus (Eburnus), doit très probablement (c. HERMANN, *Defensio*, p. 5, et ZUMPT, p. 167 sqq.) être revendiqué pour la Macédoine (pour l'année 115). (Pour l'Épire, la Thessalie, l'Étolie et les cantons voisins, voy. CIC., *In Pison.*, c. 37, 91 et c. 40, 96.) Si nous ajoutons que l'ère de l'an 146 coïncide avec l'ère de la province de Macédoine (cf. MOMMSEN, *R. G.*, vol. II, p. 48 sqq. HERMANN, *Erober. v. Korinth*, p. 352. MARQUARDT, *Handb.*, p. 116. *Statistik*, p. 18); si nous considérons les rapports constants, recueillis avec beaucoup de soin, notamment par ZUMPT, *op. cit.*, de presque tous les gouverneurs connus de la Macédoine avec la Grèce (cf. notamment et avant tout p. 155 sqq., 159. 161. 164. 167 sqq., 173 sqq., 177 sqq., 179. 182 sqq., 187 sqq., 195 sqq., 208 sqq., 215), il nous paraît beaucoup plus probable que « l'Achaïe » a été, de fait, jusqu'à la réorganisation des provinces romaines par Octave, une partie de la province de Macédoine, ou, pour parler avec MOMMSEN (v. la fin de sa dissertation, *R. G.*, v. II, p. 49), « une partie du commandement macédonien », et que les possessions romaines immédiates ont été administrées par les questeurs macédoniens, qu'il ne nous paraît probable qu'une partie de la Grèce (peut-être le Péloponnèse ou l' « Achaïe » dans le sens le plus restreint du terme) ait été une petite province gouvernée par un questeur spécial (cf. aussi ZUMPT, *op. cit.*, p. 210 sqq., qui combat cette dernière manière de voir).

Nous ferons enfin observer avec MOMMSEN, *Gesch. d. Röm. Münzwesens*, p. 692, que dès lors les États grecs d'Achaïe perdirent naturellement le droit (cf. ci-dessus, p. 246, 5) de frapper des monnaies d'argent et que, en Achaïe comme en Macédoine, le denier romain devint de plus en plus monnaie courante. En Achaïe aussi, on ne frappa sous l'Empire que des monnaies de cuivre; on en émit une grande quantité, et en certains endroits (surtout dans les colonies romaines de Patræ et de Corinthe), jusqu'au IIIe siècle après J.-C. — Athènes, ville alliée, ne paraît pas avoir continué jusqu'à Auguste à frapper des pièces d'argent, mais a sans doute perdu ce droit après avoir été prise d'assaut par Sylla » (v. plus bas). (Cf. aussi HULTSCH, *Metrologie*, p. 162).

[1]) Sous les Romains (cf. STRAB., VIII, 3, 12, p. 527 (343) et PAUSAN.,

ils reçurent d'autres marques de faveur encore[1]. Les Messéniens aussi paraissent être rentrés alors en possession du territoire que Lycortas avait autrefois (p. 161) détaché du canton de Messène après sa victoire sur Dinocrate[2]. Enfin, au printemps de l'année 145, les choses étaient assez avancées pour que les légats (après six mois de travail) pussent s'en retourner à Rome[3]. Mummius, au contraire, resta encore assez longtemps en Grèce; il y fit encore bien des choses. Maintenant que la colère contre la Grèce s'était dissipée, que des sentiments plus humains, plus sympathiques à l'égard des Hellènes reprenaient le dessus chez les Romains, que l'influence de Polybe se faisait de plus en plus sentir, on restaura non seulement avec soin les sanctuaires dévastés de l'isthme de Corinthe, on honora aussi, par de riches présents provenant

III, 21, 3. Cf. Curtius, *Pelop.*, vol. II, p. 259), ce district faisait de nouveau partie du territoire spartiate; il est plus probable qu'il fut réuni à la vallée de l'Eurotas en ce moment là que seulement du temps d'Auguste.

[1]) V. aussi plus bas. Par contre, il faut que je renonce à mon ancienne manière de voir antérieure comme insoutenable (cf. *De rebus Græcorum*, etc., p. 26), à l'opinion d'après laquelle les « Éleuthérolaconiens » furent alors replacés sous l'autorité de Sparte et ne furent reconstitués en canton distinct que sous Auguste. C'est avec raison que Kuhn notamment (*Beiträge*, p. 107 et *Städt. Verf.*, vol. II, p. 49) a fait remarquer qu'en face des assertions antérieures de Tite-Live et surtout du passage de Strabon (éd. Kramer), VIII, 5, 5, pag. 562 (366), on ne saurait croire Pausanias lorsqu'il cite Auguste (III, 21, 6) comme l'auteur de l'indépendance des Éleuthérolaconiens. Il est probable qu'à l'époque des guerres civiles des Romains de nombreux et nouveaux conflits eurent lieu entre Sparte et les villes des bords de la mer; Auguste régla ensuite définitivement la situation respective des Spartiates et Éleuthérolaconiens (voy. aussi Curtius, *Pelop.*, vol. II, et p. 310, ci-après). « On ne nous dit pas si l'île de Cythère (qui du reste pendant les derniers temps de la république a été séparée de Sparte. Dio Cass., LIV, 7, v. plus bas) a appartenu aux Éleuthérolaconiens. » (Curtius, *op. cit.*, p. 302.)

[2]) C'étaient les villes d'Abia, de Phéræ et de Thuria; ce qui me le fait croire, c'est que plus tard (v. plus bas), après la bataille d'Actium, Octavien, pour punir les Messéniens qui avaient soutenu énergiquement M. Antoine, détacha ce territoire de la Messénie et donna notamment Thuria aux Spartiates (Cf. Curtius, *Pelopon.*, vol. II, p. 162 sqq.). Mummius régla alors aussi la question des frontières entre les Messéniens et les Spartiates et paraît avoir donné aux Messéniens le canton de Dentheliates, que se disputaient les deux peuples depuis un temps immémorial; cf. Tacit., *Annal.*, IV, 43. Curtius, *op. cit.*, p. 156 sqq.

[3]) Polyb., XL, 10, 1.

du butin qu'on avait fait, les temples d'Olympie et de Delphes[1].

En général, le caractère bienveillant et accommodant du commandant en chef se manifesta bien clairement aussi à l'égard des Grecs, et ce n'a.sans doute pas été uniquement la ruse d'un peuple vaincu et l'intérêt du parti aristocratique, auquel le nouvel ordre de choses profitait le plus, qui décida les Grecs à témoigner partout les plus grands honneurs à Mummius, lorsqu'il finit par visiter l'une après l'autre toutes les parties de la Grèce[2].

Et lorsqu'enfin, portant fièrement le surnom d'Achaïcus[3], il partit pour célébrer en Italie son triomphe (145), que rendait particulièrement brillant une immense quantité d'objets d'art grecs[4], il laissa du moins aux Hellènes vaincus la consolation que celui qui les avait si rudement frappés n'était pas un homme vulgaire ; qu'avec sa sévère loyauté et son désintéressement personnel[5], il était du moins un des plus dignes re-

[1]) Polyb., XL, 11, 1. Le temple d'Olympie fut doté entre autres de vingt et un boucliers dorés, que Pausanias vit encore (V, 10, 2), ainsi que de deux statues en bronze de Zeus (Pausan., V, 24. Cf. Dio Chrysost., *ibid.*). Autel avec inscription de la part de Mummius à Thèbes (Keil, *Syllog. Inscr. Boeot.*, p. 83, n° 18) : inscription de Mummius à Tégée (Böckh, *C. I. Gr.*, I, n° 1520.

[2]) Polyb., XL, 11, 1-3.

[3]) Vell., I, 13. II, 128. Ampel., c. 23. Plin., *N. H.*, XXXV, 4 (8), 24. Aur. Vict., *de Vir. ill.*, 60, init.

[4]) Quant au triomphe de Mummius (cf. Appian., *Pun.*, c. 135 fin. Cic., *Pro Mur.*, 14, 31. Liv., *Epit. lib.* LII, fin. Virgil., *Æneid.*, VI, 837), qui se distinguait par une quantité extraordinaire d'œuvres d'art grecques (Liv., *Epit. lib.* LII, fin. Cic., *De off.*, II, 22, 4. Plin., *N. H.* XXXIV, 3 (6), 12; 7 (17), 36. XXXV, 4 (8), 24. XXXVII, 1 (6), 12) et qui est devenu remarquable aussi parce que Mummius, le destructeur de Corinthe, selon Tacit., *Annal.*, XIV, 21, *primus id genus spectaculi* (c'est-à-dire des *ludi* dans le sens grec du mot, « des représentations dramatiques », des jeux artistiques ou des luttes de gymnastique) *in urbe præbuit*, devenant ainsi sans le vouloir promoteur de l'art (cf. Teuffel, *loc. cit.*, p. 201, et la restriction que font relativement à la remarque de Tacite Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 415, et Friedländer, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, vol. II, p. 303), on le place généralement en 145 av. J.-C. (cf. Mommsen, *C. Insc. Lat. ant.*, p. 150. Hermann, *Die Eroberung von Korinth*, p. 351, et note 9 et p. 356). Paparrhigopoulos, *ibid.*, ἅλωσις Κορίνθ., p. 186, essaie de rendre probable l'an 144 av. J.-C. Cf. Hermann, *Lehrb. d. griech. Staatsalt.*, 4e éd., § 189, 1. Zumpt, p. 184.

[5]) Cf. Polyb., XL, 11, 3. Cic., *De Off.*, II, 22, 4. *Orat.*, c. 70, 232. *In Verr. act.* II, lib. I, c. 21, § 55, lib. III, c. 4, § 9. *Parad.*, 5, 2, 38. Liv. *Epit. lib.* LII. Cornel., II, fr. 8, p. 453 Or. Strab., VIII, c. 6, 23,

présentants de cette nation formidable à la domination universelle de laquelle les Hellènes aussi devaient être soumis pendant des siècles.

Les dix légats sénatoriaux avaient, eux aussi, abstraction faite des mesures sévères que leur mandat les forçait de prendre à l'égard des Hellènes, laissé personnellement un bon souvenir en Grèce ; ils avaient donné aux Hellènes, dit Polybe, une preuve éclatante de la capacité et de la valeur morale du peuple romain [1]. Ils avaient, d'accord avec Mummius, accordé à Polybe ce qu'il demandait relativement à Philopœmen et à ses statues [2] ; bien plus, — sans doute également sur la proposition de Polybe, — ils avaient permis que les biens des nombreux ennemis de Rome, condamnés à mort ou à l'exil, ne fussent pas dans tous les cas vendus au profit du Trésor romain, mais fussent rendus aux familles de ceux qui laissaient des enfants ou avaient encore leurs parents. Mais ils rendirent encore un plus grand service aux malheureux habitants du Péloponnèse [3]. En effet, lorsqu'au printemps de l'an 145 av. J.-C. ils s'en retournèrent en Italie, ils chargèrent formellement Polybe de visiter les villes de la péninsule, de veiller partout à l'établissement des nouvelles constitutions et d'employer en même temps tous les moyens pour remédier au désordre que rendait inévitable dans ce pays, déjà si cruellement éprouvé, la profonde modification survenue dans l'état politique, de résoudre les difficultés qui s'opposaient à la paix durable des communes et aux bons rapports réciproques des particuliers et des diverses classes du peuple, et en général d'aplanir partout les voies pour rendre supportable dans une certaine mesure aux malheureux Hellènes le passage d'une indépendance toujours encore nominalement complète et d'une vie publique fortement agitée

p. 585 (381). Plin., *N. H.*, XXXIV, 3 (6), 12; 7 (17), 36. XXXVII, 1 (6), 12. Frontin., *Strat.*, IV, 3, 15. Aur. Vict., *de Vir. ill.*, 60, 3, fin.

[1]) Polyb., XL, 10, 1. Postumius (p. 231), qui autrefois, en 155, s'était fait peu aimer des Achéens, mérita sans doute depuis leur reconnaissance puisque (Cic., *Ad Attic.*, XIII, 32, 3) on lui éleva une statue près des sanctuaires Isthmiques.

[2]) Cf. Polyb., XL, 8. 3 et 9.

[3]) Polyb., XL, 9, 3.

à l'absence de toute vie politique et à une dépendance qui, de fait, était absolue ; enfin, d'habituer les Hellènes à la domination romaine[1]. Que ce fût la prudence seule ou un reste de sympathie qui poussa les Romains à agir de la sorte, toujours est-il que Polybe était bien l'homme qu'il fallait pour résoudre ce problème. La conviction que la dernière catastrophe des Grecs avait été amenée surtout par le fanatisme insensé des démocrates socialistes ne lui permettait pas, à lui qui, depuis longtemps, admirait les Romains, de nourrir mal à propos des sentiments de fierté ou d'arrogance qui eussent pu empêcher un autre que lui, ou peut-être lui-même avant son séjour en Italie, de mettre son activité au service du vainqueur. Son amour de la patrie était d'une nature différente. Après que son peuple, qu'il n'avait pas pu sauver, eut succombé au milieu des plus cruels revers, il s'agissait d'accepter comme un fait accompli la domination romaine, et de réconcilier du moins avec leur destin les Hellènes, qui avaient eu le bonheur d'échapper au sort des Carthaginois. Et c'est ainsi que Polybe a mis avec un zèle désintéressé au service de ses compatriotes toute son énergie, son bon vouloir et sa connaissance approfondie des affaires. Il est très probable que les Grecs le secondèrent de leur mieux. La manière dont jusque-là il avait usé de son influence sur les Romains devait inspirer confiance à tout le monde ; le désintéressement, inouï en Grèce, avec lequel — lorsque, au moment de la vente publique des biens de Diæos, les légats donnèrent à leur questeur l'ordre de faire présent à Polybe de tout ce qu'il choisirait — non seulement il refusa tout présent de cette espèce, mais invita également ses amis à renoncer à tout achat de biens confisqués[2], excita l'admiration unanime de ses compatriotes. De plus, les démocrates de toutes nuances, maintenant que leur parti avait éprouvé de si terribles revers, durent s'estimer heureux que l'homme qui avait été autrefois un des leurs et qui probablement[3] avant la guerre avait en vain

[1]) Cf. Polyb., XL, 10, 2 et 5. Pausan., VIII, 30, 4. Freeman, p. 706 sqq. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 254.
[2]) Polyb., XL, 9. 1-3.
[3]) Cf. Paus., VIII, 37, 1.

essayé de les détourner de leur projet insensé, pût prendre en main la direction du nouvel ordre de choses dans le Péloponnèse ; l'oligarchie, elle aussi, ne pouvait plus maintenant prendre vis-à-vis de l'ami des Romains une attitude hostile. Partout, fort de l'appui puissant des Romains, Polybe fut assez heureux, par une activité pleine de bon vouloir, surtout en ce qui concerne l'administration de la justice, pour mériter la reconnaissance de ses compatriotes et l'entière satisfaction des Romains [1].

Dans ces circonstances, les Grecs, et surtout les Péloponnésiens, se soumirent assez facilement à leur triste destinée. Il est vrai que la splendide Corinthe n'était plus qu'un monceau de ruines ; que, dans les contrées de l'Arcadie et de l'Achaïe qui avaient été le plus maltraitées, d'autres villes encore avaient horriblement souffert, notamment Patræ, dont les habitants (qui, dit-on, dès 279 av. J.-C. n'habitaient plus qu'une partie de leur antique cité) depuis ces temps désastreux se retirèrent de plus en plus dans les vieux bourgs (semblables à des villages) de leur territoire (comme Mésatis, Anthéia, Boline, Arba, Argyra), et ne demeurèrent plus qu'en petit nombre dans l'enceinte de leurs anciennes murailles [2]. Le parti démocratique, il est vrai, dont le châtiment avait été terrible, avait partout misérablement succombé. Par contre, en considérant le sort des Carthaginois, on pouvait trouver quelque consolation : la guerre, du moins, n'était pas devenue une guerre de destruction ; les vaincus avaient conservé la vie, leurs biens et une ombre de l'antique souveraineté cantonale.

Les classes riches proprement dites, qui, menacées à la fois par la fureur des légions et le fanatisme sanguinaire des chefs socialistes Critolaos et Diæos, avaient un moment tremblé pour leur existence, pouvaient bien, maintenant que l'orage destructeur s'était si rapidement dissipé, répéter l'ancien

[1]) Polyb., XL, 8, 11 ; 10, 4-6; en général, sur les statues qu'on éleva à Polybe à Mantinée, voy. Paus., VIII, 9, 1 ; à Mégalopolis, Paus., VIII, 30, 4 ; dans le sanctuaire de Despoina, près de Lycosoura, Paus., VIII, 37, 1 ; à Pallantion, VIII, 44, 5 ; à Tégée, VIII, 48, 6.

[2]) Cf. Paus., VII, 18, 5 ; v. aussi Curtius, *Pelop.*, v. I, p. 437 sqq.

dicton : « La ruine (grâce à sa rapidité) nous a préservées de la destruction[1]. »

Cependant Polybe, même après s'être acquitté de sa tâche immédiate, ne cessa d'agir en faveur des Grecs à Rome où il revint bientôt[2]. C'est très probablement grâce à ses efforts que les Romains, au bout d'un certain temps[3], consentirent non seulement à faire grâce aux Péloponnésiens et aux Béotiens des amendes que ceux-là devaient payer aux Spartiates, ceux-ci à la ville d'Héraclée, mais permirent aussi le rétablissement (purement nominal, il est vrai, et complètement inoffensif au point de vue politique) des confédérations grecques, devenues pour les Hellènes de ce temps un besoin impérieux[4]. Ici se termine l'activité politique proprement dite de cet homme excellent. Les dernières années de Polybe furent consacrées surtout à la composition de sa grande Histoire, dans l'intérêt de laquelle il entreprit, comme il l'avait déjà fait auparavant, de longs voyages dans diverses parties de l'ancien monde[5].

[1]) Ces paroles, que nous reproduisons à peu près d'après Mommsen (*R. G.*, vol. II, p. 50), se retrouvent dans Plut., *Themist.*, c. 29, fin., ἀπωλόμεθα ἄν, εἰ μὴ ἀπωλόμεθα. Chez Polybe, XL, 5, 7-12, qui appuie surtout sur la « rapide » soumission des Achéens, au § 12 : εἰ μὴ ταχέως ἀπωλόμεθα, οὐκ ἂν ἐσώθημεν; cf. Suidas, s. v. εἰ μή, et Zonar., IX, 31.

[2]) Cf. Polyb., XL, 13, 1.

[3]) Il est impossible de dire exactement quand les Romains ont fait ces concessions aux Hellènes. On peut conclure toutefois de Paus., VII, 16, 7, init. : ἔτεσι δὲ οὐ πολλοῖς ὕστερον ἐτράποντο ἐς ἔλεον οἱ Ῥωμαῖοι τῆς Ἑλλάδος κ. τ. λ. que cet acte de clémence a suivi d'assez près le retour des dix légats à Rome. (Nitzsch, qui, *Polybios*, p. 81, ne voulait placer cette restauration que peu après la mort de Tibérius Gracchus le fils, a lui-même reconnu, *Die Gracchen*, p. 333, que cette opinion était difficile à défendre). Parmi les modernes, Freeman, p. 707, voudrait placer ce fait avant le retour de Polybe à Rome. C'est peut-être Hermann qui s'approche le plus de la vérité, lorsqu'il place ces concessions des Romains dans la 160e olympiade, par conséquent un peu après l'an 140 av. J.-C. (*Eroberung von Korinth*, p. 351).

[4]) Paus., VII, 16, 7, cf. aussi Hermann, *Griech. Staatsalt.*, § 189, 3. Pausanias, *ibid.*, nous dit en outre que la loi qui défendait aux habitants des différentes villes de posséder ou d'acquérir des propriétés en dehors de la limite de la banlieue de chacune d'elles fut alors également abrogée. Il est difficile d'admettre que Polybe ait approuvé sans restriction cette concession-là, parce qu'elle favorisait l'extension dangereuse des *latifundia*. — Sur le sens et la valeur du rétablissement des confédérations grecques, v. plus bas pour plus de détails.

[5]) Sur les voyages de Polybe, v. aussi le résumé de Fuchs dans la *Realencyclop.* de Pauly, vol. V, p. 1811. — C'est Nitzsch notamment qui affirme que

Nous ne savons pas s'il a fini par accompagner dans la guerre de Numance son ami Scipion Émilien (134 av. J.-C.); dans tous les cas, il a écrit encore l'histoire de cette guerre et a probablement survécu à la mort violente de son illustre contemporain (129)[1]. Il passa ses derniers jours dans sa patrie[2] et mourut enfin à quatre-vingt-deux ans des suites d'une chute de cheval[3].

Jetons maintenant un regard sur l'état extérieur de la péninsule hellénique, tel qu'il se présente depuis les dernières concessions que le Sénat fit aux Grecs et que nous venons de mentionner. La force des choses et le penchant irrésistible de la noblesse romaine pour de nouvelles acquisitions avaient fait reculer réellement les limites de l'empire jusqu'au haut plateau dardanien et à la mer Égée. En Macédoine, c'était donc un gouverneur romain qui commandait au lieu d'un roi de l'antique dynastie des Antigonides; une fois encore un audacieux aventurier, nouveau Pseudo-Philippe, arbora l'étendard de la révolte ; mais ce soulèvement fut promptement étouffé par Lucius Tremellius, questeur du préteur A. Licinius Nerva[4], et dès lors un calme profond régna dans les pays macédoniens. Il n'était interrompu que de temps en temps, lorsque les généraux romains, qui, depuis cette époque, étaient en lutte incessante avec les peuplades barbares, les tribus illyriennes, dalmates, celtiques et thraces sur les frontières sans cesse menacées du nord et de l'est, ne réussissaient pas, avec leurs forces ordinaires, à repousser l'assaut de ces

Polybe a composé son grand ouvrage historique à cette époque (v. *Polybios*, p. 28 sqq. 84 sqq. 137 sqq. où le temps de la composition est placé entre 141 et 134 av. J.-C. ; *Die Gracchen*, p. 256). Dans ces derniers temps, plusieurs critiques ont été du même avis ; cf. Pauly, *loc. cit.*, p. 1817 sqq. Markhauser, *op. cit.*, p. 65 sqq.; Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 457. Peter, *Griech. Zeittafeln*, p. 145, et l'ouvrage de La Roche sur Polybe, cité plus haut.

[1]) Cf. Cic., *Ad famil.*, V, 12 et Nitzsch, *Polybios*, p. 77 sqq. 83.

[2]) Cf. Polyb., XL, 13, 1. Peter, *loc. cit.*

[3]) Lucian., *Macrob.*, c. 22. Merleker, *op. cit.*, p. 460, indique 120 av. J.-C. comme l'année de la mort de Polybe. Nitzsch, *op. cit.*, cf. p. 118, la place entre 131 et 128. ; Fuchs dans Pauly, *op. cit.*, p. 1811, entre 130 et 122 av. J.-C. ; Markhauser, p. 1, en 122. ; Peter, *op. cit.*, vers 122. ; Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 456, vers 127 av. J.-C. ; Kortüm, *Gesch. Griechenl.*, v. III, p. 345, en 123 av. J.-C.

Liv., *Epit.* lib. LIII. Varro, *De re rustic.*, II, 4, 1, init. Eutrop., IV, 15. Cf. Zumpt, *op. cit.*, p. 164 sqq. Pauly, *R. E.*, vol. VI, 2, p. 2085.

impétueux ennemis et que ces Barbares pénétraient bien avant dans le territoire macédonien[1]. Nous avons vu que plus loin vers le sud, dans le vaste territoire entre l'Olympe et le Ténare, y compris les îles les plus voisines, quelques districts seulement de l'Eubée et de la Béotie et une partie du territoire corinthien avaient été réunis au domaine romain. La masse des cités helléniques jouissait, sous la suprématie réelle du gouverneur de la Macédoine, de sa « liberté », d'une souveraineté nominale, et conservait pour la forme, depuis les dernières concessions des Romains, ses institutions fédérales, qui se maintinrent pendant longtemps sous le gouvernement impérial. Le rétablissement de ces confédérations n'avait, il est vrai, aucune importance politique. Ce qui leur donnait de la valeur aux yeux des Grecs, c'est qu'ils conservaient en elles une institution intimement liée depuis plusieurs générations à leur vie publique. Elle étaient importantes surtout parce qu'elles perpétuaient certaines cérémonies, certaines fêtes religieuses qu'on célébrait pendant les assemblées fédérales[2], et qu'on ne voulait pas laisser tomber en désuétude. Nous aurons à montrer plus tard comment ces assemblées et d'autres institutions semblables (surtout sous les empereurs et depuis la formation d'une province spéciale d'« Achaïe ») offrirent aussi à l'administration romaine un certain intérêt. Les Grecs, et notamment les confédérés du Péloponnèse, en prenant leur parti de l'anéantissement de leurs institutions démocratiques et de la nullité complète de leur vie politique future, pouvaient bien trouver une certaine consolation dans la liberté qui leur était rendue d'élire leurs stratèges fédéraux, leur conseil gouvernemental et fédéral, et de se réunir comme autrefois dans leurs assemblées, de compléter même dans certaines circonstances, par de nouvelles fonctions, le méca-

[1]) Du temps de Polybe encore (Polyb., XXXIV, 12, 3 sqq.), les Romains commencèrent la construction de la *Via Egnatia* (prolongée plus tard vers l'Est, Strab., VII, c. 7, 4, p. 497 (322), c'est-à-dire de la grande route militaire et commerciale des environs de Dyrrhachion et d'Apollonie par Lychnidos, Edesse et Pella jusqu'à Thessalonique. Cf. aussi Mommsen, *R. G.* Vol. II, p. 42, 396. Fiedler, *Gesch. v. Altgriechenl.*, p. 173. Tafel, *De via Rom. milit. Egnatia.*

[2]) Cf. Becker-Marquardt, *op. cit.*, III, 1, p. 267 sqq.

nisme de leur administration. Aussi, pendant les siècles suivants, et malgré le changement survenu dans la situation politique de la Grèce depuis le commencement de l'empire, il est très souvent fait mention des diverses confédérations helléniques et de leur fonctionnement[1]. Outre les Amphictyons[2], qui précisément depuis Auguste prennent une importance nouvelle (v. plus bas), et les Thessaliens[3], dont la confédération fut une création de Flamininus (p. 107), nous avons des preuves suffisantes de la longue durée des confédérations des Étoliens[4], des Phocidiens[5], avec leurs phocarques et leurs stratèges, des Locriens (orientaux), des Eubéens[6] et des Béotiens[7]. Quant à la plus importante de toutes, celle du Péloponnèse, elle paraît, après le détachement complet des Spartiates et de la ville d'Héraclée, avoir continué à exister, dans des circonstances toutes nouvelles, avec une extension de terri-

[1]) Cf. en général le recueil de notices sur ce point chez Kuhn, *Beiträge*, p. 79 et *Städt. Verf.*, vol. II, p. 13; v. aussi Keil, *Syll. inscr. Boeot.*, n° 31, p. 116 sq.

[2]) Cf. Plut., *Sull.*, c. 12. Pausan., VII, 24, 3. X, 8, 2 sq. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n°s 1121. 1712. 1713 et 1718.

[3]) Cf. ci-dessus, p. 106, 2. Cæs., *Bell. Civ.*, III, 80-3. — Les Thessaliens (Kuhn, *Städt. Verfassung*, vol. II, p. 13) paraissent avoir été unis aux Perrhèbes. Plus tard aussi la Thessalie touche aux Thermopyles, à la Locride et à la Phocide, de sorte que les villes autrefois étoliennes du bassin du Sperchios et Héraclée se trouvent réunies avec la Thessalie; cf. Strabon, IX, 5, 1, pag. 657 (429). Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 1717. Ptol., III, 13. Hierocl., *Synecdem.*, p. 642, éd. Wesseling. Nous n'examinerons pas si la limite de la Thessalie méridionale n'a été fixée que par Auguste, ou antérieurement déjà en 146/5 av. J.-C. ou à quelque autre époque avant la bataille d'Actium (comme le dit Kuhn, *op. cit.*, p. 45).

[4]) Cf. Pausan., X, 38, 2, 5. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 857.

[5]) Sur le κοινόν phocidien, expression qui d'ordinaire sert à désigner notamment ces confédérations cantonales, cf. Pausan., X, 4, 1; 33, 1 et 5, 1, où il est fait mention également du « Phokikon », lieu de réunion des députés phocidiens, situé sur la grande route qui mène de Daulis à Delphes; Ross, *Inscr. Gr. ined.*, fasc. I, n° 85. Keil, *Inscr. Boeot.*, n° 26 et 13. Sur les Phocarques, cf. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 1738, et sur les stratèges, Ulrichs, *Inschrift von Tithora* (Rhein. Mus. f. Philol., II, 554. 555).

[6]) Keil, *Inscr. Boeot.*, n° 31, lig. 1 et 23, 41.

[7]) Cf. Pausan., IX, 34, 1 (X, 8, 3). Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 727 sq. Keil, *ibid.*, n° 31. On rencontre des Béotarques dans Plut., *Reip. ger. præc.*, c. 17. Böckh, *op. cit.* vol. I, n°s 1058. 1626. 1738. Vol. II, p. 1085 [nous voyons en outre, probablement comme autorité fédérale suprême (identique peut-être avec le stratège des derniers temps avant la conquête romaine?), l'archonte (éponyme) fédéral (ἄρχων ἐν κοινῷ Βοιωτῶν), n°s 1570. 1593. 1573. 1575. 1565. Keil, *Syll. Inscr. Boeot.*, n° 1-3].

toire équivalente à celle qu'elle avait immédiatement avant le commencement de la guerre avec Rome[1].

Les Spartiates, au contraire, furent et restèrent dès lors complètement indépendants des autres Péloponnésiens. Spécialement favorisés par les Romains, distingués plus tard, sous le patronage de la puissante famille Claudia[2], du reste des

[1]) Comme, depuis 145 av. J.-C., la confédération achéenne disparaît à peu près des écrits des auteurs de l'antiquité et que d'autre part le mot Achéen est continuellement employé dans un sens général, il n'est guère possible d'arriver à un résultat certain sur toutes les questions concernant cette Ligue, dont l'ombre seule existait encore. La plupart des notices concernant ces questions datent des deux premiers siècles (du second surtout) de l'époque impériale, où l'on recommença à parler beaucoup de ces κοινά grecs, qui pourtant n'existaient plus que pour la forme. L'opinion exprimée dans le texte (cf. aussi Kuhn, *Beiträge*, p. 131, et *Städt. Verfass.*, vol. II, p. 72 sqq.) se fonde principalement sur ce que, à l'époque d'Hadrien, une commune messénienne s'autorise d'une décision prise par les Achéens (Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 1307), par lesquels les commentateurs entendent ici les confédérés; qu'en outre, sous Marc-Aurèle et L. Verus, un citoyen d'Argos est mentionné comme chef de la Ligue achéenne (Böckh, *ibid*, n° 1124 et p. 792). Comme, outre l'Arcadie, intimement liée depuis longtemps à l'Achaïe ancienne (avec ce qui lui appartenait en Triphylie, cf. Paus., V, 5, 3) et la Messénie (avec l'Élide), Argos aussi a fait longtemps partie de la Ligue achéenne, bien qu'elle formât à son tour le centre d'un petit « synedrion » (dont faisaient partie au temps de Pausanias et des Antonins certains districts de l'Arcadie, notamment Stymphalos et Alea, v. Paus., VI, 12, 3, fin. VIII, 22, 1; 23, 1; cf. Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 209. Vol. II, p. 349, 508), il n'est pas tout à fait improbable que les Éleuthérolaconiens eux aussi soient restés dans la même situation, bien que ces derniers formassent en même temps (en tout cas sous l'Empire) une petite confédération complètement indépendante (κοινὸν Λακεδαιμονίων, v. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 1335, cf. n° 1389 et la monnaie dans *Bullett. Inst. arch.*, 1861, p. 111), avec son sanctuaire fédéral sur le Ténare et son centre politique Ténare ou Kainepolis (Curtius, vol. II, p. 280 sqq.) établi dans le voisinage (sans doute depuis la séparation de Sparte), avec ses stratèges (Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 1389. Ross, *Inscr. Græc. ined.* fasc. I, p. 16), et le reste de ses autorités imitées des Spartiates, notamment les éphores des différentes villes, c. p. ex. d'OEtylos (Böckh, vol. I, p. 608 et n° 1323), de Géronthræ (n° 1334), de Kainepolis (n° 1321 et 1322) avec sa βουλή ou γερουσία (n° 1393 à 1395) et ses ἀγορανόμοι, (n° 1393). Cf. O. Müller, *Die Dorier*, vol. II, p. 112 et 454. (Sur la situation ultérieure de Mégare vis-à-vis des Achéens et des Béotiens, v. plus bas.) — Nous trouvons la Ligue achéenne mentionnée d'une façon générale; Pausan., V, 12, 4. VII, 24, 3. [Sur Böckh, *ibid.*, n°s 1318. 1396 (1625). 1718, v. plus bas]. Keil, *Inscr. Boeot.*, n° 31. Stratèges achéens, Böckh, n° 1124. D'après Pausan., VII, 24, 3, Ægion était redevenu chef-lieu du temps des Romains.

[2]) Sueton., *Tiber.*, c. 6.

Grecs placés sous le « commandement » macédonien par le privilège de l'immunité[1], dont jouissait alors, outre Athènes, peut-être la seule ville sainte de Delphes[2], ils conservaient comme autrefois les formes de leur antique constitution, autant du moins que cela était possible encore après la chute de la monarchie et le mélange complet de tous les éléments de la population de cet État, amené par les nombreuses révolutions depuis Cléomène III jusqu'à la convention signée avec les Achéens en 183. Les importantes et antiques fonctions spartiates des éphores[3], des nomophylaques[4], des « bidées[5], » ainsi que d'autres magistratures de diverses espèces moins considérables (en partie inconnues encore à une époque plus reculée)[6]; la vieille et respectable gérousie[7]; mais aussi les fonctions des (six) patronomes créés par la révolution du dernier des Cléomène, qui remplacèrent alors les éphores et absorbèrent en grande partie le pouvoir des gérontes, puis continuèrent à exister malgré la restauration, même après la chute de Cléomène, et apparaissent sous les Romains comme magistrature suprême (c'est le premier patronome, comme autrefois le premier éphore, qui donne son nom à l'année)[8] :

[1]) Cf. notamment Cic., *Pro Flacco*, 26, 63, et surtout Strabon, VIII, c. 5, p. 562 (365), où il est dit que les Spartiates libres ne doivent rien aux Romains πλὴν τῶν φιλικῶν λειτουργιῶν. — Sur leur dépendance des Romains, voyez la remarque tout à fait générale de Plut., *Inst. Lac.*, c. 42, fin.

[2]) Même sur l'immunité de Delphes, que j'admets comme probable uniquement à cause de la sainteté du lieu reconnue depuis longtemps également par les Romains, nous n'avons pas d'indications précises. De la manière dont (Plin., *Nat. Hist.*, IV, 3 (4), 7 et 8) Delphes est appelé *liberum oppidum* entre les *Locri Ozolæ immunes* et *Amphissa immunis* il faut plutôt conclure que Delphes aussi était tributaire sous les empereurs.

[3]) Cf. en général Pausan., II, 9, 3. Strabon, IX, 2, 39, p. 635 (414). Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 605. Hermann, *Griech. Staatsalt.*, § 50, 19-22. Sur les éphores, v. Böckh, p. 608, où, d'après de nombreuses inscriptions du temps de la domination romaine, on trouve les noms d'un très grand nombre d'entre eux. Voy. aussi Pausan., III, 11, 2.

[4]) Cf. Böckh, *ibid.*, p. 608 sq. Ross, *Inscr.*, I, p. 10. Pausan., *ibid.*

[5]) Böckh, p. 609. Pausan., *ibid.*, et 12, 4.

[6]) Böckh, pag. 610 sqq.; Agoranomes (Empelores), Spondophores, Hiéromnamons, etc.; préposés des gymnases, Gymnasiarques, Agonothètes, Epimélètes de la ville et autres fonctionnaires de cette espèce.

[7]) Böckh, p. 605, 610. Paus., *ibid.*, 11, 2, mais les Gérontes n'étaient plus nommés à vie; ils ne restaient en fonctions que pendant un an.

[8]) Sur les patronomes, voy. Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, trad.

toutes ces fonctions, de même que l'assemblée du peuple qui se réunissait dans la « Skias[1] », l'ancienne division de la ville en comes ou districts topographiques[2], mais avant tout l'éducation de la jeunesse selon les principes de Lycurgue, dont on continuait à s'occuper avec ardeur, tout cela se maintint, comme nous le verrons plus tard d'une façon plus détaillée, pendant une grande partie de l'époque impériale.

L'État grec enfin dont l'avidité irréfléchie avait été la cause éloignée de la ruine du Péloponnèse, Athènes, ressentit également les effets de ces événements. Car c'est alors, selon toute apparence, que la constitution démocratique de cette cité libre et fédérée subit de la part des Romains ces restrictions dont il est fait mention à l'époque où éclata la première guerre contre Mithridate. En général, il est vrai, l'ancienne constitution démocratique des Athéniens, avec ses organes et ses fonctionnaires depuis longtemps connus, continua à exister sous la suprématie romaine. Après comme avant, le territoire et la population de l'Attique étaient divisés en phyles dont le nombre, d'ailleurs, depuis l'époque des Diadoques, de dix avait été élevé à douze; les noms des deux nouvelles phyles[3] (primitivement Antigonis et Démétrias, plus tard [depuis 265 environ av. J.-C.], Ptolémaïs et [depuis 200 av. J.-C.] Attalis) étaient des monuments durables de l'immense servilisme avec lequel les Athéniens dégénérés s'étaient complu à différentes époques

Bouché-Leclercq, III. pp. 522. 583. Hermann, *loc. cit.*, note 21, puis notamment Böckh, p. 605 sqq. où se trouvent des noms de patronomes éponymes copiés avec soin sur de nombreuses inscriptions; il est vrai que nous ne connaissons pas au juste leurs attributions; cf. aussi Plut., *An seni sit resp. gerend.*, c. 24 et Philostr., *Vit. Apollon. Tyan.*, IV, 32.

[1]) Paus., III, 12, 8, cf. Curtius, *Pelopon.*, vol. II, p. 238.

[2]) Sur cet état de choses, v. surtout Böckh, p. 609.

[3]) Sur la constitution athénienne au temps des Romains, v. en général : Hermann, *Griech. Staatsalt.*, § 176. Beutler, *de Athenarum fatis, statu politico et litterario sub Romanis*, p. 13-42. Ahrens, *De statu Athenarum politico et literario inde ab Achaici foederis interitu usque ad Antoninorum tempora*, p. 18-64. (Je ne connais que par les citations de Hermann l'ouvrage de Theobald, *Hist. Athen. inde ab interitu foederis Achaici*). Ellissen, *Zur Geschichte Athens nach dem Verlust seiner Selbständigkeit*, p. 6 sqq. — Sur les nouvelles phyles, v. Hermann, *op. cit.*, § 175, 8-10. Schömann, *Griech. Alterth.*, v. I, p. 554 sqq., 555 sqq. Beutler, p. 16 sqq. Ahrens, p. 27. Ellissen, p. 8. Bursian, *Geogr. v. Griechenl.*, vol. I, p. 263.

à rendre les hommages les plus recherchés aux princes hellénistiques, leurs amis. Le grand Conseil, qui, par suite de l'augmentation du nombre des phyles, s'était accru jusqu'à six cents bouleutes[1], le collège des archontes régnants, du moins de nom[2], les autres fonctions de la démocratie, et notamment l'assemblée du peuple, existaient toujours en somme et pour la forme[3]. Par contre, les Romains profitèrent évidemment de l'occasion pour affaiblir de diverses façons, tant alors que plus

[1]) Cf. HERMANN, *op. cit.*, § 175, 9. SCHÖMANN, *op. cit.*, p. 555. AHRENS, p. 29. BEUTLER, p. 21 sqq.

[2]) Cf. BEUTLER, p. 26 sqq. AHRENS, p. 39 sqq. WESTERMANN, dans Pauly, *Realencyclop.*, vol. I, 2e édit., p. 1464.

[3]) D'après SCHÖMANN (*op. cit.*, p. 555), l'augmentation du nombre des phyles entraîna une augmentation correspondante du nombre des fonctionnaires dans quelques-uns des collèges; de même, en ce qui concerne le Conseil, au lieu des dix prytanies de trente-cinq ou trente-six jours d'autrefois, on en institua douze d'un mois et on régla sans doute aussi en conséquence le nombre des assemblées ordinaires du peuple. Toutefois, selon toute apparence, le nombre des fonctions (ou des fonctionnaires) ainsi que celui des réunions populaires diminua peu à peu sous la domination romaine, par suite de l'affaiblissement de la vie démocratique. — Sur l'*ecclesia* du temps des Romains, voy. aussi BEUTLER, p. 23 sq. AHRENS, p. 28 sq. et ELLISSEN, p. 8. Après Démosthène, le peuple s'assemblait d'ordinaire dans le temple de Dionysos; le Pnyx ne servait plus qu'aux réunions électorales, et même on avait cessé de s'en servir régulièrement; cf. HERMANN, *Gr. Staatsalt.*, § 128, 9 et SCHÖMANN, *op. cit.*, p. 394. BÖCKH, *C. I. Gr.*, vol. I, no 113. Il en fut ainsi pendant quelque temps encore après la formation de la province de Macédoine; cf. JOSEPH., *Ant. Jud.*, XIV, 8, 5. MEIER, *Comm. Epigr.*, I, no 13, p. 27 et *Index att. arch. eponym.* s. v. Agathocles. A l'époque de la première guerre contre Mithradate, au contraire, (ci-après, p. 291), le peuple paraît s'être réuni souvent sur l'agora et avoir voté au théâtre (ATHEN., V, p. 212, f. et p. 213, c. CURTIUS, *Attische Studien*, II, p. 31 sqq., 49 sqq. *Erläuternder Text zu Sieben Karten zur Topographie von Attika* (1868), p. 42. Les faits se trouvent exposés différemment sur bien des points par WACHSMUTH, *Die Stadt Athen im Alterthum*, I (1874), pp. 155 sqq. 647-551 sqq). La preuve du pouvoir souverain que le démos athénien continuait à exercer dans l'*ecclesia* nous a été conservée dans de nombreux décrets rendus au nom du peuple, tantôt par l'*ecclesia* seule, tantôt par celle-ci conjointement avec le Conseil, ou par l'aréopage et le Conseil réunis; ces décisions étaient prises en général pour rendre des honneurs à des hommes ou à des femmes haut placés de la ville ou du dehors, surtout à des Romains éminents, et répondaient complètement au vide de la vie politique qui caractérisait cet État grec comme tous les autres sous la domination romaine. Cf. BÖCKH, *C. I. Gr.*, vol. I, pag. 408-460; nos 309. 311. 312. 317. 358. 360. 364. 366. 367. 369. 411-413. 432; ensuite les nos 179. 416. 431. 437; 315. 316. 370. 444; 313. 318. 320. 361. 381. 397. 415. 417. 421. 433. 438.

tard, ce qu'il pouvait y avoir encore de puissance réelle et de force dans la démocratie souveraine d'Athènes, et pour fortifier les éléments aristocratiques; nous n'avons, il est vrai, que peu de renseignements précis sur ces nouveaux arrangements[1]. Sans parler des faveurs constantes dont étaient l'objet les grandes et riches familles d'Athènes, il est très probable que c'est grâce à l'influence des Romains si, dans ces derniers temps, ce ne fut plus le sort, mais le choix qui menait aux fonctions publiques[2]. D'ailleurs les Romains faisaient tous leurs efforts pour augmenter l'importance de l'Aréopage, comparativement « aristocratique », qui, dans les derniers temps, occupait le premier rang parmi les hautes assemblées d'Athènes[3]; de telle façon que ce collège qui, même après la Restauration lors de la chute des Trente, n'avait pu reconquérir qu'une partie de son importance d'autrefois, regagna peu à peu, aux dépens des autorités démocratiques, de l'assemblée de peuple et des tribunaux populaires, une situation prépondérante au point de vue de la censure, de la juridiction et de la politique[4]. Les fonctions des stratèges enfin (régulièrement réélus tous les ans) servirent à donner au stratège suprême (au στρατηγὸς ἐπὶ τοὺς ὁπλίτας ou ἐπὶ τὰ ὅπλα) ou commandant de la

[1]) En face des indications générales sur la durée de la démocratie athénienne dans Strab., IX, 1, 20, pag. 610 (398). Cic., *De republ.*, I, 31. Aristid., tom. I, p. 193. 195, ed. Jebb et *Schol. ib.*, p. 91 et dans l'ed. Frommel, p. 514. Plut., *De sera num. vind.*, c. 15 et *Præc. ger. reip.*, c. 3, il y en a d'autres tout aussi générales sur son amoindrissement par les Romains dans Appian., *Mithridat.*, c. 39, et Athen., V, p. 212 *a* et notamment p. 213 *c* et *d* : seulement il faut se garder de tirer partout des conclusions certaines des discours d'un fougueux démagogue qu'on y trouve cités. Cf. en général Ahrens, p. 24 sqq. Ellissen, p. 7 sqq., 12 sqq.

[2]) Sur le choix des fonctionnaires athéniens, au lieu de leur désignation par le sort, voy. notamment les preuves données par Ahrens, p. 25 sqq. 28. 39 sqq. 43. D'après Ahrens, les bouleutes furent peut-être aussi nommés au choix, p. 30; cf. aussi Ellissen, p. 7 et Hermann, *Staatsalterth.*, § 176, 12, qui croit que les fonctions publiques athéniennes d'un ordre élevé étaient considérées comme liturgies. Cf. Bergk in *Rhein. Museum*, XIX, p. 605.

[3]) Cf. Hermann, § 176, 10. Voici dans quel ordre se suivaient les autorités officielles : ἡ βουλὴ ἡ ἐξ 'Αρείου πάγου καὶ ἡ βουλὴ τῶν ἑξακοσίων καὶ ὁ δῆμος. Voy. aussi Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 313. 320. 361. 381. 397. 415. 417. 421. 433. 438. Ahrens, p. 28. 35.

[4]) Cf. Ahrens, p. 25. 26. 34 sqq. Beutler, p. 36 sqq. Ellissen, p. 7. Hermann, § 176, 10, et voy. Westermann, dans Pauly, *Realencyclop.*, vol. I (2e édit.), p. 1503 sqq.

milice — qui, d'un côté, pouvait disposer de toutes les forces de la république et qui, de l'autre (surtout plus tard), était chargé de l'approvisionnement de la ville; qui, en outre, exerçait la surveillance sur les esclaves publics et s'occupait aussi de la direction des établissements d'instruction supérieure à Athènes — un tel pouvoir que ce fonctionnaire était, en réalité, président de la république[1]; plus tard, en racontant l'histoire de la Grèce sous les empereurs, nous aurons souvent l'occasion de revenir sur la position et les attributions de ce fonctionnaire. Extérieurement, l'ingérence des Romains dans les affaires d'Athènes se faisait surtout sentir au peuple par la tribune, qui — du moins à l'époque de la première guerre contre Mithridate — était élevée pour le gouverneur romain de la Macédoine et son légat devant la grande Halle bâtie par le roi Attale II de Pergame sur le côté oriental de la partie nord de l'agora (Céramique), le seul endroit où se sont réunies, dans ce temps-là, les assemblées du peuple. Pour le reste, la situation des Athéniens était assez supportable. L'État appauvri avait toujours encore une petite marine militaire; il existait toujours un commerce athénien; mais avant tout, comme nous l'avons vu plus haut, le précieux territoire d'Haliarte avait été concédé aux Athéniens, et (outre Paros) les îles de Scyros, Imbros et Lemnos, ces antiques possessions des Athéniens, avec leurs tributs et autres revenus utiles, avaient été également rendues à Athènes depuis les guerres de Macédoine[3]. Délos enfin était devenue une clé-

[1]) (Nommé aussi στρατηγὸς ἐπὶ τῶν ὅπλων ou τῶν ὁπλίτων). Cf. Ahrens, p. 42-49. Beutler, p. 28 sqq. Hermann, § 176, 11. Peu à peu, comme le prouvent plusieurs inscriptions, l'usage s'établit d'employer pour désigner les années, à côté (ou au lieu) des noms des archontes éponymes, ceux des stratèges en chef; cf. Wescher et Foucart, *Inscriptions de Delphes*, p. 273, n° 424. Curtius, *Gött. Gel. Anz.*, 1864, p. 170. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n°s 186. 189. 191. 192. 200. 320. 477. 478. 480. 485.

[2]) Cf. Athen., V, p. 212 sq. Sur la *Stoa* d'Attale, avec son bazar, v. Meier, *Pergamen. Reich*, p. 364 sqq. Bursian, *Geogr. von Griechenland*, I, p. 290. Curtius, *Att. Studien*, II, p. 31 sqq., 48 sqq. Wachsmuth, *Die Stadt Athen im Alterthum*, I, p. 155 sqq. 642.

[3]) Cf. l'aperçu dans Becker-Marquardt, *R. A.*, III, 1, p. 246. Ahrens, p. 60 sqq. Pendant l'époque suivante, il n'est pas question d'Oropos; mais pendant l'époque impériale on en parle constamment comme d'une ville « dépendante » de l'État athénien; cf. Ahrens, *ibid.* Bursian, p. 220.

rouchie athénienne avec une constitution particulière [1]. Et cette même Délos qui, depuis l'année 167 (où les Romains, pour nuire aux Rhodiens, l'avaient déclarée port libre), avait, grâce aux soins assidus d'Athènes, pris un essor considérable comme port de mer très fréquenté [2], attira maintenant à elle la plus grande partie du trafic dont Corinthe avait été jusque-là le siège et le centre. C'est surtout pour le grand commerce dans l'Orient hellénique, et pour les nombreux commerçants romains en Grèce (pour ceux du moins qui n'établirent pas leurs comptoirs à Argos et à Mitylène [3]), que Délos acquit une importance extrême. Cette île, où se montraient aussi entre autres un grand nombre de négociants tyriens (qui y élevèrent même un temple à l'Héraclès tyrien), resta pendant longtemps l'entrepôt principal des marchandises qui allaient d'Orient en Occident [4]. Mais malheureusement la branche la plus florissante du commerce délien était le commerce des esclaves. Dans ces temps barbares — où, après la prise de Carthage et de Corinthe, par exemple, les Romains eux-mêmes amenèrent au marché plus de cent mille esclaves ;

[1]) Voy. notamment sur la clérouchie athénienne à Délos, avec ses archontes, sa *Boulè* et l'*ecclesia* de son démos, Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, p. 225 sqq. (410), nº 2270 (cf. vol. I, nº 108, p. 150 sqq.) et Meier, *Comm. Epigr.*, I, p. 35 sqq. II, p. 52. Ahrens, p. 61 sqq. — Sur les épimélètes athéniens et autres fonctionnaires attiques déliens à Délos, v. Böckh, *op. cit.*, vol. II, p. 237 et 410, nos 2286. 2306. 2276-2279, et vol. I, p. 611. Ahrens, p. 63. Meier, *op. cit.* I, nº 31, p. 35 sqq., nos 34. 35. 41-43, II, nos 23. 24. 26. Kuhn, *Städt. Verf.*, vol. I, p. 23; vol. II, p. 43.

[2]) Cf. Plin., *N. H.*, 34, 2 (4), 9. Strab., X, 5, 4, p. 744 (486).

[3]) Cf., sur Argos, notamment l'inscription dans Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, nº 1137; rétablie par Bergk de la manière suivante (*Zeitschrift f. A. W.*, 1856, p. 144 en note) : *Q. Marcium Q.* [*F. Regem*] *Italici qui negotiantur* [*Argeis*] = Κοΐντον Μάρκιον [Κοΐν]του υἱὸν Ῥῆγα Ἰτάλ[ικοι οἱ ἐργαζόμενοι ἐν Ἄργει] et Henzen, *Suppl. Orell. Inscr. latin.*, nº 5294. 5295 : ... *Italici qui Argeis negotiantur*; cf. ensuite Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 51. Kuhn, *Städt. Verf.*, vol. I, p. 22. Voigt, *Jus naturale*, vol. II, 2 p. 573. Sur Mitylène, cf. Orell., nº 4111 : *civium Romanorum qui Mitylenis negotiantur*. Gruter, nº 474, 8. Cf. Kuhn et Voigt, *op. cit.*

[4]) Strabon, X, 5, 4, p. 744 (486). Cic., *Pro lege Manilia*, c. 18, 55. Pausan., III, 23, 2. VIII, 33, 1. V. aussi Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 170 sqq. vol. II, nos 2270. 2271. 2286. 2287. 2288. 2290. 2293. 2295. 2319. Kuhn, vol. I, p. 23. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 51, 401 sqq. Schömann, *Gr. Alterth.*, vol. II, p. 519. Sur la nécropole de Rhénæa, v. Ross, *Archäol. Aufsätze*, I, p. 62 sqq.

où la désastreuse institution de l'esclavage prit des proportions de plus en plus considérables surtout dans l'empire romain; où des corsaires et des marchands d'esclaves ciliciens et crétois et plus tard les traitants romains, les usuriers de Rome et d'Italie en Asie, se livraient systématiquement à la plus infâme chasse d'hommes — on dit que plus d'une fois dix mille esclaves furent débarqués et vendus en un seul jour[1].

En Orient, où, depuis la guerre d'Andriscos, Byzance (probablement à cause de son attitude équivoque dans cette guerre, comme Rhodes à cause de son attitude dans la guerre contre Persée) avait été forcée de s'allier à Rome[2], les Hellènes ne se ressentirent pas d'abord de la guerre contre les Achéens et de ses suites. Le royaume de Pergame subsistait toujours comme un État complètement indépendant. Quant à l'île de Crète — dont les habitants avaient ressenti pour la première fois, vers la fin de la guerre des Romains contre Antiochus le Grand, en 189, la pression de la puissance romaine, lorsqu'ils furent menacés par l'amiral Q. Fabius Labeo et qu'ils reçurent l'ordre de mettre en liberté les nombreux Romains et Italiotes qui, dans les derniers temps, avaient été faits prisonniers et vendus dans l'île, ordre auquel n'obéirent toutefois que les Gortyniens[3], — elle aussi n'eut pas à souffrir encore des violences des fonctionnaires provinciaux de Rome. Il est vrai que les Crétois, en 170 avant J.-C., furent sévèrement blâmés pour avoir, selon leur habitude, envoyé des soldats au roi Persée pendant qu'il faisait la guerre aux Romains[4]; et des légats romains avaient mis fin à la guerre qu'ils faisaient à Rhodes en 153 avant J.-C., guerre dont nous avons parlé plus haut (p. 226), ainsi que, de temps à autre, à leurs luttes intestines[5]. En général, le Sénat ne s'occu-

[1]) Cf. Strab., XIV, 5, 2, pag. 985 (688).

[2]) D'après Diodor., *Bibl.* ed. Bekker, tom. IV, p. 263, des *fragm. Scorial.* n° 16. Tacit., *Annal.*, XII, 62, et Hesych. Miles., *Fragm. lib. VI orig. Constantin.*, § 35 (dans C. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, vol. IV, p. 153).

[3]) Liv., XXXVII, 60. Cf. Nissen, *Die vierte und fünfte Decade des Livius*, p. 200 sqq.

[4]) Liv., XLIII, 7.

[5]) Polyb., XXXIII, 9, 1-3; 14, 3 et 4, 15, 1-8.

pait que peu ou point du tout de cette île éloignée : aussi les Crétois, restés indépendants, chez lesquels l'antique vertu avait péri au milieu des troubles de la démocratie et dont l'ancienne valeur avait dégénéré en passion vulgaire pour « les rixes et le pillage », pouvaient, alors comme autrefois, user leurs forces dans des luttes sanglantes entre leurs grandes villes (telles Gortyne, Cnossos et Cydonia[1]), ou en prenant du service à l'étranger. Peu à peu même, l'île de Crète devint un des principaux sièges d'une piraterie de la pire espèce, pour laquelle les habitants avaient eu, comme on sait, de tout temps un penchant[2]. Contenus à grand'peine jusqu'à un certain point par les Rhodiens fort affaiblis, c'est précisément comme pirates que les Crétois se rendirent terribles dans la suite, jusqu'au moment où ce genre d'activité (voir plus bas) attira sur l'île une terrible catastrophe[3]. La république indépendante de Rhodes, de son côté, en faisant des efforts pour se relever des rudes coups que lui avaient portés les Romains et pour repousser les pirates crétois, sut gagner et conserver l'estime des contemporains dans les temps qui suivirent, autant par la stabilité et l'ordre de ses institutions républicaines, dans lesquelles une vraie démocratie affirmait sa sagesse en conservant ce qu'il y avait de bon et de vivace dans les éléments aristocratiques[4], et en cultivant avec zèle les sciences et les arts

[1]) En 189 av. J.-C. (Liv., XXXVII, 60); en 185, (Polyb., XXIII, 15, 1-6. Cf. Nissen, p. 333); en 182 (Pol., XXV, 36. Nissen, p. 334); en 174 (Liv., XLI, 25. Nissen, p. 335); en 169 (Pol., XXVII, 16, 1-4. XXVIII, 13, 1-3. Diod., XXX, 17. Nissen, p. 337. Meier, *Pergamen. Reich*, p. 391); en 165, (Pol., XXXI, 1, 1); du temps du roi de Pont Mithradate Evergète, vers 120 av. J.-C. (Strabon, X, 10, 10, p. 731) (477). Cf. en général Höck, *Kreta*, vol. III, p. 469-490.

[2]) Cf. Strabon, *loc. cit.* et X, 4, 9, p. 731 (477). Sur le pillage de Siphnos par des pirates crétois (à l'époque de la guerre contre Rhodes, mentionnée plus haut), voy. Diodor., XXXI, 45.

[3]) Sur les affaires de Crète en général, voy. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 64. Schömann, *Gr. Alterth.*, vol. I, p. 322. Hermann, *Gr. Staatsalt.*, § 21, note 19 et 20; § 22, note 13. Höck, *op. cit.*, p. 69 sqq., 455 sqq., 486. 490-492.

[4]) Sur la constitution rhodienne avec son *Ecclésia*, sa *Boulè*, ses prytanes, ses navarques et autres fonctionnaires, voy. Polyb., XIII, 5. XV, 23. XVI, 35. XXIII, 3. XXVII, 4, 6. XXVIII, 15. XXIX, 4, 5. Cic., *De rep.*, I, 31. III, 35. Liv., XLII, 45. Appian., *Bell. Civ.*, IV, 66. Strab., XII, 8, 11, p. 862 (575), et, sur l'assistance publique, XIV, 2, 5, p. 965 (652 sqq.). Cf. ensuite O. Müller, *Die Dorier*, vol. II, p. 135 sqq. 150. Wachsmuth,

(voir plus bas), que par l'énergie et la politique intelligente de ses habitants dans le cours des graves événements que nous allons raconter.

Hellen. Alterthumskunde, vol. I, p. 756, et WESTERMANN, dans la *Realencyclopädie* de Pauly, vol. VI, 1, p. 489.

CHAPITRE III

HISTOIRE DE LA GRÈCE DEPUIS LA RUINE DE LA LIGUE ACHÉENNE JUSQU'A LA FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE CONTRE MITHRADATE

La Grèce sous les Romains. — La situation et l'état des esprits en Grèce. — Émigration des Hellènes en Italie. — La Grèce jusqu'au temps de Mithradate VI Eupator. — La première guerre contre Mithradate jusqu'à l'arrivée de Sylla en Grèce. — La guerre sous le commandement de Sylla.

Nous avons déjà vu qu'on est obligé de reconstituer l'histoire de la ruine de la dernière puissance indépendante de la Grèce d'Europe au moyen d'une foule de notices isolées, dispersées dans un grand nombre d'auteurs des siècles les plus divers. Mais il est bien plus difficile encore de retracer l'histoire de cette longue période de cinquante-sept ans depuis la chute de la Ligue achéenne jusqu'au moment où l'antique pays des Hellènes, par suite du développement tout particulier des rapports entre la République maîtresse du monde et une grande puissance qui avait récemment surgi en Orient, fut entraîné de nouveau, pour son malheur, à jouer un rôle considérable dans la politique générale du monde d'alors. Pendant tout ce temps, la Grèce européenne n'a pour ainsi dire pas d'histoire politique. La Macédoine, du moins, conservait encore une grande importance comme boulevard naturel des pays civilisés du sud de la péninsule contre les nombreuses et belliqueuses peuplades barbares demeurant à l'est et au nord-est de la ligne du Nestos et au nord du haut plateau dardanien, peuplades contre lesquelles les gouverneurs romains de cette province soutenaient presque constamment les luttes les plus pénibles[1].

[1]) D'après les recherches, déjà plusieurs fois mentionnées plus haut, de

Quant à la Grèce, les historiens dans les ouvrages desquels nous puisons notre connaissance de l'histoire générale de cette époque n'en parlent pas avec suite; nous sommes obligés de nous contenter de quelques notices d'un petit nombre d'écrivains originaux et de quelques inscriptions. De 146 ou de 145 à 89 avant J.-C., il ne peut donc pas être question d'une histoire de la Grèce dans la véritable acception du mot ; c'est à peine si nous pouvons nous faire une idée de la situation générale de la Grèce à cette époque.

Ce qui est à peu près certain, c'est que la partie de la Grèce qui jusqu'à la chute de Corinthe avait conservé encore le plus de vie, le Péloponnèse, tomba pour de longues années dans une apathie politique complète, par suite de la malheureuse guerre qu'elle soutint contre les Romains, et on peut en dire autant des cantons de la Grèce centrale et septentrionale, complè-

A. W. Zumpt sur l'histoire de la province de Macédoine, les gouverneurs connus jusqu'à présent, depuis A. Licinius Nerva, cité plus haut, sont les suivants : le préteur D. Junius Silanus Manlianus (Drumann, *Gesch. Roms*, vol. IV, p. 45 sqq.), selon toute apparence en 141 ou en 140 av. J.-C.; le préteur M. Cosconius, qui (en 135) combattit avec succès les sauvages tribus celtiques des Scordisques (dans la Croatie, la Bosnie et la Servie actuelles), et qui s'avança même en partie bien avant dans la Thrace (Liv., *Epit., lib.* LVI. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 165); puis, en 129, le préteur Ti. Pandusa (p. 165 et 222 sqq., 257, note 1); ensuite il paraît que L. Cæcilius Metellus (Delmaticus), le consul de l'an 119 av. J.-C., a exercé le commandement en Macédoine de 119 à 117 av. J.-C. pendant les guerres qu'il fit aux tribus de la Dalmatie et qui agitèrent puissamment les autres Barbares du Nord et de l'Est (p. 166 sqq.). Q. Fabius Maximus Eburnus, consul en 116 av. J.-C., se battit probablement en Macédoine, où il exerça ensuite, en 115, les fonctions de proconsul (il passa peut-être encore l'année 114 en Macédoine, le consul de cette année, Gaius Porcius Caton, ayant été complètement battu par les Scordisques). Cf. Zumpt, p. 167-172. Hermann, *Defens.*, p. 5. La défaite du consul Caton fut vengée par le préteur T. Didius, gouverneur de la Macédoine en 113 (Zumpt, p. 171 sqq.); en 112 av. J.-C., le consul de cette année, M. Livius Drusus, combattit en Macédoine et dans les pays voisins jusqu'à la fin de l'an 111 av. J.-C.; depuis 110 (probablement jusqu'à la fin de 108 av. J.-C.), nous voyons dans cette province le consul de l'an 110 av. J.-C., M. Minucius Rufus, soutenir des luttes semblables contre les Scordisques et des peuplades de la Thrace (Zumpt, p. 172). Après une assez grande lacune dans la liste de ces gouverneurs, paraît enfin le préteur Gaius Sentius Saturninus, que nous rencontrerons plus tard à l'occasion de la première guerre contre Mithradate ; d'après Zumpt, p. 173 sqq., depuis l'année 92 av. J.-C. (v. plus bas). Cf. Mommsen, *Röm. Münzwesen*, p. 692 sqq. et 375, note 30, qui ne le place qu'en 665 U. C. ou 89 av. J.-C.

tement ruinés depuis la guerre contre Persée. Aussi voyons-nous reprendre de l'importance celui des États de la Grèce qui autrefois avait été la gloire des Hellènes, mais qui, dès l'époque d'Antigone Gonatas, était tombé de plus en plus, au point de vue moral, économique et politique, et qui avait même fini par devenir la cause éloignée de la catastrophe finale des Achéens, la république athénienne. Athènes, du moins, n'avait pas souffert directement des misères de la dernière guerre. Alliée des Romains depuis de longues années, elle avait été assez heureuse pour conserver avant tout son ancienne importance comme siège principal de la science hellénique, cet élément essentiel de la vie athénienne qui devait assurer pour longtemps encore une influence durable et un haut degré de gloire à l'antique cité de Périclès et de Platon. Ce ne sont pas toutefois des phénomènes de cette espèce, toujours consolants, qui, plusieurs années après la honteuse affaire d'Oropos et la chute de Corinthe, attirèrent de nouveau sur Athènes le regard des contemporains; ce fut, au contraire, un des phénomènes les plus horribles de cette époque qui fit sentir à la population athénienne d'alors son pouvoir destructeur. Depuis longtemps, on le sait, mais surtout depuis la fin de la seconde guerre punique, l'esclavage, avec ses indicibles horreurs, ses dangers sociaux et ses vices, avait pris une extension toujours croissante dans l'empire romain. On sait aussi que, précisément à cette époque où, après la ruine de Carthage et de Corinthe, des milliers de familles originaires de la Macédoine, de la Grèce, de Carthage, de l'Espagne ou du Nord furent vendues et condamnées au plus triste esclavage; où, sur les côtes de l'Asie-Mineure, les pirates et marchands d'esclaves ciliciens et crétois faisaient de la chasse à l'homme un métier; où, sur le marché de Délos entre autres (p. 293), dix mille esclaves furent débarqués et vendus en un seul jour; — on sait que non seulement sur divers points de l'Italie (en 141) des mouvements inquiétants se manifestaient parmi les esclaves, mais que les Romains eurent à soutenir pendant plusieurs années, de 143 à 132 avant J.-C., dans la malheureuse île de Sicile, un des principaux centres d'exploitation pour les marchands d'hommes et les « planteurs » du monde

romain et grec, une guerre très dangereuse contre les esclaves soulevés en masse, parmi lesquels un esclave grec d'origine achéenne, du nom d'Achæos [1], joua comme général un rôle important. Ces commotions se firent sentir (en 135 ou 133 avant J.-C.) jusque sur le territoire attique. Les esclaves se soulevèrent non seulement à Délos [2], mais dans l'Attique même. Ceux qui travaillaient en masse dans les célèbres mines d'argent de Laurion se révoltèrent. Ils assassinèrent leurs surveillants, s'emparèrent ensuite de la citadelle de Sounion, dévastèrent l'Attique et ne purent être réduits qu'après de grands efforts par les troupes athéniennes commandées par le stratège Héraclite [3]. Cette révolte fut étouffée, il est vrai; mais l'exploitation des mines de l'Attique ne paraît pas s'être jamais relevée de ce coup [4]. A partir de cette époque, le nom des Athéniens disparaît de nouveau pour longtemps des annales politiques de cette période. En dehors de quelques renseignements, peu nombreux d'ailleurs, sur l'état où se trouvaient alors à Athènes les écoles philosophiques, que nous examinerons plus tard dans leur ensemble, du nom de quelques archontes, dont il n'est, du reste, que rarement possible de dire quand ils ont été en fonctions [5], nous savons seu-

[1]) Diod., XXXIV, 2, 16 et 42. Cf. Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 287 sqq.

[2]) Diod., XXXIV, 2, 19. Oros., V, 9.

[3]) Diod., *ibid.* Posidonius dans Athen., VI, c. 21 (104), p. 272 *e*. Oros., V, 9. (Paul. Diacon.), *Hist. miscell.*, IV, 60; cf. Finlay, *Greece under the Romans*, 2e édit., 1857; trad. all., 1861, p. XXII et p. 21 sqq. Nitzsch, *op. cit.* p. 291. Ellissen, *Zur Gesch. Athens*, p. 10. (Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 79 et 137, croit, en se fondant évidemment sur le passage précité d'Athénée, devoir admettre un double soulèvement des esclaves du Laurion, l'un en 133, l'autre (104-102) à l'époque du soulèvement sicilien sous Athénion).

[4]) Ces mines étaient, il est vrai, déjà depuis Xénophon bien moins productives qu'auparavant. A l'époque de Strabon (d'Auguste), qu'avaient précédée les malheurs de l'Attique pendant la première guerre contre Mithradate et les premières guerres civiles de Rome, l'exploitation des mines épuisées et désertes avait été complètement abandonnée; on ne songeait plus qu'à tirer parti des vieilles scories. Cf. Strab., IX, 1, 23, p. 613 (399). Vitruv., VII, 7. Plin., *N. H.*, XXXVII, 5 (18), 70. Plut., *De defect. orac.*, c. 43. Paus., I, 1, 1. Beutler, p. 41. Böckh, *Staatshaush. d. Athener*, I, p. 420. Leake, *Die Demen von Attika*, trad. Westermann, p. 56. Bursian, *Geogr.*, I, p. 354 sqq.

[5]) Nous avons sans doute, pour les temps qui suivirent l'établissement du pouvoir romain en Macédoine, plusieurs listes d'archontes éponymes athéniens; j'indique en particulier les travaux de M. H. E. Meier, *Commentat.*

lement qu'à l'époque de l'archonte Agathoclès (en 126/5), une ambassade du célèbre grand-prêtre et ethnarque juif, Jean Hyrcan, de la famille des Asmonéens (135-107), arriva à Athènes et que le peuple athénien rendit un décret inté-

Epigr. secund., Halle, 1854, 4, p. 75 sqq. et p. 79 sqq. (*Index atticorum archontum eponymorum, qui post Ol. 121, 2 cum magistratum obtinuerunt.* Halle, 1854); la liste de K. F. HERMANN, *Griech. Staatsalterth.*, 4e édit. 1855, p. 572 sqq.; ensuite 'Α. Ῥουσόπουλος, Κατάλογος τῶν ἐν Ἀθήναις γενομένων ἀρχόντων dans son Ἐγχειρίδιον τῆς ἑλληνικῆς ἀρχαιολογίας, Athènes, 1861, p. 169 sqq., et WESTERMANN, dans l'article *Archontes* de la *Realencyclop.* de Pauly, vol. I, 2e édit., p. 1476 sqq. Toutefois, jusqu'à l'époque d'Auguste surtout, il n'est possible que dans un petit nombre de cas de préciser l'année où chacun des archontes dont les noms nous ont été conservés était en fonctions. En commençant par cet Antithéos que Pausanias place dans la première année de la CLXe olymp. = 140 av. J.-C., et dont (VII, 16, 7) il place l'archontat, en commettant une faute de chronologie, dans l'année même de la ruine de Corinthe (v. WESTERMANN, p. 1477. HERMANN, *Eroberung von Korinth*, p. 351. *Griech. Staatsalt.*, p. 572), les savants modernes n'assignent de date fixe pendant la période indiquée qu'à Agathoclès (JOSEPH., *Ant. Jud.*, XIV, 8, 5), que HERMANN, p. 572, WESTERMANN, p. 1476, MEIER, *Ind. eponym. s. v. Agath.* et ELLISSEN, p. 11, d'après CORSINI, *Fast. Att.*, I, 279 sqq. IV, 114, placent dans la 3me année de la CLXIIIe Ol. ou 126 av. J.-C. ; pour Jason (PHLEGON, *Mirab.*, c. 10), selon HERMANN, p. 574. ELLISSEN, p. 11. MEIER, s. v. *Jason*, et WESTERMANN, p. 1479 (cf. CLINTON, *Fast. Hellen.*, vol. III, pag. 120), qui est de Ol., CLXIII, 4 = 125 av. J.-C. Durant la domination d'Aristion, au cours de la première guerre contre Mithradate, il n'y a pas d'archonte; c'est l'*anarchie*. Avant, en 89/88 av. J.-C., se place l'archontat de Médeios (*Ephemerid. Arch.*, n° 3793. BERGK in *Rhein. Mus.*, XIX, p. 605. Cf. SCHÖMANN, *Griech. Alterthümer*, 2e édit., II, p. 553). Nous voyons ensuite Théophémos (*Euseb. Armen.*, cf. NIEBUHR, *Kl. histor. u. philol. Schriften*, t. I, p. 249), en 62 av. J.-C. = Ol. CLXXIX, 3. MEIER, *Ind. s. v.* WESTERMANN, p. 1478), puis Hérode (DIOD., I, 4) en 60 av. J.-C. = Ol., CLXXX, 1; cf. CLINTON, *Fast. Hell.*, vol. III, p. 182 sqq. ELLISSEN, p. 21 sqq. WESTERMANN, p. 1478. MEIER, *Ind. s. v.* Un autre Agathoclès se place entre les années 47-40 av. J.-C., d'après KEIL, *Rhein. Museum*, XVIII, p. 67. WESTERMANN, p. 1476. Argeios de Tricorythos (MEIER, *Ind. s. v.* Argeios. *Comm. Epigr.*, n° 43, 23. BERGK, *Zeischrift f. A. W.* 1853, n° 35, p. 278. WESTERMANN, p. 1477) se trouve placé, sans indication précise, dans le second ou le premier siècle av. J.-C. (entre 168 et 27 av. J.-C.), ainsi que Médeios, MEIER, *Ind. s. v.* et *Comm. Epigr.*, II, nos 24, 15, p. 50. WESTERM., p. 1479; — puis, « pas avant l'an 27 av. J.-C. », Aréios le Pæanien, selon BÖCKH, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 478, rectifié d'après l'inscription de la *Hall. A. Ltztg.*, 1838, n° 196. *Ephem. Arch.*, 1839, n° 186, et ROSS, *Demen von Att.*, n° 6. MEIER, *Ind. s. v.* Areios. WESTERMANN, *op. cit.*, p. 1477. Un Paramonos et un Dionysios, ὁ μετὰ Παράμονον, avant l'époque des empereurs romains (en tout cas après Ol. CLII); *C. I. Gr.*, vol. I, n° 124. MEIER, *Ind. s. v.* KEIL, *Rhein. Mus.*, XVIII, p. 61, WESTERMANN, p. 1477, placent un Aristarchos dans la seconde moitié du premier siècle av. J.-C.; WESTERMANN, *ibid.*,

ressant en l'honneur de ce prince [1]. Trente-sept ans se passent encore jusqu'au moment où les événements de la première guerre contre Mithridate donnent à l'histoire d'Athènes, plus qu'à celle de toutes les autres cités grecques, un intérêt nouveau et vraiment tragique.

Quant au reste de la Grèce, l'examen des documents historiques ne donne, comme nous l'avons déjà fait observer, que peu de résultats. Et même il n'y a, à vrai dire, pendant toute

un Démétrios; Westermann, p. 1479, un Hipparchos; Westermann, *op. cit.*, un Lénæos; et Westermann, p. 1480, un Nicodémos. Enfin, entre 12 et 1 av. J.-C. (Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 477) se place Nicias (cf. Meier, *Ind. s. v.*); mais, avec ce dernier, et avec le prince thrace Rhœmetalcas, (d'après Ross, *Demen*, n° 10, 10, en 725 de Rome, 29 av. J.-C., d'après Meier, *Ind. s. v.*, dès l'an 708 de Rome, 46 av. J.-C., tandis que Corsini, *F. A.*, II, 194 sqq. IV, 147 sqq., cf. Ellissen, p. 29, indique l'année 9 ap. J.-C., et que Böckh, n° 265, fait aussi mention d'un second Rhœmetalcas, depuis 772 de Rome, 19 ap. J.-C.), nous touchons déjà à l'époque dont l'histoire est réservée au deuxième volume de cet ouvrage.

Nous connaissons encore moins bien les noms des stratèges suprêmes de cette période. Nous avons rencontré les noms d'Héraclitos (v. p. 299); ensuite celui d'Aristion (v. ci-après) pendant les années 88-86 av. J.-C. Puis, jusqu'à la fin de l'époque qui précède l'ère chrétienne, et notamment avant 51 av. J.-C., Polycharmos, mentionné par Cic., *Ad Attic.*, V, 11, 6. *Ad fam.*, XIII, 1; cf. Meier, *Ind. s. v.* Polycharm. et Ellissen, p. 23. Apollodoros paraît être le contemporain de l'archonte Médeios, nommé plus haut (Meier, *Comm. Epigr.*, II, n° 24, 16, p. 50). Pamménès de Marathon n'est pas antérieur à l'an 727 de Rome, 27 av. J.-C.; Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 478. Enfin, entre 12 et 1 av. J.-C., Euclès de Marathon (Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 477. Meier, *Ind. s. v.* Nikias). Sarapion était peut-être aussi stratège (mais avant Aristion), Meier, *ibid.*, I, n° 41, p. 41 *.

[1]) Joseph., *Ant. Jud.*, XIV, 8, 5; cf. Ellissen, p. 11, Meier, *Comm. Epigr.*, I, n° 13, p. 27 et *Ind. Arch.* s. v. Agathocles. Ewald, *Gesch. d. Volkes Israël*, vol. IV, p. 457-567. Par contre, l'identité des Spartiates mentionnés I Maccab., 12, 2 sqq.; 14, 16; 20 sqq., cf. II Maccab., 5, 9, et Joseph., *Ant.*, XII, 4, 10. XIII, 5, 8, avec lesquels un des prédécesseurs de Jean Hyrcan, l'Asmonéen Jonathan, a renouvelé un ancien traité vers 144 av. J.-C., cf. Ewald, *ibid.*, p. 277 sqq., 381 — l'identité, dis-je, de ces Spartiates avec les Lacédémoniens a été contestée par Hitzig, qui, dans la *Zeitschrift d. deutsch. morgenl. Gesellsch.*, vol. IX, 1855, fasc. IV, p. 731-737, entend par la Sparte en question une « Sparte lycienne » ou Patara [v. aussi le passage intéressant I Maccab. 15, 23, concernant les rapports des Romains avec Délos et Sicyone, Samos, l'île de Crète, Rhodes, Halicarnasse, Myndos et Cnide].

* Je ne puis pas, quant à présent, dire exactement quand Xénoclès, mentionné par Wescher et Foucart, *Inscriptions de Delphes*, p. 273, n° 424, lig. 3 et 4 (cf. E. Curtius, *Gœtt. Gel. Anz.* [*Nachricht v. d. K. Ges. d. Wiss.*] 1864, p. 170) exerça ses fonctions.

l'époque suivante, qu'un seul événement dans l'existence des Grecs d'Achaïe auquel ceux-ci aient pris une part active. En effet, une inscription, qui malheureusement n'est complétée en aucune façon par d'autres renseignements, nous apprend que (probablement en 115 av. J.-C.) un soulèvement démocratique eut lieu dans la ville achéenne de Dyme à la tête duquel se trouvèrent trois hommes considérables; Sosos, fils de Tauromène — le damiorge Phormiscos, fils d'Échesthène — et Timothéos, fils de Nicias. Nous n'en connaissons ni la cause, ni les péripéties; nous ne savons comment il fut étouffé. Nous savons seulement que ce soulèvement, pendant lequel on se rendit sans doute coupable de violences criminelles envers le parti romain, avait d'une part un caractère social et démocratique et visait à la destruction des livres de créances, et eut pour résultat, d'autre part, le renversement de la constitution timocratique établie par les Romains à Dyme après la destruction de Corinthe. L'édifice où se réunissait le Conseil devint la proie des flammes, ainsi que les archives. Nous ne savons pas au juste si ce mouvement fut complètement étouffé par les seules forces du reste des confédérés [1], ou s'il ne le fut que par la coopération des troupes du proconsul de Macédoine — qui était à l'époque Q. Fabius Maximus Eburnus (p. 297), — ni si, par suite de ces événements, la condition politique de la ville de Dyme devint plus mauvaise (v. plus bas). Par contre, nous apprenons que Sosos et Phormiscos, condamnés à mort par le proconsul Fabius, furent graciés, puis relégués, déportés ou sévèrement bannis (nous ne savons pas où). Quant à Timothéos, moins gravement compromis, il fut interné à Rome pour un temps indéfini et mis à la disposition du *prætor peregrinus* [2].

Bien que l'histoire ne nous apprenne que peu de chose sur les Grecs d'Europe, de 145 à 89 av. J.-C., il n'est pas tout à fait

[1]) Toutefois, je ne sais pas au juste si Cyllanios avec ses synèdres, nommés dans la 5e ligne de l'inscription à citer, ont été fonctionnaires de Dyme ou fonctionnaires de la confédération.

[2]) V. cette inscription importante dans Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 712 sqq., nº 1543. Les développements que nous donnons dans le texte ont pour base l'étude de K. F. Hermann, *Defens. disput.*, etc., p. 5 sqq. Cf. aussi Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 425, et Zumpt, *op. cit*, p. 167 sqq.

impossible de se faire une idée approximative de l'état de la nation hellénique pendant cette période. On peut admettre avec quelque certitude que les Grecs, et spécialement les Péloponnésiens, se soumirent tranquillement à leur destin dès qu'ils se furent relevés jusqu'à un certain point des désastres de leur malheureuse guerre contre Rome. Les Romains, nous l'avons montré plus haut, n'avaient nullement l'intention d'écraser la malheureuse nation hellénique comme les Carthaginois et d'agir à leur égard comme ils avaient agi et agissaient toujours encore dans leurs luttes contre les « Barbares » celtes, sardes ou espagnols. Les Hellènes eux-mêmes avaient très bien compris que la courte durée de la guerre contre Rome avait du moins préservé la Grèce d'une ruine complète, et le digne Polybe, étant donnée la situation, pouvait contempler l'état de la Grèce après la réorganisation de la péninsule avec un sentiment de profonde résignation, il est vrai, mais avec une satisfaction manifeste[1]. Il fallait bien avouer en tout cas que l'anéantissement de toute politique grecque indépendante avait du moins mis un terme aux luttes désastreuses entre les divers cantons. Il est vrai que les antipathies réciproques des cantons n'ont pas cessé après la ruine de la Ligue achéenne ; elles ont, au contraire, survécu longtemps à la République romaine elle-même et déterminé à plusieurs reprises, jusqu'à la bataille d'Actium, l'attitude des diverses cités grecques à l'égard des partis politiques de Rome ou de ceux qui avaient le pouvoir en main, dans les occasions où elles pouvaient librement prendre une décision (voy. ci-après). Cependant la Grèce jouissait de nouveau d'un certain calme et les Hellènes pouvaient songer sérieusement à prendre soin de leurs intérêts matériels, à se remettre peu à peu des suites des terribles désastres causés par les nombreuses guerres qui avaient eu lieu entre 220 et 146 av. J.-C., et notamment à remédier au désordre économique[2]

[1]) Cf. Polyb., LX, 10, 3 sqq., 13, 1-3; voy. aussi La Roche, *Charakteristik des Polybius*, p. 103 sqq. Markhauser, *Polybius*, p. 65 sqq. qui cite aussi des passages comme Polyb., II, 37. IV, 32, 9 et 10, 74, 8.

[2]) Polyb., II, 62, 1 et 4, évalue à 6,000 talents à peine (53.364.000 fr.) la valeur totale de tous les biens, meubles et immeubles, du Péloponnèse tout entier (est-ce avant la ruine de Corinthe, ou, ce qui est plus probable, à l'époque relativement prospère dont nous parlons dans le texte?)

et à payer les dettes qui les accablaient et dont j'ai dû parler plus haut à diverses reprises. A cet égard, le Péloponnèse notamment semble avoir fait pendant quelque temps des progrès assez considérables[1]. Seulement, il ne faut pas oublier que l'épuisement complet des sources de prospérité qui dépendaient de l'existence de la brillante Corinthe, que l'extension de la grande propriété autorisée de nouveau par les Romains avec tous ses inconvénients, que l'exploitation de la Grèce par les négociants romains, enfin que le goût croissant de l'émigration (ci-après, p. 306 sqq.) empêchaient cette contrée aussi de résister à la longue à l'épuisement dont souffraient partout les pays de la Grèce d'Europe Par contre, les événements ultérieurs, et surtout l'attitude des Grecs pendant la guerre contre Mithradate, nous montrent que les peuples helléniques n'étaient pas près de se soumettre sans arrière-pensée à la domination romaine. Nous ne savons pas si, à cette époque déjà, comme plus tard, la Grèce eut à souffrir des exactions, des empiètements et des violences des fonctionnaires romains, comme en souffraient alors beaucoup d'autres parties de l'empire romain et entre autres la Macédoine[2]; nous savons seulement qu'à Athènes,

[1]) Cf. ZONAR., IX, 31 (peut-être aussi POLYB., II, 62, 4); et CURTIUS, *Pelop.*, vol. I, p. 79. MOMMSEN, *R. G.*, vol. II, p. 50.

[2]) Cf. les plaintes des Macédoniens au sujet des exactions du préteur (ci-dessus, p. 297 en note) D. Junius Silanus Manlianus en 141 ou en 140 av. J.-C. dans LIV., *Epit. lib.* LIV. CIC., *De fin.*, I, 7. VALER. MAX., V, 8, 3; et au sujet des exactions du consul Gaius Porcius Cato, qui y commandait en 114, voy. VELL., II, 8. CIC., *In Verr.* Act. II, lib. III, c. 80, 184; lib. IV, c. 10, 22. ZUMPT, *op. cit.*, p. 170. — Les odieuses violences dont se rendit coupable le consul romain P. Licinius Crassus Mucianus pendant la guerre de Pergame (pl. bas) contre Aristonicos (en 131) envers un fonctionnaire d'une ville grecque (GELL., *N. A.*, I, 13, 11) se rapportent, suivant HERMANN, *Defens.*, p. 8, à cause du mot *Elatensium*, à Elatée en Phocide. MEIER, par contre, *Pergamen. Reich*, p. 418, considère, et sans doute avec raison, la forme *Elæensium* comme plus juste, et pense à la ville d'Elæa en Asie-Mineure, près de Pitane et de Myrina. MOMMSEN, *R. G.*, vol. II, p. 65 sqq., dit que c'est à Mylasa que ces faits ont eu lieu (c'est par erreur que Jean de Salisbury, *Policrat. s. de nugis curial.*, VI, 12 [ed. Lugdun., 1639 p. 356] met cette histoire sur le compte d'un fonctionnaire athénien et du célèbre Crassus, qui a vécu plus tard; cf. HERMANN, *ibid.*, et ELLISSEN, *Zur Gesch. Athens*, p. 22 sqq.). Du fait que Mithradate, APPIAN., *Mithrid.*, c. 16, en faisant ses préparatifs contre Rome, comptait beaucoup sur les sympathies des Grecs, on peut conclure que la Grèce était fortement irritée contre Rome, du moins peu avant la première guerre contre Mithradate.

sans parler des événements complètement isolés qui eurent lieu à Dyme en 115, le démos continuait à ressentir péniblement les restrictions et, en général, la sévère discipline que lui imposaient les Romains[1]. D'ailleurs, il nous est difficile de croire que la plupart des Hellènes, dès que la génération dont la force avait été brisée à Scarpheia, à Leucopétra et à Corinthe eut disparu et qu'une nouvelle génération qui ne possédait pas la sagesse de Polybe eut grandi, ne ressentît pas avec une profonde douleur et ne vît pas avec peine que la vie politique de la Grèce était anéantie. Les anciennes formes de la vie politique subsistaient sans doute encore dans bien des parties de la Grèce; mais cette vie là ne pouvait satisfaire aucune ambition politique ou militaire d'un ordre élevé. Non seulement la volonté invariable du Sénat pesait partout lourdement sur la démocratie, excepté à Athènes, mais il était maintenant complètement indifférent au point de vue politique que ce fût tel plutôt que tel autre qui exerçât les fonctions de chef de la Ligue chez les Achéens, les Phocidiens ou les Béotiens, ou que l'on confiât à tel ou tel une des nombreuses fonctions cantonales ou municipales. Partout la volonté de la puissante aristocratie romaine régnait en souveraine; la Grèce ne comptait plus pour rien dans la politique d'alors. Partout en Grèce régnait alors le calme d'une province romaine; le vigoureux mouvement politique de la première moitié de ce siècle avait réellement fait place à une idylle communale. Cette Grèce si cultivée à cette époque, ces Hellènes auxquels l'histoire avait ironiquement rendu le nom d'Achéens, autrefois si glorieux et maintenant si humble, ils voyaient revenir les temps et les circonstances tels qu'ils avaient été des siècles auparavant, avant l'apparition des grands tyrans de la première période, mais sans cette conscience d'une force juvénile, cet espoir, cette ardeur passionnée pour l'action et le progrès, qui animaient les Grecs des premiers temps. Quant à une union intime avec Rome, une sphère d'activité où les meilleurs et les plus ambitieux des Hellènes eussent pu servir directement la République, les antiques principes de la politique romaine les rendaient impossibles; la paix qui régnait en

[1]) Cf. ci-après, p. 328 sqq.

Grèce, l'éloignement de ce pays de toute frontière ennemie (excepté tout au plus, au Nord, de celle des contrées barbares de la Dalmatie et de la Thrace), empêchaient même en général, jusqu'aux jours de la guerre contre Mithradate et des guerres civiles des Romains, la jeunesse belliqueuse, qui ne trouvait plus que de temps à autre l'occasion de se battre au service de l'Asie[1], de s'enrôler en grand nombre comme auxiliaires des Romains et de se couvrir ainsi de lauriers[2].

Un pareil état de choses, un pareil engourdissement de la vie politique en Grèce sous l'étreinte de fer de la domination romaine, devait remplir les Hellènes d'une profonde douleur; elle ne satisfaisait, selon toute apparence, que le nombre restreint des grands propriétaires et des citoyens riches qui, peu ambitieux, se contentaient du soin exclusif de leurs intérêts matériels et de l'administration paisible de leur cité. Mais le temps n'était pas encore venu où le plus grand nombre des Grecs actifs et bien doués trouveraient uniquement dans l'étude, dans la contemplation savante de leur passé, ou dans l'importance plus grande, pour ne pas dire exclusive, qu'ils attachaient à la célébration de leur fêtes, dans la culture des arts ou de leur intelligence, dans la composition d'adresses pompeuses en l'honneur des empereurs romains ou des membres de leur famille, dans le soin enfin qu'il prenaient de leurs gymnases, une compensation suffisante pour la vie publique qui faisait défaut. La profonde irritation que faisait naître l'état de la patrie se manifesta alors et bien longtemps encore par deux sortes de phénomènes d'une nature bien différente. En effet, d'une part, nous voyons commencer avec la ruine de l'indépendance hellénique une nouvelle émigration des Grecs d'Europe, qui, cette fois, se dirige vers l'Ouest, surtout[3] vers l'Italie, vers Rome et les grands ports de mer de cette contrée, notamment

[1]) Cf. STRABON, X, c. 4, 10, p. 731 (477).

[2]) Des troupes auxiliaires grecques, — quelques centaines de soldats thessaliens et acarnaniens — furent employées par le préteur L. Licinius Lucullus, lorsqu'il combattit, en 103, le dangereux chef d'esclaves sicilien Athénion (Diodor., XXXVI, 8, 1).

[3]) Nous apprenons par Diodore, XXXIV et XXXV, 35, que le roi de Numidie, Micipsa (148-118 av. J.-C.) aimait aussi à attirer à sa cour et à voir autour de lui un grand nombre de savants grecs.

vers Putéoli. Les flots de l'immigration grecque qui, des parties les plus diverses du monde hellénique, avait commencé depuis longtemps déjà à envahir l'Italie, grossirent encore considérablement depuis que, par suite de l'anéantissement de toute vie politique véritable dans la péninsule, terre de leurs aïeux (comme plus tard en Asie-Mineure), la patrie avait perdu aux yeux des Grecs, des Grecs d'Europe surtout, son principal attrait. Toujours plus grand devenait le nombre des Hellènes qui, en qualité d'artisans, de marchands ou de négociants, de prêtres ou de devins, d'artistes de toute espèce — depuis le sculpteur, le peintre et l'acteur, depuis l'athlète et le maître d'escrime jusqu'au cuisinier, au boulanger et au barbier, et même jusqu'au saltimbanque et au prestidigitateur, — de médecins enfin et de savants et avant tout de pédagogues de haut et de bas étage, se rendaient à Rome pour chercher, dans la nouvelle capitale du monde, la fortune et la richesse que leur patrie, appauvrie et déchue, ne pouvait plus leur donner. Sans doute, il n'est pas facile d'indiquer pour chaque État, pour chaque cité de la Grèce d'Europe, la part d'émigrés qui lui revient. Mais on peut affirmer que tous ces étrangers, qu'ils en eussent conscience ou non, eurent leur part dans la conquête morale et intellectuelle du vieux monde romain, dans la politesse croissante de ses mœurs, dans les modifications profondes qu'il subit pendant les deux derniers siècles av. J.-C., modifications qui, sans qu'il soit possible d'appeler réjouissants tous les phénomènes qui s'y rattachent ou seulement le plus grand nombre d'entre eux, malgré l'opposition énergique tantôt de quelques hommes isolés, comme notamment du vieux Caton, tantôt du « génie particulier de la nation italienne » en général, exercèrent une influence irrésistible dans les domaines les plus divers de la vie intellectuelle, morale et sociale, sur les mœurs, le culte et les croyances, le commerce et l'industrie, sur la manière de rendre la vie plus agréable et d'en jouir davantage (jusqu'aux combats de taureaux des matadors thessaliens à cheval, que, plus tard, César introduisit le premier à Rome [1]), sur l'art et la littérature, et même en partie dans le

[1]) Plin., *N. H.*, VIII, 45 (70), 182. Sueton., *Claud.*, c. 21. Cf. Göll, *Kulturbilder aus Hellas und Rom*, vol. II, p. 396.

domaine de la jurisprudence. L'influence puissante de la civilisation hellénique, de la civilisation grecque moderne surtout et « hellénistique » (influence préparée depuis longtemps par le contact des tribus italiques avec les Grecs de l'Italie méridionale et de la Sicile), ne peut être méconnue dès la seconde guerre punique ; elle s'accroît sans cesse depuis le passage des légions en Grèce et en Asie-Mineure et depuis la marche progressive des fonctionnaires, des fermiers d'impôts et des négociants romains vers l'Orient, qui se croisa avec l'émigration hellénique et hellénistique vers l'Italie. Malheureusement, à côté du beau spectacle que nous offre l'hellénisme des Scipions et de Flamininus, de Paul-Émile et de son glorieux fils, de la noble Cornélie, et plus tard de L. Lucullus, de Cicéron, de César et des meilleurs de leurs contemporains, nous voyons de bonne heure déjà des choses odieuses, comme les horreurs des mystères de Bacchus, l'immoralité croissante de la jeunesse romaine, la ruine de la religion romaine, et d'autres phénomènes hideux en comparaison desquels « l'hellénisme plein de fatuité » d'un Aulus Postumius Albinus paraît innocent et excusable. Malheureusement, si la vieille Rome gagnait d'un côté en acceptant ce que la Grèce avait de meilleur, de l'autre, l'Orient grec et hellénistique exerçait sur elle l'influence la plus fâcheuse. L'influence politique de Polybe et du stoïcien Panætios sur Scipion Émilien, comme plus tard celle du philosophe stoïcien Blossios de Cumes et de Diophane de Mytilène sur le jeune réformateur Tibérius Gracchus, marchent de front avec la corruption grecque et hellénistique de l'espèce la plus dangereuse, avec le mélange des vices de la civilisation hellénique la plus raffinée avec les graves défauts du caractère romain et italien, empreint de plus de rudesse et de la corruption qui lui était particulière. Nous ne nous proposons pas d'étudier en détail l'influence considérable qu'exerça sur la civilisation la fusion de l'élément grec et italique, avec ses côtés sombres ou brillants. Mais nous pouvons faire observer que les Hellènes agirent bien plus fortement sur les Romains de ces temps-là que les Romains sur les Hellènes. Ce n'est que sous les empereurs que ce rapport se modifie ; c'est par la conquête intellectuelle et la modification profonde du vieux caractère

romain que les Hellènes, vaincus par la supériorité politique et militaire des Romains, s'acquittèrent envers leurs nouveaux maîtres[1].

Cette émigration des Hellènes vers Rome n'a fait que s'accroître dans le cours des siècles, surtout depuis que les villes et les États grecs et hellénistiques de l'Orient, et en premier lieu le royaume de Pergame et les brillantes villes grecques de la côte occidentale de l'Asie-Mineure, eurent été unis directement sous différentes formes avec l'empire romain (v. plus bas). Nous trouverons plus tard, à plusieurs reprises, surtout à l'époque de Juvénal, puis à celle de Lucien de Samosate et de ses prédécesseurs, l'occasion de traiter de ces faits avec plus de détails. Mais tous ceux qu'animaient encore dans les États helléniques l'ancienne fierté nationale ne pouvaient pas considérer cette affluence croissante avec une satisfaction sans mélange. Sans doute, c'était un spectacle grandiose que de voir la nation italique, maîtresse du monde et si puissante par ses armes, qui avait détruit l'indépendance de la Grèce et des États hellénistiques, et qui avait, en quelque sorte, « brisé le cœur » à la nation grecque, conquise à son tour et profondément modifiée par la civilisation hellénique; de voir ces mêmes Hellènes, qui plusieurs siècles auparavant avaient pénétré en Orient jusqu'au delà du Tigre et y avaient répandu une vie nouvelle, pouvoir maintenant faire l'essai de leur puissance civilisatrice sur les nobles et puissantes tribus de la péninsule italique. Et pourtant, on ne pouvait nier que cette nouvelle situation cosmopolite de la nation hellénique fût le prix d'énormes sacrifices. Il était sans contredit très fâcheux que cette émigration nouvelle vers l'Italie contribuât pendant longtemps de son côté à rendre de plus en plus déserts les

[1]) Cf. en général les développements de DRUMANN, *Gesch. Roms*, vol. VI, p. 654 sqq. FR. BLASS, *Die griechische Beredtsamkeit in dem Zeitalter von Alexander bis auf Augustus*, p. 88, 104-221. MOMMSEN, *R. G.*, vol. I, p. 873-956, vol. II, p. 403, 414-470; vol. III, p. 534 sqq., 551 sqq., 553-614. VOIGT, *Jus naturale*, vol. II, 2, p. 641 sqq. BERNHARDY, *Röm. Litterat.*, p. 54 sqq. 188-260 (§ 36-48) et *Griech. Litterat.*, t. I, p. 561 sqq. (§ 82 sqq.). BECKER-MARQUARDT, *Röm. Alterth.*, vol. IV, p. 63 sqq. PRELLER, *Röm. Mythol.*, 2e édit., p. 710 sqq. LANGE, *Röm. Alterth.*, vol. II, p. 278 sqq. H. GÖLL, *Kulturbilder aus Hellas und Rom*, vol. II, p. 225-247.

villes et les cantons de la Grèce dont la dépopulation, déjà commencée longtemps avant la dernière guerre d'Achaïe, avait sans cesse augmenté depuis l'engourdissement et le dépérissement de la vie politique en Grèce [1]; il n'était pas moins regrettable que l'amour de la patrie, dans le sens plus restreint du mot, qui, déjà du temps des grands Diadoques, avait diminué graduellement en bien des endroits, disparût complètement chez des milliers d'hommes, grâce au nouveau cosmopolitisme; que les Grecs de cette époque et de celle qui suivit eussent bien conservé l'antique goût des voyages qui caractérisait la race grecque des temps passés, mais que l'attachement profond au sol natal cédât de plus en plus le pas à cette manière de voir dont le programme se résumait dans cette odieuse maxime : *Ubi bene, ibi patria!* Ajoutez à cela que les Grecs éprouvèrent en Italie bien souvent le triste sort qui a condamné tant de nobles nations à n'être plus que « le fumier de la civilisation ». Elles sont innombrables les humiliations auxquelles furent exposés notamment les Grecs des classes élevées — à moins qu'ils n'arrivassent à une haute position, comme entre autres le Lesbien Théophane auprès du grand Pompée — qui cherchaient et trouvaient leur place à l'ombre des grandes familles de la capitale du monde, dans l'entourage des nobles et riches Romains, et plus tard aussi à la cour dont s'entouraient les grandes dames romaines. La profonde corruption qui, surtout depuis la ruine de Carthage et de Corinthe, prenait dans le monde romain des proportions vraiment colossales, n'empêchait nullement les fiers habitants de Rome et de l'Italie de regarder avec un souverain mépris l'agitation fiévreuse et bruyante des Grecs de tout rang et de toute profession qui s'étaient établis partout au milieu d'eux. Les Romains des basses classes, les propriétaires fonciers de la classe moyenne aux rudes allures et la noblesse princière, malgré le dépérissement progressif et inévitable du vieil

[1]) Cf. en général CURTIUS, *Peloponn.*, vol. I, p. 78 sqq. ZUMPT, *Ueber den Stand der Bevölkerung und die Volksvermehrung im Alterthum*, p. 13 sqq., FINLAY, *Greece under the Romans*, trad. all., p. 47 sqq., et v. plus bas. V. aussi HERMANN, *Griech. Privatalterth.*, § 1, 9. FIEDLER, *Gesch. von Altgriechenland*, p. 169. 171.

esprit national, étaient tous remplis du même orgueil, de la même aversion instinctive, du même souverain mépris à l'égard des Grecs d'Europe et bien plus à l'égard des Grecs d'Asie, plus dégénérés encore; ils avaient tous, en un mot, le même sentiment d'hostilité à l'égard de toute la nation grecque; ils avaient en horreur le « peu de sérieux », les mœurs, il faut bien le dire, souvent très légères, l'attitude peu convenable de ces Grecs, de l'habileté et des talents desquels on ne voulait plus se passer, qu'on exploitait à plaisir, mais auxquels on était à tout moment disposé, à de rares exceptions près, à faire sentir, sans aucun ménagement, la supériorité des Romains. Non seulement les générations vivantes des *Græculi* ne profitaient pas, en général, de la vénération qu'inspiraient aux Romains d'un esprit cultivé Phidias et Praxitèle, Sophocle et Euripide, Platon et Aristote : les Romains croyaient même avoir parfaitement le droit de juger du caractère de toute la nation grecque en deçà et au delà de la mer Égée par ce qu'ils voyaient des aventuriers de l'espèce la plus dangereuse, de tous ces étrangers de langue hellénique ou hellénistique qui arrivaient en compagnie de beaucoup d'autres qui n'étaient pas Grecs ou ne l'étaient qu'à demi. Et, il faut bien le dire, un grand nombre des Grecs qui restèrent dans la mère-patrie sous la domination romaine, de ceux surtout qui vécurent sous la terrible oppression des tyrans républicains depuis Sylla, ne devinrent pas meilleurs. Ce n'est pas seulement à Rome que les Grecs se montraient trop souples en poussant souvent jusqu'au servilisme le désir de se rendre utiles; dans beaucoup de villes et de cantons de la patrie, un grand nombre d'entre eux se consolaient de plus en plus de la nullité de leur existence politique en se livrant à une fiévreuse et vaine activité; plus d'un cherchait à se dédommager du mépris des Romains par un orgueil mal fondé, d'impudentes fanfaronnades et de belles phrases vides de sens. Même les Romains les moins sévères, surtout pendant les vingt ou trente dernières années de la République, étaient choqués par l'inqualifiable légèreté, le manque de sérieux et de caractère, la mollesse, la ruse, l'avidité peu scrupuleuse de la plupart des Grecs; ces derniers y

joignaient trop souvent des sentiments de colère qu'un rien faisait naître, qui rendaient toute réconciliation difficile et qui cependant, dans la plupart des cas (il y eut pourtant des exceptions), ne dépassaient pas un ardent mais impuissant désir de vengeance. Les Romains crurent donc pouvoir constamment — même à une époque où ils étaient bien plus corrompus sous tous les rapports et plus vicieux que les Hellènes, et où les mœurs des Grecs en face de celles des Romains dégénérés paraissaient à leur tour non seulement pleines de mesure, mais même honnêtes — regarder le monde hellénique avec un sourire dédaigneux et un mépris mêlé de pitié; et cela d'autant plus que les Romains, bien que dégénérés, n'avaient du moins jamais complètement perdu leurs puissantes passions, leur formidable énergie, leur activité, leur supériorité militaire et le sentiment profond de la grandeur nationale qui avait animé leurs ancêtres. Cette antipathie des Italiens pour les Grecs était si tenace que la rusticité romaine, même au temps de Néron, préférait aux jouissances délicates de l'art de la Grèce, à son théâtre, à ses jeux athlétiques, les plaisirs plus grossiers et plus barbares nés sur le sol de l'Italie; et que, plus tard encore, même chez des Romains d'un esprit cultivé, un étroit patriotisme ne s'abstenait nullement de dénigrer brutalement même les beaux côtés du caractère hellénique [1].

Les Hellènes enfin qui, d'un caractère plus sérieux, avaient préféré, après la ruine de Corinthe, rester fidèles à leur antique patrie, pouvaient bien supplier leurs dieux de leur

[1]) Cf. Cic., *In Verr.*, act. II, lib. I, 26, 66. *Ad Quint. fratr.*, I, 1, 16. *De Republica*, IV, 4 et 6. Sallust., *Ord. republ.*, II, 9. Horat., *Sat.*, II, 2, 11. Quintilian., II, 4, 18. Plin., *N. H.*, V, 1 (1), 4. XV, 4 (5), 19. Lucan., *Pharsal.*, VII, 271 sqq. et, plus tard, Tacit., *Hist.*, III, 47. Juven., III, 100. X, 174. Sil. Ital., *Pun.*, XIV, 136. Plin., *Panegyr.*, c. 13. *Epist.* X, 49. Voy. Hermann, *Gr. Privatalterth.*, § 6, 15 sqq. Drumann, *Gesch. Roms*, vol. VI, p. 652-657. Bernhardy, *R. L.*, p. 53 sqq. Finlay, p. 59 sqq. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 612. Becker-Marquardt, *R. A.*, IV, p. 481 sqq. Friedländer, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, t. II, p. 143. 261 sqq., 268 sqq., 295 sqq., 303 sqq., 313 sqq., 319 sqq., et en particulier sur les athlètes à Rome, voy. M. Planck dans Pauly, *R. E.*, vol. I, 2e édit., p. 2002 sqq. (V. quelques détails intéressants sur le Romain Gaius, vainqueur aux courses d'Olympie en 72 av. J.-C. Phlegont., *Olymp.* fr. [dans Westermann, *Script. mirab. Græc. ex libb. incert.*, p. 209, XII].

accorder, dans leur miséricorde, l'oubli de la grandeur passée de la Grèce. Et certes, ce n'était pas facile. Chaque montagne, chaque vallée de ce pays était devenue sacrée par le souvenir d'un grand fait historique ; chaque page des livres des anciens historiens rappelait à ces tristes épigones l'ancienne importance de la Grèce et de ses habitants. Et celui qui, découragé, se détournait des livres voyait apparaître à ses yeux les innombrables inscriptions commémoratives de Delphes et d'Olympie, les nombreux et magnifiques édifices dans toutes les parties du pays comme autant de témoins muets et pourtant bien éloquents d'un passé glorieux ; mais les statues de marbre et d'airain de tous ces grands hommes, fils illustres de la Grèce — depuis Aristogiton et Harmodios jusqu'à Philopœmen, le dernier des héros, — semblaient jeter un regard ironique sur ces Hellènes soumis aux Romains et incapables de s'illustrer par des actions d'éclat. Mais, à cette époque, les Grecs ne pouvaient pas encore se résigner à regarder avec calme l'histoire de leurs ancêtres comme celle d'un peuple à jamais disparu de la scène du monde. Le fait que deux des chefs les plus passionnés de l'insurrection athénienne à l'époque de la guerre contre Mithradate ont été des savants grecs, n'est certainement pas l'effet du hasard. A mesure que s'effaçait le souvenir des défaites de Scarpheia et de Leucopétra, et que ce peuple, toujours prêt à se faire illusion sur sa propre nullité et sur sa faiblesse, perdait de nouveau le sentiment de ce dont il était capable, on voyait renaître peu à peu chez les Hellènes le désir ardent de reprendre part à la politique générale. La destinée ennemie n'a pas refusé à cette malheureuse nation l'accomplissement de ce désir fatal. Quatre fois encore dans le cours du dernier siècle avant notre ère, la Grèce fut le théâtre d'événements d'une importance capitale, auxquels ses habitants prirent une part active. Il s'en fallait beaucoup que la mesure des maux que le destin réservait à cette nation infortunée fût épuisée par la ruine de Corinthe, et tous les malheurs que l'alliance d'abord, et puis la lutte avec Rome avaient causés à la Grèce furent bien surpassés par la désolation et les misères amenées par les combats que se livrèrent dès lors les Romains sur le sol de

ce pays si cruellement éprouvé, d'abord pour leur existence même, et puis dans des luttes fratricides.

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, le laps de temps qui s'écoula de l'année 145 à 89 av. J.-C. fut pour la Grèce, autant que nous sachions, une époque de calme à peine interrompu par moments; les grands événements qui ébranlèrent profondément pendant ce temps une grande partie des pays voisins de la Grèce n'exercèrent sur l'antique pays des Hellènes aucune influence perceptible. La confiscation du royaume de Pergame — qui, comme l'on sait, devint une possession romaine en 133 av. J.-C., à la mort de son dernier roi Attale III, en vertu d'un prétendu testament fait en faveur des Romains[1] — excita naturellement en Grèce aussi un puissant intérêt, à cause des nombreuses villes grecques de l'Asie-Mineure qui, dès lors, eurent à l'égard de Rome la même situation que les Grecs d'Europe. La guerre pénible que les Romains, soutenus par une série de villes grecques d'Asie, comme notamment Myndos, Samos, Colophon, Éphèse, — tandis que beaucoup d'autres, et parmi elle Phocée, étaient hostiles à Rome — durent faire pendant quatre ans (132-129) au vaillant prétendant Aristonicos, fils naturel d'Eumène II, avant de pouvoir organiser comme province d'Asie[2] la partie occidentale

[1]) Les modernes ne sont pas d'accord sur ce testament. Ce sont notamment Meier, *Pergamen. Reich*, p. 414-416. Flathe, vol. II, p. 650 sqq. R. Bergmann, *de Asia Roman. provincia,* p. 13 sqq., qui déclarent que le testament est supposé et l'attribuent à une intrigue romaine. Peter aussi incline vers cette manière de voir; v. *Studien zur Röm. Geschichte*, p. 154 sqq. *Gesch. Roms*, vol. I, 2e édit., p. 497. Nitzsch, par contre, *Die Gracchen*, p. 313, se prononce pour l'authenticité du testament, de même que Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 54.

[2]) Nous n'avons pas à traiter ici en détail de cette guerre et de l'organisation de cette nouvelle province (cf. notamment Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 313. 319. 334. 343. Meier, *Pergamen. Reich*, p. 416-422, 425. Bergmann, *de Asia Roman. provincia*, p. 14-30. Becker-Marquardt, *Röm. Alt.* vol. III, 1, p. 130-145. 250. 268 et Kuhn, *Die städt. Verfass.*, vol. II, p. 264-304. Pour atteindre le but que nous poursuivons ici, nous ne relèverons que quelques faits qui se rapportent à notre récit. Nous ferons donc observer que les possessions européennes des Attalides en Thrace, notamment la Chersonnèse de Thrace, furent probablement réunies alors à la province de Macédoine; cf. p. 247. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 55. Becker-Marquardt, *Röm. Alterth.*, v. III, 1, p. 119, 131. Bergmann, *op. cit.*, p. 16. Cic., *In Pison.*,

du royaume qu'ils réunirent alors déjà à leur empire, ne toucha en rien la Grèce d'Europe. Des mercenaires grecs peuvent bien être allés secourir Aristonicos, des auxiliaires grecs avoir été levés par les Romains; on parle en particulier du secours

35, 86. — La ville libre de Bysance [cf. plus haut, p. 314 et v. Cic., *De Prov. cons.*, 3, 5 et 6; 4, 7. *In Pison.*, 35, 86 et pour plus tard Plin., *N. H.*, IV, 11 (18), 46. Dio Chrysost., vol. I, p. 622 (343, 2), 625 (344, 46 sqq.), 679 (377, 24) Reiske. Tacit., *Annal.*, XII, 62, 63, où cependant la ville — v. plus bas — paraît déjà tributaire (mais sans doute d'une façon transitoire) sous Claude, et Dio Cass., 74, 14; cf. Kuhn, *Städt. Verfass.*, vol. II, p. 27. 33. 50. 56] était dès lors, comme Athènes et d'autres villes libres grecques, soumise au gouverneur de la Macédoine; cf. Cic., *ibid.* et *Pro Sest.*, 26, 56; 39, 84. Plus tard, c'est-à-dire depuis l'organisation de la province de Thrace (qui eut lieu sous Claude en 46 ap. J.-C.), il était naturel que Byzance fût considérée comme ville libre dans cette province (cf. Plin., *N. H.*, IV, 11 (18), 46. Dio Cass., *ibid*). Sur cette question et la dépendance ultérieure et momentanée de cette ville de la Bithynie (sous Trajan, cf. Plin., *Epist.* X, 52, 57), cf. Becker-Marquardt, *op. cit.*, p. 120, 153. — Les villes et les îles grecques de la nouvelle province d'Asie (du moins en partie) eurent dès le début et conservèrent ou obtinrent dans différentes occasions la situation de villes libres dans la province; cependant c'est précisément à ce sujet que nous manquent les renseignements exacts; cf. surtout Becker-Marquart, *op. cit.*, p. 143. Si nous considérons chaque cité en particulier, nous voyons l'île d'Astypalée unie à Rome par un *æquum fœdus* qui, renouvelé solennellement en 105 av. J.-C., 649 U. C., était lu publiquement tous les ans dans l'île; v. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2485 et p. 385. Kuhn, *Städt. Verfass.*, vol. II, p. 15, 16. Pauly, *Realencyclop.*, vol. I, 2e édit., p. 1944. Walter, *Geschichte des römischen Rechts*, t. I, p. 357. Rem.; 121. Becker-Marquardt, p. 143. 248. Plin., *N. H.*, IV, 12 (23), 71. L'île de Chios parvint aussi à sauvegarder son indépendance pendant la première guerre contre Mithradate. (Appian., *Mithrid.*, c. 61, in.), indépendance qui fut plus tard confirmée en bonne forme par le Sénat en 674 U. C. 80 av. J.-C. (v. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2222, p. 206; v. aussi Plin., *N. H.*, V, 31 (37), 136. Becker-Marquardt, p. 143. 251. Kuhn, *op. cit.*, vol. II, p. 16, 33. Parmi les villes libres du temps de Cicéron, nous voyons Apollonis, Cic., *Pro Flacc.*, c. 29, 71. Pline, *N. H.*, V, 29 (29), 109, range dans cette catégorie Alabanda (*immunis* dans Eckhel, *D. N.*, II, p. 571), Caunos, V, 29 (29), 104, Cnide, V, 29 (29), 104, sans doute aussi *immunis* par César (Plut., *Cæs.*, c. 48), Stratonicée, Plin., *ibid.*, 109, Mylasa, V, 29 (29), 108, Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2695 b, et Termera *ibid.*, 107. Le cas d'Halicarnasse est douteux : v. Becker-Marquardt, p. 143. On sait que quelques-unes furent déclarées libres plus tard ; comme Phocée, par Pompée (Dio Cass., XLI, 25. Lucan., *Pharsal*, V, 53; Aphrodisias (avec l'immunité), en *æquum fœdus*, par Marc-Antoine, entre 39-35 av. J.-C.; cf. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2737, pag. 494 sqq., 2845. Plin., *N. H.*, V, 29 (29), 109. Marquardt, *R. A.*, p. 143, 248. Kuhn, p. 21. Pauly, *R. E.*, V, 1. 2e édit., p. 1948. Walter, *loc. cit.*, et notamment l'île de Samos, à laquelle l'empereur Auguste octroya l'autonomie en 19 av. J.-C.,

que Byzance accorda alors aux Romains [1]. Et certes, les Grecs « d'Achaïe » pouvaient se considérer comme heureux en comparant leur sort à celui des peuples de « l'Asie », en voyant la province de Pergame, sous l'influence et par suite de l'activité révolutionnaire de Gaius Gracchus [2], non seulement frappée « d'impôts directs et indirects de toute espèce, et notamment de l'impôt foncier de la dîme », mais aussi entièrement livrée, par la manière dont ces impôts étaient affermés, à la tyrannie et à l'exploitation brutale des riches capitalistes et publicains romains. Par contre, les formidables mouvements provoqués à Rome par les Gracques ne purent encore exciter un vif intérêt que chez les Grecs qui avaient un sens politique développé ; les rogations agraires formulées par les Gracques n'eurent pas de retentissement en

Dio Cass., LIV, 9; cf. Plin., *N. H.*, V, 31 (37), 135 (d'après Eusèbe, *Chron.* ad Ol. CXC, p. 76 Scaliger, cela n'aurait eu lieu que sous Tibère, v. Suet., *Tiber.*, c. 12), jusqu'au moment où Vespasien rendit l'île à l'empire (Suet., *Vesp.*, c. 8. Eutrop., VII, 19). Cos obtint l'immunité de l'empereur Claude en 53 ap. J.-C. Tacit., *Annal*, XII, 61. (Sur Mitylène et Magnésie, v. plus bas; et sur Éphèse, cf. Mommsen, *C. Inscr. Latin. antiquiss.*, p. 170). Ilion, auquel les Romains avaient procuré des faveurs spéciales déjà du temps du roi Séleucos II Callinicos (Sueton, *Claud.*, c. 25) conserva l'indépendance et l'immunité qui lui avaient été accordées après la défaite d'Antiochus le Grand, pendant la première guerre contre Mithradate (Appian., *Mithr.*, c. 61, init.) ; sa situation privilégiée s'améliora constamment plus tard, de telle sorte que cette ville finit par être dispensée par l'empereur Claude de toute obligation envers l'État. Strab., XIII, 1, 27, p. 888 sqq. (594. 595, init.). Sueton., *Claud.*, c. 25. Tacit., *Ann.*, XII, 58. Dig., *De excusationibus*, XXVII; 1. 17, § 1. Plin., *N. H.*, V, 30 (33), 124. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 3610, p. 898. Cf. Kuhn, *Die städt. Verf.*, vol. II, p. 19. 32. — La ville de Cyzique, qui précisément à l'époque des Épigones, comme amie des Attales, avait joué le rôle brillant d'une république indépendante, était en très bons termes avec les Romains depuis l'annexion du royaume de Pergame (sans que ses rapports avec Rome eussent été légalement fixés); elle dut à son excellente attitude pendant la troisième guerre contre Mithradate de conserver son autonomie lorsque L. Lucullus et Pompée réglèrent les affaires de l'Asie-Mineure; cf. Strab., XII, 8, 11, p. 863 (576). Privée momentanément de son autonomie sous Auguste (20 ou 22-15 av. J.-C.), Dio Cass., LIV, 7 et 23. Zonar., X, 34. Euseb., *Chron.*, p. 155. Scalig., elle la perdit définitivement sous Tibère, en 24 ap. J.-C. Dion. Cass., 57, 24. Sueton., *Tiber.*, c. 37, et Tacit., *Annal.*, IV, 36; cf. Marquardt, *Cyzicus*, p. 75. 81. *Röm. Alterth.*, p. 143. Kuhn, p. 137. 19. 49.

[1]) Tacit., *Annal.*, XII, 62.

[2]) Cf. les développements de Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 113. 120. 269. 393 sqq.

Grèce, autant du moins que nous pouvons en juger par la tradition peu explicite qui nous en a été conservée, bien que l'état de la propriété dans ce pays ne prêtât que trop à des réformes analogues[1]. La tempête soulevée par l'invasion des Cimbres se déchaîna trop loin des frontières de la Grèce pour faire naître de grandes appréhensions chez les Hellènes; cependant il nous est permis de supposer que la violence croissante des luttes qu'il fallut soutenir contre les Barbares des frontières de la Macédoine depuis 114 av. J.-C. (cf. p. 297), auxquels déjà, depuis 119 av. J.-C., on avait fait énergiquement la guerre, ne furent pas sans rapport avec la première apparition des Cimbres sur le Danube moyen et en Illyrie[2]. Les menées démagogiques, au contraire, de Gaius Servilius Glaucia et de Lucius Appuleius Saturninus menaçaient (en 100 av. J.-C.) de troubler directement la Grèce; en effet, l'Achaïe aussi, comme la Macédoine, faisait partie de ces contrées dans lesquelles, d'après une loi présentée alors par le second de ces deux hommes, des citoyens romains, surtout des vétérans du général démocrate Gaius Marius, devaient être établis sur des propriétés de l'État ou des terres qu'il se proposait d'acheter. Cependant la ruine subite de ces démagogues et l'écroulement de la puissance politique de Gaius Marius empêcha, comme on sait, l'exécution de cette loi[3].

[1]) On connaît la part que prirent les archers crétois à la défaite de Gaius Gracchus et de ses amis en 121. PLUT., *Gaj. Gracch.*, c. 16.

[2]) Cf. ZUMPT, *Comm. Epigraph.*, vol. II, p. 171. MOMMSEN, *R. G.*, vol. II, p. 176. — Ce fut probablement en l'année 114, où le consul Gaius Porcius Cato (p. 297) fut complètement battu par les Scordisques (v. ZUMPT, p. 170 sqq.; LIV., *Epit.*, lib. 63. EUTROP., IV, 24. FLOR., I, 38), que les Barbares de la Thrace pénétrèrent jusqu'en Thessalie. FLOR., *ibid.* Voy. dans MOMMSEN, *R. G.*, vol. II, p. 171 sqq., l'énumération des guerres qu'on fit depuis 135 environ av. J.-C. jusqu'à la guerre contre Mithradate, aux peuples établis entre le Danube, la Macédoine et l'Adriatique. — Je ne sais pas au juste à quel fait se rapporte la relation d'APPIAN., *Illyr.*, c. 5, d'après laquelle les Scordisques envahirent un jour la Macédoine et la Grèce avec des tribus thraces et illyriennes, et pillèrent le temple de Delphes (à moins qu'il n'ait songé peut-être à l'invasion des Celtes en 279; ce qui toutefois me paraît très peu probable). Je ne vois pas pourquoi L. CONTZEN, *Die Wanderungen der Kelten*, p. 205, place tout simplement en 114 av. J.-C. les faits rapportés dans cette notice.

[3]) Cf. AUR. VICT., *De vir. ill.*, c. 73 (*L. Appulei. Saturn.*). BECKER-MARQUARDT, *Röm. Alterth.*, vol. III, 1, p. 123, 328. RUDORFF, *Das Ackergesetz*

Cependant le temps approchait où la paix dont la Grèce jouissait depuis longtemps devait être troublée par une catastrophe sanglante. Avec une horreur profonde, peut-être aussi çà et là non sans une joie secrète, les Hellènes virent éclater en Italie, pendant l'automne de l'année 91 av. J.-C., cette terrible guerre civile dans le cours de laquelle les fils de l'Italie, maîtresse du monde, se déchirèrent entre eux. Mais les Grecs étaient si profondément convaincus de la puissance invincible de Rome, que beaucoup d'entre eux se hâtèrent de mettre leurs forces et leur habileté à la disposition de la République, serrée de près par ses ennemis, lorsqu'elle s'efforça d'équiper une flotte capable de résister à ces derniers[1].

Elles n'étaient plus loin ces journées néfastes et sanglantes où les Grecs allaient pouvoir satisfaire, pour leur malheur, le besoin d'action qui les dévorait, non plus en combattant côte à côte avec les Romains, mais en se révoltant contre eux avec fureur et en luttant avec acharnement contre les légions de l'Occident. Depuis longtemps déjà, l'Orient tout entier s'agitait à la nouvelle des hauts faits et des brillants succès d'un grand prince asiatique; d'un homme qui se distinguait avantageusement de ces potentats efféminés qui, depuis que les Ptolémées et les Séleucides avaient dégénéré, avaient offert au monde, pendant la durée de plusieurs générations, un spectacle pitoyable sur tous les trônes de l'Orient hellénistique, à l'exception de celui de Pergame. C'était Mithradate VI Eupator,

des Sp. Thorius (Ztschrft. f. gesch. Rechtswiss., X, 1), p. 140. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 222-229.

[1]) Il nous a été conservé (cf. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 235, en note) un sénatus-consulte du 22 mai de l'année 676 U. C. 78 av. J.-C., « qui accorde des honneurs et des avantages, lorsqu'on leur donna leur congé, à trois capitaines de vaisseau grecs de Carystos, de Clazomène et de Milet, pour les fidèles services qu'ils avaient rendus depuis le commencement de la guerre d'Italie (90 av. J.-C.). » C'étaient Asclépiade de Clazomène, Polystrate de Carystos et Méniscos de Milet. Cf. Mommsen, *C. I. Latin. Antiquiss.*, p. 110 sqq., n° 203, et Böckh, *C. I. Gr.*, vol. III (éd. Franz), n° 5879, p. 766 sqq. — Memnon (éd. Orell.), c. 29 (al. 31) nous donne des détails analogues sur la ville confédérée d'Héraclée (voy. ci-après) sur la mer Noire. — Des mercenaires crétois (que les Romains employèrent aussi dans d'autres circonstances, Valer. Max., IX, 3, 7) se battaient alors pour Rome comme pour l'Italie; cf. Diod., XXXVII, 17.

roi du « Pont »[1], qui, d'un côté, depuis 114 environ avant J.-C., avait fait des conquêtes considérables en Colchide et dans les contrées grecques et barbares situées sur les bords de la mer Noire au nord-est et au nord, et, de l'autre, avait réussi à étendre sa puissance en Asie-Mineure par la ruse et par la force, aux dépens des princes de la Paphlagonie et de la Cappadoce. Peu à peu sa puissance devint également menaçante pour les intérêts de Rome en Orient ; du reste, le roi Mithradate VI avait toujours été, comme l'on sait, hostile aux Romains, parce que le Sénat, pendant sa minorité, avait de nouveau détaché du royaume de Pont cette partie de la Grande-Phrygie qu'avait reçue son père Mithradate V Évergète après la défaite d'Aristonicos (p. 314). Le Sénat surveillait donc avec inquiétude les progrès constants de ce prince audacieux; les empiètements du roi finirent par provoquer (d'abord en 92 av. J.-C.), de la part des Romains, des démonstrations très sérieuses. Mithradate recula momentanément devant les menaces des Romains, mais bientôt il donna sur d'autres points des preuves de son ressentiment. Car l'hypothèse d'un savant moderne[2], qui attribue au roi du Pont une part dans les attaques furieuses « dirigées contre la Macédoine avec une violence et une constance surprenantes », depuis 92 av. J.-C., par les tribus barbares de la frontière septentrionale et orientale de cette province, n'est sans doute pas dépourvue de fondement. Ce fut surtout en 90 et en 89 av. J.-C. que les Barbares de la Thrace inondèrent non seulement la Macédoine, mais aussi la plus grande partie de l'Épire, et qu'ils pillèrent le temple de Dodone. Gaius Sentius Saturninus

[1]) Mithradate était né à Sinope. STRABON, XII, 3, 11, p. 821 (545). Cette ville grecque, qui avait autrefois résisté avec succès avec le secours des Rhodiens (vers l'an 220 av. J.-C. (POLYB., IV, 56) aux attaques du roi du Pont, Mithradate IV, avait fini par être conquise par le roi du Pont, Pharnace I, vers 182 av. J.-C. ; (POLYB., XXIV, 10, 2 et 3. LIV., XL, 2. STRABON, XII, *ibid.*, et p. 546; cf. MEIER, *Pergamen. Reich*, p. 381. CLINTON, *Fast. Hellen.*, vol. III, p. 425. STREUBER, *Sinope*, p. 81. KUHN, *Städt. Verf.*, vol. II, p. 139). Sinope devint plus tard (DIOD., XIV, 31, 2. STRABON, X, 4, 10, p. 731 (477) et XII, *ibid.*), sous Mithradate V Evergète, et surtout sous Mithradate VI Eupator, capitale du Pont.

[2]) MOMMSEN, *R. G.*, vol. II, p. 291; cf. DIO CASS. (éd. Dindorf), p. 140, fr. 101, 2. DRUMANN, *Gesch. Roms*, vol. II, p. 445.

(p. 297), le vaillant gouverneur de la Macédoine, s'efforça, il est vrai, de protéger sa province, et repoussa en effet les brigands avec le secours de la tribu thrace des Denthélètes[1]; mais bientôt les affaires prirent une tournure bien plus menaçante pour les Romains en Grèce et en Macédoine.

Mithradate avait bientôt (directement et indirectement) renouvelé ses attaques en Asie-Mineure contre les peuples et les princes ses voisins. Le roi recula, il est vrai, encore une fois devant les menaces de l'ambassadeur romain Manius Aquillius en 90 av. J.-C.; mais maintenant, sans se soucier de l'immense danger où se trouvait Rome précisément alors par le soulèvement des Italiotes, Aquillius cherchait par tous les moyens à forcer Mithradate, qui, selon toute apparence, n'était pas disposé alors à se mesurer avec les Romains, à leur déclarer la guerre. Il ne réussit que trop bien. Mithradate, poussé à bout, animé dès lors de cette haine ardente contre Rome qu'il manifesta à diverses reprises d'une manière si effrayante pendant sa longue existence, fit, en 89 av. J.-C., où il rompit enfin ouvertement avec les Romains, les préparatifs les plus formidables; et lorsque la guerre éclata, au printemps de l'année 88 av. J.-C., les troupes italiennes dont disposait Rome, trop peu nombreuses, et les contingents considérables, mais de médiocre qualité, de ses alliés d'Asie, furent partout défaits et dispersés en Asie Mineure par les armées du Pont admirablement commandées. Les débris de l'armée romaine cherchèrent à se maintenir dans la ville de Laodicée en Phrygie, sous le préteur Quintus Oppius, qui, de la Pamphylie, avait conduit des troupes romaines contre Mithradate et dans les villes fortes sur le Méandre supérieur ou

[1]) Liv., *Epit. lib.*, LXX. LXXIV. LXXIV. Oros., V, 18, s. fin. Obsequens, c. 113. Dio Cass., *ibid.* Cic., *In Pison.*, c. 34, 84. *In Verrem*, act. II, lib. III, c. 93, 217. Cf. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 173 sqq. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 291. — Sentius (ci-dessus, p. 297) fut, d'après Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 173; cf. p. 175 sqq., gouverneur depuis 92 av. J.-C.; d'après Mommsen, *Röm, Münzwesen*, p. 692 sqq., et 375, note 30, depuis 89 av. J.-C. — Dans le cours de ces invasions, « on aurait essayé encore une fois de placer sur le trône de la Macédoine un prétendant du nom d'Euphène ». Voy. Diodor., *Fragm. Scorial. fr. libb.*, XXX sqq., n° 31, dans Diod., *Bibl.*, éd. Bekker, tom. IV, p. 269. Cf. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 291.

dans d'autres endroits de la Carie, sous Lucius Cassius Longinus, gouverneur de la province d'Asie. Sous l'impression des rapides et complètes victoires du roi, puis des nouvelles d'Italie, où le consul L. Cornélius Sulla — auquel le parti populaire dirigé par le tribun du peuple Publius Sulpicius Rufus voulait arracher, d'une façon complètement illégale, le commandement suprême contre Mithradate, que le Sénat lui avait déjà accordé, pour en revêtir son ennemi personnel et politique, le vieux Gaius Marius — avait commencé à faire ouvertement la guerre à ses propres concitoyens du parti opposé, Mithradate fut reçu avec enthousiasme dans presque toute l'Asie-Mineure, aussi bien par les Asiatiques que par les Grecs, auxquels le roi, qui connaissait bien la civilisation, les mœurs et les coutumes des Hellènes et qui, en même temps, avait fait annoncer partout aux habitants des villes que leurs dettes publiques et privées seraient annulées et qu'il les exemptait de tout impôt et du service militaire pendant cinq ans, apparaissait comme un sauveur ardemment désiré, venu pour les délivrer du joug des Romains. Et bientôt on trouva l'occasion d'assouvir par d'horribles forfaits la haine du nom romain que depuis des années avaient fait naître, dans la province d'Asie, cruellement opprimée, et dans les pays voisins, les percepteurs, les chasseurs d'esclaves et les usuriers romains. Non seulement les habitants de Laodicée livrèrent à Mithradate, pour subir les plus odieux traitements, le général Oppius, ceux de Mitylène, Manius Aquillius, qui s'était réfugié auprès d'eux [1] ; mais lorsque le vainqueur, avide de vengeance, publia à Éphèse cet ordre sanguinaire bien connu qui enjoignait à tous ses lieutenants et aux habitants des cités déjà placées sous sa dépendance « de tuer le même jour tous les Romains ou Italiotes établis sur le territoire, hommes libres ou affranchis, sans distinction d'âge ni de sexe ; de s'abstenir, s'ils ne voulaient s'exposer aux châtiments les plus sévères, de secourir les proscrits ; de jeter leurs cadavres aux chiens et aux oiseaux de proie, de confisquer leurs biens et d'en livrer la moitié aux

[1]) Appian., *Mithr.*, c. 20. 21. 112. 113. Diodor., XXXVII, 27. Athen., V, p. 213, a et b. Liv., *Epit. lib.*, LXXVIII. Val. Maxim., IX, 13, 1. Vell., II, 18. Plin., *N. H.*, XXXIII, 3 (14), 48. Cf. aussi Cic., *Pro Rabir. Postum.*, 10, 27.

assassins et la moitié au roi[1] »; il trouva partout des bourreaux tout prêts à lui obéir, non seulement parmi les esclaves, auxquels on promettait la liberté pour prix de leur trahison et du meurtre de leurs maîtres, et parmi les débiteurs, auxquels le massacre de leurs créanciers italiotes devait rapporter la moitié du montant de leurs dettes. Cette journée pleine d'horreur coûta la vie à quatre-vingt mille, peut-être même à cent cinquante mille personnes[2] d'origine romaine ou italiote, en partie au milieu de scènes d'une abominable cruauté. Les Grecs rivalisaient de fureur brutale avec les Asiatiques. A Éphèse — où l'on avait déjà brisé ou outragé, dans un premier accès de fureur, les offrandes et les statues des Romains, qui se trouvaient dans la ville[3] — la sainteté du temple d'Artémis ne suffit même pas à protéger les Romains qui s'y étaient réfugiés; à Pergame, les malheureux qui cherchaient un refuge dans le temple d'Asclépios furent tués à coups de flèche; à Adramyttion, on précipita entre autres dans la mer les enfants des odieux Occidentaux. A Caunos aussi, le temple de Hestia ne put sauver les Italiotes; avec une cruauté réfléchie, on égorgea d'abord les enfants sous les yeux de leurs mères, puis les mères elles-mêmes, et enfin les hommes. A Tralles, on loua pour le massacre un sauvage paphlagonien du nom de Théophile, qui, avec ses satellites, parqua les malheureux dans le temple de la Concorde (!) et commença par couper les mains à ceux qui enlaçaient de leurs bras les images des dieux. Dans un petit nombre d'endroits seulement, les Hellènes eurent trop de noblesse d'âme pour consentir à être les bourreaux d'un despote sanguinaire. Les citoyens de Cos, notamment, bien qu'ils n'opposassent d'ailleurs aucune résistance au roi du Pont, protégèrent, d'une façon qui leur fait honneur, les fugitifs romains

[1]) Cf. Appian., *Mithr.*, c. 22. 62. Flor., I, 39. Eutrop., V, 6. Aur. Vict., *De vir. ill.*, 76.

[2]) Memnon, c. 31 (33), et Valer. Max., IX, 2, ext. 3, indiquent le premier de ces nombres; pour l'autre, voy. Plut., *Sull.*, c. 24. Dio Cass., fr., n° 176 Reimar. D'après Appian., *Mithr.*, c. 23, 54, un grand nombre d'esclaves d'origine italique furent également assassinés à cette époque. Meier, *Pergamen. Reich*, p. 423, cherche à concilier ces indications.

[3]) Appian., *Mithrid.*, c. 21. 61.

ou italiotes et les placèrent sous l'antique et inviolable protection du temple élevé dans leur île à Asclépios [1].

D'un autre côté, les succès militaires du roi se ralentirent dans plusieurs endroits. Non seulement les Lyciens et plusieurs villes de Carie lui opposèrent une résistance énergique, mais, notamment à Rhodes, des troupes romaines et des Hellènes amis de Rome résistèrent avec une grande bravoure et avec succès aux forces supérieures du roi. La résistance opiniâtre de la ville de Magnésie sur le Sipyle fit même échouer l'énergie et le talent du vaillant Archélaos, un Cappadocien « hellénisé », le meilleur de tous les généraux du Pont [2]. Mais ce furent avant tout les Rhodiens, comme nous l'avons déjà fait observer, qui méritèrent alors la reconnaissance des Romains. Ce peuple de marchands intelligents connaissait sans doute trop bien la puissance et la politique tenace des Romains pour se laisser tromper par quelques succès peu importants des armées du Pont et pour rompre avec Rome dans un moment où l'odieux massacre de la population civile romaine et italiote en Asie devait pousser Rome et l'Italie à se venger sans pitié. Ajoutons que Mithradate, dont la flotte dominait maintenant dans la mer Égée, avait, dès le début, noué des relations intimes avec les pirates [3], ennemis naturels du trafic rhodien, et surtout avec les Crétois [4], vieux amis de sa famille et de sa cour, qui lui fournirent de nombreux soldats. Il avait ainsi partout, dans les mers de l'Orient, déchaîné la piraterie,

[1]) Appian., *Mithrid.*, c. 23. 54. 58. 62. Dio Cass., (éd. Dindorf) fr. 101, 1. Memnon, c. 31 (33). Plut., *Sull.*, c. 24. Cic., *Pro lege Manil.*, c. 3. *Pro Flacc.*, c. 25, 60. Liv., *Epit. lib.*, LXXVIII. Valer. Max., IX, 2, ext. 3. Vell., II, 18. Tacit., *Annal.*, IV, 14. Flor., *ibid.* Oros., VI, 2. Pauly, *Realencyclop.*, vol. I, 2e édit., p. 1947. Sur les actes de pillage commis par Mithradate à Cos, v. Joseph., *Ant.*, XIV, 7, 2. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, III, p. 492, 5.

[2]) Cf. Appian., *Mithr.*, c. 21, fin. et 61. Plutarch., *Praec. reip. gerend.*, c. 14. Pausan., I, 20, 3. Liv., *Epit. lib.* LXXXI. Pausanias, *ibid.*, nomme Magnésie sur le Sipyle; Tacite, *Annal.*, III, 62, ferait plutôt penser à Magnésie sur le Méandre, dont on loue ici la résistance à Mithradate; cependant Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, p. 584, en s'appuyant sur Strabon, XIII, 3, 5, 923 (621), est encore d'avis qu'il ne faut pas renoncer à la Magnésie sur le Sipyle de Pausanias. — Sur Archélaos, v. Plut., *Sull.*, c. 22.

[3]) V. plus haut, p. 294.

[4]) Cf. Strab., X, 4, 9 et 10, p. 731 sqq. (477 sqq.). Flor., I, 41. Höck, *Kreta*, vol. III, p. 497 sqq.

qui prit un développement vraiment désastreux [1]. Dans ces circonstances, les Rhodiens restèrent d'autant plus fidèles à ce principe si raisonnable qui consiste à ne changer de parti à aucun prix au milieu d'une crise. Rhodes, lieu de rendez-vous de tous les Romains et Italiotes fugitifs et entre autres aussi du proconsul d'Asie, Lucius Cassius [2], faisait les préparatifs les plus énergiques pour résister au roi, qui avait commencé par faire avancer sa flotte contre l'île et avait ensuite établi un camp dans le voisinage de la ville. A plusieurs reprises, l'excellent commandement de leur amiral Damagoras et leur habileté extraordinaire sur mer procura aux Rhodiens, dans une série de combats, la victoire la plus glorieuse sur les escadres du Pont bien supérieures en nombre. Les assauts que Mithradate livra à la ville furent également si malheureux qu'il s'éloigna enfin de Rhodes et renonça provisoirement à arracher aux Romains cette place, si importante au point de vue politique et militaire [3].

Cet échec cependant pouvait lui paraître d'autant moins grave que, sur ces entrefaites, il avait conçu l'espoir de rejeter la puissance romaine au delà de l'Adriatique. En effet, dans la Grèce d'Europe, les nouvelles étonnantes arrivées d'Asie et d'Italie avaient produit un mouvement formidable. Un prince hellénistique, qui annonçait partout aux peuples de l'Orient qu'il les délivrerait du joug des Romains, avait fait subir aux sévères dominateurs de la Grèce des échecs considérables ; et ce roi était d'une toute autre trempe que le faible Antiochus, qu'on avait pourtant surnommé le Grand. Chaque jour, il donnait de nouvelles preuves de son énergie ; l'homme qui avait fait verser à flots le sang romain et italiote devait, à n'en pas douter, faire la guerre à outrance ; il était bien permis aux Grecs de penser qu'il n'abandonnerait pas avec une molle

[1]) Sallust., *Hist. fr. ex lib.* IV (*ep. Mithr. ad regem Arsacem*). Flor., I, 40. 41. Appian., *Sicil.*, c. 6. *Mithr.*, c. 56. 63. 92. Plut., *Lucull.*, c. 2 et 3. *Pomp.*, c. 24, init. Zonar., X, 3, init.

[2]) Appian., c. 24, init.

[3]) Appian., *Mithr.*, c. 22. 24-27. Diodor., XXXVII, 28. Memnon, c. 31 (33). Liv., *Epit. lib.* LXXVIII. Vell., II, 18. Cic., *In Verr.*, act. II, lib. II, 65. Valer. Max., V, 2, ext. 2. Flor., I, 39. Aur. Vict., *De vir. ill.*, 76. Sur Damagoras, v. aussi Plut., *Lucull.*, c. 3.

indifférence, comme autrefois Antiochus avait abandonné les Étoliens, les peuples qui, du camp romain, passeraient dans le sien. Et l'on voyait alors le monde romain, malgré les dangers qui le menaçaient du côté de l'Orient et les avertissements que lui donnait la guerre sociale en Italie, livrer son propre sein aux ravages d'une révolution pleine d'horreurs et à une sanglante guerre civile. Il n'est donc pas étonnant que les Hellènes, toujours prêts à espérer, crussent de nouveau à la possibilité de secouer enfin le joug des Romains avec le secours de leur libérateur le roi du Pont, de changer en une réalité politique la souveraineté chimérique de leurs communes, et, en général, de jouer encore dans la politique du temps un rôle important. Dans tous les cas, après les premiers succès importants de Mithradate[1], le parti romain, l'oligarchie, avait perdu le pouvoir dans toute la Grèce, excepté dans un petit nombre de villes ; et déjà avait paru, pour le malheur de la Grèce, ce méprisable démagogue sous le gouvernement duquel l'infortuné pays des Hellènes devait être écrasé par l'invasion des forces militaires de Rome et du Pont.

C'est à Athènes, en effet, que l'agitation populaire avait atteint le plus haut degré de violence. Nous ne savons pas si l'aversion démocratique pour le patronat gênant de Rome et l'aristocratie du pays (cf. p. 290) avait été récemment accrue par quelques faits particulièrement révoltants[2]; toujours est-il que, lorsque les premières victoires de Mithradate mirent la foule en émoi, un homme, qui depuis exerça une influence fatale sur la destinée d'Athènes, réussit à pousser rapidement et complètement les Athéniens dans la voie de la politique de Mithradate : c'était le philosophe Aristion[3]. Cet Aristion[4] était

[1]) D'après APPIAN., *Mithr.*, c. 16. Mithridate d'ailleurs semble avoir toujours compté sur les sympathies des Hellènes.

[2]) Les paroles d'Aristion, dans ATHEN., V, p. 212 a : ὥστε μὴ μόνων τῶν ἐπιφερομένων ὀφλημάτων ἀπολυθέντας κ. τ. λ., semblent faire allusion à un fait de cette espèce.

[3]) A consulter spécialement sur Aristion : C. M. WIELAND, *Athenion, genannt Aristion*, 1781. (*Sämmtliche Werke, Supplement*, vol. VI. p. 3-64. Leipzig, 1798). PLASS, *Die griech. Tyrannis*, vol. II, p. 185 sqq. et l'article de G.-F. HERTZBERG, *Aristio* dans la *Realencyclopädie* de Pauly, vol. I (2e éd.), p. 1591 sqq.

[4]) Ce personnage est appelé Athénion par POSIDON., ap. ATHEN., V, 13 sqq.

fils de l'Athénien Athénion — qui passe pour avoir été le disciple et l'ami du chef d'école péripatéticien Erymnéos[1], lequel florissait vers la fin du second siècle av. J.-C. et au commencement du premier — et d'une esclave égyptienne[2]. Élevé dans la maison de son père, malgré sa naissance illégitime, le jeune Aristion s'était approprié la culture intellectuelle ordinaire des jeunes Athéniens, avait embrassé les doctrines philosophiques de son père[3], était devenu l'héritier du vieillard à la mort de celui-ci, et avait trouvé en même temps le moyen de se procurer le droit de bourgeoisie. Il épousa ensuite une jeune et jolie fille, se mit à enseigner la philosophie péripatéticienne et sut, grâce aux charmes de sa femme, attirer à lui une foule de jeunes gens riches qui écoutaient ses leçons ; les honoraires qu'il leur demandait remplirent sa caisse. Quelque temps après, il se mit à voyager avec sa femme et sut, tant à Messène qu'à Larissa en Thessalie, se faire une grande réputation par ses discours, et en même temps augmenter sa fortune ; il était riche en revenant dans sa patrie[4].

Nous ne connaissons pas, il est vrai, les événements de sa vie peu avant le commencement de la guerre en Asie-Mineure ; cependant sa destinée ultérieure nous permet de supposer qu'il jouait alors à Athènes un rôle important. Il est bien possible, toutefois, que l'aristocratie ait témoigné peu de

(47 sqq.), p. 211 sqq. et Jul. Capitol., *Maximin.*, c. 9 (à moins que Jul. Capitolinus ne veuille parler, dans le passage cité, du fameux Athénion, le chef des esclaves siciliens révoltés en 104-102, ce que permet de croire la comparaison qu'il fait au même endroit avec Spartacus) : d'autres auteurs, notamment Strab., IX, 1, 20, p. 610 (398). Plut., *Sull.*, c. 12 sqq. *Num.*, c. 9. *Lucull.*, c. 19. *Præcept. reip. gerend.*, c. 14. Appian., *Mithridat.*, c. 28 sqq. Dio Cass., fr., p. 142 sqq. (Reimar., I, p. 50 sqq.). Pausan., I, 20, 3, lui donnent le nom d'Aristion (sur la forme Ariston, cf. Wyttenbach, *Animadv. ad Plutarch. Moral.*, II, 1, p. 392, et Fabric., *ad Dion. Cass.*, lib. XXXV, p. 50). Sur les tentatives faites pour assimiler « Athénion » et « Aristion », v. Victor, *Var. lect.*, XXV, 24. Casaubon, *ad Athen.*, 211 f. (28). Ahrens, p. 4. Ellissen, p. 12. Meier, *Comm. epigr.*, II, p. 76.

1) Cf. C. G. Zumpt, *Ueber den Bestand der philosophischen Schulen in Athen und die Succession der Scholarchen*, p. 69 et 93.

2) Athen., V, p. 211 e.

3) Appien seul, *Mithridat.*, c. 28, l'appelle épicurien, malgré le témoignage très clair de Posid., ap. Athen., V, p. 211 d, peut-être uniquement à cause des excès auxquels se livra plus tard le démagogue.

4) Athen., V, pag. 211 d-f., 212 a.

sympathie à un homme d'une origine aussi douteuse ; elle expia cruellement plus tard ce manque d'égards. Mais les masses, auxquelles imposaient sa richesse et son éloquence facile, l'audacieux et fougueux démagogue peut bien alors déjà se les être attachées, en célébrant par de beaux discours l'antique grandeur d'Athènes et en déplorant les misères du présent. Bref, lorsque sous l'impression des premières nouvelles des victoires du roi du Pont, venues d'Asie-Mineure, et des rumeurs fâcheuses concernant la révolution et la guerre civile qui avaient éclaté à Rome, à Athènes aussi le parti romain perdit le pouvoir qu'il avait eu jusqu'alors, Aristion persuada facilement au démos athénien de l'envoyer comme ambassadeur d'Athènes auprès de Mithradate. Celui-ci, qui sut complètement gagner l'habile Athénien, combla de faveur le philosophe qui promettait de devenir un instrument extrêmement utile de la politique du roi du Pont; et Aristion, qui, en attendant, restait témoin, à la cour et dans le camp du roi, des succès et des crimes de Mithradate, sut en revanche, par une série de dépêches remplies des plus belles promesses, exciter de plus en plus contre les Romains les Athéniens, ses concitoyens, et leur inspirer pour Mithradate un enthousiasme qui allait jusqu'à la folie [1]. Enfin, il s'en retourna en Grèce avec un message du roi. Une tempête poussa son navire dans le port de Carystos, où il paraît avoir séjourné quelques temps. Dès que les Athéniens eurent appris que leur ambassadeur bien-aimé était si près d'eux, ils se hâtèrent de préparer au grand homme la réception la plus brillante. Escorté par les vaisseaux de guerre de la République, le vaisseau d'Aristion entra dans le Pirée; et l'on vit alors l'ancien « maître d'école » péripatéticien faire son entrée triomphale dans la ville, sur une litière ornée de pieds d'argent et couverte de tapis de pourpre, tandis que des milliers de Grecs émus, venus de près et de loin, se pressaient autour de lui, contemplant avec admiration cet homme venu directement du camp du grand ennemi

[1]) Athen., V, p. 212 a et b. — Ce fut peut-être alors ou peu après que Mithradate envoya comme offrandes aux temples de Némée et de Delphes plusieurs de ces armures gigantesques dont il couvrait sa stature colossale, au grand étonnement des Asiatiques et des Hellènes (Appian., *Mithr.*, c. 112).

de Rome, du libérateur tant désiré des Hellènes. A Athènes, on lui donna pour résidence la splendide maison du plus riche citoyen de la ville — probablement l'archonte Médeios — qui, (comme fermier des impôts, paraît-il), avait acquis une grande fortune grâce à son trafic avec Délos; cette maison était probablement située dans le « Dromos », la grande rue, « une espèce de Corso » qui s'étendait du côté septentrional du marché jusqu'à la célèbre porte de Dipylon et traversait le quartier du Céramique. Couvert d'un manteau magnifique et portant au doigt une bague avec l'image de Mithradate, Aristion se présenta encore une fois ce jour-là à la foule étonnée qui l'accompagnait dans les rues, tandis que, pour célébrer son arrivée, les artistes Dionysiaques faisaient de pompeux sacrifices, dans un endroit consacré attenant à la maison qui leur servait de lieu de réunion dans la grande rue mentionnée plus haut, non loin du Dipylon[1]. Athènes tout entière semblait donc encore s'abandonner à ce délire effréné des temps romanesques de Démétrios Poliorcète. Mais ce fut la première scène d'une effroyable tragédie; seulement, cette fois-ci, la pièce satirique précéda l'affreuse catastrophe.

Ce fut sans doute par calcul que l'astucieux démagogue avait évité de parler au peuple le jour même de son entrée dans la ville. La foule en devint tellement impatiente que, dès le lendemain matin, elle s'amassa devant la porte de sa demeure, que des troupes d'Athéniens et d'autres Grecs allaient et venaient, comme des flots agités, dans la grande rue du Céramique et dans l'agora, et qu'enfin — lorsque le héros du jour parut au milieu de ses adorateurs et qu'un essaim de rusés personnages, qui avaient soif de la faveur du peuple souverain, l'entourèrent comme les courtisans d'un prince, et que tous ceux qui parvenaient à toucher le vêtement du héraut admiré de la nouvelle gloire d'Athènes se sentaient heureux — la foule se réunit toute seule en assemblée pour prêter l'oreille aux paroles d'Aristion. Le flot tumultueux se dirigea

[1]) ATHEN., V, pag. 212 b-e. Voy. BERGK in *Rhein. Museum*, XIX, p. 605. — Sur la question topographique, cf. BURSIAN., *Geogr. von Griechenl.*, vol. I, p. 289 sqq. et *De for. Athen. disput.* Zürich, 1865, et dans PAULY, *R. E.*, vol. I, 2e édit., p. 1981. CURTIUS, *Att. Studien*, II, p. 17 sqq.

d'abord vers l'agora. Aristion prit place sur la tribune (p. 291) élevée pour le gouverneur de la Macédoine devant le portique du roi Attale[1] et commença, avec l'art consommé d'un astucieux démagogue, à entretenir les masses des victoires et de la puissance formidable de Mithradate, qui, disait-il, se préparait à lancer sur le continent européen des forces imposantes, de ce roi auquel tous les peuples de l'Occident, sans en excepter Carthage (!!), avaient promis leur secours contre Rome, l'objet de leur haine ! Puis il excita la colère du peuple contre les Romains. Il ne se contenta pas d'insister sur les entraves depuis longtemps cruellement ressenties qu'on avait imposées à la démocratie, sur l'abandon des anciens lieux de réunion du peuple, du Pnyx et du théâtre, sur la ruine des plus importantes institutions démocratiques, désormais sans valeur, grâce au nouvel ordre de choses établi par les Romains : la triste situation de la ville, un grand nombre de temples et de gymnases tombant en ruines, les fêtes qu'on cessait de célébrer, la décadence de telle ou telle école de philosophie, tout était mis sur le compte de la domination romaine[2].

Le discours d'Aristion produisit l'effet désiré : la foule surexcitée se précipita en tumulte vers le temple de Dionysos et, dans son exaltation, conféra au hardi démagogue la dignité de premier stratège (p. 290). Sur son avis, on confia sans tarder les autres fonctions publiques à de bons démocrates, à d'ardents ennemis de Rome[3]. C'était déclarer ouvertement la guerre à Rome. Toutes les entraves que les Romains avaient imposées à la démocratie (p. 290 sqq.) furent supprimées sans autre forme de procès[4]; Aristion se prépara ensuite activement à la guerre et résolut d'exterminer le parti romain à Athènes, en prenant pour exemple la conduite du cruel Mithradate.

Nous ne savons pas si Aristion avait alors déjà à sa dispo-

[1]) Le portique construit par le roi Attale II, de Pergame était probablement situé sur le côté est de la partie nord de l'agora (Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, I, p. 155 sqq. 642).

[2]) Athen., V, p. 212 e-213 e; cf. Ahrens, *De Athen. stat. polit.*, p. 47. Curtius, *Attische Studien*, II, p. 31 sqq., 49 sqq.

[3]) Athen., V, p. 213 e et f.

[4]) Appian., *Mithrid.*, c. 39.

sition des troupes auxiliaires du Pont[1]. Mais il est probable que Mithradate lui donna provisoirement des sommes importantes, à l'aide desquelles il put lever des troupes plus nombreuses que celles que lui fournissaient Athènes affaiblie et l'aveugle enthousiasme des masses. Alors commença une persécution systématique de tous les citoyens qui passaient pour être partisans de l'alliance romaine. Chez Aristion, le fanatisme politique peut bien s'être allié à un désir de vengeance personnel, peut-être même à la jalousie de métier ou à l'envie que lui inspiraient certains philosophes, ses anciens collègues. En un mot, l'ancien professeur de philosophie se mit à déployer, à l'égard de l'oligarchie athénienne, une cruauté, une rapacité qu'ignoraient la plupart des anciens tyrans antérieurs aux guerres médiques, et que ne connaissaient que trop les tyrans « plus récents », les Lacharès d'Athènes, les Nabis et autres personnages sanguinaires de cette détestable espèce. Le premier sang que versa le nouveau despote fit fuir tous ceux qui se sentaient menacés; on ferma les portes de la ville. Lorsqu'ensuite un grand nombre des partisans de Rome — sans cesse inquiétés par les menaces publiques du stratège et par la persécution impitoyable de

[1]) Nous sommes malheureusement mal renseignés sur certains détails intéressants de cet épisode. Appien notamment contredit d'une façon absolue le récit de Posidonios. Selon Appian., *Mithr.*, c. 28, ce n'est pas Aristion, mais le général Archélaos qui avait gagné Athènes pour le roi en donnant aux Athéniens Délos, qu'il avait prise et qui s'était séparée d'Athènes. C'est alors seulement qu'Aristion reçoit de lui la mission de se rendre à Athènes avec le trésor du temple de Delos et 2,000 hommes; c'est avec ces troupes qu'il s'empare de la tyrannie. — En face de cette assertion d'Appien, qui, précisément ici, mérite peu de confiance, nous nous en tiendrons à celle de Posidonios, très bien renseigné; il est évident que Délos ne se détacha d'Athènes, ou, si on veut, ne fut enlevée aux Athéniens par les Romains (v. plus bas), que lorsque Athènes eut rompu avec Rome. Il est d'ailleurs bien possible qu'Aristion eût à sa disposition dès le début des troupes du Pont; mais il est plus probable que les 2,000 hommes en question ne furent jetés dans Athènes pour lui servir de garnison qu'après les progrès d'Archélaos. — D'après Pausan., I, 20, 3, Aristion avait été également chargé de messages pour d'autres villes. — Sur les tétradrachmes athéniens des années 88 à 86 avant J.-C., avec les noms de Mithradate et d'Aristion, v. Eckhel, *D. N.*, II, 219. Beulé, *Monn. d'Athènes*, p. 237. Mommsen, *Gesch. d. Röm. Münzwesens*, p. 692. Hultsch, *Metrologie*, p. 162; cf. aussi les inscriptions dans Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2277 et 2278.

nombreux citoyens qu'Aristion faisait condamner à mort et exécuter de la manière la plus sommaire et au mépris de toutes les formes légales, sous prétexte de relations secrètes avec les fugitifs et d'opposition au nouvel ordre de choses — essayèrent de s'échapper en franchissant pendant la nuit les murs d'enceinte, le monstre organisa une chasse générale. Des escouades de ses cavaliers cuirassés reçurent l'ordre de poursuivre partout les fugitifs, et ceux qu'ils atteignaient étaient, s'ils ne se rendaient immédiatement, massacrés en rase campagne, ou ramenés couverts de chaînes; les prisonniers étaient alors exécutés à Athènes, en subissant souvent les plus cruels tourments, ou gardés pour être livrés au roi[1]. Ceux qui, par ordre du tyran, pourchassaient les fuyards ne cessaient de parcourir et de fouiller les campagnes de l'Attique; tous les chemins étaient occupés par ses patrouilles, tandis qu'il remplissait sa caisse en confisquant la fortune de ses victimes. Et comme il craignait sans cesse l'arrivée des troupes romaines de la Macédoine ou les soulèvements et la trahison du parti romain de la ville, Athènes fut mise alors déjà en état de siège : de forts détachements gardaient les portes et empêchaient qui que ce fût d'entrer ou de sortir; après le coucher du soleil, personne ne devait sortir de chez soi; enfin, en sa qualité de premier stratège (p. 290), il s'empara de tous les greniers publics ou privés et fixa les rations quotidiennes de tous les habitants[2]. Cependant un grand nombre des partisans de Rome avaient réussi à se sauver[3].

[1]) Nous empruntons ce dernier trait à Appian., *Mithr.*, c. 28.

[2]) Athen., V, p. 214 a-d; plus bas, p. 214 e-f. On nous dit, au milieu de l'histoire d'Apellicon, qu'Aristion fixa la ration de chaque citoyen à un chœnix (c'est-à-dire à un peu plus d'un litre) d'orge pour quatre jours : c'était par conséquent le quart de la quantité de blé que les Athéniens jugeaient nécessaire à l'entretien quotidien d'un homme (cf. Hultsch, *Metrologie*, p. 82 sqq. 87). Ceci n'eut lieu sans doute que lorsque Athènes fut cernée par Sulla.

[3]) Ces fugitifs (parmi eux le vieux Philon de Larissa, alors scholarque de l'école académique d'Athènes, voy. Zumpt, *Succession der Scholarchen*, p. 43, qui, réfugié à Rome, devint le maître de Cicéron. Cic., *Brutus*, c. 89, 306, et sans doute aussi son disciple Antiochus d'Ascalon, plus tard le favori spécial de Lucullus, cf. Zumpt, p. 43. Drumann, *Gesch. Roms*, vol. IV, p. 173) se rendirent pour la plupart auprès des Romains; Cic., *Brut.*, *ibid.* Plut., *Sull.*, c. 14. Paus., I, 20, 3 (plusieurs fugitifs, membres

Quant aux Romains, ils laissèrent provisoirement en paix le bourreau d'Athènes. Le gouverneur de la Macédoine, Gaius Sentius, se voyait lui-même très sérieusement menacé du côté de la Thrace (v. plus bas), et les chefs des troupes destinées à défendre la Grèce contre une attaque des armées du Pont ne pouvaient pas songer à entreprendre le siège d'Athènes, si bien fortifiée, en laissant sur leurs derrières la Béotie et l'Achaïe toutes prêtes à se soulever. Aristion résolut donc de commencer de son côté les hostilités. Il est possible que ce fut Gaius Sentius qui envoya à Délos un de ses légats, Orbius (Orobios), avec un détachement peu considérable[1], pour y protéger autant que possible contre les corsaires du Pont les nombreux Romains et Italiotes et les biens considérables qu'ils possédaient dans l'île; en tout cas, les Athéniens n'avaient plus aucune influence à Délos. Aristion résolut donc de reconquérir cette île par un coup de main et de s'emparer en même temps des trésors du temple d'Apollon. Pour diriger cette entreprise téméraire, le stratège avait choisi un audacieux aventurier, homme sans principes, ayant mené une existence très agitée, d'un caractère turbulent et inconstant, qui était devenu un des amis intimes d'Aristion, auquel d'ailleurs l'unissaient des opinions philosophiques communes. C'était le péripatéticien Apellicon, né à Téos, mais devenu citoyen d'Athènes ; il avait vécu jusque-là en riche particulier et était connu comme amateur passionné de livres et de précieux documents manuscrits. Il s'était rendu coupable dans d'autres villes déjà, et plus tard à Athènes, d'audacieuses rapines littéraires, et avait fini par être pris sur le fait en commettant un vol dans les archives de l'État (dans ce qu'on appelait le Métrôon) ; une fuite rapide lui avait permis d'é-

de l'oligarchie, paraissent plus tard dans l'entourage de Sulla). D'après Plut., *Lucull.*, c. 19, plusieurs Athéniens auraient cherché alors un refuge dans la ville d'Amisos, située sur la mer Noire (considérée comme une colonie athénienne).

[1]) On ne peut rien affirmer à ce sujet. Orbius était peut-être un officier romain venu d'Asie et séparé de ses compagnons d'armes; il est possible aussi qu'Orbius, pressé par les événements, ait formé un corps de volontaires composé de marchands romains ou italiotes et de fugitifs réunis en masse à Délos.

chapper alors à un procès criminel dangereux, et il n'avait pu revenir sans crainte d'être puni que grâce à de puissants et complaisants amis [1]. Aristion envoya à Délos ce docte pirate, avec des forces imposantes et un matériel de guerre considérable. Le débarquement réussit à souhait, et Apellicon se mit avec ardeur à faire construire des machines de siège. Mais, dans son ignorance complète de l'art de la guerre, il agit sans s'être tracé aucun plan ; il se montra si léger et si étourdi qu'il ne fortifia même pas son camp et négligea presque complètement de surveiller l'ennemi. Le Romain Orbius put donc, pendant une nuit sans clair de lune, le cerner sans rencontrer d'obstacle, et surprendre avec toutes ses forces les troupes ennemies, qu'il trouva en partie endormies, en partie en état d'ivresse. Alors commença un massacre épouvantable ; les soldats athéniens, sans défense, furent égorgés en masse ; 600 furent tués, près de 400 faits prisonniers, les machines de guerre livrées aux flammes. Puis on se mit à poursuivre les Athéniens qui s'étaient réfugiés dans l'intérieur de l'île. Un grand nombre d'entre eux avaient cherché un asile dans les maisons de campagne les plus voisines : l'impitoyable Orbius y fit mettre le feu, et ils périrent dans les flammes. Quant à Apellicon, il avait, selon l'habitude des héros de son espèce, cherché son salut dans la fuite [2].

Nous ne savons pas si la nouvelle de cette terrible défaite calma jusqu'à un certain point l'enthousiasme des Athéniens pour Aristion et pour la guerre contre les Romains. Dans tous les cas, les événements prirent alors une tournure qui rendait inutile un pareil revirement dans l'opinion. En effet, Mithradate, après avoir renoncé à s'emparer de Rhodes, commença à transporter en Europe, dans de vastes proportions, le théâtre de la guerre. Le plus jeune des fils du roi, Ariarathe, franchit l'Hellespont, probablement vers la fin de l'année 88 av. J.-C., pour conquérir la Thrace et la Macédoine, où Philippe et Abdère « devinrent les principaux points d'appui des armées

[1]) ATHEN., p. 214 d-e. Sur Apellicon, v. aussi STRAB., XIII, 1, 54, p. 906 sqq. (609), et SUID., s. v. O. RIBBECK in *N. Jahrb. f. Philol.*, XXVI [1852], p. 4, et PAULY, *Realencyclop*, vol. I, 2e édit., p. 1226 sqq.

[2]) ATHEN., p. 214 e-f, p. 215 a-b.

du Pont en Europe [1] ». D'autre part, des forces considérables furent mises en mouvement contre la Grèce sur mer et sur terre, sous les généraux Archélaos et Métrophane. L'escadre du Pont s'empara d'abord des Cyclades et des autres îles de la mer Égée jusqu'aux côtes du continent hellénique ; Délos fut alors affreusement dévastée. La résistance de ses défenseurs fut bientôt vaincue ; puis les soldats de Mithradate, en vrais bourreaux, massacrèrent près de vingt mille hommes, pour la plupart Romains ou Italiotes ; les sanctuaires et les marchandises accumulées furent pillés, la ville de Délos rasée et le reste des habitants vendus comme esclaves [2]. La conquête la plus importante que firent ensuite les généraux du roi fut l'île d'Eubée, qui dut également être prise par la force [3]. Là, Chalcis, la grande porte maritime de la Grèce moyenne, devint une des stations principales des Asiatiques ; c'est là que commanda ensuite Néoptolémos, frère d'Archélaos [4]. Les généraux du Pont se séparèrent ensuite [5]. Métrophane se tourna avec une partie de la flotte vers la côte méridionale de la Thessalie, pour s'emparer avant tout de Démétrias : Archélaos, de son côté, tendit la main à Aristion et aux Athéniens [6], pour sou-

[1]) Cf. Plut., *Sull.*, c. 11, Gran. Licinian., *ed. Philol. Bonn. Heptas*, p. 33, lig. 9. Je profite, pour fixer les dates de ces événements-là, des indications de Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 291, en me souvenant du passage déjà cité de Plutarque. Appien, *Mithr.*, c. 35, qui donne partout au prince en question le nom d'Arcathias, semble placer la conquête de la Macédoine un peu plus tard, vers la fin de l'an 87 av. J.-C.

[2]) Nos sources ne s'accordent pas quant aux détails que nous allons raconter. D'après Plutarque, *Sull.*, c. 11, c'est Archélaos, que nous voyons partout en Europe comme général en chef (Eutrope, V, 6, et Orose, VI, 2, lui donnent une armée de 120,000 hommes, tant cavaliers que fantassins), qui fait la conquête de toutes les îles du sud de la mer Égée et de l'Eubée. D'après Appien, *Mithrid.*, c. 27. 28. 29, Archélaos s'empare, il est vrai, de Délos ; mais c'est Métrophane qui, pendant qu'Archélaos opère sur la terre ferme, se porte contre l'Eubée et la Thessalie avec une autre flotte. Florus, I, 39, adjoint Néoptolémos à Archélaos. Pausanias, III, 23, 2 (cf. VIII, 33, 1) appelle le bourreau de Délos Ménophane. Strabon, X, 5, 4, p. 744 (586), ne parle que très brièvement du ravage de Délos. Voy. aussi Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 291. 402.

[3]) Plut., *Sull.*, c. 11. Appian., *Mithrid.*, c. 29. Memnon, c. 32 (34), init. Flor., *ibid.*

[4]) Cf. Appian., *Mithr.*, c. 34.

[5]) C'est ce je que conclus des passages cités ci-dessus, note 2.

[6]) Eutrop., V, 6. Oros., VI, 2. Liv., *Epit. lib.* LXXVIII. Flor., I, 39. Appian., *Mithr.*, c. 29. Plut., *Sull.*, c. 11.

lever partout les Hellènes contre Rome dans la Grèce centrale et méridionale.

Alors les Asiatiques rencontrèrent enfin un général romain digne de se mesurer avec eux. Pendant que Sentius, avec des forces peu considérables, cherchait à se défendre contre Ariarathe, son énergique, vaillant et habile légat Bruttius Sura se dirigea en toute hâte vers la Thessalie avec une petite armée. Avec une flotte peu considérable, il se jeta au-devant de Métrophane, le chassa loin de la côte de la Thessalie en le battant sur mer, et détruisit en outre les corsaires pontiques qui s'étaient établis dans l'île de Sciathos [1]. Puis il se tourna contre la Grèce centrale, avec une armée qui s'était augmentée dans l'intervalle d'un renfort de mille guerriers venus de la Macédoine, pour se porter au-devant d'Archélaos, dont l'arrivée en Grèce avait déjà décidé les États du Péloponnèse [2] et les peuplades du centre de la Grèce jusqu'aux frontières de la Thessalie, et notamment les Béotiens, à se soulever ouvertement en faveur de Mithradate. En Béotie, la ville de Thèbes seule restait fidèle aux Romains ; Archélaos en faisait précisément le siège, lorsque la nouvelle de l'approche de Bruttius se répandit dans le camp pontique. Archélaos somma partout les Hellènes de prendre les armes contre les Romains ; lui-même, avec ses propres troupes et celles d'Aristion, marcha contre Bruttius, avec lequel il se mesura pendant trois jours dans une lutte acharnée, sans pouvoir remporter sur l'éminent général romain un avantage tant soit peu important. Ce ne fut que lorsque les bataillons serrés des levées du Péloponnèse se joignirent à Archélaos, que Bruttius commença à se replier sur les Thermopyles [3]. Le général du roi du Pont, convaincu

[1]) Appian., *Mithr.*, c. 29. Sur Bruttius Sura, v. aussi Borghesi, *Observat. numism. dec. XVI.* 2 (*Diurn. Arcad.*, 1828, 4, p. 183).

[2]) Eutrop., V, 4. Oros., VI, 2. Appien, *Mithr.*, c. 29, cite deux fois les Achéens et les Laconiens comme alliés péloponnésiens d'Archélaos ; on ne peut dire avec certitude s'il veut parler des Éleuthérolaconiens ou des Spartiates. Cependant, comme Memnon, c. 32 (34), init., emploie l'expression : καὶ μὴν καὶ Λακεδαιμονίων ἡττηθέντων, d'après laquelle les Lacédémoniens n'auraient abandonné Rome que parce qu'on les y avait contraints, il est sans doute question des Spartiates, qui, on le sait, furent toujours les plus fidèles partisans de Rome depuis les derniers temps de la Ligue achéenne.

[3]) Oros., VI, 2. Pausan., IX, 7, 4. Appian., *Mithrid.*, c. 29. Plutarque,

que les victoires faciles qu'il avait remportées en Asie-Mineure ne se répéteraient pas sur le sol de la Grèce, s'en retourna en attendant à Athènes et au Pirée, pour en faire la base de ses entreprises ultérieures [1]; la saison avancée (l'année 87 av. J.-C. avait probablement commencé depuis quelques semaines déjà) invitait d'ailleurs les belligérants à suspendre provisoirement les hostilités [2].

Dans ces circonstances, les affaires semblaient prendre une tournure très favorable pour Bruttius, qui paraît s'être avancé de nouveau jusqu'à la frontière de la Béotie [3]; les Hellènes commençaient à comprendre qu'ils s'étaient un peu trop hâtés de se compromettre en faveur du Grand-Roi asiatique. La lutte n'avait pas encore recommencé lorsque Bruttius vit arriver, vers le printemps de l'année 87 av. J.-C., un officier romain, le légat (proquesteur) Lucius Lucullus, qui lui ordonna au nom de son général en chef à lui, du proconsul L. Cornélius Sulla, qui devait sous peu se charger de la direction des opérations militaires en Grèce et en Asie, de s'en retourner en Macédoine [4]. Et en effet, le puissant général de l'aristocratie Sulla arriva bientôt en Grèce avec son armée, des côtes de l'Illyrie et de l'Épire où il avait débarqué [5]. Immédiatement tout commença à changer de face. A peine, en effet, entendit-on de nouveau retentir en Grèce le pas d'airain des légions romaines, que presque partout les Hellènes insurgés perdirent courage. Sulla put, en marchant sur les Thermopyles, tirer sans aucune difficulté des contrées de l'Étolie et de la Thessalie des subsides, des approvisionnements et des auxiliaires [6]. Puis il s'avança contre les cantons de la Béotie et de l'Attique, le foyer de l'insurrection en Grèce. Un combat heureux qu'il

Sull., c. 11, représente comme plus grands encore les succès que Bruttius remporta à Chéronée. Ce que nous savons de la situation militaire d'alors sur le théâtre de la guerre en Grèce ne nous permet pas de comprendre comment Appien, *ibid.*, 29, fin. peut affirmer que Bruttius s'est retiré vers le Pirée devant Archélaos, et n'a été chassé de ce lieu que par la flotte pontique.

[1]) Appian. et Plut., *loc. cit.*

[2]) Cf. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 292.

[3]) Cf. Plut., *Sull.*, c. 11.

[4]) Plut., *loc. cit.*

[5]) Appian., *Mithr.*, c. 30.

[6]) Appian., *Mithr.*, c. 30.

livra aux troupes des généraux Archélaos et Aristion[1], rejeta derrière les remparts d'Athènes et les fortifications du Pirée l'armée du Pont et celle de l'Attique; partout les Grecs, sans en excepter l'arrogante Thèbes et la plupart des Béotiens, malgré leur fureur contre Rome, se hâtèrent de faire la paix avec le redoutable général romain[2].

Sulla résolut alors de saisir le taureau par les cornes, et de porter aux troupes de Mithradate un coup décisif en Attique, où la guerre se concentrait alors. Tandis que l'un de ses légats, Lucius Hortensius, occupait la Thessalie[3], et put ainsi tendre la main aux Romains serrés de près en Macédoine; tandis qu'un autre légat, Munatius, observait la division de l'armée du Pont qui stationnait à Chalcis[4], Sulla songeait à écraser, en leur portant quelques coups rapides avec le gros de son armée, les masses ennemies réunies derrière les remparts d'Athènes. Cependant Sulla, malgré la rapidité de ses premiers succès, se trouvait dans une situation très difficile. A son arrivée dans la péninsule hellénique, il ne pouvait disposer que d'une armée d'un peu plus de 30,000 hommes (cinq légions de faible effectif, quelques « cohortes surnuméraires » et quelques escadrons de cavalerie)[5]. Il ne pouvait guère s'attendre à voir arriver des renforts considérables de l'Italie, où de vastes territoires persévéraient encore dans l'insurrection, où les alliés n'étaient qu'incomplètement soumis, et où, à Rome, une nouvelle révolution démocratique pouvait éclater à chaque instant. Mais c'était surtout l'argent du Trésor public qui faisait défaut au général romain. Et c'est dans cette situation qu'il devait attacher à sa personne, par la victoire et le butin, son armée, son unique appui dans la guerre que se faisaient les partis; qu'il devait, tout en ayant à côté de lui et

[1]) Je vois que Pausanias seul, I, 20, 3, fait mention de ce combat; je ne sais pas pourquoi Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 293, dit que ce combat fut livré près du mont Tilphossion.

[2]) Appian., *Mithrid.*, c. 30. Plut., *Sull.*, c. 12, init. Memnon, c. 32 (34). Pausan., IX, 7, 4.

[3]) Cf. Plut., *Sulla*, c. 15.

[4]) Cf. Appian., *Mithr.*, c. 34.

[5]) Appian., *Mithr.*, c. 30, init. Cf. Peter, *Gesch. Roms*, vol. II, p. 118. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 293.

derrière lui les Grecs à peine pacifiés, combattre un ennemi formidable, ayant à sa disposition des ressources inépuisables et notamment une flotte puissante, qui faisait complètement défaut au général romain. Mais toutes ces difficultés, auxquelles cent autres auraient succombé, n'en rendaient Sulla que plus actif et plus audacieux; les Grecs infortunés durent largement payer ses combats et ses victoires.

On comprend donc que Sulla désirât mettre fin aussi rapidement que possible à la guerre en Grèce, en frappant quelques grands coups. Il se contenta donc, une fois en face du système des fortifications d'Athènes, de faire observer par une partie de son armée la ville elle-même, qui était défendue par Aristion et qui, par suite de l'état de délabrement où se trouvaient les fameux « Longs Murs », n'était plus reliée qu'imparfaitement aux ports[1]. Avec le gros de son armée, il se jeta sur le Pirée, que défendait Archélaos avec la plus grande partie de ses forces, essaya sans tarder de le prendre d'assaut, mais fut repoussé après un combat acharné[2]. Sulla se vit donc contraint de se soumettre aux longueurs d'un siège et il eût peut-être fini par voir toutes ses espérances déçues, si Mithradate avait eu assez de bon sens pour laisser agir comme il l'entendait Archélaos, son éminent général, et pour exploiter à son avantage la situation intérieure de la république romaine, qui devenait de jour en jour plus désastreuse. Sulla se retira d'abord sur Éleusis, pour s'y procurer les moyens d'attaquer plus efficacement les murs gigantesques du Pirée[3]. A partir de ce moment, la Grèce ne cessa d'être épuisée par des réquisitions

[1]) Les « Longs Murs » avaient été probablement démolis déjà en plus d'un endroit par Antigone Gonatas, vers 255 av. J.-C. (cf. Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, vol. III, p. 240); lorsque (vers la fin de l'an 200 et au commencement de l'an 199 av. J.-C., v. plus haut, p. 60. 64) le roi Philippe assiégea Athènes, les murs étaient, selon Tite-Live, XXXI, 26, *semiruti*. Aussi ne nous dit-on pas que Sulla ait été obligé d'enlever ces murs pendant le siège à Archélaos ou à Aristion; dès le début, au contraire (Appian., c. 30, fin.), les Romains se servent, sans être inquiétés, de ce qui reste de ces murs pour leurs constructions. (Ce que dit Strabon, IX, 1, 15, p. 606 (396) est inexact). Pausanias (I, 2, 2) n'a plus vu que quelques ruines des Longs Murs.

[2]) Appian., *Mithrid.*, c. 30.

[3]) Appian., *ibid.*

vraiment colossales de toute espèce. Nous apprenons, entre autres choses, que Sulla, pendant qu'il attaquait le Pirée, faisait travailler journellement, pour mettre en mouvement ses machines de guerre et son artillerie, dix mille paires de mulets qui, par suite du traitement impitoyable auquel on les soumettait, périrent en masse et durent être remplacés par d'autres qu'on amena de toutes les parties de la Grèce[1]. Des artisans et des ingénieurs militaires, des matériaux de construction et de guerre de toute espèce, ainsi que des machines de gros calibre, lui furent fournis par la ville de Thèbes, qu'il châtia avec une rigueur toute spéciale[2]. Et comme le bois faisait peu à peu défaut pour construire les grandes machines de guerre et pour remplacer celles qui se trouvaient usées ou détruites par l'ennemi, Sulla n'hésita pas un instant à faire dévaster les lieux de prédilection des Athéniens, l'Académie et le Lycée, ainsi que les bois sacrés dont les arbres (surtout les célèbres et magnifiques platanes de l'Académie) durent servir à ses desseins : les Athéniens éplorés virent se répéter les tristes scènes qu'ils avaient eues sous les yeux pendant la désastreuse époque du siège de leur ville par Lysandre et par le roi Philippe (ci-dessus, pp. 60-64)[3]. Bien plus, cet homme dont la raison était si froide et le cœur bien plus froid encore, qui, pendant la tourmente révolutionnaire, avait osé le premier conduire contre Rome une armée romaine et « violer la paix sacrée de la ville », n'hésita pas non plus à se procurer les sommes dont il avait besoin en faisant des emprunts forcés aux temples helléniques. Sous la réserve d'un dédommagement futur, les sanctuaires les plus vénérés de la Grèce, notamment le temple d'Asclépios à Épidaure et celui de Zeus à Olympie, furent dépouillés de leurs trésors; les Amphictyons durent livrer les trésors sacrés de Delphes à un confident de Sulla et un de ses agents en Grèce, le Phocidien Caphis, qui ne se chargea que malgré lui de cette affaire; un célèbre vase d'argent très grand et

[1]) Plut., *Sulla*, c. 12.

[2]) Appian., *Mithrid.*, c. 30.

[3]) Appian., *ibid.* Plut., *Sulla*, c. 12. Dio Cass., ed. Dindorf, vol. I, p. 142. (fragm., n° 121, ed. Reimar.). Cf. Varr., *De re rust.*, I, c. 37, fin. Bursian, *Geogr. von Griechenland,* vol. I, p. 321-324. Sur les arbres gigantesques de l'Académie, voy. Plin., *Nat. Hist.*, XII, 1 (5), 9.

très lourd fut mis en pièces à cette occasion[1]. Lucullus fut ensuite chargé de faire convertir en monnaie ces trésors[2], que Sulla salua par de frivoles plaisanteries[3].

Cependant on poussait activement le siège d'Athènes et du Pirée. Athènes fut plutôt bloquée qu'assiégée, mais les efforts étaient dirigés contre le Pirée. Les restes des « Longs Murs » furent démolis pour fournir les matériaux d'un mur de circonvallation, sur lequel on se proposait d'établir les tours de siège, les batteries et les machines d'attaque. Les machines de siège fonctionnaient nuit et jour, pour faciliter, en faisant des brèches, les assauts plusieurs fois tentés par Sulla, longtemps sans succès appréciable. Archélaos, de son côté, tentait, entre autres moyens d'une défense aussi vaillante qu'habile, d'énergiques et fréquentes sorties, qui, il est vrai, se terminaient en général par la défaite des troupes de Mithradate, parce que Sulla, qui entretenait des intelligences dans le camp ennemi, était parfaitement instruit de toutes les entreprises de son adversaire. Aussi longtemps que Sulla n'avait pas de flotte, la mer restait complètement ouverte à Archélaos; il put donc, lorsque le danger devint plus pressant, faire venir par mer les troupes cantonnées à Chalcis et dans les îles voisines; avec elles et les matelots armés de sa flotte, il réussit une nuit à détruire un grand nombre des machines de siège des Romains. L'arrivée d'un renfort considérable venu d'Asie sous Dromichætès décida enfin Archélaos à risquer sous les murs du Pirée une bataille régulière, qui se termina par la défaite complète de l'armée asiatique. Sur ces entrefaites arriva l'hiver de l'année 87/6 av. J.-C. La mauvaise saison, qui décida le général romain à aller camper de nouveau à Éleusis, où les troupes du Pont eurent encore l'audace de venir l'inquiéter, n'interrompit que momentanément les opérations du siège. Dès que le temps le lui permit, Sulla renouvela ses attaques sur le Pirée avec plus d'énergie qu'auparavant, et peu à peu

1) Appian., *Mithrid.*, c. 54. Plut., *Sulla*, c. 12. Pausan., IX, 7, 4. Dio Cass., *fragm.*, nos 122, 123, ed. Reimar. Diodor., XXXVIII et XXXIX, 7. Sur Épidaure, cf. ci-dessus, p. 264, 1, et Curtius, *Peloponnesos*, vol. II, p. 424. 573.

2) Plut., Dio Cass., Diodor. *ibid.*, II.

3) Plut., *Lucull.*, c. 2, init.

le succès couronna ses efforts. Après une série de combats acharnés et des efforts réciproques de toute espèce, les Romains réussirent enfin à faire une large brèche dans les murs gigantesques du Pirée; mais, comme leur tentative de pénétrer immédiatement dans la ville échoua, Archélaos eut le temps d'élever derrière la brèche une section de mur en demi-lune que ne put emporter même un assaut général de l'armée romaine. Sulla mit alors provisoirement un terme aux combats qu'il avait livrés jusque-là en cet endroit, se contenta de bloquer étroitement le Pirée, et se tourna avec toutes ses forces contre la ville d'Athènes, où des perspectives plus favorables venaient de s'ouvrir pour lui [1].

La situation des Athéniens était alors épouvantable à tous les points de vue. L'ivresse dans laquelle avaient plongé le peuple le sentiment de sa liberté et son désir de se venger des aristocrates s'était dissipée depuis longtemps; lorsque les murailles d'airain des légions romaines entourèrent la ville, la plupart des Athéniens eussent été peut-être heureux de faire la paix avec Sulla [2]; mais ils ne pouvaient plus maintenant se débarrasser des troupes du Pont et de leur stratège, et c'est ainsi que ce peuple infortuné — qui depuis longtemps avait perdu l'habitude de se battre, qui était toujours spirituel, mais immoral, servile et flatteur, et ne rappelait plus ses ancêtres que par sa

[1]) Appian., *Mithr.*, c. 30-37. Plut., *Sulla*, c. 12. Vell., II, 23. Gell., XV, 1. Flor., I, 39. Eutrop., V, 6. Aur. Vict., *De vir. illust.*, c. 75. Oros., VI, 2. Obsequens, 116. Sur le siège du Pirée, voy. aussi Ross, *Archæolog. Aufsätze*, vol. I, p. 233. 238 241. D'après Ross, Sylla dirigea ses attaques surtout sur la partie du mur « située entre la grande route d'Athènes et la lagune marécageuse d'Halipédon ».

[2]) Velléius Paterculus, II, 23, raconte des merveilles sur l'attachement des Athéniens pour Rome et croit que, si les Athéniens se sont battus contre Rome, c'est uniquement parce qu'ils y ont été contraints par les armées de Mithradate : à l'entendre, pendant le siège « leurs corps seuls étaient dans la ville, mais leurs âmes étaient restées avec les Romains ». Les événements racontés plus haut nous permettent d'affirmer seulement de l'oligarchie athénienne qu'elle est restée constamment fidèle aux Romains; le démos ne se sera sans doute repenti de sa défection que pendant le siège (cf. Plut., *Sulla*, c. 12, init.). Il est probable que plus tard on prit à Athènes l'habitude de rejeter uniquement sur Aristion et sur la pression exercée par les armes du roi du Pont la défection dont on s'était rendu coupable à l'égard de Rome. Toutefois Tacite, *Annal.*, II, 55, nous prouve qu'à Rome on savait très bien à quoi s'en tenir.

versatilité et sa faconde — se voyait forcé de faire face sérieusement aux Romains et de supporter toutes les suites de sa défection irréfléchie. Et Aristion faisait son possible pour rendre plus dur le sort de ses compatriotes. Tant que la détresse n'avait pas atteint son comble, il s'était complu à provoquer la haine irréconciliable de Sulla en lançant en toute sécurité du haut des murs des insultes à l'adresse du général romain et de sa femme[1]. En outre, il paraît même s'être brouillé complètement avec Archélaos[2]. Au début, le danger n'était pas très pressant; mais bientôt les Athéniens se virent menacés d'un terrible ennemi, de la faim; les approvisionnements diminuaient peu à peu; le prix des vivres atteignit des proportions exorbitantes[3]. Sulla, qui alors s'occupait encore surtout du Pirée, fit entourer Athènes d'une série de forts, pour retenir dans la ville la foule désespérée et empêcher les défenseurs d'Athènes d'être soulagés par la fuite d'un grand nombre de non-combattants. Les tentatives d'Archélaos pour ravitailler la ville échouèrent, en général, parce que Sulla était d'ordinaire averti à temps de ces entreprises par les partisans qu'il avait dans le camp pontique[4]. Dans cette détresse, Aristion montra toute la bassesse de son caractère. Il est possible que les malheureux Athéniens aient dit de lui plus tard tout le mal imaginable, qu'ils aient exagéré bien des choses et fait de lui un portrait plus odieux que la réalité; dans tous les cas, cet homme, dont le terrorisme sanguinaire avait complètement mis dans l'ombre les crimes de Diæos, fit preuve d'une brutalité et d'une frivolité que n'avait même pas montrées le trop fameux Lacharès. On l'accusa plus tard de n'avoir pas eu honte — dans un temps où, par sa faute, les misères de l'époque de Lysandre et celles du siège qu'on avait soutenu sous Lacharès étaient venues s'abattre dix fois plus fortes sur Athènes, où le pauvre peuple assouvissait sa faim au moyen de misérables herbes et même de cuir bouilli, où l'affreuse famine finit même par pous-

[1]) Plut., *Sulla*, c. 2, init., c. 6, fin., c. 13, init., et *De garrulitate*, c. 7. Senec., III, p. 431 (éd. Haase), *fragm.*, 63.

[2]) C'est ce qu'il faut conclure de Plut., *Sulla*, c. 23.

[3]) Plut., *Sulla*, c. 13. On payait alors entre autres mille drachmes (982 fr.) pour un boisseau de blé.

[4]) Appian., *Mithr.*, c. 34, init., c. 35, init. et fin.

ser les infortunés à saler et à dévorer des cadavres humains — de passer son temps dans l'Acropole avec ses amis à festiner copieusement, grâce à des provisions soigneusement entassées. Faute d'huile, la lampe sacrée d'Athéné Polias s'était éteinte; sans se soucier de ce mauvais présage, il eut l'audace d'envoyer du poivre à la grande-prêtresse d'Athéné, qui l'avait supplié de lui donner une poignée de blé. Il fit disperser à coups de flèches les bouleutes et les prêtres qui le suppliaient à genoux de livrer la ville aux Romains [1]. Mais la catastrophe approchait enfin.

Lorsque Sulla attaqua la ville avec toutes ses forces, il commença par l'entourer complètement d'un fossé [2]. Alors enfin Aristion consentit à traiter avec lui. Il va sans dire que ce misérable ne songeait pas à sauver ses concitoyens en se sacrifiant lui-même. Il ne trouva rien de mieux à faire que d'envoyer dans le camp romain quelques-uns de ses compagnons de débauche : ceux-ci, au lieu de s'efforcer d'obtenir une capitulation acceptable, entretinrent le général romain de la gloire mythique de leur ville et des hauts faits des anciens Athéniens vainqueurs à Marathon et à Salamine. Sulla les interrompit enfin en disant « qu'il n'était pas venu à Athènes pour étudier l'histoire, mais pour châtier des rebelles », et les renvoya chez eux [3].

Sur ces entrefaites, Sulla avait appris par hasard [4] que, non loin de « l'Heptachalcon » (une petite éminence entre la porte de Dipylon et celle du Pirée, sur laquelle passait le mur de la ville [5]), il y avait dans le mur d'enceinte un endroit d'un accès facile, qu'on pouvait escalader sans peine et qu'Aristion avait négligé de faire garder. On se prépara donc à un assaut général, et, la nuit suivante, ce point fut enlevé après un combat de courte durée ; malgré la faible résistance des défenseurs épuisés par la faim, on fit une large brèche, de telle sorte que, vers minuit, les colonnes romaines, avides de sang et de butin,

[1]) Plut., *Sulla*, c. 13. *Numa*, c. 9. Appian., *Mithrid.*, c. 38. Flor., I, 39. Dio Cass., fr., nº 124, éd. Reimar.

[2]) Appian., *ibid.*

[3]) Plut., *Sulla*, c. 13, fin.

[4]) Plut., *Sulla*, c. 14, init. et *De garrulitate*, c. 7.

[5]) Bursian, *Geogr. von Griechenland*, vol. I, p. 290.

purent pénétrer dans l'intérieur de la ville au son des fanfares et en poussant de formidables cris de guerre[1]. L'antique ville de Cécrops eut alors à passer un terrible moment. Sulla avait permis à ses soldats de piller et de tuer sans pitié. Les malheureux Athéniens furent donc massacrés par milliers, sans distinction d'âge ni de sexe; c'est dans l'agora et au Céramique surtout que le carnage fut horrible; la longue rue de ce quartier (p. 328 sqq.) était littéralement inondée de sang; il s'échappait par la porte Dipylon pour se répandre dans le faubourg. Les Athéniens crurent que la ruine de leur ville était imminente; plusieurs se donnèrent la mort uniquement pour échapper aux bourreaux italiques et pour ne pas voir avant de mourir la destruction de leur magnifique cité. Enfin Sulla se décida, sur les instantes supplications de quelques aristocrates athéniens fugitifs qui se trouvaient dans son camp, de Médeios ou Midias[2], de Calliphon et de plusieurs sénateurs romains, à arrêter le carnage. On annonça « qu'on ferait grâce à un grand nombre d'hommes pour l'amour d'un petit nombre d'autres, aux vivants à cause des hauts faits des morts »; les édifices de la ville — Sulla et ses amis attachèrent plus tard à ce fait une grande importance[3] — échappèrent également à la destruction. D'autres châtiments furent remis provisoirement à plus tard (voy. ci-après). Athènes était retombée au pouvoir des Romains le 1[er] mars de l'année 86 av. J.-C.[4].

Pendant les terribles massacres qui suivirent la prise d'A-

[1]) Plut., *Sulla*, c. 14, et *De garrul.*, c. 7. Appian., *Mithrid.*, c. 38.

[2]) Peut-être un descendant de ce fameux Midias qui avait été autrefois l'adversaire acharné de Démosthène. Ce Midias est sans doute celui auquel, d'après Corn. Nep. (éd. Nipperdey) *Attic.*, c. 3, 2, les Athéniens érigèrent plus tard des statues, sans doute pour le récompenser des efforts qu'il fit pour les sauver. A l'exemple de Bergk (in *Rhein. Mus.*, XIX, p. 605), je considère actuellement Midias et Médeios comme étant le même personnage. — Le nom de Calliphon paraît encore dans des inscriptions d'une époque bien postérieure : cf. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, nº 395 et 620.

[3]) Cf. Plut., *Lucull.*, c. 19. *Apophthegm. Roman.*, *s. Sylla.* (*Moral.*, vol. I, p. 202 e, éd. Didot).

[4]) Plut., *Sulla*, c. 14. *De garrulit.*, c. 7. Appian., c. 38. Diod., XXXVIII et XXXIX, 6. Pausan., I, 20, 4. Dio Cass., éd. Dindorf, vol. I, p. 143, fr. 103. Strab., IX, 1, 15 et 20, p. 606 et 610 (396 et 398). Memnon, 32, (34). Liv., *Epit.* lib. LXXXI. Vell., II, 23. Flor., I, 39. Eutrop., V, 6. Oros., VI, 2. Aur. Vict., *De vir. ill.*, c. 75. Obsequens, c. 116.

thènes, Aristion avait réussi, avec une partie des troupes et quelques-uns de ses concitoyens, à se réfugier dans la forteresse de l'Acropole, qu'il résolut de défendre énergiquement. Il avait pu encore mettre le feu au célèbre Odéon de Périclès (situé un peu au nord-est du théâtre de Dionysos, au bas de la partie sud-est du rocher qui portait la citadelle[1]), pour empêcher les Romains d'employer la charpente de cet édifice à réparer leurs machines de siège[2]. Sulla n'attaqua pas lui-même l'Acropole; il se rendit en toute hâte au Pirée pour se jeter de nouveau sur Archélaos avec toutes ses forces : il laissa par contre à un petit détachement, sous le commandement de Gaius Scribonius Curion, le soin de compléter sa victoire sur Aristion. Au bout d'un certain temps, cet officier réussit à empêcher le tyran de se servir de la célèbre source de Clepsydra, creusée dans le roc[3]; l'eau contenue dans les grandes citernes du fort finit par s'épuiser aussi, et la garnison de l'Acropole souffrit à tel point de la soif qu'elle fut obligée enfin de se rendre à Curion. Cependant Aristion, chargé de fers, avait à peine été conduit dans la ville, lorsqu'une forte pluie vint remplir abondamment d'eau fraîche les citernes de la citadelle[4]. Les anciens virent dans ce fait un signe visible de l'intervention de la Divinité, qu'ils croyaient irritée contre le sanguinaire despote; si cette pluie était tombée quelques heures plus tôt, Aristion eût pu se défendre longtemps encore[5]. Le dernier démagogue de l'antiquité dans la Grèce d'Europe avait donc joué son rôle; mais nous verrons que, deux fois encore après lui, surgirent en Grèce des hommes que les Hellènes mirent au nombre de leurs « tyrans » de l'ancien temps.

Cependant Sulla redoublait d'efforts pour s'emparer du Pirée. Il est vrai qu'il n'avait toujours pas de flotte; son légat

[1]) Bursian, p. 298. R. Schillbach, *Ueber das Odeion des Herodes Attikos*, p. 11 sqq.

[2]) Appian., *Mithrid.*, c. 38. (Pausanias, I, 20, 3, n'est pas de cet avis ; d'après l'opinion unanime des commentateurs, il a tort de rendre Sulla responsable de cette destruction).

[3]) Cf. C. Bötticher, *Ergänzungen zu den letzten Untersuchungen auf der Akropolis von Athen.* Abth. II. *Grottenheiligthum des Apollo und Klepsydra.* p. 73. (*Philologus*, XXII [1864], 1er fascic.)

[4]) Bötticher, *op. cit.*

[5]) Plut., *Sulla*, c. 14. Appian., *Mithrid.*, c. 39, init.

Lucullus, qu'il avait envoyé pendant l'hiver de l'année 87/86 av. J.-C. dans les États hellénistiques amis situés sur les côtes du sud-est de la Méditerranée, pour équiper avec leur secours une flotte romaine, n'avait pu encore faire que peu de chose[1]. Malgré cela, Sulla — qui avait été destitué et proscrit par les comices romains, après la terrible révolution démocratique qui avait éclaté en Italie pendant son absence en 87 av. J.-C. et que dirigeaient Marius et Cinna, et se voyait menacé, du côté de l'Italie, d'une attaque du parti démocratique, et qui, d'autre part, avait appris l'approche d'une formidable armée asiatique venant de la Macédoine (v. plus bas) — continuait à attaquer le Pirée avec une telle fureur et une énergie si irrésistible, qu'Archélaos dut enfin renoncer à le défendre plus longtemps. Le général de Mithradate abandonna la plus grande partie de ses positions et se retira vers le point le plus fortifié du système de défense du Pirée (dans un fort situé au sud du port de Munichie, d'après l'indication spéciale de Plutarque[2]). Dans cette position, qu'on ne pouvait enlever sans le concours d'une flotte, Archélaos aurait pu se maintenir encore longtemps et empêcher les Romains, au moyen de sa flotte, de se ravitailler par mer ; de là, il eût pu voir bientôt une armée de démocrates romains venir attaquer son puissant adversaire, s'il n'avait été contraint — selon toute apparence, par un ordre formel de Mithradate — de renoncer à son plan de défense habilement calculé, pour s'exposer aux chances incertaines des grandes batailles en rase campagne.

La grande armée du prince Ariarathe (p. 333) avait à peu près achevé la conquête de la Macédoine en 87 av. J.-C. ; elle avait ensuite pénétré en Thessalie, pour porter secours aux troupes du Pont et à leurs alliés assiégés dans Athènes et au Pirée. Sur ces entrefaites, Ariarathe était mort en route près du promontoire Tisæon, et cette mort avait provisoirement arrêté les progrès de son armée[3]. Cependant le général Taxile, qui le suivait avec de nouvelles forces, et qui antérieurement

[1]) Cf. Plut., *Lucull.*, c. 2. Appian., *Mithrid.*, c. 33.

[2]) Appian., c. 40. Plut., *Sulla*, c. 14, 15. Gell., XV, 1. Bursian, p. 265 sqq., 269 sqq. Ross, *op. cit.*, p. 241.

[3]) Appian., c. 35. 41. Cf. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 295 et 296.

déjà avait mérité la reconnaissance de Mithradate en s'emparant d'Amphipolis [1], avait pris le commandement suprême ; il chassa aussitôt de la Thessalie le Romain Hortensius (p. 337), et se dirigea avec toutes ses troupes vers la Grèce centrale. Instruit de l'approche de cette armée, Archélaos évacua également Munichie (il est possible aussi que ce fort, auquel le départ d'Archélaos ne permit pas de se défendre plus longtemps, se soit rendu aussitôt après aux Romains [2]) ; et, tandis qu'il conduisait lui-même par mer son armée à Chalcis, pour aller au devant de Taxile par la Béotie et la Phocide jusqu'aux Thermopyles et y concentrer toutes les troupes que Mithradate avait en Grèce [3], Sulla faisait raser les fortifications du Pirée et incendier le célèbre arsenal maritime, aménagé pour contenir les agrès de quatre cents vaisseaux (il avait été terminé en 330 av. J.-C., par l'architecte Philon), les chantiers et les docks, capables de recevoir des centaines de vaisseaux, et enfin la ville elle-même [4]. Il voulait évidemment, vu le petit nombre de ses troupes — qu'il ne pouvait pas affaiblir davantage en laissant çà et là des garnisons, — empêcher, par cette mesure barbare, une nouvelle armée du Pont d'occuper le Pirée [5].

Puis il marcha rapidement sur la Thessalie, car il ne fallait pas qu'il se laissât enfermer dans l'Attique, maintenant complètement épuisée par les masses asiatiques. Autant que le lui permettaient encore les circonstances, il appela à lui des contingents grecs pour renforcer son armée [6]. On peut admettre que le résultat fut médiocre ; car déjà le flot des masses ennemies s'approchait de la Béotie par la Phocide, où Taxile avait inutilement attaqué l'importante Élatée [7]. Sulla dut s'es-

[1]) Memnon, c. 32 (al. 34).
[2]) Appian., c. 41. Plut., *Sull.*, c. 15. Memnon, 32 (34). Pausan., I, 20, 4.
[3]) Appian., Plut., *ibid.*
[4]) Plut., *Sulla*, c. 14, fin. Appian., c. 41 ; cf. Strab., IX, 1, 15. p. 606 (395). Vithuv., VII, *praef.* Plin., *N. H.*, VII, 37, 38 (125), et Bursian, p. 266. Böckh, *Staatshaush. d. Ath.*, vol. III, p. 64 sq. Schæfer, *Demosthenes*, vol. II, p. 288 sq., vol. III, p. 274. Th. Lau, *Sulla*, p. 236. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, I, p. 598.
[5]) Plut., *Sulla*, c. 15. Appian., c. 41.
[6]) Appian., c. 41, fin.
[7]) Appian., c. 41. Sur Élatée, v. Pausan., I, 20, 4, et X, 34, 2.

timer heureux que son ami Caphis eût réussi à conduire de la Thessalie méridionale au château phocidien de Tithora, en franchissant le Parnasse par des sentiers peu connus, le corps du général Hortensius serré de près par les Asiatiques; ce dernier, après un combat sanglant avec les troupes du Pont, put marcher pendant la nuit sur Patronis en Phocide et rejoindre son général en chef [1]. Malgré cela, l'armée romaine, à laquelle celle de Taxile et d'Archélaos était plus de trois fois supérieure [2], était et resta numériquement bien plus faible que les forces imposantes dont disposaient maintenant les généraux du Pont. Taxile, à lui seul, selon Plutarque, conduisit aux Thermopyles 100,000 fantassins, 10,000 cavaliers et 90 chars à faux, et, d'après Appien, 120,000 guerriers environ de toute espèce se trouvèrent finalement en face des Romains [3]. Sur les frontières de la Phocide et de la Béotie et dans le voisinage de la ville béotienne de Chéronée, Archélaos, qui, depuis sa réunion avec Taxile, se voyait poussé malgré lui à risquer une bataille et qui maintenant s'efforçait de se ménager au moins la retraite vers Chalcis et les plaines de la Béotie, et Sulla, qui au début eut quelque peine à soutenir le courage de ses soldats, s'observèrent pendant quelque temps. Sulla ne put empêcher des pillards pontiques de ravager brutalement, sous les yeux mêmes des Romains [4], la ville phocidienne de Panope et Lébadée en Béotie, avec son sanctuaire de Trophonios; mais il en retira du moins cet avantage que les habitants de cette contrée se détournèrent complètement des Asiatiques, que l'oracle de Trophonios prédit aux Romains de brillantes victoires [5], que notamment

[1]) Plut., *Sulla*, c. 15. Memnon, c. 32; cf. Appian., 41, fin. Bursian, p. 166 sqq. Patronis était peut-être sur le territoire de Daulis; cf. Bursian, p. 169.

[2]) Appian., *Mithrid.*, c. 41. fin. D'après Plut., *Sulla*, c. 16, init., Sulla n'avait que 1,500 cavaliers et 15,000 fantassins.

[3]) Plut., *Sulla*, c. 15, init. Appian., *ibid.* Outre des soldats de toutes les tribus de l'Asie antérieure, un grand nombre de guerriers scythes et thraces combattaient sous Taxile. Cf. Oros., VI, 2. Eutrop., V, 6. Par contre, d'après Memnon, *loc. cit.*, les généraux du Pont n'avaient que 60,000 combattants.

[4]) Après sa réunion avec Hortensius, Sulla s'arrêta d'abord sur le mont « Philobœotos » (auj. Parori), un contrefort du Parnasse qui forme avec le mont Hadyleion un défilé important dans la vallée du Céphise. Bursian, p. 157. 164. Plut., *Sulla*, c. 16.

[5]) Plut., *Sulla*, c. 16 et 17. Sur les rapports plus anciens de l'oracle avec

les Grecs de Chéronée s'unirent à lui de la façon la plus étroite [1], et lui procurèrent finalement les moyens d'exploiter de la façon la plus heureuse et au détriment des Asiatiques le terrain montagneux et difficile qui s'étendait dans le voisinage de leur ville [2]. La sanglante bataille de Chéronée (livrée peut-être encore au mois de mars de l'an 86 av. J.-C. [3]), qui fournit une preuve éclatante de la supériorité des Romains sur les Asiatiques au point de vue de la stratégie et de la tactique, se termina par la défaite complète des Asiatiques; on dit qu'Archélaos, fuyant devant les Romains qui le serraient de près, parvint à se retirer à Chalcis avec 10,000 hommes au plus.

Sulla, dont la marche se trouvait arrêtée par l'Euripe et les retranchements de Chalcis, célébra à Thèbes la brillante victoire de Chéronée par des fêtes splendides; près de la « source d'Œdipe [4] », on célébra des jeux pendant lesquels les habitants de différentes villes grecques remplirent le rôle de juges. Les Thébains seuls furent exclus de cet honneur; car, les Béotiens ayant été plus dépendants des Romains que les autres Grecs (ci-dessus, p. 267, 1), Sulla leur en voulait plus qu'à ces derniers de leur défection. Thèbes perdit même à cette époque la moitié de son territoire; les revenus de cette contrée devaient servir à dédommager les temples de Delphes, d'Olympie et d'Épidaure des emprunts forcés qu'on leur avait faits l'année précédente [5].

les Romains, v. Obsequens, c. 110, ad a. 659 U. C., 95 a. Chr. Cf. Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination*, vol. III, p. 330.

[1]) Plut., *Sulla*, c. 16, fin.

[2]) Plut., *Sulla*, c. 17. 18. 19.

[3]) Le combat s'engagea sur le mont Thourion au sud de Chéronée et eut surtout pour théâtre la plaine du Céphise, au nord et à l'est de Chéronée, entre la ville et le camp de l'armée du Pont, situé au pied de l'Acontion (chaîne de montagnes qui s'étend, en face de la ville, sur la rive gauche du Céphise, du mont Hadyleion vers Orchomène). Plut., *Sull.*, c. 17-19. Bursian, p. 206. Pour la chronologie, voy. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 297-299.

[4]) Cf. Bursian, p. 230. Sur le trophée élevé à cette occasion, Sulla prit le titre (qu'il se donnait chaque fois qu'il écrivait aux Grecs) de *Lucius Cornelius Sulla Epaphroditus* (Plut., *De Rom. fort.* 4).

[5]) Appian., c. 45. Plut., *Sull.*, c. 19. Pausan., IX, 7, 4 (d'après ce passage, les Romains auraient rendu plus tard ce territoire aux Thébains), et 33, 4. Appian., c. 54 (qui permettrait peut-être d'admettre une nouvelle défection des Thébains en 86 av. J.-C.), et Diodor., XXXVIII et XXXIX, 7. Sur les honneurs accordés aux deux habitants de Chéronée, Homoloïchos et

Cependant Sulla n'était pas encore en état de profiter largement de sa victoire au point de vue militaire. D'un côté, le manque de vaisseaux de guerre lui interdisait tout mouvement important; il ne put même pas empêcher Archélaos de partir de Chalcis avec sa flotte pour faire le tour du Péloponnèse, dont il pilla les côtes, et de tenter même une attaque contre l'île de Zacynthe [1]. D'autre part, un sérieux danger le menaçait du côté de l'Italie; en effet, le consul L. Valerius Flaccus, du parti démocratique, avait débarqué sur ces entrefaites en Épire avec deux légions, pour se charger de la guerre contre Mithradate, mais aussi pour enlever d'abord son armée au vainqueur de Chéronée proscrit à Rome. Lorsqu'il parut en Thessalie, Sulla aussi se porta vers cette contrée, et les deux armées se touchèrent près de la ville de Méliteia (sur les hauteurs au nord de l'Othrys). Mais aucune bataille n'eut lieu. Flaccus reconnut bien vite que, dans une rencontre avec Sulla, il aurait inévitablement le dessous, et jugea par conséquent qu'il était plus prudent de se replier bientôt vers le nord pour chercher l'ennemi, l'armée asiatique, en Macédoine, en Thrace, sur les rives de l'Hellespont et du Bosphore [2]. Sulla, de son côté, n'était pas disposé non plus à se mesurer sans nécessité en rase campagne avec le général romain son adversaire, et cela, en face des Asiatiques qui l'épiaient. Il évita donc toute rencontre à main armée avec Flaccus et paraît avoir passé ensuite l'hiver de 86 à 85, ou du moins une partie de ce temps, à Athènes [3], pour régler définitivement les affaires de cette ville. Malgré les nombreuses contradictions des documents qui restent, nous pouvons admettre du moins que Sulla ne considéra pas comme suffisamment expié, ni par les souffrances du siège et l'affreux massacre du 1er mars de l'année 86 avant J.-C., ni par la destruction de leur splen-

Anaxidamos, pour avoir servi de guides à l'armée romaine au moment décisif, v. Plut., *Sulla*, c. 17 et 19. Voy. aussi Pausan., IX, 40, 4.

[1]) Appian., *Mithrid.*, c. 45, fin. Cf. Gran. Licinian., p. 33.

[2]) Plut., *Sulla*, c. 20, init. Appian., c. 51.

[3]) C'est l'avis de Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 298 et 299; notamment d'après Pausan., I, 20, 4, et Gran. Licinian. (ed. philol. Bonnens.), p. 33 : *Sulla Athenas reversus in principes seditionis et noxios animadvertit violentius, necatis reliquis...*, etc.

dide Pirée, le crime dont les Athéniens s'étaient rendus coupables en embrassant la cause de Mithradate. En effet, d'une part, il prononça une série de condamnations capitales : outre le sanguinaire Aristion, les officiers de son entourage, les citoyens qui, pendant l'insurrection, avaient rempli des fonctions publiques, en général, tous les hommes considérables qui avaient pris part au renversement de l'ordre de choses établi par les Romains dans la constitution d'Athènes, périrent par la main du bourreau [1]. D'autre part, on ne se contenta pas de faire, pour restreindre la démocratie, des arrangements durables, semblables à ceux qui avaient existé avant l'année 88; Sulla enleva encore aux Athéniens qui avaient porté les armes contre lui la qualité d'électeur (peut-être aussi d'éligible) et le droit de voter dans l'assemblée du peuple; la génération suivante seulement devait rentrer dans la pleine jouissance de ses droits civiques. Il va sans dire que ces mesures replacèrent de fait et complètement l'administration entre les mains des familles oligarchiques revenues à Athènes. Par contre, on ne modifia point et on ne rendit pas plus mauvaise systématiquement la situation d'Athènes au point de vue

[1]) Quant aux châtiments infligés aux Athéniens (châtiments auxquels semblent avoir contribué d'ailleurs également le désir de vengeance et la jalousie de différents philosophes les uns à l'égard des autres; voy. ZUMPT, *Ueber den Bestand der philosophischen Schulen*, p. 88), c'est Pausanias qui nous en fait le tableau le plus saisissant; cet écrivain (dont la description des événements qui concernent Athènes s'éloigne d'ailleurs plus d'une fois de ce que nous rapportent d'autres historiens) dit que les habitants du Céramique (I, 20, 4) furent décimés, et que beaucoup d'Athéniens, pleins de terreur, s'enfuirent à Delphes. — D'après Appien, c. 38 (immédiatement après la prise de la ville), les esclaves furent vendus; nous ne savons si, peut-être pour se procurer de l'argent, on vendit tous les esclaves des Athéniens, ou ceux-là seulement qu'Aristion avait armés. Voy. en outre GRAN. LICIN., *loc. cit.* PLUT., *Sulla*, c. 23, et APPIAN., c. 39. Quant au sort d'Aristion, Strabon dit simplement, IX, 1, 20, pag. 610 (398), qu'après la prise de l'Acropole il fut puni de mort; c'est ce que dit aussi Appien, c. 39. D'après Pausanias (*ibid.*), le tyran avait été arraché de force du temple d'Athéné, où il avait cherché un refuge. Mais d'après Plutarque, Aristion resta provisoirement prisonnier du général romain, qui, dit-on, ne se défit de lui par le poison, pour plaire à Archélaos, qu'en 84, après la cessation des hostilités (*Sulla*, c. 23; DIO CASS., fragm., n° 173, éd. Reimar.). Sur l'antipathie persistante des Athéniens pour les descendants d'Aristion, encore du temps de Plutarque, v. PLUT., *De sera num. vindict.*, c. 13.

du droit international [1]. Mais la situation matérielle des Athéniens était pour le moment vraiment horrible : ils purent s'estimer heureux d'être aidés, pour passer ces premiers terribles moments, par l'humanité d'un jeune et riche Romain, Titus Pomponius, qui, à cette époque, vint se fixer à Athènes [2].

Cependant Mithradate avait réussi, en faisant un suprême effort, à rassembler des forces nouvelles et considérables. Au printemps de l'année 85 avant J.-C., un autre de ses généraux hellénistiques, l'ami de sa jeunesse, Dorylaos [3], put aborder en Eubée avec 80,000 hommes et se joindre à Archélaos à Chalcis [4]. Rempli du désir de se battre, il contraignit le prudent Archélaos — qu'on commençait déjà, dans le Pont, à accuser de trahison, en insinuant que la bataille de Chéronée pouvait bien avoir été perdue par sa faute — à pénétrer avec impétuosité en Béotie [5], où une grande partie de la population, notamment dans les districts de l'est et du nord, se déclara aussitôt, librement ou non, pour les généraux du Pont [6]. Sulla, qui, selon toute apparence, avait alors concentré ses forces sur les frontières de la Thessalie et de la Grèce centrale [7], se porta vivement au-devant des Asiatiques. L'ouest de la Béotie fut encore le théâtre de la guerre. Un combat malheureux au pied du mont Tilphossion (situé au nord et à peu de distance de la chaîne de l'Hélicon, sur la rive méridionale du Copaïs et sur la route d'Haliarte à Coronée) refroidit considérable-

[1]) Appian., c. 38, fin., c. 39, fin.; cf. Curtius, *Attische Studien*, II, p. 49 sqq. — Sur la continuation de la souveraineté nominale de l'État athénien, voy., outre Appian., *loc. cit.*, notamment Strabon, IX, 1, 20, p. 610 (398). Plut., *Comp. Lysand. c. Sull.*, c. 5. Liv., *Epit.*, lib. LXXXI. Cf. Hermann, *Griech. Staatsalt.*, § 176, 9. (On sait que Böckh a déclaré sans valeur, dans le vol. II du *C. I. Gr.*, p. 250, les hypothèses qu'il avait pu faire précédemment dans le vol. I, page 337 sqq., en raison de la découverte récente de l'endroit exact où furent trouvées les inscriptions n°s 202-206, mentionnées dans le vol. I, p. 336 et sqq.).

[2]) Corn. Nep., *Attic.*, c. 2, et ci-après.

[3]) Cf. aussi Strab., X, 4, 10, p. 732 (478). XII, 3, 33, p. 835 (557). Höck, *Kreta*, vol. III, p. 497 sqq.

[4]) Plut., *Sulla*, c. 20. Appian., c. 46, init. c. 49, init. Cf. Oros., VI, 2. Gran. Licinian., p. 33. Eutrop., V, 6.

[5]) Plut., *Sulla*, c. 20 et 26.

[6]) Plut., *ibid.* Appian., c. 51, init. Pausan., IX, 33, 4.

[7]) Cf. Plut., *Sulla*, c. 20.

ment l'ardeur belliqueuse de Dorylaos [1]. Cependant la plaine d'Orchomène paraissait aux généraux du Pont si favorable au déploiement de leurs nombreux escadrons de cavalerie, qu'ils n'hésitèrent pas longtemps à risquer une nouvelle rencontre décisive; cette contrée fut donc bientôt le théâtre d'une nouvelle bataille meurtrière, dans laquelle les Romains, après une lutte longue et longtemps indécise, remportèrent la victoire la plus complète. D'innombrables Asiatiques avaient péri sur les bords du Mélas, du Céphise ou du Copaïs, et dans les rivières et les marais si nombreux dans cette contrée : encore deux cents ans plus tard, à l'époque où vécut Plutarque, il n'était pas rare d'y trouver dans la vase quantité d'armes asiatiques. Archélaos lui-même, après une fuite longue et aventureuse, arriva à Chalcis sans armée [2]. La guerre, en Grèce, était terminée. Sulla parcourut encore une fois la Béotie, pour châtier les villes qui s'étaient déclarées pour Dorylaos en les faisant piller. Leur sort fut terrible : Orchomène vit ses plus belles œuvres d'art, et notamment une statue de Dionysos, œuvre de Myron, placées par Sulla sur l'Hélicon, dans un bois consacré aux Muses; d'autres, comme Anthédon et les antiques villes locriennes de Halæ et de Larymna, furent presque entièrement détruites [3]. Puis Sulla put se tourner vers le nord, pour chasser de la Macédoine les garnisons du Pont remplies de terreur [4], et enfin faire équiper en Thessalie, où il passa l'hiver de 85 à 84, la flotte qui lui était nécessaire pour continuer ses entreprises [5].

Le reste de la première guerre des Romains contre Mithradate n'intéresse pas directement l'histoire des Grecs d'Europe. Mais les événements subséquents frappèrent d'autant plus durement les Grecs d'Asie, qui depuis longtemps avaient dû se convaincre qu'ils ne s'étaient rendus bien coupables aux yeux des Romains, eux et les autres habitants de la province d'Asie,

[1]) Plut., *Sulla*, c. 20. Cf. Bursian, p. 234.

[2]) Plut., c. 20-21. Appian., c. 49. 50. Gran. Licin., Oros. et Eutrop., *loc. cit.* Cf. Bursian, p. 196 sqq., 210 sqq.

[3]) Appian., c. 51, init. Plut., *Sulla*, c. 26. Paus., IX, 33, 4 et 30, 1. VIII, 33, 1. Bursian, p. 239 et 192.

[4]) Gran. Licin., p. 33.

[5]) Appian., c. 51, init.

que pour se charger d'un joug bien plus lourd. Mithradate n'avait pas tardé à laisser voir sa brutale nature de sultan ; il n'avait tenu aucune des brillantes promesses par lesquelles, au début (p. 321), il avait su charmer les Asiatiques. En ne cessant d'accabler les villes d'impôts et en imposant le service militaire à une grande partie de la jeunesse, il avait provoqué peu à peu un profond mécontentement. Pour briser la résistance qui, en plus d'un endroit, se manifestait ouvertement, le roi, entre autres actes arbitraires, avait employé les mesures les plus radicales, les plus révolutionnaires : il avait octroyé (notamment en 86 av. J.-C.) « aux villes qui avaient pris son parti, l'autonomie; aux étrangers, le droit de cité; aux débiteurs, la pleine rémission de leurs dettes; aux pauvres, des terres; aux esclaves, la liberté [1] ». Tout cela, en plusieurs endroits, donna lieu à des scènes de violence. Des villes considérables, comme Smyrne, Colophon, Tralles, Éphèse et d'autres, se révoltèrent ouvertement contre le roi, et se déclarèrent même de nouveau pour Rome [2] ; par contre, un fonctionnaire au service de Mithradate, le rhéteur et philosophe académicien Diodore, « fit massacrer tout le conseil municipal d'Adramyttion [3] ». L'île de Chios, depuis longtemps odieuse et suspecte au roi, fut traitée de la façon la plus honteuse, probablement vers la fin de l'année 86, à cause de la sympathie d'un grand nombre de ses habitants pour Rome et de l'entente secrète de son oligarchie avec Sulla [4]. Et tandis que Mithradate s'aliénait ainsi complètement les Grecs d'Asie, qu'il tâchait de maintenir dans l'obéissance par des actes d'une violence croissante, il se vit, dans le courant de l'année 85 avant J.-C., il se vit lui-même, sur divers points, vivement attaqué

[1]) Cf. Appian., *Mithrid.*, c. 48. 58. 61. 62. Plut., *Sulla*, c. 18. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 300.

[2]) Cf. Oros., VI, 2. Appian., c. 48. Mommsen, p. 300 et la note *.

[3]) Strabon, XIII, 1, 66, p. 913 (614). Cf. Mommsen, p. 300. Blass, *Griech. Beredtsamkeit*, p. 69. C'est plus tard seulement que les Adramytténiens vinrent à bout de régulariser à nouveau leurs affaires intérieures, avec le secours d'arbitres pris à Antandros (Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, Addenda, n° 2349 *b*, p. 1065 sqq.).

[4]) Appian., c. 25. 46. 47. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2222, p. 206; cf. Memnon, c. 33 (al. 35). Posidon. ap. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, III, p. 265 sq., 39; p. 415, 79. Nicol. Damasc., *Hist. e. lib.* 103.

par les Romains. Le général Lucullus (p. 346) avait, en 86 avant J.-C., non seulement renoué ses relations avec l'île de Crète[1]; il avait aussi réussi, avec le secours des villes maritimes de la Syrie, de la Phénicie, de l'île de Cypre, de la Pamphylie et des Rhodiens, à équiper une flotte considérable[2], avec laquelle (en 86 et en 85) il put reprendre Cos et Cnide, s'emparer de Samos et chasser de Chios et de Colophon les lieutenants de Mithradate[3]. Mithradate se voyait aussi gravement menacé dans le nord. Le consul Flaccus, du parti démocratique, s'était avancé en 86 avant J.-C. de la Thessalie jusqu'au Bosphore, où la libre Byzance, amie des Romains, eut terriblement à souffrir de l'indiscipline de ses troupes[4]. Dans les quartiers d'hiver qu'il avait pris à Byzance et à Chalcédoine (de 86 à 85), Flaccus périt à la suite d'une révolte de ses troupes; son légat Gaius Flavius Fimbria, un homme de mœurs dissolues, qui avait amené sa chute et avait pris (en 85 avant J.-C.) le commandement des troupes, était un général capable, qui, il est vrai, se rendit coupable des crimes les plus odieux à l'égard des Hellènes de l'Hellespont et de la Propontide, et notamment des villes de Cyzique et d'Ilion, — villes libres toutes deux et amies des Romains, qui n'avaient sans doute pas pris part aux horribles massacres de l'année 88[5], — mais qui, en même temps, fit tant de mal à Mithradate par ses succès militaires, que le roi fut même obligé d'évacuer Pergame et de se réfugier à Pitane[6]. Ce fut uniquement grâce à la répugnance qu'éprouvait l'amiral Lucullus, du parti aristocratique, à venir en aide au démocrate Fimbria, qui assiégait Pitane, que le roi put se sauver à Mytilène[7]. Cependant Mithradate n'en fut pas moins

[1]) Plut., *Lucull.*, c. 2.

[2]) Plut., *Lucull.*, c. 3 : Appian., *Mithr.*, c. 56.

[3]) Plut., *ibid.*

[4]) Cf. Memnon, c. 34 (al. 36). Dio Cass., (ed. Dind.) fr. 104, 1-3. (Byzance est plus tard amie de Sulla, Tacit., *Annal.*, XII, 62.)

[5]) Cf. Appian., *Mithr.*, c. 53. Strabon, XIII, 1, 27, p. 887 sq. (594). Liv., *Epit. lib.*, LXXXII et LXXXIII. Diod., XXXVIII et XXXIX, 8, 2-4. Dio Cass., fr. 104, 7. Aur. Vict., *De vir. ill.*, 70. Obseq., c. 116. Oros., VI, 2. Ilion en particulier fut traitée avec tant de dureté parce que cette ville voulait se rendre à Sulla et non à Fimbria, v. Appian., *ibid.* Marquardt, *Cyzicus*, p. 75 sq.

[6]) Appian., *Mithr.*, c. 52, fin. Plut., *Lucull.*, c. 3. Memnon, c. 34. Oros., 11.

[7]) Plut., *Lucull.*, c. 3. Appian., c. 52, fin. Oros., VI, 2.

forcé, comme l'on sait, pendant l'hiver de l'an 85 à 84, de faire entamer par Archélaos de sérieuses négociations avec Sulla. Et comme le roi ne voulait pas accepter dans toute leur étendue les conditions stipulées (à Délion sur la côte de la Béotie), Sulla, qui, pendant ce temps, avait réorganisé la province de Macédoine et châtié les Barbares établis sur les frontières de la Thrace et de la Macédoine, marcha, probablement au printemps ou vers l'été de l'an 84 avant J.-C., à travers la Thrace sur l'Hellespont, dont Lucullus était complètement maître après plusieurs victoires navales remportés en 85 avant J.-C. Il conclut ensuite avec Mithradate, qui se décida enfin à céder, la paix de Dardanos, par laquelle ce dernier s'engageait à évacuer les divers points de la Grèce encore occupés par ses troupes, à payer une forte indemnité, à livrer à Sulla la flotte d'Archélaos, forte de 80 voiles; en Asie, on revint aux frontières qui avaient existé avant la guerre[1]. Il fut alors facile de se débarrasser de Fimbria. En outre, on réduisit plusieurs cités qui continuaient à résister çà et là; l'état de choses établi par Mithradate par des mesures révolutionnaires fut violemment renversé au milieu de scènes sanglantes. Mais il s'agissait aussi de châtier les Orientaux et les Grecs qui habitaient la province d'Asie de leur défection et des crimes dont ils s'étaient rendus coupables à l'égard des Romains, bien que plusieurs villes, comme, par exemple, Smyrne, cherchassent à apaiser la colère du vainqueur par une soumission pleine d'humilité[2]. L'exécution des chefs qui s'étaient le plus gravement compromis et les contributions dont on s'ingénia à accabler les habitants, en faveur de l'armée romaine, n'avaient rien d'étonnant; mais le recouvrement immédiat des impôts et des droits arriérés depuis cinq ans et une contribution de 20,000 talents (environ 120 millions de

[1]) Plut., *Sulla*, c. 22-25. *Lucull.*, c. 3, fin., c. 4, init. Appian., c. 54-59. Memnon, c. 35. (al. 37). Diodor., XXXVIII et XXXIX, 6. Dio Cass., fr. 105, 1-4, ed. Dindorf. Gran. Licinian., p. 33 sq. Liv., *Epit. lib.* LXXXIII. Flor., I, 39. Vell., II, 23. Oros., *ibid.* Eutrop., V, 7. Sur la guerre que Sulla fit aux tribus barbares, v. Gran. Licinian., p. 35. Liv., *Epit. lib.* LXXXI, LXXXII et LXXXIII. Eutrop., V, 7, init. Plut., *Sulla*, c. 23. Appian., *Mithr.*, c. 55, fin. Aur. Vict., *de Vir. ill.*, 75.

[2]) Tacit., *Annal.*, IV, 56.

francs), qu'on imposa à la province coupable, ruinèrent pour de longues années ces contrées cruellement éprouvées déjà depuis cinq ans[1]. Ilion[2] et Chios[3] seules, ainsi que la fidèle Magnésie sur le Sipyle[4] et avant tout Rhodes[5], à laquelle on rendit quelques-unes de ses anciennes possessions qu'elle avait perdues après la guerre des Romains avec Persée (p. 193 sqq.), comme aussi les Lyciens, non seulement échappèrent à la ruine générale, mais furent récompensés autant que possible de leur fidélité; on leur accorda des honneurs et on les dédommagea de leurs souffrances.

Sulla, au printemps de l'an 83 av. J.-C., se rendit d'abord d'Éphèse en Attique avec son armée, destinée à faire la guerre civile en Italie[6]. Le terrible vainqueur se montra clément à sa manière à l'égard des Hellènes dont il avait couvert le pays de ses trophées. A Athènes, où il fréquentait T. Pomponius[7], esprit distingué et très cultivé, il se fit initier aux Mystères

[1]) Appian., *Mithr.*, c. 61-63. Gran. Licin., pag. 35, lig. B, 10 sq. Sallust., *Catil.*, c. 11. Plut., *Sulla*, c. 25. *Lucull.*, c. 4. Cf. Meier, *Pergamen. Reich*, p. 424, et Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 306 et 391, qui, — contrairement aux autres modernes, — rapporte uniquement à la contribution extraordinaire les 20,000 talents mentionnés par Plut., *loc. cit.* : Cf. Becker-Marquardt, *Röm. Alt.*, III, 1, p. 135.

[2]) L'indépendance qu'on avait octroyée depuis longtemps à cette cité, et qu'elle conserva sans doute lors de la défaite d'Aristonicos, lui fut à présent confirmée (Appian., *Mithr.*, c. 61), et on y ajouta des indemnités d'un autre genre, Strabon, XIII, 1, 27, p. 888 (594), et ci-dessus, p. 316, en note.

[3]) Restitutions faites à Chios (cf. Memnon, c. 33), Appian., c. 55; la ville fut alors déclarée indépendante, Appian., c. 61, et un sénatusconsulte en bonne forme confirma cette indépendance en 80 av. J.-C.; cf. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2222 et pag. 206.

[4]) Magnésie fut déclarée libre; v. Appian., *Mithr.*, c. 61, init., v. aussi Strabon, XIII, 3, 5, p. 923 (621); cf. plus haut, p. 323, 2. Quant à Magnésie sur le Méandre, voy. Tacit., *Annal.*, III, 62 et Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, p. 581. Pauly, *Realencyclop.*, vol. I, 2e édit., pag. 1948.

[5]) Appian., c. 61. On rendit donc alors aux Rhodiens une partie de leurs possessions sur la terre ferme, et notamment Caunos avec plusieurs îles; cf. Cic., *Ad Quint. fr.* I, 1, 11, 36; v. aussi Strabon, XIV, 2, 3, pag. 963 (652), et sur la Peræa rhodienne d'une époque ultérieure, v. Cic., *Ad famil.*, XII, 15, 4. Strab., XIV, 2, 1, 3, pag. 962 sq. (651. 652), et cf. Dio Chrysost., vol. I, pag. 633 (349, 13), 591 (324 extr.), 592 (325, 26), 593 (326, 7), 620 (341, 31) Reiske. Kuhn, *Städt. Verf.*, II, p. 46.

[6]) Appian., *Mithr.*, c. 63, fin. *Bell. civ.*, 1, c. 76, init. Plut., *Sulla*, c. 26, init.

[7]) Corn. Nep., *Attic.*, c. 4.

d'Éleusis[1]. Et lorsqu'il fut contraint par un accès de goutte, avant de s'embarquer pour l'Italie, d'aller prendre les eaux chaudes et sulfureuses d'Ædepsos en Eubée[2], où il passa son temps avec des acteurs et d'autres artistes *dionysiaques*, il permit à quelques fugitifs — c'était ce qui restait de la population de la ville béotienne d'Halæ, détruite après la bataille d'Orchomène — de rentrer dans leur patrie, parce que quelques pêcheurs, dont il avait appris avec un étonnement aussi naïf que frivole que quelques habitants d'Halæ étaient encore vivants, lui avaient fait présent de quelques magnifiques poissons[3]. Du reste, Sulla n'abusa pas autrement de son pouvoir en Grèce; et notamment il ne fut point question cette fois-ci de vols considérables d'objets d'art. Que Sulla eût enlevé naguère de l'Opisthodome du Parthénon athénien, pour ses opérations militaires, environ quarante livres d'or et près de six cents livres d'argent, cela était assez naturel ; cette fois, le général se contenta de faire transporter à Rome[4] la magnifique bibliothèque d'Apellicon, (qui avait partagé la ruine d'Aristion), très riche en livres précieux et en écrits de toute espèce, et notamment le manuscrit original, le plus complet qui existât alors, des Œuvres d'Aristote et de Théophraste[5]. Il fit en outre emballer, avec un certain nombre de tableaux et de statues, quelques colonnes doriques, destinées à la construction de l'Olympiéon athénien, pour en orner le temple de Jupiter au Capitole[6]. Déjà après la victoire remportée à Orchomène, on avait

[1]) Plut., *Sulla*, c. 26, init.

[2]) Plut., *Sulla*, c. 26. Strabon, X, 1, 9, p. 686 (447), v. aussi Friedländer, *Darstell. a. d. Sittengesch. Roms.*, v. II, p. 20, 58 sq.

[3]) Plut., *Sulla*, c. 26. Bursian, p. 192.

[4]) Appian., *Mithr.*, c. 39, fin., cf. Ellissen, p. 17.

[5]) Plut., *Sulla*, c. 26; cf. Strabon, XIII, 1, 54, p. 906 sq. (608 sq.). Athen., V, p. 214 e. Suidas, s. v. Συλλ. Sur le sort des œuvres d'Aristote à Rome, cf. Plut., *ibid.* Strabon, *ibid.*, Lucian., *Adv. indoct.*, c. 4, et notamment Brandis dans le *Rhein. Mus.*, I (1827), p. 236 sq. Ellissen, p. 18. C. Zumpt, *Ueber den Bestand der philos. Schulen*, p. 70. Stahr, *Aristoteles*, p. 18 sq., 114 sq., 128. Pauly, *Realencyclop.*, vol. I, 2e édit., p. 992 sqq. 1226 sqq. Planer, *de Tyrannione grammatico*, p. 4.

[6]) Cf. Plin., *N. H.*, XXXVI, 6 (5), 45. Bursian, *Geogr.*, p. 300. Ellissen, p. 18. D'après Lucien, *Zeuxis*, c. 3, un vaisseau chargé par ordre de Sulla d'objets d'art athéniens périt dans une tempête près du cap Malée, en se

enlevé du temple d'Athéné, près de la petite ville béotienne d'Alalcoménæ, la statue d'ivoire de la déesse[1].

Lorsque Sulla, au printemps de l'an 83 av. J.-C., quitta enfin l'Attique et puis la Grèce, afin de s'embarquer pour Brundisium, selon les uns de Dyrrhachion[2], selon les autres en passant par Patræ[3], des troupes nombreuses de guerriers macédoniens et grecs, surtout péloponnésiens, l'accompagnèrent pour aller se battre en Italie contre les démocrates, partisans de Marius[4]. Un corps d'armée romain, de force moyenne, resta provisoirement en Grèce (voy. ci-après)[5]. C'est ainsi que la péninsule grecque devint pour la première fois, comme tant de fois dans la suite, un des « arsenaux » des guerres civiles des Romains. Après le départ de Sulla, les Hellènes durent s'occuper eux-mêmes du rétablissement de leurs affaires, qui se trouvaient dans un état déplorable. Les vastes contrées du Nestos au Péloponnèse offraient en effet le plus triste spectacle. La Macédoine avait horriblement souffert[6], et la Thessalie aussi avait été bien éprouvée. Mais dans les pays au sud des Thermopyles, les cantons même qui n'avaient pas été le théâtre de la guerre avaient été rudement malmenés par des contributions de guerre, des réquisitions, des levées de troupes; le nord de la Phocide, où Élatée seule reçut des Romains le précieux privilège de l'immunité en récompense de sa fidélité (p. 347)[7], et avant tout les cam-

rendant à Rome. Les compagnons de Sulla, par contre, se rendirent coupables de plusieurs vols d'objets d'art (Pausan., X, 21, 3) ; à Athènes, entre autres, des offrandes du Portique de Zeus Éleuthérios (près de l'agora : Bursian, *Geogr.*, p. 282, et *De foro Athenarum disputatio*, p. 6 sqq. et Pauly, *R. E.*, vol. I, 2e édit., 1981. Curtius, *Att. Studien*, II, p. 20 sq.). — Sur les exactions des officiers de Sulla en Grèce, v. aussi le chap. suivant.

1) Pausan., IX, 33, 4. Bursian, p. 234 sq. Ce fut peut-être alors ou un peu plus tard (si ce n'est déjà à l'époque de Fulvius Nobilior) qu'on transporta à Rome, de l'enceinte sacrée d'Héraclès, près d'Alyzia, en Acarnanie, une œuvre de Lysippe, représentant les travaux et les combats d'Héraclès. Strabon, X, 2, 21, pag. 705 (459).

2) Plut., *Sulla*, c. 27.

3) Appian., *Bell. civ.*, I, 79.

4) Appian., *ibid.*

5) Cf. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 178 et 182 sq. Drumann, *Gesch. Roms*, vol. I, p. 532.

6) Cf. ci-dessus, p. 319. 333. 346.

7) Pausan., X, 34, 2.

pagnes de la Béotie et de l'Attique, avaient été littéralement écrasées par les armées belligérantes. Si partout de nouvelles dettes, une vie misérable, une triste gêne étaient les suites de cette guerre désastreuse, dans ces contrées-là surtout une telle quantité de la propriété publique et privée se trouvait ruinée, la perte d'hommes était si considérable, qu'en bien des endroits un relèvement n'était plus possible, encore que le goût indéracinable des Grecs pour les jeux solennels ait survécu à de telles épreuves. La ville phocéenne de Panopée (p. 348) ne se releva jamais[1]; la spoliation de son temple, auquel on avait enlevé son unique trésor, suffit pour faire tomber complètement dans l'oubli Alalcoménæ, en Béotie[2]. Thèbes même souffrit tellement des suites de cette guerre, qu'à l'époque de Strabon déjà la ville n'était plus qu'un village insignifiant, et qu'au temps de Pausanias, la ville basse était complètement déserte et l'antique Cadmée seule encore habitée[3]; parmi les autres villes de la Béotie, un petit nombre seulement réussit à se maintenir dans une situation tolérable[4]. Les terribles dévastations de l'année 86 av. J.-C., la destruction du Pirée[5], l'horrible ravage de Délos, qui depuis cette guerre resta à peu près déserte[6] et ne put jamais se

1) Cf. PAUSAN., X, 4, 1, et BURSIAN, p. 168.

2) PAUSAN., IX, 33, 4. BURSIAN, p. 234 sq.

3) Cf. STRABON, IX, 2, 5, pag. 617 fin. (403). PAUSAN., IX, 7, 4 BURSIAN, p. 225. SCHORN, *Gesch. Griechenlands*, p. 407.

4) D'après une légende qui prit naissance plus tard, les dieux auraient fait pressentir aux Athéniens leur malheur par une pluie de cendres, une année avant la terrible époque de Sulla (PAUS., IX, 6, 2).

5) Cf. STRABON, IX, 1, 15, p. 606 (395 et 396), d'après lequel, encore de son temps, au lieu des magnifiques ports du Pirée et de Munychie, on ne trouvait plus qu'un hameau insignifiant ou plutôt quelques rangées de maisons près des ports et du temple de Zeus Soter; v. aussi XIV, 2, 9, p. 966, fin. (654), et LUCAN., *Pharsal.*, III, 181 sqq. et CIC., *Ad famil.*, IV, 5, 4. BURSIAN, p. 268.

6) Nous ne savons pas au juste quand Délos, que Mithradate évacua en 84, fut rendue à Athènes. Que les Romains l'aient rendue aux Athéniens immédiatement après la guerre (comme le croit MOMMSEN, *R. G.*, vol. II, p. 295), ou un peu plus tard, toujours est-il que du temps d'Auguste elle appartenait de nouveau aux Athéniens, comme le montre STRABON, X, 5, p. 744 (486). BÖCKH, *C. I. Gr.*, vol. II, p. 232 et p. 235, nº 2282. MEIER, *Comm. Epigr.*, I, nº 31, p. 35. Sur la situation de l'île aux temps de Strabon et de Pausanias, cf. STRAB., *loc. cit.* PAUSAN., III, 23, 2. VIII, 33, 1.

relever du coup qui l'avait frappée, enlevèrent à jamais à Athènes, qui depuis la ruine de Corinthe avait été la ville la plus brillante du monde hellénique en Europe, l'importance politique qu'elle avait conservée jusque-là, et, au moins pour de longues années, sa situation de ville commerçante. Pendant les quelques années qui s'écoulèrent de 88 à 83 av. J.-C., la décadence de la Grèce avait fait des progrès effrayants, et les quelques dizaines d'années qui suivirent ne firent que rendre pire encore cette situation lamentable.

CHAPITRE IV

HISTOIRE DE LA GRÈCE DEPUIS LA FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE CONTRE MITHRADATE JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM

Décadence de la Grèce. — La troisième guerre contre Mithradate. — Les pirates. — Les Romains s'emparent de la Crète. — Victoires de Pompée sur les pirates. — Damon Péripoltas. — Triste situation de la Grèce. — Les gouverneurs romains en Macédoine : Verrès; Pison. — Relations diverses entre les Romains et les Grecs. — Situation d'Athènes : Atticus; Cicéron. — La guerre entre César et Pompée. — Reconstruction de Corinthe. — La Grèce après la mort de César. — M. Brutus en Grèce. — Cassius s'empare de Rhodes. — Bataille de Philippes. — M. Antoine et les Hellènes. — La guerre entre Antoine et Octave : bataille d'Actium.

Les cinquante années qui s'écoulèrent depuis la fin de la première guerre contre Mithradate jusqu'aux victoires du Romain Octavien sur son dernier adversaire et à l'établissement solide de la monarchie universelle des Césars, sont les plus sombres de toutes celles que les Grecs d'Europe aient passées sous la domination romaine, excepté bien entendu la terrible époque de Gallien et celle qui commence par la domination du ministre Rufin dans l'empire d'Orient et les expéditions dévastatrices d'Alaric. C'est l'époque où la ruine de la Grèce, si violemment entreprise par Sulla et les généraux du Pont, fait des progrès effrayants et irrésistibles, grâce à l'influence combinée des circonstances les plus diverses. Les blessures terribles que la guerre contre Mithradate avait faites à la prospérité publique des Grecs d'Europe et des Grecs d'Asie étaient de toute façon très difficiles à guérir. Il aurait fallu avant tout que, d'une part, une paix durable permît aux populations cruellement éprouvées des contrées en question d'utiliser avec zèle et intelligence les ressources qui leur restaient, et de s'en créer de nouvelles. D'autre part, la situation des pays helléniques de l'empire romain exigeait que le gouvernement de ce puissant État, après avoir si cruellement châtié les Hellènes et leur avoir fait sentir sa main ven-

geresse, leur donnât des soins tout particuliers, s'occupât de leurs intérêts, et remplît largement à leur égard les devoirs du maître qu'il avait affirmés avec une si impitoyable énergie. Malheureusement, à l'exception de quelques rares moments plus heureux, l'histoire des Hellènes, pendant les cinquante années qui suivirent, présente un aspect tout différent. La situation économique de la plupart des Grecs d'Asie — qui, grâce à l'heureuse situation géographique et commerciale de leur pays, à l'abri de toute atteinte, pouvaient espérer, bien plus que les Grecs d'Europe, qui voyaient de plus en plus diminuer leur part au commerce du monde, reconquérir leur ancienne prospérité — avait cruellement souffert déjà pendant la guerre récemment terminée; les amendes énormes dont fut frappée la malheureuse province d'Asie[1] (p. 356) en 84 av. J.-C., jointes aux impôts ordinaires qu'on exigeait de nouveau, eurent, pendant les années suivantes, un effet véritablement désastreux : le tableau de la situation économique et sociale de ce pays, environ quatorze ans après que Sulla eut quitté l'Asie, est vraiment horrible[2]. Or les Hellènes placés sous la domi-

[1]) D'après Plut., *Lucull.*, c. 20, Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 400 et Drumann, *Gesch. Roms*, VI, p. 725. IV, p. 140 sq., les habitants de la province d'Asie avaient déjà payé aux usuriers 40,000 talents au lieu de la somme primitive de 20,000; et le total de leurs dettes s'était élevé à 120,000 talents! (v. toutefois Meier, *Pergam. Reich*, p. 424, qui, note 89, remplace dans le passage de Plut., *Lucull.*, c. 20 : ὑπ' ἐκείνων ἀνηγμένον ἤδη τοῖς τόκοις εἰς δώδεκα μυρίαδας ταλάντων » par εἰς δ' c'est-à-dire τέτταρας κ. τ. λ.).

[2]) Voy. ci-après l'horrible histoire de Philodamos de Lampsaque, en 79 av. J.-C. On avait fait rentrer avec une rigueur impitoyable les sommes exigées par Sulla; L. Lucullus, qui resta en Asie après le départ de son chef et devait faire rentrer l'énorme contribution de guerre, était humain et honnête; mais en somme, et au point de vue pratique, ces qualités ne furent guère profitables aux Asiatiques. Pour se procurer la somme énorme qu'exigeait Sulla, un grand nombre de villes grecques d'Asie durent contracter des dettes considérables à de gros intérêts; elles devinrent donc plus que jamais la proie de la rapacité des fermiers et des banquiers romains et italiens (v. Cic., *Ad Quint. fr.* I, 1, 11, 33). Il arriva que non seulement un grand nombre de ces villes se virent forcées d'engager à leurs créanciers leurs théâtres, leurs gymnases, leurs ports et d'autres propriétés communales et de vendre leurs œuvres d'art et leurs bijoux; mais encore que, dans les années qui suivirent, par suite de l'impossibilité où elles se trouvaient souvent de payer même les intérêts et de l'habitude des Romains d'ajouter au capital les intérêts arriérés, d'une part, les dettes de ces villes atteignirent, jusqu'en 70 av. J.-C., un chiffre énorme, et que, de l'autre,

nation romaine ne purent même pas, pendant les quarante-cinq ans qui suivirent la fin de la première guerre contre Mithradate, jouir d'une tranquillité extérieure comme ils l'avaient fait pendant la période qui s'était écoulée de la prise de Corinthe et de la défaite d'Aristonicos au soulèvement de Mithradate contre Rome. Les Grecs d'Asie, pendant une longue série d'années, sont constamment inquiétés par les guerres désastreuses que fait renaître sans cesse la haine irréconciliable entre Rome et Mithradate, et les suites fâcheuses qu'eurent ces luttes en bien des endroits se firent sentir au plus haut degré dans la Grèce d'Europe. Plus tard, ce sont les acteurs des gigantesques guerres civiles de Rome qui viennent livrer leurs batailles décisives sur le sol même de la Grèce d'Europe, non sans faire sentir cruellement les contre-coups de ces mouvements formidables aux pays helléniques de l'Asie-Mineure. Enfin, il était tout à fait conforme au caractère de cette époque — où, d'abord, l'oligarchie romaine relevée par Sulla eut à soutenir de longues luttes pour son existence, tantôt les armes à la main en Italie et dans les provinces, tantôt au Forum et à la Curie de la ville aux sept collines; où, ensuite, les grandes questions rela-

les malheureux habitants, s'ils ne préféraient abandonner leurs demeures pour se faire brigands (v. plus bas), étaient soumis, s'ils ne voulaient ou ne pouvaient payer, aux plus odieuses violences par les usuriers romains, auxquels les autorités militaires prêtaient partout leur appui, ou bien se voyaient forcés, pour satisfaire l'exigence des usuriers, de vendre tous leurs biens, puis leurs enfants, et enfin d'aliéner leur propre liberté au profit de leurs créanciers. La situation ne devint meilleure que lorsque le généreux Lucullus, qui commandait en chef pendant la troisième guerre contre Mithradate en 70 av. J.-C., fut intervenu avec énergie en faveur de cette population malheureuse et qu'il eut rendu possible, en décrétant des réductions considérables, des diminutions d'intérêts et des délais aux débiteurs, le paiement plus rapide des dettes et la libération des bâtiments et des propriétés engagés. Cf. Appian., *Mithr.*, c. 63. init. 83 fin. Plut., *Lucull.*, c. 4. 7. 20. et v. Meier, *Pergamen. Reich*, p. 424. Drumann, vol. IV, p. 140 sq. Mommsen, *R. G.*, v. III, p. 520 sq. L'opinion de Mommsen, vol. II, p. 351 sq. 388, d'après laquelle Sulla opéra un changement dans la manière dont la province d'Asie était imposée, changement qui aurait subsisté jusqu'en 70 av. J.-C. (vol. III, p. 95), est combattue par Walter, *Gesch. des Röm. Rechts*, 3e édit., v. I, p. 353, note 81 (cf. 78), qui, d'après les sources, ne reconnaît que certaines mesures prises pour la répartition et la perception de l'amende imposée à la province d'Asie et mentionnée plusieurs fois déjà.

tives à la constitution politique de l'ancien monde et à ses futurs maîtres allaient être tranchées — que non seulement les devoirs du gouvernement fussent complètement négligés, mais que les intérêts particuliers des provinces grecques souffrissent cruellement et que ces pays fussent systématiquement épuisés et presque complètement ruinés.

Après le départ de Sulla pour l'Italie, la guerre qu'il avait faite à Mithradate trouva son épilogue dans le siège de la ville de Mytilène, qui, gravement compromise (p. 321), continuait à résister même après la conclusion de la paix entre Sulla et Mithradate; elle était probablement d'accord avec les démocrates, adversaires de Sulla en Italie. Le général Lucius Lucullus, qui, après que Sulla eut quitté l'Asie, resta encore quelque temps dans ces contrées, livra à ces Grecs arrogants des combats opiniâtres et heureux, mais ne réussit pas à prendre la ville[1]. Ce ne fut que le propréteur d'Asie, M. Minucius Thermus (depuis 81 av. J.-C.), qui put, avec le concours de la flotte de Bithynie, prendre d'assaut, en 79 av. J.-C., la ville de Mytilène, après l'avoir longtemps assiégée; elle souffrit terriblement à cette occasion, et, pour la punir de sa résistance opiniâtre, on lui enleva pour longtemps son indépendance[2]. Le reste des Grecs ressentit d'une façon différente les effets des guerres de Sulla en Orient et en Italie. En effet, Sulla, vers la fin de la guerre qu'il faisait aux partisans de Marius en Italie, avait, parce qu'il manquait d'argent, frappé les cités clientes et sujettes (sans excepter celles qui étaient confédérées et exemptes d'impôts) d'une imposition générale et extraordinaire, qui, étant donnée la situation, devait surtout tomber sur les membres orientaux de l'empire[3]. Lorsque, en 81 av. J.-C., il célébra avec splendeur son

[1]) Plut., *Lucull.*, c. 4; cf. Drumann, *Gesch. Roms*, vol. IV, p. 123. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 338.

[2]) Sueton., *Cæs.*, c. 2. Dio Cass., ed. Dindorf, fr. 97, 4. Liv., *Epit.*, lib. 89. Cf. Drumann, vol. III, p. 132 sq. Meier, *Pergam. Reich*, p. 421. Mommsen, p. 339. — Les habitants de Mytilène qui avaient autrefois (p. 321) livré Manius Aquillius à Mithradate s'étaient réfugiés à temps à la cour du roi; bien des années après, lorsque Mithradate eut enfin succombé et que Pharnace II, son fils, fit la paix avec les Romains (63 av. J.-C.), il livra ces criminels à Pompée. Appian., *Mithr.*, c. 113, init.

[3]) Appian., *Bell. civ.*, I, 102, init. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 363 sq. 391.

triomphe sur Mithradate, il y fit porter les images de nombreuses villes grecques et asiatiques[1], et donna en même temps au public le spectacle de combats d'athlètes sur une vaste échelle; il avait fait venir à Rome, dans ce but, un si grand nombre d'artistes grecs de ce genre, que « bientôt après il n'y eut pas de jeux à Olympie, en dehors des courses, faute de concurrents[2] ».

Un autre épilogue de la première guerre contre Mithradate — la courte guerre que le légat de Sylla en Asie, Lucius Muréna, fit à Mithradate en 83 et en 82 avant J.-C., connue sous le nom de la deuxième guerre contre Mithradate — ayant eu exclusivement pour théâtre les contrées traversées par l'Halys, ne paraît pas avoir exercé une influence sensible sur les villes grecques de l'Occident. Mais un grand nombre de Grecs, surtout en Asie, eurent d'autant plus à souffrir des événements ultérieurs. On sait qu'en 75 avant J.-C., le royaume de Bithynie aussi, c'est-à-dire cette partie de la côte de la Propontide et de la mer Noire qui s'étend du fleuve Rhyndacos jusqu'aux environs d'Héraclée, passa sous la domination romaine, avec ses antiques cités grecques et hellénistiques, par suite du testament du dernier roi de ce pays, Nicomède III[3]. Il s'ensuivit que le roi Mithradate, l'irréconciliable ennemi des Romains, qui voyait la grande puissance de l'Occident se rapprocher de plus des frontières de son royaume, déclara de nouveau la guerre aux Romains (dans l'hiver de l'an 75 à 74 avant J.-C.), et provoqua ainsi ce duel formidable (74 à 63 avant J.-C.) qui finit par l'établissement durable de la domination romaine sur

1) VALER. MAXIM., II, 8, 7.

2) APPIAN., *Bell. civ.*, I, 99. fin. et L. FRIEDLÄNDER, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, v. II, p. 303. PAULY, *Realencycl.*, v. I, 2e édit., p. 2002. Comme, en outre, les vieux livres sibyllins avaient péri dans l'incendie du Capitole en 83 av. J.-C., on recueillit depuis, pour pouvoir les reconstituer, dans divers lieux et entre autres dans les villes grecques de Samos, d'Ilion et d'Erythræ, des oracles sibyllins. Cf. TACIT., *Annal.*, VI, 12. DRUMANN, *Gesch. Roms*, vol. III, p. 63 et 692, et les textes à l'appui dans BECKER-MARQUARDT, *Röm. Alterth.*, vol. IV, p. 298.

3) Cf. DRUMANN, *G. R.*, vol. IV, p. 125. MOMMSEN, *R. G.*, vol. III, p. 50. BECKER-MARQUARDT, *Röm. Alterth.*, vol. III, 1re partie, p. 146 sq. V. aussi KUHN, *Die städt. Verf.*, vol. II, p. 153 sq., 258 sq. Parmi les anciennes villes grecques de cette contrée, Pline, *N. H.*, V, 32 (43), 149 nous cite comme autonome Chalcédoine.

tout l'Orient, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. Les Grecs d'Europe aussi ressentirent de diverses façons les effets de cette guerre. Cette fois encore, Mithradate avait pris à sa solde un grand nombre de Barbares voisins de la Macédoine; l'influence de la politique du Pont sur la situation des Romains en Macédoine (voir plus bas) redevenait très sensible précisément à cette époque. Cette fois encore, la Grèce fournit au roi plus d'un homme de valeur pour son armée et sa flotte; il prit notamment à son service les ingénieurs militaires Callimachos et le Thessalien Niconidas [1], tandis que d'autre part les Hellènes eurent beaucoup à souffrir du passage des troupes romaines et de leurs réquisitions. Sur mer enfin, dans les îles et sur les côtes de la Grèce, la nouvelle guerre eut pour effet de multiplier les exploits des corsaires du Pont et d'augmenter la piraterie, alliée de Mithradate et mal réprimée par les Romains, qui depuis la dernière guerre avait pris des proportions colossales. Mais la nouvelle guerre exerça une influence désastreuse et immédiate, surtout pendant les premières années, sur les Grecs d'Asie. Le soulèvement d'une partie des sujets bithyniens et asiatiques des Romains, suivi encore du massacre de nombreuses familles italiotes, lors de l'entrée de l'armée du Pont en Bithynie et en Asie, en 74 avant J.-C. [2]; les cruelles souffrances que Byzance, la fidèle alliée de Rome (en 73) et quelques autres villes voisines plus petites, en Asie et en Europe, eurent à endurer au commencement de la guerre [3], notamment la ville de Chalcédoine, où le consul M. Aurélius Cotta fut assiégé par Mithradate en 74 av. J.-C. [4]; le siège et la brillante défense de la ville de Cyzique, fidèle amie des Romains, et de son vaillant stratège Pisistrate, attaqués par les forces pontiques en 74/73 avant J.-C. [5]; les heureuses

[1]) Plut., *Lucull.*, c. 10. 19. 32.

[2]) Cf. Plut., *Lucull.*, c. 7. Appian., *Mithrid.*, c. 75. Memnon, c. 38. Flor., I, 39. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 52.

[3]) Cf. Paul. Diac., *Hist. Misc.*, VI, 20. Memnon, c. 40, fin. Eutrop., VI, 6. Oros., VI, 2. Cic., *De provinc. consular.*, c. 4, 6. Fidèle alliance des Byzantins (pendant la troisième guerre contre Mithradate et la guerre contre les pirates) avec Lucullus et Pompée : Tacit., *Annal.*, XII, 62.

[4]) Memnon, c. 37. 39. 42, init. Appian., *Mithr.*, c. 71. Plut., *Luc.*, c. 8. Liv , *Epit. lib.*, 93. Aur. Vict., *De vir. ill.*, 74. Eutrop., VI, 6. Oros., VI, 2.

[5]) Memnon, c. 40. Diod., *fr. Scorial. lib.* 30 sqq. N° 33, dans Bekker,

batailles navales de L. Lucullus dans les parages nord-est de la mer Égée, en 73 et en 72 ; la surprise par Mithradate de la ville libre Héraclée du Pont, alliée et amie de Rome depuis la guerre contre Antiochus le Grand, et plus tard « confédérée » avec des droits égaux (en 73) [1] ; puis le siège et la prise finale, par Lucius Muréna et L. Lucullus (en 70)[2], de la ville d'Amisos, défendue par Callimachos et enlevée au milieu de scènes d'horreur [3]; les combats formidables (auxquels prit part la flotte rhodienne) qui eurent lieu pour la possession d'Héraclée, qui, au milieu de scènes atroces[4], finit par tomber entre les mains des Romains en 70, ainsi que Sinope [5] : ce sont là des épisodes très intéressants et en partie effrayants de l'histoire des Grecs d'Asie. Ce fut, dans tous les cas, un grand bonheur pour les Hellènes que les généraux romains qui avaient la haute direction de cette guerre contre Mithradate, d'abord L. Licinius Lucullus, ensuite (depuis 66 avant J.-C.) Gnæus Pompeius, aient eu quelque sympathie pour les Grecs et les cités helléniques; que les circonstances ne les aient pas contraints à augmenter par des actes d'une vengeance impitoyable les misères inévitables de la guerre. Lucullus, dont nous avons déjà mentionné l'influence bienfaisante sur la situation financière en Asie (p. 363, 2), a non seulement

DIOD., Bibl. T. IV, pag. 270. APPIAN., c. 72-76. PLUT., *Luc*., c. 9. 10. 12. STRABON, XII, 8, 11, p. 862 (575 sq.). CIC., *Pro lege Manil.*, 8, 20. *Pr. Arch.*, c. 9, 21. *Pro Muren.*, 15, 33. SALLUST. (fragm. ed. Kritz), *Hist.*, lib. III, 11, nº 15, pag. 210; lib. IV, 8, nº 19, p. 321; lib. V, nº 10, p. 362. LIV., *Epit. lib.*, 95. FLOR., I, 39. *Aur. Vict.*, I, 1. EUTROP., VI, 8. OROS., VI, 2. OBSEQUENS, c. 121. PAUL. DIAC., *Misc. Hist.*, VI, 16 sqq. Cf. MARQUARDT, *Cyzicus*, p. 76 sq.

[1]) Sur les rapports antérieurs d'Héraclée avec les Romains, v. MEMNON, c. 26. 29. 36, p. 340. KUHN, *Städt. Verfass.*, vol. II, p. 140. Sur la surprise de la ville par Mithradate, v. MEMNON, c. 38 et 42. V. aussi STRABON, XII, 3, 1 et 2, p. 815 sqq. (541).

[2]) MEMNON, c. 43.

[3]) MEMNON, c. 45. PLUT., *Lucull.*, c. 14. 15. 19. APPIAN., *Mithr.*, c. 78. EUTROP., VI, 8. STRABON, XII, 3, 14, p. 823 (547). CIC., *Pro lege Manil.*, 8, 21. SALLUST., *fragm.* (Kritz), *Hist. lib.*, IV, nº 1 sqq., p. 302 sqq., lib. V, nº 10, p. 362. PHLEGON, *Olymp.*, fr. (dans WESTERMANN, *Script. rer. mir. gr.*) *ex libb. inc.*, p. 210, XII, fin.

[4]) MEMNON, c. 47. 49. 50. 51. 52. 59 sq. APPIAN., c. 82, fin.

[5]) MEMNON, c. 54. PLUT., *Lucull.*, c. 23. APPIAN., c. 83. CIC., *ibid.* EUTROP., *ibid.* OROS., VI, 3.

confirmé l'indépendance et augmenté considérablement le territoire de la fidèle ville de Cyzique — dont les habitants avaient conservé en grande partie les mœurs respectables de l'ancien temps, ainsi que leur excellente constitution politique, dont Strabon encore fait l'éloge à côté des institutions publiques de Rhodes et de Massalia [1] — mais encore, bien qu'il n'ait pu empêcher l'affreuse dévastation d'Amisos par les soldats romains exaspérés comme par ses propres défenseurs [2], bien que, lors de la prise de Sinope, il dût se contenter également de préserver du moins d'une ruine complète cette ville, qui eut énormément à souffrir de ses propres défenseurs (le pirate Séleucos, le lieutenant du roi de Pont Bacchide, et les généraux Léonippos et Cléocharès) et des troupes italiotes qui finirent par pénétrer dans ses murs [3], il a fait tous ses efforts pour relever ces malheureuses cités helléniques. Les deux villes furent traitées avec beaucoup d'égards; on fit tout pour les relever; elles furent déclarées autonomes; Amisos devint même fédérée et reçut un territoire considérable [4]. Quant à Héraclée, bien que ses habitants eussent pris une part très active aux combats qu'on avait livrés aux Romains qui assiégeaient la ville, on lui rendit enfin, après les dures épreuves que lui avait imposées le brutal général Cotta, « son territoire et ses ports »; peu à peu, grâce à ses efforts, sa si-

[1]) Cf. STRAB., XII, 8, 11, p. 862 et 863 (575 et 576). TACIT., *Annal.*, IV, 36. SUETON., *Tiber*, c. 37 et v. plus haut.

[2]) MEMNON, c. 45. PLUT., *Lucull.*, c. 19.

[3]) MEMNON, c. 53. 54. PLUT, *Lucull.*, c. 23. STRAB., XII, 3, 11, p. 821 sq. (546) et OROS., VI, 3.

[4]) MEMNON, c. 45. PLUT., *Lucull.*, c. 19. 23. APPIAN., *Mithr.*, c. 83. OROS., *ibid.* PLIN., *Epist.*, X, 92. 93. 94. Cf. KUHN, *Städt. Verfass.*, vol. II, p. 16, 20, 44. BECKER-MARQUARDT, *Zur Statistik*, p. 18, et *Röm. Alt.*, III, 1, p. 147, 153 sq., 248 sq., 334. Ce fut alors aussi que, d'après PLUT., *loc. cit*, les Athéniens qui s'étaient autrefois réfugiés à Amisos (p. 333, 1) pour échapper à Aristion furent renvoyés par Lucullus à Athènes, comblés de présents. — Sur Amisos, v. encore DIO CASS., XLII, 46. 48. STRABON, XII, 3, 14, p. 823 (547). APPIAN., *Mithr.*, c. 120. PLIN., *N. H.*, VI, 2 (2), 7 [qui mentionne aussi Trapézunt comme indépendante, 4 (4), 11], et ECKHEL, *D. N.*, II, p. 347-349. Sur Sinope, v. aussi APPIAN., *loc. cit.* PLIN., VII, 2 (2), 7. ULPIAN. *Dig.*, L, 15, 1, § 10. La ville reçut de J. César en 45 av. J.-C. une colonie romaine; v. aussi STRAB., XII, 3, 11, p. 822 (546). PLIN., *ibid*, 6, cf. PAULY, *R. E.*, vol. VI, s. v. Sinope. ZUMPT, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 316 sq. ECKHEL, II, p. 392. BÖCKH, *C. I. Gr.*, n° 4164.

tuation redevint tolérable [1]. Pompée, l'heureux rival et le successeur de Lucullus sur le théâtre de la guerre en Asie (66-62 avant J.-C.), auquel, comme l'on sait, échut la mission d'établir un ordre de choses définitif dans les pays d'Orient soumis aux Romains, s'occupa lui aussi avec zèle de la prospérité des cités de l'Asie-Mineure et de la Syrie selon les traditions helléniques et hellénistiques [2]. C'est à cette époque aussi (en 62) que la malheureuse Mytilène redevint indépendante, et cela grâce à l'influence qu'un de ses habitants, l'historien Théophane, exerçait sur Pompée [3] : en reconnaissance de ce service, les habitants de cette ville célébrèrent la mémoire de Théophane en lui accordant des honneurs divins [4]. Les Grecs d'Asie ne s'en ressentirent pas moins longtemps encore des suites des terribles guerres des Romains contre Mithradate. La pauvreté et les dettes, le meurtre et le brigandage se renouvelant sans cesse, des scènes tumultueuses dans les villes, la spoliation des temples, étaient à l'ordre du jour. Si quelques villes se relevèrent plus vite, si quelques familles du pays parvinrent à une grande fortune, ces contrées, considérées dans leur ensemble, ne virent des jours meilleurs qu'au commencement de la domination des Césars. C'est un phénomène aussi effrayant que caractéristique que, vers 61 avant J.-C., longtemps avant les formidables luttes intestines qui précédèrent l'éta-

[1]) MEMNON, c. 59 sqq. Je ne sais si Héraclée fut de nouveau déclarée libre plus tard ; il paraît qu'elle ne le fut pas; v. aussi KUHN, *op. cit.*, p. 140. Plus tard, César conduisit à Héraclée une colonie romaine, comme à Sinope. STRABON, XII, 3, 6, p. 818 (542). ZUMPT, *op. cit.*, p. 317. BECKER-MARQUARDT, p. 153. 334.

[2]) V. MOMMSEN, *R. G.*, vol. III, p. 140, 143 sq. et des passages comme DIO CASS., XXXVII, 20, et JOSEPH., *Ant.*, XVI, 2, 4.

[3]) VELL., II, 18. PLUT., *Pomp.*, c. 42; cf. PLIN. *N. H.*, V, 31 (39), 139. STRABON, XIII, 2, 3, p. 918 (617). DIO CHRYSOST., II, p. 621, 622 R. On a une inscription de Mytilène, datant de 62 av. J.-C., en l'honneur de Pompée (voy. KEIL in *Philologus*, Supplementbd., II [1863], p. 576 sqq). A cette époque ou plus tard, la ville de Phocée, qui s'était attirée la haine des Romains pour s'être déclarée pour Aristonicos (p. 314) et qui n'avait échappé autrefois à la destruction que grâce à l'intercession de sa colonie Massalia (JUSTIN., 37. 1), fut déclarée autonome par Pompée, encore à la requête des Massaliotes; c. DIO CASS., XLI, 25. LUCAN., *Pharsal.*, V, 53.

[4]) TACIT., *Annal.*, VI, 18; cf. ECKHEL, *D. N.*, II, 504. MIONNET, *De Gr. et Rom. num.*, III, p. 47, n° 108, et VI, 36. VISCONTI, *Iconographie Gr.* I, p. 232, 236. MÜLLER, *Fr. Hist. Gr.*, III, p. 312.

blissement du pouvoir impérial et achevèrent la ruine de ces malheureux pays, de grandes villes comme Samos et Halicarnasse étaient à moitié en ruines et presque complètement abandonnées par leurs habitants[1].

Ce qui ajouta à l'effroyable misère des Hellènes pendant toute la période comprise entre la fin de la première guerre contre Mithradate et l'année 67 av. J.-C., ce fut un phénomène désastreux étroitement lié à la lutte que le roi de Pont soutenait contre Rome et dont l'histoire nous ramène en même temps à celle des Grecs d'Europe : c'est la piraterie de ces temps-là. Nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer (p. 323) que Mithradate avait employé, comme auxiliaires contre les Romains, les pirates qui depuis longtemps infestaient la partie orientale de la Méditerranée. En face de la description classique qu'un historien moderne nous a faite de cet état de choses[2], nous n'essaierons pas de retracer en détail l'image de la piraterie; il suffira d'insister plus particulièrement sur les faits principaux, sur ceux qui ont exercé le plus d'influence sur l'histoire de la Grèce. A l'origine, le noyau des forces des pirates de la Méditerranée orientale était formé par les sauvages habitants des côtes incultes et irrégulières qui s'étendent au pied des pentes méridionales du Taurus en Asie-Mineure, et avant tout par ceux de la Cilicie occidentale (« au rude climat ») et des contrées voisines, à côté desquels les Crétois aussi jouaient un des rôles principaux dans ce métier aussi honteux que lucratif (p. 294). Ces pirates, depuis le commencement de la première guerre contre Mithradate, étaient devenus une véritable puissance politique indépendante; la piraterie avait même dès lors, sous l'influence combinée de diverses circonstances, pris

[1]) Cic., *Ad Quint. fr.*, I, 1, 8, 25. Il est probable que la crainte des pirates, dont nous allons parler, y a fortement contribué. D'après Cic., *loc. cit.*, le frère du grand orateur, Quintus, proconsul d'Asie de 61 à 59 av. J.-C., aurait beaucoup fait pour soulager les misères dont on souffrait là et ailleurs (il est vrai que Suétone, *Octav.*, c. 3, n'est pas de cet avis), tandis que son prédécesseur L. Valérius Flaccus s'était fait une mauvaise réputation par ses exactions en 62 av. J.-C. Cf. Meier, *Pergamen. Reich*, p. 421. Drumann, *Gesch. Roms*, vol. VI, p. 722 sq. et vol. V, p. 619 sqq. Pauly, *R. E.*, v. VI, 2, p. 2235 et 2346.

[2]) Mommsen, *R. G.*, vol. III, 3e édit., p. 38 sqq.; puis Drumann, *Gesch. Roms*, vol. IV, p. 392 et sqq.

un développement inouï et un caractère tout nouveau. Après la paix que Mithradate, leur puissant patron et allié, avait conclue d'abord en 84, puis en 81 av. J.-C., avec la Rome de Sulla, les pirates, avides de combats et de butin, continuèrent à opérer pour leur propre compte, et tandis que, à n'en pas douter, de nombreux débris de l'armée de Pont, d'audacieux pirates pontiques et des mercenaires congédiés, se joignirent à eux, les villes hellénistiques et helléniques de la province d'Asie leur envoyaient constamment des renforts considérables. Des centaines de Grecs, soit qu'ils fussent assez gravement compromis pour n'avoir rien à attendre de la clémence des Romains ou qu'ils ne voulussent pas se soumettre aux autorités rétablies par Sulla et ses généraux, mais avant tout des troupes nombreuses de malheureux citoyens ruinés par la guerre, par les énormes contributions de guerre dont Sulla les avait accablés et par les terribles exactions des usuriers romains; parfois aussi des hommes qui se trouvaient dans une position meilleure et qui ne jouaient que le rôle de hardis aventuriers, allèrent rejoindre les pirates dans les années qui suivirent la première et la seconde guerre contre Mithradate[1]; nous ne parlerons pas des démocrates romains et italiens de toute espèce qui cherchaient en pleine mer un asile contre les proscriptions sanglantes de Sulla en Italie. Dans ces circonstances, la piraterie avait pris peu à peu un caractère tout nouveau. L'élément grec y dominait; elle s'étendait maintenant su toute la Méditerranée; pendant les années qui suivirent la victoire complète de Sulla en Orient et en Italie, elle prend le caractère d'une véritable guerre que les partis vaincus et écrasés sur le continent font par mer d'abord à Rome et aux optimates régnants, mais en même temps à tous les riches de toutes les nations de l'empire romain. Cette république de pirates, qui finit par disposer d'une flotte de mille vaisseaux et de nombreuses places fortes[2], avec ses amiraux et ses nombreux points

[1]) Cf. Appian., *Mithr.*, c. 63. 92. 119. Plut., *Pomp.*, c. 24. Dio Cass., XXXVI, 3 et 4. Zonar., X, 3, init. Oros., VI, 4, init.

[2]) Sur le nombre de leurs vaisseaux, v. Plut., *Pomp.*, c. 24. Zonar., X, 3, init. Sur leurs points d'appui, cf. Appian., *Mithr.*, c. 92. 93. 96, init. Plut., *Pomp.*, c. 24. Le nombre de quatre cents villes, dont d'après Plut., *ibid*, et Zonar., *ibid.*, ils se sont emparés, se rapporte sans doute plutôt

d'appui sur la côte méridionale de l'Asie-Mineure riche en ports et parsemée d'écueils, sur celle de la Syrie, sur les îles de Cypre et (notamment) de Crète, était devenue une puissance bien organisée, toujours prête à se battre. Mais cette puissance était devenue d'autant plus dangereuse pour Rome, pour le trafic maintenant de la Méditerranée tout entière et pour la prospérité des côtes et des îles de la Grèce, qu'il n'existait pas alors de marine organisée de façon à pouvoir se mesurer avec les pirates. Les Romains avaient depuis longtemps négligé la marine italienne; le gouvernement, qui depuis 91 av. J.-C. avait vu succéder une révolution à une autre, eut à s'occuper pendant des années, même après la victoire de Sulla sur ses adversaires, de graves désordres et de guerres, en Italie et en Espagne; d'autre part, partout où s'étendait la domination de Rome en Orient, — la seule Rhodes peut-être exceptée — l'ancienne puissance maritime des villes et des États helléniques et hellénistiques avait disparu. Dans ces circonstances, ce furent surtout les côtes grecques qui souffrirent terriblement en Europe et en Asie. Les eaux de la Grèce, avec leurs ports innombrables, leurs îles, leurs retraites cachées de toute espèce, ont été de tout temps, depuis le commencement de l'histoire jusqu'à la fin de la guerre de l'indépendance des Grecs modernes contre les Ottomans, un des sièges favoris de la piraterie, chaque fois qu'un État possédant une forte marine — comme dans l'antiquité Athènes, par exemple, aux temps de sa prospérité, et plus tard Rhodes, avant que la guerre contre Persée eût ébranlé sa puissance — n'y exerçait pas une surveillance assidue et systématique. Il est naturel qu'à cette époque la nature particulière de cette mer favorisât à un haut degré les entreprises des pirates. Nous apprenons, en effet, que pendant l'année 84 av. J.-C., la même où Sulla avait conclu la paix en Asie avec Mithradate, les pirates ne se contentaient plus de la prise des vaisseaux porteurs de lettres ou de marchandises, mais attaquaient ouvertement et avec succès des ports et des villes fortifiées (plus tard même, à l'occasion, des places assez éloignées des côtes). Les villes de Iassos, Samos

celles qu'ils ont prises et pillées qu'à celles qu'ils ont occupées d'une manière durable.

avec son temple d'Héra, Clazomènes, Samothrace, furent alors surprises et pillées; alors, comme plus tard, on enlevait des personnes riches pour en extorquer des rançons; du célèbre temple de Samothrace, on avait enlevé des trésors dont on estimait la valeur à 100 talents (6 millions de francs)[1]. La misère que produisirent ces brigandages pour de longues années sur les deux côtés de la mer Égée, les horreurs indicibles qui, alors comme toujours, ont sans doute accompagné cette guerre de corsaires, c'est-à-dire d'audacieux brigands et de fugitifs désespérés, échappent en grande partie à notre connaissance; les renseignements épars des écrivains anciens ne nous instruisent que de quelques faits qui sont restés particulièrement vivants dans le souvenir des contemporains. En Asie, Cnide et Colophon [2], avec l'oracle sacré d'Apollon à Claros, ainsi que le célèbre sanctuaire apollinien des Branchides à Didyme, près de Milet, s'ajoutèrent bientôt à la liste des villes pillées auparavant. Dans la péninsule grecque d'Europe, avec ses côtes et ses baies étendues et sans défense, et, au loin, dans les îles, rien n'était plus en sûreté devant les pirates[3]; mais les temples des dieux étaient plus que tout le reste le point de mire de leur rapacité. Si on n'avait pas épargné en Asie les sanctuaires les plus vénérés, on pilla sans pitié en Europe, l'un après l'autre, le temple de Démêter Chthonienne près d'Hermione, celui d'Asclépios près d'Épidaure, ceux de Poseidon sur l'Isthme, dans l'île de Calaurie et sur le Ténare, celui d'Apollon sur le promontoire d'Actium et dans l'île de Leucas et le célèbre temple d'Héra sur la hauteur d'Eubœa près d'Argos [4].

[1]) Appian., *Mithr.*, c. 63. 92. 119. Plut., *Pomp.*, c. 24. Cic., *Pro lege Manil.*, c. 12, 33. Cf. en général Dio Cass., XXXVI, 4 et 5. Cic., *Pro lege Manil.*, c. 11 et 12. 18. Pauly, *Realencyclop.*, vol. I, 2e édit., p. 1947 sqq.

[2]) Cic., *Pro lege Manil.*, c. 12, 33. Plut., *Pomp.*, . 24. Pauly, *loc. cit.*

[3]) Cf. sur la situation géographique de la Grèce si favorable aux pirates, Finlay, *Griechenland unter den Römern*, trad. all., p. 26. Cf. aussi sur les îles, Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2335, p. 250 sqq., n° 2347 c., p. 278, et *Addend*, n° 2263, p. 1032, et Ross, *Archäol. Aufsätze*, II, p. 646 sqq.

[4]) Plut., *Pomp.*, c. 24, et en général Zonar., X, 3, init. Cf. Curtius, *Peloponn.*, vol. II, p. 455. 459 sqq., 573. 421. 541. 450 et 577. 279 sqq. et 396 sqq., et en général le vol. I, p. 79 et 111. Pauly, *Realencycl.*, vol. I, 2e édit., p. 1947.

Le gouvernement romain, que les pirates molestaient même en Italie et dont ils entravaient de la façon la plus gênante le commerce maritime, avait, il est vrai, tenté à plusieurs reprises de mettre fin à une situation aussi déplorable. Toutefois bien des années se passèrent encore avant qu'on trouvât des moyens efficaces pour extirper complètement le mal. Il est vrai que, de 78 à 76 av. J.-C., l'énergique général Publius Servilius Vatia (Isauricus) combattit, de la « station » de Cilicie qui existait depuis 102 av. J.-C., les pirates avec zèle et un brillant succès, et qu'il remplit notamment les contrées montagneuses du Taurus de la terreur du nom romain. Mais l'impression produite par ces exploits s'effaça d'autant plus vite que les Romains, bien qu'ils eussent reconnu qu'il importait de poursuivre cette voie en opérant sur une grande échelle et systématiquement, s'attirèrent bientôt après un échec humiliant. En effet, en 74 av. J.-C., le Sénat, au début de la troisième guerre contre Mithradate, avait pris la résolution de charger Marcus Antonius de la guerre contre les pirates, en lui accordant les pouvoirs les plus étendus. Le plan était bon, mais Antonius n'était pas l'homme qu'il fallait pour mener à bonne fin une pareille entreprise. Nous ne parlerons pas de sa négligence habituelle, de son manque de conscience, ni des lourdes charges qu'il imposa aux provinces pour se créer les ressources nécessaires, le Sénat ne l'en ayant qu'insuffisamment pourvu; ce qui fut bien plus grave, c'est qu'il échoua complètement dans son entreprise contre l'île de Crète. Les Crétois étaient encore [1], comme ils l'avaient été jusque-là, les alliés de Mithradate et des pirates : cela les exposait naturellement, plus que beaucoup d'autres, aux attaques des armées romaines. Sans s'effrayer de l'attitude menaçante d'Antonius, ils avaient, maintenant encore, énergiquement appuyé les pirates contre les Romains; et lorsque les ambassadeurs du propréteur leur demandèrent raison de leur conduite, ils repoussèrent cet avertissement avec arrogance [2]. Alors l'amiral romain, appuyé par les vaisseaux de guerre de Byzance [3] et

[1]) Memnon, c. 43. 48, v. aussi Sall., *fr.* (éd. Kritz). *Hist. lib.*, IV, n° 19, p. 320.
[2]) Appian., *Sicil.*, c. 6, init.
[3]) Cf. Tacit., *Annal.*, XII, 62, init.

d'autres villes maritimes, se disposa à attaquer l'île de Crète avec toutes ses forces. Mais Antonius s'était fait illusion sur la valeur de ses ennemis. Ces sauvages insulaires, qui s'étaient si souvent fait entre eux une guerre acharnée, unirent leurs forces contre les Romains qu'ils détestaient; leurs chefs, Lasthénès et Panarès de Cydonia, étaient des généraux habiles et expérimentés. Et lorsque l'amiral romain, qui, léger et rempli d'un orgueil insensé, se croyait déjà vainqueur, s'approcha de l'île, sa flotte fut complètement battue; il perdit la plus grande partie de ses vaisseaux, et les chaînes que les Romains avaient apportées sur leurs vaisseaux et qu'ils avaient destinées à leurs ennemis prisonniers servirent aux Crétois à lier aux mâts et aux agrès les prisonniers romains, parmi lesquels se trouvait le questeur d'Antonius lui-même, pour les exposer aux regards de la foule pendant leur entrée triomphale dans le port de Cydonia[1]. Quant à Antonius, qui paraît avoir fini par conclure avec les Crétois un traité honteux pour le pavillon romain[2], il succomba à son déshonneur, sans avoir revu l'Italie, en 71 av. J.-C., après avoir reçu de ses compatriotes le sobriquet de *Creticus*.

Le Sénat fut obligé de reconnaître que l'incapacité de ce général n'avait fait qu'accroître l'audace des pirates. Antonius, dont les premières entreprises, qui devaient marcher de front avec les opérations des consuls Cotta et L. Lucullus contre Mithradate, commencèrent au moment où on livrait les premières grandes batailles de la troisième guerre contre Mithradate, n'avait pas pu empêcher les pirates d'appuyer avec autant de zèle que de ténacité, dans la mer Noire et dans la mer Égée, le roi de Pont et ses généraux. Il y a plus : si le vaillant L. Lucullus, qui dans cette guerre exerçait le commandement suprême, réussit enfin, sans parler d'autres succès qu'il remporta, à détruire, en 73 av. J.-C., à l'entrée de l'Hellespont, avec sa

[1]) Cf. Appian., *Sicil.*, c. 6. *Bell. Civil.*, I, 111. Flor., I, 41. Liv., *Epit. lib.* XCVII. Sallust., *fr.* (Kritz) *Hist. lib.* III, n°s 65. 66, p. 242. Pseud. Ascon., sur Cic., *In Verr.*, p. 206. Orelli, et v. aussi Drumann, vol. I, p. 63 sqq. vol. IV, p. 397 sqq. Höck, *Kreta*, vol. III, p. 501 sqq. Pauly, *R. E.*, vol. I, 2e édit., p. 1470 sqq. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 52, 72 sqq.

[2]) Cf. Diodor., XL, 1, init.

flotte équipée dans les ports de l'Asie, une partie des pirates réunis avec une escadre de Pont sous l'amiral Isidoros[1] (c'était, sans doute, le même qui avait autrefois commandé les audacieux corsaires dans la « Mer d'or » des pirates, c'est-à-dire sur la grande route commerciale entre Cyrène, l'île de Crète et la Laconie[2]), il eut la douleur de voir peu de temps après le chef de pirates Athénodoros surprendre, presque sous les yeux de ses amiraux, en 69 av. J.-C. (Ol. CLXXVII, 4), la malheureuse île de Délos, « détruire ses sanctuaires et ses temples et réduire en esclavage tous ses habitants[3] ». Pendant ce temps, les pirates avaient molesté avec une audace croissante l'Italie et la Sicile[4] et provoqué enfin, en paralysant sans interruption le trafic maritime en Italie et surtout à Rome, la cherté du blé et une affreuse disette. Alors enfin, les Romains, brûlant du désir de venger l'outrage fait en Crète aux armes romaines et de mettre fin à une misère devenue intolérable, prirent des mesures énergiques; et les circonstances où l'on se trouvait firent qu'on songea d'abord à effacer la honte subie en Crète, le sanglant outrage que l'honneur militaire de Rome avait subi par la faute d'Antonius, pour ne se tourner qu'à la fin et avec toutes les forces dont on disposait contre le monstre hideux de la piraterie.

A Rome, on le conçoit sans peine, on était fort irrité contre les Crétois; ces derniers sentaient très bien eux-mêmes que le traité qu'ils avaient conclu avec Antonius les protégerait tout aussi peu contre la vengeance des Romains[5], que Jugurtha l'avait été autrefois par son traité avec le misérable Aulus

[1]) Flor., I, 40.

[2]) Plut., *Lucull.*, c. 12; cf. Memnon, c. 42 (al. 44). Appian., *Mithrid.*, c. 77.

[3]) Cf. Phlegon dans *Phot. Bibl. cod.*, XCVII, p. 84 a, actuellement *Olymp. fragm.* (dans Westermann, *Scriptor. rer. mirabil. graec.*) *ex libb. incert.*, pag. 210, XII, s. fin. et v. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 75. Pauly, *Realencycl.*, vol. I, 2e édit., p. 1990. Gaius Valerius Triarius, un des lieutenants de Lucullus, fit alors (Phlegon, *ibid.* Mommsen, p. 86) entourer d'un mur l'île de Délos pour la protéger contre les pirates.

[4]) Cf. Drumann, vol. IV, p. 399 sqq. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 75, et sur les attaques audacieuses des pirates Héracléon en 72 et Pyrganion en 70 av. J.-C., dirigées contre le port et les environs de Syracuse : Cic., *Act. in Verr.*, II, lib. V, 35, 91. 37, 97. 38, 98-101. Oros., VI, 3.

[5]) Cf. aussi Sallust., *fr.* (Kritz). *Hist. lib.*, IV, nº 19, p. 320.

Postumius en 109 av. J.-C. Ils songèrent donc à prévenir à temps l'orage qui les menaçait et envoyèrent (en 70 av. J.-C.) à Rome une ambassade composée de trente des hommes les plus considérables de l'île, qui devaient obtenir une réconciliation et rétablir les anciens rapports de bonne amitié avec les Romains. Les ambassadeurs commencèrent par aller voir dans leurs demeures les sénateurs et surtout les hommes d'État les plus influents et employèrent divers moyens pour se les rendre favorables. Lorsque ensuite ils furent conduits devant le Sénat réuni, ils excitèrent dans cette assemblée une grande colère en lui rappelant la défaite d'Antonius et les Romains qu'ils avaient fait prisonniers (ils en firent mention surtout parce qu'ils les avaient épargnés et qu'ils espéraient qu'on leur en saurait gré) ; mais ils surent d'ailleurs si bien s'y prendre, qu'il s'en fallut de peu que le Sénat ne prît une résolution conforme à leurs désirs. Cette honte fut épargnée à Rome, grâce à l'intervention du tribun Lentulus Spinther; l'avis des hommes d'honneur l'emporta, et on refusa d'accorder aux ambassadeurs ce qu'ils demandaient. Voici ce que le Sénat finit par exiger des Crétois : ils devaient livrer non seulement tous les prisonniers et tous les transfuges romains, mais aussi tous leurs vaisseaux et toutes leurs barques de quelque importance, payer une amende de quatre mille talents d'argent (23,576,000 francs), livrer les généraux Lasthénès et Panarès aux Romains pour que ceux-ci pussent les punir selon leur bon plaisir, et envoyer enfin à Rome, comme otages, 300 de leurs concitoyens les plus haut placés. Le Sénat lui-même ne s'attendait nullement à voir les Crétois, que Rome jusque-là n'avait pas réussi à vaincre, accepter sans hésiter des conditions aussi dures; mais, parce qu'on ne connaissait que trop l'avidité et la corruption de la plupart des optimates de cette époque et qu'on craignait, non sans raison, que les agents crétois ne réussissent, en corrompant par de fortes sommes des hommes d'État influents, à retarder la guerre projetée, à en diminuer les effets ou même à l'empêcher tout à fait, on prit en même temps des mesures — et c'est là un détail assez caractéristique — pour empêcher les Crétois de contracter en ce moment-là un emprunt à Rome. Il existait dans l'île un parti, composé,

à ce qu'il paraît, d'un grand nombre de ceux qui avaient de la fortune, qui, tout bien pesé, redoutait fort une guerre sérieuse avec Rome et était assez disposé, en acceptant les dures conditions des Romains, à sauver au moins son existence et une ombre de l'indépendance d'autrefois; on ne l'écouta pas. En effet, Lasthénès et ses amis surent gagner les masses énergiques du bas peuple, et l'on prit la résolution de ne pas se soumettre aux exigences des Romains, mais de défendre à outrance l'antique indépendance de l'île, ou de succomber au besoin avec honneur les armes à la main[1].

Dans ces circonstances, le Sénat résolut d'envoyer en Crète avec des forces imposantes un des consuls de l'année 69 av. J.-C., et de commencer la campagne contre la dernière tribu de Grecs indépendants en Europe avec une impitoyable énergie. Le vaillant et habile consul Quintus Cæcilius Métellus prit donc d'abord, selon toute apparence, à la fin de l'année de son consulat, (probablement) comme proconsul, en 68 av. J.-C., le commandement de la province de Macédoine[2]. Soutenu par plusieurs légats capables, parmi lesquels Lucius Bassus commandait la flotte, ou du moins une partie de celle-ci[3], et Lucius Flaccus prit provisoirement position en Achaïe[4], Métellus ouvrit cette difficile campagne contre les Crétois dont malheureusement nous ne connaissons que peu de détails. Les Romains débarquèrent, avec trois légions[5], dans la partie nord-ouest de l'île, près de Cydonia[6], et rencontrèrent bientôt sur le territoire de cette ville l'armée ennemie, forte

[1]) Appian., *Sicil.*, c. 6. Diodor., XL, 1, 1-3. Dio Cass. (ed. Dind.), fr. 111, 1-3. Suidas, s. v. τετρασκάλμον.

[2]) D'après Zumpt, *Comment. Epigr.*, vol. II, pag. 186-190. Kuhn, *Die städt. Verfass.*, vol. II, p. 26. Sur Métellus, v. Cic., *Act. in Verr.*, II, lib. III, 95. 222. Liv., *Epit. lib.*, XCVIII. Vell., II, 34, init. Flor., I, 41. Eutrop., VI, 11. Oros., VI, 4. Appian., *Sicil.*, c. 6. Dio Cass., fr. 111, 5. Plut., *Pomp.*, c. 29, init.

[3]) Dio Cass., XXXVI, 2. D'autres légats de Métellus, comme Gaius Licinius Sacerdos, Cic., *Pro Planc.*, c. 11, 27, restèrent peut-être en Macédoine (Zumpt, *ibid.*); v. Drumann, vol. II, p. 52.

[4]) Cf. Cic., *Pro Flacco*, c. 3, 6; c. 26, 63. *Pro Planc.*, c. 11, 27, et v. Zumpt, *op. cit.*, p. 186-188, 190. Kuhn, *loc. cit.*

[5]) Phlegon, *Olymp. fragm.* (dans Westermann, *Scriptor. rer. mirabil. græc.*) *ex libb. incert.*, p. 210, XII, s. fin.

[6]) Cf. Phlegon., *loc. cit.*

de 24,000 hommes, pour la plupart excellents archers[1], et commandée par Lasthénès et Panarès. Après un combat acharné, les forces crétoises furent mises en fuite[2]; mais Métellus ne pouvait se rendre maître de l'île qu'en s'emparant de différentes places fortes qui s'y trouvaient : c'était long, et la ténacité, la bravoure, l'habileté des Crétois, endurcis à la fatigue, rendaient sa tâche bien difficile. Après de longs efforts, il contraignit d'abord la forte Cydonia à se rendre; Panarès capitula après qu'on lui eut garanti la vie sauve[3]. Cependant un autre chef crétois, un certain Aristion, s'était réfugié à Hiérapytna dans le sud-est de l'île[4], et Lasthénès à Cnossos, de sorte que le consul ne put s'avancer que lentement vers l'est de l'île longue et étroite. Après une lutte opiniâtre, Cnossos aussi fut vaincue; mais Lasthénès s'était encore échappé après avoir auparavant détruit volontairement sa maison et ses trésors[5]. On prit alors Lyctos avec beaucoup d'autres places fortes[6]. La résistance opiniâtre des Crétois avait tellement exaspéré les Romains, que la lutte finit par prendre le caractère d'une véritable guerre d'extermination. Métellus, qui voulait évidemment achever la conquête de l'île avant que Cn. Pompée, qui avait été sur ces entrefaites revêtu d'un pouvoir extraordinaire sur toutes les mers et sur toutes les côtes de l'empire (v. plus bas), trouvât l'occasion de le frustrer de sa gloire, mit à feu et à sang un canton après l'autre et commença à traiter les prisonniers avec tant de cruauté que beaucoup de Crétois aimèrent mieux se donner la mort que de se rendre aux bourreaux romains[7]. Alors — la guerre s'était déjà prolongée jusqu'à l'approche de l'été de l'année 67 av. J.-C. — l'intervention de ce deuxième potentat romain mit fin au drame sanglant d'une façon aussi odieuse qu'horrible.

En effet, par suite de l'union des démocrates d'alors et de leurs agissements en faveur de Pompée, le peuple romain

[1]) Vell., II, 34, init.
[2]) Phlegon, *ibid.* Appian., *Sicil.*, c. 6.
[3]) Liv., *Epit. lib.* XCVIII. XCIX, init. Appian., *ibid.* Flor., I, 41.
[4]) Dio Cass., XXXVI, 2.
[5]) Appian., *Sicil.*, c. 6. Liv., *Epit. lib.* XCIX, init. Flor., I, 41.
[6]) Liv. et Flor., *loc. cit.*
[7]) Flor., I, 41.

s'était décidé, comme l'on sait, au commencement de l'année 67 av. J.-C., à confier, afin d'anéantir la piraterie aussi rapidement et aussi complètement que possible, à ce même Pompée, son favori du moment, les ressources de l'immense empire dans une mesure inouïe jusqu'alors. Aussi Pompée avait-il répondu complètement à l'attente de ses partisans : il avait réussi, dans l'espace de trois mois, à nettoyer à fond et définitivement la mer Méditerranée des pirates qui l'infestaient. Or, Pompée avait fait preuve plusieurs fois, à l'égard des pirates vaincus et des villes qui leur appartenaient dans le sud de l'Asie-Mineure, d'une clémence habilement calculée qui contrastait avantageusement avec les procédés ordinaires des généraux romains à l'égard des corsaires. La nouvelle de cette attitude du puissant chef d'armée détermina le reste des Crétois qui luttaient encore contre Métellus à chercher auprès de Pompée un refuge contre la mort et la ruine. Il se trouvait alors en Pamphylie; ils lui envoyèrent donc une ambassade pour lui offrir leur soumission[1]. La loi Gabinia, sur laquelle se fondait, comme l'on sait, la puissance actuelle de Pompée, avait donné à ce dernier un pouvoir illimité sur toutes les côtes de l'empire jusqu'à une distance de dix lieues dans l'intérieur des terres; l'île de Crète était donc aussi, de droit, placée sous son autorité suprême. Il est vrai que Métellus méritait, à cause de ses hauts faits, qu'on eût égard à sa position difficile; mais Pompée n'était guère disposé, comme l'on sait, à faire le sacrifice de la gloire d'avoir aussi complètement terminé la guerre contre les Crétois. Il reçut donc avec bienveillance l'offre de soumission des Crétois[2], et envoya ensuite, avec les ambassadeurs, son légat L. Octavius à Métellus pour lui faire savoir qu'il avait accepté les propositions des Crétois. Il donna en même temps à Métellus l'ordre de susprendre immédiatement les hostilités et de quitter l'île; quant aux Crétois, on leur fit savoir que dorénavant ce n'était plus à Métellus qu'ils devaient obéir, mais à Octavius, qui devait prendre provi-

[1]) Cic., *Pro lege Manil.*, c. 12, 35. 16, 46. Flor., I, 41. Appian., *Sicil.*, c. 6. Plut., *Pomp.*, c. 29, init.

[2]) Cf. Cic., *ibid.* Liv., *Epit. lib.* XCIX. Flor., *ibid.* Appian., *ibid.* Plut. *ibid.* Dio Cass., fr. 111, 5, et XXXVI. 1.

soirement des mains de Métellus le commandement de l'île — le commandant en chef n'était pas encore en mesure de s'y rendre lui-même — et recevoir la soumission des cités crétoises.

Ce traitement brutal que subit Métellus eut pour les Crétois les suites les plus fâcheuses. Le proconsul, qui, comme optimate décidé, était alors en même temps l'adversaire politique de Pompée, n'était nullement disposé à laisser ce dernier récolter là où il avait travaillé lui-même au milieu des plus grandes fatigues, et, dans son ardente colère, il dépassa de beaucoup de son côté le manque d'égards dont s'était rendu coupable le général en chef. Non seulement il refusa tout simplement d'obéir aux ordres de Pompée, mais il continua à faire la guerre aux Crétois avec plus de fureur que jamais. Nous n'examinerons pas si quelques-unes des cités déjà soumises par Métellus firent de nouveau défection; en tous cas, le proconsul s'efforça de soumettre le plus tôt possible les cantons qui résistaient encore, parce qu'il craignait de voir arriver Pompée d'un moment à l'autre. Ce fut en vain que les Crétois se réclamèrent du traité conclu avec Pompée; les Romains firent la guerre avec une cruauté croissante, et les Crétois, de leur côté, se défendirent naturellement avec d'autant plus d'opiniâtreté. Nous apprenons même que ces derniers, en défendant un de leurs châteaux bâtis sur le roc, se laissèrent aller, dans leur fureur et leur désespoir, jusqu'à boire leur propre urine et celle de leurs bêtes de trait [1]! Les remontrances d'Octavius, qui n'avait pas de troupes à sa disposition, furent inutiles; un autre légat de Pompée, L. Cornélius Sisenna — celui des lieutenants du général en chef que celui-ci avait placés sur divers points de la Méditerranée, au printemps de l'an 67 av. J.-C., pendant la grande guerre contre les pirates, auquel avait été confiée l'occupation militaire des côtes de la Macédoine, de la Thessalie, de l'Eubée, de la Béotie, de l'Attique et du Péloponnèse et la surveillance des mers grecques voisines [2] — s'efforça en vain d'arrêter par ses remontrances

[1]) Cf. Appian., *Sicil.*, c. 6. Dio Cass., fr. 111, 5, et XXXVI, 1. Flor., I, 41. Valer. Maxim., VII, 6, ext. 1.

[2]) Dio Cass., XXXVI, 1. Appian, *Mithr.*, c. 95; cf. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 189. Kuhn, *Die städt. Verfassung*, vol. II, p. 26.

les progrès de Métellus [1]. Lorsque ensuite celui-ci eut pris par trahison la ville d'Eleutherna et d'assaut la ville de Lappa (les deux villes étaient situées dans l'intérieur de la moitié occidentale de l'île, entre Cnossos et Cydonia), où se trouvait alors Octavius, qu'il eut massacré la garnison et congédié le légat en l'accablant d'insultes et de reproches [2], Octavius s'oublia au point de faire venir de Grèce les troupes de Sisenna, qui était mort sur ces entrefaites, et de soutenir avec leur secours les Crétois contre Métellus [3] !

Cependant Pompée (au commencement de l'année 66 avant J.-C.) avait réussi, grâce aux efforts de ses agents à Rome, à se faire donner, en remplacement de L. Lucullus, qu'on avait écarté, le commandement suprême dans la guerre contre Mithradate, qui semblait ne pas vouloir finir, et contre son allié le roi Tigrane d'Arménie. Dans ces circonstances, il renonça complètement à venger par la force le mépris de son autorité dont s'était rendu coupable Métellus, avec lequel il avait déjà échangé les lettres les plus violentes [4]; il abandonna complètement l'île de Crète au proconsul [5]. Ceci semble expliquer l'éloignement des troupes de Sisenna, dont nos sources ne nous donnent pas d'autres motifs; quant à Octavius, il sut se maintenir encore quelque temps dans Hiérapytna avec cet Aristion qui, antérieurement déjà, s'était mesuré avec succès avec Lucius Bassus, légat de Métellus. Lorsque le Romain et le Crétois se virent enfin contraints par Métellus d'évacuer Hiérapytna [6], la résistance des Crétois cessa bientôt. Lasthénès lui-même, qui s'était vaillamment battu jusqu'au bout, se rendit au proconsul à condition d'avoir la vie sauve [7], et l'île de Crète, que cette terrible guerre avait tellement dépeuplée qu'elle ne se releva jamais complètement [8], entra dès lors dans la catégorie

1) Dio Cass., *ibid.*
2) Flor., I, 41. Dio Cass., *ibid.*; cf. Plut., *Pomp.*, c. 29.
3) Dio Cass., XXXVI, 2, init.
4) Cf. Liv., *Epit. lib.*, XCIV.
5) Dio Cass., XXXVI, 28, init.
6) Dio Cass., XXXVI, 2.
7) Dio Cass., *ibid.*, Appian., *Sicil.*, c. 6. Flor., *ibid.*
8) Cf. Liv., ap. Serv., ad Virg. *Æneid.*, III, 106, et Becker-Marquardt, *Röm. Alterth.*, III, 1, p. 224.

des possessions immédiates de l'empire romain [1]. Métellus, qui, selon toute apparence, resta quelque temps encore occupé de l'organisation de la nouvelle province [2] et qui probablement ne revint à Rome qu'après son départ de la Macédoine en 64 avant J.-C. [3], ne put célébrer son triomphe qu'au mois de mai de l'année 62, par suite des difficultés que lui suscita le parti de Pompée ; il conserva le nom glorieux de « vainqueur des Crétois », mais un tribun du peuple, son adversaire, probablement Métellus Népos, sut l'empêcher de rehausser l'éclat de son triomphe par la présence des généraux crétois prisonniers Panarès et Lasthénès [4].

[1]) V. encore en général Cic., *Pro Murena*, c. 35, 74. *Pro Flacco*, c. 13, 30. Vell, II, 34 et 38. Lucan., *Pharsal.*, III, 163. Oros., VI, 4. Eutrop., VI, 11. Strabon, X, 4, 9, p. 731 (477). L'île de Crète était devenue province romaine; cf. Justin., XXXIX, 5. Sext. Ruf., *Breviar.*, c. 7. Strabon, XVII, 3, 25, p. 1198 (840). — D'après l'opinion généralement reçue, cette nouvelle acquisition devint, dès ce moment, province indépendante et fut réunie avec Cyrène, à laquelle les Romains donnèrent vers la même époque une organisation nouvelle (ci-après, p. 385, 1); cf. Becker-Marquardt, *Röm. Alt.*, vol. III, 1, p. 223 et Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, 2588, p. 429. Peter, *Gesch. Roms.*, vol. II, p. 542. Zumpt, par contre (*Comment. Epigr.*, vol. II, p. 239 sqq.), est d'avis que l'île de Crète a été placée pendant plusieurs années sous l'autorité du gouverneur de la Macédoine; que plus tard, vers 59 environ av. J.-C., elle fut constituée en province indépendante et réunie en une seule province avec Cyrène, lors de la grande reconstitution de l'empire par Auguste. Cette opinion est partagée (v. aussi Thrige, *Res Cyrenens*, p. 278 sqq.) par Höck, *Kreta*, vol. III, p. 514, et *Römische Geschichte*, vol. I, Ire partie, p. 359. Mommsen aussi semble incliner vers cette manière de voir, la plus probable sans doute; dans sa *R. G.*, vol. III, p. 140 et 524, il cite l'île de Crète comme ayant été province romaine indépendante bientôt après les victoires de Métellus et à l'époque où César était seul maître de l'empire. Par suite des ravages causés par la conquête, une grande partie du territoire de l'île était probablement devenue terre domaniale de l'empire; cf. Mommsen, *op. cit.*, p. 145. Zumpt (*Comm. Epigr.*, vol. II, p. 188) suppose, en s'appuyant sur Cæs., *Bell. civ.*, III, 4, que, comme cela eut lieu aussi en Macédoine, de nombreux vétérans romains furent établis dans l'île de Crète après la fin de la guerre dont elle fut le théâtre; cf. Mommsen, p. 396 sqq. Sur l'histoire intérieure de la Crète après sa soumission, voy. aussi Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, Addenda, p. 1103 sqq., n° 2561 *b*. Cette inscription parle d'un différend survenu entre les Itaniens et les Hiérapytniens (111-106 av. J.-C.) et qui est tranché alors par l'intervention des Romains. Böckh (*ibid.*) en fixe la date à 58 ou 57 av. J.-C.

[2]) Liv., *Epit. lib.* C.

[3]) Cf. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 190.

[4]) *Creticus*, v. Sallust., fr. (ed. Kritz), *Hist.*, lib. II, n° 49, p. 160. Flor., I, 41. Eutrop., VI, 11, 16. Sext. Ruf., *Breviar.*, c. 7. Vell., II, 40.

La conquête de l'île de Crète avait mis fin à l'indépendance de la dernière tribu grecque libre en Europe [1]; la réduction en province romaine de Cyrène, qui, antérieurement déjà, était tombée entre les mains des Romains, probablement en 74 (75) avant J.-C., et celle de l'île de Cypre en 58 avant J.-C. [2], termina à cette époque et pendant les années qui suivirent l'assujettissement de la race grecque des bords de la Méditerranée à la grande puissance italique. La fin de la guerre contre les pirates et de la lutte contre les Crétois agit d'une façon différente sur les Hellènes du continent européen. L'excellente marine rhodienne [3] avait rendu de bons services à Pompée dans la guerre qu'il fit aux pirates, mais nous ne savons guère ce qui se passait alors dans la Grèce d'Europe. Nous avons déjà dit que le légat de Métellus, L. Flaccus, avait gouverné pendant un certain temps « l'Achaïe »; que plus tard le légat de Pompée, Sisenna, avait exercé le commandement sur les côtes orientales de la Grèce (voir plus haut); parmi les collègues de Sisenna, Plotius et M. Terentius Varron avaient vers la même époque commandé dans les parages méridionaux de la mer Ionienne, dans les mers situées au sud et à l'ouest du Péloponnèse, et jusqu'à Délos; L. Lollius, sur les côtes orientales de la mer Égée jusqu'à l'Hellespont, et Gnæus Pison dans la Propontide [4]. Ce qui perpétua en Achaïe le souvenir

APPIAN., *Sicil.*, c. 6. DIO CASS., fr. 111, 5. Pour le reste, v. FLOR., II, 13, 9. APPIAN., *ibid.* DIO CASS., *ibid.*, et XXXVI, 2. EUTROP., VI, 16. VELL., II, *loc. cit.* et 34. RUF., *ibid.* — Les généraux crétois ornèrent le triomphe de Pompée en 61. DIO CASS., XXXVI, 2. VELL., II, 40.

[1]) Cyrène avait été léguée aux Romains en 96 av. J.-C. par le roi Ptolémée Apion; ces derniers avaient rendu ce pays tributaire, mais lui avaient du reste laissé son autonomie jusqu'en 74 (75) ou, ce qui est moins probable, en 67 av. J.-C., où il devint province romaine; cf. BECKER-MARQUARDT, *op. cit.*, p. 222, et *Zur Statistik der röm. Provinzen*, p. 26. MOMMSEN, *R. G.*, vol. II, p. 268. vol. III, p. 50. KRITZ, *Sallust. Hist. fragm.*, pag. 152.

[2]) Cf. BECKER-MARQUARDT, p. 172.

[3]) FLOR., I, 40. Cf. CIC., *Pro lege Manil.*, 18, 54. LUCAN, *Pharsal.*, V, 51; v. ensuite MOMMSEN, *R. G.*, vol. III, p. 112.

[4]) En général, CIC., *Pro lege Manil.*, 12, 35; puis APPIAN., *Mithr.*, c, 95. FLOR., I, 40. VARRO, *De re rust.*, II, *præf. extr.* PLIN., *N. H.*, III, 11 (16), 101. VII, 30 (31), 115. XVI, 4 (3), 7. DRUMANN, vol. IV, p. 408 sqq. II, p. 90, et sur Varron, v. aussi ECKHEL, *D. N.*, V, p. 322, sqq., 281. RICCIO, *Le monete*, etc., ed. 2, p. 220, n° 15; cf. n° 16. PAULY, *R. E.*, vol. VI, 2, p. 1688. DRUMANN, vol. IV, p. 408.

de cette guerre, c'est que Pompée, qui établit sur divers points de l'empire les milliers de pirates qui s'étaient rendus à lui, assigna pour demeure à un grand nombre de ces pirates prisonniers, probablement Grecs d'origine pour la plupart, la ville achéenne de Dymé dans le Péloponnèse, alors presque entièrement déserte [1]. La cessation de la piraterie fut du reste un bienfait immense, précisément pour les Grecs d'Europe que les corsaires avaient tant fait souffrir ; ce ne fut qu'alors que la Grèce jouit de quelque repos et qu'elle put tenter de reconstituer sa prospérité si profondément ébranlée depuis le commencement de la première guerre contre Mithradate.

Depuis cette guerre, en effet, la plus grande partie de la Grèce présentait un fort triste aspect. Les scènes d'horreur de la guerre contre Mithradate avaient fait revivre la barbarie d'autrefois, notamment en Béotie. Plutarque nous en fournit une preuve caractéristique. Probablement pendant l'hiver de 75 à 74 avant J.-C., par conséquent au moment où la troisième guerre contre Mithradate allait éclater, une cohorte romaine avait pris ses quartiers d'hiver dans la ville de Chéronée. Le chef de ces guerriers s'enflamma d'une passion impure pour Damon Péripoltas, bel orphelin d'une famille très ancienne et renommée pour sa bravoure ; ne pouvant gagner l'amour du fier et honnête jeune homme, il finit par lui faire comprendre qu'il était disposé à employer la force s'il devait

[1]) Cf. Strab., VIII, 7, 5, p. 594 (388). XIV, 3, 3, p. 881 (665). Plut., *Pomp.*, c. 28, fin. Appian., *Mithr.*, c. 96. Cic., *Ad Attic.*, XVI, 1, 3. Serv., *ad Virg. Georg.*, IV, 127; v. aussi Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 425. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 375 sqq. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 144. Il paraît cependant que divers éléments asiatiques furent transplantés à Dymé ; en tout cas (v. aussi Strabon, VIII, *loc. cit.*). Pauly, *Realencyclop.*, V, 1, 2e édit. p. 2115, rapporte à cet établissement de pirates vaincus le culte d'Atys dans les temples de Cybèle à Dymé et à Patræ, mentionnés par Pausanias, VII, 17, 5 et 20, 2. Cf. aussi Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 425. 450. 444 et 455. — Cet établissement de pirates vaincus dans une ville achéenne montre bien que la Grèce, sans être devenue province romaine proprement dite, fut traitée de plus en plus comme telle (et cela dans le sens qu'attachait à ce mot, depuis Gaius Gracchus, le parti populaire à Rome; cf. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 109. 120. 387. 394). Sans doute, il est possible aussi que, pour la punir du soulèvement de l'an 115, la cité de Dymé eût une situation politique moins avantageuse que d'autres et fût placée sur le même rang que les possessions romaines immédiates en Corinthie et en Béotie.

éprouver une plus longue résistance. Profondément indigné, Damon, qui, lui aussi, était d'un caractère très violent, rassembla ses amis pour sauvegarder avec leur secours son honneur menacé et pour punir, en le tuant, l'officier romain de son odieuse conduite. Et en effet, le lendemain, à l'aube, ces jeunes gens, au nombre de seize, après s'être noirci la figure de suie et s'être convenablement enivrés, se jetèrent sur le Romain au moment où il dirigeait les sacrifices habituels sur le marché de la ville : le commandant et un grand nombre de ses compagnons furent taillés en pièces ; Damon et ses jeunes amis échappèrent à toute poursuite. On comprendra facilement que ce crime remplit de terreur les habitants de Chéronée ; pour donner immédiatement satisfaction aux troupes romaines irritées et prévenir les mesures violentes que les Romains eussent pu prendre à l'égard de la cité, le conseil n'hésita pas à condamner à mort par contumace les jeunes fugitifs. Damon connut bien vite cette décision, et sa fureur n'eut plus de bornes ; le soir même, il pénétra de nouveau dans sa ville natale avec ses amis et assassina les archontes réunis pour souper à l'hôtel de ville. Il alla plus loin encore : criminel et sans patrie, il constitua ses complices en bande de brigands, parcourut en bandit les montagnes voisines, pilla les villages des environs, et devint, par ses rapines, le fléau de ses anciens concitoyens. Sur ces entrefaites, la garnison romaine avait quitté la ville avec le général Lucullus, qui, précisément à cette époque (au commencement de l'an 74), traversait le nord de la Grèce avec une légion pour se rendre en Asie-Mineure et y prendre le commandement de la guerre de nouveau déclarée à Mithradate, et qui, à la nouvelle des scènes sanglantes qui avaient lieu à Chéronée, était accouru pour se rendre compte de l'état des choses. La ville, pauvre et affaiblie comme elle l'était alors, surtout depuis la dernière guerre, n'avait ni troupes ni police pour réduire par la force ces jeunes malfaiteurs. Pour s'en défaire, on eut donc recours à une ruse vraiment grecque. On invita Damon, par un décret du peuple, à revenir avec honneur à Chéronée ; puis, comme il fut assez insensé pour se présenter, on le nomma même président des gymnases de la ville : mais quel-

ques jours après, pendant qu'il était au bain, ses concitoyens le firent surprendre et assassiner. Ces scènes odieuses furent suivies d'un nouveau scandale. Soit qu'une vieille haine existât entre les villes d'Orchomène et de Chéronée, soit que les Orchoméniens, qui (p. 353) avaient si cruellement éprouvé la colère des Romains à l'époque de Sulla, voulussent profiter de l'occasion pour gagner les bonnes grâces de ces derniers ; toujours est-il que les Orchoméniens, s'inspirant de leur haine contre leurs voisins, engagèrent un avocat romain à intenter un procès criminel à la ville de Chéronée auprès du gouverneur de la Macédoine, à cause de l'assassinat du commandant romain et de ses compagnons par Damon. La bassesse des habitants d'Orchomène fut dévoilée ; ceux de Chéronée parèrent facilement le coup qui devait les frapper. Heureusement pour eux, le général Lucius Lucullus avait fait, comme nous l'avons vu, pendant son séjour dans leurs murs, une enquête minutieuse sur les scènes sanglantes qui avaient eu lieu. Lorsque les représentants de la ville se réclamèrent auprès du gouverneur de la Macédoine (c'était probablement Gaius Scribonius Curio, voy. ci-après, p. 391, 3) du témoignage de Lucullus, le célèbre général se hâta d'intervenir en faveur de la cité menacée en exposant dans une lettre ce qui, à sa connaissance, s'était passé. On pria donc les Orchoméniens de se tenir tranquilles ; et Chéronée, pour honorer son sauveur Lucullus, lui fit élever une statue de marbre sur sa place publique [1].

Dans tous les cas, cette histoire — qui nous montre d'une façon vraiment grotesque l'arrogance des guerriers romains et la misérable condition politique des petits États béotiens du temps, mais aussi le sentiment de la valeur personnelle (laquelle, dans le cas dont il s'agit, conduisit aux crimes les

[1]) Cette histoire se trouve dans Plut., *Cimon*, c. 1 et 2. Plutarque ajoute, d'une part, que l'on faisait descendre ce Damon du devin Péripoltas, qui, selon la tradition, accompagna le roi Opheltas (lequel, à l'époque de l'ancienne migration des Grecs, conduisit les Arnéens de Thessalie en Béotie) ; et, de l'autre, que, vers la fin du Ier siècle ap. J.-C., quelques membres de la famille de Damon vivaient à Stiris en Phocide : en souvenir de ces meurtres, on les appelait ἀσβολωμένοι, c'est-à-dire « barbouillés de suie ». En général, cf. Heitz, *De politico Graeciae statu*, etc., p. 24 sqq.

plus horribles) et la sauvage énergie de ces Hellènes, qui, à l'occasion, se réveillait terrible — jette une triste lumière sur l'état de la population, du moins en Béotie ; mais dans le reste de la Grèce aussi, la prospérité matérielle du moins, selon toute apparence, allait en décroissant. C'est aux cantons ravagés par la guerre contre Mithradate que s'applique tout particulièrement ce qu'un grand connaisseur de la Grèce[1] dit de cette lugubre époque qui suivit la grande guerre : « Bien des pertes étaient irréparables. Les fondements de la prospérité publique étaient ruinés, et il était dès lors impossible d'économiser sur la consommation annuelle des habitants ce qu'il eût fallu pour remplacer le capital accumulé pendant des siècles et anéanti par cette courte guerre. Dans certains cas, la fortune des villes ne suffisait pas pour tenir en état les édifices publics existant ». Et plus loin, nous lisons que, dans l'état où se trouvait alors la Grèce, « les ravages de l'ennemi diminuaient pour longtemps les ressources du pays ; car, dans une contrée comme la Grèce, il faut le travail de plusieurs années, les économies accumulées de générations entières pour mettre d'arides collines calcaires en état de fournir d'abondantes moissons, pour les couvrir d'oliviers et de figuiers, pour construire des citernes et des canaux d'irrigation ». On comprend aisément que, d'un côté, dans ces circonstances, un grand nombre de cités grecques soient retombées dans cet état d'endettement profond qui, déjà avant la ruine de la Ligue achéenne, avait rongé la vie sociale en Grèce ; et que, de l'autre, l'absence ou du moins le petit nombre des enfants, dans les familles riches surtout, dont Polybe déjà se plaignait amèrement, et l'habitude que prenaient ces dernières de réunir les terres en un petit nombre d'immenses propriétés cultivées par les esclaves, aient contribué à la ruine de la prospérité publique et diminué le nombre des hommes libres. On vit alors en Grèce, comme on l'avait vu ailleurs, qu'un peuple vieillissant, qu'une nation qui a perdu depuis longtemps sa vigueur physique et morale ne peut plus, à moins de se relever et de se rajeunir — et comment la Grèce

[1]) Finlay, *op. cit.*, p. 25 et 47.

d'alors l'eût-elle pu? — réparer rapidement et facilement par ses propres forces des pertes considérables en hommes et en biens matériels, comme la Grèce, elle aussi, l'avait fait presque en se jouant aux temps de sa jeunesse.

Le Péloponnèse, qui s'était à peine ressenti directement des coups de la première guerre contre Mithradate, souffrit, lui aussi, de plus en plus des fâcheuses tendances dont nous avons parlé. Effacer les traces qu'avaient laissées les exactions du temps de Sulla était chose longue et difficile ; la misère générale de l'époque suivante, le triste état dans lequel se trouvaient le monde romain et le monde hellénique, ne permettaient pas à cette partie de la Grèce, moins éprouvée, il est vrai, que beaucoup d'autres, de puiser au dehors les éléments d'une vie nouvelle ; le système des grandes propriétés favorisait l'exploitation des pâturages aux dépens de l'agriculture ; les longues misères causées par la piraterie ont sans doute éprouvé, plus que d'autres parties du continent grec, le Péloponnèse, qui, ainsi que les îles, était aussi plus exposé que d'autres contrées aux attaques des corsaires. Non seulement le commerce et l'industrie furent alors complètement paralysés ; mais, comme nous l'avons vu, les temples les plus riches et les plus beaux qui s'élevaient sur les côtes de la péninsule devinrent la proie facile de ces audacieux pirates qui, sans doute, n'épargnèrent pas les villes voisines et surtout les côtes sans défense[1]. Nous avons déjà vu l'état de décadence profonde où se trouvait la vieille ville de Dymé en 67 av. J.-C. Un fait bien caractéristique, c'est que dans la suite, entre la fin de la guerre contre les pirates et le commencement de la grande guerre civile entre César et ses adversaires, c'est-à-dire précisément à l'époque où la Grèce jouit au moins d'un repos extérieur, Sicyone, naguère une des villes les plus riches, que les Romains avaient toujours traitée avec bienveillance, était tombée si bas que, pour payer ses dettes, elle fut obligée de vendre ses plus beaux tableaux : c'était ce qu'elle avait de plus cher, et on sait que les Hellènes ne consentaient à se défaire de leurs objets d'art que dans le

[1]) Cf. Curtius, *Peloponnesos*, vol. I, p. 79 et 111.

plus pressant besoin[1]; nous savons que ces œuvres d'art servirent, avec d'autres, à orner le célèbre théâtre éphémère de l'édile curule M. Scaurus (en 58 av. J.-C.)[2].

A la misère générale de cette époque qui accablait les Grecs vinrent s'ajouter, pendant toute la période qui s'écoula entre la première guerre contre Mithradate jusqu'à la guerre civile entre César et Pompée, les graves méfaits dont se rendirent coupables les fonctionnaires romains à l'égard de l'infortuné pays des Hellènes. Les gouverneurs de la Macédoine de cette époque[3] firent, il est vrai, en général,

1) Cf. Cic., *In Verrem*, act. II, lib. IV, c. 59, 133; c. 60, 134 sqq.

2) Cf. Plin., *N. H.*, XXXV, 11 (40), 127; Drumann, vol. I, p. 29 sqq. Curtius, *Pelop.*, vol. II, p. 487 et 584. Cela tient sans doute à la nécessité pressante où l'on se trouvait de se débarrasser d'une dette que le célèbre banquier romain T. Pomponius Atticus s'efforçait de se faire payer par la ville de Sicyone dans les années 61-59 av. J.-C.; cf. Drumann, vol. V, p. 64-71.

3) Nous avons donné plus haut (p. 297) la liste des gouverneurs romains de la Macédoine connus jusqu'à présent, jusqu'à Gaius Sentius Saturninus; nous la continuons jusqu'au commencement de la guerre civile entre César et Pompée. Quant à ce Sentius, Mommsen, *Rom. Münzwesen*, p. 692 sqq., 375, note 30, lui fait exercer ses fonctions de 665 à 667 U. C., 89-87 av. J.-C.; d'après Zumpt (*Comm. Epigr.*, vol. II, p. 175 sqq.), Sentius ne revint probablement pas en Italie avant la fin de la première guerre contre Mithradate (nous n'examinerons pas si le célèbre P. Gabinius Capito p. 177 sqq. a été gouverneur de la Macédoine en 81 ou s'il n'a pas été plutôt avec Gaius Antonius, v. plus bas et Drumann, *Gesch. Roms*, vol. I, p. 532, chef d'un corps d'armée laissé par Sulla en Grèce lorsqu'il quitta ce pays). De 81 à la fin de 78 ou au commencement de 77 (Zumpt, p. 179), Gnæus Cornelius Dolabella fut proconsul; il remporta plusieurs victoires sur les Barbares voisins. Cic., *In Pison.*, c. 19, 44. Sueton, *Cæs.*, c. 4; cf. Drumann, vol. II, p. 561. Le sénatusconsulte mentionné à la page 318, 1 est aussi de son époque. Mommsen, *C. I. Lat. Antiquiss.*, p. 110 sqq., n° 203, et Böckh, *C. I. Gr.*, vol. III, p. 766 sqq., n° 5879. Son successeur fut le proconsul Appius Claudius Pulcher, qui mourut en 75 après s'être vaillamment battu contre les Barbares de la Thrace. Zumpt, p. 179 sqq. Le proconsul Gaius Scribonius Curio, de 75 au commencement de 72 av. J.-C., un des plus heureux de ceux qui firent la guerre aux peuplades du Nord; Zumpt, p. 180, et le proconsul Marcus Licinius Lucullus, le frère du célèbre général Lucius, 72-71 av. J.-C., Zumpt, p. 181 sqq., un vainqueur non moins heureux, puis (probablement) le propréteur L. Rubrius Culleolus en 70 et en 69 av. J.-C., Zumpt, p. 183-186 et (sans doute, cf. p. 405 sqq.) le proconsul Q. Cécilius Metellus, le conquérant de la Crète, de 68 au commencement de 64 av. J.-C., Zumpt, p. 186-190, se succédèrent. Ensuite, en 64 et en 63 av. J.-C., ce fut le proconsul L. Manlius Torquatus Volso, v. Zumpt, p. 192 sqq.; de 62-60 av. J.-C. (Zumpt, p. 193 sqq.), le proconsul Gaius Antonius Hybrida, médiocre comme chef d'armée, voy. ci-après,

leur devoir, un ou deux scélérats exceptés, en protégeant énergiquement la péninsule gréco-macédonienne contre les tribus ennemies voisines. A cette époque, les armées romaines combattirent pendant plusieurs années avec succès les Barbares du Nord. Deux proconsuls surtout se couvrirent de gloire : Appius Claudius Pulcher, qui, en 77 et en 76, combattit vaillamment les Thraces et les Scordisques sur les hauteurs des monts Rhodope la rive gauche du Strymon et les bords du Nestos, s'avança vers le nord jusqu'en Pannonie, mais tomba malade et mourut par suite des fatigues excessives de cette campagne[1], et Gaius Scribonius Curio, qui (75-73) se tourna surtout contre le nord, soumit les Dardaniens et conduisit victorieusement ses légions jusqu'au Danube[2]; mais il faut signaler surtout M. Lucullus, qui (72 et 71 av. J.-C.), en livrant de terribles combats aux vaillants Besses, fit d'importantes conquêtes dans la Thrace inhospitalière, atteignit le Danube et la mer Noire, et s'empara en même temps, pour les réunir à l'empire romain, des villes grecques de la côte orientale de la Thrace, au sud et au nord des Balkans (Apollonia, Mesembria, Callatis, Odessos,

p. 393, 3. Son successeur fut le célèbre et excellent propréteur (avec pouvoir proconsulaire) Gaius Octavius (le père du futur empereur Auguste) qui, en 60 et en 59 av. J.-C., se couvrit également de gloire comme administrateur et comme vainqueur des tribus barbares de la frontière (cf. Sueton., *Octav.*, c. 3. Vell., II, 59); cf. Zumpt, p. 194 sqq. Drumann, vol. IV, p. 231 sqq. et Mommsen, *C. Inscr. Lat. Antiquiss.*, p. 278, 279. Après L. Appuleius Saturninus, qui gouverna la Macédoine en 58 (d'après Zumpt, *ibid.*, probablement avec le pouvoir proconsulaire), vint (Zumpt, p. 195-201), de 57 jusqu'en été 55, le fameux proconsul L. Calpurnius Piso Cæsoninus, sur lequel nous donnerons des détails dans le texte. Depuis la fin de l'été 55, en 54 et peut-être même jusqu'en 52 av. J.-C., ce fut le propréteur Q. Ancharius, Zumpt, p. 201, 204, qui gouverna avec un pouvoir proconsulaire. Grâce aux recherches de Zumpt, p. 208, nous voyons ensuite le propréteur Gnæus Tremellius Scrofa, peut-être depuis la fin de l'an 52 av. J.-C., probablement jusqu'en 50, cf. p. 212. Viennent ensuite les gouverneurs de l'époque des guerres civiles, dont nous parlons plus bas.

[1]) Liv., *Epit. lib.*, XCI. Flor., I, 38. Eutrop., VI, 2. Oros., V, 23. Ammian. Marc., XXVII, 4, 10. Sext. Ruf., *Breviar*, c. 9; cf. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 37. Voy. en général, sur la Macédoine, Sallust, *Fr.* (Kritz), *Hist. lib.* II, n° 50, p. 167.

[2]) Liv., *Epit. lib.* XCI. XCV. Sallust. (éd. Kritz). *Fr. hist. lib.* IV, n° 46, p. 342. Cic., *In Pison.*, 19, 44. Frontin., *Strateg.*, IV, 1, 43. Flor., I, 38. Eutrop. et Oros., *loc. cit.* Ruf., c. 7; cf. Mommsen, p. 37.

Tomi, Istros, etc.), qui, jusqu'alors, étaient restées indépendantes. Malheureusement, Lucullus avait terni sa gloire non seulement en faisant une guerre des plus cruelles aux tribus barbares, mais aussi en se montrant implacable et cupide à l'égard des Hellènes. Des œuvres d'art d'un grand prix — notamment une statue colossale d'Apollon, due à Calamis, qu'il fit enlever d'Apollonia ruinée et transporter au Capitole — furent arrachées aux Grecs de ces contrées pour orner, en 70, le triomphe de Lucullus [1].

Depuis ce temps où, d'un côté, l'empreinte de « la puissante main de Sulla » commençait à s'effacer et où, de l'autre, par suite de l'affaiblissement de Mithradate, les incursions des Barbares en Macédoine devenaient moins fréquentes, il n'y eut plus, pendant une période assez longue, de campagnes aussi importantes. La plupart des gouverneurs romains eurent, il est vrai, jusqu'à l'époque des guerres civiles, à faire de continuels efforts pour défendre les frontières de la Macédoine et conserver les conquêtes faites en Thrace ; c'était une tâche dont des hommes comme L. Manlius Volso (64) et Gaius Octavius (60 et 59 avant J.-C.) s'acquittèrent parfaitement [2], tandis que Gaius Antonius (62 et 61) et notamment L. Piso (57 et 56 avant J.-C.) remplirent très mal leur leur devoir [3]. En somme, la Macédoine fut et resta pendant cette période, du moins en ce qui concerne la plus grande partie du nord de ce pays, une des provinces les plus tourmentées. Ajoutons que cette contrée eut, comme la Grèce, à souffrir souvent et cruellement de la rapacité de plusieurs de ses gouverneurs ainsi que d'autres Romains.

[1]) Flor., I, 38. Eutrop., VI, 7. 8. 10. Liv., *Epit.*, XCVII. Oros., VI, 3. Ruf., *Brev.*, c. 9. Serv., ad Virg. *Æn.*, VII, 605. Plin., *H. N.*, IV, 13 (27), 92. Strab., VII, 6, 1, p. 491 (319). Appian., *Illyr.*, c. 30. Ammian. Marcell., XXVII, 4, 10 et 11; sur son triomphe, v. Cic., *In Pison.*, 19, 44. Ascon. in Cic., *Act. in Verr.*, II, lib. I, 18. Eutrop., *loc. cit.* Plin., *N. H.*, XXXIV, 7 (17), 36 (18), 39. Euseb., *Chron.*, cf. Drumann, vol. IV, p. 197 sqq. Mommsen, p. 38. 287.

[2]) Cic., *In Pison.*, 19, 44. Flor., I, 38. Sueton., *Oct.*, c. 3 et 7. Vell., II, 59. Cic., *Phil.*, III, 6, 15 (Mommsen, p. 288). Drumann, vol. IV, p. 231.

[3]) Cf. Liv., *Epit.*, CIII. Obsequens, c. 122. Dio Cass., XXXVIII, 10. LI, 26; v. aussi Mommsen, p. 288. Drumann, vol. I, p. 538, et cf. l'aperçu des guerres que les gouverneurs macédoniens firent dans le Nord depuis Appius Claudius, de Schötensack, *Ueber die Thraker*, p. 9 sqq.

L'administration provinciale romaine de cette époque imposait, on le sait, de lourdes charges aux peuples soumis à Rome. A cela venait s'ajouter, même là où, comme en Grèce (p. 267, 1), les publicains n'étaient pas chargés de la perception des impôts directs exigés par le gouvernement central, l'oppression économique des publicains et des banquiers romains et la concurrence des négociants romains répandus partout en masse en dehors de l'Italie et aussi dans la péninsule grecque ; d'ailleurs, les réquisitions de toute espèce ont dû être fréquentes pendant les longues luttes que Rome eut à soutenir tantôt contre Mithradate et les pirates, tantôt sur la frontière macédonienne[1]. Ajoutons que, dans ces derniers temps du gouvernement des optimates, la rapacité éhontée des grands avait pris des dimensions vraiment colossales ; qu'à cette époque surtout — où même un homme comme M. Junius Brutus, doux de caractère et bien respecté à Rome, admirateur enthousiaste de la philosophie stoïcienne et de son idéal de vertu, qui passait à Rome pour un ardent défenseur des libertés républicaines, n'eut pas honte de faire odieusement maltraiter en impitoyable usurier (53-51 avant J.-C.) la ville grecque de Salamine dans l'île de Cypre[2] — un trop grand nombre d'hommes haut placés pillèrent sur une vaste échelle, soit comme fonctionnaires, soit comme simples particuliers, les sujets et les clients de la République. Avons-nous besoin de dire qu'il n'était que rarement possible, et alors seulement, dans la plupart des cas, au prix des plus grands sacrifices, d'obtenir à Rome le châtiment de ces excès? Les peines qu'on infligeait d'ordinaire aux criminels de cette espèce — de fortes amendes, des dommages-intérêts pour une somme double et même quadruple, et l'exil, celles-là devant paraître bien pénibles à un homme rapace, celui-ci à un ambitieux qui ne pouvait arriver à ses fins que dans la capitale — n'étaient que rarement en rapport avec la gravité des crimes commis. L'histoire de la Grèce de cette époque offre

[1]) Cf., en général, MOMMSEN, *R. G.*, vol. II, 387-394. Vol. III, p. 524-529. FINLAY, p. 35-45. BECKER-MARQUARDT, III, 1, p. 288 sqq.; 2, p. 136-162. WALTER, *Gesch. d. Röm. Rechts*, Ire partie, p. 351 sqq.

[2]) CIC., *Ad Att.*, V, 21. VI, 1. 2. 3. BECKER-MARQUARDT, III, 1, p. 293. DRUMANN, vol. IV, p. 20 sqq.

une foule d'exemples de honteuses exactions et d'abus de pouvoir dont se rendirent coupables les Romains[1]. C'est ainsi que P. Gabinius Capito, après le départ de Sulla, profita de l'occasion, soit comme gouverneur, soit comme chef d'une partie des troupes de Sulla (p. 391, 3), pour s'enrichir, au moyen d'exactions, aux dépens des Hellènes[2]; à la même époque, le jeune Gaius Antonius Hybrida, que Sulla avait laissé en Grèce à la tête de quelques régiments de cavalerie lors de son départ pour l'Italie, condamna différentes villes de la Grèce à payer des sommes considérables, sous prétexte de les punir pour avoir autrefois fait cause commune avec Mithradate[3]. Ce fut par des procédés analogues que le proconsul Gnæus Cornélius Dolabella (p. 391, 3) souilla sa renommée[4]. Ces crimes, il est vrai, ne restèrent pas tous impunis; les Achéens, quelque temps après son retour à Rome, intentèrent à Gabinius un procès, et obtinrent la condamnation de l'accusé, grâce à l'appui de l'excellent L. Piso Frugi qu'ils avaient choisi pour patron[5]. Par contre, Gaius Antonius, qui, en 76, fut accusé par le jeune Gaius Julius César devant le préteur M. Lucullus[6], ainsi que Dolabella, que César, peu de temps, auparavant, en 77, — avec la participation des Hellènes — avait fait également comparaître devant les tribunaux, surent se soustraire à toute con-

[1]) Voy. ce que dit à ce sujet Cic., *Act. in Verr.*, II, lib. I, c. 22, 59; lib. V, c. 48, 127. IV, c. 59, 133; 60, 134. *Pro lege Manil.*, 14, 40.

[2]) Cf. Cic., *Divin. in Cæcil.*, c. 20, 64, et Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 177 sqq.

[3]) Plut., *Cæs.*, c. 4. Q. Cic., *De pet. cons.*, 2, 8, et Ascon. in Cic., *Orat. in tog. cand.*, p. 84, 89, éd. Orelli; cf. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 178, 182 sqq. Drumann, vol. I, p. 532.

[4]) Voy. ci-après, p. 396, 1.

[5]) Cic., *Div. in Cæcil.*, c. 20, 64. *Pro Arch.*, 5, 9. Cf. C. Zumpt, *De legibus iudiciisque repetund.*, p. 45, et A. Zumpt, *Comm. Epigr.*, II, p. 177 sqq. Drumann, v. III, p. 63. K.-F. Hermann, *Die Eroberung von Korinth*, p. 363, place ce procès en 80 av. J.-C.

[6]) Voy. ci-dessus, note 3. Cf. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 182 sqq., qui prouve que Plut., *Cæs.*, c. 4, confond la préture exercée alors par Lucullus avec ses fonctions ultérieures de gouverneur de la Macédoine. Voy. aussi (Napoléon), *Histoire de Jules César*, I, p. 253, et Drumann, vol. I, p. 532 sqq. II, p. 547. IV, p. 176. III, p. 134 sqq. C'est en partie à cause de ces crimes qu'Antonius fut plus tard (en 70) expulsé du Sénat (mais pas définitivement, il est vrai), par les censeurs Gnæus Lentulus Clodianus et L. Gellius, v. Drumann, *loc. cit.*

damnation[1]. La conduite du fameux Gaius Verrès fut celle d'un brigand vulgaire. En 80, il accompagna, en qualité de légat, le propréteur Gnæus Cornélius Dolabella envoyé en Cilicie. Pendant leur voyage à travers la Grèce et l'Asie, Verrès, fort de la connivence coupable de son chef, s'abandonna librement à sa rapacité et à sa brutale insolence[2]. On vit alors cet homme sans vergogne, qui avait déjà volé un grand nombre de statues et de tableaux dans les villes achéennes, tenter d'extorquer à la ville de Sicyone une somme considérable ; le premier fonctionnaire de la ville la lui ayant refusée, Verrès fit enfermer le malheureux Grec dans un cachot étroit autour duquel il fit allumer du bois humide, de telle sorte que cette victime de la perversité romaine échappa à grand'peine à la mort[3]. Dans l'acropole d'Athènes, il fit enlever au trésor du Parthénon une forte somme en or[4]. Si, à Délos, des obstacles imprévus le forcèrent de rendre les objets d'art qu'il avait fait enlever du temple d'Apollon déjà si fortement éprouvé[5], il s'en dédommagea largement dans les villes grecques d'Asie, à Chios, à Samos, à Ténédos, à Érythræ, à Halicarnasse[6], et, plus tard (79 av. J.-C.) aussi, à Milet

[1]) Ascon., in Cic., *Pro Scauro*, c. 16, 2, p. 26 Orelli. Cic., *Brut.*, c. 92, 317 sqq. Sueton., *Cæs.*, c. 4. Gell., *N. A.*, IV, 16, 8. Tacit., *Dial. de orat.*, 34. Vell., II, 43. Valer. Maxim., VIII, 9, 3. Plut., *Cæs.*, c. 4, init. (Aur. Vict., *De vir. ill.*, 78, est d'un avis différent) ; v. Napoléon, p. 252 sqq. Drumann, vol. II, p. 561 sqq.

[2]) Cic., *In Q. Cæcil. divin.*, 2, 6 ; 12, 38. *In Verr. act.*, II, lib. I, c. 17, 44. 22, 60. IV, c. 32, 71. 59, 133 sqq.

[3]) Cic., *In Verr. act.*, II, lib. I, c. 17, 44. 45.

[4]) Cic., *ibid.*, 45 (et lib. V, c. 72, 184).

[5]) Cic., *ibid.*, 45. 46, etc. 18, 46-48 (et lib. V, 72, 185). — Même dans la suite, les vols d'objets d'art que commirent des Romains haut placés, directement ou indirectement, même lorsqu'ils ne se trouvaient en Grèce que comme simples voyageurs, furent assez fréquents; c'est ainsi qu'Appius Claudius Pulcher, frère du trop fameux Publius Clodius, enleva entre autres (en 61) la statue d'une hétaïre tanagréenne que P. Clodius plaça plus tard (en 58) sur les ruines de la maison de Cicéron comme statue de la Liberté! Drumann, vol. II, p. 186, 271. Pline, *N. H.*, XXXV, 14 (49), 173, raconte d'une façon intéressante l'enlèvement d'une peinture à fresque de Sparte et son transport à Rome, fait avec beaucoup de soin et d'habileté à l'instigation des édiles Varron et L. Licinius Murena (avant la troisième guerre contre Mithradate, Drumann, vol. IV, p. 185). Pompée, au contraire, s'est complètement abstenu de déprédations de ce genre (Cic., *Pro lege Manil.*, 14, 40).

[6]) Cic., *In Verr.*, act. II, lib. I, 19, 49 sqq. 20, 52 sqq. 23, 61, V, 72, 184 sqq.

et à Myndos [1], en dérobant de nombreux objets d'art de toute espèce, sans respect ni pour les temples, ni pour les demeures particulières, en se permettant de cruelles exactions et en faisant argent de tout. Les faits scandaleux qui se passèrent à Lampsaque caractérisent d'une façon effrayante le gouvernement de l'aristocratie romaine, même en Grèce, le mépris criminel de tous les droits, les procédés arbitraires et cruels dont se rendirent coupables dans ces malheureuses contrées, sur les bords de la mer Égée et de l'Hellespont, ces Romains spoliateurs, presque aussi mauvais que les pires des pachas turcs : ils croyaient sans doute que, même après les victoires de Sulla et les châtiments qu'il leur avait infligés, ces pays n'étaient pas suffisamment punis. En effet, Verrès, en 79 avant J.-C., entreprit, en prenant pour point de départ la province gouvernée par Dolabella, un nouveau voyage en Bithynie par la province d'Asie, soi-disant au service de l'État. A Lampsaque, il apprit que Philodamos, qui, par son origine, son rang et sa fortune, occupait la première place dans cette ville, qui, à ce qu'il paraît, ne s'était même pas compromis lors du massacre ordonné par Mithradate et qui entretenait d'excellents rapports avec les autorités romaines, avait une fille aussi belle que vertueuse. Joignant à ses autres vices l'impudicité la plus effrénée, habitué à outrager grossièrement les femmes et les filles des provinciaux, Verrès désira posséder cette jeune fille. Rubrius, son entremetteur ordinaire, fut donc sans retard logé chez Philodamos, qui offrit un splendide festin à quelques-uns de ses amis et aux personnes de la suite de Verrès. Vers la fin du repas, Rubrius demande qu'on fasse paraître la jeune fille ; naturellement, le digne Philodamos refuse. Alors les Romains, sans cacher davantage leur coupable projet, essaient de s'emparer de la jeune femme. Une lutte s'engage entre les sicaires romains et les esclaves et amis de Philodamos, lutte à laquelle prennent part bientôt son fils et ses voisins. Philodamos lui-même est maltraité par Rubrius, mais ce dernier aussi est blessé, le licteur Cornélius tué, et finalement les Romains sont expulsés de la maison. Ce n'est qu'avec peine qu'on em-

[1]) Cic., *In Verrem*, act. I, lib. I, c. 34, 86 à 35, 90.

pêcha le peuple de se soulever en masse. Alors Verrès engage son supérieur à quitter sa province et à se rendre auprès de Gaius Claudius Néron, qui, à cette époque, gouvernait l'Asie, pour tirer vengeance du malheureux Philodamos. On demanda compte à ce dernier de la mort du licteur Cornélius; puis un tribunal romain, composé en partie d'officiers de l'entourage de Dolabella, devant lequel parut comme accusateur, à l'instigation de Verrès, un créancier de la ville de Lampsaque, condamna à mort Philodamos et son fils : l'exécution eut lieu bientôt après sur la place publique de la ville phrygienne de Laodicée (dans la province de Dolabella)[1]. Le châtiment de ces crimes et d'autres qu'il commit en Achaïe et en Asie n'atteignit[2] Verrès qu'en 70, après qu'il se fut livré, comme l'on sait, à de nouveaux excès dans la Sicile grecque en qualité de propréteur (73-71) : l'exil et une amende assez forte qu'il fut condamné à payer ne furent qu'une expiation imparfaite; il trouva la mort en 43 lors des proscriptions de Marc-Antoine.

Les annales de la Grèce d'Europe ne font pas mention, il est vrai, de ces actes de scélératesse qui peignent si bien la situation déplorable de la Grèce d'Asie pendant la période malheureuse qui s'écoula entre les années 88 et 70 av. J.-C. Et pourtant, les Grecs d'Europe, eux aussi, devaient éprouver encore bien des malheurs. D'un côté, en effet, la déplorable administration romaine de cette époque exerça sur la moralité des Hellènes, déjà si profondément corrompus (p. 311 sqq.), l'influence la plus déplorable. Les vices d'un peuple civilisé, mais usé et à bout de forces, gémissant pendant des années, sans aucun espoir, sous la plus cruelle oppression; l'arrogance unie à la dissimulation, une fausseté sans bornes, des actes de vengeance souvent aussi lâches que cruels; un servilisme repoussant, un dévouement complet au pouvoir établi, dans l'espoir de se dédommager en opprimant les autres ou de s'assurer l'appui d'un maître impitoyable pour commettre des bassesses, tout cela se voyait dans la Grèce de cette époque. Personne, en songeant aux expériences faites antérieurement, ne

[1]) Cic., *In Verr. act.*, I, II, lib. I, c. 24, 63 à 34, 86.
[2]) Cf. Pauly, *R. E.*, vol. VI, 2, p. 2471. Drumann, vol. III, p. 91 sqq. Vol. V, p. 324-328.

trouvera étonnant qu'à l'occasion certains fonctionnaires ou percepteurs grecs aient traité leurs subordonnés ou les contribuables avec plus de dureté et de rapacité que ne le firent les Romains eux-mêmes[1] ; qu'un grand nombre de Grecs se soient faits, dans un but égoïste, les instruments de l'odieuse administration romaine et qu'ils aient contribué ainsi à rendre leurs maîtres plus mauvais encore. Par contre, nous voyons que des cités grecques autonomes, comme Sicyone (61-59 av. J.-C.), refusent avec opiniâtreté, en s'appuyant sur leur situation politique exceptionnelle, de satisfaire aux exigences, selon toute apparence légitimes, de leurs créanciers romains[2]; que d'autres aient pu décider, à force d'argent, des gouverneurs avides et dépourvus de sens moral à susciter toute espèce d'obstacles à leurs créanciers[3], comme Apollonia, qui corrompit (57 av. J.-C.) le proconsul Pison (v. plus bas); que des fugitifs byzantins (en 58) amènent, à force de promesses, le célèbre tribun du peuple P. Clodius à s'occuper de leur rapatriement par un commissaire romain, et que, plus tard, ils refusent de payer la somme promise[4]; que Hermachos de Chios achète à prix d'argent ce même Clodius pour qu'il fasse assassiner Théodosios de Chios, que ses compatriotes avaient envoyé à Rome comme ambassadeur et qui y plaidait contre Hermachos[5]; que les habitants de Dyrrhachion, enfin, parviennent à se débarrasser d'un homme qu'ils détestaient en donnant au fameux proconsul Pison une forte somme d'argent (57 av. J.-C.)[6].

Mais ce n'était pas là les pires des spoliateurs officiels que Rome devait envoyer en Grèce et en Macédoine. En effet[7],

1) Cf. Cic., *Ad Attic.*, VI, 2, 5. *Ad Quint. fr.*, lib. I, 1, 11, 33; v. Finlay, p. 34.

2) Cf. ci-dessus, p. 391, 2, et ci-après, p. 410, 5. Cic., *Ad Att.*, I, 13, 1; 19, 9; 20, 4. II, 1, 10; 21, 6. Drumann, vol. p. V,46.

3) Cic., *In Pison.*, c. 35, 86.

4) Cf. Drumann, vol. II, p. 272. 333.

5) Cf. Drumann, vol. II, p. 273. 329.

6) Cic., *In Pison.*, 34, 83.

7) Il faut rappeler ici une tentative infructueuse de Verrès, à peine indiquée dans les auteurs, de faire plaider à Rome, soi-disant en faveur des Grecs d'Achaïe, un procès (en 70 d'après Drumann, V, p. 313, et Becker-Marquardt, *R. A.*, v. III, 1, p. 126) pour arrêter les poursuites dirigées

pour ne parler qu'en passant de l'avide Gaius Antonius (p. 395) mentionné plus haut, qui, en 62 avant J.-C., parut en Macédoine et en Grèce, cette fois comme proconsul, et qui, pendant la durée de ses fonctions (jusqu'en 60), se rendit coupable de terribles exactions [1], un de ses successeurs immédiats, L. Calpurnius Piso Cæsoninus, proconsul de Macédoine, dont nous avons fait mention plusieurs fois déjà (57-55 av. J.-C.), fut un digne émule de Verrès, si toutefois nous pouvons nous en rapporter à Cicéron, son adversaire passionné. D'après Cicéron, Pison, par sa politique déloyale, son insolence et sa cupidité, non seulement amena sans nécessité un nouveau conflit avec la sauvage tribu thrace des Besses et avec les Dardaniens [2]; il se brouilla aussi avec la tribu jusqu'alors amie des Denthélètes (sur les bords du Strymon) [3], et fit ensuite, comme général, preuve de tant de négligence et d'incapacité, que son armée, « sans avoir essuyé une défaite, fut complètement ruinée par suite de sa mauvaise administration; que la Macédoine fut une grande partie inondée et pillée par les Barbares irrités; que même la grande route qui conduisait de Thessalonique à Dyrrhachion et à l'Hellespont fut rendue impraticable par leurs brigandages [4]; que les Barbares osèrent se montrer aux portes mêmes de Thessalonique et que les habitants de cette ville durent réparer en toute hâte les fortifications de leur acropole [5]. Cet officier incapable était un autre grand amateur d'objets d'art qui ne lui coûtaient rien. La fidèle Byzance notamment, dont les vierges, comme celles d'autres villes grecques, furent victimes des brutales

contre lui-même à cause de ses crimes. Sur cette affaire et le prétendu accusé Opimius ou Oppius (p. 271, note), cf. Cic., *In Verr.*, act. I, 2, 6, et Schol. Gronov., p. 388 Or. et Pseud. Ascon., p. 128 Or. et Cic., *In Verr.*, act. II, lib. I, 11, 30. Ascon., p. 165 (v. aussi Ps. Ascon., p. 171, ad Cic., *In Verr.*, act. II, lib. I, 19, 50). Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 160 sqq. Hermann, *Eroberung von Korinth*, p. 364 sqq.

[1]) Cf. Dio Cass., XXXVIII, 10, et ci-après, p. 402, 5.

[2]) Cf. en général Drumann, vol. II, p. 67 sqq. et vol. VI, p. 4-16. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 288, 482, et spécialement Cic., *In Pison.*, 34, 84, 35, 85. *Pro Sest.*, 43, 94. *De prov. consul.*, 2, 4.

[3]) Cic., *In Pison.*, c. 16, 38. c. 17. c. 20, 47. c. 38.

[4]) Cic., *De prov. cons.*, 2, 4. *In Pison.*, 17, 40.

[5]) Cic., *In Pison.*, 17, 40. 34, 84. *De prov. cons.*, 2, 4. Cf. Tafel, *De Thessalon.*, p. XXXVI.

convoitises de cet insolent débauché[1], et les Hellènes d'Achaïe furent dépouillés d'un grand nombre de leurs chefs-d'œuvre, qui faisaient l'ornement des villes de la Grèce[2]. Mais Pison n'était pas moins avide d'amasser de l'argent; aussi s'était-il fait donner par son ami Publius Clodius (le trop fameux tribun du peuple de l'année 58, dont il avait grassement payé les services) — contrairement aux lois et aux usages, et spécialement en opposition avec une loi qu'avait fait passer, en 59 av. J.-C., Gaius Julius César, pendant son consulat, loi qui prescrivait le strict respect des privilèges des villes « libres » de l'empire — le droit de s'immiscer en qualité de juge dans l'administration financière des villes « libres » de son ressort et notamment dans les rapports qui existaient entre ces villes, pour la plupart profondément endettées, et leurs créanciers romains[3]. Si ces procédés (p. 399) paraissaient bien vexatoires, surtout aux banquiers romains, Pison se faisait bien payer, d'un autre côté, par les communes grecques pour paralyser l'activité des créanciers, des banquiers et des courtiers romains, et n'épargnait pas d'ailleurs aux Hellènes certaines mesures financières qu'il prenait dans son propre intérêt. C'est ainsi que toutes les parties de la province de Macédoine, et spécialement les grandes villes libres de Byzance, d'Apollonie, de Dyrrhachion, d'Ambracie; que l'Épire et la Thessalie, l'Étolie et les cantons voisins, Athènes, la Béotie et les cités du Péloponnèse, se virent forcées, de diverses manières, de remplir de leur argent la cassette de ce brigand de haut parage, qui, du reste, se rendait coupable d'autres méfaits; il

1) Cic., *De prov. cons.*, 3, 6. *In Pison.*, 35, 86.

2) Cic., *Pro Sest.*, 43, 94. *De prov. cons.*, 3 et 4, 6 et 7. — Nous ferons observer en outre que, vers 59 av. J.-C., des troubles avaient éclaté à Byzance qui avaient amené l'expulsion d'une partie des habitants et qui (p. 399), à l'instigation du tribun du peuple, P. Clodius (Drumann, vol. II, p. 272), acheté par les exilés, durent être apaisés par le célèbre chef des aristocrates romains, M. Porcius Caton. Plut., *Cat. min.*, c. 34, fin., c. 36. Brut., c. 3. Cic., c. 34. A ces faits se rapportent aussi les passages de Cic., *Pro Sest.*, 26, 56. 39, 84. *Pro domo*, 20. Val. Max., IV, 3, 2. Cf. aussi Kuhn, *Städt. Verf.*, vol. II, p. 27.

3) Cic., *De prov. cons.*, 3, 6. 4, 7, cf. *In Pison.*, 16, 37. 24, 57. Voy. Kuhn, vol. II, p. 23. C. Zumpt, *De leg. et judic. repetund.*, I, p. 62 et A. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 198 sqq.

se permettait, par exemple, d'accaparer, à un prix fixé par lui-même, d'énormes quantités de blé qu'il vendait ensuite avec profit, et de frapper toutes les marchandises d'un impôt qu'il percevait à son propre bénéfice [1]. La rapacité de ce proconsul poussa alors les habitants appauvris des hauts plateaux situés entre la Thessalie, l'Athamanie et l'Étolie septentrionale, les Dolopes et les Agréens, à abandonner leurs foyers pour se jeter en pillards sur les villes étoliennes de Stratos, de Naupacte et d'Arsinoé, qui pouvaient encore passer pour jouir d'une aisance relative [2].

Pison, qui laissa à son successeur Q. Ancharius la tâche difficile de relever péniblement une province ruinée, ne reçut pas, que nous sachions, d'autre châtiment de ses crimes que la peine toute morale, mais terrible, que lui infligea son ennemi Cicéron [3] par ses discours véhéments, surtout par ce réquisitoire de l'an 55 av. J.-C., prononcé à Rome, devant le Sénat, et rempli jusqu'à l'excès de fureur, de venin et de sarcasmes [4], Par contre, Gaius Antonius, après son retour en 59 av. J.-C., fut accusé de divers crimes, et, entre autres, d'exactions commises en Macédoine; cette fois, le tribunal le condamna à une forte amende et à l'exil [5]. D'après une coutume qui devenait alors de plus en plus générale — (c'est ainsi que, quelque temps auparavant, le noble P. Rutilius Rufus, après sa fameuse condamnation par des juges iniques (en 92), avait vécu en exilé à Mitylène [où, lors de la première guerre contre Mithradate, il n'avait échappé qu'avec peine au massacre ordonné par ce roi], et plus tard à Smyrne [6], et que nous trouverons

[1]) Cic., *Pro Sest.*, 43, 94. *De Prov. cons.*, 3, 5 et 7. *In Pison.*, 20, 48. 37, 90. 35, 86. 40, 96. 36, 87. 37, 90.

[2]) Cic., *In Pison.*, 37, 91. 40, 96, et v. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 287.

[3]) Cf. ci-dessus, p. 400, et Cic., *In Pison.*, 16, 38. 34, 83 et 84. 36. *De prov. cons.*, 3, 6 et 8.

[4]) Cf. Drumann, vol. II, p. 74. Vol. V, p. 706 sqq. Vol. VI, p. 4-16 sqq.

[5]) Cic., *In Vatin.*, c. 11, *Pro Flacco*, c. 2, 5. 38, 95. *Pro Cœlio*, c. 31. *Philipp.* II, 23, 56. 38, 98. Dio Cass., XXXVIII, 10. V. Drumann, vol. I, p. 538 sqq. Zumpt, *De leg. judiciisque repetund.*, I, p. 58.

[6]) Cf. Cic., *Pro Rabir. Post.*, 10, 27. *Brut.*, c. 22, 85. *De Republ.*, I, 8. Tacit., *Annal.*, IV, 43, fin. Oros., V, 17, fin. Dio Cass., fr. 97, 3 et 4. — D'après Appian., *Bell. civ.*, I, 37, le vieux Mummius, le conquérant de Corinthe, condamné par la commission instituée par le tribun du peuple Q. Varius Hybrida, au début de la guerre Sociale (à la fin de l'an 91

M. Tullius Cicéron vivant comme réfugié dans la péninsule hellénique), — Antonius, lui aussi, choisit pour séjour une contrée grecque, l'île de Céphallénie. Il vécut là des années, menant tout à sa guise, aussi indépendant que s'il avait été le maître souverain de l'île, et celle-ci sa propriété. On nous dit qu'il s'occupa, entre autres choses, de fonder une ville nouvelle, qui, toutefois, n'était pas encore terminée lorsque César (au moment où il était seul maître de l'empire, dans tous les cas avant l'année 44, peut-être en 47) lui permit de revenir à Rome [1]. Cet exemple montre bien clairement quel châtiment peu sévère était, dans certaines circonstances, l'exil pour ces brigands de haut parage. Nommons aussi le fameux Gaius Memmius Gemellus, épicurien dissolu, odieux intrigant et dangereux séducteur [2], qui, qui après avoir été condamné pour ses honteuses tentatives d'acheter le consulat en 43 av. J.-C. [3], se rendit en Grèce comme exilé en 701 ou 702 U. C., 53 ou 52 av. J.-C., et vécut à Athènes, à Mitylène et à Patræ d'une façon très agréable, en traitant les Grecs avec arrogance [4];

av. J.-C.), pour connaître du crime de haute trahison, aurait été obligé de quitter Rome et aurait vécu à Délos jusqu'à sa mort (Freinsheim, *Liv. Suppl.*, lib. XXXVI, chap. xli, croit que c'est là une erreur et qu'il s'agit plutôt de L. Memmius, dont fait mention Cic., *Brut.*, 89, 304; v. pourtant Peter, *Gesch. Roms*, 2e édit., vol. II, p. 89). — Déjà avant cette époque (depuis 103 av. J.-C.), T. Albucius avait vécu à Athènes comme exilé (Cic., *In Pison.*, c. 38, 92. *Tuscul.*, V, 37); et le célèbre Quintus Métellus Numidicus s'était retiré à Rhodes, puis à Smyrne et à Tralles lors de son expulsion (momentanée) de Rome par Gaius Marius (100 av. J.-C.). Liv., *Epit. lib.*, 69. Valer. Maxim., IV, 1, 13. Plut., *Mar.*, c. 29, fin. Aur. Vict., *De vir. ill.*, 62. Le tombeau du fameux L. Opimius, près de Dyrrhachion, v. Cic., *Pro Sest.*, c. 67, 140. — Plus tard, le partisan de Catilina P. Autronius Pætus vécut dans l'exil en Achaïe depuis 62 av. J.-C., Cic., *Ad Att.*, III, 2 et 7, 1.

[1]) Cf. Strabon, X, 2, 13, pag. 699 (455). Beeskow, *Cephalonia*, p. 23 sqq. V. en général Pauly, *R. E.*, vol. I, 2e édit., p. 1172 sqq.

[2]) Cf. à son sujet Pauly, *R. E.*, vol. IV, p. 1755 sqq.

[3]) Cic., *Ad Quint., fr.*, III, 2, 3. 8, 3. Appian., *Bell. civ.*, II, 24. Drumann, vol. VI, p. 119.

[4]) Cf. Cic., *Ad Att.*, V, 11, 6. *Ad Fam.*, XIII, 1. 2. 3. 19, 2. A Athènes, Memmius désira reconstruire la maison d'Épicure, tombée en ruines (dans le district de Mélite), et il en avait déjà obtenu l'autorisation de l'Aréopage. Mais comme les Épicuriens d'Athènes, ayant à leur tête Patron, l'ami de Memmius (et du célèbre Atticus [v. plus bas]), s'y opposèrent vivement, Memmius renonça à son projet (en 703 de Rome, 51 av. J.-C.), mais garda rancune à Patron jusqu'à ce que Cicéron, passant par Athènes pour se rendre

il devint citoyen de la ville de Patræ et adopta Lyson, fils d'un de ses nouveaux concitoyens[1].

Cependant, outre la nécessité peu agréable d'être contraint de vivre de l'autre côté de l'Adriatique et l'intention de faire des affaires d'argent de toute espèce, licites ou illicites; outre le besoin d'expédier les affaires d'État, il y avait d'autres motifs, sinon plus puissants, du moins incomparablement plus nobles et meilleurs, qui amenaient en Grèce un grand nombre de Romains, et c'est précisément alors, et depuis ce moment-là, que les relations entre l'Italie et l'antique pays des Hellènes devinrent de plus en plus fréquentes et intimes. Nous voyons plus d'un Romain, rempli de dégoût ou de crainte à la vue des scènes de plus en plus tumultueuses dont la capitale du monde était le théâtre, venir se retirer dans la Grèce pacifiée, ou chercher sur le sol de la Grèce un refuge temporaire contre les haines et les persécutions politiques. Depuis les temps de Flamininus et de Paul-Émile, les Romains lettrés venaient de plus en plus nombreux visiter cette Grèce qu'on vénérait comme la patrie de la civilisation la plus parfaite, dont les lieux, consacrés par le mythe, la tradition et l'histoire, avaient un attrait irrésistible, dont les villes étaient toujours encore pleines des constructions les plus magnifiques de tous les siècles et des plus splendides créations des arts plastiques[2]. Et cette force d'attraction que la Grèce exerçait sur les Romains, dit un écrivain moderne[3], « loin de diminuer, devenait plus puissante à mesure que cette contrée se couvrait de ruines et devenait plus déserte : au milieu du silence et de la solitude répandus sur les campagnes

en Cilicie, sa province, rétablît la paix. Cic., *Ad fam.*, XIII, 1. *Ad Attic.* I, 1 et 19; 3; cf. *De fin.*, V, 1. Drumann, vol. V, p. 248. Vol. VI, p. 119. Ellissen, *Zur Gesch. Athens*, p. 23. C. G. Zumpt, *Ueber den Bestand der philosoph. Schulen in Athen*, p. 12 sqq., 89 sqq.

[1]) Cic., *Ad fam.*, XIII, 19, 2.

[2]) Cf. Friedländer, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, vol. II, p. 52 sqq., 90 sqq. (Nous ne ferons que citer les villes qui, comme Olympie, Delphes, Athènes, Rhodes, étaient comme d'immenses musées d'objets d'art; un seul chef-d'œuvre suffisait souvent pour attirer dans une ville des visiteurs; on allait à Thespies pour admirer l'Éros de Praxitèle, à Cnide (comme à Cos) pour son Aphrodite, à Éphèse pour son Alexandre le Grand, peint par Apelle, etc. Cf. Cic., *In Verr.*, act. II, lib. IV, 2, 4 et 60, 135. Strabon, IX, 2, 25, p. 629 (410).

[3]) Friedländer, p. 53.

et les villes, l'image d'un glorieux passé ne se présentait que plus grandiose à l'âme du voyageur ».

D'autres voyageurs encore allaient en Grèce pour y prendre les eaux ou visiter les endroits où ils pouvaient espérer le rétablissement de leur santé délabrée, comme Ædepsos en Eubée, Anticyre en Phocide, et surtout le sanctuaire d'Asclépios près d'Épidaure[1]. Mais c'étaient surtout les jeunes Romains de grande famille qui allaient écouter, en Grèce même, les rhéteurs et les philosophes dans les villes qui possédaient les écoles les plus célèbres. Nous décrirons dans son ensemble, dans une autre partie de ce livre, la vie intellectuelle des Hellènes et spécialement l'histoire de l'Université d'Athènes sous la domination romaine. Nous devons donc nous contenter de faire observer ici que, outre Apollonie dans la partie la plus méridionale de l'Illyrie macédonienne, qui ne figurait qu'au second rang, et où, entre autres, le jeune Octavien avait fait des études de 45-44 av. J.-C.[2], il y avait avant tout Rhodes et Athènes qui attiraient la jeune aristocratie romaine; qu'à Rhodes, où, entre autres, l'orateur Marcus Antonius (103), Gaius Julius César (de 76 à 74 av. J.-C.), Cicéron et Ser. Sulpicius (78), Gaius Cassius Longinus (le meurtrier de César), M. Brutus et M. Favonius reçurent une partie de leur instruction[3], on cultivait surtout la rhétorique; et que ce fut surtout grâce à ses écoles de philosophie, depuis longtemps célèbres, — (les doctrines et écoles d'Aristote, la péripatéticienne; celle

[1]) Cf. Friedländer, p. 38 sqq., 56 sqq. Curtius, *Pelop.*, vol. II, p. 419 sqq.

[2]) Vell., II, 59. Sueton., *Octav.*, c. 8. 89. 95. Nicol. Damasc. (ap. C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, t. III, p. 435-437, n° 101 sqq.). *Vit. Cæsar.*, XVI-XVIII. Appian., *Bell. civ.*, III, 9. Plut., *Brut.*, c. 22, init. Dio Cass., XLV, 3. Zonar., X, 13. Cf. Blass, *Griech. Beredtsamkeit*, p. 155.

[3]) Sur Rhodes, v. Blass, *Griech. Beredts.*, p. 23. 72. 89 sqq. C. Zumpt, *Ueber den Bestand der philos. Schulen in Athen*, p. 4 sqq. Bernhardy, *Griech. Litt.* (3e édit.), vol. I, p. 506. 513. 531. 539. Mommsen, *R. G.*, v. III, p. 562. Sur Antonius, v. Cic., *De Orat.*, II, 1, 3. Blass, p. 96. Sur César, v. Sueton., *Cæs.*, c. 4. Aurel. Vict., *De vir. ill.*, 78 (*Cæsar*). Plut., *Cæs.*, c. 3. Sur Cicéron, voy. Aur. Vict., I, 1. 81 (Cic.). Plut., *Cæs.*, c. 3. *Cic.*, c. 4 et Cic., *Brut.*, 91, 316, *In Verr. act.*, II, lib. II, 65, 159. Drumann, vol. V, p. 249 sqq. Sur Sulpicius, v. Cic., *Brut.*, 41, 151. Sur Cassius, v. Appian., *Bell. civ.*, IV, 65, 67. Dio Cass., XLVII, 33. Sur Brutus, v. Aur. Vict., I, 1, 82 (*Brutus*), init., et sur Favonius, v. Cic., *Ad Att.*, II, 1, 9.

de Platon, ou académique; celle de Zénon ou stoïcienne; celle d'Épicure ou épicurienne, étaient alors toutes florissantes[1]) — dont quelques maîtres distingués avaient repris les travaux peu de temps après la prise de la ville par Sulla, qu'Athènes put se relever en partie de l'état de misère profonde où l'avaient jetée Aristion et Sulla[1].

On voudra bien se rappeler qu'à la fin de la première guerre contre Mithradate, la prospérité matérielle des Athéniens était presque complètement anéantie; le terrible massacre ordonné par Sulla avait aussi diminué considérablement le nombre des habitants libres[2]. La misère générale des seize années suivantes ne permettait guère à la population appauvrie de rouvrir dans une certaine mesure les sources de la solide prospérité d'autrefois; il ne lui restait plus que le commerce qu'elle faisait avec les produits de l'Attique, renommés depuis si longtemps. On eut donc recours, entre autres, à un expédient peu honorable : on vendit le droit de cité athénien toujours encore très estimé[3]. Par ce moyen, on augmenta, il est vrai, le nombre des citoyens; mais, sans parler d'autres inconvénients[4], ce procédé fit perdre à la langue, que jusqu'alors on avait parlée à Athènes avec tant de charme, cette pureté que Cicéron vantait encore avec enthousiasme[5]; vers la fin du IIe siècle après J.-C., le paysan de l'Attique se distinguait, d'une façon frappante, de la population urbaine par la pureté avec laquelle il parlait son admirable dialecte[6]. Le monde

[1]) Cf. plus bas, vol. II, et provisoirement surtout C. ZUMPT, *op. cit.*, p. 4 sqq., 14, et, sur les chefs d'école de cette période, p. 8. 43 sqq., 69 sqq., 80 sqq., 88 sqq., 93. Cf. aussi FRIEDLÄNDER, p. 35. W. E. WEBER, *Q. Horatius Flaccus*, p. 21 sqq. BERNHARDY, *Griech. Litterat.* (3e édit.), vol. I, p. 505. 541 sqq. FINLAY, p. 260 sqq. C. F. WEBER, *Comm. de Academia literar. Athen.*, p. 1 sqq. MOMMSEN, *R. G.*, vol. II, p. 418 sqq. BEUTLER, *op. cit.*, p. 43 sqq. AHRENS, p. 65 sqq. BLASS, *op. cit.*, p. 22. 95 sqq.

[2]) APPIAN., *Mithr.*, c. 38, fin.

[3]) Cf. DIO CASS., LIV, 7 (cf. aussi LUCIAN., *Hermotim.*, c. 24). CIC., *Pro Balbo*, 12, 30. NICOL. DAMASC. (dans MÜLLER, *Fr. Hist. Gr.*, vol. III, p. 355, nº 6), *De vita sua*, 6.

[4]) C'est pour cette raison qu'en 18 ap. J.-C., le légat Gnæus Calpurnius Piso appela brutalement les Athéniens de ce temps-là : *nationum conluvies.* TACIT., *Annal.*, II, 55.

[5]) CIC., *Brut.*, 46, 172, *De Orator.*, III, c. 11.

[6]) Cf. PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 1, 7, p. 553. La présence à Athènes

hellénistique ne cessa de témoigner pendant plusieurs siècles une vive sympathie à Athènes, et, alors comme plus tard, il combla de bienfaits cette ville infortunée; mais, malgré les meilleures intentions, tout ce qu'on fit pour elle fut inutile. Ne sachant ou ne pouvant guérir le mal interne dont elle souffrait, on s'efforçait de cacher sa misère sous un voile de pourpre, d'orner la ville, faute de mieux, de nouvelles et splendides constructions qui étaient indirectement une source de profits pour les habitants et, dans tous les cas, contribuaient à entretenir et à augmenter l'attrait qu'avait la ville pour les étrangers. C'est ainsi que l'exemple donné par les Ptolémées et les Attales [1] fut suivi par le roi de Cappadoce Ariobarzane II Philopator (65 [59]-52 av. J.-C.), et par son fils et successeur Ariobarzane III (Εὐσεβής Φιλορωμαῖος), qui firent reconstruire, par les architectes G. et M. Stallius et Ménalippos l'Odéon détruit par Aristion (p. 345) [2]; les Athéniens reconnaissants leur élevèrent des statues. De puissants Romains imitèrent les princes hellénistiques [3]. La conduite de Sulla à l'égard

de nombreux professeurs et étudiants des pays hellénistiques d'Asie avait certainement exercé une grande influence sur la langue.

[1]) Voy. dans l'article de Bursian, *Athenæ*, dans la *Realencycl.* de Pauly, vol. I, 2me édit., p. 1978, la liste des splendides édifices élevés à Athènes par ces princes; cf. Pausan., I, 9, 3. Bursian place « vers le milieu du premier siècle av. J.-C. » le don d'un Syrien, Andronicos de Cyrrhos en Syrie, qui, « sur une place, à l'est de l'agora, fit construire une tour octogone de marbre (encore bien conservée); sur les côtés extérieurs étaient représentés les huit vents principaux; au-dessous, il y avait un cadran solaire, et, à l'intérieur, une horloge hydraulique (à laquelle un aqueduc, partant de la Clepsydra, fournissait l'eau nécessaire). » Cf. Vitruv., I, 6. Varro, *De re rust.*, III, 5, 17 Stuart, *Alterth. v. Athen*, I. Lief. 2; Taf., 3 et sqq. Curtius, *Attische Studien*, II, p. 51 sqq. *Erläuternder Text*, p. 44.

[2]) Vitruv., V, 9, 1. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, nº 357 sqq., p. 429 sqq. Cf. Vischer, *N. Schweiz. Museum*, III [1863], p. 75. *Rhein. Museum*, XXI, p. 511. On trouve dans Böckh, *C. I. Gr.*, II, nº 2280, une inscription athénienne de Délos en l'honneur de Stratonice, fille d'Ariobarzane III.

[3]) Les relations, par contre, que l'aventureux rhéteur athénien Amphicrate avait nouées (avant le commencement de la campagne d'Arménie entreprise par L. Lucullus, en 69) avec Tigrane, roi d'Arménie, eurent pour ce Grec des suites fâcheuses. Soupçonné d'espionnage, il dut (son contemporain, le célèbre favori et ministre de Mithradate et son ambassadeur auprès de Tigrane, le philosophe Métrodore de Scepsis, avait également succombé aux soupçons de son maître vers 70/69 av. J.-C.) se donner lui-même la mort vers 70/69 à Tigranocerte ou près de cette ville; sa protectrice, la reine Cléopâtre, n'ayant pas pu le sauver, dut se contenter de faire élever

d'Athènes ne trouva pas d'imitateurs ; les brigandages de Verrès, en 80 (p. 396) et les exactions dont (en 57 et en 56 av. J.-C.) le proconsul Pison (p. 400 sqq.) s'était rendu coupable [1], furent sévèrement blâmés à Rome. Le grand Pompée, au contraire, qui, lorsqu'il revint victorieux de l'Asie, en 62, avait comblé de faveurs et de présents les rhéteurs et les philosophes rhodiens (auxquels, en 67 déjà, il avait témoigné son estime [2]), avait donné aux Athéniens, pour les récompenser des louanges outrées qu'ils lui avaient prodiguées en 67, pendant la guerre contre les pirates, et sans doute aussi en 62, lorsqu'il passa par Athènes pour s'en retourner en Italie [3], une somme de 50 talents au moins (300.000 francs) pour embellir leur ville et pour effacer complètement les traces de la terrible vengeance de Sulla [4].

Ce qui était bien plus précieux pour les Athéniens, c'est que c'était précisément leur ville qui, plus que toutes les autres cités — (parmi lesquelles Argos, Tégée et Sparte étaient toujours au premier rang), — continuait à attirer une foule de voyageurs romains et de jeunes Italiens, avides de se former à l'école de la Grèce ; l'élégance et la haute culture de ses habitants, sa glorieuse histoire, ses nombreux monuments et ses excellentes écoles exercèrent comme autrefois sur les

à l'Athénien un magnifique monument. Plut., *Lucull.*, c. 22. Strab., XIII, 1, 55, p. 907 (609). Clinton, *Fast. Hell.*, vol. III, p. 167. Blass, *Griech. Beredtsamkeit*, p. 36, 67 sqq. Drumann, vol. IV, p. 142. Précédemment déjà (dans la seconde moitié du IIe siècle), le stoïcien Archédémos de Tarse avait émigré chez les Parthes, à Babylone, et y avait fondé une école (Plut., *De exilio*, 14. Zumpt, *Die philosophischen Schulen*, p. 79.

1) Cic., *In Pison.*, 40, 96.

2) Plut., *Pomp.*, c. 42 et Cic., *ibid.* c. 4. Strabon, XI, 1, 6, p. 753 (492). Cic., *Tuscul.*, II, 25. Plin., *N. H.*, VII, 30 (31), 112. Solin., c. 1, 115.

3) Plut., *Pomp.*, c. 27. Zonar., X, 3, fin.

4) Plut., *Pomp.*, c. 42. Ellissen, p. 21. Sur les présents de César, voir plus bas, p. 430. — Plus tard, Appius Claudius Pulcher [p. 396, 5] entreprit à Eleusis, en 51/50, avec les dépouilles de la province de Cilicie (53-51), une construction splendide, celle des Propylées conduisant à la cour du temple de Déméter et Perséphone (comme il mourut bientôt après (v. plus bas, p. 417), ils ne furent terminés que par ses parents); Cicéron aurait bien voulu en faire autant pour Athènes. Cic., *Ad Attic.*, VI, 1, 26. 6, 2. Cf. Mommsen, *C. Inscr. latin. antiq.*, p. 181 sqq., n° 619. Keil in *Philologus*, Supplementband, II, p. 577 sqq. Bursian, *Geogr.*, vol. I, p. 330.

étrangers le charme le plus puissant[1], dès qu'elle se fut relevée de ses désastres et qu'elle eut oublié les scènes d'horreur dont elle avait été le théâtre à l'époque de Sulla, de 88 à 86 avant J.-C. Ce fut un bonheur pour les Athéniens que le premier des Romains qui, après la chute d'Aristion, vécurent plus ou moins longtemps au milieu d'eux devînt le bienfaiteur de leur cité qui était tombée si bas. C'était le chevalier Titus Pomponius (Atticus), dont le nom paraît bien souvent dans l'histoire de cette époque, l'ami et le confident de Cicéron et de beaucoup d'autres hommes d'État romains. Pomponius avait fui les scènes de désordre qui, en 87, avaient accompagné la révolution de Marius, ainsi que les horreurs qui remplissaient l'Italie au moment où Sulla s'efforçait d'y rétablir le pouvoir de son parti; en 86 av. J.-C., lorsqu'Athènes était retombée au pouvoir des Romains[2], il s'était rendu dans cette ville avec la plus grande partie de sa fortune; il y resta jusqu'à la fin de l'année 65 av. J.-C.[3] : ce séjour, comme l'on sait, lui valut le surnom d'Atticus[4]. Dès le début, il sut gagner les bonnes grâces des malheureux Athéniens qui, pendant que Sulla assiégeait leur ville, avaient souffert la plus affreuse famine (p. 342), en leur faisant distribuer une grande quantité de blé[5]. Ensuite le vif et profond intérêt qu'il prenait aux affaires de la Grèce, et, en particulier, à celles d'Athènes, son caractère aimable, sa conduite pleine de tact, l'influence considérable (p. 357) qu'il paraissait exercer sur Sulla revenu d'Asie en Grèce en 83, sa haute culture intellectuelle puisée aux sources grecques, la facilité enfin avec laquelle il s'était rendu maître de la belle langue des Hellènes, tout cela l'avait rendu éminemment populaire[6]. D'autre part, sa grande fortune et le cré-

[1]) Cf. en général Friedländer, *op. cit.*, p. 35. 54 sqq. et Lotholz, *Beiträge zur Geschichte der Bedeutung Athens*, p. 4-15.

[2]) Cf. Cornel. Nepos (éd. Nipperdey), *Attic.*, c. 2, 2 et 3; pour la chronologie, j'ai suivi Drumann, vol. V, p. 8. Nipperdey, *ad C Nepot.*, *ibid.*, p. 150, et Lotholz, *op. cit.*, p. 4. Sur Atticus en général, v. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 504 sqq. G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, p. 129-166.

[3]) Corn. Nep., c. 4, 5. Lotholz, *ibid.* Drumann, V, p. 11.

[4]) Cic., *De senect.*, 1, 1. *De finib.*, V, 2.

[5]) Cornel. Nep., *ibid.*, c. 2, 6. — Il le fit encore plus tard, par exemple en 50 av. J.-C., pendant un séjour à Athènes. Cic., *Ad Att.*, VI, 6, 2.

[6]) Nep., *Attic.*, c. 2, 3. c. 3, c. 4, 1-3 et 5. Drumann, vol. V, p. 84 sqq.

dit dont il jouissait profitèrent largement à la ville infortunée. Pomponius était le fils d'un riche banquier romain; il avait lui-même embrassé la carrière de son père et trouva, comme tant d'autres Romains (comme plus tard entre autres M'. Curius, son ami et celui de Cicéron, à Patræ, T. Manlius à Thespies, M. Æmilius Avianianus à Sicyone et M. Mindius à Élis[1]), dans les villes de la Grèce, de la Macédoine et de l'Asie-Mineure appauvries par la guerre, l'occasion de faire les opérations financières les plus étendues et les plus lucratives. L'âpreté du Romain, toujours « peu traitable » en affaires d'argent, la rigidité et la froide dureté même des moins mauvais parmi les princes de la finance romaine, ne faisaient nullement défaut à Atticus; mais il sut rester honnête homme; il ne fut point un usurier sans cœur; il n'était pas un de ces cruels fléaux des provinces, comme Rome les produisait alors en masse. On le loue hautement, au contraire, d'avoir si bien su aider les Athéniens de son argent et de son crédit; on nous apprend que, dans ses relations avec les Athéniens, Atticus ne songeait pas à son intérêt, que — tout en exigeant qu'on le payât aux époques fixées — il se contentait d'un intérêt très peu élevé, qu'il n'exigeait aucune commission de ceux auxquels il procurait un emprunt à des conditions avantageuses, et que, par la sévérité même avec laquelle il exigeait le remboursement exact des sommes prêtées, il s'efforçait de prévenir l'accumulation si dangereuse des intérêts[2]. Ce qui achève le portrait de ce banquier romain si plein de bon sens, c'est que, lui aussi, comme beaucoup d'autres Romains, pour la plupart de son rang[3], il avait acquis (depuis 70 ou 69 environ av. J.-C.) en Épire, non loin de la ville chaonienne de Bouthroton sur le fleuve Thyamis[4], dans l'île de Corcyre, et, près de là, sur les

[1]) Cic., *Ad Att.*, VIII, 5, 2. 6, 5. IX, 17, 2. *Ad famil.*, VII, 28 sqq. XIII, 17 et 50, et XIII, 21. 22. 26, 2. On cite encore comme bienfaiteurs des Grecs, au temps d'Atticus et de Pompée, des gens comme le banquier romain L. Aufidius Bassus à Tarse (Böckh, *C. I. Gr.*, II, nº 2335).

[2]) Nep., *ibid.* 2, 4 et 5; cf. Drumann, vol. V, p. 8 sqq. Ceci ne l'empêcha pas de profiter de la situation et de l'appauvrissement d'Athènes pour placer ses capitaux; son agent d'affaires était l'épicurien Xénon. Cic., *Ad Att.*, V, 10, 5. 11, 6. VII, 1. 1. XIII, 37, 1. XIV, 16, 4. XVI, 1, 5.

[3]) V. entre autres pour l'Épire Varr., *De re rust.*, II, *præf. extr.*, et 2, init.

[4]) Varr., *ibid.* II, 2, init. Cic., *Ad Att.*, I, 5, 3 et 7. III, 7, 1. 16. 19, 1.

îles Sybota[1], des propriétés considérables et d'un très bon rapport. L'administration de ces biens, aussi bien que d'autres affaires, le ramena plusieurs fois encore dans la péninsule gréco-macédonienne (entre autres à Sicyone), même après qu'il eut transféré ses pénates d'Athènes à Rome[2]. Les loisirs que laissaient à Atticus ses affaires, il les consacrait exclusivement à l'étude de l'histoire, de la littérature grecque et de la philosophie, et à la société des savants et des professeurs les plus distingués d'Athènes. Enfin, comme Sulla (p. 357), et, après lui, tant de Romains éminents — notamment Cicéron et Auguste[3] — Atticus se fit initier aux mystères d'Éleusis[4].

Avant Atticus, plusieurs hommes éminents, comme Q. Métellus Numidicus, T. Albucius et les célèbres orateurs L. Licinius Crassus (vers 110 av. J.-C.) et M. Antonius (103 avant J.-C.)[5], étaient allés faire leurs études à Athènes; mais Atticus fut le premier de cette longue série de jeunes Romains de grande famille qui, pendant quelques dizaines d'années, se pressèrent en si grand nombre autour des philosophes athéniens que, pendant les deux dernières générations de la République, Athènes semblait être une Université romaine. Comme le chevalier L. Sauféius[6], un ami d'Atticus que nous ne citons qu'en passant, le jeune condisciple d'Atticus, déjà connu à Rome comme avocat et habile défenseur, Marcus Tullius Cicéron (suivant l'exemple de son oncle Lucius, 103 av. J.-C.) vint à Athènes avec son frère Quintus et son cousin Lucius en 79; il y passa six mois (il resta en Grèce, en

20, 1. 21, 1. 23, 5. IV, 15, 3. 16, 1. V, 21, 3. VI, 3, 2. IX, 12, 1. X, 7, 3. XVI, 16. Nep., *Att.*, c. 11, 1 et 2. 14, 3. Drumann, V, p. 9 et notamment p. 62 sqq.

1) Cic., *Ad Att.*, VI, 2, 10. V, 9, 1. XIII, 24. Drumann, vol. V, p. 25 et 63.

2) Cic., *Ad Att.*, I, 13. 17, 2 et 4. II, 15, 1. Sur Sicyone, v. Cic., *ibid.* I, 13, 1. 19, 9. 20, 4. II, 1, 10, 21, 6. Voy. en général Drumann, vol. V, p. 64 sqq.

3) Cic., *De legibus*, II, 14. Dio Cass., LI, 4. Sueton., *Octav.*, c. 93.

4) Cic., *De leg.*, II, 14. Lobeck, *Aglaophamus*, p. 37 sqq. Les Romains ne s'intéressaient pas seulement aux mystères d'Éleusis. Plutarque, *Luc.*, c. 13, nous apprend que, pendant la guerre maritime contre Mithradate, Voconius, un des légats de Lucullus, se fit initier (en 73) dans l'île de Samothrace aux Mystères de ce nom.

5) Cic., *Brut.*, c. 35, 131. *De orat.*, I, 11 et 18 sqq. II, 1 et 90. III, 20.

6) Corn. Nep., *Attic.*, c. 12, 3.

Asie-Mineure et à Rhodes jusqu'en 77 av. J.-C.)[1], et, tout en fréquentant les philosophes les plus éminents de cette époque, il étudia à fond Athènes et ses grands monuments; sa nature impressionnable lui permit de jouir au plus haut degré de tous les plaisirs intellectuels, de tous les charmes que pouvaient encore lui offrir cette ville d'Athènes, cette Grèce, ce peuple hellénique si intelligent[2], dont il voyait pourtant la profonde décadence et dont il stigmatisa plus tard à plusieurs reprises les infirmités morales, tant dans ses conversations familières que dans divers plaidoyers. C'est probablement à cette époque que Cicéron visita Sparte et qu'il y trouva encore dans toute leur vigueur l'antique discipline et les durs exercices auxquels était soumise la jeunesse spartiate[3]. L'ambitieux jeune Romain — qui dès lors ne cessa d'entretenir les relations les plus suivies avec un grand nombre d'Hellènes et de Romains séjournant en Grèce; qui, grâce au profond intérêt que lui inspirait Athènes et l'hellénisme (p. 403, 4 et plus bas), exerça bientôt une influence considérable même sur les autorités athéniennes les plus haut placées; qui, par son infatigable activité scientifique (il avait trouvé à cet égard dans Atticus, qui avait une importante fabrique de livres et, comme libraire, les relations commerciales les plus étendues, un aide des plus zélés[4]), contribua plus que tous les Romains de son temps à doter Rome des trésors du génie hellénique — devait revoir la Grèce plusieurs fois encore. D'abord en 58 et en 57 avant

[1]) Cf. Aur. Vict., *De vir. ill.*, 81 (*Cic.*). Plut., *Cic.*, c. 3 et 4. Dio Cass., XLVI, 7. Cic., *De orat.*, II, 1. *De fin.* V, 1. *Brut.*, c. 91, 314-316. Tacit, *Dial. de orat.*, 30. Drumann, vol. V, p. 246 sqq. Vol. VI, p. 326, 719. R. Abeken, *Cicero in seinen Briefen*, p. 12 sqq. Blass, *Griech. Beredtsamkeit*, p. 96 sqq.

[2]) Cic., *De fin.*, V, 1. 2. *Tusc.*, III, 22. Drumann, vol. V, p. 246 sqq. Vol. VI, p. 652 sqq. — C'est plus tard que Cicéron fit une remarque malicieuse sur Pélops de Byzance, qui avait blessé sa vanité d'homme d'État; Plut., *Cic.*, c. 24, fin., et c. 25, init.. Cic., *Ad Attic.*, XIV, 8, 1, et voir Drumann, vol. VI, p. 138 sqq. Sur la missive de l'Athénien Hérode à Cicéron (Plut., *Cic.*, c. 24) en 60, à propos de son consulat, voy. Cic., *Ad Att.*, II, 2. XIV, 16 et 18.

[3]) Cf. Cic., *Tuscul.*, V, 27. II, 14. 20; sur ses relations ultérieures avec les Spartiates, v. Cic., *Ad fam.*, XIII, 28.

[4]) Cf. Drumann, vol. V, p. 66. Ad. Schmidt, *Gesch. der Denk und Glaubensfreiheit in 1 Jahrh. der Kaiserherrschaft*, p. 120 sqq. Bernhardy, *R. L.*, p. 65 sqq., 692.

J.-C., lorsque, chassé de Rome par P. Clodius, tremblant devant P. Autronius, un partisan de Catilina qui vivait dans l'exil en Achaïe, et d'autres ennemis de cette espèce qu'il avait en Achaïe, il dut séjourner comme fugitif, profondément humilié, à Thessalonique et à Dyrrhachion (dont il était depuis longtemps l'ami)[1]. Plus tard (51 et 50 av. J.-C.), il reparut parmi les Hellènes comme proconsul de la Cilicie[2], puissant et fêté dans toute la Grèce et notamment à Athènes, aussi bien lorsqu'il se rendit dans sa province que lorsqu'il en revint. Enfin, en 49 et en 48 av. J.-C., nous le retrouvons, pendant la guerre civile, dans le camp de Pompée, à Dyrrhachion, dans l'île de Corcyre[3], politique indécis et hésitant entre sa sympathie pour la République et la terreur que lui inspirait César.

Un grand nombre de Romains, après avoir fait leurs études à Athènes, jouèrent ensuite un rôle considérable dans le monde politique ou occupèrent, comme écrivains, un rang élevé ; on peut suivre leurs traces jusqu'aux temps des guerres civiles qui mirent fin à la République. Les mêmes hommes qui, plus tard, prirent part à la lutte décisive dans la plaine de Philippes, M. Junius Brutus et Marcus Antonius, ont fait leurs études à Athènes, celui-là en 65, puis entre 58 et 51 av. J.-C. et après la bataille de Pharsale[4], celui-ci en 58[5]. Au nombre de ces jeunes étudiants romains que (v. plus bas) M. Brutus, dans l'automne de l'an 44, fit entrer dans les rangs de l'armée républicaine, nous trouvons aussi le jeune Marcus Cicéron, le fils du grand orateur[6], qui vivait à Athènes depuis l'année 45 av. J.-C., et le jeune poète Quintus Horatius Flaccus[7], qui s'y

[1]) Dio Cass., XXXVIII, 18-30. Plut , *Cic.*, c. 32. Cic., *Ad Att.*, III, 2. 7, 1. 8, 1. 9-27. *Ad fam.*, XIV, 1, 4 et 7. 2-4. *Pro Plancio*, c. 40. 41.

[2]) Plut., *Cic.*, c. 36. Cic., *Ad fam.*, XIV, 5. XIII, 1. II, 8. 17. XVI, 2-9. *Brut.*, c. 1, 1. *Tuscul.*, V, 8. *Ad Att.*, V, 9-14. VI, 7-9. VII, 1, 2.

[3]) Plut., *Cic.*, c. 38 et 39. *Cat. min.*, c. 55. Dio Cass., XLVI, 12. XLII, 10. Drumann, vol. VI, p. 231-238.

[4]) Aur. Vict., *De vir. ill.*, 82 (*Brut.*), init. Cf. C. Zumpt, *Ueber den Bestand der philosoph. Schulen*, p. 44. Lotholz, *op. cit.*, p. 10. Drumann, vol. IV, p. 37 sqq. Blass, p. 97.

[5]) Plut., *Anton.*, c. 2, fin. Drumann, vol. I, p. 65 sqq. Ellissen, p. 26.

[6]) Plut. *Cic.*, c. 24 fin., c. 45. *Brut.*, c. 24, 26. Dio Cass., XLV, 15. XLVI, 3. 18. Cf. Drumann, vol. VI, p. 714-717. Lotholz, p. 8 sqq. et ci-après.

[7]) Horat., *Epist*, II, 2, 43 sqq. 81 sqq. Cf. W. E. Weber, *Q. Horatius Flaccus*, p. 21 sqq. Lotholz, p. 10 sqq.

trouvait depuis l'année 49 environ. Plus tard, le noble P. Virgilius Maro vit Athènes peu de temps avant sa mort ; et, dans la suite, des poètes comme Ovide, Properce et Lucain ne manquèrent pas d'aller voir cette splendide cité[1].

Athènes était maintenant devenue avant tout une ville universitaire. Les intérêts de ses grandes écoles, du succès et de la prospérité desquelles dépendait alors presque exclusivement la modeste fortune de ses habitants, sont tellement prépondérants, que nous voyons les autorités de la ville, l'Aréopage et le premier stratège, s'occuper avec zèle tant des affaires extérieures des écoles de philosophie que de l'entretien du personnel des professeurs ; on s'efforçait de réunir à Athènes des maîtres éminents (comme par exemple le célèbre péripatéticien Cratippe de Mitylène (en 45 ou en 46), à qui, paraît-il, une place avantageuse avait été offerte, peut-être à Rome[2]. La vie politique était presque éteinte ; le démos, surtout à partir de l'an 86, depuis que le parti aristocratique, sous la conduite de son chef Midias, dominait sans conteste, ne jouait plus qu'un rôle très secondaire[3]. Au dehors cependant, l'Aréopage surtout, dont l'influence croissait visiblement[4],

[1]) WEBER, p. 230 sqq. LOTHOLZ, p. 12. BERNHARDY, *R. L.*, p. 142, et cf. FRIEDLÄNDER, vol. II. p. 52. 54 sqq., 62. 103. Ovide semble avoir aussi visité Délos (*Metam.*, XIII, 630. *Heroïd.*, 21, 95), dans un voyage qu'il fit en Grèce et en Asie-Mineure (*Fast.*, VI, 417-423).

[2]) Cf. ce qui est dit de Gaius Memmius, p. 403, 4. Sur Cratippe (CIC., *De divin.*, I, 3), pour lequel Cicéron obtint de Gaius César, le nouveau maître de la République, les droits de citoyen romain (probablement vers l'an 45), voy. PLUT., *Cic.*, c. 24, et ZUMPT, *Ueber den Bestand der philosoph. Schulen*, p. 18 , 71. ELLISSEN, p. 24; v. aussi AHRENS, *op. cit.*, p. 37. 45.

[3]) CORNEL. NEP. (éd. Nipperdey), *Att.*, c. 3, 2.

[4]) A cette époque, l'aréopage (ci-dessus, p. 290) joignait à l'exercice de ses hautes fonctions et au droit de juger les plus grands criminels la direction suprême et la surveillance de l'éducation et de l'instruction, des hautes écoles, du culte et de tout ce qui s'y rapportait; il était aussi chargé de la surveillance des bâtiments, du soin d'entretenir les édifices publics et enfin de la police des marchés; cf. AHRENS, p. 35, 36, 37, 38. A côté du président de l'aréopage (ἐπιστάτης) et du premier stratège, le κῆρυξ de l'aréopage était maintenant à Athènes un des fonctionnaires les plus influents. PLUT., *An seni sit ger. respubl.*, c. 20. BÖCKH, *C. I. Gr.*, vol. I, nos 180-182. 272. 283. 396. 397. Vol. III, n° 3831. AHRENS, p. 38 sqq. Cf. MEIER, *Comm. Epigr.*, I, n° 36, p. 38, et n° 43, p. 42. HERMANN, *Gr. Staatsalterth.*, § 176, 10, et § 109, 2. Voy. en général WESTERMANN dans PAULY, *R. E.*, vol. I, 2e édit., p. 1503 sqq. — D'après WESTERMANN, *loc. cit.*, l'aréopage, à cette époque, ne se recrutait

conservait une grande autorité ; si bien qu'un gouverneur romain de la province d'Asie, Publius (ou Gnæus)[1] Dolabella (avant l'an 66) soumit au tribunal athénien, depuis si longtemps célèbre, une affaire criminelle très compliquée[2]. Mais, en somme, l'inanité de la vie publique des Grecs de ce temps et des siècles suivants se manifeste de plus en plus. Ce qui le prouve pour Athènes, en particulier, c'est « l'importance exagérée qu'on attribue sur les monuments publics aux sociétés de gymnastique des éphèbes et à leurs présidents[3] ». En général, on peut appliquer à la Grèce entière de cette époque et des époques suivantes ce que dit un savant moderne[4] de la gymnastique et des exercices athlétiques cultivés avec tant de prédilection et des Jeux olympiques, qu'on célébrait toujours avec enthousiasme : « Depuis que la vie avait perdu tout intérêt réel, on essayait d'en remplir le vide en jouant avec les ombres d'un passé glorieux. Avec une tendresse parfois touchante, ces épigones s'attachaient aux souvenirs d'autrefois et cherchaient à conserver les restes devenus presque méconnaissables des fondements de la civilisation et

plus, ou du moins plus uniquement, parmi les archontes sortants, mais peut-être aussi (cf. Beutler, *op. cit.*, p. 38) par des votes personnels (cooptation), de sorte que non seulement des Athéniens éminents, mais aussi des Romains furent admis dans ce collège vénérable après avoir obtenu le droit de cité à Athènes; nous voyons par Cic., *Pro Balbo*, 12, 30, que les Romains recherchaient beaucoup cet honneur. Sur la haute considération dont jouissait l'aréopage, v. aussi Cic., *De nat. deor.*, II, 29, 74. *Ad Att.*, I, 14, 5. *De offic.*, I, 22. — Les passages cités plus haut, p. 403, 4, et Plut., *Cic.*, c. 24, montrent du reste très clairement que des Romains haut placés, comme Gaius Memmius et Cicéron, le célèbre philhellène, ont plus d'une fois exercé leur influence sur les décisions non judiciaires de l'aréopage. Quelquefois même l'aréopage se montrait très indépendant, même à l'égard des hauts fonctionnaires romains, lorsque la superstition religieuse était en jeu; v. ci-après.

[1]) D'après Drumann, vol. II, p. 565.

[2]) A Smyrne, une femme avait empoisonné son mari et son fils, parce que ceux-ci lui avaient tué un fils né d'un mariage antérieur. L'aréopage, pas plus que Dolabella, ne voulut punir ce meurtre ; il décida, en conséquence, que l'accusée et les accusateurs devaient se représenter devant son tribunal cent ans plus tard. Val. Max., VIII, 1. *Amb.*, 2, fin. Gell., *N. A.*, XII, 7, et Ammian. Marc., XXIX, 2, 19.

[3]) Cf. K.-F. Hermann, *Griech. Staatsalt.*, § 176. 15. § 161-10. Ahrens, *op. cit.*, p. 53 sqq. Beutler, p. 31 sqq. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, no 251 sqq., p. 363 sqq., et ci-après, vol. II.

[4]) Friedländer, *op. cit.*, vol. II, p. 319 sqq.

de la gloire helléniques. La gymnastique figurait au premier rang, et les gymnases et les concours prirent une importance d'autant plus grande que le cercle des intérêts plus nobles et plus élevés était devenu plus restreint. En Grèce, non seulement on considérait comme honorables ces « arts d'agrément »[1], mais les athlètes les plus éminents représentaient, aux yeux de beaucoup d'hommes cultivés, l'idéal de la virilité, de la force, du courage, de la beauté et de la chasteté ; ils les comparaient sans hésiter aux héros des anciens temps. Une victoire remportée à Olympie était toujours encore considérée même par les meilleurs comme très glorieuse, et les noms du petit nombre de ceux qui, comme Nicostrate, (Ol. CCIV, 37 ap. J.-C.) avaient été vainqueurs à la lutte et au pancrace, étaient répétés avec admiration de père en fils dans la Grèce entière[2]. Cela n'empêchait pas, il est vrai, que précisément dans ces temps-là on n'eût plusieurs fois recours à l'odieuse pratique de corrompre ses adversaires pour s'assurer la victoire[3]. C'est ainsi que, malgré la situation politique la plus difficile, bien que le pays fût cruellement opprimé et presque ruiné, la vie en Grèce prit peu à peu un caractère tout à fait idyllique ; déjà commençait à se dessiner clairement le cadre étroit dans lequel allait être enfermée sous l'Empire, pendant près de trois cents ans, la vie du peuple hellénique. Cependant la Grèce, avant de jouir de cette existence tranquille, devait éprouver de nouvelles secousses ; déjà s'annonçait une époque terrible, pleine de terreur et de commotions profondes ; l'œuvre de destruction devait être reprise encore une fois et accabler de nouveaux malheurs le pays des Hellènes, déjà si souvent et si cruellement éprouvé.

1) Tacit., *Dial. de orat.*, 10.

2) Tacit., *Dial. de orat.*, c. 10. Quintilian., II, 8. 14. Paus., V, 21, 5. Voy. Krause, *Olympia*, p. 235. Pour la première année de la CLXXVIIe Ol., 72 av. J.-C., v. l'intéressante liste des vainqueurs à Olympie dans Phlegon, *Olymp. fr.* (Westermann, *Script. rer. mirab. gr. ex libb. inc.*, p. 209 sqq., XII). — Sur le célèbre contemporain de Cicéron, le boxeur et vainqueur aux jeux Olympiques Atyanas, un des principaux citoyens d'Adramyttion, et sur la considération dont il jouissait chez les Grecs, voy. Cic., *Pro Flacco*, 13, 31.

3) Pausanias, V, 21, 4. 5. 7, en donne des exemples, notamment pour Ol., CLXXVIII (68 av. J.-C.) et CXCII (12 av. J.-C.).

La lutte colossale, depuis longtemps imminente, entre César et Pompée, entre le parti démocratique et monarchique d'un côté et les défenseurs de la République aristocratique de l'autre, avait enfin éclaté au commencement de l'année 49 av. J.-C. On sait que César, courant de victoire en victoire, avait chassé d'Italie tous ses adversaires ; depuis le printemps de l'année 49 av. J.-C., la péninsule gréco-macédonienne fut le théâtre de la guerre formidable que se faisaient les deux partis qui divisaient la République ; c'est là qu'allait être frappé le coup décisif. Toutes les guerres civiles qui se succédèrent de 49 à 30 av. J.-C., les chefs de parti les ont faites en mettant à contribution toutes les ressources militaires et financières des provinces placées sous leurs ordres ou des États placés sous la protection de l'empire ; et, par suite du renversement de l'état de choses qui avait existé jusqu'alors, un grand nombre de peuples, tenus par Rome dans une dépendance plus ou moins étroite, purent, à diverses reprises, se considérer comme des vassaux dont la sympathie ou l'antipathie pour l'un ou l'autre des partis en présence n'était nullement indifférente. Ce sont précisément les Grecs d'Europe qui nous montrent ceci très clairement.

Nous verrons que, pendant les trois grandes guerres que se firent les Romains, entre 49 et 30 av. J.-C., sur le sol de la Grèce, les différentes villes et tribus de cette contrée prirent part aux luttes de leurs maîtres, luttes qui ranimèrent une fois encore du dehors, violemment et d'une façon transitoire, la vie politique prête à s'éteindre en Grèce ; et que les Hellènes, violents et passionnés comme toujours, se partagent entre les deux camps, souvent sous l'influence d'anciennes rivalités locales. Tout d'abord, il est vrai, Pompée et les optimates ne trouvèrent pas d'ennemis parmi les habitants de la péninsule gréco-macédonienne, où se réunissaient peu à peu, depuis le printemps et l'été de l'an 49, leurs forces combinées de terre et de mer. Pompée et la masse des sénateurs qui avaient quitté Rome en fuyant devant César avaient choisi pour séjour Thessalonique ; c'est là aussi qu'ils établirent d'abord leur quartier général ; ce dernier fut plus tard transféré à Berrhœa sur l'Haliacmon[1].

[1]) Sur Thessalonique, v. Dio Cass., XLI, 18. XLIII, 44. Joann. Antioch.,

La Macédoine ne paraît pas avoir eu à cette époque un gouverneur spécial du parti de Pompée [1]; par contre, le gouvernement des contrées qui en dépendaient était partagé entre divers légats : c'est ainsi que M. Pison [2] avait le commandement des îles, et que l'Achaïe fut gouvernée d'abord par le consulaire Appius Claudius Pulcher (ci-dessus, p. 408, 4), et, après sa mort survenue en Eubée, par le préteur ou propréteur P. Rutilius Lupus [3]. Tandis que Pompée — les combats que César livrait en Espagne et devant la ville grecque de Massalia lui en laissaient bien le temps — mettait en mouvement toutes les forces de l'Orient, en exigeant des habitants des approvisionnements considérables et de fortes sommes d'argent [4], la population de la péninsule gréco-macédonienne fut sommée de prendre les armes en sa faveur. César, dès cette époque, a dû avoir quelques partisans en Grèce; les Hellènes l'avaient connu, lui aussi, jeune encore [5]; il leur avait rendu plus d'un service comme avocat et plus tard comme homme d'État [6]. Mais tout cela était peu de chose en comparaison de l'impression profonde et durable produite autrefois dans tous les pays à l'est de l'Adriatique par les victoires, la gloire militaire et la personnalité importante de Pompée [7]. Ce qui a, sans doute, exercé une influence décisive sur un grand nombre d'Hellènes, c'est que l'un de leurs compatriotes, Théophane de Mitylène (p. 370), qui devait au grand conquérant de l'Orient les droits de citoyen romain, était l'ami intime et le confident de Pompée, avait une voix très influente dans le conseil privé du chef de l'aristocratie et occupait une position

fr., 72, 6 ap. MÜLLER, *Fragm. Hist. Græc.*, t. IV, p. 564. TAFEL, *De Thessalon.*, p. XXVI. Sur Berrhœa, v. PLUT., *Pomp.*, c. 64. En général, sur les diverses contrées de la Grèce, v. entre autres EUTROPE, VI, 19.

1) Cf. ZUMPT, *Comm. Epigr.*, vol. VII, p. 217 sqq. FR. HOFMANN, dans KRANER ad CÆS., *Bell. civ.* (3e édit.), p. 42, au bas, est d'un avis différent.

2) JOSEPH, *Antiq.*, XIV, 10, 14.

3) Cf. VALER. MAX., I, 8, 10. LUCAN., *Pharsal.*, V, 68 sqq., 194 sqq., 224 sqq. OROS., VI, 15. CÆS. (éd. Kraner), *Bell. civ.*, III, 55. ZUMPT, p. 215 sqq.

4) Sur l'Asie et l'Achaïe, v. CÆS., *Bell. civ.*, III, 3. CIC., *Ad Attic.*, IX, 9, 2, et ci-après, p. 427, 3. Sur les quantités considérables de blé tirées de l'Asie, de la Crète, de la Thessalie, voy. CÆS., *ibid.* III, 5, init., 42.

5) Cf. DRUMANN, vol. III, p. 132 sqq., 134 sqq.

6) Cf. ci-dessus, p. 395 et 401.

7) Cf. aussi CIC., *Tusc.*, I, 35.

très importante dans son état-major[1]. Dans tous les cas, aucun Grec, avant que César eût passé l'Adriatique, ne pouvait songer à prendre les armes pour lui et contre les optimates, qui, en face de l'usurpateur César, représentaient toujours le « gouvernement légitime ». La masse des Hellènes suivit donc sans murmurer, beaucoup d'entre eux même avec enthousiasme, les étendards de Pompée. On nous apprend que non seulement les Romains et les citoyens romains qui vivaient en Grèce et en Macédoine et les vétérans établis en Macédoine et dans l'île de Crète[2] furent appelés aux armes, mais que Pompée employa les milices étoliennes, épirotes et thraces pour garder les côtes[3]; qu'il leva de nombreux guerriers en Macédoine, en Thessalie, en Épire, en Béotie, à Athènes et dans le Péloponnèse, tant pour compléter les légions dont il disposait et les mêler avec ses soldats d'Italie que pour en faire des corps indépendants[4]; qu'enfin des troupes légères (notamment des archers et des frondeurs) furent levées ou enrôlées dans l'île de Crète (dont les excellents archers avaient déjà combattu en Gaule, sous César) et en Laconie[5]. La cavalerie de Pompée (sans parler des escadrons enrôlés ou simplement levés en Thrace et en Dardanie) reçut aussi des renforts venus de la Macédoine et de la Thessalie[6]. Sa flotte

[1]) Plut., *Cic.*, c. 38. *Pomp.*, c. 49, fin. 76. Cæs., *B. C.*, III, 18, 3. Cic., *Pro Arch.*, 10, 24. *Ad Att.*, II, 12, 2. 17, 3. V, 11, 3. IX, 1, 3. 11, 3. Val. Max., VIII, 14, 3. Tacit., *Ann.*, VI, 18, fin. Jul. Capitolin., *Max. et Balb.*, 7. Strabon, XI, 5, 1, p. 769 (503) et XIII, 2, 3, p. 918 (617). Cf. Clinton, *Fast. Hellen.*, III, p. 197 sqq. Drumann, vol. IV, p. 551 sqq. C. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, III, p. 312 sqq.

[2]) Cæs., *Bell. civ.*, III, 4, 1. Cf. 102, 2. Joseph., *Ant.*, XIV, 10, 14.

[3]) Cæs., III, 11, 3. 61, 2. Cf. Mommsen, *R. G.*. vol. III, p. 397 sqq.

[4]) Cæs., III, 4, 2. 61, 2. Appian., *Bell. civ.*, II, 70. 75. Même après la bataille de Pharsale, Pompée voulait faire prendre les armes aux citoyens romains et aux Grecs d'Amphipolis et des environs. Cæs., *Bell. Civ.*, III, 102, 2.

[5]) Cæs., *ibid.*

[6]) Cæs., III, 4, 3. 4, 6. — Appien, *B. C.*, II, 49 (cf. 51), énumère en général : des troupes auxiliaires d'Ionie, de Macédoine, de Béotie, d'Athènes et du Péloponnèse et des archers crétois; cf. aussi c. 70 et 71, init., et 75; à la fin du ch. 70 se trouve, comme on sait, l'indication erronée d'après laquelle les Laconiens (Spartiates) se seraient joints à Pompée sous la conduite « de leurs propres rois » (ὑπὸ τοῖς ἰδίοις βασιλεῦσι). — Lucain, *Pharsal.*, II, 646 sqq. et surtout III, 170-213 (cf. V, 51 sqq.), énumère emphatiquement et en détail les alliés grecs de Pompée : les guerriers d'Am-

formidable, qui (depuis l'été de l'année 49) vint se former sous les ordres de M. Bibulus dans l'Adriatique, sur les côtes de l'île de Corcyre jusqu'à Dyrrhachion, était en grande partie composée des escadres de l'Orient. Aux grandes escadres de l'Égypte et des provinces maritimes asiatiques de l'empire (avec Chios, Lesbos, Cos, Smyrne, Milet) vinrent se joindre les navires des Rhodiens, commandés par Gaius Marcellus et Gaius Coponius, et ceux des Cyclades, d'Athènes, de l'île de Corcyre et des Hellènes d' « Achaïe » et de Byzance, qui, ainsi que les galères liburniennes, étaient sous le commandement de L. Scribonius Libo et de M. Octavius [1]. La faible ville d'Athènes, dont les habitants étaient d'enthousiastes partisans de Pompée, n'avait pu équiper que trois vaisseaux [2].

On sait que l'audacieux César, que n'avaient pu effrayer ni la formidable flotte de Pompée, ni la mauvaise saison, réussit, dans l'automne de l'année 49 av. J.-C. [3], après être parti de Brundisium, à débarquer une partie de ses forces à Palæste (Paleassa), sur la côte la plus septentrionale (chaonienne) de l'Épire; puis il s'avança sans tarder sur le littoral le plus septentrional de l'Épire et le plus méridional (macédonien) de l'Illyrie, où eurent lieu bientôt les combats les plus acharnés. Par son débarquement, César avait pu momentanément surprendre son adversaire, qui n'avait d'abord que faiblement garni de troupes la côte de l'Adriatique, où lui aussi pensait établir son nouveau quartier général et se mesurer avec les Césariens, et qui avait échelonné son armée sur un vaste espace, depuis le nord de la Thessalie, le sud et l'ouest de la Macédoine, jusqu'au sud de l'Illyrie. César fut aussitôt reçu

phissa, de la Phocide, de la Béotie, d'Athènes, d'Elis, de l'Arcadie, de la Laconie; puis des Trachiniens, des Dryopes, les tribus épirotes, les Athamanes, les Thessaliens, les Crétois et les différentes tribus des Grecs de l'Asie-Mineure. Cf. Flor., II, 13, 5 et 6.

[1]) Cæs., *B. C.* III, 3, 1. 5. 26, 2. 27, 2. Cic., *Ad Att.*, IX, 9, 2. *Divin.*, I, 32. Plut., *Cic.*, c. 38. *Cat. min.*, c. 54; cf. Lucan., V, 51 sqq. Appian., II, 71.

[2]) Lucan., III, 181 sqq. (Senec., *Suasor.*, 1). — (Appien, II, 70, fin., prétend que César *et* Pompée firent offrir aux Athéniens, comme prêtres des Thesmophories, une neutralité complète, mais que ceux-ci ne voulurent pas en profiter.)

[3]) D'après Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 400. Kraner ad Cæs., III, 6, 2. p. 173. Peter, *Gesch. Roms*, vol. II, p. 347 (2e éd., p. 325).

avec de vives marques de sympathie par les villes d'Oricos et d'Apollonie, dont l'exemple fut bientôt suivi par le reste des Épirotes et d'autres places fortes qui, dans la suite, résistèrent avec beaucoup de ténacité aux attaques de la flotte de Pompée[1]. Par contre, il ne réussit pas à surprendre la très importante forteresse de Dyrrhachion. Pompée, qui se dirigeait alors lentement de la Macédoine vers la côte de Dyrrhachion et qui avait appris à temps que César se préparait à passer de Brundisium en Épire, avait conduit rapidement, sur la *Via Egnatia* (p. 284, 1), une partie de son armée du pays de Candavia (entre la Macédoine et l'Illyrie, aujourd'hui Monte-Crasta), où il se trouvait alors, vers l'Adriatique et arriva à temps pour faire de Dyrrhachion le centre de ses opérations militaires. C'est là que se rassemblèrent presque toutes ses forces de terre, en face des troupes alors bien moins nombreuses de César [2]. Les hostilités furent suspendues entre Dyrrhachion et Apollonie jusqu'au moment où l'arrivée de masses considérables de troupes sous M. Antonius (au mois de février 48) permit au grand César d'entreprendre davantage. Tandis que, autour de Dyrrhachion, il soutenait lui-même la lutte contre Pompée avec une énergie croissante, il envoya plusieurs fortes colonnes vers le sud et le sud-est, dans les cantons grecs limitrophes de l'Épire, d'un côté pour arracher à ses adversaires ces fertiles contrées, dont les habitants, tant à cause de leurs sympathies pour César que parce que l'oppression des Pompéiens et des optimates les avait profondément irrités[3], avaient déjà en partie noué des relations secrètes avec César, de l'autre pour intercepter les renforts que Q. Métellus Scipion (jusque-là proconsul en Syrie), beau-père de Pompée, amenait de l'Asie-Mineure à son gendre à travers la Macédoine. Son légat Gaius Calvisius Sabinus, avec cinq cohortes et une troupe de cavaliers, marcha sur l'Étolie, où le peuple le reçut avec une grande sympathie; il lui fut facile d'arracher aux Pompéiens

[1]) Cæs., III, 6, 2. 7, 11, 3. 12. 39. 40. Flor., II, 13, 36. Lucan., *Pharsal.*, V, 460. (Bursian, *Geogr.*, vol. I, p. 16). Plut., *Cæs.*, c. 37. 38. Dio Cass., XLI, 44 et 45. XLII, 12. Appian., II, 52. 54. 55. 56. Zonar., X, 8.

[2]) Cæs., III, 5, 2. 11, 2. 13, 1-3. 5 et 6. Vell., II, 51, init. Dio Cass., XLI, 43 et 44. 47-49. Appian., II, 55. 56.

[3]) Cæs., III, 34, 2. 35, 2. 80, 1.

les villes de Calydon et de Naupacte [1]; ce détachement s'était emparé également sans peine de l'Acarnanie, de l'Amphilochie et de la Dolopie [2]. Alors le légat Q. Fufius Calénus reçut l'ordre de s'avancer dans cette direction et d'occuper toute la Grèce au sud des Thermopyles. Delphes, Orchomène (en Béotie) et Thèbes furent aussi prises sans peine ; d'autres places fortes furent forcées de se rendre; partout les agents de Calénus s'efforçaient d'augmenter parmi les Grecs le nombre des partisans de César. Par contre, une attaque dirigée contre l'isthme de Corinthe, défendu par la ville de Mégare, très fidèle à Pompée, et les retranchements de Rutilius Lupus (p. 418), légat de ce dernier, paraît avoir échoué [3]. Nous apprenons enfin que Calénus se tourna vers l'Attique et occupa le Pirée, maintenant sans défense; mais les Athéniens lui résistèrent vaillamment, bien qu'il dévastât affreusement leur territoire, jusqu'au jour de la bataille décisive livrée en Thessalie [4].

Un autre légat de César, Lucius Cassius Longinus, avait d'abord appuyé Calvisius avec une légion de recrues et deux cents cavaliers sur les frontières de l'Étolie septentrionale [5]; puis il s'était dirigé vers la Thessalie. Mais là il n'eut que peu de succès. En effet, il s'aperçut bientôt qu'une partie seulement de la population (notamment les habitants de Gomphi) [6], sous Pétræos, jeune homme de grande famille, était disposée en faveur de César, tandis que le parti adverse, sous le puissant Hégésarétos (et plus tard sous le stratège [p. 106, 2]

1) Cæs., III, 34, 2. 35, 1.

2) Cæs., III, 55, 1. Appian., *B. C.*, II, 70.

3) Calénus prit le commandement des troupes placées jusque-là sous les ordres de Calvisius et auxquelles fut réunie évidemment (cf. ci-après, p. 423, 5) la division de Longinus, repoussé de la Thessalie (ci-après, p. 423, 3-5); de sorte qu'il commandait maintenant quinze cohortes. Cæs., III, 55. Plut., *Cæs.*, c. 43, init.

4) Plut., *Cæs.*, c. 43, init. Dio Cass., XLII, 14, init. D'après cela, Zonaras, XII, 23 et Zosime, *Hist.*, I, 29, en prétendant que les murailles d'Athènes sont restées en ruines depuis l'époque de Sulla jusqu'à celle de l'empereur Valérien, ont pour le moins beaucoup exagéré les choses. (Disons en passant que, pendant le Ier siècle après J.-C., le mur d'enceinte d'Athènes, au nord-est et à l'est de la ville, était en briques. Vitruv., II, 8, 9. Plin., *N. H.*, XXXV, 14 (49), 172. Ross, *Arch. Aufsätze*, I, p. 232.)

5) Cf. Cæs., III, 34, 2 et 55, 1.

6) Cf. Cæs., III, 80, 1.

Androsthène), était très attaché à Pompée [1]. Métellus Scipion — contre lequel César avait envoyé dans la Macédoine [2] proprement dite, par la *Via Egnatia*, un troisième légat, Gnæus Domitius Calvinus, avec deux légions et cinq cents cavaliers, appuyés par Ménédémos, un chef ami de la « Macédoine libre » (p. 247) — qui ne se trouvait plus qu'à quelques lieues de l'armée de Calvinus, se porta subitement de son camp, situé sur l'Haliacmon inférieur, contre Longinus [3] avec le gros de son armée, composée de deux légions et d'un grand nombre d'auxiliaires. En vain ce dernier avait commencé à fortifier le défilé de Tempé [4]. Lorsqu'une troupe de cavaliers thraces sous Cotys se présenta impunément devant son camp, Cassius, qui déjà croyait voir l'avant-garde du corps d'armée de Scipion, bien supérieur à sa division, battit en retraite, évacua la Thessalie et recula jusqu'à Ambracie [5].

Cependant Métellus Scipion, de son côté, par suite des mouvements de Calvinus contre son camp, se vit forcé de regagner rapidement les bords de l'Haliacmon. Retenu d'abord auprès de ce cours d'eau, il livra plusieurs combats à Calvinus dans l'ouest de la Macédoine [6], jusqu'à ce que la terrible défaite que César essuya devant Dyrrhachion [7], au commencement de l'été

1) Cæs., III, 35, 2. 80, 2. Cf. Appian., II, 83, init.; sur Pétræos, v. aussi Plut., *Reip. ger. præc.*, c. 19. Un Pétræos, fils de Philoxénide, de Métropolis, se trouve mentionné aussi dans une inscription thessalienne (Keil, *Sylloge Inscr. Boeotic.*, p. 78). Cic., *Ad fam.*, XIII, 25, cite un Hagesarétos de Larissa comme *princeps civitatis suæ*, en 46 av. J.-C.

2) Cæs., III, 34, 3 et 4. Dio Cass., XLI, 51. La Macédoine « libre » (cf. p. 246, 5) comprenait l'Orestide et quelques autres districts de l'ouest et du sud-ouest de la Macédoine; cf. Strabon, VII, 7, 8, p. 503 (326). Plin., *N. H.*, IV, 10 (17), 35.

3) Cæs., III, 36, 1-4. Dio Cass., *ibid.*

4) Cf. Mommsen, *C. I. Latin. ant.*, p. 181. Bursian, *Geogr.*, vol. I, p. 59.

5) Cæs., III, 36, 4 et 5. (La narration de Dion Cassius, XLI, 51, diffère de celle de César; il nous dit que Longinus, en effectuant sa retraite, fut battu par Scipion; Appien, II, 60, fin., raconte les faits d'une façon à peu près identique, tout en se trompant quant au nom du légat.) Après son retour à Ambracie, la division de Longinus fut placée sous les ordres de Calénus.

6) Cæs., III, 36, 3 et 6 à 38, 4. Cf. Dio Cass., XLI, 51, dont la narration diffère singulièrement de celle de César; il dit entre autres que Domitius fut appuyé par les Locriens et les Étoliens.

7) Cf. Cæs., III, 41-54. 56. 58-71. Flor., II, 13, 40. Liv., *Epit. lib.*, CXI. Vell., II, 51. Sueton., *Cæs.*, c. 35. 36, init. Oros., VI, 15. Lucan.,

de l'an 48, après plus de quatre mois de lutte, donnât à la guerre une tournure toute nouvelle. Nous n'avons pas à raconter en détail les événements militaires très intéressants qui se succédèrent : qu'il suffise de rappeler l'heureuse inspiration de César qui lui fit transporter le théâtre de la guerre des environs de Dyrrhachion en Thessalie. Pour cela, on le sait, César recula d'abord jusqu'à Apollonie, remonta la vallée de l'Aoos, franchit la montagne entre l'Épire et la Thessalie et, après avoir fait sa jonction, non loin des sources du Pénée, près d'Æginion, avec la division de Calvinus, — (qui d'Héracleia Lyncestis avait heureusement échappé à Métellus Scipion ainsi qu'à l'armée de Pompée, qui, de l'ouest, marchait contre lui) [1] — se jeta avec toutes ses forces sur la ville thessalienne de Gomphi; cette dernière (située à l'extrémité de la route qui, de l'Épire et de l'Athamanie, conduit en Thessalie par les monts Cercétion), à la nouvelle de la bataille de Dyrrhachion, venait d'abandonner le parti de César et, bien garnie de troupes par le stratège thessalien Androsthène, était décidée à opposer une résistance opiniâtre à l'armée battue de César [2]. César, qui ne pouvait pas attendre là sans danger l'arrivée de Métellus Scipion, lequel se trouvait déjà à Larissa, prit d'assaut l'arrogante cité et la fit saccager et piller pour effrayer le reste des Thessaliens du parti de Pompée [3]. Il abattit ainsi le courage des Grecs adhérents de son adversaire dans cette contrée et put sans crainte laisser son armée s'y reposer complètement. Lorsque ensuite la nombreuse armée de Pompée, qui avait traversé la Macédoine et était maintenant réunie avec le corps de Scipion, l'eut suivi de Larissa, la plaine de Pharsale fut le théâtre de cette bataille formidable (le 9 août d'après l'ancien calendrier, au mois de juin de l'an 48 av. J.-C., d'après le calendrier Julien) qui termina le grand conflit en faveur de

Pharsal., VI, 14-315. Dio Cass., XLI, 50 et 51. Appian., II, 60-64. Plut., *Pomp.*, c. 65 sqq. Cæs., III, c. 39.

1) Cæs., III, 72-79. Bursian, *Geograph.*, vol. I, p. 14, 49.

2) Cæs., III, 80, 1-4. Bursian, p. 53.

3) Cæs., III, 80, 4-6. Flor., II, 13, 41. Dio Cass., XLI, 51. Plut., *Cæs.*, c. 39, 40. 41. Dans leur désespoir, vingt des principaux habitants de Gomphi, tous très âgés, s'empoisonnèrent dans la maison d'un médecin de leurs amis, qui imita leur exemple. Appian., II, 64, fin.

César, anéantit l'armée de la République et donna pour la première fois un maître à l'empire. Des guerriers légèrement armés de l'Acarnanie, de l'Étolie et de la Dolopie s'étaient battus pour César : du côté de Pompée, c'étaient notamment les troupes auxiliaires de Sparte, du Péloponnèse, d'Athènes, de la Béotie et de la Macédoine, ainsi que des archers crétois qui (en s'appuyant fortement sur les légions) avaient pris part à la bataille, peu glorieusement, il est vrai, et en éprouvant de grandes pertes [1].

On peut dire que la bataille de Pharsale mit fin à la guerre dans la péninsule hellénique. Athènes se rendit immédiatement à Calénus qui l'assiégeait; le clément vainqueur de Pharsale accorda son plein pardon à la ville, pour l'amour de sa gloire passée. Toutefois César ne put s'empêcher de dire avec hauteur aux représentants de la cité athénienne : « Combien de fois la gloire de vos pères vous sauvera-t-elle encore [2] ? » Tandis que la péninsule hellénique se trouvait ainsi enlevée aux républicains jusqu'à Mégare; que la puissante Rhodes (dont la flotte avait beaucoup souffert dans les combats livrés dans l'Adriatique et dans le voisinage) fermait ses ports aux Pompéiens fugitifs [3]; que tout l'Orient abandonnait Pompée; tandis que ses armées de terre et de mer évacuaient, sans résister plus longtemps, Dyrrhachion, après l'avoir pillé, puis Corcyre [4]; tandis que César poursuivait son malheureux adversaire — qui fuyait vers le sud en passant par Larissa, Tempé et Amphipolis (p. 419, 2), puis

[1]) Cf. Appian., *B. C.*, II, 70. 71 et 75. 79 et 80. 82. Lucan., *Pharsal.*, VII, 229. — Sur de prétendus présages qui annoncèrent la victoire de César, voy. pour ceux de Pergame, Cæs., III, 105. 4. Dio Cass., XLI, 61; pour ceux de Tralles, Plut., *Cæs.*, c. 47. Dio Cass., *ibid.* Cæs., III, 105, 5. Obsequens, 125; pour ceux du temple d'Athéné à Élis; Cæs., III, 105, 2.

[2]) Dio Cass., XLII, 14. Appian., II, 88. Comme César ne se rendit pas à Athènes immédiatement après la bataille de Pharsale, mais se mit en marche vers le Nord dès le lendemain (Cæs., III, 98, 3) ou trois jours après (Appian., II, 88), il est probable qu'il adressa ces paroles à des Athéniens qui se rendirent à lui à Pharsale, ou à une ambassade athénienne qui implora son pardon, ou enfin aux autorités athéniennes (en 47) lorsque, revenant d'Asie, il passa par la Grèce (Dio Cass., XLII, 49) pour se rendre en Italie.

[3]) Cæs., III, 102, fin. Cic., *Ad fam.*, XII, 14, 3, *De divin.*, I, 32.

[4]) Dio Cass., XLII, 10. 13. Appian., II, 87. Plut., *Cat. min.*, c. 55 sqq. Lucan., *Pharsal.*, IX, 32 sqq. Cic., *De divin.*, I, 32.

par Mitylène (où il retrouva sa famille, qui y vivait depuis quelques mois, et où le philosophe Cratippe [p. 414] essaya de le consoler) — à travers la Thessalie, la Macédoine, l'Asie et Rhodes, jusqu'à sa tombe sur la rive égyptienne [1], une partie de l'armée battue cherchait encore à se maintenir dans le Péloponnèse. Mégare, avec son ancienne ténacité, résistait à Calénus qui l'assiégeait. Lorsque la ville fut enfin prise d'assaut, après bien des combats et non sans l'aide de quelques traîtres, la plupart des habitants perdirent la vie; un grand nombre de personnes périrent misérablement parce que quelques fanatiques, dans leur désespoir, avaient lâché, contre les soldats de César qui montaient à l'assaut, plusieurs lions destinés à prendre part, à Rome, aux combats du cirque : ces bêtes s'étaient mises à déchirer indistinctement Grecs et Romains. Le reste des habitants de la malheureuse petite ville fut réduit en esclavage; cependant Calénus, en cédant à vil prix ses victimes à quelques-uns de ses amis, leur laissait au moins l'espoir de se racheter bientôt eux-mêmes ou de se faire rendre la liberté par d'autres [2]. Le terrible sort de cette petite ville ôta aux autres habitants du Péloponnèse toute envie de résister plus longtemps au sévère légat. Patræ, où Caton et d'autres Romains républicains avaient voulu résister encore, fut évacué à l'approche des troupes de Calénus [3].

La guerre était donc terminée en Grèce; elle y avait à peine duré deux ans, et pourtant elle avait beaucoup contribué à la ruine du pays [4]. Les Hellènes d'Asie et ceux des îles qui n'avaient pas souffert directement de la guerre n'en avaient pas moins dû fournir des hommes et des vaisseaux, des appro-

[1]) Plut., *Pomp.*, c. 73-80. Cæs., III, c. 48. Appian., II, 81, 83 sqq. Zonar., X, 9. Dio Cass., XLII, 2-8. Cæs., III, 96-99. 102 sqq. Flor., II, 13, 51 sqq. Vell., II, 53. Valer. Max., IV, 5, 5. Lucan., *Pharsal.*, V, 725 sqq. VII, 711 sqq. VIII, 1-973. IX, 950-1108. Oros., VI, 15.

[2]) Dio Cass., XLII, 14. Plut., *Brut.*, c. 8.

[3]) Dio Cass., XLII, 13. 14.

[4]) C'est ici seulement qu'il faut parler des derniers combats qui eurent lieu en Illyrie (Cæs., *Bell. Alex.*, c. 42-48), ainsi que de la part que prirent aux combats qui eurent lieu à Alexandrie en Égypte, comme alliés de César, les archers crétois et surtout des vaisseaux de guerre rhodiens sous le vaillant Euphranor (depuis l'automne de l'an 48 jusqu'au printemps de l'an 47); Cæs., *B. C.*, III. 106, 1. *Bell. Alex.*, c. 1, init., 11. 13-15. 25. Appian., II, 89.

visionnements de toute espèce; ils avaient été impitoyablement pillés par les soldats de Pompée [1] et s'étaient de nouveau profondément endettés [2]. Métellus Scipion, proconsul de Syrie en 49, s'était rendu coupable des plus odieuses exactions; il avait, entre autres, contraint les fermiers d'impôts de lui verser non seulement le montant des contributions de l'année courante et de la précédente, mais les sommes qui n'étaient dues que l'année suivante; le même Métellus, en traversant la province d'Asie avec ses troupes et pendant que ces dernières se trouvaient dans leurs quartiers d'hiver (de 49 à 48 av. J.-C.), y avait fait des réquisitions de toute espèce; il avait établi en outre des impôts extraordinaires et les avait fait rentrer de la façon la plus brutale; là aussi, du reste, il avait exigé des fermiers le payement anticipé des impôts pour l'année 48 [3]. Ce qui, dans la Grèce d'Europe, était venu augmenter toutes ces misères, c'est que tout le pays, depuis Dyrrhachion et l'Haliacmon jusqu'à l'isthme de Corinthe, avait été le théâtre de la guerre; que tous ces cantons avaient été épuisés par les armées ennemies et qu'un grand nombre d'entre eux avaient été, comme l'Attique et la Béotie du temps de Sulla, totalement dévastés. Un des hauts fonctionnaires de César, le célèbre gouverneur de la péninsule grecque (46-45 av. J.-C. [4]), Servius Sulpicius, n'aperçut, peu d'années plus tard, sur les bords du golfe Saronique, sur les côtes de l'Attique, dans l'île d'Égine, dans la Mégaride et sur le territoire de Corinthe, que des villes ruinées et des campagnes désertes [5]. Sous le coup de la détresse générale de ces temps-

[1]) Cæs., III, 31, 4.

[2]) Cæs., III, 32, 5.

[3]) Cæs., *B. C.*, III, 31 et 32. Joseph., *Ant. Jud.*, XIV, 8 (14), 4. *Bell. Jud.*, I, 10 (8), 1. Ce n'est que grâce à des circonstances particulièrement favorables que les trésors et l'argent du temple d'Artémis échappèrent aux soldats de Pompée. Cæs., III, 33, et 105, 1.

[4]) César lui-même, dont Cicéron même loue la clémence à l'égard de l'Achaïe (*Ad fam.*, XV, 15, 2), avait, d'après Dio Cass., XLII, 49, en revenant d'Asie en Italie, dans l'été de l'année 47, levé de l'argent en Grèce. Voy. aussi Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 318.

[5]) Cf. la lettre de ce personnage à Cicéron dans Cic., *Ad fam.*, IV, 5, 4. On a aussi beaucoup remarqué le *vacuæ Athenæ* d'Horace, qui faisait alors ses études à Athènes (p. 143, 6). Horat., *Ep.*, II, 2, 81. Cf. Ovid., *Metam.*, XV, 428 sqq.

là, les pirates établis à Dyme en 67 (p. 386) avaient quitté leurs demeures; reprenant leur ancien métier, ils recommençaient à infester les mers voisines [1].

Bien que les villes grecques fussent toujours encore remplies de fugitifs et d'exilés appartenant au parti vaincu (pendant les dix-huit années qui suivirent, ils furent de plus en plus nombreux jusqu'à la victoire complète d'Octavien sur le dernier de ses adversaires); bien que, pendant des années encore, on trouvât, notamment dans le nord de la Grèce, les débris de l'armée de Pompée mise en déroute à Pharsale, en somme, la paix était rendue au pays. Il y a plus : depuis l'été de l'année 46 av. J.-C., la Grèce, comme l'empire romain tout entier, se trouvait sans conteste sous la domination du grand César, qui s'occupa dès lors avec zèle et avec la perspicacité de son puissant génie du relèvement de cette partie de l'empire. Les impôts furent partout perçus avec plus de régularité; on les diminua; dans la province d'Asie, les impôts directs ne furent plus affermés aux publicains (dont les excès avaient été souvent déjà réprimés avec sévérité); on les diminua d'un tiers et on en fixa probablement la somme à cette époque [2]. Si la province d'Asie profita de toutes ces mesures, la Grèce fut favorisée d'une façon différente. Immédiatement après la bataille de Pharsale, la Thessalie, en souvenir de cette journée mémorable, avait été exemptée d'impôts [3]. Nous ne savons pas si les présents que fit César aux Athéniens pour embellir leur ville leur ont été faits pendant sa dictature [4]; nous savons, par contre, que le grand empereur résolut de faire aux Hellènes

[1]) Cic., *Ad Att.*, XVI, 1, 3. Cf. Lucan., *Phars.*, II, 636.

[2]) Cf. Dio Cass., XLII, 6, fin. Plut., *Cæs.*, c. 48, init. Cf. Appian., *B. C.*, II, 92 et V, 4. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 489 sqq., 529. V. aussi Walter, *Gesch. d. R. R.*, vol. I, p. 353. Becker-Marquardt, *R. A.*, III, 1, p. 135. Meier, *Pergamen. Reich*, p. 422-425. — César accorda à la ville de Cnide la liberté (et probablement aussi l'immunité); Plut., *loc. cit.*, et Ilion (cf. p. 314, 2), reçut des terres considérables; son indépendance et son immunité lui furent confirmées ou restituées. Strab., XIII, 1, 27, p. 888 (594. 595).

[3]) Cf. ci-dessus, p. 267, et v. Appian., *B. C.*, II, 88, init. Plut., *Cæs.*, c. 48, init.

[4]) Nous ne savons pas, il est vrai, si Athènes reçut ces présents après la victoire de César sur ses ennemis ou avant le commencement de la guerre civile (cf. Sueton., *Cæs.*, c. 28); quant à l'affaire elle-même, voy. notamment Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 477 et ci-après.

d'Achaïe un présent d'une nature tout différente, mais qui pour eux fut un bienfait immense. Si d'un côté César, dans un but politique et social, fonda des colonies de vétérans [1] en Espagne et en Gaule, à Sinope et à Héraclée sur la mer Noire (p. 369, 4), il forma aussi le projet, tant pour l'expiation de deux des plus grands crimes de l'ancienne République que pour débarrasser la capitale du monde d'une foule de misérables prolétaires et répandre l'élément romain dans les contrées vaincues, d'établir une grande partie des quatre-vingt mille Romains qu'il destinait à la colonisation d'outre-mer (c'étaient pour la plupart des affranchis) sur les ruines de Carthage et sur celles de Corinthe [2]. Cent deux ans après la destruction de cette dernière, on commença à bâtir (44 av. J.-C.) « sur l'ancien plateau au nord de la citadelle », une ville nouvelle, *Laus Julia Corinthus* [3], sur le sol même où avait été conservé depuis les temps de Mummius, entre autres monuments échappés à une destruction complète, un vieux temple d'Athéné avec son culte (sur le côté gauche de la route de Sicyone) [4]. Cette fondation nouvelle, qui semblait pouvoir pré-

[1]) Cf. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 310-317. Becker-Marquardt, *R. A.*, III, 1, p. 334. Walter, *Geschichte d. R. R.*, vol. I, p. 402 sqq. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 536 sqq., 541.

[2]) Sueton., *Cæs.*, c. 42, init. Strabon, VIII, 6, 23, pag. 585 (381).

[3]) Curtius, *Peloponnesos*, vol. II, p. 532.

[4]) Peu de temps auparavant, pendant les derniers jours de l'année 64 av. J.-C., le parti populaire de Rome avait fait proposer par le tribun du peuple, P. Servilius Rullus, de faire vendre la partie du territoire de Corinthe qui était encore propriété de l'État; mais le consul M. Tullius Cicéron avait fait échouer en 63 ce plan, ainsi que les autres projets qui s'y rattachaient; v. Cic., *De lege agrar.*, I, 2, 5. II, 19, 51. Peter, *Gesch. Roms*, vol. II (2e édit.), p. 181 sqq. Drumann, v. III, p. 148 sqq. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 169 sqq. Rudorff, *Das Ackergesetz des Sp. Thorius* (*in Ztschrft. f. Gesch. R. W.*, X, 1), p. 140. Curtius, *Pelop.*, vol. II, p. 591. — Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. I, pag. 374 sqq., doute que César ait vu le véritable commencement de la reconstruction de la Nouvelle-Corinthe; il croit aussi que les 80,000 Romains en question n'ont pas quitté l'Italie, *ibid.*, et p. 327 et 341 (Becker-Marquardt partage cette manière de voir, *op. cit.*, p. 334, contrairement à Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 497), en partie pour des raisons générales, en partie à cause du passage d'Appian., *Pun.*, c. 136 (cf. aussi Dio Cass., XLIV, 51, fin.). Cependant plusieurs historiens attribuent plus ou moins positivement au grand César les premières constructions de la Nouvelle Corinthe; cf. Plut., *Cæs.*, c. 57, fin. (qui, cependant, contrairement à d'autres écrivains, fait de Corinthe une colonie militaire); Dio Cass., XLIII,

tendre à un bel avenir, donna lieu tout d'abord à un nouveau genre de trafic. En effet, les nouveaux colons découvrirent bientôt, dans un grand nombre de tombeaux mis au jour par les travaux de construction, une foule de vases de terre et de métal d'une valeur artistique considérable. On se mit à dépouiller les tombeaux du pays, et Rome, pendant un certain temps, fut inondée de ces objets d'art qu'on appelait « Nécrocorinthies ». Mais le commerce qu'on faisait avec ces dépouilles prit fin lorsque les fouilles ne produisirent plus que des choses de peu de prix et qu'on envoya au marché, d'ailleurs trop abondant déjà, des objets imités ou des vases d'une valeur artistique inférieure [1].

Cependant le développement de la nouvelle ville, que César avait voulu hâter par l'exécution de l'ancien plan de Périandre et de Démétrios Poliorcète, c'est-à-dire par le percement de l'isthme [2], sous la direction de l'ingénieur Aniénos, ne fut point favorisé par une paix durable dans l'empire. On sait que le

50. PAUSAN., II, 1, 2. 2, 2. 3, 1. STRAB., XVII, 3, 15, p. 1190 (833 fin.) et VIII, 6, 21, p. 581 (378 sqq.). DIODOR., XXXII, 17, 1-3. Voy. aussi WALTER, *Gesch. d. Röm. R.*, vol. I, p. 402. ECKHEL, *Doctrin. Num.*, II, p. 238 sqq. DRUMANN, vol. III, p. 673. CURTIUS, *Pelop.*, vol. II, p. 523 et 591. FINLAY, p. 50 sqq. MOMMSEN, *Res gest. D. Augusti ex monum. Ancyr.*, pag. 82 et *R. G.*, vol. III, p. 539. 541. HERMANN, *Gr. Staatsalt.*, § 189, 16. BÖCKH, *C. I. Gr.*, vol. I, nos 1104. 1716. Ce que dit RUDORFF, *op. cit.*, p. 140, du soin qu'on mit à éviter les limites de l'ancien territoire de la ville « dévouée » en 146 (p. 259), ne se confirme pas d'après CURTIUS. Il faut donc que la *devotio* ait été révoquée. Les colons s'appellent *Corinthienses*, d'après FESTUS, p. 60, édit. Müller. — ZUMPT, *loc. cit.*, croit que ce furent les triumvirs victorieux qui, à un moment quelconque, après la bataille de Philippes, jetèrent les fondements de la nouvelle ville; il conclut, d'après APPIAN., *loc. cit.*, que les premiers colons romains étaient au nombre de 3000. Dans tous les cas, Corinthe, à l'époque de la dernière guerre entre Octavien et M. Antoine, était déjà redevenue une ville importante; cf. DIO CASS., L, 30 et PLUT., *Anton.*, c. 67. (Quant à l'intention de César d'envoyer aussi une colonie à Bouthroton en Épire, v. plus bas.)

1) STRABON, VIII, 6, 23, p. 585 sqq. (381 sqq.). Cf. CURTIUS, *Pelop.*, vol. II, p. 597 et FINLAY, p. 51. ROSS, *Archäol. Aufs.*, vol. I, p. 57 sqq.

2) SUETON., *Caes.*, c. 44. PLIN., *N. H.*, IV, 4 (5), 10. PLUT., *Cæs.*, c. 58 et DIO CASS., XLIV, 5, init. Cf. CURTIUS, *Pelop.*, vol. I, p. 13. MOMMSEN, *loc. cit.* — Outre ces rapports de César avec la Grèce, contentons-nous de faire mention de la protection qu'il accorda (PLINE, *N. H.*, XXXV, 11 (40), 136) aux artistes grecs et entre autres notamment au peintre Timomachos de Byzance. — Cf. aussi GÖLL, *Kulturbilder aus Hellas und Rom*, vol. II, p. 229.

grand Jules fut assassiné le 15 mars de l'année 44 par des républicains groupés autour de M. Brutus et de Gaius Cassius. Bien loin de pouvoir jouir tranquillement des bienfaits de la paix, d'une administration meilleure de l'empire et des provinces [1] et en général du gouvernement intelligent du grand empereur, la Grèce, la Macédoine et tout l'Orient de l'empire furent bientôt entraînés de nouveau, comme l'Italie, dans le tourbillon destructeur de la plus cruelle des guerres civiles. Un grand nombre de villes de l'île de Crète avaient à peine obtenu, à prix d'argent et conformément, disait-on, aux intentions de César, la restitution de leur autonomie [2] grâce aux décisions du consul M. Antonius (dans l'été de l'année 44), lorsqu'on se ressentit, au delà de l'Adriatique, des nouveaux troubles qui agitaient l'Italie.

On sait que César, peu avant sa mort, avait destiné à M. Brutus, à l'expiration de ses fonctions de préteur, qu'il avait exercées en 44, le gouvernement de la Macédoine ; à Gaius Cassius, dans des conditions analogues, celui de la Syrie ; à Gaius Trébonius, pour l'année 44 déjà, celui de l'Asie [3] ; après le meurtre

[1]) Cf. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 524-531. César, après la victoire de Pharsale, avait laissé avec des forces suffisantes (v. Cæsar, *B. C.*, III, 106, 1. R. Kraner ad Cæs., *B. C.*, p. 250 et *Bell. Al.*, c. 44), comme lieutenant dans la péninsule gréco-macédonienne le légat A. Fufius Calénus, que nous avons nommé plusieurs fois déjà; il y resta, paraît-il, jusque vers la fin de l'année 57. Cf. Cic., *Ad Att.*, XI, 15 et 16, et Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 226. Lorsque César, vers la fin de l'été de l'an 47, fut revenu d'Asie en Italie, il nomma, avant de partir pour l'Afrique, le consul de l'année 51, Servius Sulpicius Rufus (p. 405. 427), qui connaissait si bien l'histoire et la civilisation de la Grèce, gouverneur de ces contrées ; Sulpicius occupa cette position de 46 jusque vers la fin de l'année 45. Voy. Cic., *Ad fam.*, XIII, 17-28. VI, 6, 10. IV, 3. 4, 2. 5. 12. VII, 31, 2. *Pro rege Dejotaro*, II, 32. Cf. ci-dessus, p. 427, 3, et Zumpt, *op. cit.*, p. 226 sqq. (Zumpt, p. 227 sqq., propose de considérer comme successeur de Sulpicius en 45, au lieu de M'. Acilius (ou Auctus) comme on l'admet généralement, Cic., *Ad fam.*, XIII, 50. VII. 29. 30. 31, D. Lælius). En 44, A. Hortensius Hortalus, fils du célèbre orateur Hortensius, remplit les fonctions de lieutenant de César dans ces contrées avec pouvoir proconsulaire ; cf. Dio Cass., XLVII, 21. Plut., *Brut.*, c. 25. Cic. *Phil.*, X, 6. Zumpt, p. 229. Drumann, vol. III, p. 110.

[2]) Cic., *Phil.*, II, 38 ; v. aussi Dio Cass., XLV, 32 fin., XLVI, 23, et cf. Zumpt, *op. cit.*, p. 242, surtout pour les exagérations de Cicéron.

[3]) Appian., III, 2. 24. IV, 57. Nicol. Damasc. (dans Müller, *Fr. H. Gr.*, III, p. 450), *De vit. Cæs.*, XXVIII, 15 sqq. Flor., II, 17. Plut., *Brut.*, c. 19, fin. Cf. Zumpt, p. 236.

du grand empereur, ces dispositions de César furent, ainsi que d'autres, confirmées le 17 mars par un sénatusconsulte. Cependant les mouvements ultérieurs qui eurent lieu à Rome et notamment les intrigues du consul M. Antonius ne changèrent que trop tôt tout cet état de choses. En effet, ce rusé diplomate réussit (vers la fin d'avril de l'an 44) à faire donner par un plébiscite à P. Cornélius Dolabella, son collègue dans le consulat, la province de Syrie pour l'an 43, et à obtenir pour lui-même la promesse qu'au bout de l'année courante la Macédoine[1] ne serait pas donnée à Brutus, mais à lui-même comme province proconsulaire. Brutus et Cassius, les principaux chefs des républicains, reçurent la mission de veiller à l'approvisionnement de la capitale (5 juin 44); ils devaient en conséquence se rendre sans tarder d'abord en Sicile et en Asie; on leur avait promis qu'ils seraient nommés, à l'expiration de leur préture, propréteurs de Crète-Cyrène et de Bithynie[2]. Ces deux hommes, qui ne pouvaient alors

[1]) Les limites que je me suis tracées dans ce livre m'obligent à ne parler qu'en passant des préparatifs (interrompus par sa mort) que fit César pour une grande guerre d'abord contre les Gètes et les Daces (v. plus bas, p. 436), puis contre les Parthes; de la concentration provisoire en Macédoine de six légions romaines et d'autres troupes sous le commandement de M. Æmilius Scaurus (cf. Drumann, vol. III, p. 679) à partir de l'an 45; de l'entassement d'un matériel de guerre considérable à Démétrias en Thessalie (Plut., *Brut.*, c. 25. Appian., *B. C.*, III, 63); de la marche d'autres troupes romaines se rendant en Achaïe ou traversant cette province, comme celles que commandait M'. Acilius (cf. p. 430, 3) vers la fin de l'année 45 et celles de Gaius Caninius Rebilus au commencement de l'année 44 (Zumpt, *op. cit.*, p. 228 et Cic., *Ad Fam.*, VII, 30, fin., *Ad Att.*, XIV, 5), le tout se rapportant à l'expédition projetée. — Nous ne pourrons également indiquer que brièvement le changement fréquent des décisions prises à l'égard de la Macédoine depuis la mort de César et avant l'arrivée de Brutus à Athènes (ci-après, p. 433 sqq.), changement qui dépendait des mouvements qui avaient lieu dans la capitale. Il en est de même des luttes, importantes seulement pour l'histoire romaine de l'année 44 et accompagnées d'un grand nombre de négociations secrètes et d'intrigues, pour la possession des légions entassées en Macédoine, dont une seule resta, comme on sait, au consul désigné Dolabella pour la Syrie et la guerre contre les Parthes, tandis que la cavalerie passa plus tard du côté de Brutus. M. Antonius, vers la fin de l'automne de l'année 44, fit passer en Italie les légions qu'on lui avait assignées au mois de juillet de cette même année. Sur les renseignements donnés dans le texte, v. Appian, *B. C.*, IV, 57. III, 7. 8. init., 12. 16. 36. Cic., *Ad Att.*, XIV, 9, 3. Vell., II, 60. Dio Cass., XLV, 20.

[2]) Appian., III, 6. 8. 12. 16. 35. 36. IV, 57. Dio Cass., XLV, 32. XLVI, 23.

se maintenir à Rome au milieu des agitations de la foule et des intrigues d'Antoine, se montrèrent d'abord disposés à accepter cet arrangement. Mais bientôt Antoine fit paraître si clairement ses intentions à leur égard, qu'ils rompirent ouvertement avec lui (au commencement du mois d'août) et quittèrent l'Italie au commencement d'octobre pour se rendre en Orient. Mais leur but n'était plus la Crète-Cyrène et l'Asie-Mineure; ils avaient, au contraire, l'intention de se rendre maîtres par la force des provinces de Macédoine et de Syrie, que César leur avait destinées pour l'année 43 [1].

Les succès de Brutus furent d'abord rapides et brillants. Il commença par se rendre à Athènes. Les Athéniens avaient supporté impatiemment le gouvernement absolu de César. L'aréopage avait eu la fermeté de refuser, en 45, à Servius Sulpicius, gouverneur de la presqu'île gréco-macédonienne pour le compte de César, philhellène d'un caractère doux et d'un esprit très cultivé (p. 431, 1), une tombe dans l'enceinte des murs d'Athènes pour son ancien collègue dans le consulat, M. Marcellus, partisan de Pompée. Marcellus, après la bataille de Pharsale, avait vécu dans l'exil à Mitylène; gracié enfin par César, il avait été assassiné au Pirée, au mois de mai de l'an 45, par P. Magius Cilo, un de ses clients et compagnons, au moment où il s'en retournait en Italie. L'aréopage, en s'obstinant dans son refus, alléguait des scrupules religieux et se fondait sur une antique loi religieuse de Solon qui interdisait de construire des tombeaux dans l'intérieur des murs de la ville; il se contenta d'autoriser Sulpicius à ensevelir son ami dans l'Académie [2]. Lorsque Brutus parut à Athènes, l'esprit répu-

XLVII, 21. Plut., *Brut.*, c. 19 fin. Cic., *Phil.*, XI, 12. II, 38. Flor., II, 17 et v. aussi Zumpt, p. 237 sqq., 241 sqq. Drumann, vol. I, p. 139. 163 sqq., vol. II, p. 124.

[1]) Appian, III, 24. IV, 57 fin. Nicol. Damasc. (*ibid.*, p. 455), *De vit. Cæs.*, XXXI, 7. Dio Cass., XLVII, 21 init. Plut., *Brut.*, c. 24 init. et c. 28. — Cependant « les libérateurs » ne négligèrent pas complètement pour cela la province de Crète; on nous dit que, pendant la guerre qu'ils firent aux nouveaux triumvirs, cette île fut occupée par un chef dévoué à la cause de Brutus. Appian., V, 2.

[2]) Cic., *Ad Fam.*, IV, 12. *Ad Attic.*, XIII, 10. Liv., *Epit. lib.* CXV. Valer. Max., VIII, 11, 4. Cf. Ross, *Arch. Aufs.*, vol. I, p. 6, 14 sqq. (Senec., *Consol. ad Helv.*, c. 9).

blicain des habitants, qui n'était pas encore complètement éteint, se ranima avec violence [1]. Brutus fut acclamé avec enthousiasme; on rendit des décrets en son honneur et en l'honneur de Cassius, et on plaça les statues d'airain de Brutus et de Cassius à côté de celles des « assassins des tyrans » d'autrefois, Harmodios et Aristogiton [2]. Brutus, pour lequel se déclara presque toute la Grèce (il n'y avait pas alors de troupes ennemies) jusqu'en Thessalie [3], resta d'abord quelque temps à Athènes. Tout en y fréquentant à loisir les plus célèbres professeurs [4], il prenait toutes les mesures nécessaires pour se rendre maître de la Macédoine au triple point de vue diplomatique, financier et militaire. A Athènes, il gagna presque tous les jeunes étudiants romains, et parmi eux le jeune Marcus Cicéron, Horatius Flaccus, le jeune L. Bibulus, et d'autres encore [5]. Lorsque (vers la fin de l'année 44) il se mit en marche pour le nord, de grandes provisions d'armes que César, peu avant sa mort, avait entassées en vue de la guerre contre les Parthes qu'il préparait avec ardeur, lui tombèrent entre les mains à Démétrias [6]. De plus, les débris de l'armée de Pompée vaincue à Pharsale, qui se trouvaient dans ces contrées (p. 428), se joignirent à Brutus; divers corps de troupes organisées (notamment la cavalerie destinée au proconsul Dolabella, parti pour la Syrie [v. ci-après] au mois de novembre de l'an 44), se rendirent à lui pendant qu'il traversait la Thessalie pour se rendre en Macédoine [7]. Q. Hortensius (p. 431, 1), de son côté, alors gouverneur de cette province et partisan de César, blessé sans

[1]) Cf. aussi Meier (*Comm. Epigr.*), *Index Attic. Archont. Eponym.*, s. v. βασιλεὺς Ῥοιμητάλκας.

[2]) Plut., *Brut.*, c. 24. Dio Cass., XLVII, 20 fin. et Zonar., X, 18 (ces auteurs font paraître un moment à Athènes Cassius, qui vint voir une fois encore Brutus en Grèce et — Plut., *Brut.*, c. 28 — prit congé de lui au Pirée). Cf. Senec. *Suasor*, 1. Bursian, *Geogr.*, vol I, p. 285 sqq.

[3]) Dio Cass., XLVII, 21. Zonar., *loc. cit.*

[4]) Plut., *Brut.*, c. 24.

[5]) Plut., *Cic.*, c. 45, et *Brut.*, c. 24 et 26. Horat., *Satir.*, I, 6, 48. Sueton., *Vit. Horat.*, init. (cf. W. E. Weber, *Q. Horatius Flaccus*, p. 38 sqq.), Cic., *Ad Attic.*, XII, 32, 2. Cf. Appian., IV, 51. 104. 136.

[6]) Plut., *Brut.*, c. 25. Appian., III, 63.

[7]) Plut., *Brut.*, c. 25. Dio Cass., XLVII. 21. Zonar., *ibid.* Cic., *Phil.*, X, 6. XI, 12.

doute du manque d'égards de M. Antonius, reçut Brutus avec bienveillance, le reconnut pour son successeur légitime et lui prêta son appui [1]. En peu de temps, Brutus se vit en possession de toute la péninsule gréco-macédonienne et d'une partie de l'Illyrie. Gaius Antonius, le frère de Marcus — auquel ce dernier (pour réaliser ses plans, Marcus avait demandé au Sénat, vers la fin de juillet de l'an 44, d'enlever au républicain Décimus Brutus le gouvernement de la Cisalpine, d'où l'on pouvait si facilement dominer l'Italie ; il avait demandé pour lui-même le commandement dans les pays cisalpins, et le peuple avait accédé à ses désirs ; mais ce n'est qu'à la fin du mois de novembre de l'an 44, qu'il s'était trouvé en mesure de disputer la Cisalpine à Décimus Brutus), en se rendant dans l'Italie supérieure, avait fait conférer pour l'année 43, la Macédoine comme province prétorienne — après avoir débarqué vers la fin de l'an 44 dans l'Illyrie macédonienne, fut serré de près, dans les premiers mois de l'an 43, par les troupes de M. Brutus qui étaient accourues à marches forcées de Dyrrhachion à travers la neige, enfermé enfin dans Apollonie et contraint de se rendre au mois de mars de l'an 43 [2].

Le Sénat, qui avait alors ouvertement rompu avec Marc Antoine et qui (on était alors au plus fort de la guerre de Modène) se voyait encore protégé par l'armée du jeune César Octavien, approuva complètement les mesures prises par Brutus, qui fut reconnu comme gouverneur général et commandant en chef dans les provinces entre l'Adriatique et la Propontide [3]. Brutus alors (voy. ci-après, p. 440, 1) leva des troupes fraîches en Macédoine et fit, dans l'été de l'an 43, la guerre aux sauvages Besses de la Thrace [4], jusqu'au

[1]) Dio Cass., XLVII. 21. Plut., *Brut.*, c. 25, et v. la note suivante.

[2]) Plut., *Brut.*, c. 25. 26. *Quæst. Sympos.* VI, 8, 2. Appian., III, 32. 79. Dio Cass., XLV, 9. 22. XLVI, 26. XLVII, 21. Zonar., *loc. cit.* Cic., *Phil.*, X, 6. XI. 11, 12. Liv., *Epit. lib.* CXVIII. Vell., II, 69.

[3]) Dio Cass., XLVI, 40. XLVII, 22. Zonar., X, 15, 18. Plut., *Brut.*, c. 27 sqq. Appian., *B. C.*, III, 63. 64. IV, 58. 75. 94. *Illyr.*, c. 13. Joann. Antioch., fr. 74. Cic., *Phil.*, X, 6, 14. 11, 26. XI, 11, 12 fin. Vell. II, 62. 73. Hortensius fut jusqu'à nouvel ordre prorogé dans son gouvernement comme collègue ou subordonné de Brutus. Zumpt, p. 249 sqq. Drumann, vol. I, p. 267.

[4]) Dio Cass., XLVII, 25. V. aussi Zonar., X, 18. Appian., IV, 75. Liv.,

moment où la tournure inattendue que prirent les affaires en Gaule et en Italie, après la guerre de Modène, et l'alliance conclue principalement contre lui et Cassius à la suite de ces événements entre Lépidus, M. Antoine et Octavien (octobre 43), qui formèrent un « triumvirat », forcèrent Brutus à déployer une énergie plus grande. Dans l'automne de l'an 43, il se réunit à Smyrne avec Cassius, qui, au mois de mai de l'année 43, avait été reconnu d'une façon analogue par le Sénat comme gouverneur de la Syrie et de la Macédoine, et avait non seulement réussi à soumettre une grande partie de la Syrie, mais combattu avec succès dans le nord de cette contrée et enfin complètement vaincu, en juillet de l'an 43, l'aventureux Dolabella. Ce dernier, à la nouvelle du départ de Cassius pour la Syrie, avait quitté l'Italie dans son intérêt personnel (v. p. 432), en novembre de l'an 44, et traversé, non sans pertes, la Grèce et la Macédoine (p. 434 sqq.); il était arrivé en Asie au commencement de l'an 43, avait fait périr dans les tourments, à Smyrne, au mois de février de l'an 43,

Epit. lib. CXXII. Ce n'est qu'en passant que nous rappellerons les guerres continuelles que les Barbares du Nord, profitant des troubles occasionnés dans l'empire par les guerres civiles, firent sans cesse aux Romains et aux provinciaux sur les frontières de l'Illyrie dalmatique et de la Macédoine, même au temps de César et plus tard (jusqu'aux grandes et décisives victoires d'Octave et de ses généraux avant et après la bataille d'Actium). Outre les incursions des Pirustes (qui occupaient la vallée du Drilon sur la frontière de la Macédoine, de l'Illyrie et de la Dalmatie) dans l'Illyrie dalmatique en 54 av. J.-C. (Cæs., *Bell. Gall.*, V, 1. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 169 et vol. III, p. 287) et les luttes des Barbares contre César en Dalmatie (Appian., *Illyr.*, c. 12) et contre les lieutenants de César Gabinius, Cornificius et Vatinius (depuis 48 av. J.-C. Cæs., *Bell. Alex.*, c. 42-48. Appian., *Illyr.*, c. 13), il est fait mention surtout des Gètes et des Daces, qui, sous leur grand roi Bœrébistas (de 70 à 50 environ av. J.-C., à moins qu'il n'ait vécu plutôt à l'époque d'Auguste, v. Mommsen, *Res. gest. D. Augusti ex monum. Ancyr.*, p. 89), avaient fondé sur les deux rives du Danube, moyen et inférieur, un empire puissant et très redoutable aux Romains et qui, notamment à l'époque qui précède et suit immédiatement la mort de César, sont souvent mentionnés comme ennemis dangereux de la Macédoine. Cf. Vell., II, 59. Appian., *B. C.*, II, 110 init. et fin. 37. *Illyr.*, c. 13. Sueton., *Cæs.*, c. 44. *Octav.*, c. 8. Strab., VII, 3, 11, p. 465 (304). Liv., *Epit. lib.* CXVII, et v. Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 288 sqq., 485. E. Rösler, *Das vorrömische Dacien*, p. 3, et cf. Schötensack, *Ueber die Thraker als Stammväter der Gothen* (Stendal, 1861), Ire partie, p. 10 sqq. — Nous parlerons plus bas d'autres combats, en tant qu'ils nous sont connus, tantôt dans le texte, tantôt dans les notes, jusqu'à la fin du ch. v.

le proconsul de cette province, Trébonius, comme meurtrier de César [1], et épuisé les finances de cette province. Or, tandis que Brutus et Cassius faisaient de grands préparatifs dans toute la moitié orientale de l'empire romain, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Adriatique, pour opposer une résistance énergique aux sanguinaires triumvirs; tandis que la malheureuse province d'Asie était si cruellement exploitée dans ce but qu'on extorqua à ses malheureux habitants (en 43 et en 42 avant J.-C.) une somme équivalente au total des impôts que l'Asie devait payer à Rome en dix ans [2]; les deux généraux républicains s'efforçaient de réduire par la force quelques contrées qui leur étaient hostiles ou qui s'obstinaient dans leur neutralité. Les malheureux Rhodiens surtout furent cruellement frappés. Toujours prudents, les Rhodiens, depuis la bataille de Pharsale, étaient restés fidèles à César, qui, notamment depuis la guerre d'Alexandrie (p. 426, 4), les traitait avec beaucoup de bienveillance; même après la mort de César, ils ne voulaient point changer légèrement de parti et avaient, en conséquence, soutenu en dernier lieu le partisan de César, Dolabella, contre Cassius [3]. Pendant que celui-ci, vers la fin de l'automne de l'an 43, campait près de Myndos en Carie, ils essayèrent de s'entendre avec lui en se déclarant prêts à rendre au Sénat (avec lequel ils avaient renouvelé, en 51 av. J.-C., leur ancien traité [p. 196] [4]) tous

[1]) Appian., III, 26. IV, 58. 60. Dio Cass., XLVII, 29. Zonar., *loc. cit.* Strab., XIV, 1, 37, p. 956 (646). Cic., *Phil.*, XI, 2. 3. 4. Liv., *Epit. lib.* CXIX. Vell., II, 69. Oros., VI, 18. On prétend que Dolabella acheta à Argos le cheval de Séius, qui, d'après la tradition, était issu des chevaux mythiques du Thrace Diomède, qu'Hercule avait, dit-on, après avoir tué ce dernier, conduits à Argos, et se distinguait par sa beauté, sa force, sa taille et d'autres qualités éminentes. On dit encore que tous les Romains qui le possédèrent moururent successivement de mort violente. M. Antoine avait été la cause de la mort de son premier possesseur, le riche scribe Gnæus Séius. Dolabella mourut en Syrie; Cassius, qui s'en empara ensuite, périt à Philippes, et M. Antoine, le dernier possesseur, en Égypte. Gell., *N. A.*, III, 9, 1-6.

[2]) Appian., IV, 74. V, 5.

[3]) Appian., *B. C.*, IV, 60 et 61 init. et fin., 66. 69; cf. Cic., *Ad fam.*, XII, 14 et 15. Cf. plus haut, p. 426, 4.

[4]) Cic., *Ad fam.*, XII, 15, 2, et ensuite avec le grand Gaius César. Appian., *Bell. Civ.*, IV, 68. 70.

les services qu'il leur demanderait. Mais Cassius ne voulut pas les écouter. Il déclara — et, il faut bien le dire, avec raison, en face de la situation de l'Italie, où les sanguinaires triumvirs Antoine, Octavien et Lépidus exerçaient une terrible tyrannie depuis le mois d'octobre de l'an 43 — que le Sénat n'était pas libre, et que l'alliance des Rhodiens avec Dolabella rendait nul leur traité avec Rome. Il demanda donc, malgré les tentatives de médiation de son vieux maître rhodien Archélaos (cf. p. 405), une soumission absolue. Mais le démos rhodien, à l'instigation du prytane Alexandre et du navarque Mnaséas, repoussa le projet de l'aristocratie de se soumettre à Cassius; il se rappelait mal à propos la guerre glorieuse qu'il avait faite à Démétrios Poliorcète et au féroce Mithradate, ainsi que les hauts faits qu'il avait accomplis récemment près d'Alexandrie sous la conduite de César, et vantait avec orgueil sa flotte excellente et l'habileté de ses marins. La lutte commença donc. Après deux batailles navales, près de Myndos et dans le détroit qui se trouve entre Rhodes et Loryma, dans lesquelles l'habileté et la tactique des Rhodiens succombèrent à la supériorité numérique et à la force massive des vaisseaux de guerre romains, les Romains débarquèrent dans l'île de Rhodes même. Après un siège assez court, la ville de Rhodes, probablement grâce à la coopération d'une partie des habitants eux-mêmes, fut prise par l'ennemi, pillée systématiquement par Cassius, qui insultait à son malheur, et ruinée pour de longues années. Cassius, il est vrai, avait défendu sévèrement à ses soldats de piller la ville, qui n'avait pas été prise d'assaut, mais seulement pour pouvoir d'autant mieux remplir sa caisse militaire. Car immédiatement après la prise de Rhodes, il fit exécuter cinquante de ses habitants les plus considérables; vingt-cinq autres furent bannis et leurs biens confisqués. « Les trésors du temple d'Hélios et des autres sanctuaires et édifices publics, tous les objets précieux, qu'ils fussent propriété publique ou privée, durent être livrés; en outre, il fallut payer une somme si considérable que le butin fut estimé à la somme de 8,500 talents » (51 millions de francs). Enfin la petite république si cruellement maltraitée dut aussi livrer ses vaisseaux de guerre; une

garnison de 3,000 hommes, sous L. Varus, resta dans l'île [1].

Après ces actes de violence, Cassius alla rejoindre Brutus à Sardes au commencement de l'année 42 [2]. Assez longtemps après, vers la fin de l'été de l'an 42, les armées républicaines — après que les premières troupes des triumvirs (que l'escadre de L. Statius Murcus, d'abord envoyée au Ténare par Cassius, après la prise de Rhodes, pour surveiller les mers occidentales et pour lever des contributions dans le Péloponnèse [3], ne réussit pas à arrêter dans la mer Ionienne), venant de Brundisium et de Dyrrhachion, eurent déjà occupé les défilés sur la frontière thraco-macédonienne — marchèrent sur la Thrace par Sestos et Abydos, probablement sans se hâter. Bientôt les deux armées ennemies se trouvèrent en face l'une de l'autre, les républicains s'appuyant sur Philippes et Thasos, les triumvirs Antoine et Octavien sur Amphipolis et Thessalonique; une bataille décisive était imminente [4]. Dans le camp des républicains se trouvaient, paraît-il, comme autrefois auprès de Pompée, à côté des troupes auxiliaires de l'Orient, de nombreux bataillons de guerriers grecs, sur le secours desquels — peut-être faut-il excepter l'excellente cavalerie des Thessaliens et des Parthiniens (près de Dyrrha-

1) Appian., IV, 65-74. V, 2. Dio Cass., XLVII, 33-36. Plut., *Brut.*, c. 30 et 32 fin. Dio Chrysost. *Orat.* XXXI, p. 331 *b*. Zonar., X, 18. Valer. Max., I, 5, 8. Vell., II, 69 fin. Oros., VI, 18. (D'après Dio Cass., *ibid.*, 33, les Rhodiens, fiers de leur marine, étaient si sûrs de la victoire, qu'avant la bataille de Myndos ils montraient aux Romains les chaînes dont ils espéraient charger les prisonniers). — Les exactions continuèrent même après le départ de Cassius; à la nouvelle de la mort de ce général dans la première bataille de Philippes, un lieutenant des généraux républicains, Cassius de Parme, brûla la plus grande partie de la flotte rhodienne et emmena avec lui trente vaisseaux. Appian., V, 2.

2) Plut., *Brut.*, c. 34 init.; cf. Liv., *Epit. lib.* CXXII. — En Asie, le rhéteur Théodotos de Chios (Plut., *Pomp.*, c. 77. *Brut.*, c. 33. Zonar., X, 9. Joann. Antioch., fr. 72, 9) ou de Samos (Appian, II, 84), qui avait contribué à faire assassiner par la cour d'Égypte Pompée fugitif, tomba au pouvoir de Cassius (d'après Zonar., *ibid.* Plut., *Brut.*, c. 33 fin. *Pomp.*, c. 80 fin., il tomba entre les mains de Brutus) et fut crucifié sur son ordre. Appian., II, 90 init.

3) Appian., *B. C.*, IV, 74 fin., 82.

4) Appian., IV, 86-108. Plut., *Brut.*, c. 38 sqq. *Anton.*, c. 22. Dio Cass., XLVII, 35-41. Zonar., X, 19. Liv., *Epit. lib.* CXXIII sqq. Vell., II, 70. Eutrop., VII, 3. Flor., II, 17. Oros., VI, 18. Cf. Tafel, *De Thessalon.*, p. XXVII sqq.

chion) et deux légions formées en 43 de Macédoniens et exercées à la romaine — Brutus, malgré ses sympathies bien connues pour les Grecs, ne comptait sans doute pas beaucoup[1]. Par contre, deux mille Lacédémoniens étaient venus se joindre à Octavien; ils périrent tous plus tard dans la première bataille de Philippes, lorsque Brutus attaqua avec succès le camp d'Octavien[2]. Le passage des Lacédémoniens dans le camp des triumvirs fournit à Brutus l'occasion de faire à ses soldats (si Plutarque est dans le vrai), pour augmenter leur ardeur avant la dernière bataille décisive, la honteuse promesse de leur permettre de piller, s'il était vainqueur, les villes de Thessalonique et de Sparte[3]. Quoi qu'il en soit, la défaite complète des républicains dans la seconde bataille de Philippes (vers la fin de l'automne de l'an 42 av. J.-C.) et la mort de Brutus mirent rapidement fin à cette guerre et livrèrent la péninsule gréco-macédonienne aux triumvirs, surtout à Marc-Antoine, qui, après cette grande victoire, entreprit avant tout la tâche de faire respecter partout en Orient l'autorité des triumvirs et de se procurer en même temps des sommes importantes pour satisfaire l'avidité de leurs vétérans.

Les Hellènes n'eurent d'abord aucune raison de s'inquiéter beaucoup du nouvel ordre de choses, qui, du moins, leur rendait la paix. Vers la fin de la lutte, ils n'avaient pas souffert directement; une seule fois Octavien et Antoine, à cause de l'épuisement complet de la Macédoine et de la Thessalie,

[1]) Appian., III, 79 fin. IV, 75. 88. V, 75.

[2]) Plut., *Brut.*, c. 41 fin.; cf. c. 46 init. Le motif qui décida les Lacédémoniens à prendre les armes pour Octavien nous est inconnu; Statius Murcus les avait peut-être irrités par des exactions. Mais il est possible aussi qu'ils aient, dès le début, été bien disposés pour Octavien, soit par haine pour leurs voisins qui inclinaient vers Brutus, soit parce que Jules César, d'après Tacit., *Annal.*, IV, 43, leur avait, contrairement à une ancienne décision de Mummius (p. 277, 2) accordé le territoire de Denthéliates, que Sparte et la Messénie se disputaient depuis longtemps.

[3]) Plut., *Brut.*, c. 46 init.; ce renseignement, il est vrai, n'est pas tout à fait certain. Voy. Appian., IV, 118 fin. Tafel, *op. cit.*, p. XXVIII sqq. Kuhn, vol. II, p. 54, où l'on mentionne aussi la récompense accordée à la ville de Thessalonique (cf. p. 247) par les triumvirs vainqueurs. — Sur les présages merveilleux qui précédèrent la bataille de Philippes en Grèce et en Macédoine et notamment en Thessalie, v. Dio Cass., XLVII, 40 sqq. Cf. Zonar., X, 19. Plut., *Brut.*, c. 48. Appian., IV, 134. Sueton., *Octav.*, c. 96.

avaient envoyé une légion en Achaïe pour y fourrager[1]; c'était au moment des combats formidables qu'on se livrait autour de Philippes. Antoine, qui nomma L. Marcius Censorinus gouverneur de la Macédoine et de l'Achaïe[2], et qui — en se rendant de Philippes en Grèce — reçut dans l'île de Thasos la soumission de plusieurs des partisans les plus considérables de Brutus; qui en outre, enleva[3] des provisions considérables d'argent, de vivres et de matériel de guerre amassées par les républicains vaincus, n'avait nullement l'intention de punir les Hellènes de leurs sympathies pour le parti abattu. D'une nature chevaleresque au fond, et, malgré le sang qu'il avait versé en Italie, capable de générosité, il n'avait, comme vainqueur heureux, aucun motif pour persécuter cruellement les Grecs, qui ne l'avaient même pas personnellement blessé. A Athènes, il se rappela le séjour qu'il avait fait autrefois en Grèce (p. 413); il se sentit tellement captivé par le charme de la vie athénienne, avec ses plaisirs faciles et élégants, et tellement enivré par les flatteries de ces descendants de Cécrops, aussi rusés que souples et serviles, qui vantaient en lui, avec une parfaite connaissance de son caractère, le philhellène et l'ami des Athéniens, qu'il oublia complètement son rôle de soldat victorieux, qu'il se plut à vivre en Hellène parmi les Hellènes et à assister aux leçons des philosophes, aux jeux publics et aux fêtes des Athéniens; il finit même par leur donner, entre autres choses (il était alors en Asie), l'île d'Égine, Icos, Céos, Sciathos et Péparethos (et peut-être aussi la ville d'Érétrie)[4]. Il se rendit aussi à Mégare, à la prière des habi-

1) Appian., IV, 122.

2) Plut., *Anton.*, c. 24 init.; Cf. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 251. Drumann, vol. I, p. 427 et 514, nous parle du triomphe qu'il célébra sur la Macédoine, c'est-à-dire sur quelqu'une des peuplades barbares du Nord (1er janv. 39).

3) Appian., IV, 106. 136 fin.

4) Plut., *Anton.*, c. 23. Appian, V, 7 (cf. 76). Dio Cass., LIV, 7. K. Fr. Hermann fait observer (*Griech. Staatsalt.*, § 176, 14) qu'on aurait tort de conclure des paroles d'Appien, μετὰ Τῆνον κ. τ. λ., que les Athéniens aient possédé antérieurement déjà Ténos; il est possible qu'Antoine ait d'abord promis cette île aux Athéniens, et que, l'ayant ensuite donnée aux Rhodiens (ci-après p. 443, 1), il ait dédommagé Athènes en lui cédant les îles dont parle Appien. (Cf. aussi Böckh, *C. I. Gr.*, II, p. 177, nº 2151 et Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 664.)

tants de cette ville si cruellement maltraitée par Calénus six ans auparavant, et leur promit de reconstruire leur temple d'Apollon; cet édifice, d'ailleurs vieux et laid, avait probablement été détruit lors de la prise de Mégare par Calénus; c'est avec une ironie toute moderne qu'il répondit aux bons bourgeois de cette petite ville insignifiante qui lui montraient leur Hôtel-de-Ville, en comptant sur son étonnement et son admiration : « Il est petit, il est vrai, mais il ne tient plus [1]. »

Cet aimable commandant en chef n'en devait pas moins achever la ruine de la Grèce. Antoine n'était pas, il est vrai, rapace comme beaucoup de gouverneurs romains ou de banquiers chargés de la malédiction des provinces; mais il lui fallait des sommes énormes pour satisfaire ses soldats et subvenir aux dépenses de sa vie déréglée. La Grèce, notamment le Péloponnèse, dut lui fournir des sommes considérables, et il ne se trouva pas partout des Romains obligeants comme les banquiers Nemerius et Marcus Cloatius à Gytheion, qui non seulement prêtèrent de l'argent à la ville, mais s'employèrent utilement pour elle auprès de l'agent du triumvir [2]. Antoine était d'ailleurs excessivement léger et ne se préoccupait que fort peu des expédients financiers et des exactions de ses compagnons [3]. Ces défauts, joints aux complications des affaires politiques pendant les douze années qui suivirent, portèrent à son comble la misère des Hellènes des deux côtés de la mer Égée. Ce furent d'abord les Grecs d'Asie qui souffrirent le plus cruellement [4]. Là aussi, il est vrai, Antoine, après avoir débarqué à Éphèse (au commencement de l'an 41), se montra disposé au pardon; il fut clément à l'égard des Hellènes, qui, le connais-

[1]) Plut., *Anton.*, c. 23 fin. Cf. Paus., I, 42, 5. Bursian, *Geogr.*, vol. I, p. 377 sqq.

[2] Sur ces deux frères, qui, avant et après la mort de César, ont rendu à Gytheion des services analogues à ceux que Pomponius avait rendus auparavant à Athènes, voy. l'inscription de Gytheion, des années 40-38 avant J.-C., publiée par Sauppe dans les *Nachrichten von d. K. Gesellschaft d. Wiss. zu Göttingen*, 1865, n° 17; p. 461 et 1867, n° 9, p. 156 sqq. et *Philologus*, XXV [1867], p. 557 sqq.

[3]) Dans l'entourage d'Antoine, décrit avec tant de malice par Cicéron, se trouvaient aussi beaucoup de Grecs, comme (cf. Drumann, vol. I, p. 116. 513 sqq.) Cydas de Crète, Lysiade d'Athènes, Métrodore et d'autres.

[4]) Appian., V, 2.

sant très bien, le reçurent avec enthousiasme et le comblèrent d'honneurs; il récompensa notamment les malheureux Rhodiens, qui, à la nouvelle de la défaite et de la ruine du parti républicain à Philippes, s'étaient révoltés sans tarder et avaient contraint la garnison laissée dans l'île par Cassius à se retirer; pour prix de leur fidélité, il leur donna les îles d'Andros, de Ténos et de Naxos, et la ville de Myndos [1]. Mais le général avait besoin de beaucoup d'argent; il fallut donc que ce pays, si cruellement exploité par Dolabella, Brutus et Cassius (p. 437), lui payât dix années de tribut dans l'espace d'un an. Il voulut bien, à la fin, se contenter d'un tribut de neuf ans payable en deux ans, et l'on considéra cette concession comme une grande faveur. Et cependant cet homme, d'ailleurs très généreux aux dépens de la province, qui tâchait de se procurer de l'argent par tous les moyens possibles, excepté par l'usure, les spéculations et l'économie, se préoccupait si peu de l'énorme profit que faisaient ses officiers et ses favoris sur les impôts de la province d'Asie, que sa caisse, en fin de compte, ne se trouva que médiocrement pleine. Il fallut donc que les habitants de la province d'Asie couvrissent encore le déficit! Hybréas (avoué et premier magistrat de Mylasa) paraît avoir réussi enfin, grâce à la franchise de ses paroles et à ses énergiques remontrances, à restreindre ces abus dans une certaine mesure [2]. Ce fut probablement vers la fin de l'an 41 ou au commencement de l'an 40 qu'il dit à Antoine : « L'Asie t'a donné 200.000 talents (1200 millions de francs)! Si tu veux nous imposer deux fois par an, il faut aussi que tu nous donnes deux étés et deux automnes! Si tu n'as pas reçu ces 200.000 talents, demande-les à ceux qui les ont touchés; mais, si tu les as reçus et déjà dépensés, nous sommes perdus! » Ces exactions et, bientôt après, la terrible invasion des Parthes, qui pénétrèrent,

[1]) *Rhein. Mus. N. F.*, II, p. 97. Böckh, *C. I. Gr.*, II, p. 1079, n° 2417 b. Appien, V, 7, dit que les Rhodiens perdirent bientôt après ces nouvelles acquisitions (par ordre d'Octavien, sans doute, après la bataille d'Actium), « parce qu'ils avaient été des maîtres trop sévères », c'est-à-dire probablement parce qu'ils s'étaient rendus coupables d'exactions.

[2]) Appian., V, 4-7. Plut., *Anton.*, c. 24. Strab., XIII, 4, 15 fin., p. 935 (630). XIV, 1, 41, p. 959 (648) et 2, 24, p. 974 (659) Dio Cass., XLVIII, 24 init. et 30. Blass, *Griech. Beredtsamkeit*, p. 73 sqq.

en 40 av. J.-C., jusqu'en Carie et en Ionie; les préparatifs formidables que fit Antoine en 36 av. J.-C. pour les repousser, puis la mauvaise administration du pays par Antoine, qui (depuis 35) résidait à Alexandrie, et enfin les immenses préparatifs qu'il fit pour sa dernière guerre contre Octavien, achevèrent la ruine des Grecs d'Asie. En Achaïe, le sort des Hellènes fut tout différent.

La Grèce d'Europe avait joui de plusieurs années d'une paix profonde, troublée seulement, vers 39 environ av. J.-C., par les flottes de Sextus Pompée, alors maître de la Sicile, et par celles de l'amiral Domitius Ahénobarbus[1], qui croisait dans la mer Ionienne avec un reste des forces navales de Brutus et de Cassius, en s'appuyant sur quelques points fortifiés, comme, par exemple, Céphallénie. L'arrivée à Athènes de Fulvie, femme d'Antoine (avec ses partisans), après la malheureuse guerre de Pérouse (au printemps de l'année 40), les scènes assez vives qui eurent lieu entre les deux époux, la mort de Fulvie à Sicyone[2], tous ces échos des événements les plus récents en Italie pouvaient bien exciter l'intérêt des Hellènes; mais la guerre entre Antoine et Octavien, qu'on redoutait déjà, en vue de laquelle l'île de Rhodes avait dû fournir des vaisseaux[3], n'avait pas encore éclaté. Au contraire, Antoine, après la signature des traités — de celui de Brundisium, par lequel Octavien et Antoine se partageaient l'empire romain (dans l'automne de l'an 40), et de celui de Misène (dans l'été de l'année 39), qui rétablit pour quelque temps la paix entre Sextus Pompée et les triumvirs — s'en retourna tranquillement en Grèce, dans l'automne de l'année 39, maître de toutes les provinces et de tous les États clients de l'empire situés à l'est d'une ligne passant par la mer Ionienne et l'Adriatique, le fleuve Drilon (qui séparait l'Illyrie macédonienne de la Dalmatique) et la ville de Scodra. Accompagné cette fois de sa jeune et charmante femme Octavie, sœur d'Octavien, que celui-ci lui avait donnée en mariage, en 40, pour assurer

[1]) Cf. Appian., V, 25. 26.

[2]) Appian., V, 50. 52. 55. Plut., *Anton.*, c. 30. Dio Cass., XLVIII, 27. 28. Zonar., X, 22.

[3]) Plut., *loc. cit.* Appian., V, 52. 55.

l'exécution du traité de Brundisium, il choisit pour résidence Athènes et y resta avec cette femme distinguée (sauf quelques interruptions) depuis la fin de l'année 39 jusqu'au printemps de l'an 36 av. J.-C.[1]. Cependant le maintien de la paix dans l'empire devait coûter cher, du moins au Péloponèse. On sait qu'Octavien et Antoine signèrent en 39, à Misène, un traité de paix avec Sextus Pompée, le fils du grand Pompée, qui, depuis l'an 43 av. J.-C., paralysait le commerce sur les côtes de l'Italie, grâce à sa flotte puissante et à sa position de maître de la Sicile, et empêchait l'arrivage devenu indispensable des blés d'outre-mer en Italie. Une des clauses de ce traité était la cession du Péloponnèse à Sextus[2]. Or Antoine, avant de livrer ce pays à Pompée, qu'il détestait, voulait le rendre aussi improductif que possible; comme il avait toujours besoin d'argent et que l'Asie ne pouvait plus fournir alors de nouvelles sommes d'argent, il se mit à exploiter sans pitié le Péloponnèse, en lui imposant d'énormes contributions. Il finit même par déclarer que le Péloponnèse ne pouvait être cédé à Sextus que si ce dernier lui payait les sommes qui lui étaient encore dues dans la péninsule, ou s'il en garantissait tout au moins le paiement, ou enfin s'il voulait attendre que les habitants l'eussent satisfait. Bientôt de nouvelles difficultés surgirent, et Antoine consentit d'autant moins à se dessaisir de la péninsule que les rapports entre Sextus et Octavien étaient redevenus assez tendus pour rendre inévitables une rupture

1) Plut., *Anton.*, c. 33. Appian., V, 76 init. Zonar., X, 23 init.

2) D'après Appian., V, 72. 77. 80. Si Vell., II, 77 et Dio Cass., XLVIII, 36. 39. 46. Zonar., X, 22, mettent le mot « Achaïe », il ne faudrait pas, avec Drumann, vol. I, p. 430, note 8, accuser Appien d'inexactitude; il est plus probable que Pompée, qui, à l'ouest, ajoutait à son empire maritime la Sardaigne et la Corse, se contenta, en Orient, du Péloponnèse, au lieu de prétendre à la possession de la Grèce centrale, très difficile à défendre; il ne faut pas oublier que le Péloponnèse, à une époque où la situation politique de la Grèce était toujours encore indécise et où l'étendue géographique du nom officiel d' « Achaïe » était encore mal définie, est appelé à plusieurs reprises « Achaïe ». Cf. Kuhn, *Beiträge zur Verf. d. Röm. Reichs*, p. 130 et *Städt. Verf.*, vol. II, p. 72. Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 111. Zumpt, *Comm. Epigr.*, II, p. 251. La cession du Péloponnèse à Sextus Pompée a laissé des souvenirs dans des noms de Spartiates romanisés (voy. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 657, et nos 1242. 1267. 1284. 1345. 1357. 1365-1369).

ouverte et une nouvelle guerre [1]. Pendant ce temps, on menait joyeuse vie à Athènes. Les Athéniens avaient brillamment reçu, dans l'automne de l'année 39 av. J.-C., le général nouvellement marié ainsi que sa jeune femme, et Antoine — il avait, sur ces entrefaites, confié à son éminent légat P. Ventidius la guerre contre les Parthes, par lesquels (p. 443) l'Assyrie et l'Asie-Mineure avaient été envahies en 40, et à son légat Gaius Asinius Pollion le soin de combattre et de soumettre les Parthiniens (près de Dyrrhachion), qui, depuis 42, persistaient dans la révolte comme fidèles partisans de Brutus (Pollion célébra son triomphe sur cette peuplade le 25 octobre 39 [2]) — se disposa à mener en attendant, au milieu d'eux, une vie de plaisirs faciles et élégants. A la grande joie des Athéniens, il adopta les mœurs de la Grèce, porta le costume du pays, et fréquenta les gymnases et les leçons des philosophes et des rhéteurs qui enseignaient à Athènes. Et lorsque, dans l'hiver de 39-38 av. J.-C., il reçut la nouvelle des brillantes victoires de Ventidius, qui depuis l'été de l'année 39 avait chassé les Parthes de l'Asie Mineure, les avait battus à plusieurs reprises dans le Taurus et sur les frontières de Syrie et avait fini par les expulser de cette contrée, il célébra ces succès à Athènes par des fêtes splendides; les habitants furent magnifiquement traités; les jeux athlétiques, auxquels le général assista en personne, en qualité de gymnasiarque, les remplirent d'enthousiasme [3]. Les Athéniens, selon leur habitude, répondaient à ces marques de condescendance par des flatteries exagérées; c'est ainsi qu'ils consacrèrent à Antoine [4], en changeant

[1]) Dio Cass., XLVIII, 39 init., 46 init. et cf. Appian., V, 77. 80. Zonar., X, 23, init.

[2]) Dio Cass., XLVIII, 41 fin. Appian., V, 75. Horat., *Carm.*, II, 1, 16 et v. Drumann, vol. I, p. 441. II, p. 10. A la même époque, d'autres troupes d'Antoine faisaient la guerre aux Dardaniens, qui inquiétaient constamment la Macédoine. Appian., V, 75.

[3]) Appian., V, 75 et 76. Plut., *Anton.*, c. 33.

[4]) Plut., *Ant.*, c. 60 (cf. Dio Cass., L, 15). C'est le premier exemple qu'on puisse citer à Athènes du procédé peu délicat qui consistait à consacrer à des hommes encore vivants des œuvres d'art des temps passés en en changeant l'inscription. Cet usage devint alors de plus en plus fréquent; c'est ainsi qu'entre autres Pausanias trouva près du temple d'Héra, non loin d'Argos, sur la colline Eubœa, une statue d'Oreste consacrée à Auguste. II, 17, 3. Ross., *Archäol. Aufs.*, vol. I, p. 170 sqq., 184.

les inscriptions, les statues colossales érigées autrefois dans l'acropole en l'honneur des rois de Pergame Eumène II et Attale II. Comme il l'avait déjà fait en Asie après la bataille de Philippes [1], Antoine ne craignit pas de se poser à Athènes en « nouveau Dionysos ». Dans les grottes et sur les pentes du rocher de l'acropole, au-dessus du théâtre de Dionysos, il célébra un jour, avec ses amis et avec la coopération de nombreux artistes et mimes italiens, une fête bachique, aussi immorale que grotesque et fantasque; puis, après de copieuses libations, il monta le soir à l'acropole, tandis que des lampes et des torches éclairaient brillamment tous les toits de la ville. Il y eut dans la suite plusieurs fêtes du même genre. Puis il ordonna à toutes les villes de la Grèce, par la voix des hérauts, de l'adorer comme « Dionysos ». Les Athéniens furent assez serviles et en même temps assez naïfs pour fiancer le nouveau Dionysos à leur déesse Athéné Polias; le Romain, très pratique, les pria de lui donner une dot d'un million de drachmes (ou de francs), ou même de mille talents (six millions de francs. [2]) Lorsque, au printemps de l'année 38, il se remit en route pour l'Asie, pour faire la guerre aux Parthes, il laissa sa femme en Grèce et emporta, obéissant aux injonctions d'un oracle, une couronne faite d'une branche de l'olivier sacré d'Athéné, sur l'acropole, et une cruche remplie d'eau de la source de Clepsydra (p. 345) [3].

Les Athéniens ne devaient plus le revoir que dans des circonstances complètement différentes, après que, au printemps de l'année 36 av. J.-C., il se fut rendu d'abord en

[1]) Cf. PLUT., *Anton.*, c. 24. VELL., II, 82.

[2]) On sait qu'Antoine s'efforçait d'accréditer la légende d'après laquelle sa race descendait d'Héraclès (dont, soit dit en passant, prétendait aussi descendre la gens Fabia de Rome); DRUMANN, vol. I, p. 59, note 2, cf. APPIAN., III, 16 fin., 19 fin. PLUT., *Anton.*, c. 4. 36. 60. — Sur cette comédie du « nouveau Bacchus athénien », v. DIO CASS., XLVIII, 39. ZONAR., X, 23 init. PLUT., *Anton.*, c. 60. SOCRAT. RHOD., ap. ATHEN., IV, pp. 147 e. 148, c-d, et SENEC., *Suasor.*, 1. Voy. aussi C. BÖTTICHER dans le *Philologus*, vol. XXII, fasc. 1 (1864), p. 74. PRELLER, *Röm. Mythol.*, 2e édit., p. 772.

[3]) PLUT., *Anton.*, c. 34 init. et cf. C. BÖTTICHER, *op. cit.* Antoine revint encore une fois à Athènes en 38, après sa courte expédition en Syrie (PLUT., *Anton.*, c. 34), pour y rester jusqu'au printemps de l'an 36. DRUMANN, vol. I, p. 446-450.

Italie, puis (en y laissant Octavie) eut repris le chemin de l'Asie. Les Hellènes, de 36 à 33 av. J.-C., avaient vu Antoine, d'abord par sa malheureuse guerre contre les Parthes — à côté de laquelle la défaite de Sextus Pompée[1], en 36, par Octavien et son grand général M. Vipsanius Agrippa, et plus tard les victoires remportées par Octavien sur les tribus barbares de la Dalmatie et de la Pannonie, en 35 et 34 av. J.-C.[2], paraissaient d'autant plus glorieuses — et plus encore par la vie de plaisirs effrénés qu'il menait avec sa maîtresse, la reine Cléopâtre, son mauvais génie, ébranler lui-même de plus en plus la situation qu'il occupait dans l'opinion publique, à côté d'Octavien si habile et si maître de lui-même. Ils voyaient que, depuis l'année 33, l'empire romain était fatalement entraîné vers un nouveau et dernier duel entre Octavien et Antoine[3]; que, tout en faisant dans tout l'Orient d'immenses préparatifs en vue de la lutte finale, Antoine et Cléopâtre continuaient leur vie de plaisirs et de folles orgies à Éphèse d'abord, où ils se rendirent en 32, puis à Samos[4]. Puis ce couple imprévoyant se rendit à Athènes; là encore, tout en se préparant à la lutte finale, dont l'enjeu était la couronne impériale, Antoine et Cléopâtre ne cessèrent de

[1]) Sur la fuite de Sextus Pompée par Céphallénie à Lesbos, et de là en Asie; sur ses agissements dans cette province et en Bithynie; sur sa mort (en 35) à Milet, v. Dio Cass., XLIX, 17 sqq. Zonar., X, 25. Vell., II, 79. Appian., V, 133-145. Strab., III, 2, 2, p. 209 (141). Liv., *Epit. lib.* CXXXI.

[2]) Eutrop., VII, 9. Liv., *Epit. lib.* CXXXI sqq. Flor., II, 23 sqq. Zonar., X, 27. Dio Cass., XLIX, 34-38. Vell., II, 78. Oros., VI, 19. Appian., *Illyr.*, c. 16-29.

[3]) Faisons encore quelques remarques sur les Hellènes de cette époque. Sur les folies et les mœurs dissolues d'Antoine et de Cléopâtre, Plutarque (*Anton.*, c. 28) cite entre autres une relation intéressante (qu'il rapporte, il est vrai, au premier séjour d'Antoine à Alexandrie, 41/40 av. J.-C.) du médecin Philotas d'Amphissa, qui faisait alors ses études à Alexandrie et qui raconta au grand-père de Plutarque, Lamprias, une foule d'anecdotes piquantes. — L'île de Crète faisait partie (Dio Cass., XLIX, 32 fin.) des provinces romaines qu'Antoine donna dans son aveuglement (en 36) aux enfants qu'il avait eus de Cléopâtre. Nous ferons observer enfin que ce même Marc Antoine avait la réputation d'un voleur d'objets d'art et qu'il en enleva en effet beaucoup en Grèce, dans le but d'en orner Alexandrie pour faire plaisir à Cléopâtre. Après la défaite d'Antoine, Octave les rendit aux villes dépouillées. Cf. Strab., XIV, 1, 14, p. 914 (637) et XIII, 1, 30, p. 890 (595). Drumann, vol. I, p. 465.

[4]) Plut., *Anton.*, c. 56.

s'étourdir au milieu des jouissances les plus raffinées. On vit alors Cléopâtre demander pour elle-même les honneurs que les Athéniens avaient décernés à la noble Octavie (dont Antoine, alors seulement, se sépara formellement). Les Athéniens, si bien dressés au servilisme, hésitèrent un instant; mais les présents de la reine et les ordres d'Antoine écartèrent tous les obstacles. Une députation de la ville, à la tête de laquelle se trouvait Antoine lui-même, comme citoyen athénien, alla porter à Cléopâtre le décret demandé, « et bientôt on vit briller dans l'acropole, à côté de la statue d'Antoine, celle de la princesse déifiée[1] ».

La Grèce était le lieu de rendez-vous des immenses forces de terre et de mer levées par Antoine. Une formidable effervescence régnait parmi les Hellènes d'Achaïe, au moment où le monde romain tout entier prenait parti pour ou contre Antoine. Et, chose assez remarquable, tandis que les légions et les escadres d'Antoine remplissaient la péninsule hellénique, plusieurs villes trouvèrent moyen, guidées, il est vrai, par des motifs ou des sentiments locaux, d'exprimer leurs sympathies pour Octavien. L'immense majorité des Hellènes, et Athènes en première ligne[2], s'étaient naturellement déclarés pour Antoine. Mais en Arcadie, où l'influence de la ville de Tégée et la vieille haine contre les Spartiates, partisans d'Octavien, avaient armé le peuple entier en faveur d'Antoine, Mantinée, s'inspirant de sa vieille hostilité contre sa voisine, refusa son contingent; on vit même des guerriers de Mantinée se battre à Actium pour Octavien[3]. Quant aux Lacédémoniens, depuis longtemps amis d'Octavien[4], non seulement ils refusèrent de se battre pour Antoine, en faveur duquel leurs ennemis héré-

[1]) Plut., *Anton.*, c. 57. Dio Cass., L, 15; cf. Drumann, vol. I, p. 469.

[2]) Sur Athènes, voy. aussi Tacit., *Ann.*, II, 55 et Senec., *Suasor.*, 1.

[3]) Pausan., VIII, 8, 6. 9, 3. 46, 1.

[4]) Rappelons ici qu'au printemps de l'année 40 av. J.-C., Livie (plus tard épouse d'Octavien et alors femme de Tib. Claudius Drusus Nero), après la fin, si désastreuse pour les adversaires d'Octavien, de la guerre de Pérouse, dans laquelle Drusus s'était battu contre Octavien, traversa la Grèce pour se réfugier auprès d'Antoine, et qu'une nuit, en Laconie, un incendie qui s'était déclaré dans une forêt mit en danger ses jours ainsi que ceux de son mari et de son fils Tibère encore enfant. Sueton., *Tiber.*, c. 6. Cf. Dio Cass., LIV, 7.

ditaires, les Messéniens, faisaient d'énergiques préparatifs; mais un de leurs concitoyens, l'ardent Euryclès[1], dont Antoine avait fait décapiter le père, Lacharès, comme pirate, amena même des vaisseaux et des troupes à Octavien[2]. Nous ne savons pas si Antoine n'eut pas connaissance de ces faits, ou s'il pensa qu'il ne valait pas la peine de punir ceux qui le bravaient ainsi, ou enfin si les Péloponnésiens qui combattirent dans les rangs de l'armée d'Octavien ne passèrent dans son camp que sur les derrières de l'armée d'Antoine et après les premières victoires d'Agrippa (voy. ci-après).

Cependant Antoine, qui avait négligé d'attaquer à temps en Italie son adversaire encore insuffisamment préparé, prit ses quartiers d'hiver à Patræ, dans les derniers jours de l'automne de l'année 32, et distribua ses forces le long des côtes de la mer Ionienne[3]. La Grèce, où, pour la troisième fois, allait se décider le sort du monde romain, où s'était rassemblée une armée de 100,000 fantassins et de 12,000 cavaliers, dans les ports de laquelle se trouvaient 800 vaisseaux (parmi lesquels 500 vaisseaux de guerre), souffrait affreusement sous le poids de ces masses. Il y a plus : le manque de matelots — leur nombre avait été réduit de près d'un tiers, pendant l'hiver de 32 à 31 av. J.-C., par la désertion, le besoin et les maladies — obligea Antoine, surtout en 31, de contraindre partout les jeunes Grecs à prendre du service sur ses vaisseaux[4]; les citoyens les plus considérables (entre autres Nicarque de Chéronée, bisaïeul de l'historien Plutarque) furent employés aux travaux les plus vulgaires; on allait jusqu'à les frapper et à leur faire porter des sacs[5]. La Grèce était arrivée

[1]) PAUSAN., IV, 31, 3.

[2]) PLUT., *Anton*, c. 67. (ECKHEL, *D. N.*, II, p. 283, fait mention d'un légat d'Antoine, L. Sempronius Atratinus, qui commandait en Laconie ou sur les côtes du Péloponnèse). Les Spartiates pour Octavien, PAUS., VIII, 8, 6. IV, 31, 2. Si Tacite, *Ann.*, IV, 43, a raison de dire qu'Antoine, comme César avant lui, se prononça en faveur de Sparte dans son vieux différend avec la Messénie au sujet du district de Denthéliates (p. 440, 2), il le fit peut-être dès l'année 44, de sorte que la reconnaissance des Spartiates pouvait bien s'être affaiblie pendant ce laps de temps. (Sur les sympathies d'une partie des Crétois pour Octavien, voy. ci-après, p. 464, 3).

[3]) DIO CASS., L, 9. ZONAR., X, 28 fin. PLUT., *Anton.*, c. 60.

[4]) OROS., VI, 19. PLUT., *Ant.*, c. 62. 68.

[5]) PLUT., *Anton.*, c. 68.

au comble de la misère et de l'appauvrissement. Athènes elle-même fut obligée, faute d'argent, de vendre ou d'engager à un créancier les revenus de l'île de Salamine. C'est sous Auguste seulement que le riche Nicanor racheta l'île à ses frais et la rendit à sa ville natale [1].

Ce fut au commencement du printemps de l'année 31 que commença la lutte. D'abord Agrippa, le vaillant amiral d'Octavien, avec ses escadres légères, se faisait redouter partout dans les mers et sur les côtes de la Grèce; il s'empara même de Méthone en Messénie [2]. Puis Octavien lui-même, qui ne disposait que de 80,000 hommes d'infanterie, de près de 12,000 cavaliers et de 250 vaisseaux de guerre, franchit sans encombre le détroit qui sépare Brindes de Corcyre, occupa d'abord le « port doux » près de Toryne en Épire, et prit enfin position avec son armée de terre sur les hauteurs de l'étroite presqu'île qui sépare la partie nord-ouest du golfe d'Ambracie de la mer Ionienne. Sa flotte avait jeté l'ancre dans deux ports qui s'ouvraient sur cette mer, et dont l'un, le plus septentrional, du nom de Comaros, était éloigné de son camp de 60 stades (3 lieues), et l'autre de 12 stades (un peu plus d'une demi-lieue) [3]. Antoine se hâta alors de rassembler ses forces en Acarnanie et dans le voisinage. La position qu'une grande partie de son armée et de sa flotte occupait depuis un an [4] sur le promontoire d'Actium et dans les environs, et qui n'était séparée du camp ennemi que par l'étroit canal qui relie le golfe d'Ambracie à la mer Ionienne, devint le centre des opérations et le quartier général de l'armée de l'*imperator* de l'Orient [5]. Or, tandis que les avant-postes des deux armées ennemies mesuraient leurs forces sur les rives du golfe d'Ambracie — sans parler de mouvements opérés par les deux adversaires vers l'intérieur du con-

[1]) Cf. ci-après, II, p. 200 sqq., et Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 665.

[2]) Dio Cass., L, 11. Zonar., X, 29 init. Strabon, VIII, 4, 3, p. 551 (359). Oros , VI, 19.

[3]) Dio Cass., L, 11 et 12. Zonar., *ibid.* Plut., *Anton.*, c. 62 sqq. Strabon, VII, 7, 5, pag. 500 (324); cf. Flor., II, 21.

[4]) Oros., VI, 19. Dio Cass., L, 11, 12. Zonar., *ibid.*

[5]) Dio Cass., L, 13. Zon., *ibid.* Oros., *ibid.* Plut., *Anton.*, c. 62 sqq. Dio Cass., L, 8. 15 et Plut., *Anton.*, c. 60, nous disent que cette bataille aussi fut précédée de merveilleux présages; à Patræ, entre autres, l'Héracléion fut frappé par la foudre et brûla complètement.

tinent gréco-macédonien et de l'agitation menaçante des Gètes et Daces, alliés à Antoine contre Octavien — Agrippa continuait, sans se lasser, à courir les mers sur les derrières d'Antoine. La conquête de l'île de Leucade, une victoire navale à l'entrée du golfe de Corinthe sur P. Nasidius, amiral d'Antoine, la prise de Patræ et de la Nouvelle-Corinthe[1], tels furent les fruits de son incessante activité. Enfin la formidable bataille d'Actium (le 2 septembre de l'année 31 av. J.-C.), dont l'issue doit être attribuée en grande partie à la conduite peu honorable d'Antoine et de Cléopâtre, décida des destinées de l'empire romain. Ce drame émouvant fut suivi d'une petite scène qui jette une lumière étrange sur le caractère des Hellènes de cette époque. Quelques navires légers d'Octavien poursuivaient en toute hâte Antoine, qui avait honteusement pris la fuite au moment décisif; le général fugitif accepta le combat avec son escadre et repoussa bientôt les vaisseaux ennemis. Une seule galère lacédémonienne, commandée par cet Euryclès dont nous avons parlé, tint bon, et le sauvage Spartiate, debout sur le pont, s'apprêtait à percer Antoine de son javelot. Et lorsque ce dernier, de la proue du vaisseau de Cléopâtre, lui demanda : « Qui es-tu, toi qui poursuis Antoine ? » Euryclès lui cria : « Je suis Euryclès, fils de Lacharès, et je veux, la fortune de César aidant, venger la mort de mon père. » Antoine s'attendait naturellement à un duel à outrance; mais, au dernier moment, le héros grec perdit courage et, n'osant pas attaquer le vieux lion lui-même, il se jeta sur quelques autres vaisseaux de Cléopâtre ; il en prit deux, en effet, dont l'un — probablement à la grande joie du fils du pirate Lacharès — était chargé de coupes précieuses et de vaisselle d'argent[2].

Après avoir ainsi échappé à cette étrange tentative de vengeance, Antoine continua d'abord sa retraite vers le sud-est en passant par le Ténare[3]. La Grèce, épuisée et mourante, gisait aux pieds du vainqueur d'Actium.

[1]) Dio Cass., L, 13. 14. 30. Zonar., *loc. cit.* Flor., II, 21. Vell. II, 84. A Corinthe commanda plus tard le procurateur Théophilos, affranchi d'Octavien. Plut., *Anton.*, c. 67 fin.

[2]) Plut., *Anton.*, c. 67.

[3]) Zonar., *loc. cit.* Dio Cass., LI, 5. Plut., *Anton.*, c. 67.

CHAPITRE V

LA GRÈCE SOUS L'EMPEREUR AUGUSTE

Situation désespérée de la Grèce après la bataille d'Actium. — Octavien fonde les colonies de Nicopolis et de Patræ. — Mesures administratives d'Auguste en Grèce. — La Macédoine et les provinces du Danube. — La province d'Achaïe : le κοινόν d'Achaïe; réforme de la Ligue amphictyonique. — Situation de la Grèce réorganisée. — Athènes. — Euryclès. — Conclusion.

La grande victoire remportée par Octavien près du golfe d'Ambracie eut du moins, pour la Grèce infortunée, l'avantage de mettre fin à la guerre, et bientôt on songea sérieusement à guérir les terribles blessures que tant d'événements désastreux avaient faites au pays depuis une cinquantaine d'années. Cependant l'aspect que présentait alors la Grèce d'Europe était déplorable. Strabon, le grand géographe de cette époque, en revenant d'Orient en Italie, dans l'été de l'an 29 av. J.-C. (Octavien quittait l'Égypte vers la même époque), visita aussi quelques parties de la Grèce et notamment l'île de Gyaros et la Nouvelle-Corinthe[1]; dans sa grande et célèbre Géographie, il nous fait un tableau effrayant tant de ce qu'il a vu lui-même en Grèce à cette époque, que de ce qu'il apprit alors et plus tard sur la situation de ce pays. D'après sa description, confirmée en partie du moins par d'autres écrivains, en partie complétée par eux, cette contrée autrefois si florissante était à peu près ruinée, à l'exception de quelques villes. Dans la Grèce proprement dite, l'Épire, depuis les temps néfastes de Paul-Émile (p. 198), n'avait pas cessé de dépérir; la dépopulation du pays et la ruine de la plupart des villes et des villages anciens, surtout

[1]) Cf. Strabon, VIII, 6, 21 init., p. 581 (379), X, 5, 3, p. 743 (485) v. Grosskurd sur Strabon, tom. I, p. XII sqq. XXIV sqq. et Forbiger. *Geogr. d. Alterth.*, vol. I, p. 304.

à l'intérieur, vers le centre et le sud, y compris Ambracie, avaient fait des progrès effrayants; dans les cantons habités autrefois par les Épirotes grecs ou à moitié grecs, on voyait plus de ruines que de lieux habités, et « l'antique oracle de Dodone était désert comme tout le reste[1] ». Les hauts pays entre la Macédoine, la Thessalie et l'Épire étaient incultes[2], et le peuple des Dolopes (p. 402) avait à peu près cessé d'exister[3]. L'Acarnanie et l'Étolie, autrefois si puissantes et si peuplées, n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes; de vastes étendues de ces contrées servaient de pâturages aux chevaux[4]. Dans la Thessalie, si cruellement éprouvée, Larisse, la capitale, conservait à peu près seule son ancienne importance; dans le pays des Magnètes, Démétrias du moins avait maintenu son rang[5]. Parmi les cantons entre l'Œta, l'Étolie et le bassin de la Béotie, la Phocide seule, outre la ville ozolienne d'Amphissa et Oponte en Locride, pouvait passer pour avoir conservé des restes respectables de son ancienne vigueur[6]. La Béotie, par contre, était complètement ruinée; Thèbes, sa vieille capitale (p. 360), dont les portes et les monuments existaient seuls encore, était presque déserte; il est probable que, dès cette époque, la Cadmée seule était encore habitée; Thespies et Tanagra étaient les seules villes qui eussent encore conservé quelque importance dans ce canton[7]. L'Attique (nous ne reviendrons pas sur le triste état du Pirée, p. 360) fit voir longtemps, par la ruine et l'abandon de ses bourgs et de ses villages, combien elle avait souffert. Nous avons vu déjà combien Mégare était tombée[8]. Dans le Péloponnèse, ou du moins en Messénie, en

[1]) Strab., VII, 7, 3, p. 496 (322). 7, 6, p. 501 (325). 7, 9; p. 504 (327).

[2]) Strab., VII, 7, 9, p. 504 (327).

[3]) D'après Pausanias, X, 8, 2. D'après Strabon, IX, 5, 11 sqq., p. 663 (434), ils subsistaient encore; selon lui, ce sont les Athamanes (*ibid.* et IX, 4, 17, p. 657 (429), qui disparurent comme nation; ils s'étaient sans doute fondus avec les Thessaliens. Bursian, *Geogr.*, I, p. 40.

[4]) Strab., X, 2, 3. 23, p. 691 (450). 707 (460).

[5]) Strab., IX, 5, 3, p. 658 (430). 5, 15, p. 666 (436).

[6]) Cf. Strab., IX, 3, 1 sqq., p. 637 sqq. (416 sqq.).

[7]) Strab., IX, 2, 5, p. 617 (403). 2, 25, p. 629 (410). Pausan., IX, 7, 4. Haliarte était depuis longtemps déserte; Coronée s'était quelque peu relevée (Strab., IX, 2, 29-30, p. 630 sqq. [p. 411]).

[8]) Disons en passant qu'à cette époque la petite île de Minoa tenait à la terre ferme; son rocher servait d'acropole au port de Nisæa; Strab., IX,

Laconie et dans la partie nord-est de la péninsule, les populations avaient conservé une partie de leur vigueur et de leur prospérité [1]; l'Arcadie et l'ouest du pays achéen avaient perdu le plus. Dans ce canton, Tégée seule (et, selon toute apparence, aussi Mantinée) avait encore une population d'une certaine importance; Mégalopolis, au contraire, autrefois si belle, était tellement déserte que le contraste entre sa grande étendue et le petit nombre de ses habitants était devenu proverbial; plus tard même, sous les Antonins, la capitale jadis si vantée de la Nouvelle-Arcadie était presque entièrement ruinée [2]; d'autres villes célèbres de ce canton, comme Orchomène, Héræa, Clitor, Phénéos, Stymphale, Mænale, Méthydrion, Caphyæ et Cynætha étaient abandonnées ou en ruines; il y avait d'autant plus de place pour les pâturages où l'on élevait des chevaux (et des ânes) [3].

En Argolide, où Argos notamment (v. plus bas) avait conservé une certaine aisance, la situation était moins triste; mais dans le vieux canton des Achéens proprement dits, les districts orientaux seuls, entre Ægion et Sicyone, étaient restés assez florissants, tandis que les districts de l'ouest, et notamment ceux de Patræ et de Dyme, étaient en pleine décadence [4]. Tandis que les îles qui portent le nom d'Ioniennes étaient assez prospères [5], la plupart de celles de la mer Égée devenaient de plus en plus désertes et incultes, ce qui, comme nous le verrons plus tard, en faisait des retraites commodes pour les Romains de grande famille bannis en si grand nombre dans les premiers temps de l'Empire [6]. L'existence primitive que

1, 4, p. 600 (391). Paus., I, 44, 5. Cf. Bursian, *Geogr.*, I, p. 379 sqq. et sur l'Attique, v. Strab., IX, 1, 15, p. 606 (396); 1, 21, p. 611 (398).

¹) Cf. toutefois Strab., VIII, 4, 11, p. 557 (362).

²) Strab., VIII, 8, 1 et 2, p. 595 (388), et Paus., VIII, 33, 1.

³) Strab., VIII, 8, 2. Les passages cités plus haut, p. 449, 3 et ci-après p. 467, prouvent que Mantinée n'était pas alors, comme l'affirme Strabon, à l'endroit cité, complètement en ruines. (Sur les ânes et les porcs d'Arcadie, v. aussi Varro, *De re Rust.*, II, 1 à 4).

⁴) Cf. ci-après, p. 462.

⁵) Cf. Strab., X, 2, 13, 18, p. 698 sqq. (455). 702 (457).

⁶) Cf. en général les épigrammes d'Antipater de Thessalonique, 35-37 (Anthol., ed. Jacobs, II, p. 104 sqq. Anthol. Palat., IX, 421) et d'Apollonidas (Anthol. Palat., IX, 408). Parmi ces refuges figurent des îles comme Sciathos, Sériphos, Amorgos, Gyaros, Donoussa, Sicinos, Cythnos

menaient les habitants de certains districts boisés et montagneux de l'Eubée [1], et dont nous parle Dion Chrysostome, sera décrite plus tard. Mais nous ferons observer dès à présent que l'île de Gyaros, entre autres, était, d'après Strabon, si pauvre et si peu remplie, qu'en 29 av. J.-C., les habitants n'arrivaient pas tous ensemble à payer un tribut annuel de cent cinquante drachmes (environ autant de francs) [2]; cette population appauvrie n'avait même pas pu, à un moment donné, se défendre des souris [3]. D'autres îles, comme Icaria, près de Samos, n'étaient plus que des pâturages [4]; sur la côte d'Asie, la ville de Myonte fut abandonnée par ses habitants à cause des moustiques qui en rendaient le séjour insupportable [5]. Les renseignements fournis par d'autres écrivains anciens s'accordent avec ce lugubre tableau de la situation de la Grèce au commencement de l'époque impériale [6]. Toutefois, nous pouvons admettre, d'autre part, que les renseignements fournis par Strabon — qui, en somme, n'a fait que passer en Grèce [7] et a dû, en grande partie, s'en rapporter aux indications de ses contemporains; qui, par conséquent, n'a pu esquisser qu'à grands traits les tableaux qu'il nous fait de la misère du pays sans s'astreindre aux nuances — vont souvent trop loin et que,

et d'autres. SENEC., *Consol. ad Helviam*, c. 6. JUVEN., *Sat.*, I, 73. TACIT., *Ann.*, II, 85. III, 68. 69. IV, 13. 21. 30. PLUT., *De exil.*, 7. 8. Ross, *Archäol. Aufs.*, vol. II, p. 485. *Reisen auf den griech. Inseln*, I, p. 5, 5. 115, 24. II, p. 170. O. MÜLLER, *Aeginet.*, p. 193. Délos (cf. p. 360 et 377) était, comme l'on sait, presque entièrement déserte. D'autres îles se sont relevées, comme notamment Amorgos (vol. II). Nisyros était florissante du temps de Strabon (X, 5, 16, p. 748) (488), surtout grâce à son commerce de meules. Ténos était très fréquentée à cause de son temple de Poseidon et du charmant parc qui se trouvait auprès (il égalait presque le célèbre parc du temple d'Apollon des Branchides à Milet). STRAB., X, 5, 11, p. 747 (487). XIV, 1, 5, p. 941 (634).

[1]) Chalcis et Érétrie étaient, sous Auguste, dans une situation tolérable; STRAB., X, 1, 8, 11, p. (446). 685 et 688 (448).

[2]) STRAB., X, 5, 3, p. 744 (485).

[3]) Cf. ANTIGON., *Mirab*., c. 21 et PLIN., *N. H.*, VIII, 29 (43), 104.

[4]) STRAB., XIV, 1, 19, pag. 947 (639). X, 5, 13, p. 747 (488).

[5]) PAUSAN., VII, 2, 7; cf. STRAB., XIV, 1, 10, p. 943 (636).

[6]) Cf., outre les passages déjà indiqués de Pausanias, notamment SENEC., *Epist*. 91.

[7]) Cf. Ross, *Arch. Aufs.*, vol. II, p. 442 sqq. CURTIUS, *Pelop.*, v. I, p. 119 sqq.

pour ne point insister sur quelques erreurs de détail [1], il ne faut sans doute pas prendre à la lettre ce qu'il nous dit de la destruction complète ou de la disparition d'un grand nombre de villes. Dans bien des cas, il s'agit, sans doute, d'une dépopulation momentanée ou d'antiques et célèbres cités tombées au rang de simples villages [2]. La description détaillée faite par Pausanias de la situation de la Grèce pendant les vingt ou trente dernières années du IIe siècle après J.-C., que nous examinerons plus tard en détail, nous montre bien clairement que la ténacité avec laquelle les Hellènes repeuplaient sans cesse des villes saccagées ou détruites, avec laquelle ils s'attachaient aux vieilles traditions locales et aux droits acquis, n'était nullement éteinte même à cette époque de profonde décadence morale et matérielle et malgré une tendance très marquée vers l'émigration en Italie; que, par conséquent, le tableau très chargé de Strabon n'est exact que d'une manière transitoire et que, au contraire, à partir de cette époque, la Grèce commence à se relever peu à peu, bien que très lentement, de son profond abaissement.

Dans le deuxième volume de cet ouvrage, nous nous proposerons, entre autres choses, de suivre les traces de ce relèvement progressif de la Grèce sous la domination des Césars. Ici, nous avons, en somme, à faire avant tout le tableau du nouvel état de choses qui commença pour l'antique pays des Hellènes, par suite des événements décisifs qui eurent lieu sur les rivages du golfe d'Ambracie et sur la côte de l'Égypte.

La dernière guerre entre Antoine et Octavien, nous l'avons dit plus haut, avait achevé la ruine de la Grèce; si bien que même le froid Octavien en fut profondément ému. Peu après la grande victoire remportée à Actium, il parcourut la Grèce, ouvrit aux Hellènes affamés et appauvris les magasins remplis par lui et par Antoine [3], prit partout les mesures que la situation rendait nécessaires, se fit initier à Athènes aux

[1]) Nous avons déjà fait ressortir (ci-dessus, p. 455, 3) l'erreur relative à Mantinée.

[2]) Voir les idées particulières de Strabon à cet égard, IX, 5, 12, p. 664 (434). Cf. les développements dans lesquels entrent Curtius, *Peloponnesos*, vol. I, p. 81-84 et Kuhn, *Städt. Verfass.*, vol. II, p. 65 sqq., 76 sqq.

[3]) Plut., *Anton.*, c. 68.

mystères d'Éleusis[1], et passa ensuite l'hiver dans l'île de Samos[2]. Le voyage rapide, motivé par le soulèvement d'une partie de ses vétérans, qu'il fit de Samos en Italie dans l'hiver de l'an 31 à 30 av. J.-C. et pendant lequel il fut deux fois surpris par la tempête — entre le Péloponnèse et l'Étolie et sur la côte parsemée d'écueils du nord de l'Épire[3] — de même que le voyage que fit Octavien quelques semaines plus tard de Brindes en Syrie par Corinthe et Rhodes[4], pour porter le dernier coup à Antoine; enfin le retour du nouveau monarque et son passage en Grèce dans l'été de l'an 29[5], tout cela ne nous offre pas beaucoup d'intérêt. Et cependant les temps qui suivirent la bataille d'Actium eurent pour la Grèce une importance capitale, parce que — c'était un effet immédiat de la lutte pour l'empire — on vit naître alors des institutions nouvelles qui, pendant des siècles, exercèrent une influence décisive sur le sort des Hellènes. On sait que, par suite des luttes intestines qui déchirèrent l'Italie depuis l'an 43, de grandes perturbations eurent lieu dans l'état de la propriété foncière; Octavien se vit forcé de distribuer des terres, tant à de nombreux Italiotes qui avaient perdu leurs biens depuis 43 et 42 qu'à des milliers de ses vétérans victorieux, à ceux-ci pour les récompenser de leurs longs services. C'est ainsi que, depuis sa victoire sur Antoine, le jeune César reprit, sur une vaste échelle, l'œuvre de son père adoptif; c'est alors que commença l'établissement en masse de colons d'origine romaine et surtout de vétérans sur le sol de la péninsule gréco-macédonienne, qui fut d'un si grand secours aux tendances

[1]) Dio Cass., LI, 4 init. 54, 9. (Cf. Plut., *Ant.*, c. 68.) Sueton., *Octavian.*, c. 93. Ce fut alors que le fameux (p. 439, 1) Cassius de Parme fut exécuté comme meurtrier de César, Valer. Max., I, 7, 7. Drumann, vol. III, p. 732. Vol. II, p. 163.

[2]) Sueton., *Octav.*, c. 17.

[3]) Sueton., *ibid.*

[4]) A cause des tempêtes d'hiver, on transporta l'escadre d'Octavien de l'autre côté de l'isthme, par la route de terre, depuis longtemps connue sous le nom de Diolkos. Dio Cass., LI, 5. Zonar., X, 30. On exécuta alors par ordre d'Octave, dans l'île de Cos, un des meurtriers de César, P. Turullius, qui, pendant la guerre civile qui se termina par la bataille de Philippes, avait fait couper, pour construire des vaisseaux, le bois consacré à Asclépios, à Cos. Dio Cass., LI, 8. Valer. Max., I, 1, 19.

[5]) Dio Cass., LI, 21. Zonar., X, 31. Oros., VI, 19.

égalitaires de l'empire dans ses contrées. La première et la plus célèbre de ces colonies nouvelles fut la ville de Nicopolis (appelée aussi Actia Nicopolis) qui, en 30 av. J.-C.[1], fut fondée, en commémoration de la victoire d'Actium, sur l'ancien emplacement du camp d'Octavien. Le lieu élevé où s'était trouvée la tente d'Octavien fut pavé de pierres de taille; on l'orna d'un certain nombre de rostres provenant des vaisseaux d'Antoine, d'un temple d'Apollon, et enfin des statues en bronze d'Eutychos et de Nicon — d'un conducteur d'âne et de sa bête, qu'Octavien avait rencontrés le matin de la grande bataille, cette rencontre ayant été considérée comme un présage de victoire — qui devaient à leurs noms de bon augure l'honneur de servir de symboles à la ville nouvelle. (Zonaras, bien des siècles après, vit ces statues dans un théâtre de Constantinople). Le port de Comaros et l'autre, plus rapproché (p. 451), devinrent les ports de Nicopolis. Le temple d'Apollon, sur le promontoire d'Actium, fut considérablement agrandi; un certain nombre de vaisseaux de guerre qu'on avait pris à Antoine furent consacrés à la divinité, comme trophées de la victoire, dans les chantiers établis sur le rivage au pied du promontoire. Enfin Octavien institua, en l'honneur d'Apollon Actien et pour perpétuer le souvenir de sa grande victoire, de nouveaux jeux artistiques, nautiques et gymnastiques, avec courses de chars; ces jeux, appelés *Actia,* devaient être célébrés tous les cinq ans, probablement le jour anniversaire de la grande bataille, et s'ajouter comme cinquième fête aux quatre grandes solennités nationales de la Grèce[2]. Cependant Octavien ne se contenta pas

[1]) Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. I, pag. 376. Bursian, *Geogr.*, I, p. 32 sqq. et 113. 114. Sur l'année de la fondation, qui fut décrétée sans doute bientôt après la victoire, v. la chronique de Cassiodore, publiée par Mommsen, à l'an 724 U. C., p. 626. (Cf. Euseb., *Chron.* édit. Aucher, vol. II, p. 257, ad Ol. CLXXXVIII. Hieronym., ap. Roncall., I, p. 410 ad Ol. CLXXXVII); v. aussi Dio Cass., LI, 1. Joseph., *Ant.*, XVI, 5, 3. Tacit., *Ann.*, II, 53. V, 10. Pompon. Mel., II, 3, 10. Tabul. Peutinger. et Hesych. Miles., *Hist. Roman. fragm.*, lib. V, 2, init. (dans C. Müller, *F. H. Gr.*, t. IV, p. 145). Syncell., *Chron.*, p. 308 (ed. Bonn., vol. I, 583).

[2]) Strab., VII, 7, 5 et 6, p. 500 sqq. (324 sqq.) Dio Cass., L, 12. 51, 1. Sueton., *Octav.*, c. 18 et 96. Zonar., X, 30, init. Plut., *Anton.*, c. 62, 65. Anthol. (ed. Jacobs), vol. II, p. 203. Eckhel, *D. N.*, II, p. 165 sqq.

d'établir à Actium des colons romains [1]; pour hâter le développement de la nouvelle ville, on obligea les habitants des villes et des campagnes voisines de s'établir en masse à Nicopolis; Ambracie en Épire, Argos Amphilochicon, les villes acarnaniennes de Leucas, d'Anactorion et de Thyréion, Calydon et le reste de l'Étolie durent céder une grande partie des habitants qui leur restaient pour peupler la nouvelle colonie, où l'élément grec domina ainsi dès le début [2]. Cette mesure arbitraire, à laquelle une grande partie des Étoliens ne parvint à échapper qu'en émigrant à Amphissa en Locride [3], fut si rigoureusement exécutée que les statues des dieux et les objets d'art des villes ainsi dépeuplées furent emmenés à Nicopolis. Le nouveau maître de l'empire agissait d'ailleurs avec tant d'arbitraire, qu'il donna à d'autres villes (v. plus bas) plus d'une de ces œuvres d'art, comme s'il les avait enlevées à l'ennemi [4]. Dans tous les cas, cette espèce de synœcisme n'était pas sans danger. La fâcheuse expérience qu'on avait faite bien des années auparavant, lors de la fondation de Mégalo-

D'après Strabon, *loc. cit.*, les vaisseaux consacrés au pied du promontoire d'Actium avaient, à l'époque où il écrivait, été détruits par le feu; les jeux « Actiaques » (Böckh, *C. I. Gr.*, I, n°s 1068. 1720) étaient au fond le développement d'une fête qui existait déjà dans cette contrée (sur le sol acarnanien, près du temple d'Actium). Ils furent célébrés pour la première fois en 726 U. C., 28 av. J.-C., et le furent aussi à Rome. Pauly, *R. E.*, vol. I, p. 2002. Becker-Marquardt, *R. A.*, vol. IV, p. 482. Preller, *Röm. Mythol.*, 2e édit., p. 274. V. aussi Mommsen, *Monum. Ancyr.*, p. 26. Les jeux Actiaques à Nicopolis (sur la plus ancienne des deux fêtes, v. encore Stephan. Byz., s. v. Ἄκτια) furent placés par Auguste presque sur le même rang que les jeux Olympiques; on comptait par actiades, comme par olympiades; les vainqueurs aux jeux Actiaques s'appelaient actioniques et jouissaient d'honneurs semblables à ceux qu'on décernait aux olympioniques. Cf. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. III, n° 5804, p. 730 (et n° 4472).

[1]) La séparation primitive de l'élément romain de l'élément grec est indiquée par Plin., *N. H.*, IV, 1 (2), 5. Zumpt, *C. E.*, vol. I, p. 376. 473; cf. Bursian, *loc. cit.*

[2]) Cf. Pausan., V, 23, 2. VII, 18, 6. 21, 1. X, 38, 2. Antipater, *Anth. Palat.*, IX, 553. Dio Cass., LI, 1. Strabon, *loc. cit.*, p. 501 (325). X, 2, 4, p. 691 (450).

[3]) Pausan., X, 38, 2. Nous lisons avec intérêt le nom d'un artiste étolien, le peintre M. Ludius Helotas, qui vivait en Italie au temps d'Auguste et orna de différents paysages un temple à Ardée. Plin., *N. H.*, XXXV, 10 (37), 115; cependant Sillig prouve que cette leçon est inadmissible.

[4]) Paus., VII, 18. 6, 21, 1.

polis en Arcadie, se répéta ici, et cela sur une plus vaste échelle; la concentration dans une grande ville d'une population disséminée au loin exerça incontestablement une influence fâcheuse sur la culture et la population des cantons voisins, et aura sans doute contribué pour beaucoup à donner aux cantons occidentaux de la Grèce centrale cet air de solitude dont Strabon nous fait un si lugubre tableau (p. 453 sqq.). Et cependant, la fondation d'une grande ville, dans un endroit très favorable au trafic, surtout avec l'Occident, n'en était pas moins une idée heureuse. Les habitants de la Grèce occidentale, tombés peu à peu dans la misère, furent ainsi arrachés à l'existence obscure qu'ils menaient dans leurs villages et leurs villes à moitié ruinées, et réunis comme en un faisceau avec les éléments de vie qu'ils possédaient encore; ils purent ainsi faire preuve une fois de plus de leur aptitude à fonder de nouvelles colonies. Nicopolis, dotée d'un territoire très étendu, qui comprenait notamment des parties assez considérables de l'Acarnanie, favorisée par Auguste au point de vue politique (v. plus bas), capitale de l'Acarnanie et de l'Épire méridionale, se développa rapidement, comme nous le raconte Strabon, qui vécut à cette époque [1], et s'efforça d'éclipser les vieilles cités de la Grèce par la splendeur de ses édifices nouveaux, parmi lesquels on remarquait surtout deux théâtres — dont l'un, plus petit, était situé à l'ouest de l'acropole, et dont l'autre, plus grand, construit en grosses briques rouges, était au nord de la citadelle et adossé à la colline qui avait porté la tente d'Octavien — et un aqueduc qui d'une distance de six lieues amenait de l'eau potable à la ville [2]. Le stade où l'on célébrait les jeux actiaques se trouvait, avec un gymnase, au pied de la colline mentionnée plus haut, dans un bois faisant partie du faubourg [3].

Octavien agit d'une façon tout à fait analogue dans le Péloponnèse. L'Achaïe occidentale, qui était tombée si bas, lui parut particulièrement propre à la fondation d'une ville nouvelle; il choisit pour cela l'antique Patræ, depuis longtemps presque

[1]) Strab., VII, 7, 6, p. 501 (325). Cf. X, 2, 2, p. 691 (450).
[2]) Bursian, *Geogr.*, vol. I, p. 33 sqq.
[3]) Strab., VII, 7, 6, p. 501 (325).

déserte (p. 281), avec son territoire très fertile et sa bonne rade [1]. Patræ, souvent visitée par des voyageurs romains depuis un quart de siècle, qui avait vu des banquiers romains y établir leurs comptoirs (p. 410) et avait servi de demeure à des réfugiés politiques venus d'Italie [2], fut traitée comme l'avait été l'emplacement du camp d'Octavien à Actium. D'abord on y établit les vétérans de la Xe et la XIIe légion [3]; puis l'*imperator* fit revenir à Patræ les populations des petites villes voisines (p. 281) d'Anthéia, de Mésatis, de Boline, d'Argyre et d'Arba [4]. Il obligea enfin un grand nombre des habitants des villes à moitié ruinées des environs, comme Dyme [5], Olénos, Pharæ, Tritæa, Rhypès, à venir s'établir dans la ville nouvelle [6], qui, lorsqu'elle fut achevée, s'étendait imposante

[1]) Cf. en général Finlay, p. 52. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 375. Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 438 sqq., 446 et ce que dit Pline d'une manière générale. Plin., *N. H.*, IV, 4 (5), 11. Quant à l'époque de cette fondation, Eusèbe, *Chron.* (éd. Aucher, vol. II), p. 259, indique la 3e année de la CXCIe Ol., 740 de la fondation de Rome et 14 av. J.-C. (cf Eckhel, *D. N.*, II, p. 256). On lit dans Strabon, VIII, 7, 5, p. 594 (387) : Ῥωμαῖοι δὲ νεωστὶ μετὰ τὴν Ἀκτιακὴν νίκην ἵδρυσαν αὐτόθι τῆς στρατιᾶς μέρος ἀξιόλογον. Bon nombre d'œuvres d'art enlevées aux villes étoliennes lors de la fondation de Nicopolis furent données en présent à la nouvelle Patræ (Pausan., VII, 18, 6. Cf. Syncell., p. 314. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, no 1810).

[2]) Cf. Cic., *Ad Fam.*, VII, 28. XIII, 17, 50. XVI, 1, 5, 6. *Ad Att.*, V, 9. VII, 2.

[3]) Strabon, *loc. cit.* et X, 2, 21 fin., p. 706 (460), parle de l'établissement de vétérans romains; la désignation des légions donnée dans le texte est basée sur Th. Mommsen, *Res gest. D. Augusti ex monumento Ancyrano*, etc., p. 82 (cf. *C. I. Lat.*, III, p. 95); on admettait naguère que la XXIIe légion avait été établie à Patræ, v. Zumpt, *op. cit.*, p. 375. Finlay, p. 52. Curtius, *Pelop.*, I, p. 438. Merleker, *Achaica*, p. 461. Eckhel, *D. N.*, II, p. 257.

[4]) Pausan., VII, 18, 5.

[5]) Les modernes ne s'accordent pas sur Dyme; tandis que Hermann, *Gr. Staatsalt.*, § 189, 18, appuie surtout sur le passage de Pausanias, VII, 17, 3 : Αὔγουστος ὕστερον καὶ προσένειμεν αὐτὴν Πατρεῦσιν et s'en sert pour expliquer les autres passages; Zumpt, *op. cit.*, p. 375 sqq., en se fondant sur Pline, *N. H.*, IV, 5 (6), 13 et sur Strabon, XIV, 3, 3, p. 981 (665) : Δύμη, ἣν νυνὶ Ῥωμαίων ἀποικία νέμεται, admet que des colons romains furent alors conduits à Dyme. Curtius aussi, *Peloponn.*, vol. I, p. 425-450, opine pour l'établissement d'une colonie romaine à Dyme, placée sous la protection de la puissante Patræ. Le territoire d'Olénos, devenue déserte, se trouvait, du temps de Strabon (VIII, 7, 5, p. 594 [388]), réuni avec celui de Dyme.

[6]) Pausan., VII, 18, 5. 22, 1 et 4. Rhypès fut alors complètement détruite (18, 5), cf. Curtius, I, p. 459; les autres villes devinrent des bourgs de périèques dépendant de Patræ. Il paraît qu'à cette époque des œuvres d'art furent transportées de Pharæ (22, 3) et de Tritæa (22, 6) à Rome.

depuis la hauteur d'Aroé (l'acropole) jusqu'au port, sur le versant occidental de la colline où se trouvaient le marché et les constructions voisines [1]. Comme Nicopolis, Patræ fut dotée d'un bel aqueduc qui amenait à la ville l'eau d'une source située sur le penchant occidental de l'acropole. Dotée par l'empereur d'un territoire considérable, qui comprenait, outre toute l'Achaïe occidentale (du cap Araxos jusqu'aux frontières du district d'Ægion), une vaste étendue de terre sur la côte étolienne située en face, avec un grand lac poissonneux près de Calydon et la majeure partie de la Locride ozolienne (à l'exception du territoire d'Amphissa), qui, à cette époque, commençait de nouveau au cap Antirrhion [2]; mise en état, grâce à la faveur impériale, de terminer son port et d'autres édifices importants [3], la nouvelle ville — qui, grâce à sa position très favorable au trafic avec l'Italie et à la médiocrité des ports étoliens et acarnaniens du voisinage, était « le port naturel et l'entrepôt non seulement de la région nord-ouest du Péloponnèse, mais aussi du sud-ouest de la Grèce — put devenir rapidement florissante. L'industrie de Patræ prit aussi un essor rapide. Dans les grandes fabriques de la ville, de nombreuses et laborieuses femmes et jeunes filles (mais de mœurs trop légères) faisaient avec le byssos (peut-être une espèce de coton), qu'on cultivait dans l'Élide voisine, des filets pour les cheveux et des tissus d'une grande finesse [4]. Comme Nicopolis, la nouvelle métropole de l'Épire et de l'Acarnanie, la *Colonia Augusta Aroe Patrensis*, la nouvelle capitale de toute l'Achaïe occidentale, reçut non seulement des présents d'un grand prix [5], mais fut aussi dotée

[1]) Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 440 sqq.

[2]) Strab., X, 2, 21 fin., p. 706 (460). Pausan., X, 38, 4 et 5. Bursian, *Geogr.*, I, p. 145.

[3]) Curtius, *op. cit.*, p. 438. 442.

[4]) Strabon déjà parle de la population considérable de la Nouvelle-Patræ, VIII, 7, 5, p. 594 (387). Sur le byssos de l'Elide, v. Pausan., V, 5, 2. VI, 26, 4. VII, 21, 7. Plin., *N. H.*, XIX, 1 (4), 21. Curtius, *Pelop.*, vol. II, p. 11, 95; sur les fabriques de Patræ. Paus., VII, 21, 7 et Curtius, vol. I, p. 438 sqq., 453.

[5]) C'est ainsi que Patræ reçut du « butin » étolien, entre autres choses, une statue de Dionysos Calydonien (Paus., VII, 21, 1), et notamment celle d'Artémis Laphria de Calydon, qui fut placée dans le temple de cette déesse sur l'acropole de Patræ (Paus., VII, 18, 6); « le culte d'Artémis Laphria était depuis longtemps florissant à Patræ ». Curtius, p. 411. Preller, *Griech. Myth.*, vol. I, p. 235.

de l'autonomie et de plusieurs des droits que les Romains avaient l'habitude d'accorder aux colonies de cette espèce [1]. Les Romains de Patræ furent inscrits dans la tribu *Quirina*.

Tandis qu'Octavien essayait ainsi de rendre la vie aux côtes occidentales de la Grèce, en mêlant des éléments nouveaux venus d'Italie aux populations grecques concentrées en masse sur certains points, la colonie de Corinthe, dans laquelle les Romains étaient beaucoup plus nombreux que les Grecs, fut définitivement constituée par ce prince [2]. Il est possible qu'à cette époque on ait rendu à la nouvelle Corinthe la direction des jeux Isthmiques, que les Romains (p. 267), lors de la destruction de l'ancienne ville, avaient confiée aux habitants de Sicyone [3]. La nouvelle ville, dont Pausanias nous esquisse plus tard la topographie [4], prospéra également; elle devint en même temps la résidence du nouveau gouverneur de la province reconstituée. Quant aux autres colonies romaines de la péninsule hellénique, comme Bouthroton en Épire, Dyrrhachion, Philippes, Cassandria, Pella, Dion et Boullis dans la province de Macédoine, non moins déserte que l'Achaïe [5], nous ne les citons

[1]) Pausan., VII, 18, 5. Cf. notamment Th. Mommsen, dans le *C. I. Lat.*, vol. III [1873], p. 95 sqq.

[2]) C'est ce qu'on peut conclure de passages (ci-dessus, p 429, 4) comme Pausan., II, 3, 1. V, 1, 1. 24, 3. Appian., *Pun.*, c. 136. Cf. Th., Mommsen, *Res gest. D. Augusti ex monum. Ancyr.*, p. 82. Becker-Marquardt, *op. cit.*, p. 336. La Nouvelle-Corinthe est désignée d'une façon générale comme colonie romaine par Plin., *N. H.*, IV, 4 (5), 11; Pompon. Mela, II, 3, 7. Sur des monnaies corinthiennes à l'effigie de César et d'Auguste, v. Drumann, vol. III, p. 673, note 5. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 375, pense qu'on a attiré également des colons grecs à la Nouvelle-Corinthe.

[3]) Pausan., II, 2, 2; cf. Strab., VIII, 6, 20, p. 580 (378).

[4]) D'après Pausan., II, 1-6 (cf. Strab., VIII, 6, 21 et 22, p. 581 sqq. (379 sqq.) E. Curtius, avec son talent ordinaire, fait, dans son *Peloponnesos,* vol. II, p. 523-539 (et p. 591 sqq.), le tableau de la ville de Corinthe. Le faubourg de Cranéion était aussi dans la nouvelle Corinthe le faubourg oriental. On chercha à conserver de vénérables monuments de l'antiquité qui avaient échappé à la destruction complète à l'époque de Mummius; plusieurs anciens cultes locaux continuèrent à exister dans la ville romaine. Mais l'Acrocorinthe, comme l'Ithome, resta inhabitée, même après la reconstruction de la ville basse.

[5]) La colonisation de Bouthroton, préparée par César en 45 (cf. Cic., *Ad Attic.*, XVI, 2 et 4, 16 sqq. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 318, 376. Mommsen. *R. G.*, vol. III, p. 538), ne fut réalisée que sous Auguste; voir ensuite Strab., VII, 7, 5, p. 499 (324). Plin., *N. H.*, IV, 1 (1), 4. Bur-

qu'en passant, comme ayant eu moins d'influence sur le développement ultérieur de la Grèce[1].

Cependant les dix ou douze années qui suivirent la bataille d'Actium eurent, à un point de vue tout différent, une grande importance pour les Hellènes. Ce fut alors en effet que, d'un côté, les rapports politiques entre Rome et les Hellènes d'Europe furent enfin clairement définis et établis d'une façon durable; de l'autre, Octavien — appelé Auguste depuis 27 av. J.-C. — en se basant sur les décrets que, bientôt après sa grande victoire, il avait publiés en divers lieux, prit une série de mesures qui réglèrent définitivement la situation d'un certain nombre de cités grecques; cela eut lieu notamment entre les années 22 et 19 av. J.-C., pendant lesquelles l'empereur parcourut une grande partie des provinces orientales de l'empire et donna sa forme définitive au gouvernement provincial. Ces dispositions avaient évidemment pour base un système déterminé. Malheureusement nous ne connaissons la teneur et la date que d'un petit nombre d'entre elles. Il est probable que l'attitude des divers États de la Grèce pendant la lutte entre Antoine et Octavien n'eut d'influence sur les mesures que prit le vainqueur qu'immédiatement après la bataille d'Actium, et que, plus tard, elle ne fut guère prise en considération[2]. L'autonomie octroyée aux cités crétoises de Cydonia et de Lampa (Lappa) dès 31 av. J.-C.[3], et le châtiment de la cité de Cnossos, ennemie d'Octavien[4], avec le territoire (ou les

SIAN, *Geogr.*, I, p. 18. Sur les colons de Dyrrhachion, v. DIO CASS., LI, 4. PLIN., III, 23 (26), 145; de Philippes, STRABON, VII, *fr. Palat. Vatic.*, 41, p. 511 (331). DIO CASS., *ibid.* PLIN., IV, 11 (18), 42; de Cassandria, PLIN., IV, 10 (17), 36; de Pella, PLIN., IV, 10 (17), 34; de Dion, PLIN., IV, 10 (17), 35; de Boullis, PLIN., *ibid.*, et v. en général ZUMPT, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 376-378. MOMMSEN, *Monum. Ancyr.*, p. 82. BECKER-MARQUARDT, *R. A.*, III, 1, p. 118. 129. 336 sqq.

1) Mégare n'est appelée *colonia* que par Pline, *N. H.*, IV, 7 (11), 23.

2) DIO CASS., LI, 2. PAUS., IV, 31, 2.

3) Ce fut la récompense de leur appui contre Antoine; je ne sais si c'est au moyen d'un soulèvement dans leur île ou en envoyant des renforts à Actium qu'elles s'étaient rendues utiles. La ville de Lampa, qui avait beaucoup souffert (à cette occasion ou seulement lorsqu'elle fut prise par Métellus, p. 383, c'est ce que Dion Cassius ne dit pas), reçut d'Octavien des sommes considérables pour se relever. DIO CASS., LI, 2.

4) VELL., II, 81. DIO CASS., XLIX, 14. STRAB., X, 4, 9, p. 731 (477). Le

revenus) de laquelle il dédommagea les colons de Capoue (établis autrefois, en 59, par César sur le domaine capouan, et lésés dans leurs intérêts par les faveurs récemment accordées aux vétérans), ne touchèrent pas de plus près les autres Grecs d'Europe. Les Spartiates, par contre (qui, en 40, avaient gagné les bonnes grâces du souverain en recevant chez eux Livie [p. 449, 4] laquelle, depuis, épousa Auguste[1]), obtinrent, en récompense de leur participation à la lutte contre Antoine, l'honneur de la préséance aux nouveaux Jeux actiaques[2]. On crut que c'était pour punir les Messéniens de leurs sympathies pour Antoine qu'Auguste, qui se trouvait alors (probablement en 21 av. J.-C.) à Sparte dont il charmait les habitants en prenant part à leurs syssities[3], sépara de la Messénie, pour les donner à Sparte[4], les districts de Phéræ (d'Abia) et de Thuria (p. 277, 2), situés au sud-est entre le Taygète et le Pamisos inférieur. Les rapports (redevenus, paraît-il, indécis depuis quelque temps) entre Sparte et les Éleuthérolaconiens, rapports qui, du reste, avaient perdu, selon toute apparence, leur ancienne raideur, furent réglés définitivement de la manière suivante : Sparte obtint en Laconie[5] le port de Cardamyle, situé sur la frontière des districts messéniens nouvellement acquis, et en outre (p. 277, 1) l'île de Cythère, qui devint ou resta la propriété d'Euryclès.

D'après une décision du prince, les autres villes considérables

territoire de Cnossos était (d'après Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2597, p. 434) encore vers la fin du IVe siècle (en 383) après J.-C., entre les mains des habitants de Capoue. Cf. Becker-Marquardt, III, 1, p. 224. 336.

[1]) Dio Cassius, LIV, 7.

[2]) Strab., VII, 7, 6, p. 501 (325). En souvenir de son séjour à Apollonie (p. 405) et reconnaissant de l'attachement dont les habitants de cette ville avaient alors fait preuve pour sa personne, Auguste non seulement confirma leurs libertés, mais leur accorda aussi l'immunité et d'autres faveurs. Nicol. Damasc. (ap. Müller, *Fr. H. Gr.*, III, p. 436, n° 101), *De vita Cæs.*, XVII, 3.

[3]) Dio Cass., LIV, 7.

[4]) Paus., IV (1, 1), 30, 2. 31, 2; cf. Curtius, *Pelop.*, v. II, p. 128. 161-163. 286 sqq., qui croit que ce fut à cette occasion que les Thuriens durent abandonner leur antique ville située sur la hauteur pour s'établir dans la plaine (Paus., *ibid.*). Nous ferons voir (vol. II) que cette nouvelle délimitation des frontières entre Sparte et la Messénie ne survécut pas à l'époque d'Auguste.

[5]) Voy. sur Cardamyle, Paus., III, 26, 5. Cf. Curtius, *Pelop.*, II, p. 214. 285. 287. Sur Cythère, v. Dio Cass., LIV, 7. Curtius, p. 302.

de la Laconie, alors encore au nombre de vingt-quatre, devaient former à l'avenir la confédération indépendante des Éleuthérolaconiens[1]. En Arcadie, où les habitants de Mantinée, peut-être avec le secours de l'empereur, avaient bâti un temple à Aphrodite Symmachia en souvenir de leur participation à la bataille d'Actium sous les aigles d'Octavien, ce dernier punit les Tégéates en faisant enlever de leur temple d'Athéné Aléa une vieille statue de cette déesse, qu'il fit transporter à Rome, ainsi que les dents du sanglier mythique de Calydon, dont on conservait les restes en cet endroit[2]. Les Athéniens perdirent, en 21 av. J.-C., la ville d'Érétrie et l'île d'Égine[3], qu'Antoine leur avait donnée (p. 441) en 41 av. J.-C., de sorte que le territoire d'Athènes ne comprenait plus, outre l'Attique avec Salamine, que les districts d'Haliarte, d'Oropos[4], et, outre Délos et quelques-unes des Cyclades et des Sporades, les anciennes possessions d'Imbros, de Lemnos et de Scyros[5]. En outre, Auguste, qui appréciait l'honneur d'être citoyen d'Athènes, interdit aux Athéniens la coutume peu

[1]) Dix-huit de ces villes subsistaient encore à l'époque de Pausanias et des Antonins comme communes éleuthérolaconiennes; d'après Pausan., III, 21, 6, c'étaient Gythéion, Teuthrone, Las, Pyrrhichos, Kainépolis, OEtylos, Leuctra, Thalamæ, Alagonia, Gérénia, Asopos, Acriæ, Bœæ, Zarar, Epidauros Limera, Prasiæ, Géronthræ, Marios ; cf. aussi Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 83. II, 214. Sur l'hypothèse d'O. Müller (*Die Dorier*, vol. II, p. 22 sqq.) concernant six autres villes qui auraient appartenu aux Éleuthérolaconiens, v. Curtius, *op. cit.*, vol. II, p. 332; cf. en général G. Weber, *De Gytheo*, p. 32 sqq., et Hermann, *Griech. Staatsalt.*, § 50, 22 sqq., et sur leur confédération et leur constitution; ci-dessus, p. 286, 1. Weber et Hermann, *loc. cit.*, et cf. aussi Paus., III, 26, 6.

[2]) Paus., VIII, 9, 3. 46, 1 et fin. Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 255. — Sur d'autres points, le goût du prince pour les beaux-arts lui faisait accorder des faveurs; c'est ainsi qu'Auguste (d'après Strab., XIV, 2, 19, p. 972 [657]) diminua, dit-on, de 100 talents le tribut de l'île de Cos, parce que les habitants lui cédèrent un tableau représentant Aphrodite Anadyomène, la mère mythique de la *gens Julia*, pour le consacrer à Rome à la mémoire de César.

[3]) Dio Cass., LIV, 7 (Cf. O. Müller, *Aeginet.*, p. 193. Böckh, *C. I. Gr.*, II, p. 177). Nous ne savons si les indications données par Plut., *Apophth. Rom. apophth. August.*, 13, se rapportent à ce temps-là ; cf. Ahrens, p. 12, n° 2.

[4]) Pausan., I, 34, 1. Strab., IX, 1, 22, p. 612 (399). Bursian, *Geogr.*, vol. I, p. 220.

[5]) Cf. Ahrens, p. 60 sqq., et Beutler, p. 40 sqq.; sur Délos, v. vol. II et ci-dessus, p. 360. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2371, prouve que Céos notamment resta aux Athéniens; sur Sciathos, v. n° 2153.

honorable de vendre au premier venu leur droit de cité [1]. Enfin, nous ne savons pas si l'on procéda alors à la fixation de la frontière méridionale de la Thessalie [2], dont nous avons parlé plus haut, vers l'Œta et les Thermopyles (p. 285 suiv.); car le privilège de l'autonomie, qui fut octroyé à l'île de Samos, en 19 av. J.-C., par le prince qui récemment y avait encore passé l'hiver [3], concerne plutôt la province d'Asie.

Ce qui eut pour tous les Grecs d'Europe une importance capitale, ce fut la fixation de leur situation politique à l'égard de Rome. On sait qu'Auguste, lors du remaniement complet de l'administration de l'empire, en 27 av. J.-C., partagea avec le Sénat le gouvernement des provinces. Depuis cette époque, les divers pays de la péninsule gréco-macédonienne situés au sud du haut plateau dardanien nous apparaissent comme provinces sénatoriales. De la Macédoine, le proconsul M. Licinius Crassus avait, depuis 30 et 29 av. J.-C., avec autant d'énergie et de cruauté que de succès, fait la guerre aux Daces, qui, comme alliés de M. Antoine, avaient menacé en 31 la Macédoine, et aux autres peuplades du Nord, notamment aux Bastarnes et aux Mœsiens, ainsi qu'à une partie des Thraces; il avait par là assuré enfin la sécurité des frontières macédoniennes [4]. La Macédoine, qui, dans son ensemble, comprenait toujours encore l'ancien territoire bien connu situé entre le fleuve Nestos, à l'est [5], le haut pays dar-

[1]) Dio Cass., LIV, 7 et ci-après, vol. II. Cependant, le commerce du droit de cité paraît avoir repris bientôt de plus belle (Ellissen, p. 27 sqq.).

[2]) Dio Cass., LIV, 9 et cf. ci-dessus, p. 314, 2. Syncell., p. 313 P. c.

[3]) Sur les Athamanes, voy. ci-dessus, p. 454, 3; les Perrhèbes du temps de Strabon avaient cessé, ou à peu près, de former une peuplade à part. Strab., IX, 5, 22, p. 675 (442).

[4]) Dio Cass., LI, 22-27. (Cf. Plut., *Ant.*, c. 63.) Zonar., X, 32 init. Flor., II, 26. Liv., *Epit.*, CXXXIV sqq. Rösler, *Das vorrömische Dacien*, p. 8-15. La guerre continua, il est vrai, pendant de longues années encore dans la Dalmatie, la Pannonie et toute la vallée du bas Danube; il faut en dire autant du haut pays de Thrace; les combats qui y eurent lieu menacèrent plus d'une fois la Macédoine voisine (en 23 av. J.-C., v. Dio Cass., LIV, 3; en 16 av. J.-C. Dio Cass., LIV, 20; en 11 av. J.-C., v. Dio Cass., LIV, 34. Liv., *Epit.*, CXXXVIII. Vell., II, 98. Flor., II, 27; en 6 ap. J.-C., Dio Cass., LV, 29. 30. Vell., II, 110); ce n'est que pendant les dernières années du règne d'Auguste que la Macédoine jouit d'une complète sécurité.

[5]) Les combats livrés dans le bassin du Danube donnent lieu ensuite à la formation d'une série de provinces nouvelles qui, jusqu'à la conquête de la

danien, les monts Scardos et le fleuve Drilon au nord, la mer Adriatique à l'ouest, et les frontières grecques au sud[1], devint alors une paisible province sénatoriale[2]. Les Grecs d'Europe furent séparés de la Macédoine. A côté des Grecs de la province composée de Cyrène et de l'île de Crète, de ceux de l'île de Cypre, de la Bithynie, de l'Asie avec ses îles, et à côté de l'île de Rhodes, restée libre, les Hellènes au sud de l'Olympe furent incorporés à la province d'Achaïe.

La province sénatoriale d'Achaïe[3] comprenait, à cette époque,

Dacie transdanubienne, sont comme le rempart de l'Italie et de la Macédoine. L'Illyrie dalmatique, qu'Octavien pensait avoir pacifiée complètement depuis l'an 34 av. J.-C., devint en 27 av. J.-C. province sénatoriale; mais dès l'an 11 av. J.-C., Auguste dut s'en charger de nouveau; ici la guerre ne prit fin qu'en 9 après J.-C. Becker-Marquardt, *R. A*., III, p. 113 sqq. 235 et *Zur Statistik*, p. 12. Kuhn, II, p. 223. Zumpt, *Comm. Epigr*., vol. II, p. 252. Mommsen, *Mon. Ancyr.*, p. 87. La Pannonie, où les Romains ne prirent pied qu'en 35 av. J.-C., ne fut probablement organisée définitivement en province qu'en 8 ou 10 ap. J.-C. — La Mœsie, soumise par Licinius Crassus, dont il est fait mention plus haut (p. 468), ne fut réduite en province, d'après Appian., *Illyr.*, c. 30, que par Tibère. D'après Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. II, p. 254, la province de Mœsie aurait existé (Dio Cass., LV, 29) dès l'an 6 ap. J.-C. et aurait été formée probablement en 16 av. J.-C. Becker-Marquardt, *R. A.*, III, 1, p. 105 sqq., attribue aussi, sans indiquer une année précise, la formation de cette province à Auguste. La Thrace enfin, déjà complètement dépendante des Romains sous Tibère, fut enfin réduite en province, en grande partie, par Claude, en 46 av. J.-C. Cf. Becker-Marquardt, p. 102-106. 119. 234 sqq. Rösler, *op. cit.*, p. 19-24. Mommsen, *Monum. Ancyr.*, p. 70. Zumpt, p. 267. Kuhn, p. 223 sqq.

[1]) D'après les indications de Ptolem., III, 12, cf. 9 et 11 (sur les modifications de la frontière méridionale, du côté de l'Achaïe, v. vol. II). Toutefois, avant la formation de la province indépendante de Thrace, le gouvernement de Macédoine s'étendait, du moins d'après Strab., VII, *fragm. Palat. Vatican.*, 10, p. 507 fin (329), 33 et 48, p. 511 (331), vers l'est jusqu'au cours inférieur de l'Hèbre (cf. p. 246, 5).

[2]) En Macédoine, le consul de l'an 30 (cf. ci-dessus, p. 468), M. Licinius Crassus (qui triompha en 27 av. J.-C.), fut d'abord proconsul, ou légat, avec un pouvoir très étendu; cf. Zumpt, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 45. Vol. II, p. 252. Plus tard, nous voyons comme proconsul, en 23 av. J.-C., M. (Antonius) Primus. Dio Cass., LIV, 3. Zumpt, vol. II, p. 253. Nous ne continuerons la série des gouverneurs de la Macédoine que dans le second volume, en traitant de l'empereur Tibère. Sur l'*ère actiaque* employée par plusieurs villes de Macédoine, comme Thessalonique, Béroea, Édesse, cf. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, nos 1970. 1971; p. 990-994.

[3]) L'Achaïe (cf. Dio Cass., LIII, 12-15. Strab., XVII, 3, 25, p. 1197 sqq. [840]. Tacit., *Annal.*, IV, 43), était administrée par un gouverneur *sénatorial* nommé tous les ans, c'est-à-dire, par un proconsul aidé d'un légat et d'un questeur, Dio Cass., LV, 27; cf. LIII, 14 (ou plutôt par un ancien pré-

le Péloponnèse, la terre ferme de la Grèce centrale, et en outre la Thessalie et l'Épire ; il faut y ajouter, à l'ouest, les îles Ioniennes et, à l'est, l'Eubée, avec la plupart des petites îles de la mer Égée qu'on a coutume de considérer comme faisant partie de l'Europe. Nous aurons plus d'une fois par la suite occasion de parler de la modification de ces frontières sous l'Empire ; il s'agira surtout de la séparation d'avec l'Achaïe[1]

teur qui, lorsque le sort le désignait pour être gouverneur de l'Achaïe, portait, selon la pratique établie depuis ce temps dans les provinces sénatoriales, le titre de proconsul). Ce proconsul (contrairement à la pratique mentionnée par Dio Cass., LIII, 13) est appelé dans Böckh, *C. I. Gr.*, III, n° 4033, lig. 19 et n° 4034, lig. 11 : ἀνθύπατος Ἀχαΐας πρὸς πέντε ῥάβδους (avec cinq faisceaux ou licteurs). Cf. vol. I, n° 1732. Mommsen, *Inscr. Neapol.*, n° 4550, cf. n° 4033 et Act. Apost., 18, 12 (sur les gouverneurs d'un rang différent, v. ci-après, vol. II). On trouvera plus loin, vol. II, la liste des gouverneurs de l'Achaïe dont les noms nous ont été conservés. — Cf. Zumpt, *op. cit.*, p. 256 sqq. Kuhn, II, p. 29. 71. Becker-Marquardt, *R. A.*, III, 1, p. 128. Hermann, *Gr. Staatsalt.*, § 190, 1 et 4.

1) Les renseignements que nous donne le contemporain le plus rapproché, Strabon, XVII, 3, 25, p. 1198 (840), sur les limites primitives de l'Achaïe, sont, en ce qui concerne les frontières entre l'Épire et la Macédoine, peu clairs. Cependant il est évident (Tacit. *Ann.*, II, 53 et Dio Cass., LIII, 12), que, comme la Thessalie (Strab., *ibid.**), l'Épire était une partie de la nouvelle province d'Achaïe. Voy. dans Ptolem., III, 14, l'énumération des îles de la mer Égée qui semblent avoir appartenu à cette province. L'emploi du nom d'Achéens dans un sens plus restreint pour désigner les Péloponnésiens ne cessa pas alors ; v. Keil, *Inscr. Boeot.*, n° 31, lig. 1, 22 et Plin., *N. H.*, notamment lib. IV, qui toutefois n'est pas très clair, ou tout au moins pas très exact, et qui donne successivement le nom d'Achaïe au vieux canton (1, 1), au Péloponnèse (5 [6], 12. 6 [10], 22) et à la province (5 [6], 12. 6 [10]. 22 9 [16], 32. 11 [18], 51. 12 [19], 53 et 54), puis (5 [6], 12) restreint à tort cette province au Péloponnèse ; cf. aussi Pompon. Mela, II, 3, 4, qui désigne par Achaïe la côte septentrionale du Péloponnèse, et enfin Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 76 sqq. III, 419. Wietersheim, dans ses recherches sur la statistique des provinces romaines de ce temps-là, donne (dans sa *Geschichte der Völkerwanderung*, vol. I, p. 220 sqq.) à la Macédoine et à l'Achaïe réunies 3,232 milles carrés et trois millions d'habitants ; à la province des îles, constituée plus tard (vol. II), et à l'île de Crète, 714 milles carrés et 700,000 habitants.

* Je considère le μέχρι Θετταλίας de Strabon, *ibid.* (contrairement à Becker-Marquardt, *R. A.*, III, 1, p. 117) avec Grosskurd (vol. III, p. 451) comme l'équivalent de « y compris » ; Hœck, *Rœm. Gesch.*, vol. I, 1re partie, p. 376, considère également la Thessalie comme faisant partie de l'Achaïe à cette époque et pendant celle qui suivit. Voy. aussi Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 76. 111 ; Kuhn, vol. II, p. 75 sqq. Cf. Strab., VII, *Fr. Palat. Vatican.*, 12. 14. 15, p. 508 (329). Du reste, la Thessalie, qui de tout temps s'était administrée elle-même, n'avait sans doute pas des rapports bien intimes avec l'Achaïe et paraît notamment n'avoir pas pris part à l'assemblée provinciale ou κοινὸν d'Achaïe (ci-après, p. 474). Sur l'Epire, cf. Becker-Marquardt, III, 1, p. 127-128.

de la Thessalie et de l'Épire (avec laquelle on réunit l'Acarnanie et les îles Ioniennes). Nous ne savons que peu de chose sur l'organisation de la province d'Achaïe. La capitale de la province était la Nouvelle-Corinthe, où résidait le proconsul romain [1]. Selon toute apparence, Auguste retira alors à la plupart des cités grecques leur « liberté » ou souveraineté nominale [2]. La province d'Achaïe était maintenant administrée par un proconsul romain, qui était en même temps gouverneur militaire et chef de l'administration civile, qui chargeait son questeur des affaires financières et prononçait, soit personnellement, soit par son légat, dans les affaires civiles et criminelles [3]. Cependant, une partie au moins des

[1]) Cod. Theodos., IX, I, 2. Act. Apost., 18, 1 et 12. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 571, nos 1086 et 1186, et v. ci-après, vol. II.

[2]) La formation et l'organisation complète d'une province indépendante d'Achaïe suppose tout cela, à vrai dire : en outre, diverses circonstances nous prouvent qu'il en fut ainsi. Et d'abord, il est très intéressant de voir l'empereur, comme nous l'avons constaté plus haut, lors de la fondation de Nicopolis et de la colonie de Patræ, disposer de la façon la plus arbitraire des biens des Hellènes (qui, au surplus, étaient ses adversaires vaincus dans la guerre et dont les villes, comme Patræ elle-même [p. 453], avaient été prises par la force des armes) et appliquer avec une rigueur impitoyable le principe du nouveau parti démocratique, d'après lequel « toute terre dans les provinces que le gouvernement n'avait pas cédée par un acte spécial à une commune ou à un particulier, était propriété de l'État, et d'après lequel le propriétaire actuel n'était que toléré et pouvait en tout temps être privé de son héritage; théorie qui fut ensuite élevée au rang de principe fondamental du droit impérial » (Mommsen, *R. G.*, vol. III, p. 535 sqq.). On voit disparaître alors les *liberi populi* dont il est fait si souvent mention jusqu'aux derniers temps de la République. Nous voyons en outre dans Pausanias, VIII, 18, 5, que, de tous les Achéens (le mot pris dans son sens le plus restreint désigne ici sans doute les habitants du canton d'Achaïe). Auguste laissa aux habitants de Patræ seule « la liberté ». Ce qui le prouve (outre le passage de Dio Cass., LI, 2 init.), c'est que la « liberté » fut rendue plus tard à plusieurs villes péloponnésiennes situées dans des contrées qui avaient soutenu Antoine avec une énergie toute particulière, comme, par exemple, à la ville de Mothone en Messénie (Paus., IV, 35, 2), et à Pallantion en Arcadie (Pausan., VIII, 43, 1). Il est très peu probable que Vespasien (vol. II) ait le premier supprimé l'autonomie des diverses cités, en retirant aux Grecs d'Achaïe la liberté que Néron venait de leur octroyer et en rétablissant l'administration provinciale; le peu de renseignements que nous avons sur cette mesure de Vespasien ne nous permet pas de nous prononcer.

[3]) Cf. Walter, *Geschichte der römischen Rechts*, vol. I, p. 470. 347 sqq. Voigt, *Jus naturale*, II, p. 521, opposé à Becker-Marquardt, III, 1, p. 252, et v. Höck, *R. G.*, I, 2, p. 192 sqq. Mommsen, *R. G.*, vol. II, p. 367.

communes de la nouvelle province conserva son ancienne autonomie. Outre Athènes, libre et alliée, nous voyons pendant longtemps figurer comme villes libres dans cette province : Sparte, les villes des Éleuthérolaconiens, la ville sacrée de Delphes, Abæ en Phocide, Élatée, également en Phocide (et jouissant du privilège de l'immunité); les villes béotiennes de Thespies et de Tanagra, Pharsale en Thessalie, ainsi que les îles d'Égine, Zacynthe et Céphallénie et la ville de Corcyre, — la ville locrienne d'Amphissa jouissait du droit d'immunité [1], — à côté desquelles figurent les nouvelles colonies de Nicopolis et de Patræ (comblées de faveurs et également villes libres) et la ville de Corinthe, qui toutes jouissaient de plusieurs des précieux privilèges (Corinthe en avait aussi les institutions) qui distinguaient les colonies romaines dans les provinces [2].

III, 539. Sur les détails de la justice romaine dans les provinces, v. encore Bethmann-Hollweg, *Der römische Civilprocess*, vol. II (Bonn, 1865), p. 33 sqq. Sur l'Achaïe, où les Hellènes avaient peut-être le droit de faire juger d'après les coutumes locales, par des jurés pris dans leur sein et sous la présidence du gouverneur ou de son légat, les différends ordinaires ou procès qu'ils avaient entre eux et dans lesquels l'accusé était un Grec, v. Philostr., *Vit. Apoll. Tyan.*, V, 36. Le légat passe toujours, dans la hiérarchie, avant le questeur. Sous l'Empire, tous les questeurs provinciaux portent le titre de *quæstor pro prætore* (Cf. Mommsen, in *Hermes*, II [1867], p. 115).

[1]) Pour Sparte, v. Strab., VIII, 5, 5, p. 562 (365). Philostrat., *Vit. Apoll. Tyan*, IV, 33. Plin., *N. H.*, IV, 5 (8). 16 et ci-après, vol. II; sur les Éleuthérolaconiens, v. Plin., *loc. cit.*; sur Delphes, Plin., *N. H.*, IV, 3 (4), 7; sur Abæ, Paus., X, 35, 2; sur Élatée, Paus., X, 34, 2; sur Thespies, Plin., IV, 7 (12), 25; sur Tanagra, Plin., *ibid.*, 26; sur Pharsale, Plin., IV, 8 (15), 29; sur Égine, Plin., *N. H.*, IV, 12 (19), 57; cf. Ahrens, p. 61; sur Corcyre, Plin., *ibid.*, 52; sur Céphallénie et Zacynthe, Plin., *ibid.*, 54; sur Amphissa, v. Plin., *N. H.*, IV, 3 (4), 8. Pline, *ibid.*, 7, appelle aussi les autres Locriens Ozoles *immunes;* ils n'étaient sans doute exempts que des tributs payables à l'empire et dépendaient pour le reste de la ville de Patræ, Paus., X, 38, 4 et 5). Sur Argos (cf. Julian., éd. Spanh. *Epist.* 35, p. 407), voy. les remarques de Becker-Marquardt, III, 1, p. 256. Nous aurons, du reste, à montrer, vol. II, que l'autonomie des « villes libres » fut constamment restreinte; cf. Höck, *R. G.*, I, 2, p. 248 sqq. Mommsen, *R. G.*, II, p. 367. Kuhn, vol. II, p. 28 sqq. et surtout Voigt, *Jus naturale*, vol. II, p. 762-829. D'après Voigt, p. 770 sqq., la situation politique de ces villes se modifia aussi en principe depuis le commencement de l'Empire, en ce sens que les *liberæ civitates* de l'Empire n'étaient plus considérées et traitées comme souveraines pour la forme, mais seulement comme « immédiatement dépendantes » du gouvernement central.

[2]) Pline, *N. H.*, IV, 1 (2), 5, appelle Nicopolis *civitas libera* : cf. Arrian.,

Les autres conditions de l'existence n'en furent point modifiées. En Achaïe aussi, il est vrai, le gouverneur romain se trouvait maintenant à la tête de la justice ; dans les cités grecques, qui jusque-là avaient eu leurs lois particulières, les édits du gouverneur, et peu à peu aussi le droit romain, prenaient une notable importance ; les Grecs, en ce qui concernait l'application de leurs lois particulières et le maintien de leurs institutions, étaient maintenant soumis aux ordres et à la surveillance de leur gouverneur[1] : mais, en somme, on épargna les vieilles institutions juridiques des Hellènes, qui avaient une si haute culture intellectuelle, et les cités conservèrent au moins leurs constitutions municipales (p. 266, 1), leurs autorités librement élues, leurs assemblées populaires restreintes avec l'administration de leur police (exposée souvent, il est vrai, aux empiètements du gouverneur), de leurs finances, et en général, le droit assez étendu de faire leurs propres affaires[2]. Antérieurement déjà nous avons montré que les anciennes confédérations, avec leurs fonctionnaires, continuèrent à

Diss. Epictet., IV, 1, 14. BURSIAN, *Geogr.*, I, p. 32. Patræ est appelée ville libre par PAUSAN., VII, 18, 5 ; je ne sais si elles ont été aussi *immunes* ; cf. BECKER-MARQUARDT, *R. A.*, III, 1, p. 262. Sur le droit colonial, voir WALTER, *Geschichte d. R. R.*, vol. I, p. 477 à 485, dont l'opinion est surtout partagée par HÖCK, *R. G.*, vol. I, 2, p. 229-242 ; v. ensuite BECKER-MARQUARDT, p. 261 sqq., 350 sqq. Parmi les villes nouvelles fondées en Grèce par les Romains, c'est Corinthe qui est le type le plus pur de la colonie romaine. La magistrature coloniale (que nous voyons aussi fonctionner à Bouthroton, à Dyrrhachion, à Philippes ; cf. ZUMPT, *Comm. Epigr.*, vol. I, p. 376 sqq.) existait aussi à Corinthe ; cf. HÖCK, *op. cit.*, p. 230. ECKHEL, *D. N.*, vol. II, p. 240 sqq. ZUMPT, *op. cit.*, p. 146. 190. A Patræ, au contraire, où les Romains étaient beaucoup moins nombreux (nous ne parlerons pas de Nicopolis, où les colons romains, peu nombreux, paraissent s'être fondus avec la masse de la population hellénique, v. ZUMPT, *op. cit.*, p. 376, 473), nous ne voyons nulle trace de magistratures italiques ; cf. HÖCK, p. 230. ECKHEL, *op. cit.*, p. 225 sqq., 255 sqq. Je ne vois pas non plus que l'une ou l'autre de ces colonies ait été dotée du *jus Italicum* que (ZUMPT, p. 478. 489. 494) Dyrrhachion, Cassandria, Philippes et Dion possédaient certainement plus tard.

[1]) Cf. ci-dessus, p. 471, 3 et WALTER, *Geschichte d. röm. Rechts*, vol. I, p. 346 sqq., 469 sqq. HÖCK, p. 219 sqq. MOMMSEN, *R. G.*, III, p. 455 et KUHN, vol. II, p. 37 ; cf. PHILOSTRAT., *Vit. Apoll. Tyan.*, VII, 42.

[2]) WALTER, p. 347 sqq., 470 sqq. MOMMSEN, vol. II, p. 370. HÖCK, p. 167. Sur le système monétaire des cités grecques, voy. ci-dessus, p. 276 sqq. et HULTSCH, *Metrol.*, p. 162. VOIGT, p. 768 sqq. MOMMSEN, *R. G.*, III, p. 549. *Röm. Münzwesen*, p. 727 sqq., 731 sqq. et ECKHEL, *op. cit.*, p. 166.

exister tranquillement (p. 285 suiv.), et nous aurons encore à le faire voir plus d'une fois ; en ce qui concerne la Thessalie, des monnaies du temps d'Auguste nous prouvent l'existence de stratèges, et le κοινόν thessalien subsiste bien longtemps encore[1]. En outre, Auguste paraît avoir institué, pour la Grèce aussi, à côté des confédérations qui existaient depuis longtemps et de leurs assemblées[2], une de ces diètes générales accompagnées de cérémonies religieuses qui jouèrent sous l'Empire un si grand rôle dans d'autres provinces, surtout en Asie, en Crète et en Macédoine. Cette assemblée générale, ce κοινόν, cette représentation de tous les cantons, au moins jusqu'aux Thermopyles et aux frontières d'Étolie, à côté de l'influence religieuse qu'elle exerçait et qu'elle finit par mettre surtout au service du culte des empereurs, n'avait qu'une compétence très limitée; cependant, outre la tâche qui lui incombait de faire parvenir des félicitations à l'empereur et de rédiger des adresses élogieuses de toute espèce, elle avait du moins le droit tant de voter les remerciements de la province au gouverneur sortant, que de présenter directement au souverain ses prières, ses plaintes et ses griefs. Le κοινόν des Panhellènes (ou « des Achéens »), qui, en fait, n'encourageait que la manie des titres devenue de plus en plus générale parmi les Hellènes à mesure que s'éteignait la vie politique, avait son siège à Argos[3]. En outre, Auguste ré-

[1]) Cf. ci-dessus, p. 422 sqq. Sur les stratèges thessaliens, v. Eckhel, *D. N.*, II, p. 135 et sur le κοινὸν (ci-après, note 3), cf. Kuhn, vol. II, p. 13. Hermann, *Griech. Staatsalt.*, § 178, 24 et plus loin, vol. II. La politique romaine ne se proposait pas de détruire la vie cantonale dans les provinces. Les Romains (et ceci s'applique aussi à la Grèce) ne voulaient ni, en prenant de pareilles mesures, provoquer inutilement le mécontentement, ni faire naître de nouvelles forces en fondant ensemble des éléments séparés jusqu'alors, qui eussent pu (en Grèce, sans doute, cela n'était plus à craindre) devenir pour eux un danger, ou du moins, par suite d'une recrudescence du sentiment national, rester indifférents ou s'opposer aux efforts qu'on faisait pour les romaniser peu à peu. Nous ferons voir dans le IIe volume qu'en Grèce, du moins au IIe siècle ap. J.-C., les anciennes rivalités entre les divers cantons s'étaient considérablement affaiblies.

[2]) Walter, *op. cit.*, p. 472, note 61.

[3]) Cette opinion repose surtout sur quelques inscriptions; v. Keil, *Syll. Inscr. Boeot.*, p. 116 sqq., n° 31 (v. surtout lig. 1. 10. 15. 22 sqq. 50. 61. 98. 100) et Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 1625, p. 788 sqq (ci-dessus, p. 286, 1). Les peuples dont Keil, *ibid.*, lig. 1, 22 sqq. fait mention sont : les Achéens

forma complètement l'antique ligue des Amphictyons, qui avait depuis longtemps perdu toute influence[1], et donna ainsi

(ici probablement = Péloponnésiens), les Béotiens, les Locriens, les Eubéens, les Phocidiens. Le nom de κοινόν τῶν Πανελλήνων se trouve dans Keil, *ibid.*, lig. 10. 61. 100. Böckh, *ibid.*, lig. 26; σύνοδος τῶν Ἑλλήνων, lig. 15. Achéens désignant tous les Panhellènes provinciaux; Keil, lig. 50. 98 et Böckh, nº 1318 et 1396. « Achéens et Panhellènes » : Böckh, *ibid.*, 1625, lig. 20. Keil, *ibid.*, lig. 100 et Böckh, *ibid.*, 1625, lig. 21 sqq., montrent que ce κοινόν (appelé aussi κοινόν τῆς Ἀχαΐας, voy. l'inscription dans les *Archäol. Aufsätze* de Ross, vol. I, p. 123) avait son siège à Argos. Du passage de Böckh, nº 1718, Kuhn conclut (*Städt. Verf.*, vol. II, p. 74) qu'un ἀρχιερεύς et Ἑλλαδάρχης τῶν Ἀχαιῶν nommé à vie présidait ce κοινὸν. Cf. nºs 1114. 1318 et 1396. 1718. 4021, et Kuhn, vol. I, p. 108. 110. 111. — Ce κοινὸν des Panhellènes ne doit pas être confondu avec la ligue des Panhellènes qui fut fondée plus tard par l'empereur Hadrien et s'étendit sur une grande partie de la Grèce d'Europe et de la Grèce d'Asie (vol. II) : c'est ce que prouve le fait que l'inscription citée par Keil, *loc. cit.*, appartient déjà au temps de l'empereur Caligula (Keil, p. 120 sqq.); l'inscription dont parle Böckh, nº 1625, est, d'après les explications de Keil, *loc. cit.* (cf. Kuhn, vol. II, p. 67. Bursian, *Geogr.*, vol. I, p. 213), plus récente de quelques années seulement que l'inscription nº 31 de Keil, *op. cit.* Je considère donc ce κοινόν comme étant analogue aux associations incomparablement plus importantes de ce genre en Asie. C'est là un sujet traité d'une manière générale dans Becker-Marquardt, *R. A.*, I, p. 267-275. D'après cet auteur, les villes faisant partie de la ligue (et peut-être, en Hellade, les assemblées partielles) envoyaient à ces assemblées des députés, σύνεδροι, lesquels avaient à élire, entre autres, l'*archiereus* ou *sacerdos provinciæ* (qui portait le nom de la province), choisi parmi les anciens fonctionnaires municipaux les plus considérés et les plus riches. Les fonctions d'*archiereus* n'étaient pas partout à vie; elles passaient de l'un à l'autre dans la plupart des provinces; mais le titre restait, et les anciens prêtres de cette espèce formaient souvent une classe particulière. Sur l'Asie, v. Marquardt, *ibid.*, et p. 140 sqq. Kuhn, vol. I, p. 107 sqq. [P. Monceaux, *De communi Asiæ provinciæ*-κοινὸν Ἀσίας. Paris, 1885]; sur l'île de Crète, avec son Crétarque, Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, nºs 2583. 2595 sqq., 2744. Marquardt, p. 268 sqq., 270. Kuhn, vol. I, p. 113, et sur la Macédoine, Marquardt p. 268, 269, et la Thessalie (Marquardt, p. 268, et plus bas, vol. II); cf. aussi Preller, *Röm. Mythol.*, p. 794 sqq. Walter, p. 471. 472. Curtius, *Pelop.*, vol. II, p. 560.

[1]) J'emprunte au compte rendu de W. Vischer sur l'ouvrage de Freeman (*N. Schweizer. Museum*, Jahrg. IV, 4e fascic., 1864), p. 297, une communication intéressante sur le conseil amphictyonique avant sa réforme par Auguste, elle repose sur un document trouvé à Delphes par Carl Wescher en 1862, sur le contenu duquel Wescher a fait des communications verbales ou critiques et sur lequel il a écrit ensuite, dans la *Revue Archéologique*, nov. 1864, p. 407 sqq., 498 (que je n'ai malheureusement pas sous la main), une courte notice provisoire. A l'époque de ce document, sept peuplades avaient chacune deux voix, et dix une, par conséquent vingt-quatre. Les premières, qui avaient deux voix, étaient les habitants de Delphes, les

au peuple vieillissant des Hellènes un nouveau hochet pour qu'il pût s'abandonner de plus en plus, sous le sceptre tout-puissant de César, à la douce somnolence d'une vie insouciante, rêveuse et végétative, occupé de cérémonies, de fêtes et de distinctions honorifiques, et dépensant ses forces d'une façon aussi inoffensive que futile. Cette nouvelle organisation. qui, après les désordres amenés à plusieurs reprises par la guerre d'Étolie[1] et les dévastations des vingt ou trente dernières années, avait bien son prix, était, en somme, bien plus pratique et répondait bien mieux à la situation que celle qui avait existé depuis des siècles. On commença par changer complètement la proportion des voix telle qu'elle avait existé jusqu'alors, et l'on chercha à établir une certaine relation entre le nombre de votes qu'on devait accorder aux différents États et villes amphictyoniques et leur importance. On fixa donc à trente le nombre total des voix amphictyoniques. La Macédoine en eut six ; les petites tribus des Maliens, des Ænianes, des Magnètes, des Achéens phthiotiques (ainsi que la peuplade des Dolopes, qui avait à peu près disparu pendant la détresse des trente dernières années [p. 402]), perdirent le droit de voter séparément; ils ne formèrent plus avec les Thessaliens qu'une curie à laquelle — ainsi qu'à Nicopolis, qui jouissait à un si haut degré de la faveur d'Auguste — on

Thessaliens, les Phocidiens, les Béotiens, les Achéens de la Phthiotide, les Magnètes et les Ænianes. Les autres étaient les Doriens du Parnasse et les Doriens du Péloponnèse, les Athéniens et les Eubéens, les Maliens, les OEtéens, les Dolopes, les Perrhèbes, les Locriens Hypocnémidiens et les Locriens occidentaux. Chez les Doriens, les Ioniens (Athéniens et Eubéens) et les Locriens, on reconnaît distinctement la séparation en deux de membres qui ne formaient autrefois qu'un seul corps; le même fait paraît s'être produit chez les Maliens et les OEtéens; les Dolopes et les Perrhèbes, qui d'ordinaire figurent parmi les douze peuplades primitives, sont peut-être tombés au rang de « demi-États » lors de l'admission de Delphes. Ce dédoublement des douze tribus primitives et le partage de quelques-unes est analogue au procédé employé en Suisse lorsqu'on modifia la constitution; au lieu de vingt-deux voix, on en donna quarante-quatre aux représentants des cantons ou Conseil fédéral, c'est-à-dire deux à chacun des cantons entiers, une à chacun des six demi-cantons d'Unterwalden, de Bâle et d'Appenzell.

[1]) Schömann, *Gr. Alterth.*, vol. II, p. 40. Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, III, pp. 428-429. 533. Pauly, *R. E.*, vol. I, 2e édit., p. 896. 902. Hermann, *Gr. Staatsalt.*, § 14, 17.

accorda six voix. Les Phocidiens, qui, depuis 279 av. J.-C., étaient redevenus membres de la ligue, disposaient de deux voix, ainsi que la ville de Delphes et les Béotiens. On accorda une voix à la Doride, contrée de peu d'étendue, aux Locriens Ozoliens, aux Locriens orientaux, aux Eubéens et à la ville d'Athènes. Le Péloponnèse fut traité avec une sévérité extraordinaire : les Doriens du Péloponnèse, parmi lesquels on est surpris de ne pas voir paraître les Spartiates dans cette circonstance, furent réunis en une curie qui (bien que comprenant les villes d'Argos, de Sicyone, de Corinthe et de Mégare) n'eut qu'une voix. Parmi tous ces cantons et ces villes, Nicopolis, Delphes et Athènes avaient ce qu'on appelait des voix individuelles, c'est-à-dire que leurs représentants paraissaient dans toutes les assemblées amphictyoniques; les autres voix étaient des voix curiates, c'est-à-dire que les différentes villes de chaque canton ou curie envoyaient à tour de rôle, dans un ordre déterminé et à époques fixes, un ou plusieurs représentants à ces assemblées[1] qui, avec leurs anciens et leurs nouveaux fonctionnaires[2], recommencèrent à jouer un rôle très important dans la vie paisible du peuple grec sous la domination impériale et contribuèrent puissamment à l'exagération des titres honorifiques prodigués, dans la suite, aux empereurs dans les inscriptions qu'on leur dédiait.

C'est là, autant qu'il nous est permis d'en juger, la dernière des institutions nouvelles qui, sur le sol de la Grèce, doivent

[1]) Voy. en particulier Pausan., X, 8, 2 et 3 (cf. Philostrat., *Vit. Soph.*, II, 57. Strab., IX, 3, 4; 7, 8, p. 641 [419]. 642 sqq. [419 sqq.]. Cf. Schömann, *op. cit.* Pauly, *op. cit.*, p. 902 sqq. Hermann, *op. cit.*, § 14, 18. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 560; nº 1058, p. 578, v. nºˢ 1121. 1124. 1058, p. 559, p. 610. Freeman, *History of federal government*, vol. I, p. 136-139. Les assemblées des Amphictyons à Delphes et aux Thermopyles sont mentionnées encore par Pausan., VII, 24, 3 (v. aussi vol. II).

[2]) Parmi les nouveaux fonctionnaires, nous trouvons, par exemple, un ἐπιμελητὴς τοῦ κοινοῦ τῶν Ἀμφικτυόνων. Cf. *Rh. Mus.*, II, p. 111 et Hermann, *Gr. Staatsalt.*, § 14, 18, et notamment le Ἑλλαδάρχης τῶν Ἀμφικτυόνων ap. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 580; ces dernières fonctions étaient exercées dans certaines circonstances par la personne qui était en même temps Helladarque et ἀρχιερεύς du κοινὸν des Panhellènes (ci-dessus, p. 474, 3); v. Böckh, *ibid.*, p. 579, nº 1124, lig. 3 et 7, et p. 844. — Le πρόσχημα τῆς Ἀμφικτυονίας aurait été à vie d'après Plut., *An seni sit gerend. resp.*, c. 20; v. les objections de K. Keil dans le *Philologus*, XXIII (1865), IIᵉ fasc., p. 245 sqq.

leur origine à l'empereur Auguste. Il fallait bien, d'ailleurs, laisser aux Hellènes eux-mêmes le soin de se relever lentement sous le nouveau régime impérial. Et, il faut bien l'avouer, le nouveau gouvernement fut pour les Grecs d'Achaïe un bienfait à deux points de vue. D'une part, en effet, le gouvernement des Césars empêcha la nouvelle administration sénatoriale, bien qu'elle pesât assez lourdement sur le pays épuisé, de retomber dans cet arbitraire cruel et dans cette rapacité fiscale sous lesquelles les Hellènes avaient à plusieurs reprises si cruellement souffert depuis l'époque de Sulla. D'autre part, la guerre cessa pour longtemps de déchaîner ses tempêtes. Les luttes qu'on soutenait naguère contre les tribus barbares, au nord de la Macédoine, faisaient retentir maintenant les bords lointains de la Theiss et du Danube, de la Save et de la Drave; à l'intérieur régnait le calme le plus profond. Éprouvées d'une manière passagère après un long intervalle de tranquillité par un voyage que fit en Grèce Néron, aussi avide d'objets d'art que de jouissances artistiques, puis effleurées peut-être par les guerres civiles qui suivirent la mort de Néron et plus tard celle de Pertinax, les contrées de l'Achaïe ne revirent les horreurs de la guerre que dans les temps néfastes de l'empereur Gallien et du chef de guerre germain Naulobat. Les Hellènes purent donc reprendre tranquillementpossession d'eux-mêmes. C'est alors seulement qu'on vit combien la Grèce était épuisée et le peuple grec usé; on put voir combien peu importait à la société d'alors l'antique pays des Hellènes. Tandis que la province d'Asie — qui avait si cruellement souffert et où, « après la dernière guerre civile, avait eu lieu une banqueroute publique générale », de telle sorte qu'Auguste dut dispenser un grand nombre de débiteurs et de contribuables de payer leurs dettes — grâce à sa position géographique et commerciale, à son trafic considérable, à la fertilité inépuisable de ses plaines et de ses vallées et à l'abondance des autres sources de prospérité non encore taries

[1]) D'après Becker-Marquardt, *R. A.*, III, 1, p. 291, note 1992, qui s'appuie sur Dio Chrysost., I, p. 601 sqq. R. (éd. Emper., vol. II, or. XXXI, 66 sqq.); il s'agissait sans doute principalement de la remise d'une masse de contributions arriérées.

de ce pays toujours encore habité par une population nombreuse et laborieuse, se relevait, dans l'espace de vingt ou trente ans, au point de passer, pendant les deux premiers siècles de l'Empire, pour une des provinces les plus riches et les plus florissantes de tout l'Orient[1], la plus grande partie de l'Achaïe ne se relevait qu'avec une extrême lenteur, comme nous le verrons (vol. II) en retraçant le tableau de l'époque de Plutarque et de Dion Chrysostome. Les antiques cités et les vieux cantons ne purent regagner que lentement l'activité commerciale et industrielle qu'ils avaient perdue; le commerce qu'ils faisaient consistait en grande partie en produits du sol, qui, pour la plupart, servaient à satisfaire la gourmandise et le luxe des riches Romains. La Thessalie, l'Étolie, l'Acarnanie, Argos et Épidaure fournissaient d'excellents chevaux[2]. L'huile de l'Attique conservait toujours son ancienne réputation; le miel de l'Hymette et des Sporades[3] était recherché par les gourmets italiens, et, depuis le temps de Lucullus, tout le monde, à Rome, appréciait les vins de Lesbos, de Samos, de Chios et d'autres lieux[4]; nous en dirons autant des poissons de mer rhodiens, des huîtres de Chios, des grues de Mélos, des paons de Samos[5]. Les carrières de marbre de l'Hymette et du Pentélique[6], du Ténare et du Taygète[7], les magnifiques carrières de porphyre vert[8] de Croceæ sur l'Eurotas inférieur (dans le voisinage de la moderne Levetzova), les carrières de marbre des îles de Paros, Scyros et Carystos, ainsi que de Thasos, dont le précieux marbre blanc était très à la mode pendant l'époque impériale, contribuèrent puissamment à orner la capitale du monde romain[9]. Mais, en somme, pendant

1) Cf. Friedländer, *Sittengesch. Roms*, II, p. 4, 3.
2) Cf. ci-dessus, p. 454, 4. 455, 3. Strab., VIII, 8, 1, p. 595 (388).
3) Strab., IX, 1, 23, p. 613 (399). X, 5, 19, p. 749 (489). Plin., *N. H.*, XI, 13 (13), 32.
4) Cf. Plin., *N. H.*, XIV, 14 (16 et 17), 95 à 97.
5) Cf. Gell., *N. A.*, VI, 16, 5.
6) Strab., IX, 1, 23, p. 613 (399). Plin., *N. H*, XVII, 1 (1), 6.
7) Strab., VIII, 5, 7, pag. 564 (367).
8) Paus., III, 21, 4. II, 3, 5. Plin., *N. H.*, XXXVI, 7 (11), 55; cf. Ross, *Griech. Königsreisen*, vol. II, p. 240 sqq. Curtius, *Pelop.*, vol. I, 34. vol. II, p. 206. 266 sqq., 308. 322 sqq.
9) Strab., IX, 5, 16, p. 667 (437). Plin., *N. H.*, XXXVI, 6 (5), 44. (7),

bien des années encore, il fallut aller à Nicopolis, à Patræ et à Corinthe pour trouver en Achaïe une vie et une prospérité nouvelles. Parmi les villes anciennes, il n'y avait, en définitive, que Sparte et Argos, qui était maintenant le centre d'un petit synédrion local et le siège de l'assemblée des Panhellènes mentionnée plus haut, ainsi que Tégée[1] et Athènes, dont l'aspect ne fût pas complètement affligeant.

A côté de ces villes nouvelles, l'antique Athènes commençait aussi à se relever. Sans doute, il n'était guère possible qu'après les cruelles souffrances et le complet épuisement des dernières générations, et tout particulièrement après les guerres qui se firent les prétendants à l'empire, le commerce et l'industrie des Athéniens reprît un rapide essor. Athènes, à cet égard aussi, partageait le sort de la plupart des autres villes et contrées de l'Achaïe, mais Athènes n'en était et n'en restait pas moins de toutes les villes de la Grèce d'Europe celle qui — même abstraction faite de ses écoles philosophiques — grâce à son glorieux passé, à la place importante qu'elle tenait dans l'histoire de la plus noble civilisation de l'antiquité, grâce à ses splendides monuments de toute espèce, devait continuer d'attirer les regards de tout l'Orient hellénistique comme elle l'avait fait jusqu'alors, et provoquer dans ces premiers temps de l'Empire les vives sympathies des empereurs, d'un grand nombre de membres de la famille impériale, des hommes d'État les plus éminents, et, en général, de tout ce qu'il y avait de plus distingué à Rome, comme, au siècle précédent déjà, elle avait joui de celles des Romains

48. 8 (13), 62. (Les carrières de Carystos étaient impériales; cf. Becker-Marquardt, III, 2, p. 202, note 115. — Il ne faut pas oublier les coqs de combat qu'on faisait venir de Tanagra, de Rhodes, de Mélos et de Chalcis; Varro, *De re rustica*, III, 9. Plin., X, 21 (24), 48, et notamment les beaux vêtements fabriqués en grande quantité à Cos, à Amorgos et à Céos; cf. Plin., XI, 22 (26), 76. IV, 12 (20), 62. Hermann, *Gr. Privatalt.*, § 22, 17. 18.

[1]) Parmi les villes anciennes de la péninsule, nous voyons, au temps de Strabon, Sparte occuper le premier rang, Argos le second; v. Strabon, VIII, 6, 18, p. 578 (377). Curtius, *Pelop.*, vol. II, p. 226. 349. Sur le petit synédrion d'Argos pendant l'Empire (ci-dessus, p. 286, 1 et ci-après, vol. II), v. Pausan., VI, 12, 3. VIII, 22, 1. 23, 1 et Curtius, *Pelop.*, vol. I, p. 82 sqq. Vol. II, p. 349. 560. D'après Curtius, p. 508, les Néméennes étaient pour ce synédrion des Argiens le centre du culte.

les plus cultivés. Athènes était de plus en plus visitée, de préférence à toute autre ville, par les Romains considérables que des intérêts de diverse nature, personnels, scientifiques ou esthétiques, amenaient dans les pays helléniques[1]. Il y a plus : la faveur des empereurs et d'un grand nombre de Romains haut placés resta acquise aux Athéniens à un degré éminent depuis cette époque jusqu'au temps d'Alaric ; l'histoire ultérieure de la Grèce nous en fournira plus d'un exemple. Comme on ne pouvait, ni par décrets, ni par présents, rendre aux Athéniens leur prospérité d'autrefois et leur ancienne énergie, on voulut au moins leur fournir les moyens d'orner leur ville par de nouvelles et splendides constructions qui, en général, avaient également pour but de perpétuer la mémoire du philhellène auquel on devait ces embellissements nouveaux. On se remit donc alors à suivre les traces des Attales et d'autres princes hellénistiques (p. 407) : on considérait à juste titre la Grèce d'alors comme un immense musée d'objets d'art. Dans tous les cas, ce désir des Athéniens d'orner leur ville de somptueux édifices s'accordait parfaitement avec l'ostentation, la futilité et le vain formalisme des Grecs de ce temps-là ; toutes ces splendeurs, en somme, abstraction faite du gain momentané que les industries du bâtiment, les artistes et autres gens de métier retiraient d'un travail bien rémunéré, ne procuraient d'autre avantage aux habitants d'Athènes que d'augmenter encore la force d'attraction que cette ville exerçait sur tout le monde civilisé de cette époque.

C'est ainsi qu'au siècle d'Auguste[2] la munificence de Jules

[1]) Cf. ci-dessus, p. 405 sqq.

[2]) Cf. en général l'article *Athenae* de C. Bursian dans Pauly, *Realencycl.*, vol. I, 2[e] édit, p. 1979 sqq. ; Curtius, *Att. Stud.*, II, p. 50 sqq. — L'opinion de Curtius, *op. cit.*, p. 52 sqq. — d'après laquelle la ville d'Athènes fut alors rebâtie d'après des plans nouveaux, de nouveaux quartiers construits au nord de l'acropole, l'agora agrandie du côté de l'est, un « marché neuf » établi, et un splendide Prytanée (p. 55) construit au nord de l'acropole (l'ancien aurait subsisté jusqu'à l'époque romaine près de l'ancienne agora, dans la partie méridionale de la ville) — est énergiquement combattue par Bursian, *op. cit.*, p. 1972 et 1979, ainsi que dans la dissertation *De foro Atheniensium disputatio*, p. 13 sqq. (dans le *Züricher Universitätsprogramm*, été 1865). Cf. aussi Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 669 sqq.

César (p. 428) et d'Auguste servirent à élever au nord-est de l'agora, en l'honneur d'Athéné Archégétis, un édifice dont la façade rappelait celle d'un temple dorien et qui servait de vestibule à une place entourée de murs; on y vendait diverses denrées (principalement de l'huile); elle était ornée des statues de divers membres de la famille impériale[1]. Ce fut également en l'honneur d'Athéné Archégétis et de la famille impériale qu'on construisit un aqueduc reposant sur des arcades, depuis la célèbre source de Clepsydra (récemment recouverte d'une maçonnerie), qui jaillissait de la partie nord-ouest du rocher de l'acropole, jusqu'à la tour d'Andronicos (p. 407, 1); la partie septentrionale de l'aqueduc existe encore[2]. L'illustre ami d'Auguste, le vainqueur d'Actium, M. Vipsanius Agrippa[3], construisit pour les Athéniens « un nouveau théâtre dans le Céramique, destiné sans doute à des exercices littéraires (*recitationes*) », qui porta le nom d'Agrippéion[4]. Les Athéniens, de leur côté, qui étaient passés maîtres dans l'art de flatter les potentats romains, — nous l'avons constaté plus d'une fois déjà — élevèrent à leur « bienfaiteur », à l'entrée du chemin qui menait à l'acropole, au-dessous de l'aile septentrionale des Propylées, une statue

[1]) Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, nos 312. 313. 355. 477. Cf. Stuart, *Alterth. von Athen*, 1re livr., tab. 1 sqq. Bötticher, *Bericht über die Untersuchungen auf der Akropolis*, VIIe section. Bursian, *op. cit.*, p. 1979, et *Geogr. von Griechenl.*, vol. I, p. 292 sqq. et Curtius, *Att. Studien*, II, p. 51. D'après Böckh, *ibid.*, p. 469 ad no 312, la construction fut terminée avant l'année 755 de Rome, 2 ap. J.-C., et cela, sous l'archontat de Nicias et la stratégie d'Euclès [que nous avons placés (plus haut, p. 301) entre les années 12 et 1 av. ou 2 ap. J.-C.]; Euclès avait veillé à l'exécution des travaux commencés par son père Hérode [ancêtre du célèbre Hérode Atticus, v. plus bas, vol. II]. Cf. Böckh, p. 468 ad no 477. La dynastie accorda ses faveurs à d'autres villes de la Grèce; sur la fameuse offrande de l'impératrice Livie au temple de Delphes, v. Plut., περὶ τοῦ ΕΙ ἐν Δελφοῖς, c. 3; cf. Bursian, *Geogr.*, p. 175.

[2]) Cf. Bötticher, *Philologus*, XXII, p. 73. C. Wachsmuth, *Archäolog. Zeitung*, XXI, p. 125. et *Die Stadt Athen*, p. 669 sqq. Bursian, dans Pauly, p. 1979. *Geogr.*, p. 293. Curtius, p. 52.

[3]) Cf. Frandsen, *M. Vipsanius Agrippa*, p. 174. Curtius, *Att. Studien*, II, p. 50. *Archäol. Zeitung*, 1854, pp. 202. 524, 8. Inscription d'Agrippa à Délos, dans Lenormant, *Inscr. græc. inedit. centur.* 5-7, in *Rhein. Museum*, XXII [1867], p. 293, no 285.

[4]) Philostrat., *Vit. Soph.*, II, 5, 3. 8, 2. Bursian, ap. Pauly, p. 1979. *Geogr.*, vol. I, p. 292.

dont le lourd piédestal subsiste encore de nos jours [1]. C'est aussi probablement du temps d'Auguste qu'eut lieu une restauration des escaliers conduisant aux Propylées [2]. Cette flatterie odieuse et plus que servile — par suite de la décadence profonde de l'ancienne religion, elle devenait de plus en plus fréquente — qui faisait rendre de leur vivant aux empereurs et aux membres de leur famille des honneurs divins par les Athéniens et d'autres Grecs [3], décida les Athéniens à bâtir, en l'honneur du premier empereur de la famille des Jules, de son vivant et peu avant la naissance du Christ, dans l'acropole, « sur la plate-forme à l'est du Parthénon », une rotonde dédiée (cf. p. 208) à la déesse Rome et à Auguste [4]. Auguste, en effet, n'avait autorisé la construction de

¹) Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, nº 309. v. Bursian, ap. Pauly, *loc. cit.* Ross, *Archäolog. Aufsätze*, vol. I, p. 97. Vol. II, p. 270. Cf. Otto Jahn, *Pausan. Descr. arc. Athen.*, ed. IIª, p. 64, nºˢ 149 et 150.

²) Vischer, *Erinnerungen aus Griechenland*, p. 124-131. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 674 sqq.

³) Cf. en général Preller, *Röm. Mythol.*, 2ᵉ édit., p. 791 sqq. et plus bas, vol. II. C'est ainsi qu'à Corinthe (Pausan., II, 3, 1), sur la pente de l'Acrocorinthe, au-dessus du plateau où se trouvait le marché de la ville basse (Curtius, *Pelop.*, vol. II, p. 532), un temple fut élevé à Octavie, sœur d'Auguste. — Sur le culte de César et le sanctuaire de la *gens Julia* à Corinthe, v. Preller, *op. cit.*, p. 792, note 1. Sur le temple dédié à l'empereur à Asopos, en Laconie, v. Paus., III, 22, 7. Sur l'enclos sacré dédié à tous les empereurs romains à Sicyone, v. Paus., II, 8, 1. Curtius, p. 493. Statues d'empereurs romains dans le temple d'Artémis Soteira à Mégare, Paus., I, 40, 2; près d'Argos, ci-dessus, p. 446, 4 et à Olympie, Paus., V, 12, 5 sqq. 20, 5. VI, 19, 7. Curtius, *Pelop.*, II, p. 66, 101; à Delphes. Paus., X; 8, 4. Inscription et statue du jeune Gaius Cæsar à Chalcis, de l'an 753/4 U. C. ap. Böckh, *C. I. Gr.*, II, nº 2148 (honoré à Athènes comme νέος Ἄρης [p. 311]); de Lucius Cæsar à Delphes, hommage des Amphictyons, Böckh, nº 1712. A ces honteuses aberrations du sentiment religieux correspondait, en Asie et en Achaïe, la décadence complète des vieux oracles sacrés; celui de Dodone était complètement abandonné (Strab., VII, 7, 9, p. 504 [327]. Le sanctuaire lui-même, avec son célèbre chêne, subsistait encore, il est vrai, au temps de Pausanias, VIII, 23, 4; cf. VII, 21, 1. I, 17, 5. G. Wolff, *De ultima oraculorum aetate*, p. 13; l'oracle de Delphes, appauvri, ne retrouva que sous les empereurs une partie de son ancienne autorité, Cic., *De divin.*, I, 19. II, 57, 117. Strabon, IX, 3, 4, p. 641 (419), 3, 8, p. 644 (420). Becker-Marquardt, *R. A.*, t. IV, p. 104.

⁴) Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, nº 478. Beulé, *L'Acropole d'Athènes*, II, 200 sqq. Bursian, *Geogr.*, p. 314 et ap. Pauly, *loc. cit.*, v. les indications de Ross, *Archäolog. Aufsätze*, vol. I, p. 113 sqq., 272. Il y avait un culte analogue à Mégare; cf. K. Keil, *Philologus*, vol. XXIII, fasc. II,

temples en son honneur qu'à la condition de réunir ce culte nouveau à celui de *Dea Roma*. C'est ainsi qu'on avait élevé à Éphèse et à Nicée, en l'honneur de Jules César, son père adoptif divinisé, des temples dédiés à *Divus Julius* et à *Dea Roma*; le prince, tant qu'il vécut, ne permit de lui élever des temples que s'ils étaient consacrés en même temps à la *Dea Roma*, comme il s'en trouvait non seulement à Sparte et à Athènes, où l'on voyait sur l'agora des temples de César et d'Auguste, mais encore à Pergame et à Nicomédie[1] (et plus tard à Mylasa, à Nysa, à Kyme, à Cyzique, à Assos et en d'autres lieux[2]). Par contre, on ne paraît pas s'être occupé sérieusement de réaliser le plan des rois vassaux de l'empire, mentionné par Suétone, qui consistait à terminer à leurs frais et à dédier au Génie d'Auguste le temple gigantesque de Zeus Olympien à Athènes, édifice qui, depuis l'époque de Pisistrate et malgré les efforts d'Antiochus IV de Syrie (p. 170, 2) était encore inachevé[3]. Mais, d'autre part, plusieurs Grecs et Romains opulents et aussi quelques princes asiatiques — citons surtout le célèbre philhellène Hérode le Grand — suivirent l'exemple de la famille impériale et contribuèrent par de riches présents à l'embellissement de la ville d'Athènes[4]. Hérode cependant ne

1865, p. 231; chez les Maliens, *ibid.*; sur Athènes, voy. p. 239. L'autel de *Dea Roma* à Astypalée (p. 337) était plus ancien; cf. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n° 2485. Inscription (et statue) en l'honneur d'Auguste à Délos, après l'an 29 av. J.-C., Böckh, *C. I. Gr.*, II, n°s 2282. 2283. *Addenda*, n° 2283 *b*; dans l'île d'Astypalée, de l'an 9 av. J.-C, n° 2493; *Divus Augustus* à Paros, n° 2325.

[1]) Cf. Sueton., *Octav.*, c. 52. 59. Dio Cass., LI, 20 (le prince avait pris ces décisions après son retour d'Égypte en 29 av. J.-C.). Tacit., *Annal.*, IV, 37. 55. Nipperdey ad Tacit., I, 10. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. II, n°s 2957. 2368. 2369; cf. n° 2442 sqq. et *Addenda*, vol. II, p. 1081. K. Keil, *Philol.*, *op. cit.*, p. 231 sqq. Sur les temples à Sparte, v. Pausan., III, 11, 4. Curtius, *Peloponn.*, vol. II, p. 229 et en général Becker-Marquardt, *R. A.*, t. IV, p. 99. 423 sqq. Kuhn, vol. I, p. 112. Preller, *Röm. Mythol.*, 2e éd., p. 705 s. 773. 791 s. Sur le développement progressif de ce culte et les membres de la famille impériale des deux sexes mis au rang des dieux ou honorés comme tels de leur vivant, voy. ci-après, vol. II.

[2]) Cf. Böckh, *C. I. Gr.*, n°s 2696. 2943. 3524. 3569. Tacit., *Ann.*, IV, 36. Dio Cass., LVII, 24.

[3]) Sueton., *Octavian.*, c. 60, v. plus bas, vol. II, et cf. Bursian, *Geogr.*, vol. I, p. 301. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 673 sqq.

[4]) Cf. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n°s 309. 311. 359-370. Joseph, *Bell. Jud.*, I, 21, 11. *Ephem. Archäol.*, n° 3442.

se contenta pas de combler de présents Athènes seulement; d'autres villes grecques, comme Élis, Nicopolis, Sparte, Samos, Cos, Rhodes et Chios, eurent à se louer de sa générosité [1].

Les nouvelles constructions n'étaient pas indignes de leurs splendides aînées. Il fallait être, il est vrai, un observateur bien superficiel pour ne pas voir que Nicopolis, Patræ et Corinthe seules étaient réellement vivantes et que la splendeur des monuments d'Athènes n'était comparable, après tout, qu'au brillant sarcophage d'une grande race éteinte, au cénotaphe d'une grandeur à jamais perdue. Mais le touriste de passage pouvait s'y tromper, et plus d'autant facilement que l'éternelle beauté qui, sous l'azur profond du ciel de l'Attique, caractérisait alors comme des siècles plus tard les monuments soigneusement entretenus du passé (lesquels respiraient, comme dit Plutarque, comme un parfum d'éternelle jeunesse et semblaient être doués d'une âme qui ne devait point vieillir [2]) ne cachait que trop aux regards la misère et la pauvreté de la génération contemporaine [3]. Les Athéniens, nous le répétons, étaient très heureux de voir leur ville constamment dotée de nouveaux ornements. C'est précisément à cette époque que leur Université commença, pour une série d'années, à être moins florissante et moins fréquentée (cf. vol. II). Car, pour ne parler qu'en passant de l'antique et célèbre Alexandrie, de Tarse et de Rhodes, ainsi que de l'école de rhétorique de Mitylène, qui prenait alors un rapide essor, non seulement Rome était devenue elle-même un centre où l'on étudiait les sciences, la rhétorique et la philosophie, mais sur d'autres points encore, tant à l'ouest qu'à l'est de l'empire, à Tyr, à Antioche, à Smyrne, à Éphèse, à Byzance, à Naples, à Marseille se fondaient des écoles destinées à faire une concurrence sérieuse à celles d'Athènes, lesquelles ne devaient arriver à l'apogée de leur gloire qu'au IIe siècle de notre ère [4]. Les Athéniens devaient donc s'estimer d'autant plus heureux que le charme incomparable de

1) Joseph., *Bell. Jud.*, I, 21, 11 et 12. *Ant.*, XVI, 5, 3 et 2, 2.
2) Plut., *Pericl.*, c. 13.
3) Friedländer, *Sittengeschichte Roms*, II, p. 55.
4) Cf. Blass, *Griech. Beredtsamkeit*, p. 70. 151. 164. C. Zumpt, *Ueber den Bestand der philos. Schulen*, p. 19. 83 sqq., 90.

leur ville lui fût non seulement conservé, mais augmenté et rehaussé. Nous verrons qu'Athènes exerça ce charme pendant des siècles encore, et que même le fier Alaric n'y fut pas insensible. On peut même dire que l'abandon où se trouvait cette contrée, qui alors déjà avait perdu la riche parure de ses forêts florissantes et de ses vertes prairies [1], que ses montagnes nues, mais de formes plastiques, qui empruntaient aux teintes ardentes du soleil leur plus bel ornement, ne rendaient pas l'Attique moins attrayante. Ce pays, par sa beauté toute particulière, captivait des âmes sensibles, comme Ovide, — qui, il est vrai, a déjà presque les sentiments d'un moderne [2] — comme plus tard le rhéteur enthousiaste Aristide de Smyrne. « Partout, dit ce dernier, on se sentait envahi par la grâce, comme par un souffle caressant. L'aménité des campagnes et des champs, le reflet brillant des montagnes et la beauté de leurs lignes avaient d'autant plus de charme que l'air était plus pur, et la lumière plus pleine et plus intense. Une promenade le long de ces côtes était comme un beau rêve; il semblait que l'âme eût besoin de se purifier et de s'élancer avant de contempler Athènes [3] ».

Tels sont, en somme, les événements qui eurent lieu en Grèce et la situation de cette contrée après l'établissement définitif de la monarchie des Césars. Tout en nous hâtant d'arriver au terme de cette période, faisons ressortir encore quelques phénomènes du règne d'Auguste. Nous rencontrons d'abord à Crané, dans l'île de Céphallénie, l'ami de l'empereur, Gaius Proculéius, dans la situation seigneuriale qu'avait eue avant lui Gaius Antonius (p. 403). Puis, c'est le Spartiate Euryclès, dont nous avons parlé plusieurs fois déjà et qui joue, pendant les vingt ou trente années suivantes, un rôle tout particulier. Riche et possesseur de l'île de Cythère [4], il s'efforça de perpétuer sa mémoire en Grèce par les moyens qu'avaient

[1]) Cf. Ross, *Archäol. Aufs.*, II, p. 133 sqq. Bursian, *Geogr.*, I, p. 6. Ovid., *Art. Am.*; III, 687.

[2]) Cf. Ovid., *Metam.*, II, 795 sqq. *Art. Amat.*, 687 sqq. et v. Friedländer, vol. II, p. 54 sqq.

[3]) Cf. Aristid., *Orat.*, XIII, p. 187 sqq., p. 100 sqq., p. 97. (Les paroles du texte sont citées d'après Friedländer, p. 551).

[4]) Strab., VIII, 5, 1, pag. 558 (363). Cf. Curtius, vol. I, p. 79. II, p. 302. Eckhel, *D. N.*, II, p. 281. Bursian, *Geogr.*, II, p. 374 sqq.

employés avant lui des Romains opulents, en faisant élever de somptueuses constructions; c'est ainsi qu'il orna la Nouvelle-Corinthe de bains splendides, remarquables surtout par le précieux porphyre vert de Crocéæ en Laconie qu'on y avait employé à profusion [1]; de plus, il dota Sparte d'un beau Gymnase [2]. En outre, cet homme vicieux, remuant et intrigant, qui joignait à une astuce consommée, à une faconde incroyable, à des manières engageantes, à la souplesse d'un habile diplomate, le don de cacher son égoïsme et ses vices sous le masque de la franchise et de l'honnêteté, vécut assez longtemps à la cour de divers princes asiatiques, vassaux de l'empire; notamment à celle d'Archélaos de Cappadoce et à celle du terrible Hérode surnommé le Grand, roi de Judée, le célèbre philhellène de cette époque, où sa rapacité couronnée de succès et ses infâmes intrigues lui valurent une fâcheuse renommée [3]. Car c'est lui qu'on soupçonne d'avoir, par des rapports malveillants, une ruse odieuse et de dangereuses équivoques, augmenté considérablement les malentendus qui existaient entre le roi Hérode, complètement épris de lui, et ses fils Alexandre et Aristobule, et d'avoir ainsi puissamment contribué à la perte des deux jeunes princes [4]. A Sparte, cet homme hautain et de mœurs dissolues, qui se fiait, dans son arrogance, à la faveur de l'empereur et se croyait tout permis, se rendit si odieux à ses compatriotes par son ambition et le parti qu'il tirait de sa situation presque royale, qu'on le détestait comme un véritable tyran. Une première plainte adressée à l'empereur contre le puissant favori resta sans effet [5]. Cependant Euryclès paraît

[1]) Pausan., II, 3, 5. Curtius, *Peloponn.*, vol. II, p. 267. 530 sqq.

[2]) Pausan., III, 14, 6. Curtius, p. 234. Il fonda aussi à Sparte de nouveaux jeux artistiques et athlétiques, qu'on célébrait encore sous l'empereur Commode; cf. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 670 et nos 1239. 1240. 1378. 1423. 1427. 1425.

[3]) Joseph., *Bell. Jud.*, I, 26, 1. 4. 5. *Ant. Jud.*, XVI, 10, 1. Zonar., V, 21; cf. Ewald, *Gesch. des Volkes Israel*, vol. IV, p. 278. 503. Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, p. 670.

[4]) Joseph., *Bell. Jud.*, I, 26. 1, 2-4. *Ant.*, XVI, 10, 1. Zonar., *ibid.* Manso, *Sparta*, vol. III, 1, p. 445, place les crimes commis par Euryclès en Palestine dans l'année 748 de Rome, 6 av. J.-C.; Ewald, *op. cit.*, le fait paraître en Asie environ quatre ou cinq ans avant la mort d'Hérode (qui eut lieu en l'an 4 av. J.-C.)

[5]) Cf. Joseph., *Bell. Jud.*, I, 26, 4. Plut., *Apophthegm. Roman.*

avoir également occasionné des troubles dans le reste de l'Achaïe par ses violences et sa cupidité; dans ces circonstances, une deuxième plainte adressée à l'empereur (probablement vers la fin du règne d'Auguste) eut un résultat meilleur; l'orgueilleux personnage dut terminer sa vie dans l'exil[1]. Nous ne savons pas si l'odieux assassinat du Thessalien Pétræos, autrefois partisan de César (p. 422), sous le règne d'Auguste, eut des motifs analogues[2].

Disons encore quelques mots du séjour du grand Agrippa à Lesbos, pendant les années 23 et 22 av. J.-C.[3], comme gouverneur général des provinces grecques et asiatiques, séjour qui, comme l'on sait, ne fut pas étranger à la situation difficile d'Auguste avant la mort du jeune Marcellus; enfin, de la retraite,

Apophthegm. August., c. 14, un des accusateurs d'Euryclès était un descendant de Brasidas.

1) D'après Joseph., *Bell. Jud.*, I, 26, 4. *Ant.*, XVI, 10, 1, fin., cf. Strabon, VIII, 5, 5, p. 562 (366); Böckh, *loc. cit.* — On fait mention à plusieurs reprises de ses descendants; son fils (Strab., *ibid.*), Gaius Julius Laco, qui valait mieux que lui, était grand ami des Éleuthérolaconiens, qui, dans leurs inscriptions, l'appellent leur bienfaiteur; v. entre autres Böckh, *C. I. Gr.*, vol. I, nos 1389. 1390. Sous Hadrien vivait un autre Gaius Julius Laco, no 1347. Ross considère Gaius Julius Spartiaticos, un des grands dignitaires du κοινὸν des Panhellènes, comme un des membres de cette famille; son nom figure dans une inscription, *Archäolog. Aufs.*, vol. I, p. 123 sqq.

2) Cf. Plutarch., *Præc. reip. gerend.*, c. 19 (Suétone, *Tiber.*, c. 8, init., fait peut-être allusion à cet incident).

3) Dio Cass., LIII, 32. Joseph., *Ant.*, XV, 10, 2. Sueton., *Tiber.*, c. 10. *Octav.*, c. 66. Tacit., *Annal.*, XIV, 53. V. dans Böckh, *C. I. Gr.*, les relations d'Agrippa avec les Hellènes, vol. II, no 2176 (avec Mitylène); vol. I, no 1299 (avec Sparte), et vol. II, no 1878 (avec Corcyre). — Lorsque Agrippa fit un nouveau séjour de trois ans en Orient, depuis l'été de l'an 737 de Rome — 17 av. J.-C. — jusqu'en 13 av. J.-C., sa femme Julie, fille d'Auguste, fut en danger de mort en traversant, la nuit, vers la fin de l'année 17 av. J.-C., le fleuve Scamandre, dont le niveau s'était rapidement élevé. Pour punir les habitants de leur prétendue négligence, Agrippa condamna Ilion, amie des Romains et « ville libre », à une amende de 100,000 drachmes. Si Agrippa, irrité, consentit à remettre aux habitants d'Ilion cette formidable amende, ce ne fut que grâce à la bienveillante intervention du roi de Judée, Hérode, et à celle de son ministre, Nicolas de Damas (16 av. J.-C.). Nicol. Damascen., *De vita sua*, p. 6-8, éd. Orelli (C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, III, p. 350, 3). Cf. Joseph, *Ant.*, XVI, 2, 2. Frandsen, *Agrippa*, cap. 15, p. 90-91. — Il paraît aussi que l'île de Chios jouit de la faveur d'Hérode, qui, d'après Joseph., *Ant.*, XVI, 2, 2, entre autres riches présents, « διέλυσε δὲ Χίοις τὰ πρὸς τοὺς Καίσαρος ἐπιτρόπους χρήματα, καὶ τῶν εἰσφορῶν διήλλαξε ». Cf. ci-dessus p. 485.

moitié volontaire, moitié forcée, de Tibère dans l'île de Rhodes, retraite qui finit par ressembler à un exil, de 6 av. J.-C. à 2 après J.-C. [1], et fut suivie par celle de tant d'autres Romains de distinction qui vinrent habiter les îles devenues désertes de la mer Égée. Il ne nous reste plus qu'à faire mention du prétendu soulèvement des Athéniens pendant les dernières années d'Auguste, incident dont parlent seuls quelques historiens bien postérieurs et dont nous ne connaissons ni les causes ni les péripéties. Nous n'essaierons pas d'expliquer comment cet événement à moitié apocryphe, ce soulèvement bien vite étouffé — qui, du reste, abstraction faite du châtiment des principaux coupables, ne paraît pas avoir eu de suites fâcheuses pour la ville d'Athènes — a fait dire aux chroniqueurs ignorants des siècles suivants que c'est à la suite de ce mouvement évidemment fort insignifiant que le temple de Janus fut ouvert, à une époque où les légions romaines campaient avec anxiété sur le Rhin pour le protéger contre les Germains vainqueurs de Varus [2] !

[1]) Vell., II, 99. Tacit., *Ann.*, I, 4. 53. Sueton., *Tiber.*, c. 11 sqq. Dio Cass , LV, 9, 11.

[2]) Les rares renseignements que nous possédons sur cette sédition diffèrent entre eux au point de vue chronologique. Dans Euseb., *Chronic.* (éd. Aucher), vol. II, pag. 263, on lit simplement que, depuis 13 ap. J.-C., Ol. CXCVIII, « *Athenienses ab arrogantia res novas moliendi cessarunt, auctoribus seditionis supplicio affectis.* » Cf. Euseb., *Chronic. S. Hieronymo interprete* (ap. Roncalli, *Vet. latin. script. chronic.*, vol. I, p. 418.) ad Ol., CXCVII, (depuis 9 ap. J.-C.) : « *Athenienses res novas contra Romanos molientes opprimuntur, auctoribus seditionis occisis* ». Orose, VI, 22, init., dit qu'Auguste avait fermé le temple de Janus pour la troisième fois en 752 de Rome, 2 av. J.-C., qu'il resta fermé pendant environ douze ans et ne fut rouvert que plus tard, vers 11 ou 12 ap. J.-C., « *Dacorum commotione et Atheniensium seditione!* » Dans Paul. Diac., *Misc. Hist.*, VII, 25, nous voyons Auguste fermer le temple de Janus également en 752; puis viennent douze années de paix, et ensuite les choses se passent comme dans Orose. Enfin, dans Syncell., *Chronograph.*, p. 318, nous lisons : « *Ann. mundi* 5513. *divin. incarn.* ιγ'; 13 ap. J.-C. 'Αθηναῖοι στασιάζειν ἀρξάμενοι κολασθέντες ἐπαύσαντο ». Hermann, *Griech. Staatsalterth.*, § 176, 13, appelle ce mouvement « complètement apocryphe », et Ahrens, p. 12, suppose que le renseignement en question repose sur une erreur ancienne. Le silence complet des contemporains donne, dans tous les cas, à réfléchir; ce qui est certain, c'est que l'incident fut si insignifiant que même le brutal légat Pison (18 ap. J.-C.) n'en fait pas mention dans la liste des délits qu'il reproche aux Athéniens (Tacit., *Ann.*, II, 55).

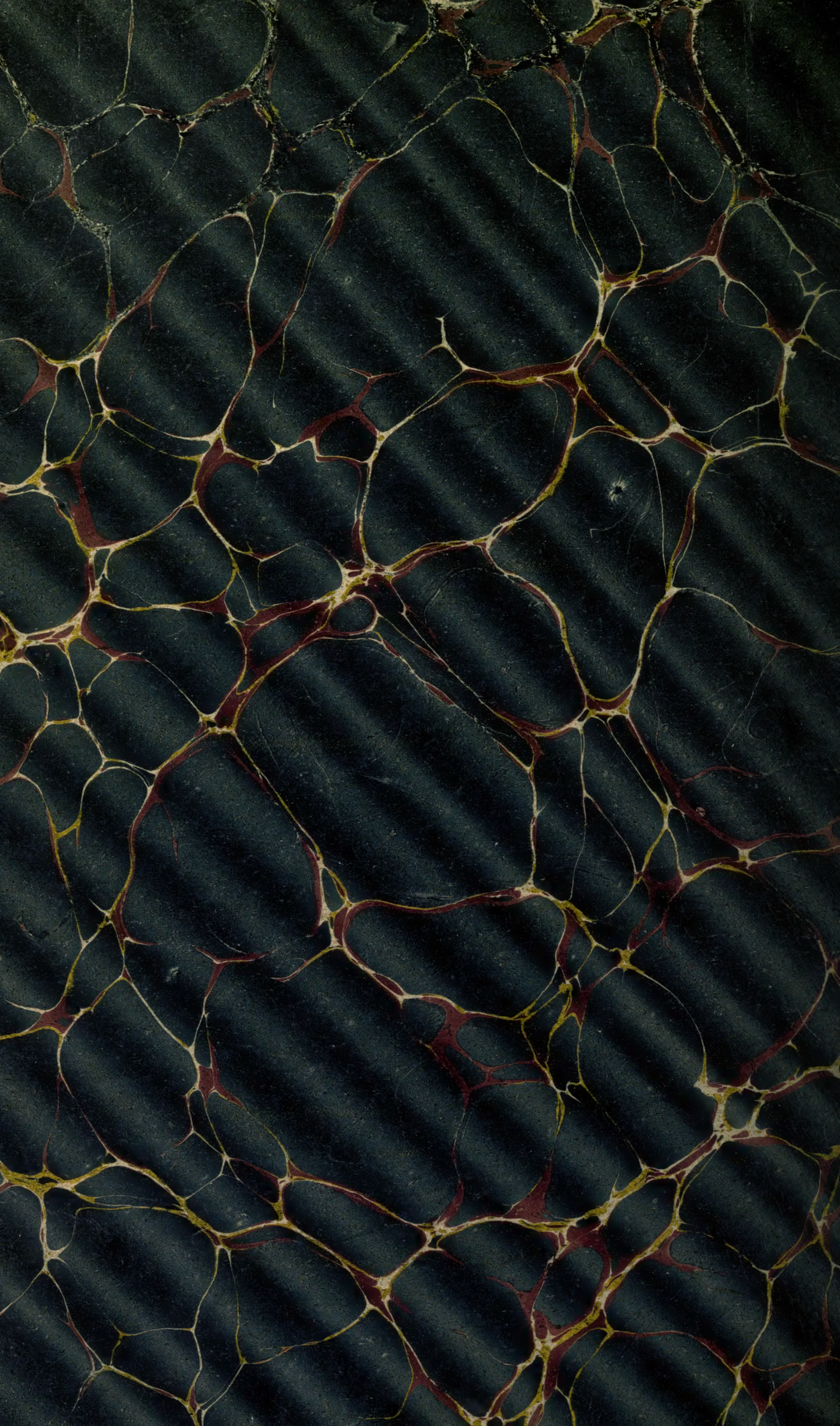
Cet événement termine pour longtemps la série des faits politiques proprement dits de l'histoire grecque des derniers siècles. La carrière que doivent parcourir les Grecs d'Europe pendant une série de siècles est ouverte. La Grèce, devenue province romaine, au sens strictement politique du mot, n'a plus d'histoire propre. Le nombre des événements politiques dont nous aurons à parler jusqu'à Justinien est peu considérable; moins considérable encore est le nombre des événements auxquels les Hellènes ont pris une part assez grande pour modifier leur destinée. L'histoire de la Grèce sous les empereurs se confond donc en grande partie avec l'histoire de la civilisation.

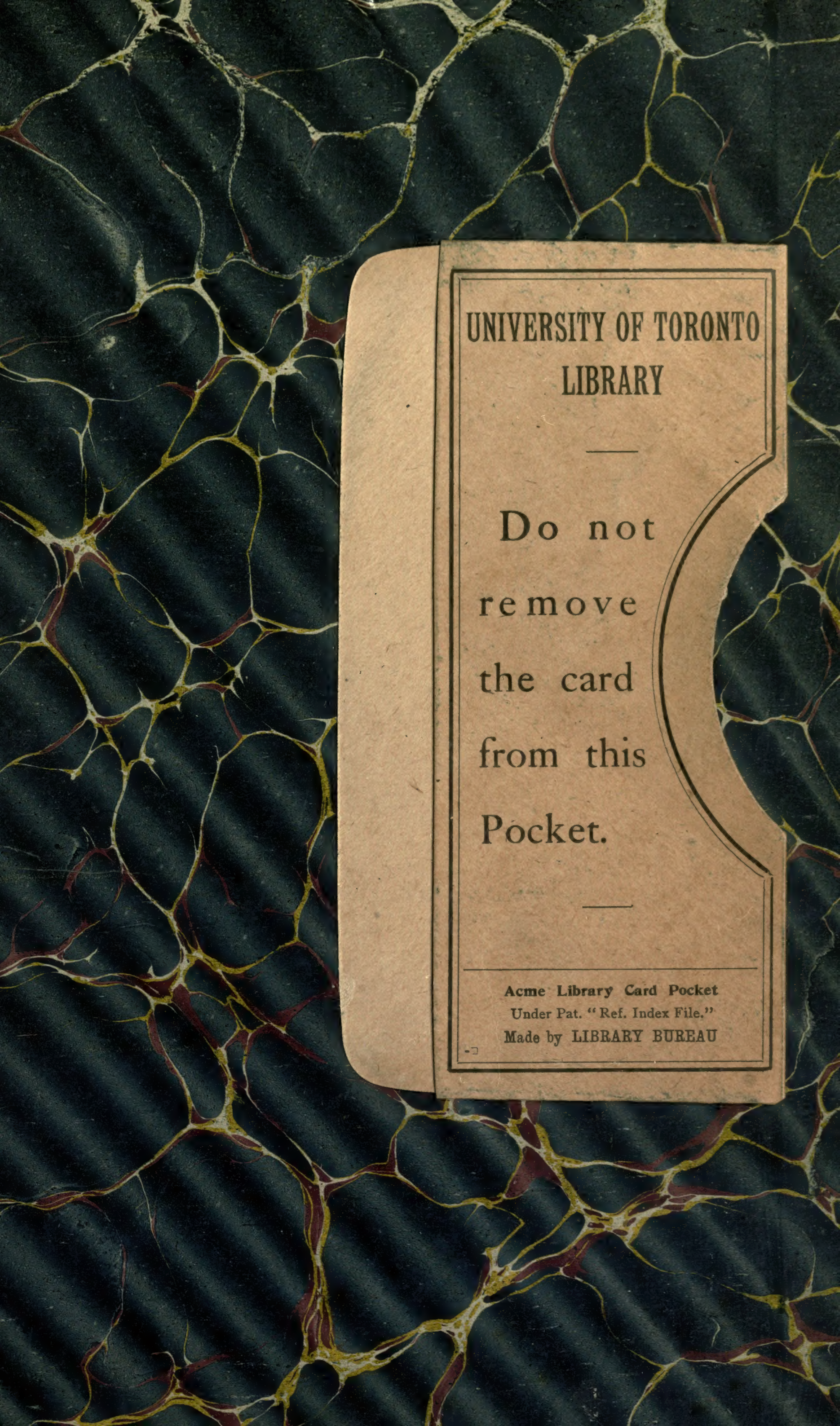
La Grèce, au point de vue militaire, ne préoccupait plus que rarement les Romains; politiquement, elle n'intéressait plus que le Trésor public et les fonctionnaires de l'administration romaine; mais elle conservait toujours son importance pour les banquiers et les négociants romains, pour les marchands d'objets d'art et tous ceux qui spéculaient sur le luxe de la capitale. Toutefois elle avait conservé sa valeur aux yeux des jeunes gens les plus cultivés de l'Italie et du monde hellénistique, que l'amour des voyages et le désir de terminer leurs études à Athènes conduisaient en Grèce; de plus en plus la Grèce apparaît à ces générations de l'époque impériale comme un immense musée d'antiquités vénérables, y compris les descendants des anciens Hellènes avec leurs coutumes et les restes de leurs antiques constructions. Les Grecs eux-mêmes, ceux-là du moins qui ne s'étaient pas mis directement au service des Romains, les Hellènes restés en Grèce, cèdent de plus en plus à l'influence étrangère qui tend à faire d'eux des Romains. Ceux des habitants qui ne s'occupent pas uniquement de leurs intérêts matériels s'abandonnent de plus en plus au charme d'une vie calme et sans soucis. Ils s'attachent aux anciennes et aux nouvelles formes de la vie politique et religieuse avec un sérieux qui ne voile qu'imparfaitement le vide de l'existence; la fréquentation des assemblées religieuses et politiques, la célébration des anciennes et des nouvelles fêtes, la discussion de questions d'intérêt local et le soin avec lequel ils cultivent l'amitié des gouverneurs et des membres de

la dynastie régnante remplissent leur existence ; l'étude savante du passé, l'étude des sciences comme on l'entendait alors, avec tous les intérêts personnels qui s'y rattachaient, complète le tableau de l'hellénisme pendant la période suivante. Aux années tourmentées des guerres civiles succède pour la Grèce une vie idyllique de plusieurs siècles, qui n'exclut pas cependant des scènes de brigandage aussi grotesques que romanesques. Bien des années plus tard, l'invasion des Goths commença cette série de migrations de peuples barbares qui amenèrent pour la Grèce aussi une période désastreuse de nouvelles dévastations et de mélanges avec des peuplades venues du Nord ; il fallut attendre bien plus longtemps encore avant que la nouvelle religion cosmopolite remportât une victoire complète sur les derniers défenseurs de cette dernière forteresse des dieux de l'Olympe et sur leur philosophie, avant que la croix byzantine resplendît triomphante au faîte des temples antiques !

TABLE DES MATIÈRES

ANGERS, IMP. BURDIN ET C[ie], RUE GARNIER, 4




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

